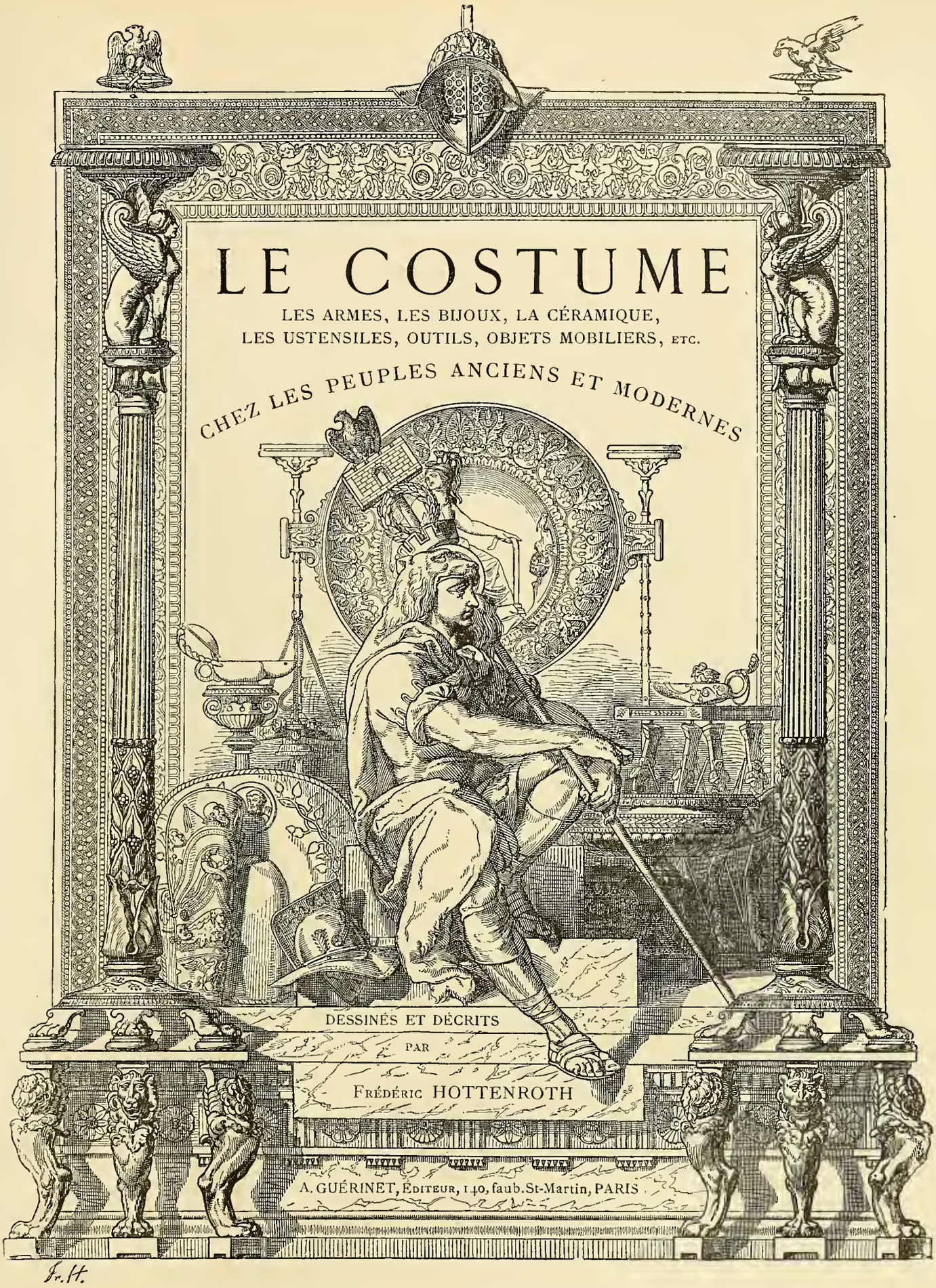
EX LIBRIS
COOPER UNION MUSEUM
FOR THE ARTS OF DECORATION
GIVEN BY
Robert W. Chanler
IN
1933



A. GUÉRINET, ÉDITEUR, 140, FAUBOURG-SAINT-MARTIN, PARIS

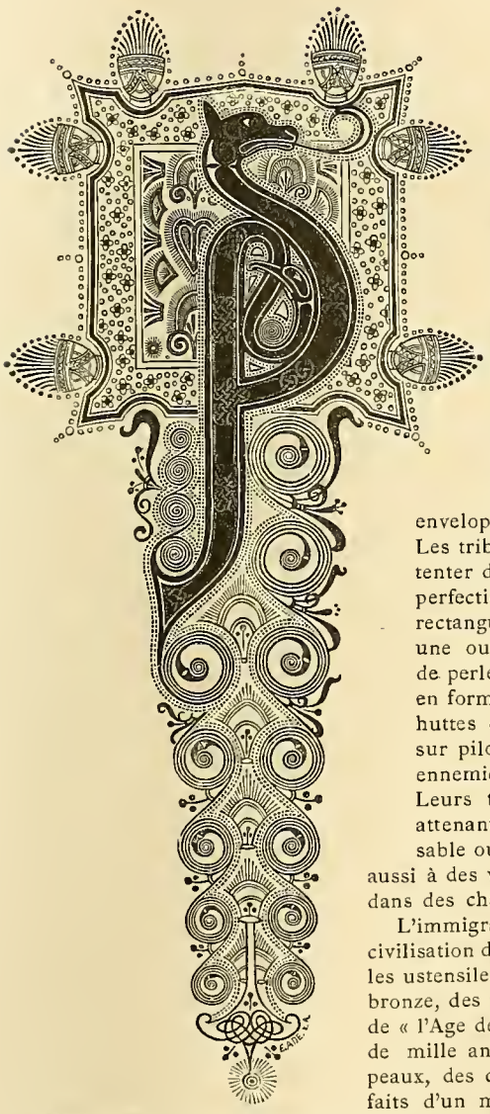
9GT
510
H614
1896z
v.2
c.1
M
39
H

PEUPLES GERMAINS

(JUSQU'EN 1200)

I

Scandinaves, Anglo-Saxons, Normands & Anglais



Si l'on doit ajouter foi aux légendes qui, jusqu'au VIIIe siècle, forment seules l'histoire de la Scandinavie, ses habitants primitifs auraient été les Tschudes fixés principalement sur les côtes. Ils vivaient uniquement du produit de la chasse. Encore aujourd'hui, une quantité d'ustensiles primitifs faits de silex et d'os ainsi que d'épais tessons de vases de terre se trouvent entassés, avec les restes de leurs repas, dans leurs anciennes demeures. On a appelé cette période sauvage : l'Age de pierre. Des peaux d'animaux protégeaient le corps contre les intempéries du climat. A cette époque, le vêtement des tribus du Nord a dû être le même, du moins dans les points principaux, que celui encore en usage aujourd'hui sur ces côtes inhospitalières ; ce vêtement se composait, sans doute, pour les deux sexes, d'un habit et d'un pantalon, de bottes et de mitaines, ainsi que d'un capuchon qui couvrait toute la tête, sauf la figure. La rigueur du climat exigeait une enveloppe complète ; les outils d'alors permettaient déjà de les confectionner. Les tribus méridionales, qui habitaient la presqu'île de Jutland, ont dû se contenter d'une grande couverture de peau et d'un habit de peau tel que l'avaient perfectionné les Germains du temps de Tacite ; il était composé de deux peaux rectangulaires que l'on cousait sur les épaules et des deux côtés, en laissant une ouverture pour le bras. Comme ornement, ils se servaient de colliers de perles d'ambre et de dents d'animaux. Ils habitaient des cavernes creusées en forme de chaudron dans les montagnes bien exposées au soleil, ou bien des huttes construites avec des branchages entrelacés, et, plus tard, des maisons sur pilotis, bâties dans l'eau. Ces habitations les protégeaient contre l'invasion ennemie ; mais, dans les bas-fonds marécageux, elles étaient entourées de digues. Leurs tombeaux étaient des pièces spacieuses, formées de blocs de pierre, attenant à un long corridor peu élevé ; ils étaient recouverts d'un tumulus de sable ou de terre. Des constructions de ce genre peuvent cependant avoir servi aussi à des vivants. On a découvert des corps de l'âge de pierre assis ou couchés dans des châssis de pierre couverts de terre.

L'immigration des tribus germaines venues de l'Est paraît avoir développé la civilisation des Scandinaves de l'âge de pierre. Ces tribus apportaient avec elles, outre les ustensiles de pierre et d'os, des ustensiles de métal, des armes et des outils de bronze, des parures de bronze et d'or. On a donné à cette seconde époque le nom de « l'Age de Bronze. » Le commencement de cette révolution paraît dater de plus de mille ans avant le Christ. Pour le vêtement on employait alors, outre les peaux, des cuirs tannés, des tissus de laine et de chanvre, ainsi que des tissus faits d'un mélange de poils d'animaux et de filaments de plantes. Les étoffes de laine étaient sans doute confectionnées dans le pays même et avec de la laine du pays, car l'habitant du Nord possédait déjà des brebis avant l'introduction du bronze. Les Scandinaves appelaient les étoffes grossières de feutre « Lod » ou « Slocks, » les étoffes moins grossières « Vadmal, » celles à rayures « Morendo ». Le vêtement d'alors devait ressembler au costume marin, encore en usage chez les Islandais ; ce costume se compose de longs pantalons, retenus aux hanches par une courroie, de souliers de cuir et d'un habit en forme de blouse. On cultivait la terre, on montait et attelait des

20 c 194

chevaux, et on explorait les mers sur de grands vaisseaux quelquefois dépourvus de voiles. L'antique usage d'ensevelir les morts dans des cercueils de pierre se perdait peu à peu ; on brûlait les corps et l'on en recueillait les cendres dans des boîtes et dans des vases d'argile, souvent réunis en grande quantité et recouverts de terre. Le fer était connu en Scandinavie comme partout à cette époque; mais son emploi général, dans la façon des outils et des armes, est postérieur à l'introduction du bronze. La fin de l'âge de bronze scandinave coïncide à peu près avec le commencement de l'ère chrétienne. La période suivante, que l'on est convenu d'appeler : « l'Age de fer », s'applique aux habitants des bords de la mer Baltique qui ont vécu de la fin du XIe au commencement du XIIe siècle.

Dans un marais, situé près de Thorsberg, sur la presqu'île du Jutland, on a trouvé, à côté de nombreux objets de bronze et de fer, un vêtement de dessus en forme de chemise (**1.** 13), avec de longues manches, ainsi que de longs pantalons avec courroie pour les retenir aux hanches, et des souliers à lacets de cuir, le tout fait d'une forte étoffe (**1.** 5) avec différents dessins. Un cercueil taillé dans un arbre, également trouvé sur le sol jutlandais, dans la paroisse de Vamdrup, contenait le corps d'un homme, vêtu d'un tablier de laine grossière qui le recouvrait du milieu de la poitrine jusqu'au genou (**1.** 1.); ce tablier était retenu sur les épaules par des bretelles et autour des hanches par une longue courroie ; ce corps portait en outre un manteau de peluche, de coupe demi-circulaire ; on a trouvé, en outre, dans ce cercueil, des bandes de laine, qui avaient probablement enveloppé les jambes et qui étaient fixées par d'étroites lanières de laine; enfin des sandales ou des souliers de cuir et deux calottes, l'une demi-circulaire, et l'autre cylindrique. Dans les environs d'Archus, on a trouvé une femme revêtue d'une longue jupe plissée, entournée de plusieurs tours d'une longue ceinture (**1.** 4), d'une veste descendant jusqu'aux hanches, avec fentes sur la poitrine et manches demi-longues, et d'un double filet de tête. On a découvert aussi des anneaux de cou, des bracelets et des bagues, ainsi que des plaques rondes qui avaient servi probablement de parure pour la poitrine (**1.** 6 à 10, 12, 14). Un corps déterré sur la côte de Frise a été trouvé revêtu d'un vêtement de poil sans manches, de longs pantalons à coulisses, d'étoffe pareille et de souliers à lacets de cuir. A en juger d'après les parures et les armes, toutes ces trouvailles appartiennent à la première période de l'âge de fer. De ce costume simple sont sortis, dans la suite, tous les vêtements dont parlent les légendes et les *Lieder* du Nord. Les restes plastiques des costumes de cette période sont extrêmement rares et donnent une bien faible autorité aux traditions littéraires.

A cette époque, le costume des hommes se composait de différents vêtements de dessus et de dessous : une chemise, des pantalons, et différents habits et manteaux. La chemise (Skyrta, Serkr) de lin ou de chanvre, descendait à peu près jusqu'au genou, était assez collante et avait une étroite ouverture pour la tête et de longues manches. Comme elle était généralement le seul vêtement d'intérieur, les riches se servaient de chemises de soie, coquettement garnies au bord. Les jambes étaient entourées de bandes de soie ou couvertes de longs bas (Hosa) et les pieds, de chaussons (Seker, Leiser) ; mais ces derniers ne se portaient qu'avec la culotte courte qui ne s'ôtait même pas la nuit ; on portait des souliers de peau ou de cuir avec des lacets. Chez les habitants pauvres du Nord, les souliers consistent encore maintenant en un morceau de cuir auquel on donne la forme du pied et qui a des ouvertures à travers lesquelles on passe des courroies. L'habit (Kyrtil) avait presque la même coupe que la chemise ; il était assez étroit, dépassait peu les hanches et était fermé par une ceinture (Belti, Lindi) ; cet habit était en laine l'été, et l'hiver, en fourrure. A partir du XIIe siècle, cet habit s'allongeait peu à peu jusqu'aux pieds et devenait même une robe à traîne (Dragkirtlana). Les pauvres portaient une ceinture de laine ou de cuir ; les riches une ceinture de métal formée de larges anneaux et garnie de dents d'animaux, de boucles, de paillettes et même de pierres précieuses ; on suspendait aussi un couteau et un glaive à la ceinture. Le modèle de l'habit simple offrait encore bien des variétés : une jupe dépassant un peu les hanches (Hiupr) et un habit plus long (**1.** 37) croisé par devant et rattaché sur l'épaule. Cet habit servait aussi de costume d'apparat ; il était alors garni de tresse autour de la main et souvent confectionné de drap de deux couleurs. Il y avait aussi des vêtements de dessus avec capuchon (Kuflhottr, Kapa, Kufl, Kiafal, Hekla), qui ressemblaient à des frocs de moine et qui avaient assez souvent un masque pour couvrir la figure ; ces habits variaient de longueur et avaient de longues manches ou des ouvertures pour les bras ; cette dernière espèce appelée « Olpa » servait en même temps de cuirasse et était faite de peau de loup ou d'ours, ou de drap (comp. **4.** 6). Un habit d'armure appelé « Bialfi » n'avait pas de capuchon, mais un col qui protégeait le cou. Il y avait également différentes espèces de manteaux nommés communément « Felder » (Feldr) ou bien « Faldonen. » Le Felder le plus ancien était une couverture de peau qui se jetait simplement sur les épaules. On en forma un manteau dont se servaient surtout les marins ; il ressemblait à un grand sac et s'enfilait par-dessus la tête; il était fendu des deux côtés des épaules jusqu'en bas et garni de boutons, de sorte que l'on pouvait le fermer ou le laisser ouvert. Les jours d'apparat, on portait un Felder garni de laine tendre et mousseuse, ou de soie et de tresse. On se servait encore d'un manteau retenu sur l'épaule par une boucle ; les jours d'apparat, il était fait d'une étoffe de soie écarlate, orné de broderies et doublé de fourrure. Les Scandinaves se couvraient la tête d'un chapeau bas à larges bords, de feutre, cuir ou fourrure, que l'on attachait sous le menton avec une courroie. Ils portaient des mitaines. Ils laissaient tomber leur chevelure droite et longue sur les épaules et portaient la barbe dans toute sa longueur. Au XIe siècle, le contact avec l'étranger avait fait naître l'amour du luxe ; les hommes portaient des robes à traîne, lacées sur le côté, des manches de quatre mètres de long, froncées par des cordons allant du poignet à l'aisselle, des bas somptueux, lacés, entourés d'un anneau d'or et des souliers montants. Entre le XIe et le XIIe siècle, les habits courts et les manteaux entraient en usage ; on laissait même quelquefois les cuisses nues. Le costume des gens de la basse classe restait toujours le même pendant ces fluctuations.

Les Scandinaves aimaient beaucoup la parure. Sur les côtes de la mer Baltique, l'âge de bronze et l'âge de fer ont laissé des pièces de parure qui surpassent en richesse et en beauté tout ce que les autres pays de notre partie du monde ont produit dans ce genre durant la même période. Les trouvailles de moules, de blocs de bronze et d'objets à moitié terminés, ainsi que d'ustensiles manquant dans les autres pays, prouvent que déjà, pendant l'âge de bronze, on confectionnait la plupart de ces objets dans le pays même. Les anciennes pièces de parure ont évidemment subi l'influence latine ; mais, plus tard, après l'anéantissement de la puissance romaine, l'esprit germain indigène se fit jour, un goût particulier qui se manifesta dans des figures d'animaux fantastiques et dans les arabesques entrelacées. C'était là l'époque des Vikings. En considérant ces restes artistiques, on est en droit de s'étonner que l'opinion générale se soit si injustement appesantie sur la rudesse et la grossièreté de cette période du Nord. Les Scandinaves, au contraire, se montraient à cette époque couverts de colliers, d'anneaux de cou et de tête, de bracelets, de bagues, de boucles d'oreilles, de boucles et de ceintures (**2.** 1 à 50. 60 à 70, 83 à 86). Leurs armes l'emportaient aussi de beaucoup sur celles des peuples voisins. L'armure

du guerrier scandinave, pendant l'âge de bronze et au commencement de l'âge de fer, paraît s'être composée uniquement du bouclier long ou oblong, de la cuirasse et du casque (3. 1, 2). Le casque n'était probablement porté que par les chefs ; il n'existe qu'une armure complète de cette espèce dans les musées du Nord.

Quelques plaques de bronze rattachées (1. 15 à 18), servant de parures de ceintures et ornées de figures guerrières appartiennent, à en juger d'après les glaives qui s'y trouvent représentés, à l'époque des Vikings proprement dite. Les casques sont garnis d'un sanglier sur le crâne, d'un bavolet et d'une visière. Jusqu'à présent on n'a trouvé, sur le sol anglo-saxon, qu'un seul casque à sanglier (5. 11) ; un seul casque avec visière a été déterré dans le marais de Thorsberg (1. 2, 23). Une des figures, sur les susdites plaques de ceintures (1. 16), porte un casque avec deux cornes convergentes ressemblant à des cous d'oiseaux. Cet ornement de tête rappelle le casque à corne trouvé dans la Tamise et attribué aux Danois (3. 27). Comme cuirasse, on portait alors un habit de forte toile brute, quelquefois garni d'anneaux de fer et de plaques. Ce n'est qu'au XIIe siècle que l'on voit en usage la chemise avec capuchon, les gants et les pantalons en cotte de mailles. Les armes offensives ont subi peu de changements chez les Germains. Partout nous trouvons le Scramasaxe (2. 59), une sorte de glaive court avec une lame recourbée à un tranchant ; la « Spatha » (2. 51 à 56) glaive droit à deux tranchants, (3. 6, 7 la hache), la pique, le javelot, la massue et l'arc (2. 73 à 80). Quant aux vases d'airain (2. 81. 3. 13 à 16), nous répéterons ce que nous avons dit au sujet des parures et des armes ; d'abord, style romain, ensuite, jusqu'en plein moyen âge, style du Nord. Le genre décoratif du Nord se manifeste seulement dans les meubles (3. 21, 22), dont, cependant, il nous reste des échantillons appartenant à une époque chrétienne relativement moderne.

La crémation des corps avait été remplacée, sous l'ère chrétienne, par l'enterrement dans des cercueils ; on doit cependant supposer que ce changement ne s'est point opéré sous l'influence chrétienne. Les cercueils que nous avons déterrés sont faits de troncs de chêne naturels pourvus encore de leur écorce. Ces troncs étaient fendus en deux moitiés et creusés. Dans la moitié inférieure, on étendait la peau d'un animal fraîchement tué, on y couchait le corps complètement vêtu et armé ; on le recouvrait de cette peau ; on rendait toutes les jointures imperméables au moyen de résine, et le cercueil était recouvert de terre.

Les tribus qui habitent la partie la plus méridionale de la presqu'île du Jutland, appelée aujourd'hui Schleswig-Holstein, étaient des Anglo-Saxons. Ceux-ci appartenaient, d'après les indications concordantes de Tacite et de Ptolémée, à la famille des Suèves ; ils émigrèrent au Ve siècle en Bretagne. Du mélange de ces Germains compris sous le nom d'Anglo-Saxons avec les Celtes indigènes et les conquérants normands est sorti le peuple anglais, chez qui l'esprit germanique s'est maintenu jusqu'à nos jours. Passons d'abord en revue les tribus celtiques qui occupaient le sol britannique avant l'arrivée des Anglo-Saxons. Les hordes septentrionales, les Calédoniens, vivaient encore dans leur brutalité primitive ; ils portaient pour tout vêtement des peaux de bêtes, les poils tournés en dedans, surtout des peaux de bœufs, d'ours ou de brebis, selon qu'ils étaient chasseurs ou pâtres. Les Calédoniens gardaient intacte leur chevelure, mais ils coupaient leur barbe très court ; ils se tatouaient la peau, sur laquelle ils dessinaient des plantes ou des animaux ; ils frottaient ces tatouages de couleurs bleues (4. 1), de sorte qu'ils ressemblaient aux insulaires de la mer du Sud d'aujourd'hui. Leurs parures étaient en fer ; ils portaient des anneaux au cou et des chaînes autour des hanches. Pour armes principales ils avaient une massue quadrangulaire avec courroie de cuir et une lance avec boule au bout du manche; la boule de la lance était remplie de débris de fer, qui, en se choquant, effrayaient les chevaux de l'ennemi. Les tribus méridionales de la Bretagne, les Bretons, étaient, comme leurs voisins les Gaulois, complètement vêtues ; ils aimaient les étoffes quadrillées. On portait d'étroits pantalons (breach, et, chez les Anglais, brecan) rouges ou quadrillés, des tuniques aux couleurs variées et des manteaux bleus ou noirs (caie). Seuls, les habitants de Cornwalis et des îles de Silly se couvraient d'un long vêtement noir ; ils ressemblaient ainsi, avec leur baguette à la main, à des furies de tragédie. — Les Bretons portaient les cheveux tombant sur la nuque ; mais ils se rasaient le menton et les joues, ne gardant que les moustaches, qui pendaient comme des ailes sur la poitrine; aux poignets, aux chevilles, au médius, ils portaient des bagues, et des bracelets aux bras. Un anneau de cou (torch) de fils entrelacés d'or et d'argent, et simplement de fer pour les pauvres, passait pour le plus grand ornement et pour le signe distinctif de leur rang. On a, sur le costume féminin des Bretons, peu de renseignements. Boadicea, la reine d'Iceni, portait, selon Dio Cassius, une tunique de différentes couleurs et très plissée, et un manteau d'étoffe rude attaché par une agrafe ; au cou, un anneau d'or, la chevelure blonde tombant en flots sur les épaules. Sur une pièce de monnaie romaine, on voit Britannia représentée dans une longue robe à courtes manches. Avec la domination romaine, le costume est entré en usage chez les Bretons, surtout parmi les chefs ; de sorte que déjà avant la fin du premier siècle, on méprisait l'antique costume breton comme un signe de culture arriérée. Au lieu des longs pantalons, les hommes de qualité se servaient de la culotte courte romaine, ainsi que des tuniques et des manteaux du modèle romain. Le costume féminin ressemblait, dès le début, à celui des Romaines, et c'est peut-être pour cette raison qu'il n'a subi que peu ou pas de changements. Sur la colonne Trajane et sur des pièces de monnaie, on voit des femmes celtiques représentées vêtues de deux tuniques superposées : l'inférieure tombe presque aux chevilles, la supérieure jusqu'à mi-jambe; celle-ci a des manches larges, mais courtes. Les deux sexes se taillaient les cheveux et se coiffaient selon la mode romaine. Les armes les plus anciennes des races britanniques étaient en os et en silex. Des négociants phéniciens et gaulois importaient des glaives, des lames de lance et des flèches de bronze. Le bouclier était primitivement peu recourbé, rond, et en clayonnage avec une couverture de peau; plus tard il fut recouvert d'airain ou d'une mince couche d'airain, avec une poignée creuse et un ornement de cercles concentriques piqués de clous (3. 25). Un bouclier breton trouvé dans le fleuve de Nithau ressemble au « scutum » rectangulaire des Romains (3. 26); il est garni, à la boucle, de pointes de cornaline, et, partout, d'ornements d'un mélange romain et barbare. Les anciennes armes britanniques sont rares et difficiles à classer selon leur origine et leur âge. Les races robustes des montagnes d'Écosse, les Pictes et les Scotes, s'enveloppaient le haut des jambes d'un morceau d'étoffe quadrillée (kilt), de façon à couvrir le corps jusqu'aux genoux (4. 2). Dans des cas particuliers, ce morceau d'étoffe était plié en deux, dans la longueur, enroulé autour du corps et ensuite rejeté par-dessus l'épaule gauche; c'est ainsi qu'on le portait encore du temps de la reine Élisabeth (4. 4) ; il s'appelait la chemise irlandaise et était d'un jaune safran ; un morceau de cuir lacé servait de chaussure. Tandis que l'usage des costumes danois et saxons se répandait dans les plaines, les habitants des hauts plateaux, les sauvages Écossais, s'écartaient des « Sassenaghs » ou Saxons détestés. Pendant plus de mille ans, on ne parle presque pas du costume des Écossais, pas même les chroniqueurs; ce n'est que par des notices éparses que nous parvenons à une

certaine connaissance de leur costume. Il est probable qu'il se composait d'un manteau, d'un veston et d'un pantalon; les pauvres se servaient d'étoffes noires et blanches, les riches de couleurs variées, dont le nombre était en rapport avec le rang de celui qui portait le vêtement. Le roi avait droit à sept couleurs, la haute noblesse à cinq et la noblesse inférieure à quatre. Les paysans et les guerriers devaient se contenter d'une seule couleur, les chefs subalternes en portaient deux, les chefs des clans trois couleurs. Le bleu était déjà depuis longtemps la couleur favorite des Écossais; cependant on se servait aussi d'étoffes vertes et noires avec des raies rouges. Le plaid des montagnards (breacanfeile, c'est-à-dire couverture bigarrée) était un grand manteau attaché fortement autour du corps par une ceinture qui fut d'abord multicolore; le plaid devint brun vers la fin du moyen âge. Le pantalon, partie essentielle du costume de toutes les tribus celtiques, était en usage aussi chez la plupart des Écossais; il était tricoté comme les bas, ou d'étoffe de laine quadrillée (tartan), collant et frangé dans la longueur. Au lieu du pantalon, on portait aussi des bas quadrillés qui laissaient les genoux à nu, ou bien des guêtres attachées aux mollets (4. 2), pièce de vêtement qu'on avait probablement adoptée à l'imitation des Saxons ou des Danois; les souliers étaient en cuir poilu et non tanné. Les Écossais portaient à la ceinture une sacoche (sporan) en forme de sac d'Indien; on la plaçait par-devant du côté droit (4. 3). L'antique tablier recouvrant les cuisses, le « kilt », ne s'est transformé que plus tard en un vêtement semblable aux jupons des femmes de nos jours. De cette époque date le gilet. L'habit (feile beag) est relevé jusque sous les bras et attaché par une ceinture (4. 3). Du temps d'Élisabeth, le gilet était garni à chaque emmanchure d'une aile large qui tombait derrière les bras sur les manches très amples d'une chemise blanche (4. 4). On ignore l'origine de la calotte plate de drap en usage maintenant. Il y a peu de traces du costume féminin des anciennes Écossaises. Elles se servaient du tablier ou d'une longue jupe attachée aux hanches par une ceinture, et d'un manteau fermé, sur la poitrine, par une boucle. Les vêtements de dessous et les pantalons (ossan) étaient aussi en usage. Les jeunes filles laissaient tomber leurs cheveux librement ou se tressaient de longues boucles sur les tempes; les femmes les recouvraient d'un voile (cureh) noué sous le menton. A l'époque de l'invasion romaine, les montagnards écossais se tatouaient tout le corps; leurs armes étaient les mêmes que chez les Calédoniens et les Bretons. Plus tard, les chefs des pays situés dans les plaines adoptaient l'habit garni d'anneaux des Saxons et la cuirasse perfectionnée, ainsi que le casque des Normands. Dans le siècle suivant, la cavalerie écossaise portait des armures de mailles absolument comme les Anglais. Les armes des montagnards écossais se composaient, au XIIIe siècle, du bouclier rond, du glaive, du poignard, de la hache de combat et de l'arc avec flèches. Seuls, les chefs avaient un casque (4. 4. 7), ou, à sa place, une calotte bleue de cuir; l'ornement de tête avait toujours une forme plus ou moins demi-ovale; il était paré de quelques plumes d'aigle, ou d'une branche de palmier, ou d'une touffe de genêt. Par-dessus un tablier, les chefs mettaient une cotte de mailles (lurich de lovica) dépassant les hanches (4. 6) ou descendant même jusqu'aux chevilles (4. 7), et, par-dessus cette cotte, un gilet de peau qui se laçait et était retenu par une ceinture (4. 6). L'antique glaive écossais, la célèbre « claymore, » avait une lame longue, droite, à deux tranchants et une barre de garde simple, fortement inclinée des deux côtés (4. 2, 3, 7). Ces glaives, pourvus d'une garde en coquille, datent du XVIe siècle; ils sont d'origine vénitienne, et s'appellent Schiavona.

Fig. 1.

Les anciens Irlandais différaient complètement de leurs frères, quant au costume et aux mœurs; ils conservaient même leur costume primitif datant de l'époque pendant laquelle la Bretagne était devenue successivement la proie des Romains, des Anglo-Saxons et des Normands. Le costume des hommes du XIIe siècle, tel que nous le voyons dans les représentations plastiques, ne paraît pas différer de celui de l'époque romaine. Les hommes portaient alors de longs pantalons (truis) (3. 52 à 54) coulissés autour des hanches, assez larges du haut, collant aux chevilles et fourrés dans de hauts souliers; il existait aussi des pantalons et des bas ne formant qu'un seul vêtement. L'habit (cota) (3. 48, 54) avait des manches longues et étroites ou courtes et assez larges; il était fermé de tous côtés, sans ceinture et de longueur variée. De cette façon, il tombait tantôt jusqu'aux chevilles, tantôt jusqu'aux genoux, tantôt à peine au-dessous des hanches; le bord inférieur en était quelquefois dentelé (3. 52). On se servait encore d'un manteau agrafé sur la poitrine ou sur l'épaule, et d'un manteau à capuchon tombant par-dessus les deux épaules jusqu'aux coudes; cependant un roi irlandais passait déjà pour élégant avec un simple manteau, et, au XIVe siècle encore, on voyait des chefs qui n'avaient pas de pantalons. Les man-

teaux étaient faits de petits morceaux de différentes couleurs (**3.** 48), probablement à l'imitation des manteaux quadrillés de l'époque romaine ; cependant aucun manuscrit du moyen âge ne relate que ce manteau ait été multicolore ou pourvu d'un capuchon. Les traditions littéraires font encore mention d'une chemise jaune safran. Le couvre-chef paraît avoir été rare et s'être borné à une petite calotte ronde et collante (**3.** 52). Le costume féminin ressemblait assez à celui des hommes (sauf le pantalon) ; seulement il était plus long et plus ample. Les femmes de distinction portaient un voile fixé dans les cheveux par une épingle d'or. Dans toutes les parties de l'Irlande, on a trouvé des parures et des armes semblables à celles découvertes en Angleterre (**3.** 25 à 41) ; les anciens Irlandais portaient des anneaux de cou, des colliers, des bracelets d'or et d'argent, des glaives et des haches de combat, des lances et des javelots de bronze. C'est des Danois que leur vint la hache d'acier et le bouclier rouge garni de fer (**4.** 2). Au XIIe siècle, le guerrier irlandais était armé d'une courte lance, de deux javelots et d'une large hache d'acier (**3.** 54) qu'il brandissait d'une main. Les Irlandais se servaient de la fronde avec une dextérité redoutable; dans le combat, ils lançaient des pierres avec une vélocité extraordinaire, pour arrêter les flèches ennemies ; au XIIIe siècle encore, ils montaient à cheval sans selle ni étriers. (Sur le culte des Bretons, consultez les remarques sur les Druides (**3.** 50, 51), chapitre des Français).

D'après les descriptions de Widakied et les annales de Quedlinbourg, les Saxons du continent portaient, aux IXe et Xe siècles, une ample tunique, un manteau carré d'étoffe poilue et un chapeau de paille à larges bords, laissant tomber la chevelure sur les épaules; la main droite tenait la longue lance des temps primitifs, et la gauche un petit bouclier; à la ceinture était attaché le « Sax », long couteau à un seul tranchant. C'est dans ce costume extrêmement simple que les Anglo-Saxons du peuple ont dû envahir le sol breton. Ils doivent avoir tenu pendant longtemps et avec une opiniâtreté toute germanique à ce costume héréditaire, malgré le costume romain en usage chez les races bretonnes et les mœurs chrétiennes auxquelles ils se rangeaient peu à peu. Dans un concile au VIIIe siècle, on trouve consignées ces paroles : « Vous mettez vos vêtements à la manière des païens qui furent chassés du monde par vos pères ; il est surprenant que vous imitiez vos ennemis. » Pendant quatre siècles, il dut y avoir, d'après le témoignage des manuscrits illustrés, peu de changements dans le costume des nouveaux maîtres de la Bretagne ; jusqu'au IXe siècle, le costume masculin des Anglo-Saxons se composait d'une chemise, d'une tunique, d'un manteau, de souliers et de bandages pour les jambes; plus tard, ils eurent les culottes et les bas importés dans le pays par les Romains. La chemise était en toile avec une ouverture au cou. La tunique ou habit (Roc, Rooc) était de forme pareille; mais l'habit était beaucoup plus long et plus ample que la chemise et descendait jusqu'au-dessous du genou ; les manches, assez larges du haut, étaient étroites du bas et dépassaient les mains. Pour réduire l'ampleur, l'habit était relevé de façon à ce qu'il tombât en sac par-dessus la ceinture et la recouvrît complètement; les manches étaient froncées sur le bas du bras et fixées au poignet à l'aide d'un anneau ou d'un bouton (**4.** 8 à 15). Toutes les miniatures contemporaines, sans exception, et même les plus primitives, représentent ces manches froncées (**5.** 36, 44, etc.). Il paraît aussi que l'on fixait cet habit par deux tours de ceinture distants (**4.** 9, 14, 23), de sorte que la partie de l'habit, qui se montrait entre ces deux tours, ressemblait à une écharpe de couleurs différentes. L'habit était souvent fendu en bas sur les côtés (**4.** 8, 23) et bordé de couleur. Par-dessus l'habit, on mettait un court manteau (mentil) agrafé à volonté sur l'épaule ou sur la poitrine, quelquefois aussi sur les deux épaules (**4.** 12, 13, 19 à 21). Ce manteau, une fois fermé, se mettait ou s'ôtait en le passant simplement par-dessus la tête. Quant aux jambes, on les laissait ou complètement nues, comme dans les temps les plus reculés (**4.** 10, 11), ou bien on les entourait de bandes. Même dans la dernière époque des Anglo-Saxons, on trouve des travailleurs, les jambes nues, mais rarement sans souliers (**4.** 9) ; on se servait alors de culottes importées par les Romains (**4.** 23) et de bas (**4.** 14) qui les rejoignaient. Les pantalons de cuir dont on parle souvent devaient être des espèces de bottes. Par-dessus ces bottes ou ces bas, on tournait des lanières de laine ou en croix ou en spirales très serrées (**4.** 8, 12, 20); les souliers étaient ouverts sur le cou de pied et se fermaient au moyen d'une courroie ou d'un bouton. Dans les fêtes, les hauts fonctionnaires de l'État, portaient des vêtements très amples, des habits tombant jusqu'aux chevilles et des manteaux (**4.** 19, 21). Malgré les brouillards qui ne quittent guère la Grande-Bretagne, les Anglo-Saxons aimaient les couleurs criardes, le rouge, le bleu, le vert ; les pantalons étaient généralement bleus ou rouges, les souliers noirs ou mordorés. Déjà, au VIIe siècle, les Anglaises étaient si renommées pour leur habileté dans l'art de la broderie, que les travaux de ce genre s'appelaient « Anglica opera » (ouvrages anglais). Le tatouage était en usage chez les Anglo-Saxons, même après l'époque de l'invasion normande, malgré les lois et le courroux des prêtres. La chevelure était généralement partagée sur le front et tombait jusque sur les épaules ; la barbe était taillée en forme de fourche. Sur la plupart des miniatures, la chevelure et la barbe apparaissent peintes en bleu, quelquefois aussi en gris et en orange. Peut-être ce résultat était-il obtenu à l'aide d'une poudre ou d'un onguent ; à moins que ces miniatures n'attestassent simplement le faux goût des moines qui les ont peintes. On se servait de parures à profusion; on portait des bracelets de métaux précieux et d'ivoire, des ceintures d'or, garnies de joyaux, des colliers d'ambre, des broches, des bagues et des boucles (**5.** 26, amulette du roi Alfred le Grand). Les robes des femmes étaient amples et flottantes; on les désigne par les noms « Cyrtle, Tunica, Gunna. » La « Cyrtle » est probablement un vêtement de dessous ou une chemise, car elle est toujours mentionnée comme étant blanche et de toile. La « Tunica » descendait jusqu'aux chevilles (**4.** 18) ; les manches étaient aussi longues que celles de l'habit des hommes ; aussi était-on obligé de les froncer sur le bas du bras ; par le froid, on se servait proba-

Fig. 2.

blement de gants. Pour le vêtement appelé « Gunna, » on est peu d'accord. D'après les traditions écrites, ce devait être une courte tunica de dessus, à manches demi-longues ; mais, dans les représentations plastiques, on ne trouve nulle part une « tunica » courte servant de vêtement de dessus, mais bien un long vêtement traînant, à amples manches et se relevant sous la ceinture pour faciliter la marche (**4.** 18, 22). Dehors, les femmes se servaient d'une longue « pœnula » fermée de tous côtés et d'un fichu de toile ou de soie qui se mettait à volonté sur la tête ou autour du cou. Les bas faisaient sans doute partie du vêtement féminin ; cependant, dans les miniatures, ils paraissent couverts de la « Tunica » et de la « Guena ; » ce que l'on voit des souliers est peint en noir. Les femmes avaient l'habitude de faire boucler leurs cheveux ou de les friser et de fixer le voile avec un cercle d'or. Partout on trouve mentionnés des bracelets, des colliers et des boucles d'oreilles. Quant aux gants, ils ne doivent être entrés en usage, chez les deux sexes, que vers la fin du xe siècle et le commencement du xie ; jusque-là ils étaient remplacés par de longues manches. Une miniature de cette époque nous montre une femme portant sur la main gauche une sorte de mitaine à pouce ; le gant est peint en bleu. Anuarin, un barde celtique, qui a combattu contre l'invasion des Anglo-Saxons, rapporte ainsi la bataille de Cattræth : « Il y avait trois cents guerriers en armures dorées, trois hordes cuirassées, avec trois chefs qui portaient des anneaux d'or au cou ; ils étaient armés de poignards à gaîne blanche ; ils portaient des casques quadrangulaires. Quelques-uns avaient des lances et des boucliers, ces derniers en bois fendu. Leur chef portait un bouclier bombé ; il était couvert d'une peau de bête sauvage, d'une cuirasse à écailles et armé d'une pique meurtrière ; sa longue chevelure tombait sur les épaules, et était ornée en temps de paix d'une couronne de petites boules d'ambre ; autour du cou il portait un anneau d'or. » Le casque carré et même les couronnes de cette forme (**4.** 20) se montrent souvent dans les manuscrits anglo-saxons et francs jusqu'au xe siècle ; cette forme laide et peu commode en apparence avait sa raison d'être : par ses angles, elle protégeait contre les coups de glaive. Les casques ronds en forme de cloche étaient aussi en usage (**4.** 8), souvent avec une calotte à pointe inclinée en avant (**4.** 11, 12) ; cette calotte était en cuir plaqué de métal. On voyait encore un casque de forme complètement conique (**4.** 14), sans ornement, un précurseur du casque appelé « normand ». Un casque qui, au lieu de pointe, porte une crête dentelée (**4.** 15, 23), est la dernière espèce de l'antique casque germain à sanglier que les Saxons avaient importé d'au delà des mers ; jusqu'à présent, un seul exemplaire de ce genre a été découvert dans le Derbischyre : on l'a trouvé dans la tombe d'un chef (**5.** 11). Ce casque se compose de boucles de fer, fermant une calotte ronde ; les boucles sont fixées au bord inférieur sur un anneau et ornées sur le crâne d'un sanglier de fer. Ce sanglier était, même pour ces chrétiens, le symbole du « frô » et passait pour une amulette protectrice et redoutable (on remarque la croix sur la visière du casque (**5.** 11). Souvent on se contentait, à cette époque, de fixer sur le casque simplement les soies du sanglier en crêpe dentelée ; il est possible que l'on imitait aussi les yeux, les défenses et les oreilles de l'animal par des incrustations métalliques. Sous la cuirasse à écailles de laquelle parle le barde celtique, nous devons certainement comprendre l'armure de plaques de corne importée dans l'Occident par les tribus sarmathes et gothes. Dans une des plus antiques miniatures, nous rencontrons une cuirasse d'anneaux qui paraissent cousus sur un habit de cuir (**4.** 10) ; c'est la « byrne » qui se trouve mentionnée au viiie siècle ; plus tard on établit des cuirasses de cuir avec anneaux superposés et la cuirasse d'anneaux entrelacés (**4.** 12, 15). Les boucliers des Anglo-Saxons étaient de forme circulaire ou ovale (**4.** 10, 12) ; plus tard, ils furent pointus par le bas ; ils étaient fortement bombés avec boucle de fer et renforcés par une bordure rouge, bleue ou dorée, le fond était presque toujours peint en blanc. Le glaive anglo-saxon ressemblait à la « spatha » (**4.** 10, 21 **5.** 30) mais n'était pas tout à fait aussi long et portait à la garde un bouton en forme de feuille de trèfle (**3.** 5 **2.** 54). Le « Sax », la célèbre arme saxonne, ce long couteau à un tranchant (**2.** 59) se trouve rarement dans les tombes anglo-saxonnes ; on y voit plus fréquemment le « Angon », ce javelot à lame en crochet (**4.** 12, 14) planté sur un long et mince manche en fer, et un lourd javelot à lame étroite et effilée (**2.** 74). Leur arme principale était la hache, dont ils se servaient plus que les autres peuples (**5.** 24, 32). L'arc avec les flèches était employé seulement à la chasse. Les selles, les étriers et les éperons pointus étaient connus, (**3.** 3, 4, 8, 18. **5.** 12, 36, 37). Les signaux étaient donnés avec une corne de taureau ou avec un tube d'airain de longueur d'homme, droit ou légèrement courbé ; pour donner les signaux, on appuyait ce tube sur une espèce de fourche (**4.** 13, fig. **1.** 5, 6). Lors de leur débarquement, les Anglo-Saxons portaient une bannière avec l'image d'un cheval blanc, et, à Hastings, l'image d'un homme armé. Sur une tapisserie de Bayeux, les Saxons sont représentés avec un dragon ailé, fixé sur un manche de lance. Ce dragon était probablement tissé en laine multicolore, se gonflait et se mouvait au vent. Les peuples des bords du Danube et les Longobards portaient aussi ce dragon ; c'était l'adversaire symbolique de l'aigle romaine. Une boule d'or plantée sur le haut d'une perche, ainsi qu'une touffe de longues plumes noires ou blanches (tuf ou cumbal) plantée sur une lance, servait aussi d'enseigne de guerre ; cette touffe passait probablement pour l'emblème ailé des vierges du cygne ou Walkyries des peuples primitifs germains. Pour les ustensiles, les moyens de transport, voir les représentations plastiques (**5.** 23, 25, 33, 35, 38, 44 à 60 fig. **1.** 7 à 23). Sur la construction des vaisseaux anglo-saxons, nous trouvons des renseignements importants d'après l'examen d'un bateau déterré dans le marais de Nydam dans le Schleswig (**1.** 61), et qui appartient à la première époque de l'âge de fer, entre le iie et le ive siècle. Le bateau est en bois de chêne, long de 24 mètres et large de 3 mètres et demi, peu profond et pointu par devant et par derrière ; la courbe en est gracieuse. Il a dix-neuf côtes, fixées aux flancs par des cordes ; le fer était encore rare à cette époque ; les flancs cependant sont joints par du fer. Sur le bord supérieur du bateau étaient fixés des pieux (**1.** 56), quatorze de chaque côté ; à ces pieux étaient attachés des anneaux, dans lesquels reposaient les avirons ; de cette façon on pouvait ramer en avant et en arrière sans faire tourner le bateau (**1.** 69. 60) Le gouvernail était également fixé dans un anneau par derrière, du côté droit ; ce bateau n'avait ni mât ni pont. (En ce qui concerne le reste de la construction de ces bateaux, voyez **5.** 33, 60.)

Le costume des Danois, avant leur invasion sur les côtes anglaises jusqu'à l'établissement de leur domination sous Kanut le Grand, était le costume scandinave dont nous avons parlé (pl. **3**, **5.** 8, 10). La couleur la plus usitée était le noir, comme alors chez tous les hommes du Nord, car les Danois sont généralement appelés dans les chroniques « les noirs Danois » ; même les hommes de qualité apparaissaient dans les fêtes vêtus de soie noire. Habitant les côtes, vivant de piraterie, les Danois portaient toujours le costume des matelots, et arrivaient peu à peu à se vêtir d'étoffes écarlates, de pourpre et de toile fine. A l'époque de leur invasion en Angleterre, ils portaient, outre leurs vêtements noirs, des habits blancs ou rouges. Dans la suite, ils abandonnèrent complètement le costume scandinave et adoptèrent en échange le costume des Anglo-Saxons (**5.** 4 à 7), qu'ils cherchèrent bientôt à rendre plus ample et plus éclatant de couleurs. Les

miniatures nous montrent un changement dans la façon de mettre le manteau. Ce dernier était retenu chez les deux sexes à la poitrine par deux cordons avec glands aux deux bouts (5. 4, 5). A l'époque de la conquête, les Danois portaient une armure de petites écailles qui les couvraient des pieds à la tête (5. 3). Cette armure était probablement en cuir, car, sur les miniatures, elle paraît collante au corps et très souple. La tête était coiffée d'un casque rond très haut, avec visière ; le casque était surmonté d'une bordure de bronze doré, en forme d'étoile. Le bouclier danois était de deux modèles, rond ou en forme de croissant ; le dernier rappelait le bouclier des Amazones phrygiennes, la « pelta ». Le bouclier était généralement peint en rouge, et, chez les gens de qualité, muni d'ornements dorés ou multicolores. Ces ornements, signes distinctifs personnels, donnèrent la première idée des armoiries du moyen âge. Dans la bataille de Shcklastad, le roi des Danois portait un bouclier blanc, un casque d'or et une cotte de mailles. La hache à double lame était l'arme préférée des Danois; ils maniaient aussi l'arc fort adroitement; ils portaient encore le glaive et la lance.

Avant la victoire des Normands, les Saxons avaient adopté leurs modes. Ils se vêtaient de la « tunica » normande qui était plus courte que la saxonne, se taillaient les cheveux et se rasaient la barbe, sauf les moustaches. Le tatouage était alors encore en usage. L'armure de cuir, que les Saxons paraissent également avoir empruntée aux Normands, etait confectionnée de morceaux superposés en forme d'écailles et de feuilles, et peints de différentes couleurs (6. 17, 18). Cette armure est appelée « corium » par les chroniqueurs du siècle suivant et « corietum » dans les lois normandes.

Les Saxons, qui passèrent longtemps pour le peuple le plus sauvage du Nord, devinrent inertes et mous ; ils imitèrent les modes de leurs énergiques voisins, mais non pas leurs bonnes mœurs. Ils devinrent la proie des Normands, qui firent invasion en 1066 sous Guillaume le Bâtard, furent vaincus à la bataille de Hastings et complètement subjugués à la suite d'une longue guerre. Le meilleur témoignage du costume normand pendant cette période remarquable nous est donné par une tapisserie de Bayeux (longue de 212 pieds) qui a été, dit-on, tissée par Mathilde, la femme même du conquérant. D'après cette tapisserie, les hommes portaient une « tunica » descendant jusqu'au genou ou le dépassant à peine; les gens de qualité la portaient jusqu'aux pieds (6. 3, 5, 7, 20, 24). Cette « tunica » avait des manches longues, assez collantes, et se portait avec une ceinture ; on avait encore un manteau rectangulaire retenu sur l'épaule droite par une agrafe ou un cordon à glands, des pantalons avec pieds d'une seule pièce, avec des bandes entourant les jambes et se terminant par des glands chez les gens de qualité; ensuite des souliers montants, plus tard de courtes bottes (6. 13), une casquette en forme de bonnet (6. 3) et un capuchon fixé à l'habit (6. 19). Les cavaliers portaient des culottes courtes ouvertes par le bas, dans lesquelles ils serraient leur « tunica » (fig. 2. 2, 5). Les Normands avaient alors l'habitude de se raser la figure et même l'occiput (6. 13) comme les Francs mérovingiens, de sorte qu'ils ressemblaient à des moines. Le costume féminin des Normands différait un peu de celui des Anglo-Saxons. On portait la longue « tunica » de dessous, et, par-dessus, un vêtement correspondant à la « gunna » saxonne, appelée « robe » par les Normands (6. 9, 11). Les manches du vêtement de dessous étaient très étroites et fendues, pour cette raison, par le bas, et arrangées de façon à se boutonner ou pourvues de lacets (6. 11) ; dans le dernier cas, la chemise se montrait entre les lacets. Le vêtement de dessus, la robe, entourait le haut du corps jusqu'au cou et s'élargissait vers le bas, plus encore que la « gunna » saxonne, au moyen de pointes ; les manches étaient collantes jusqu'au poignet, puis elles s'élargissaient et tombaient très bas. Les bords des vêtements étaient en or et très vastes. La chevelure se portait longue et souvent tressée en deux nattes ; on portait un fichu, appelé « couvre-chef », qui tombait comme un manteau sur le dos ; on cachait le plus possible le cou avec un mouchoir fin. Une miniature de cette époque nous montre une femme dont les mains sont étrangement couvertes par des gants avec de longues ailes (6, 9).

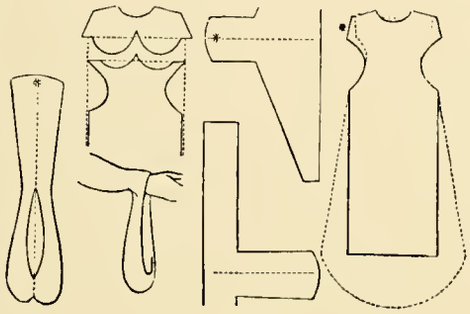


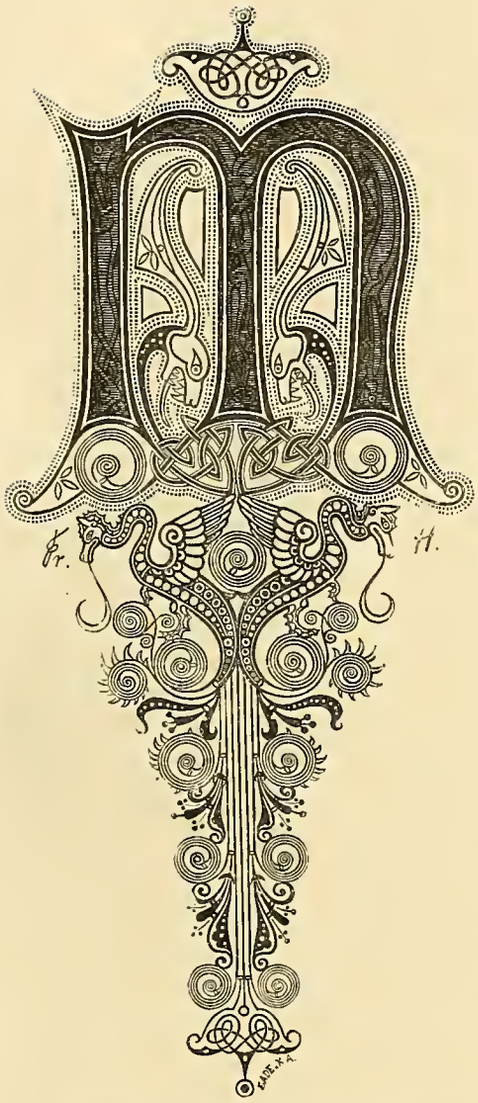
Fig. 3.

Le costume guerrier des Normands montre aussi différentes innovations. Le capuchon, appelé » camail », qui couvrait la tête et la nuque de façon à laisser seulement une petite partie de la figure à découvert, était formé, avec la cotte de mailles, d'un seul morceau ; cette dernière, une sorte de blouse qui tombait jusqu'au-dessous du genou, était de cuir ou de toile, garnie de forts anneaux de fer forgé cousus les uns à côté des autres (6. 8, 12) ou de chaînes horizontales ou verticales (6. 4.), ou bien encore de plaques de métal de toutes espèces. Les manches ne descendaient d'abord qu'aux coudes et ne furent allongées que plus tard ; cette armure était fendue en bas, par devant et par derrière, et, d'après la tapisserie de Bayeux, elle semble se terminer par une courte culotte ; ce détail est vraisemblable (6. 16), car, pour entrer dans cette armure, la culotte avait une grande ouverture sur la poitrine fermée par un plastron carré garni d'anneaux (6. 12, 16). Cette armure était bordée de jaune ou de pourpre ; on ne voit pas si cette bordure était en cuir ou en métal. Le nom normand de cette armure était « hauberk » (en latin halbercum) un mot dérivé du mot saxon « Halsberg » signifiant protège-cou ; c'est ainsi que l'on appelait le capuchon seul qui, peu à peu s'allongeait vers le bas et par-dessus les bras et finit par former un habit complet (comp. 6. 7). Le « hauberk » (ou haubert) normand était fréquemment pourvu d'un grillage dont les carrés étaient garnis d'anneaux très épais ou de têtes de clous (6. 16 7. 5). Le « haubert » ne couvrait ni l'avant-bras, ni le bas des jambes; le bras était protégé par la tunique à manches, piquée, la jambe l'était par un bas de feutre ou par une peau entourée de lanières de cuir, ou bien aussi par un bas grillé à peu près comme le « haubert » (6. 13, 15). Le casque normand avait une forme conique ou demi-ovale ; il était moitié en fer, moitié en bronze (7. 9) et pourvu d'une longne visière, et quelquefois d'un bavolet. Le bouclier avait la forme de nos cerfs-volants (6. 12, 7. 8), il était capitonné à l'intérieur et pourvu d'une poignée à la partie supérieure formée par des lanières de cuir fixées par des vis ; les deux vis supérieures fixaient en même temps une longue courroie (guige) qui permettait de pendre le bouclier autour du cou. En dehors, le bouclier était recouvert de cuir et bordé de métal, le fond était d'une seule couleur ou peint de dragons, de griffons, de serpents et de lions, quelquefois aussi de croix, d'anneaux et d'ornements fantastiques. On ne doit pourtant pas prendre ces enluminures primitives pour des blasons. Sur la tapisserie nous voyons le duc Guillaume et ses chevaliers avec des lances auxquelles sont fixés des petits drapeaux ou pavillons (6. 12, 7. 1, 6, 11

appelés alors « Gonfanons » ou « Gonfalons. » On voit aussi des gourdins dans les mains de Guillaume (**7.** 2) et de son frère utérin Pdo. Dans l'armée, on distingue des archers à pied et à cheval; c'est à eux qu'on attribue l'issue de la bataille d'Hastings. L'éperon normand était le même que l'éperon saxon (**7.** 10, comp. **5.** 12). La selle avait, en avant et en arrière, de très hauts coussins (**7.** 3, 4) courbés et protégeant les reins et le bas de la poitrine du cavalier. (Sur la construction des vaisseaux chez les Normands, voyez **5** et **7**). Les Normands et les Flamands de la suite de Guillaume étaient connus pour leur amour immodéré du luxe; une mode chassait l'autre, de sorte que, déjà, au XIIe siècle le costume anglais n'était plus du tout ce qu'il était autrefois. Les hommes du peuple avaient conservé, il est vrai, la vieille coutume de leurs pères et portaient toujours le court habit jusqu'aux genoux, les souliers ou les courtes bottes, la calotte avec pointe inclinée en avant, ou un chapeau rond avec bord, ressemblant au « Petasus » romain, un manteau de voyage à capuchon, appelé « cafra » par les Normands. Mais le costume des gens de qualité était changé; le court habit s'était allongé et élargi peu à peu, surtout aux manches (**8.** 1); on mettait aussi deux habits en même temps (**8.** 2, 8), dont le supérieur traînait littéralement à terre et dont les vastes manches dépassaient de beaucoup les mains (**8.** 2). Certains manteaux étaient richement doublés de fourrures; d'autres étaient doublés de martre noire mouchetée de taches blanches. Avec la « tunika » courte on portait aussi un manteau à capuchon qui était tellement étroit qu'il ressemblait moins à un manteau qu'à un col (**8.** 3); ce vêtement, appelé « chene », se doublait aussi de fourrure. Les souliers étaient pointus en forme de becs de queues de scorpions et même de cornes de béliers. Au lieu de raser l'occiput, on laissait maintenant pousser les cheveux dans toute leur opulence et on les partageait sur le front (**8.** 8). Celui auquel la nature avait refusé une abondante chevelure la remplaçait par une perruque; les perruques en Angleterre datent du temps du roi Stefan. Avec leur longue chevelure, leurs vêtements amples et flottants, leurs souliers à becs et sans armes, les Anglo-Normands du XIIe siècle, ne ressemblaient plus du tout à leurs pères émigrés de la Normandie. Vers la fin du XIIe et le commencement du XIIIe siècle, la longueur démesurée des vêtements disparut; on laissait tomber l'habit de dessous jusqu'aux chevilles, quelquefois même juste au-dessous du genou (**6.** 23, 25); il avait alors de longues manches collantes. Lorsque les manches étaient très étroites, on les fendait en dessous du poignet jusqu'aux coudes et on les disposait de façon à pouvoir se boutonner. L'habit de dessus était un peu plus court, mais plus ample que l'autre (**6.** 23); il avait de larges demi-manches ou manches qui se terminaient à l'emmanchure par un col; il avait, en outre, un capuchon, dont on s'enveloppait la tête par le mauvais temps. Le manteau était alors très peu en usage et servait seulement de vêtement d'apparat ou de voyage; on employait plus fréquemment le « pœnel » pourvu également d'un capuchon (**6.** 25) et fendu des épaules jusqu'en bas, de sorte que la partie de devant pouvait se rejeter sur l'épaule. On portait, au XIIe siècle, des bas et des chaussures comme autrefois. Les gens riches préféraient les sandales (sotulares) avec des courroies de drap pourpre ou de cuir doré, qu'ils croisaient symétriquement des doigts de pied par-dessus toute la jambe (**6.** 18). Comme couvre-chef, on se servait à, côté du bonnet phrygien, d'une calotte ronde avec larges bords relevés (**6.** 23, 25); les gants aussi se trouvent fréquemment, tantôt courts, tantôt montant jusqu'aux coudes, brodés aux bouts et garnis de pierres précieuses chez les princes et les prélats (**6.** 23, 25 **8.** 4, 15, 26). La longue chevelure était frisée et retenue par des rubans ou des anneaux; les élégants avaient toujours la tête nue. La barbe était portée à volonté. Le costume féminin subit dans le courant du XIIe siècle des changements semblables au costume masculin; chez les femmes aussi, les manches subissaient le plus les caprices de la mode. Nous avons vu que les étroites manches des vêtements des Normandes s'élargissaient considérablement dans la partie inférieure (**6.** 9, 11, Fig. **3.** 2 à 5). Les manches restaient collantes du haut jusqu'au milieu de l'avant-bras, quelquefois même jusqu'au poignet, mais là elles s'élargissaient; la partie élargie était ou de la même pièce ou rapportée; dans ce cas la pièce rapportée était cousue par derrière et relevée sur l'avant-bras (**8.** 11). La manche devint tellement ample et longue que l'on fut obligé de la retrousser (**8.** 16) pour ne pas la laisser traîner à terre. La passion de rallonger toutes les parties du costume fit que pour l'habit de dessus, on intercala, à partir des hanches, de grandes pointes entre le lé de devant et celui de derrière. Le lé de derrière (Fig. **3.** 6) s'allongea insensiblement de façon à former une immense traîne (**8.** 16). Les femmes légères en faisaient autant du lé de devant de leur robe (**8.** 19); en vain on la retroussait, elle traînait toujours à terre; quelquefois aussi, il n'y avait pas de couture entre les deux lés, si bien qu'en marchant on voyait les jambes des femmes couvertes de maillots dans toute leur longueur. S'abandonnant complètement à la folie de la mode, on raccourcissait la manche droite en la coupant et on remplaçait les manches traînantes par de simples revers ou de simples manchettes (**8.** 13), et même ces revers disparurent à la fin du XIIe siècle (**8.** 17). Sur le haut du corps seulement la robe maintenait sa forme collante; là, elle était lacée par devant ou par derrière (**8.** 13, 19). Lorsque le buste était très fortement développé, le devant du corsage se composait de deux pièces horizontales (Fig. **3.** 1) qui étaient découpées aux bords, joignant de façon à s'adapter aux seins; la partie supérieure avait des ouvertures plus arquées, en sorte qu'on était obligé de la froncer un peu pour l'adapter aux ouvertures de la partie inférieure; de cette façon se formaient deux poches pour les seins. Vers la fin du XIIe siècle, les reines elles-mêmes reprenaient la simple robe de dessus (**8.** 17) qui avait de longues manches collantes et était légèrement serrée par une ceinture, à laquelle était suspendu un petit sac appelé « aumônière. » Par-dessus la robe longue, on voit encore quelquefois sur les images une robe plus courte, appelée dans les chroniques « saper-tunica » ou « son-cote »; elle apparaît presque toujours quadrillée ou brodée, et se termine un peu au-dessous des genoux par un bord dentelé. Le manteau des femmes ne paraît jamais avoir perdu sa longueur modérée; le fichu de tête ancien n'était pas non plus sorti de mode (**8.** 14, 16, 22), et se rejetait, d'après la coutume anglo-saxonne, par moitié en avant et en arrière autour du cou. La chevelure se partageait sur le front, chaque partie se tressait en natte. Les nattes se portaient souvent dans des fourreaux de soie et étaient toujours entourées de rubans (**8.** 11, 19). Depuis l'époque normande, le costume guerrier s'est développé en Angleterre, presque complètement en harmonie avec celui en usage en France et en Allemagne. La description du costume guerrier se trouve au chapitre consacré à l'Allemagne. Le costume d'apparat du clergé s'est formé dans toute l'Église romaine de la même façon; nous nous contentons donc de renvoyer le lecteur au chapitre qui le concerne.

II

Les Germains



AITRES sans contestation du sol sur lequel ils sont nés et où ils ont grandi, les Germains, comme tous les autres peuples de l'Europe, ne sont pas venus de l'Asie, comme on l'a cru longtemps. D'ailleurs, en étudiant la langue et en fouillant le sol, on est arrivé à résoudre cette question. Il paraît cependant hors de doute qu'à l'époque où Chéops construisait des pyramides sur les bords du Nil, où Codrus arrêtait devant Athènes les victoires des Héraclides, où Homère faisait retentir de ses chants les côtes ensoleillées de l'Archipel grec, il paraît certain, disons-nous, qu'à cette époque les Germains étaient soit des chasseurs nomades poursuivant dans les forêts inhospitalières de leur pays les taureaux et les cerfs ; soit des pâtres qui, accompagnés de leurs chiens, gardaient les bœufs, les brebis et les chèvres, et qui demeuraient dans des cavernes souterraines. Ils étaient surtout des guerriers farouches, tatoués, la chevelure teinte d'ocre, le cou orné de dents d'animaux; ils trempaient leurs flèches dans le venin, buvaient dans le crâne de leurs ennemis, et tuaient les vieillards devenus trop faibles pour combattre.

Ils se faisaient faire par la femme qu'ils avaient achetée ou enlevée des habits de peaux façonnés au moyen d'une arête de poisson.

Les armes du Germain étaient l'arc avec flèches, la hache, la lance, la massue et la fronde, le tout en bois, en pierre et en os. Il connaissait le cuivre et le fer, mais ces métaux étaient sans valeur pour lui, car il ne savait pas forger.

Bien du temps se passa avant qu'il pût, comme l'homme civilisé, s'occuper d'agriculture, fabriquer des tissus de chanvre et se servir d'outils de bronze et même de fer. Les armes de métal, ainsi que les ornements étincelants (les bracelets, les épingles et les bagues), lui furent apportés par des marchands étrangers. En outre des vêtements de peau et de filasse, le Germain en portait de laine et de chanvre. Le vêtement de peau consistait en une couverture jetée sur les épaules et retenue par une agrafe ou une épine; il se composait aussi de deux couvertures coupées en rectangles (**10.** 1) qui couvraient le corps par devant et par derrière, les poils en dehors, et qui étaient jointes par une couture sur les épaules; quelquefois on les attachait aux hanches par une ceinture; ces couvertures étaient assez larges pour couvrir les bras; elles étaient ornées par des bandes de peau mouchetée. Peu à peu on cousait ces couvertures non seulement sur les épaules, mais encore, sur les deux côtés, en laissant une large ouverture pour les bras: ainsi se forma l'habit sans manches. Du temps de Tacite les hommes portaient l'habit tellement étroit qu'il collait au corps et moulait en quelque sorte les membres; étant donné son peu de largeur, il avait besoin d'une fente sur la poitrine. Le Germain fabriquait ses chaussures avec un morceau de peau dont les bords étaient coupés en bandes (**1.** 13); il nouait ces bandes sur le cou-de-pied ou trouait le bord de la semelle (**10.** 2). Les femmes s'habillaient presque comme les hommes; les bras et les épaules ainsi que les parties de la poitrine les plus près du bras restaient à découvert; mais les femmes préféraient des habits de toile à ceux de peau de bêtes ou de laine et les ornaient de bandes de pourpre. Les vêtements à manches pour les femmes ne furent en usage que sous l'influence romaine, et, à partir de cette époque, le costume de tous les peuples germains subit de notables changements jusqu'à ce qu'il ressemblât complètement au costume romain moderne. Les hommes et les femmes se paraient de nombreux bracelets superposés, de la main aux épaules. Tout ce qui était anneau était en vogue, depuis la bague jusqu'au collier et au diadème; on portait aussi beaucoup d'épingles et de broches; tous ces objets de parure étaient alors en bronze. Le costume des prêtres germains se composait d'un vêtement très long également sans manches, de toile écrue, retenu aux hanches par un cercle de métal, et d'un manteau d'étoffe pareille fixé sur l'épaule par une agrafe. Les pieds restaient nus, la tête était entourée d'une couronne de fleurs fraîches (comp. 3. 51). Les Germains avaient aussi des prêtresses appelées d'après leur costume « Femmes blanches » dont les conseils étaient écoutés comme des oracles. Les prêtresses étaient d'ailleurs chargées des sacrifices humains; du temps de Boniface, des tribus devenues chrétiennes vendaient des esclaves pour le sacrifice à leurs voisins restés païens.

Les premières représentations plastiques qui nous renseignent sur les différentes tribus germaines datent de l'époque à laquelle les Germains n'étaient pas indépendants. Des Quades et des Marcomans se trouvent représentés dans les reliefs de la Colonne Antonine, des Ostrogoths sur la colonne de Théodose, des Longobards sur les miniatures des « *Leges Longobardorum* » et dans quelques reliefs sur le dôme de Monza. Les Marcomans et les Quades portaient, d'après ces documents, des pantalons assez larges (**10.** 3), qui étaient toujours attachés au-dessous des genoux, plus rarement aux chevilles; fréquemment ces pantalons étaient garnis de dents, comme nos pantalons de femme. Les habits des Goths étaient d'espèces différentes; il y avait des habits à manches courtes et à manches longues, des habits fermés munis seulement d'une fente sur la poitrine ou bien complètement ouverts par devant avec un col dentelé. Les Goths mettaient aussi plusieurs habits et les fixaient aux hanches par une ceinture; ils y joignaient encore un manteau et des souliers fermés. Les femmes des Goths se trouvent représentées dans un vêtement absolument pareil au « chiton » des femmes grecques avec rabat et bouillon sur les cuisses; elles n'avaient adopté cette mode probablement que lors de l'invasion de leur peuple en Asie Mineure et en Grèce.

Les Longobards s'habillaient, à l'époque de leur première apparition sur le Danube, d'amples habits, généralement de toile, tels que les portaient les Anglo-Saxons et qui étaient ornés de larges bandes de couleurs différentes; leurs souliers laissaient le cou-de-pied à découvert presque jusqu'à l'orteil; ces souliers étaient attachés par des courroies de cuir. Plus tard le costume longobard paraît transformé presque d'après la manière romaine; il se composait alors d'étroits pantalons de couleur (**10.** 5), artistement entourés, d'après l'ancienne mode, de rubans bigarrés depuis les chevilles jusqu'au haut des mollets, et d'une tunica multicolore demi-longue, avec de longues manches quelquefois d'une autre couleur, d'un manteau et de bottines lacées à la cheville. Pour monter à cheval on mettait des guêtres de laine au-dessus du pantalon. Les Suèves, qui habitaient le plus près des tribus celtes du Rhin et du Danube, avaient adopté d'eux le pantalon (**10.** 6), et probablement les autres pièces de costume, ainsi que la mode d'attacher leurs longs cheveux en houpe sur le crâne. Les tribus germaines restent dans l'ombre à l'époque orageuse de l'émigration des peuples; et leur costume sauvage se reconnaît rarement; mais, dès que les peuples se présentent à la lumière de l'histoire, ils portent le costume romain, mélangé de quelques restes du costume national. Le costume des anciens Germains était, au début, simple et sans couleur; mais, après l'émigration des peuples, il devint compliqué et brillant; des fils et des dessins d'or étaient tissés à même les étoffes, partout des bordures d'or larges comme la main; les cheveux étaient entrelacés de cordons d'or, les ceintures, les courroies et les souliers étaient dorés et garnis de perles et de pierres multicolores. Les armes primitives des tribus germaines sont restées en grande partie inconnues. L'arme défensive consistait en peaux de bête qu'on jetait sur les épaules comme des manteaux, en mettant la peau de la tête avec les oreilles, les cornes ou les bois en guise de capuchon (comp. **1.** 16); les ornements des casques du moyen âge nous paraissent un reste de cette vieille coutume. Les cuirasses et les casques étaient rares; ce n'est que dans les pays scandinaves que l'art de fondre et de forger s'était développé et cela, longtemps avant l'époque où les Cimbres firent invasion en Italie et grâce au contact avec les peuples civilisés du Sud. Les cavaliers cimbres portaient des cuirasses et des casques, ces derniers ornés de panaches bigarrés. L'homme du peuple combattait sans couvre-chef et le haut du corps nu; comme arme défensive, il se servait uniquement d'un bouclier gigantesque couvert de peaux de bêtes et peint de couleurs criardes, surtout de rouge et de blanc; plus tard les boucliers se faisaient en bois de tilleul avec cadres de fer. Les armes offensives étaient d'abord de simples massues de bois, ensuite des massues de métal garnies de pointes; on fabriquait aussi des massues de pierre à fusil, d'amphibole ou de granit, plus tard d'airain; on les plantait sur un manche de bois et on les attachait avec des tendons, des courroies ou des rivets; à côté d'une douille se trouvait un anneau (17. 38), traversé par une courroie qui permettait de reprendre l'arme chaque fois qu'on l'avait lancée. On prétend que cette arme était la « Framea », l'arme nationale des Germains, citée souvent par Tacite. Il y avait encore d'autres armes ou ustensiles attachés à leur manche, comme des haches ou des doubles haches. Les glaives de bronze, ou ceux plus longs avec des lames de fer étaient l'arme favorite.

Parmi les tribus du peuple germain, les Francs seuls ressortent assez nettement des ténèbres des anciennes traditions. Et encore sommes-nous bien peu renseignés au sujet de leur costume le plus ancien. Nous lisons dans Sidonius Apolinaris: « Les vêtements leur collent étroitement aux membres au point de laisser ressortir la marque des genoux; autour du corps ils portent une ceinture. » Agatias, par contre, qui écrivait un peu plus tard, dit : « La poitrine et le dos sont nus jusqu'à la hanche; à partir de la hanche, ils sont couverts d'amples pantalons de toile ou de cuir. » Les pantalons s'attachaient probablement aux chevilles et sous les genoux; les habits étaient peut-être sans manches et collants; des manteaux peuvent aussi avoir été en usage; plus tard les Francs adoptèrent le manteau à capuchon des Gallo-Romains (voyez à ce sujet le chapitre « les Français »); ils laissaient pendre la chevelure sur le front et la rasaient dans le cou. Au sujet du costume féminin, on nous parle d'un manteau appelé « Maforte » qui enveloppait complètement le corps; mais ce vêtement nous paraît d'origine gallo-romaine. Les rois mérovingiens réunissaient dans leur personne le double caractère de roi et de délégué de la famille impériale. Le costume du souverain était en rapport avec ces deux caractères. Clovis adopta la « Tunica » de pourpre, et le manteau était la « Trabéa » et la « Toga palmata » brodée d'or (vol. Ier, fig. **52.** 2, pl. **65.** 10). Les successeurs de Clovis, s'étant débarrassés de toute dépendance romaine, adoptèrent, ainsi que leurs femmes, le costume impérial byzantin (vol. Ier, pl. **65.** 4. 8. 18. **66.** 4. 6 et suivants). Les rois mérovingiens portaient la chevelure abondante, une partie en était nattée sur les tempes; leur sceptre était une lance. Les autres dignitaires de la cour des Francs s'habituèrent bientôt aussi aux nouvelles coutumes, aux nouveaux titres et aux nouveaux costumes (vol. Ier, pl. **65.** 7. **66.** 15). L'arme des Francs à cette époque est mieux connue que leur costume. Les chefs portaient des casques et des cuirasses; le simple guerrier qui avait la nuque rasée, nattait le reste de sa chevelure rousse, croisait la natte sur le sommet de la tête et l'entourait d'un bandeau de cuir. C'était là son seul couvre-chef. Pour sa défense il n'avait, comme la plupart des Germains, qu'un petit bouclier rond, bombé, de bois couvert de peau. Comme arme offensive il portait un glaive très long, très mince et très pointu à deux tranchants, un poignard à un tranchant (**21.** 33), le scramasaxe passé dans une ceinture de cuir ornée de baguettes de bronze, ensuite « l'angon » un javelot avec lame barbelée plantée sur un manche de fer (**21.** 48) et la francisque, une hache à un tranchant. La francisque était son arme principale (**21.** 54. 57); la flèche et l'arc ne lui servaient généralement qu'à la chasse. Les trouvailles d'armes faites dans les cimetières mérovingiens sont nombreuses; on y a découvert le glaive et le scramasaxe de Childéric Ier, père de Clovis (**21.** 33. 34).

A l'avènement des Carlovingiens, le costume franc subit un changement notable; le luxe effréné fut restreint et l'ancien costume franc, étroit et court, reprit pendant quelque temps le dessus. Les hommes portaient une « Tunica » double; la première était une chemise de toile, portée sur la peau; la deuxième était en laine garnie de bordures de soie pour les riches. On y joignait encore le pantalon qui, dans les miniatures faites plus tard, apparaît teint en bleu ou rouge foncé; on y voit aussi des bas qu'entouraient de longues courroies, des souliers. Le manteau était carré, gris ou bleu, et tombait presque sur les pieds; on le jetait sur l'épaule gauche et le fixait sur la droite. On ne fait pas mention d'un couvre-chef. Pour l'hiver on se servait d'une longue rotonde de fourrure qui, dans le langage franc, s'appelait « Rock ». On aimait porter la chevelure courte, on ne rasait plus la nuque; les princes se coiffaient ainsi depuis la chute des Mérovingiens. Les Francs de qualité portaient à la main droite une baguette à nœuds avec poignée d'or et d'argent; ils remplaçaient souvent leur ample manteau par le petit manteau quadrillé des Gaulois. Le costume masculin subit quelques changements sous les successeurs de Charlemagne; il se composait alors d'un pantalon très étroit attaché aux genoux ou plutôt de longs bas attachés à la ceinture par des cordons d'une « Tunica » qui ne collait pas autant que l'ancienne « Tunica » des Francs, mais qui était au contraire assez ample et longue, si bien qu'on était obligé de la retrousser sous la ceinture pour laisser aux genoux les mouvements libres. Leurs bottes ressemblaient à des bas, ils les attachaient autour des mollets. Les gants étaient généralement en usage. Rien n'est connu au sujet du costume des femmes pendant la première époque carlovingienne; seules les miniatures du temps de Charles le Chauve nous renseignent suffisamment. D'après ces miniatures, les femmes de qualité du IXe siècle portaient plusieurs tuniques à la fois; la première avait de longues manches étroites, la deuxième d'amples, mais courtes manches, et la troisième — cas assez rare — de très courtes manches ou pas de manches du tout (**10.** 11, 14). Le vêtement de dessus était généralement bordé, dans le haut, au bas et au milieu du corps dans toute la longueur, d'une large broderie d'or. Le manteau se jetait sur les deux épaules (**10.** 11) et était attaché par une grosse agrafe sous le menton ou sur la poitrine (**10.** 15 comp. **19.** 4). Lorsque les femmes allaient à l'église, elles portaient le manteau et se couvraient la tête (**10.** 14); parce que, dit une ancienne prescription, « la femme n'a pas été créée à l'image de Dieu, sa naissance est un péché. » Cette façon de mettre le manteau paraît avoir donné le modèle du costume des matrones (**10.** 20). La chevelure de la femme était généralement couverte et invisible; sur les miniatures, elle a une raie sur le milieu. Il y avait des instruments pour friser et boucler les cheveux; des chaînes et des cercles entouraient le cou, des bracelets le poignet; les souliers étaient dorés et garnis de pierres.

Le costume du souverain, à l'époque carlovingienne, a également subi ces fluctuations. Charlemagne même, dans l'appareil de sa souveraineté, cherchait à rester simple et portait le costume national franc avec l'habit court et étroit, le pantalon entouré de courroies, et le manteau; c'est ainsi qu'il se trouve représenté sur une mosaïque de cette époque à Rome (**18.** 7); tous les vêtements sont de couleur orange, la garniture et les courroies vert sombre. Le couvre-chef était, d'après un dessin du XVIe siècle, une calotte ronde et collante, surmontée de trois petites plumes; l'empereur ne mettait pas de couronne, mais une espèce de diadème ouvert. Il portait les cheveux courts, de grosses moustaches d'après l'ancienne mode des Francs, le menton et les joues rasés. Charlemagne n'a revêtu que deux fois un costume étranger ou byzantin, à Rome, sur la prière des papes. Louis Ier (le Débonnaire) suivait en général l'habitude de son père et s'habillait simplement, d'après la mode de son peuple, même dans les occasions solennelles; cependant, tout en gardant la coupe du costume franc, il resplendissait d'or et de pierres précieuses. Mais le fils de Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, s'adonna complètement à la passion de son époque; il se rendait à l'église, revêtu d'une longue robe byzantine avec ceinture, la tête enveloppée d'un foulard de soie et surmontée d'un diadème. Des miniatures nous montrent l'empereur vêtu d'un étroit pantalon rouge couvert de cordons d'or croisés (**10.** 17), d'une « Tunica » bleue ornée d'or, qui tombe par-dessus les genoux, d'un long manteau rouge et de souliers de cuir doré; la chevelure est courte, le menton et les joues rasés; il porte des moustaches. Les différentes couronnes avec lesquelles il se trouve représenté, se composaient d'un cercle de front avec des ornements en forme de feuilles de trèfle sur de hautes tiges (**21.** 68) ou avec des arabesques recourbées se joignant au sommet (**21.** 67), avec deux motifs ornementaux du même genre couvrant les oreilles; les couronnes carrées étaient également en usage à cette époque (**21.** 69).

Nous avons peu de renseignements sur les armes de la période carlovingienne. Un glaive (**21.** 38), ainsi que des éperons attribués à Charlemagne, sont à peu près tout ce que l'on a conservé en fait d'armes.

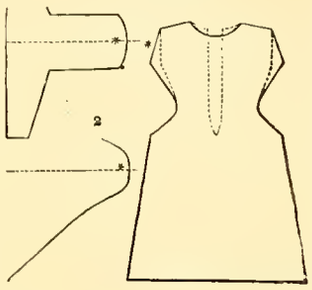
Les lois de Charlemagne prescrivaient aux soldats les brassards, les cuissards, le casque et le bouclier; le moine de Saint-Gall, un témoin de cette époque, rapporte que l'empereur portait un casque de fer, que ses bras étaient couverts de plaques de fer, ses cuisses d'écailles de fer, et ses tibias d'éclisses de fer, et que son cheval était également entièrement couvert de fer. On en peut conclure qu'alors le bronze était complètement vaincu par le fer. Sous Charles le Chauve, sa bible illustrée nous donne quelques renseignements plus précis. Les gardes de Charles paraissent dans des costumes presque romains, avec les cuirasses à languettes de cuir des prétoriens (**20.** 5); leurs casques ressemblent au « Morion » du XVIe siècle et ont une crête rouge. Un jeu d'échecs, que l'on voit à Paris, au Musée des médailles, et qu'on attribue à l'époque carlovingienne, nous montre un fantassin portant sur la tête et les épaules une espèce de cotte avec des fentes pour les bras; la cotte est garnie de petites plaques en forme de tuiles (**20.** 2); le casque a un protège-nez. Un cavalier porte une cotte à peu près semblable couvrant en même temps les cuisses; à la place du casque il porte une calotte ronde collante (**21.** 2); le cavalier porte un bouclier en forme de cœur. D'après ces rares documents on a essayé de reconstituer le costume complet d'un guerrier carlovingien armé. (**10.** 8).

Nous approchons maintenant de l'époque d'où est sorti l'esprit du moyen âge. La barbarie commençait alors à mélanger, même dans le costume, des éléments classiques, païens, chrétiens, germains et romano-byzantins. A la fin du Xe siècle, le costume de presque tous les peuples de l'Europe du centre et de l'ouest devint homogène grâce à l'influence romaine. Quoique l'empire de Charlemagne se divisât en deux parties, cette division ne fit naître ni une mode allemande ni une mode française, le costume romain, la « Tunica », et le manteau étant devenus la mode générale de l'Occident. Le costume des hommes se composait de la chemise, de la culotte, du pantalon, de l'habit et du manteau. La chemise (**11.** 11) était de lin ou de chanvre et s'enfonçait dans un pantalon assez large retenu aux hanches par une ceinture (**11.** 19.), des gens riches y ajoutaient un second pantalon, qui ressemblait plutôt à de longs bas de laine de différentes couleurs, remontant jusqu'à la moitié des cuisses, et attaché à la ceinture par des courroies (**11.** 14). La mode

d'entourer de courroies le bas des jambes commençait à se perdre; cependant l'empereur Henri II l'observait encore au XIe siècle (**11.** 5). Le peuple connaissait peu l'usage des pantalons, il allait toujours les jambes nues. La « Tunica » tombait jusqu'aux genoux ou par-dessus, était assez ample, avec de longues manches étroites, une ouverture carrée pour la tête et une large bordure de couleurs aussi différentes que possible (**10.** 23. 24). On corrigeait la longueur gênante de l'habit en le retroussant par la ceinture; le manteau était toujours coupé rectangulaire ou en demi-cercle, et mis d'après l'ancienne manière, c'est-à-dire jeté sur l'épaule gauche et fixé sur la droite (**10.** 23); le manteau était en laine, et, chez les gens très riches, en coton ou en soie; le peuple se contentait, par le mauvais temps, d'une couverture grossière, qui couvrait en même temps la tête. En général, riche ou pauvre, on allait nu-tête; cependant le chapeau n'était pas inconnu; et, chez les Saxons on se servait même, à cette époque, de chapeaux de paille à larges bords, qui étaient surtout en usage parmi les guerriers. Le pied était protégé par le pantalon ressemblant à des bas (**10.** 24); mais il y avait aussi des chaussures fermées et des bottes, ces dernières étaient souvent garnies en couleur comme l'habit (**10.** 18. 19. 23. 26). La chevelure se portait courte, la figure complètement rasée. Le costume des femmes du xe siècle était presque le même que celui du IXe; cependant les amples manches du vêtement de dessus, autrefois courtes, s'allongeaient jusqu'au poignet en s'élargissant de plus en plus (**10.** 22). Vers le milieu du xe siècle, il y avait, à côté des longues manches amples, les anciennes manches jusqu'au coude (**10.** 21) qui laissaient voir la longue manche étroite du vêtement de dessous. L'ornement consistait, comme aux habits d'homme, en tresse à tous les bords ou aussi dans la longueur du corps au milieu; souvent il y avait aussi deux carrés au bord des genoux (comp. **19.** 7). On ornait aussi de cette façon la « Tunica » de dessous pour la porter seule (**10.** 25). Le vêtement de dessous avait toujours une ceinture, celui de dessus collait au haut du corps sans ceinture.

Le désir de montrer ses formes apparaissait déjà (**10.** 21) de même que la mode de raccourcir la « Tunica » de dessus (**10.** 22), deux signes caractéristiques prédominant dans le costume féminin du XIe siècle. Le manteau en demi-cercle bordé (**10.** 25) se jetait sur les épaules et se fermait sur la poitrine par une agrafe; on s'en couvrait aussi la tête (**10.** 20). Cependant, au commencement du siècle, on se servait d'un foulard particulier dont on se couvrait la tête, au lieu du manteau (**10.** 15. 22); cette mode se répandit surtout chez les femmes des Anglo-Saxons (**4.** 18. 22). Les femmes portaient des souliers montant jusqu'aux chevilles, très pointus, généralement noirs, rouges ou bleus. Le costume des rois germains, au xe siècle ne différait pas, quant à la coupe, du costume généralement en usage; cependant la garniture en était plus riche. Othon II et sa femme, Théophane, une Grecque, faisaient seuls exception, sans doute à cause de la nationalité de l'impératrice. Une sculpture d'un reliquaire (**12.** 10) nous les montre tous deux en costume byzantin. Cependant la mode byzantine, seule admise à la cour (**11.** 12. 13), resta sans influence sur le peuple germain, qui ne la trouva pas à son goût.

Fig. 4.



Quoique le XIe siècle ne fût pas à même d'apporter des innovations dans la coupe du costume, il mit néanmoins plus en évidence certaines particularités qui s'étaient fait jour dans le courant du siècle précédent : telles que les différentes espèces de pantalons et la double « Tunica » (**11.** 5. 14. 19) chez les hommes; chez les femmes la double « Tunica » (**11.** 2. 4. 9), la Tunica supérieure étant généralement plus courte que celle de dessous et collante au haut du corps pour faire valoir les formes. Il s'annonçait aussi une nouvelle forme pour les manches de la « Tunica » féminine et des modèles de vêtements dont les deux moitiés étaient de couleurs différentes (**10.** 15).

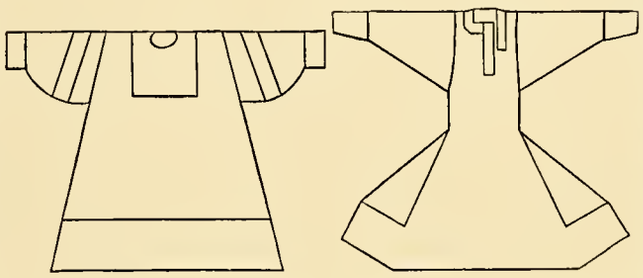
Les manches des vêtements féminins s'élargissaient peu à peu à partir du haut (**11.** 2) ou seulement à partir de la moitié de l'avant-bras et même au poignet (**11.** 4), mais alors brusquement (fig. **4.** 1. 2). Pour rendre leur longueur moins gênante, on échancrait un peu le dessus du bas de la manche. Afin de permettre à la « Tunica » de coller au haut du corps, on l'ouvrait dans le dos jusqu'aux reins et on la laçait; d'ailleurs on donnait au devant et au dos une coupe correspondant au corps (fig. **4.** 3); c'était une mode nouvelle, car le costume romain n'avait jamais connu l'exhibition des formes. On inventa alors un corsage (**11.** 23. 25), piqué comme la doublure d'une cuirasse et collant au buste; ce corsage était lacé par devant, par derrière ou sur le côté. Cependant ce vêtement extrêmement gracieux paraît avoir été moins en usage chez les femmes germaines que chez les Françaises; il ne se trouve que sur les statues des cathédrales du nord de la France. Une longue écharpe ceignait les hanches et se nouait par devant de façon à laisser toucher les deux bouts jusqu'aux pieds. Le manteau avait été presque complètement remplacé par le court vêtement de dessus (**11.** 2. 4. 21); du moins il se portait rarement en même temps que ce dernier; le manteau n'avait pas changé sa coupe; mais, vers le milieu du siècle, on le jetait simplement sur les épaules sans le fixer; on aimait à le doubler de fourrure. Indépendamment du foulard-voile, on se servait, comme couvre-chef, d'une calotte plus ou moins ornementée (**11.** 9) et d'un bonnet de bandes (**11.** 2) ainsi que d'une calotte ressemblant au bonnet phrygien (**11.** 8). Le désir de montrer ses formes convenait beaucoup aux femmes légères; celles-ci portaient le vêtement collant de dessus très court et avec ceinture, celui de dessous fendu à partir de la taille (**11.** 8) pour exposer à la vue les jambes couvertes cependant de pantalons; cette mode fut sévèrement critiquée par le clergé. On laissait tomber les cheveux librement (**11.** 8. 9), on se faisait une raie au milieu de la tête, on couvrait chaque partie de rubans, comme d'un étui (**11.** 20) ou l'enlaçait avec des rubans en deux grosses nattes qu'on laissait tomber par devant le long des bras (**11.** 23. 25). Plus le costume s'écartait des traditions romaines, plus l'Occident entier prit l'aspect d'une société d'aliénés. Le commencement de ce costume bigarré, qui plus tard, au moyen âge, faisait ressembler l'honnête bourgeois à un paillasse de nos cirques, fut, au XIe siècle, ce qu'on appelait « le costume divisé » c'est-à-dire composé de deux couleurs différentes, l'une à gauche, l'autre à droite. Déjà au XIIe siècle, la séparation des couleurs se faisait en biais; on commençait aussi à faire harmoniser le côté droit du haut avec le côté gauche du bas et *vice versa*.

Quant au costume du souverain, il représente, d'après les documents plastiques, un mélange d'éléments nationaux et byzantins. Une miniature nous montre l'empereur Henri II dans deux « Tunicas » demi-longues superposées, avec écharpe byzantine (**11.** 5), avec pantalon, bandages sur les jambes et un court manteau. Sur d'autres images, nous voyons ce même souverain dans deux « Tunicas » tombant jusqu'aux pieds (**11.** 3. **12.** 12), le manteau fixé par une agrafe sur

l'épaule droite d'après l'ancienne coutume. La mode byzantine n'avait pas laissé de trace chez le peuple, mais elle en avait laissé dans les cours; cela se voit au costume du roi Rodolphe de Souabe (**11**, 7), dont nous voyons le portrait sur une plaque de tombeau dans la cathédrale de Mersebourg; cette plaque fut exécutée vers l'an 1080.

Même, au XIIe siècle, la coupe du costume masculin ne subit pas de notables changements. L'ouvrier garda l'habit court; la « Tunica » des gens de qualité s'allongeait, même lorsqu'il y en avait deux superposées, jusqu'aux pieds (**11**. 10); mais, comme ces longs habits étaient souvent gênants, surtout pour monter à cheval, on les fendait à partir de la taille, on les retroussait sur les hanches et on les fixait sous la ceinture (**11** 10. 14); leur ornement était une riche bordure en bas, autour du cou, au milieu du haut du bras et au poignet; même si l'habit restait sans garniture, la double garniture sur les manches ne manquait jamais. Un autre ornement d'habits en usage alors consistait en grandes lanières que l'on coupait sur le bord inférieur (**11**. 15).Le pantalon ne subit pas de changement, pas plus que le manteau; cependant le manteau rectangulaire semble être tombé en désuétude. Le manteau, à cette époque, était moins garni par des bordures en dehors que par une doublure de fourrure multicolore. A la chasse on portait, au lieu du manteau gênant, une « pirsgewant ». Ce vêtement avait différentes formes; c'était généralement un court manteau de fourrure ou doublé de fourrure (**11**. 17) ouvert des deux côtés; les chaussures étaient des souliers fermés, plus ou moins pointus, qui montaient jusqu'aux chevilles ou les dépassaient (**11**. 14 à 17). Le couvre-chef n'était en usage que parmi les gens des classes élevées; il consistait en une calotte légèrement pointue, ne couvrant que le haut de la tête (**11**. 12. 13); cette calotte avait quelquefois un bord étroit (**11**. 14). On se servait encore d'un chapeau à bords relevés, et droit du côté du front (**11**. 17); ce chapeau avait une gourmette. On portait courts généralement les cheveux et la barbe; la barbe était aussi quelquefois complètement rasée. Le costume féminin du XIIe siècle se détache plus absolument des traditions romaines que le costume masculin. Il est vrai que le vêtement de dessous conserva la même coupe que précédemment; mais le vêtement de dessus, dont se servaient maintenant même les femmes de la classe moyenne, s'allongeait surtout par derrière, de façon à former traîne. (**11**. 20. 28 fig. **3**. 6). Pour obtenir la grande ampleur du bas, on était obligé, vu le peu de largeur du tour des hanches, d'intercaler par devant et par derrière, à droite et à gauche, de grandes pointes; comme dans le haut du corps ce vêtement était collant, il était disposé de façon à pouvoir se lacer par derrière ou sous les aisselles (**11**. 20); si le buste était très développé, le devant du vêtement pouvait être composé de deux morceaux qui, à l'endroit où ils se joignaient, étaient échancrés en rapport avec le bord inférieur des seins (fig. **3**. 1). Les manches étaient à peu près comme celles du XIe siècle (fig. **4**. 1. 2), mais plus amples qu'alors. A la fin du XIIe siècle, le vêtement de dessus fut complètement changé de forme; on supprima les manches (**11**. 28), ce qui provoqua différents changements dans la coupe; mais ces vêtements de dessus sans manches ne furent d'usage général que dans le siècle suivant; on les appelait « suckeni ». Les domestiques n'avaient pas le droit de porter des vêtements à traîne; mais ils garnissaient d'étoffes bigarrées leurs habits au bord inférieur (**11**. 26); le manteau, porté seulement par les femmes riches, avait presque toujours une coupe demi-circulaire et une doublure de fourrure; on le jetait sur les épaules sans l'attacher. La chaussure ressemblait à celle des hommes. La chevelure se portait tombant librement ou divisée en plusieurs mèches qui étaient enveloppées du haut en bas d'un ruban (**11**. 20). Il était encore de mode, à cette époque, de jeter sur la tête un mince foulard en guise de voile (**11**. 21); plus tard on entoura la chevelure d'une couronne de fleurs naturelles ou d'un cercle de front (**11**. 28); ce cercle s'appelait « schapel ».

Fig. 5.



Au XIIe siècle, et assurément bien longtemps avant, il existait déjà une prescription qui forçait les Juifs à se servir d'un costume particulier; comme ennemis du christianisme, ils ne devaient pas porter les mêmes vêtements que les chrétiens, mais se distinguer par certaines pièces de costume. Un chapeau en forme de pain de sucre faisait surtout partie de ce costume caractéristique (**11**. 22. 27). Ce chapeau était blanc ou orange avec bords étroits et tombants qui devaient être blancs, lorsque le chapeau était orange, et *vice versa*. Mais dans les miniatures on trouve aussi des Juifs avec des chapeaux à calotte ronde (**11**. 24) ou avec des chapeaux courbés comme une corne et complètement blancs, oranges ou rouges. Les moines qui illustraient les livres de miniatures représentaient toujours les rois dans l'appareil de leur souveraineté avec la couronne sur la tête et le sceptre à la main, il nous montrent même les rois couchés dans leur lit avec la couronne sur la tête. Vu l'art peu développé de cette époque, les joyaux pouvaient seuls distinguer les rois de leur entourage. Nous savons cependant que le costume journalier des souverains ne différait, ni dans la coupe, ni dans l'étoffe, de celui des classes supérieures. Lorsque les rois se montraient dans les solennités, on pouvait les reconnaître au premier coup d'œil à leur accoutrement. Du temps des Carlovingiens, il n'y avait pas encore de costume royal héréditaire. Ce n'est qu'à partir de l'élection du duc saxon Henri Ier comme roi germain, que l'on nous parle de l'existence de joyaux héréditaires; par l'augmentation de ces joyaux, depuis les jours glorieux des Othons et de Henri II, s'est formé peu à peu un costume de couronnement pour les rois germains. Pendant l'époque troublée des Hohenstaufen, une partie de ces joyaux et de ce costume fut enlevée par les habitants de Parme. L'empereur Frédéric II a remplacé, croit-on, ces pièces perdues par d'autres sortant du trésor de Constance, sa mère, qui fut l'héritière de la Sicile et des trésors fabuleux de ses aïeux les rois Siciliano-Normands. D'où il résulterait que la plupart des joyaux actuels des empereurs allemands auraient été fabriqués par des artistes sarrasins du XIIe siècle. Quelques-unes de ces pièces proviendraient donc, suivant la tradition, de Charlemagne et du calife Haroun-Al-Raschid. Ce n'est qu'à partir du XIIIe siècle que les rois germains se montrèrent, le jour de leur couronnement, dans un costume complètement héréditaire. Leurs vêtements, qui sont presque semblables aujourd'hui, étaient les suivants : d'abord la « Tunicella » (fig. **5**. 2), de serge violet foncé et fermée de tous côtés (**14**. 9), ayant, au côté gauche de l'échancrure du cou, une fente pour pouvoir

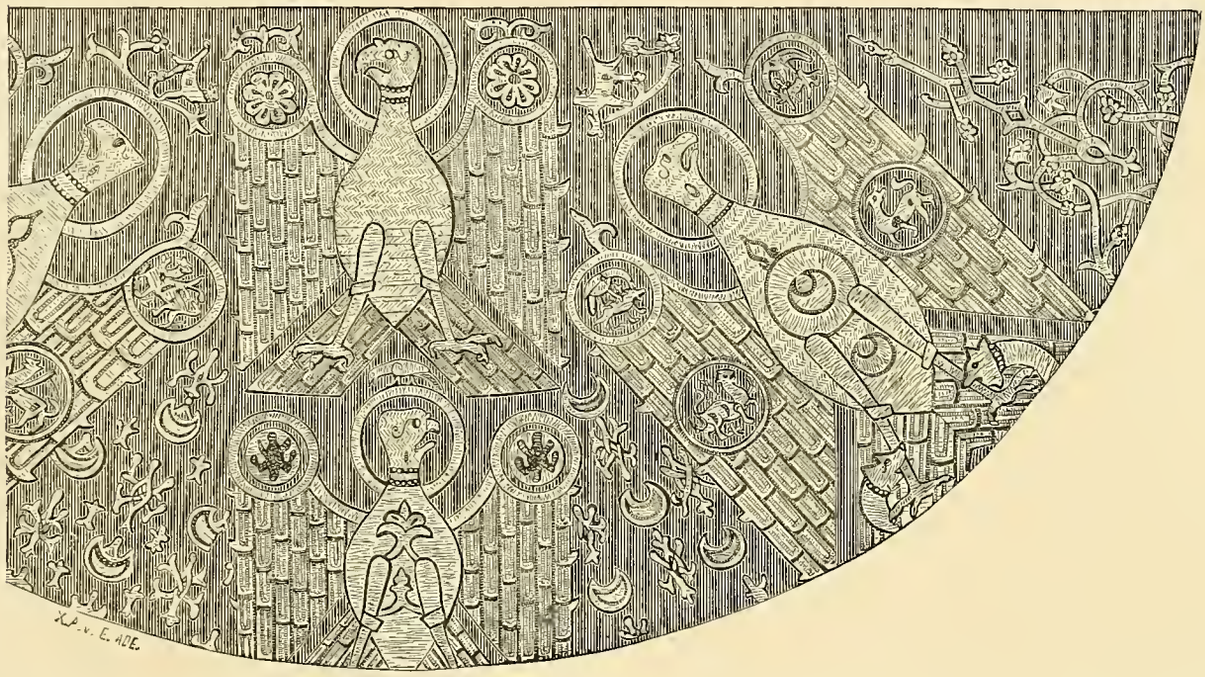
l'enfiler facilement par-dessus la tête; une coulisse, passant au bord de cette fente, permet de la fermer; la bordure est d'or; la garniture des manches et du bord inférieur rouge foncé avec des arabesques d'or et des perles blanches; par devant l'échancrure du cou, se trouvent deux cordons d'or. D'après une inscription brodée, ce vêtement fut fait à Palerme en 1184. L'écharpe est de soie bleue; la « Stola » (**14.** 10) est un ruban long de plus de cinq mètres, de soie jaune, avec de riches motifs décoratifs de fleurs d'or, avec des ornements, répétés à distances égales, d'argent doré et d'aigles impériales à une tête, de soie noire, distribués de la même manière; à chaque bout, la « Stola » a trois longs glands de couleurs différentes. La « Stola » se pliait en deux, se passait sur les épaules et se croisait sur la poitrine; les deux bouts, tombant devant le ceinturon de l'épée, la retenaient aux hanches. D'ailleurs, la « Stola », conservée encore aujourd'hui, appartient au XIVe siècle. Le ceinturon de l'épée est une large bordure d'or avec des motifs d'animaux; la fermeture est en forme de feuille de trèfle d'argent doré. Le manteau est appelé aussi « pluviale » ou « pallium ». Nous possédons deux manteaux dont l'un se trouve au trésor de la cathédrale de Metz (fig. **6**), l'autre au château de Vienne (fig. **7**.) Ces deux manteaux sont presque demi-circulaires, de coupe semblable aux manteaux des empereurs byzantins. Le premier est d'un tissu très serré de soie rouge clair, avec des aigles, des lions, des griffons et d'autres ornements brodés en or et en soie multicolore. La tradition dit que ce manteau a été offert à Charlemagne par le calife Haroun-al-Raschid; cependant, d'après l'étoffe et le travail, il se pourrait qu'il fût sorti des manufactures des Sarrasins en Sicile et qu'il appartînt au XIIe siècle. Le deuxième manteau (fig. **7**) doit être certainement attribué aux Sarrasins; d'ailleurs, une inscription brodée en or le prouve; ce manteau est de pourpre rouge foncé, et doublé de taffetas; la broderie est en or et en perles. Un dattier avec ses fruits, de style rigoureusement oriental, sépare le manteau en deux moitiés dans toute sa longueur; sur chaque moitié se trouve un motif d'histoire naturelle, un lion tenant en ses pattes un chameau abattu; sur le bord droit, le manteau est brodé de trèfle à quatre feuilles et de lettres arabes sur le bord arrondi; au centre du bord droit, s'ouvre une légère échancrure pour le cou, et à chaque coin de cette échancrure se trouve la moitié d'une fermeture (fig. **14.** 3) ornée de filigranes et d'améthistes; deux boutonnières sont jointes par un petit pieu qu'on y enfonce. Dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, on voit une « Dalmatica » de travail byzantin (**14.** 11) pendue des deux côtés et au-dessous des manches, un peu plus courte par devant que par derrière; elle montre des figures brodées d'or et d'argent, représentant la sainte Cène, des croix, des cercles et des plantes. Ce vêtement devait être porté, à la place du manteau, par les rois germains, lors de leur couronnement à Rome, quand ils chantaient l'Évangile.

Les gants de soie carmin ont une large bordure de perles blanches et d'émail au poignet. De cette bordure sortent des branches qui s'étendent sur tous les doigts. Les bas, également de soie carmin, sont unis au pied et brodés de roses d'or à la jambe; on croit qu'ils sortent de l'atelier royal de Palerme. Trois paires de souliers faisaient aussi partie de ce costume; deux paires en sont perdues, nous ne les connaissons que par des représentations plastiques. La seule paire qui reste est d'une soie épaisse rouge foncé et garnie sous le cou-de-pied, au talon et sous les chevilles, de bordures brochées d'or; la bordure sous le cou-de-pied est ornée de pierres précieuses entourées de perles; les parties unies de la soie sont garnies de lourdes arabesques de perles; à la cheville, à droite et à gauche, les souliers sont divisés en deux lanières traversées par les lacets. On croit également que ces souliers sont de provenance sicilienne et qu'ils datent du XIIe siècle, ainsi que les deux paires perdues. La tradition cependant attribue ces deux dernières à l'époque carlovingienne (**14.** 4). Parmi les chaussures des gens de qualité représentées dans les miniatures de Charles le Chauve, quelques-unes ont à droite et à gauche, entre le cou-de-pied et le talon, deux lanières avec des trous, traversées par des lacets. Le cou-de-pied du soulier se continue également par une lanière au-dessus de la jointure du pied; au-dessus de cette dernière lanière, on nouait des lacets. Une des paires de souliers qui sont perdues devait être de cette dernière espèce (**21.** 84); l'autre paire (**21.** 85) devait ressembler à un soulier qu'on peut voir encore aujourd'hui dans l'église de Chelles, près de Paris (**21.** 92); il est muni aux chevilles, à droite et à gauche, d'un trou pour les lacets; ce soulier appartient aussi à la période carlovingienne. Sans vouloir contredire le jugement des archéologues, nous avons placé cette chaussure sur la même planche, pour faciliter la comparaison. Les véritables marques distinctives du pouvoir impérial étaient la couronne, le sceptre et le globe. La couronne impériale allemande est octogone (**14.** 2); elle se compose de huit petites plaques arrondies au sommet et demi-circulaires; les deux plus grandes se trouvent, l'une du côté du front, l'autre du côté de la nuque. Entre les deux côtés se trouve un demi-cercle auquel on fixe quelquefois d'autres ornements; la plaque du front est surmontée d'une croix. Les quatre autres champs, plus petits, sont couverts d'ornements d'émail. Toutes les plaques montrent une masse de perles orientales, de pierres précieuses non taillées, et du travail en filigrane. Cette couronne porte ou paraît porter l'inscription « Chuonrad; » on suppose cependant que la couronne proprement dite est de travail byzantin, du XIe siècle, et que la partie portant l'inscription n'a été ajoutée que plus tard, du temps de Conrad IV. La couronne est doublée d'une calotte de velours rouge. Il y a deux sceptres, un sceptre romain et un autre appartenant à l'époque gothique du XIVe siècle. Le premier (**14.** 1) est en argent avec dorures partielles; le pommeau est formé par une boule creuse en forme de pomme de pin; elle est trouée comme un tamis et repose sur un calice de fleurs; la tige du sceptre se compose d'une baguette ronde de bois lisse plaquée d'argent; au sommet et au centre, on voit des espèces d'anneaux et, en bas, un bouton à six côtés. Ce sceptre pourrait bien avoir, au début, servi de goupillon; le globe est une boule d'or creuse (**14.** 7) entourée de deux cercles qui se croisent; à l'entrecroisement supérieur s'élève une croix d'or. La croix et les cercles sont enjolivés; la croix est complètement garnie de pierres précieuses, les cercles le sont seulement dans la partie supérieure; le globe date du XIIe siècle. Plusieurs glaives, qui existent encore, faisaient partie du costume du couronnement. L'un qui, d'après la tradition, est un cadeau d'Haroun-al-Raschid à Charlemagne, est un antique sabre oriental légèrement recourbé (**14.** 10); la poignée et la garde sont en or repoussé; le fourreau verdâtre est en or repoussé garni de pierres précieuses. Le deuxième, un glaive droit, connu sous la dénomination de « glaive de Saint-Maurice », est un glaive de cérémonie du XIIe siècle. (**14.** 6) que l'on portait devant l'empereur dans le cortège de couronnement; la poignée forme une croix avec la garde droite. Le pommeau est en forme de champignon et porte d'un côté un aigle à une tête, de l'autre un bouclier divisé ayant à droite la moitié d'un aigle et à gauche trois lions superposés. Le fourreau est en or mince et montre de chaque côté l'image d'un roi légèrement repoussé en sept champs séparés par des pierres précieuses bleues; toutes les images ont la tête en bas. Le troisième glaive (**14.** 8), désigné comme « le glaive de Charlemagne », date du XIIe siècle. La poignée porte un bouton en forme de disque fixé ver-

ticalement; sur ce bouton se trouve d'un côté un triangle, un aigle à une tête, de l'autre, un lion bohémien en émail. Le fourreau est en or et divisé en douze losanges entourés de perles; le premier losange montre un aigle à une tête; les autres sont recouverts de simples ornements d'émail; l'orifice est orné de pierres précieuses. Il existe encore un Évangile sur lequel les empereurs prêtaient le serment de couronnement; cet Évangile date du VIIIe siècle; on dit qu'il fut trouvé dans le tombeau de Charlemagne; sa reliure actuelle appartient au XVe siècle. Les fonctionnaires de l'État et de la Cour ne paraissent pas s'être servis d'un costume particulier avant le XIIIe siècle; mais il n'y a nul doute qu'ils se distinguaient, depuis des temps immémoriaux, du reste de la société par quelques signes distinctifs; il est à croire que ces signes étaient surtout des baguettes et des petits casques; mais les documents plastiques qui peuvent nous renseigner ne remontent pas au XIIe siècle.

A partir du Xe siècle, on peut poursuivre pas à pas la transformation des armes, surtout des armes défensives, car celles-ci se transforment toujours plus vite que les autres armes. La cotte courte garnie d'écailles qui dépassait à peine les hanches était portée par les chevaliers du VIIIe siècle (**20.** 2), le petit haubert était et restait encore longtemps en usage seulement parmi les gentilshommes de fortune médiocre (**6.** 7). A côté de ce dernier se formait le grand « haubert » ou haubert blanc en forme de blouse avec capuchon (camail); cette cotte s'allongeait peu à peu par-dessus les cuisses (**10.** 19. 26) jusqu'au-dessous des genoux et était garnie de manches courtes ou longues. L'habit à capuchon qui servait de doublure aux cuirasses était confectionné de plusieurs couches de cuir ou de forte toile; il était garni d'écailles comme

Fig. 6.



le petit « haubert » (**10.** 19. 26. **12.** 4. 8); dans cette forme il s'appelait « Jaseran » ou bien avec de petits disques de métal cotte à rondaches **20.** 9. 10.) ou avec des anneaux de fer forgé; on mettait d'abord ces anneaux à côté les uns des autres (**20.** 12. **21.** 11.); mais, plus tard, on mettait les bords des anneaux les uns sur les autres, de sorte que chaque anneau couvrait l'autre à moitié; les anneaux étaient cousus. Ce haubert garni d'anneaux se terminait insensiblement en ample culotte (**12.** 5 6). Les bouts des manches finissaient en gants à dix doigts (**12.** 2 6); mais, bien entendu, les anneaux ne couvraient que le dos de la main. On renforçait quelquefois cette cotte par une espèce de grillage en lanières de cuir; on mettait dans chaque carré formé par ces lanières et à chaque entrecroisement de lanières une tête de clou ou un anneau (**21.** 10). Ces cuirasses grillées étaient surtout en usage parmi les Français et les Normands (**20.** 8); aux cuirasses des Normands s'ajoutaient souvent des culottes ouvertes (**20.** 12). Les cuirasses à anneaux étaient complétées par des pantalons également à anneaux qui couvraient les jambes jusqu'au-dessous du genou (**12.** 5. 6). L'habit à écailles exigeait des pantalons complets garnis d'écailles tout autour (**12.** 4). Quelquefois il n'y avait qu'une des deux jambes garnie d'écailles, celle que le long bouclier ne couvrait pas (**12.** 1). Il existait encore des cuirasses qui n'étaient pas doublées et qui se composaient d'anneaux de fer complètement joints les uns dans les autres; à chaque anneau étaient joints quatre autres anneaux (**21.** 13). Les cottes de mailles de cette espèce étaient déjà répandues au Xe siècle et se mettaient par-dessus un vêtement de cuir ou d'étoffe piquée appelée « Gambesom » (**20.** 11); l'armure défensive du simple guerrier se bornait souvent au « Gambesom. » Vers le milieu du XIIe siècle d'autres hauberts furent en usage en Allemagne ainsi que des cuirasses à écailles, dont les écailles n'étaient pas en métal, mais en cuir ou en corne dure (**12.** 7. **20.** 13). La cuirasse de corne venait de l'Asie où elle était portée depuis des siècles, surtout par les Parthes et les Sarmates. (Vol. Ier, **62.** 13); les Danois, lors de leur invasion en Angleterre, étaient déjà armés du haubert à écailles de cuir (**5.** 3); cette cuirasse s'appelait « Corium ». Il existait encore au XIIe siècle un habit descendant jusqu'aux genoux avec des manches assez amples complètement garnies de petites plaques et quelquefois ornées de bandes (**20.** 19. 21). Ce n'est pas le haubert à capuchon seul

qui protégeait la tête; on mettait encore un casque par-dessus le capuchon. Le casque était toujours en fer ou en bronze, ou moitié fer, moitié bronze (**6.** 12. **20.** 12), en forme de cône avec profil plus ou moins bombé (**12.** 34), ou bas de calotte (**12.** 3); ce casque avait un protège-nez fixe large de plusieurs doigts (nasal) qui dépassait le nez. Un casque, également pourvu d'un protège-nez, fixe, avait une calotte bombée avec oreillettes et bavolet mobile; on a trouvé un casque de cette espèce dans le département de la Somme (**21.** 20). Le casque rond avait acquis déjà au IXe siècle une hauteur démesurée (**5.** 3); sous cette forme il était encore en usage au XIIe siècle (**12.** 26); il avait souvent des oreillettes (**20.** 24). Vers la fin du XIIe siècle, d'autres casques ressemblant plus ou moins au bonnet phrygien (**12.** 6. 8. **21.** 21. 23), ou ayant la forme de pots, couvraient complètement la tête jusque par-dessus le nez et avaient de petites ouvertures pour les yeux (**6.** 22. **8.** 9. **20** 22. **21.** 17. 24). Ce casque avait une doublure triple: d'abord une calotte d'étoffe rembourrée (chaperon, **20.** 11. 20); ensuite un capuchon et une cotte de mailles, enfin une calotte de fer, avec petit bonnet en forme de bouillotte (bassinet ou cervelière, **20.** 19). Sur ce triple couvre-chef on mettait ce casque; le cavalier en marche avait l'habitude d'attacher ce casque à sa selle. Avec le casque en forme de pot, il existait encore une cervelière plus grande à bords saillants (**20.** 18). Le bouclier rond bombé, qui servait déjà à l'époque carlovingienne (**10.** 8 **20.** 3. 5. 7), était encore en usage général au Xe siècle (**10.** 23. **20.** 8. 16) et se voit encore sur la tapisserie de Bayeux du XIe siècle. En agrandissant ce bouclier, on finissait par en changer la forme : le bouclier rond devint pointu par le bas et acquit ainsi la forme d'un cœur (**10.** 26. **21.** 26. 27) il s'allongeait en s'amincissant et devenait un immense triangle égalant presque la hauteur d'homme (**6.** 12. **12.** 5. **20.** 12. 14. 17); ces boucliers passaient par toutes les phases de transformation à partir de la forme mi-cylindrique jusqu'à la forme complètement plate de nos cerfs-volants (**12.** 2. 4. 5 et suiv.); ces boucliers avaient deux poignées et une courroie qui servait à le pendre sur l'épaule gauche, la pointe en bas (voyez au sujet des poignées, **21.** 31. 32). Ces boucliers étaient généralement couverts de figures bizarres (**21.** 28); d'où est venu l'usage des armoiries.

L'arme offensive la plus usitée de la chevalerie occidentale était le glaive. Cette arme, depuis l'époque mérovingienne jusqu'au XIIe siècle, était assez longue, à deux tranchants, arrondie au bout, de telle sorte qu'elle semblait faite pour frapper; elle avait une garde droite formant une croix avec la lame et la poignée. Le pommeau était généralement rond ou aplati comme un disque (**14.** 8) ou en forme de champignon (**14.** 6), quelquefois aussi divisé en deux ou trois parties (comp. **3.** 5). A mesure que la lame s'allongeait, le pommeau s'agrandissait pour faire équilibre. On portait aussi le glaive en baudrier au lieu de l'ajuster à la ceinture (**21.** 36). Au XIIe siècle, le ceinturon du glaive était souvent disposé de façon à pouvoir se nouer par devant (**12.** 2. **20.** 24). Les bouts tombaient alors tout droit ou bien étaient fixés par de petits cercles de fer autour du fourreau (**20.** 5. 8. 22). La lance était munie d'une banderole (**6.** 12 **11.** 1). L'arc et les flèches étaient peu connus sur le sol germain; l'arc était alors de la longueur d'un homme; les frondes, les haches et les massues restèrent constamment en usage; elles ne furent cependant pas considérées comme des armes chevaleresques; les chevaliers se servaient du fléau de guerre (**21.** 25) qui paraît dater du XIe siècle. Les éperons les plus anciens n'étaient munis que d'un gros aiguillon en forme de cône (comp. **3.** 4); déjà, sous les Carlovingiens, l'éperon était très court (comp. **3.** 3. **5.** 12); à cette époque remonte aussi le modèle d'un éperon à roues. Il a été trouvé à Milan, dans le tombeau de Bernhard-le-Malheureux, neveu de Louis le Débonnaire. L'usage de l'éperon à roue ne devint général que vers la fin du XIIIe siècle; au XIIe, l'aiguillon des éperons reçut une direction montant en biais; quelquefois on attachait l'éperon sans aucun cercle immédiatement au pantalon d'armure (**21.** 78).

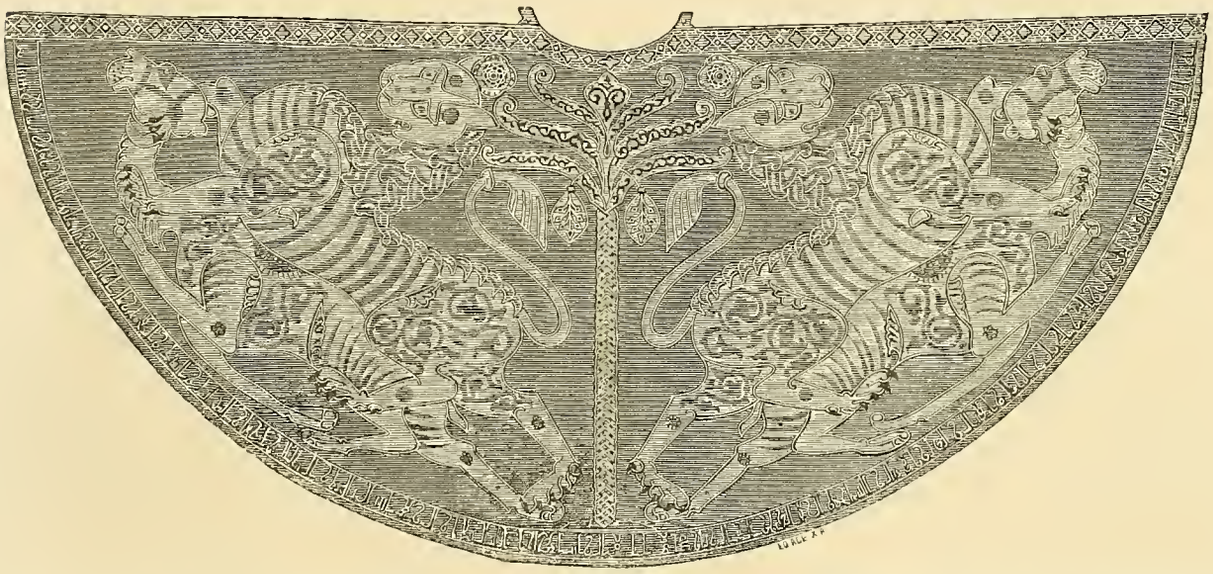
Pour l'armure des chevaux de combat, les miniatures et des sculptures des VIIIe et IXe siècles nous montrent déjà le cheval avec selle et étrier (**21.** 64. 65). La selle se posait sur une couverture particulière et avait des bourrelets par devant et par derrière; ces bourrelets acquirent un tel développement au XIe siècle, parmi les Français et les Normands, qu'ils couvraient tous le bas du corps du cavalier (**7.** 3). Mais des selles de cette espèce n'entrèrent que lentement en usage chez les Germains, et, ici, les bourrelets prirent la forme demi-cylindrique de dossiers de chaises (**12.** 26. 27). L'étrier, déjà connu à l'époque carlovingienne (**21.** 64), consistait d'abord en courroies *en couples;* plus tard, on fixait une barre à l'endroit où l'on pose le pied; vers le XIIe siècle, on donnait à l'étrier la forme d'un triangle. Au XIIe siècle, pour protéger le cheval contre les blessures, on lui mettait au cou, à la poitrine et à la croupe, un habillement double ou triple; cet habillement était même souvent doublé de cuir, et s'appelait : « kuvertiure », il restait toujours plus court par devant que par derrière. Il se transforma vers la fin du XIIe siècle en harnais complet auquel on ajouta encore une plaque sur le front (**7.** 3); les éclisses de ce harnais étaient en cuir ou en étoffe munie d'étriers de métal (**12.** 28), et souvent renforcées par des plaques et des anneaux.

Les armes de siège, appelées par les Germains « Hautverk », étaient généralement imitées des machines romaines; le moyen âge n'y a guère apporté de changement, comme le prouvent les miniatures de cette époque. Les machines se divisaient en trois espèces : d'abord les béliers pour enfoncer les murs, ensuite les machines à tir, enfin les tortues et les tours. Un document de la fin du Xe siècle nous montre un bélier porté sur deux roues (**16.** 38), tiré par des hommes protégés par plusieurs arbalétriers (**16.** 38). Quand on voulait renverser un mur, on employait d'abord des pioches ou des machines à creuser les puits, que l'on approchait du mur, abritées sous des toits mobiles, et appelées « Tortues. » Le bélier achevait le travail de démolition. Parmi ces armes à tir et à projectiles, la principale était l'arbalète. Cette arme, inconnue aux Romains, se trouve pour la première fois dans les documents anglais du XIe siècle (**6.** 6), tandis que la tapisserie de Bayeux, datant de la même époque, ne montre que des archers. L'arbalète portait déjà à cette époque un cercle de fer sur lequel on posait le pied pour la bander, et une détente appelée pied de chèvre, pour décocher les flèches (**11.** 38). L'arbalète de siège était absolument conformée comme l'arbalète à main, sauf qu'elle était beaucoup plus grande et reposait souvent sur deux roues; les projectiles étaient d'abord des flèches, plus tard, des boulets de pierre. En Allemagne, il y avait des machines guerrières sur les formes desquelles les représentations plastiques antérieures au XIIe siècle ne nous donnent pas d'explications. Les assiégeants se servaient aussi de machines composées d'une poutre et de deux paniers pour faire pénétrer les combattants dans les places assiégées; on se servait encore de fortes charpentes portées sur des roues et munies d'un pont-levis.

Lorsque l'empire romain de l'Occident tomba sous les coups des Germains, ceux-ci trouvèrent chez le peuple vaincu tous les produits de luxe qui étaient devenus indispensables sous les derniers empereurs. Moitié sauvages, moitié civilisés, les barbares n'estimaient dans les objets que la matière brute; ils ne réfléchissaient pas que tout cela était

le fruit du travail et de l'effort de plusieurs milliers d'années. En détruisant les sources de la richesse publique, les arts et le commerce, les barbares furent forcés de se servir des restes des Romains. Le mobilier de leurs palais correspondait à leurs palais mêmes : c'était un amas désordonné de rapines et de ruines. L'industrie de l'Occident était en décadence à tel point que les Mérovingiens et les Carlovingiens durent faire venir de l'Orient tous les objets dont ils voulaient s'entourer. Les branches d'industrie de l'Occident qui avaient survécu à la décadence subirent des changements par l'importation d'une immense quantité d'objets fabriqués dans les villes byzantines, tels que les étoffes, les armes, les manuscrits et les produits de la nature. Sous le règne de Charlemagne apparurent les premiers symptômes de la renaissance des arts; on s'efforçait à imiter les modèles byzantins. A cette époque, l'art byzantin était tout-puissant, beaucoup plus fort et plus vif que l'art romain sous les derniers empereurs. Si l'art carlovingien fut le résultat d'une importation étrangère, il eut cependant l'expression d'une originalité propre, bien en rapport avec les mœurs de cette époque. Cependant, Venise devenait florissante; depuis le XIe siècle, son influence sur l'industrie de l'Occident était considérable, non seulement par son commerce du Levant, mais encore par ses propres produits. Les traditions de l'antiquité romaine, les arts orientaux et quelques industries barbares affluaient à Venise et fournissaient des modèles au mobilier, aux ustensiles, aux habits et aux armes des occidentaux. Le manuscrit de l'abbesse Hurad de Landesberg, datant du XIIe siècle, nous montre, dans ses illustrations de meubles et d'étoffes, l'influence bien prononcée de cet art né entre l'Orient et l'Occident. Cet art se bornait aux ustensiles de luxe; les ustensiles pour l'usage journalier des fermes et des châteaux, généralement très éloignés les uns des autres, étaient fabriqués par des ouvriers livrés à leur seule inspiration.

Fig. 7.



Les métiers artistiques étaient surtout occupés par l'Église : voilà pourquoi presque tout ce qui reste de cette époque a servi à des usages ecclésiastiques. Les cornes d'ivoire (**13.** 1), dont nous avons des spécimens, servaient problablement, avant l'introduction des cloches, à indiquer aux gens du cloître l'heure de la messe. Du temps d'Othon III date un joli vase à eau bénite (**13.** 2) orné de figures guerrières et religieuses; ce vase est entouré de trois cercles d'argent doré garnis de pierres précieuses. Le modèle des coffres et des boîtes en forme de cercueil qui servent de reliquaires dans nos églises, vient de Byzance. Ces boîtes (**16.** 7) sont carrées, de diverses longueurs; elles ont généralement un couvercle plat, quelquefois aussi un pied; elles sont en bois ou en cuivre; les plus petites sont souvent en ivoire (**22.** 23. 24). Certains sarcophages étaient destinés à recevoir un corps entier. La cathédrale d'Aix-la-Chapelle renferme un sarcophage appartenant à la dernière moitié du XIIe siècle (**13.** 3); il est en argent doré avec des émaux; de chaque côté, il y a huit niches sous lesquelles on voit représentées en travail repoussé les statues des rois et des empereurs germains; le couvercle est en forme de toit; de chaque côté, les quatre champs nous représentent des scènes de la vie des empereurs, on y voit la Mère de Dieu assise, Charlemagne entre le pape Léon III et l'évêque Turpin. Un lustre (**15.** 1), remontant à Frédéric Barberousse, ressemble beaucoup, quant à sa forme, à ce sarcophage; ce lustre se trouve également dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle et représente le symbole de la Jérusalem céleste avec ses tours, ses murs et ses pignons; c'est un cercle dont le milieu, vide aujourd'hui, était rempli autrefois d'ornements; ce cercle est muni de seize petites tours dans les niches desquelles se trouvaient également des figures. Entre les petites tours, le cercle forme des arcs qui sont garnis au bord supérieur de pointes pour fixer des cierges; à huit petites tours sont adaptées des baguettes reliées à quatre cristaux, et de ces cristaux partent quatre baguettes pareilles ou se rattachant à une boule suspendue à une chaîne au moyen d'un anneau. Le lustre est en cuivre doré : les ornements, disparus malheureusement, étaient en argent. Un lustre similaire se trouve dans la cathédrale de Hildeshem (**15.** 6) et un troisième dans l'église de l'abbaye de Kombourg en Souabe. Nous avons encore plusieurs candélabres des XIe et XIIe siècles (**15.** 5. 7 à 11 **16.** 2. à 4. 8) La forme la plus usitée de ces candélabres était une tige, avec pommeau au milieu, un trépied dessous et une bobèche avec pointe pour fixer les cierges; leur ornement est un mélange d'arabesques avec des monstres en forme de dragons ou d'émail sur les endroits unis (**9.** 21. 22). D'autres candélabres diffèrent complètement de ceux-ci, en ce qu'ils se composent de dragons, d'autres animaux, et de figures à cheval portant la bobèche (**15.** 5. 8. 11. **16.** 3. 4. 8). Les motifs de ces candélabres sont généralement empruntés à la mythologie germaine : nous y trouvons le dragon dans la gueule duquel le porte-lumière

pose sa main (**15.** 11. **16.** 4). Les compositions de cette espèce sont pleines de vie, mais de forme un peu grossière. L'orfèvrerie était à cette époque absolument au service de l'Église; elle exigeait les capacités les plus multiples du fondeur, du sculpteur, du joaillier et du lapidaire. L'orfèvre devait être peintre dans ses émaux, sculpteur dans ses travaux d'ornementation et architecte dans la forme de ses produits. L'orfèvrerie du moyen âge a absorbé presque tous les arts; elle couvrait de figures, de feuillage, de filigrane, d'émail, de niellage, de dessins damassés et de pierres précieuses, les autels portatifs ou mobiles, les calices (**16.** 5. 20 **22.** 15), les couvercles (**22.** 29, chaufferettes à main), les burettes (**16.** 17, 18), les encensoirs (**16.** 1. **22.** 14. 19), les saints ciboires (**9.** 11. 12. 20. 25. **22** 11), les tabernacles (**22.** 16. 21), les burettes à huile (**16.** 6. 19), les lampes, les candélabres, les lustres (**15.** 1 à 10. **16.** 2 à 4. 8), les agrafes et les broches de manteaux de corps (**14.** 3. 5), les fermoirs de livres (**22.** 7), les anneaux et les crosses pastorales, (**9.** 14. 15. 19. **16.** 9. 14. **22.** 8. 17. 18). En dehors de l'Église l'orfèvrerie s'empara de tous les objets de la vie civile et guerrière pour les embellir : les anneaux de mariage et de fiançailles, les aumônières, les boîtes à bijoux, les armoires, les broches, les bijoux de tout usage et de toutes formes, les sébiles, les gobelets et les cruches. On trouve des travaux d'orfèvrerie sur les armes défensives et offensives, sur les casques, les cuirasses, les boucliers, les épées, les poignards et les éperons. L'orfèvrerie réligieuse, comme les autres arts, s'inspirait de l'architecture des édifices. Les calices, les saints ciboires, les ostensoirs, les tabernacles (**22.** 21), les croix, les encensoirs (**16.** 1), rappellent les édifices de cette époque.

Quant aux meubles et aux autres ustensiles domestiques de cette période, peu d'exemplaires nous en sont conservés; sous ce rapport, nous sommes surtout réduits aux miniatures et aux cachets. Il nous reste de la période mérovingienne un trône (**23.** 1) qui était primitivement arrangé de façon à pouvoir se plier, mais qui, au XIIe siècle, par l'adjonction d'un dossier, fut transformé en siège fixe. Sur les sceaux des rois français, des trônes ressemblent aux pliants romains (comp. **23.** 6), tandis que sur les sceaux allemands et les miniatures (**12.** 17. 15. 23. 24. 25), nous ne voyons rien que la forme byzantine, c'est-à-dire des caisses carrées avec ou sans dossier. Les sièges de l'usage journalier étaient encore les mêmes au XIIe siècle (**16.** 30. 31); mais il y avait aussi des modèles à quatre pieds (**16.** 32); des sièges avec dossiers et bras se trouvent dans toutes les miniatures depuis l'époque carlovingienne (**16.** 23. **23.** 2. 3. 5. 13. 17); les sièges de toute espèce étaient couverts de coussins et de tapis, et on posait des tabourets devant (**23.** 14. 15). Les tables avaient un dessus rectangulaire, demi-circulaire, ovale ou circulaire (**16.** 21. 22); on les couvrait complètement d'un drap. Le dessus des tables à écrire (**16.** 40. **23.** 11. 12) était fixé sur un seul pied; on avait aussi des pupitres à écrire (**23.** 9. 10) que l'on mettait sur le genou. Les lits avaient souvent la forme d'une boîte carrée avec ou sans pieds ou d'une bière à quatre pieds (**16.** 24. à 28. (**23.** 20); le chevet des lits était généralement plus élevé que le côté des pieds; des deux côtés se trouvaient des baguettes de métal entrelacées de courroies (**16.** 25. 23); quelquefois le lit entier se composait de ces baguettes avec courroies **23.** 19). Les miniatures nous montrent qu'une lampe était généralement suspendue au-dessus du lit (**16.** 25. **23.** 20) précaution fort nécessaire à une époque où l'on croyait aux fantômes; les lits étaient entourés de rideaux. On parle, encore, sans cependant y insister beaucoup, de candélabres (**16.** 33. 36), bahuts et petites boîtes, quelquefois aussi de prie-dieu (**16.** 29) ou d'un berceau (**23.** 24); les berceaux ressemblaient, vers la fin du XIIe siècle, à ceux de nos jours (**23.** 23). Rien ne nous est resté de cette époque en fait de vases domestiques d'argile; les antiques vases trouvés dans les tombeaux ne peuvent jamais avoir servi à aucun usage domestique, parce qu'ils ne sont pas vernis; les vases de bois que nous avons trouvés dans les cimetières offrent des formes qui sont encore en usage aujourd'hui; on peut en dire autant des vases représentés sur les miniatures (**16.** 16 à 18). A en juger d'après ces représentations plastiques, les plats étaient en métal (**16.** 22) et avaient généralement des dessus; les assiettes n'étaient pas en usage, et les fourchettes passaient au XIIe siècle pour un luxe effréné : on mangeait avec les doigts; il y avait cependant des fourchettes (**16.** 13) et des couteaux (**16.** 10 à 12) pour servir; pour les mets liquides, on se servait de petites cuillers (comp. **9**, 23).

Les instruments de musique se bornaient, du temps des Francs, à ceux qui avaient survécu à la décadence romaine; il y avait alors des trompettes, des psautiers triangulaires à vingt-quatre cordes (**23.** 29) et d'autres carrés à dix cordes; ensuite un instrument appelé « chorus » qui ressemblait probablement à une cornemuse à deux flûtes, un carillon qui se composait d'une tige de métal avec traverses horizontales, auxquelles étaient suspendues vingt-sept clochettes, et de douze baguettes (**23.** 28). On parle déjà de l'orgue au Ve siècle. Tous ces instruments étaient encore en usage au XIIe siècle; les nouveaux instruments n'étaient souvent qu'une forme modifiée des anciens, surtout la cloche et l'orgue; les cloches sont mentionnées déjà au VIe siècle, mais alors elles n'étaient que de petite taille; il y avait des cloches de bronze ou d'alliage de bronze et d'argent, et d'autres en fortes plaques de fer rivées ensemble par des clous de cuivre. Plus tard on fabriquait les cloches d'église en bronze seulement; elles étaient alors plus grandes et plus sonores. Les orgues aussi devenaient plus grandes et leurs tuyaux étaient en étain. Dans un document illustré anglais du XIIe siècle se trouve un orgue (**7.** 23) à dix tuyaux, quatre soufflets, et plusieurs sommiers en forme de tonneaux. Les instruments à cordes subissaient toutes les formes, celle de la lyre, de la harpe, du violon et de la cithare (**23.** 27. 29 à 31. 32 à 46). La cithare, appelée d'abord « psalterium » mais plutôt « cithara, » se composait d'une caisse d'harmonie de différentes formes (**23.** 44 à 46) avec des cordes de nombres et de grandeurs variés; on la jouait comme la guitare, en l'appuyant contre la poitrine; on avait des violons à crochets et à manivelles (**23.** 35) appelés « organestra. » On se servait encore de flûtes simples ou doubles, de fifres, de flûtes de Pan (**23.** 32), de trompettes, de tambourins, de tambours et de cymbales.

Les ustensiles d'agriculture subirent beaucoup d'améliorations. La charrue, qui primitivement n'était qu'un simple crochet, fut, au XIe siècle, munie de roues (**5.** 52) et se composait de manches, de coupeaux, de coûtres, de versoirs et de socs; en faisait partie un marteau qui brisait les mottes trop grosses; ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette charrue, ainsi composée, se trouve représentée sans roues (**23.** 50). Les voitures et les charrettes paraissent d'une construction assez grossière dans toutes les miniatures de cette époque (**16.** 37); elles se composaient généralement d'une caisse carrée en planches ou en lattes avec deux ou quatre roues et une flèche partant du milieu de l'essieu; au bout de cette flèche se trouvait une traverse avec des traits; on se servait d'un fouet à trois lanières (**5.** 38) ou d'un bâton muni d'un aiguillon de fer. Pour transporter les malades et les voyageurs, on avait un palanquin en forme de lit et couvert de tapis; ces palanquins étaient portés par des hommes ou des chevaux. Depuis le IVe siècle, on ne brûlait plus les morts avec ou sans cercueil. Les cercueils quadrangulaires se rétrécissent souvent vers les pieds (**16.** 33); les cercueils avaient des couvercles bombés ou en forme de toits; on trouve aussi des cercueils en forme de huche (**16.** 34). (Vol. I. **61.** 39. 40).

RACES LATINES

(Jusqu'en 1200)

I

Les Français

Sous la terre française, comme partout ailleurs, on trouve des outils de pierre et des ossements, premiers témoignages de l'existence humaine. Dans les parties montagneuses de notre pays, surtout dans la Dordogne, on ne trouve ces spécimens que dans des cavernes situées au midi, mais jamais dans celles qui s'ouvrent au nord. Les habitants primitifs de notre pays vivaient à l'époque où les éléphants peuplaient les forêts, où les aurochs et les rennes séjournaient dans les prairies. Nous en avons la preuve par les ossements et par les figures d'animaux qui s'y trouvent gravées avec le silex par les hommes de ce temps. On peut parfaitement distinguer la nature des animaux : d'où l'on peut conclure que le goût artistique est inné chez l'homme. Les animaux y sont toujours représentés en mouvement et de profil. Ils marchent ou courent, volent ou nagent presque toujours de droite à gauche. Ce goût instinctif paraît s'être affaibli dans la suite, car, aux époques plus avancées, on ne rencontre plus aucune trace de ces représentations de la nature. Ces os sculptés ont dû servir de parures, car ils sont munis de trous et d'anneaux; on trouve percés également des osselets, des coquillages et des arêtes de poissons.

Les armes et les outils primitifs étaient faits d'éclats tranchants de cailloux et de silex, ainsi que d'os pointus (**17.** 9 à 11, 13 à 15, 26 à 28). On ne trouve point de restes d'animaux domestiques dans les cavernes, mais dans les constructions sur pilotis d'une période postérieure.

Les groupes disséminés de la population primitive firent place à une race plus forte et plus intelligente qui est venue sans doute des hauts plateaux de l'Asie et s'est répandue sur le sol de la France avant les Celtes. Les traces des plus anciens Celtes ne doivent plus être recherchées dans les cavernes, mais dans les dolmens qui remontent peut-être à l'époque de Sésostris : ce sont des tumulus très élevés entourés de pierres souvent énormes, dont la cavité est généralement fermée par des plaques de pierre. Les dolmens contiennent des outils de pierre de formes régulières et souvent d'origine étrangère, des parures de coquillages importées également de l'étranger, ou de disques de pierre molle et de terre cuite, ainsi que des os d'ours, de chiens et de sangliers. De tous les métaux, l'or, le premier, fut le serviteur et le maître des hommes. On trouve l'or travaillé en bracelets, en anneaux de jambes, en ceintures et en cercles de cou. Ces derniers étaient la parure réservée aux chefs d'armée. Le travail en est d'une grande simplicité : il consiste souvent en une simple baguette mince avec des lignes gravées, assez longue pour faire plusieurs fois le tour du bras ou de la jambe. Les Celtes, eux aussi, se tatouaient. Des marchands étrangers, des Phéniciens, des Liguriens et des Étrusques, apportaient dans le pays des produits d'une culture plus avancée, tels que de la verrerie, du corail, de l'ambre et surtout des bijoux mieux travaillés et des armes faites de ce mélange si brillant de cuivre et d'étain, le bronze, qui ressemble tant à l'or. Les races celtiques qui, sur le sol français, prirent le nom de Gaulois, apprirent à fondre et à polir; les Gaulois montrèrent surtout leur goût natif dans la fabrication des étoffes; par l'entrecroisement des fils et la variation des couleurs, ils produisirent les tissus les plus variés, des lainages rayés, carrés et fleuris, et reproduisirent en quelque sorte sur leurs vêtements le tatouage de leur corps. La peau de bête, dans laquelle les Germains s'enveloppaient encore à l'époque de leur contact avec les Romains, était depuis longtemps disparue chez les Gaulois; ceux-ci portaient de longs pantalons (Braccæ, Braies) qui, à en juger d'après les représentations plastiques, étaient complètement collants (**17.** 1); en outre on portait un petit manteau quadrillé Sagum, Saie), sous lequel le buste et les bras restaient nus, et enfin des souliers fermés, en cuir, avec d'épaisses semelles (Gallicæ, Galoches). Le costume des Celtes du Danube, comme on le trouve représenté sur les monuments romains, se composait d'un pantalon assez ample attaché aux chevilles (**17.** 16), d'un manteau de coupe demi-circulaire et d'un habit à

courtes manches avec ceinture. Les couleurs vives des vêtements firent place, au delà de la Garonne, parmi les Aquitains, race mélangée de sang ibérien, à la couleur noire ou brune. Le Gaulois pur sang était très fier de sa coiffure; il se relevait les cheveux sur le haut de la tête, les liait et les laissait retomber sur la nuque comme une crinière; il les teignait d'un rouge vif avec un onguent de graisse de chèvre et d'une lessive de cendre de hêtre. Il portait la barbe comme un bouc; les gentilshommes ne portaient que la moustache, quelquefois l'impériale seule. Nous avons peu de renseignements sur le costume des femmes. Un monument qui se trouve dans la villa Ludovici représente un Gaulois s'enfonçant dans la poitrine le poignard avec lequel il vient de tuer sa femme (**17.** 19); la femme est vêtue d'un manteau qui n'est pas plus grand qu'un fichu et d'une « Tunica » courte, sans manches, sur un vêtement tombant jusqu'aux chevilles. La robe d'une Gauloise figurant sur une monnaie romaine est longue aussi et sans manches; nous la trouvons encore absolument pareille dans les sculptures tumulaires de l'époque romaine (**17.** 57). Sur l'arc de triomphe d'Orange se trouvent représentées quelques femmes gauloises, nues jusqu'à la ceinture, vêtues d'un jupon et d'un grand manteau. Dans les tombeaux on a recueilli des squelettes féminins avec des cercles de cou, des bracelets, (**17.** 40), des agrafes (**17.** 46), de longues épingles à cheveux (**17.** 33) ainsi que des bagues et des boucles d'oreilles. Sur les monuments romains les femmes des Celtes du Danube portent un long vêtement à manches collantes, une courte « Tunica » attachée aux hanches avec des manches demi-longues ou retroussées, les pieds sont nus, la chevelure tombe librement (**17.** 12).

Fig. 8.

Le costume guerrier des Gaulois paraît avoir été assez simple. L'arme défensive la plus ancienne était uniquement un bouclier en vannerie ou en planches légères; ce bouclier était de formes différentes, rectangulaire, plus large au milieu qu'au bord ou bien ovale; il était renforcé dans toute sa longueur par une bande de métal, au milieu de laquelle était fixée une boucle (**17.** 29. 30). Ce bouclier couvrait le Gaulois complètement nu, qui allait même au combat sans le moindre vêtement (**17.** 1). Plus tard il adopta la cuirasse; celle-ci se composait de trois plaques flexibles de métal cousues sur l'habit, deux sur le haut des épaules, les autres sur les hanches, de sorte que le milieu de la poitrine restait à découvert (**17.** 3. 7. 8). Dans la suite, on fit la cuirasse de deux morceaux entiers couvrant la poitrine et le dos (**17.** 20. 21. 42). La cotte de mailles est aussi d'invention gauloise; elle se composait de petits anneaux de fer joints les uns dans les autres. Quelques anneaux plus grands protégaient le bras; au lieu des anneaux, on mettait aussi des tuyaux de bois ou de métal (**17.** 41); ces tuyaux protecteurs étaient doublés. Les chefs seuls portaient des casques. Nous possédons encore quelques casques de cette époque (**17.** 22. 23. 25); ils sont coniques, bombés ou pointus, sans visière ni bavolet, avec crêtes; les casques sont garnis, devant et derrière, de petits tuyaux dans lesquels on enfonçait probablement des plumets ou des pompons de laine multicolore. Dans les derniers temps de la République romaine, le casque était souvent muni d'immenses cornes (**17.** 24), de deux ailes (**17.** 42), ou d'une figure d'animal; le bouclier était aussi couvert en entier de brillants ornements faits de plaques de métal. Nous connaissons mieux les armes offensives des Gaulois. Ils avaient différentes espèces de glaives, un glaive court ressemblant à celui des Grecs, un glaive à trois tranchants sans fourreau, et un glaive pointu (**17.** 31 à 33); les lames de ce glaive étaient souvent recourbées. Les glaives se portaient toujours au côté droit (**17.** 42) et s'attachaient par une chaîne sur l'épaule ou à la ceinture (**17.** 47). La lance, le javelot et l'arc étaient leurs armes à projectiles. A remarquer parmi les javelots le « Kelt », une lame droite en forme de ciseau avec une douille (**17.** 38) dans laquelle se trouvent des anneaux mobiles ou fixes. C'est cette arme tant discutée dans laquelle on veut reconnaître la « Framea. » L'étendard de guerre des Gaulois montrait l'image d'un sanglier (**17.** 3. 34) rappelant les casques des Germains du nord et des Anglo-Saxons (**17.** 3. 34). Le cheval aussi était armé comme son maître; il portait la boucle, les plaquettes et les chaînettes sur le poitrail et la croupe (**17.** 42 à 45, 48).

Le clergé des Gaulois, comme celui des Celtes en général, se divisait en trois classes : les Druides, les Bardes et les Ovydds. Le costume des Druides ou des prêtres proprement dits était de toile pure écrue, qui passait pour l'emblème de la vérité immuable. Le costume se composait d'un ample vêtement de dessus, généralement muni de manches; on l'attachait légèrement sous les hanches par une ceinture (**17.** 55) et d'un manteau flottant de coupe demi-circulaire ou rectangulaire. Pour le distinguer du manteau profane, on le fixait sur l'épaule gauche par un anneau, à travers lequel on passait une partie du bord droit, à l'endroit où s'y joignait le bord gauche. Le grand prêtre portait des souliers avec une étoile à cinq rayons (pied du druide), une tiare d'or pointue, ou, à la place de celle-ci, une couronne de feuilles de chêne fraîches, un sceptre à gros pommeau, un œuf de serpent enchâssé dans de l'or et une faucille d'or (comp. **3.** 51) destinée à faucher le gui sacré. L'ampleur et la richesse du costume marquaient les différentes classes du clergé. Les bardes portaient un vêtement long « bleu comme le ciel » ou « brun comme la terre; » les Ovydds astronomes et médecins s'habillaient de vêtements collants de couleur verte, la couleur de la nature (**17.** 51); leur manteau était court comme une

pèlerine. Tous les prêtres devaient porter la chevelure courte et la barbe longue; ceux d'une classe inférieure avaient des vêtements bigarrés de blanc, bleu et vert. Il y avait aussi des prêtresses (**17.** 57. 58). Les documents plastiques du costume sacerdotal datent tous de l'époque romaine; on y trouve l'habit à capuchon (**17.** 56) et le petit manteau « Schaube » qui ne fut répandu qu'à partir du moyen âge chrétien.

Après la conquête du pays gaulois par les Romains, un grand changement s'opéra dans le costume du peuple vaincu. Les fonctionnaires nouveaux adoptèrent la toge. Il s'opéra alors un mélange du costume national avec le costume romain. Les figures des IIe et IIIe siècles nous montrent qu'on portait alors des pantalons et d'étroites tuniques (**17.** 2. 6); on distingue souvent sur les figures de bronze des dessins quadrillés ou fleuris qui prouvent que les tissus bigarrés subsistaient toujours. La « Tunica » collante tendait à s'élargir et à s'allonger, au lieu d'être ouverte en haut par une fente sur la poitrine, on l'ouvrait maintenant par devant dans toute sa longueur (**17.** 4. 5); elle fut ainsi transformée en un habit sans boutons ni col que l'on était obligé de fermer par une ceinture. César dit que cet habit s'appelait « Caracallus » (ou Caracalla); on l'allongeait jusque sur les pieds et on le porta ainsi, au IVe siècle, dans tout l'Empire romain. Déjà, au IIe siècle, tous les vêtements romains étaient portés par les Gaulois. La longue « Tunica » tombant jusqu'aux pieds, ceinte ou flottante (**18.** 6), était en usage aussi, ainsi que la « Tunica » plus courte comme vêtement de dessous; cette dernière avait des manches demi-longues ou n'en avait pas du tout; dans cette dernière forme elle s'appelait « Kolobium » et ressemblait à un sac, ayant en haut et des deux côtés des fentes pour la tête et les bras. L'ornement de la « Tunica » consistait en deux bandes verticales, qui, d'abord de pourpre et d'or, ne revenaient qu'aux dignitaires, mais qui devenaient, plus tard, générales et étaient de mode dans toutes les couleurs. A ces bandes s'ajoutaient encore des morceaux d'étoffes de couleur, ronds, carrés ou en coin; ces morceaux étaient souvent brodés et se cousaient sur les épaules, la poitrine ou au bord inférieur de la « Tunica » (comp. **24.** 15. 16). Les Gaulois se garantissaient de la pluie avec la « Pænula » de laine à longs poils, qui avait la forme d'une ample blouse sans manches avec capuchon (**18.** 1), ainsi qu'avec la « Lacerne », qui ressemblait à la « Tunica », mais qui avait des fentes pour les bras (**18.** 5). Les Gaulois portaient aussi à cette époque un vêtement, appelé « Bardocuculus », ample pèlerine avec capuchon (**18.** 4. **19.** 5); ils mettaient encore sous ce « Bardocuculus » une couverture carrée en laine (**18.** 3) et fixaient plus tard le capuchon à même cette couverture (**18.** 13); ils se servaient même du « Pallium » (**18.** 6) et du manteau des soldats grecs, de la « Chlamys » et de la « Chlæne, » la seconde un peu plus longue que la première (**18.** 2). Une espèce de « Lacerne » avec manches au lieu de fentes pour les bras et qui tombait aux genoux ou aux pieds, paraît avoir appartenu au costume national; le capuchon était quelquefois remplacé par une large écharpe que l'on mettait sur le cou et les épaules, de façon à ce que les bouts tombassent par devant et par derrière. Les deux sexes, mais les libres seuls, portaient la « Lacerna; » la « Pænula » paraît avoir été le manteau des esclaves, et le « Bardocuculus » celui des agriculteurs. Bon nombre d'indigènes maintenaient l'usage de l'ancien pantalon gaulois; mais d'autres, surtout les paysans, s'habituaient à aller les jambes nues (**18.** 3. 13); d'autres encore se servaient de la culotte romaine ou se couvraient le bas des jambes de guêtres, qui étaient attachées en haut et en bas par des cordons (**18.** 4); ces guêtres étaient d'étoffe, mais, chez les chasseurs, de cuir avec des courroies qui les entouraient en s'entrecroisant. A côté de l'antique soulier gaulois, qui était fermé, on se servait aussi de la simple sandale (**18.** 3) ainsi que d'un soulier découvert (**18.** 5) qui se fermait avec des courroies montant ensuite autour des jambes. Il y avait des souliers formés d'une simple semelle entourée de lanières (comp. **1.** 13), et qui se nouaient sur le cou-de-pied. On a trouvé dans des tombeaux appartenant au IIe ou IIIe siècle, des galoches à semelles épaisses avec le cou-de-pied découvert; des pantoufles sans talons (**21.** 80) et des souliers avec des lanières au talon et avec des courroies dans ces lanières (**21.** 81); cette dernière espèce de chaussure se voit dans les miniatures du temps de Charles le Chauve, c'est-à-dire au IXe siècle. Une paire de souliers faisant partie du costume de couronnement ancien des Germains que l'on attribue au XIIe siècle, est d'une coupe similaire (**21.** 84). Il existait aussi une chaussure qui ressemblait aux espadrilles des paysans des Pyrénées; cette chaussure avait une semelle de bois ou de cuir et un dessus en cuir, toile ou jonc; des bandages de laine grossière ou de peau protégeaient le bas des jambes (**18.** 13).

Fig. 9.

Les femmes furent plus vives que les hommes à échanger leur costume contre le costume romain. Déjà, aux premières époques romaines, les femmes des fonctionnaires surtout cherchaient à faire croire qu'elles étaient nées au pied du Capitole. Comme robe de maison, elles se servaient de la « Tunica » nationale, qui était longue et sans manches; comme vêtement un peu plus habillé, on mettait une « Tunica » ou « Stola » allongée encore par des bandes d'étoffe placées au bord inférieur; cette « Tunica » ou « Stola » se retroussait sous la ceinture, de façon à laisser voir la pointe des pieds; la « Stola » collait au buste et avait des manches longues ou courtes. Plusieurs sortes de vêtements de dessus étaient en usage. La Palla, qui ressemblait d'abord absolument à la toge des hommes, fut plus tard une pièce d'étoffe de coupe rectangulaire passée sous l'aisselle droite et croisée par ses deux bouts sur l'épaule gauche (comp. **18.** 6). On pliait quelquefois aussi cette pièce d'étoffe au milieu de la longueur, on la fendait au pli pour laisser passer le bras gauche et

agrafer les deux bords sur l'épaule droite, ou bien on passait le bras droit à travers la fente, et on boutonnait les bords dans toute leur longueur sur le côté gauche (**17.** 57); on portait encore un foulard de tête d'une manière particulière. Sur les pierres tumulaires gallo-romaines, on trouve représentées des femmes vêtues de la « Pænula » ou de la « Lacerna » (**17** 51. 52), d'autres avec un tablier sur une robe dentelée par en bas (**17.** 59); c'est au costume qu'on distinguait la femme libre de la femme esclave.

Ce fut le costume guerrier qui subit le plus de modifications. Les Gaulois étaient enrôlés dans les légions romaines, ou formaient des troupes auxiliaires particulières; dans les deux cas, il portaient le costume des guerriers romains (comp. **25.** 1 à 6).

La fin du IIIe siècle marqua l'époque la plus triste de l'histoire de la Gaule. Les peuples germains, les Goths, les Saxons, les Bourguignons et les Francs, envahirent tour à tour ses provinces, dévastant les champs et les villes. Cependant, quoiqu'en contact avec l'ancienne population, ils conservaient leurs lois, leur langage et même leur costume. Mais il est difficile de dire exactement comment était ce costume et plus difficile encore de fixer pas à pas les phases de transformation du costume gallo-romain. A en juger d'après le peu de documents plastiques qui nous restent, les hommes du IVe siècle portaient le « Pallium » (comp. **24.** 10); aux Ve et VIe siècles, ce « Pallium » fut remplacé par un grand manteau de coupe demi-circulaire (comp. **24.** 11), jeté sur l'épaule gauche et agrafé sur la droite. D'après les manuscrits, on y joignait encore la « Pænula » qui, lorsqu'elle servait de vêtement d'apparat, était de peau de castor ou d'étoffe noire et brillante ressemblant à la peau de ces bêtes. Ils portaient des bottes lacées, la chevelure était taillée en rond, la figure rasée. Les fonctionnaires et les gens de qualité se rencontraient ainsi vêtus; dans le peuple on portait la « Pænula » de laine grossière (**18.** 1. comp. **24.** 4), qui, chez les esclaves, était échancrée des deux côtés aux fentes pour laisser aux bras les mouvements libres; cette « Pænula » était appelée « Birre. » On se couvrait la tête d'un chapeau poilu sans bords. La barbe était plutôt coupée que rasée. Nous avons encore moins de renseignements sur le costume féminin prédominant à cette période transitoire. Les fresques des catacombes appartenant à l'art chrétien, ainsi que quelques pièces d'or et d'ivoire n'ont rien à faire avec l'art gallo-romain. Cependant ces restes laissent supposer que les « Tunicas » et les « Pallium » faisaient alors partie du costume féminin gaulois; ces vêtements étaient ornés de bandes de couleur faites de morceaux d'étoffe carrés, ronds et en coins (**24.** 12 à 21). On semble avoir eu alors une prédilection pour la plus antique de toutes les formes de « Tunica », celle dont les manches étaient formées dans l'ampleur du devant et du dos (comp. **24.** 12). Le corps d'une femme de qualité qui paraît dater de ce temps, se trouvait enveloppé dans des vêtements quadruples de laine, dont celui de dessus était garni de franges et attaché aux hanches; les pieds étaient chaussés de pantoufles de cuir sans talons (**21.** 82), et ces pantoufles se trouvaient à leur tour dans des souliers à languettes (**21.** 81), qui ressemblent à ceux trouvés à Thorsberg (**1.** 13); la chevelure était divisée en quatre nattes.

Nous arrivons maintenant à l'époque où les Francs mérovingiens devinrent maîtres de la Gaule. Ce n'est qu'alors que l'élément barbare paraît avoir pris le dessus sur l'élément gallo-romain, quant au costume. Les documents plastiques manquent absolument, les manuscrits ne s'accordent pas, et les nombreuses trouvailles tumulaires, soit de métal, soit de verre ou d'ivoire, ne nous donnent que des renseignements bien vagues. Il est certain qu'au VIe siècle, la population masculine de la Gaule portait encore la courte « Tunica » à manches ornée de bandes et de disques bigarrés. Le long pantalon gaulois avait complètement disparu; il était remplacé par la culotte romaine, appelée maintenant du nom ancien « Braccæ » ainsi que par des guêtres attachées au bas des jambes avec des rubans; il y avait aussi à cette époque une espèce de bas qui n'avait pas été en usage dans les temps précédents, et qui est mentionné dans les manuscrits sous le nom de « Tibialia » et « Caligæ. » Dans l'église de Delmont, une relique de saint Germain laisse voir un soulier de cuir de mouton verni noir (**21.** 89) dont le dessus est découpé sur le cou-de-pied, en forme de lame de lance; le dessus était muni d'une courroie qui serrait la jointure du pied; au contrefort se trouvent deux trous traversés par des lacets; le talon est en forme de cœur. Les souliers de cette espèce étaient au VIe siècle appelés « Campagos ». Dans l'église de Chelles, près de Paris, on conserve un soulier également découpé en flèche sur le dessus (**21.** 92); ce soulier porte, à droite et à gauche, des trous aux chevilles pour attacher les lacets. Ce soulier ressemble à peu près à un soulier, perdu maintenant, appartenant autrefois au costume du couronnement germain, et qui passe pour un travail du XIIe siècle (**21.** 85). A cette époque les gants ont fait leur première apparition, on les appelait « Nauts »; ils étaient portés par les riches comme parures et par les pauvres pour travailler. Au sujet du costume féminin, il n'y a pas de tradition. Grégoire de Tours mentionne un manteau de soie appelé « Mafors » dont se servaient fréquemment les femmes des Francs et qui cachait complètement le corps. On portait encore le « Colobium » et le « Bardocuculus, » vêtements adoptés et portés aussi par les Francs. (Au sujet du costume royal des Mérovingiens, voyez plus haut.)

A l'époque carlovingienne, les différences entre les costumes gallo-romains et francs commencèrent à disparaître. Le costume du vainqueur se mêlait à celui du vaincu; voilà pourquoi le costume franc, tel que la tradition nous le donne, peut être considéré aussi comme le costume gallo-romain. Les hommes portaient alors une double « Tunica, » l'autre une chemise de toile sur le corps nu, l'autre un vêtement de laine garni de tresse de soie chez les gens de qualité. On y joignait encore des pantalons de toile rouge ou bleue, des souliers et des bas entourés de courroies qui étaient souvent rouges aussi. Une mosaïque nous montre l'empereur Charlemagne complètement couvert de vêtements oranges avec garniture verte et courroie verte pour les jambes (**18.** 7). Les courroies partaient des souliers qui étaient vernis et souvent de cuir doré. Le manteau était petit et d'étoffe quadrillée; les Francs préféraient ce petit manteau à leur ample manteau germain gris ou bleu, tombant jusqu'aux pieds. Pendant l'hiver on mettait par-dessus les vêtements une longue pèlerine de fourrure appelée dans le langage des Francs « Rock » et en langue latine « Pellicium » (d'où vient pelisson, pelisse). Les vêtements collaient complètement au corps; les tailleurs gaulois étaient célèbres pour l'adresse avec laquelle ils maniaient l'aiguille et les ciseaux. Un couvre-chef était probablement rare : il devait avoir la forme conique et s'appelait « Piléus, » c'est ce nom qu'il porte dans les documents écrits. Par le mauvais temps, les paysans gaulois se couvraient la tête et le haut du corps avec le « Bardocucullus », sorte de capuchon dont le col tombait sur les épaules (**18.** 4); ils se chaussaient de souliers fermés dont les semelles étaient en bois, en cuir ou en jonc, mais dont l'empeigne et la tige étaient en cuir ou en grosse toile; ils attachaient ces souliers avec des courroies dont ils entouraient en même temps le bas de la jambe (**18.** 13); cette chaussure ressemblait beaucoup aux espadrilles qui sont encore communément en usage aujourd'hui chez les Français des Pyrénées. Les souliers des nobles, tels qu'ils sont décrits dans les manuscrits carlovingiens, avaient l'em-

peigne fermée ; le contrefort était pourvu de trous que traversait une courroie se nouant sur le cou-de-pied (comp. **21.** 84). Ces souliers étaient en cuir, doublés à l'intérieur, tendus de soie à l'extérieur, et garnis de perles et de broderies. Hiver comme été, l'usage était de porter des mitaines de fourrure appelées « Muffles. » Les gens du peuple portaient aussi des bas en étoffe quadrillée (**18.** 4). C'est à cette époque qu'on commençait à porter la « Tunika » enfoncée dans le pantalon.

Les documents écrits ne nous fournissent aucun renseignement sur le costume des femmes pendant la première époque carlovingienne ; toutefois les images reproduites sur les livres de l'époque de Charles le Chauve nous révèlent qu'au IXe siècle la conformité entre les modes franques et gallo-romaines, dans le costume des femmes, était un fait accompli. D'après ces miniatures, les femmes de qualité portaient alors plusieurs tuniques de longueur égale (**19.** 2 à 6). La tunique inférieure avait de longues manches collantes, la deuxième des manches courtes, mais amples ; quand il y en avait une troisième, celle-ci avait des manches très courtes et très amples, ou pas de manches du tout. Le vêtement supérieur collait au haut du corps, mais s'élargissait vers le bas ; aux bords supérieurs et inférieurs ainsi qu'au milieu du corps, dans toute la longueur, étincelait une large bordure brodée d'or ; une ceinture entourait les hanches. Ajoutez à ce costume le manteau que les femmes avaient l'habitude de jeter sur la tête en allant à l'église. Cette coutume provenait de ce qu'elles devaient communier la tête couverte, la femme, suivant le rite, n'ayant pas été créée à l'image de Dieu et étant l'auteur du premier péché. Le manteau se portait encore à cette époque et dans le siècle suivant comme l'antique « Palla » romaine, c'est-à-dire sous l'aisselle droite, les deux bouts croisés sur l'épaule gauche (**19.** 9). Outre ce manteau, on se servait aussi d'un capuchon connu sous le nom de « Chaperon » qu'on trouve déjà représenté sur les monuments gallo-romains (**19.** 5). Les souliers étaient fermés ou lacés sur le cou-de-pied (**19.** 2) ; ils étaient en cuir noir, et chez les femmes de qualité, en cuir de couleur ou doré.

(Au sujet des costumes d'apparat des Carlovingiens, et pour le costume guerrier de l'époque des Francs, voyez plus haut.)

Quand les Carlovingiens disparurent et furent remplacés par les Capétiens, les Francs se confondirent avec les Gaulois, et ne formèrent plus qu'un seul peuple : dès lors il n'y eut plus que des Français. Cependant cette union n'alla pas sans de grands troubles. Les Normands répétèrent leurs invasions pendant près de soixante-dix ans, brûlant et dévastant habitations et récoltes.

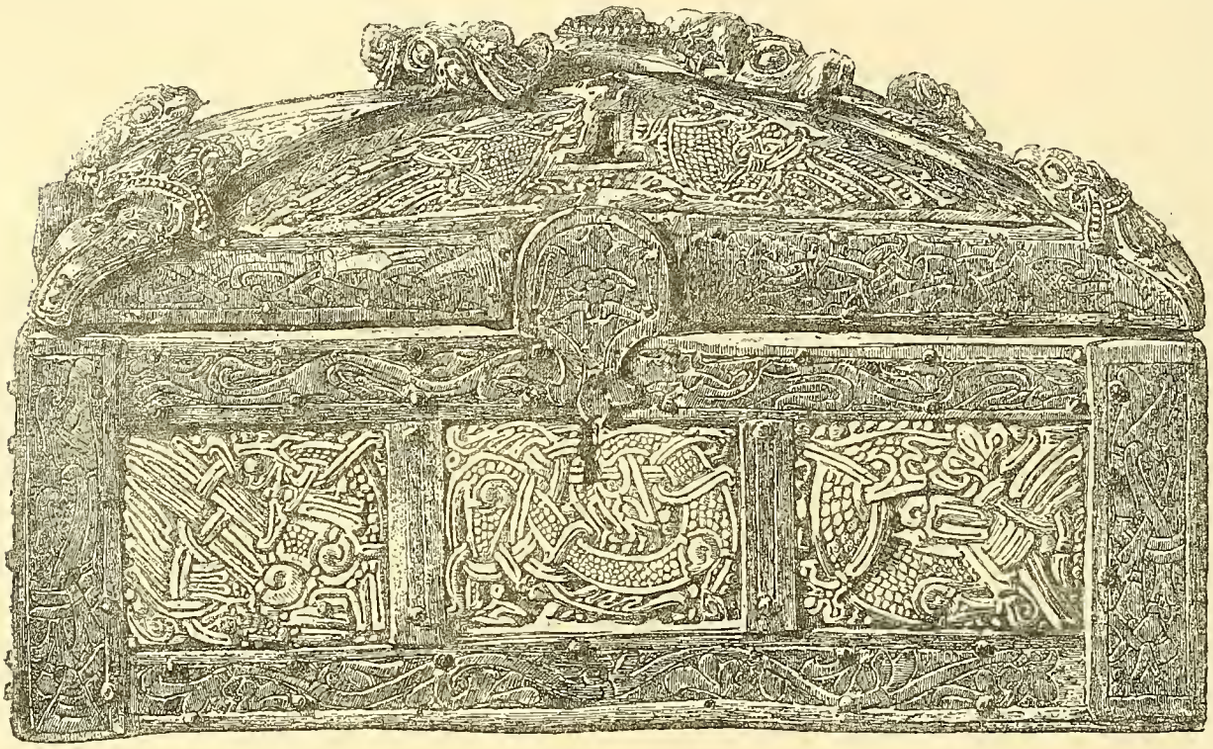
Au Xe siècle, à l'époque des premiers Capétiens et des premiers seigneurs féodaux, le costume des hommes se composait d'un pantalon, d'une chemise, d'une « Tunika, » d'un manteau et de chaussures. A côté de l'ancien pantalon gaulois on commença à se servir d'une culotte courte, descendant jusqu'aux genoux, et complètement ouverte en bas (fig. **8.** 4). Le paysan breton porte encore aujourd'hui cette ample culotte faite de toile grossière ; elle dut être adoptée surtout par les Normands, car on en voit sur la tapisserie de Bayeux (**18.** 14), mais jamais sur d'autres monuments des côtes de la Manche. La chemise était généralement en toile écrue (**18.** 13) et s'enfonçait dans le pantalon ; les basses classes, du moins, en faisaient de même de la « Tunika », qui alors était assez courte (**18.** 14) ; elle s'appelait « Bliaud » (d'où vient blouse). Chez les gens de qualité, la « chemise » tombait jusqu'aux pieds (**18.** 10. 11), et la « blouse » jusque par-dessus les genoux ; cette dernière se retroussait légèrement sous la ceinture, par-dessus la hanche gauche. Elle avait gardé pour ornement, comme au temps des Romains, des bandes, des pièces rondes et des boucles ; les tuniques princières avaient des garnitures d'or au bord inférieur. Le manteau aussi était encore, d'après l'ancienne coutume gauloise, fait d'étoffe rayée ou bien dessinée : il était de grandeur moyenne et se fermait par des boutons ou des agrafes. Les manteaux des gens riches étaient doublés, soit d'étoffes de couleurs différentes (**18.** 19), soit de peaux d'hermines, de martres, d'écureuils gris ou de gloutons. Les chaussures se portaient aussi d'après l'ancienne mode et les courroies de cuir ou de laine grossière entouraient le bas de la jambe ; on commençait cependant déjà à porter des souliers pointus que l'on cirait ; on choisissait une couleur différente pour chaque soulier ; même les moines des riches couvents portaient des souliers verts et bleu ciel. Parmi les religieux pauvres, la sandale restait en usage ; elle avait un contrefort avec des ouvertures traversées par des courroies qui servaient à l'attacher. Les pauvres allaient nu-pieds et même sans pantalons. La mode de se raser le menton d'après la tradition franque s'était perdue ; on portait la barbe modérément grande (**18.** 10), coutume disparue depuis longtemps. La chevelure, qu'on avait jusqu'alors portée courte, d'après la coutume franque (**18.** 10), subit alors un étrange caprice de la mode. A l'imitation des provinciaux, les jeunes gens se rasèrent le devant de la tête et rejetèrent en arrière le reste de la chevelure. C'était une innovation qui devait nécessairement provoquer des protestations de la part de gens de la vieille souche ; ceux-ci, par esprit de contradiction, se firent raser la partie postérieure de la tête comme l'avaient fait leurs ancêtres les Mérovingiens au Xe siècle, et laissèrent tomber les cheveux du crâne sur le front ; c'est ainsi que nous les trouvons encore représentés sur la tapisserie de Bayeux (**18.** 14). Les gens posés s'abstenaient des deux modes, et laissaient leur chevelure intacte dans sa force naturelle (**18.** 11). Les documents écrits de cette époque mentionnent souvent l'usage des gants. Ils avaient une signification symbolique : remettre le gant, signifiait soumission ; le jeter aux pieds de l'adversaire signifiait provocation ou citation devant un tribunal ou bien prétention sur une pièce de terre.

Les deux pièces principales du costume féminin au Xe siècle s'appelaient également chemise et blouse. La coupe de la chemise restait toujours la même, mais la blouse semble avoir pris de gros plis et être devenue plus large (**19.** 7) ; les courtes manches qui avaient été de mode jusqu'alors, disparurent vers le milieu du siècle : on laissa tomber les manches jusqu'au poignet ; elles étaient de largeur égale, ou bien s'ouvraient en forme d'entonnoir, de façon à laisser voir la garniture de la « chemise ». La partie inférieure de ces manches se termina peu à peu en une pointe (fig **8.** 5) qui s'allongea de plus en plus. La blouse était légèrement serrée aux hanches par une ceinture et tombait jusqu'aux pieds. Les femmes avaient l'habitude de jeter encore comme autrefois le manteau de derrière sur les deux épaules et de le fermer sur la poitrine par une agrafe, mais elles ne s'en enveloppaient plus la tête ; pour aller à l'église, elles se la couvraient, d'après la mode des femmes anglo-saxonnes, d'un morceau de toile dont elles s'entouraient en même temps le cou et les épaules et dont les bouts tombaient par-devant et par derrière. (**19.** 7. 11) ; dans le peuple, ce voile s'appelait « Guimpel », d'où le mot « guimpe ». A côté du manteau se portait encore, comme à l'époque romaine, une « Pænula » fermée tout autour (**19.** 13) ; elle servait de vêtement de voyage, ainsi que l'ancien capuchon gaulois avec le col tombant sur les épaules (**19.** 12). Une image de cette époque nous montre une femme dont la courte pèlerine est mise d'une façon qui n'est pas représentée ailleurs. **19.** 10). La pèlerine, faite d'un morceau d'étoffe rectangulaire, repose sur l'épaule gauche, touche

le coude de son bord inférieur, couvre le dos, revient en avant sous l'aisselle droite et se trouve agrafée sur la poitrine à l'autre partie; les deux bouts tombant sont retenus dans la ceinture. Cette pèlerine doit probablement être considérée comme la dernière espèce de chlamys courte; elle s'était transmise des femmes grecques aux romaines et aux gauloises. La tête est couverte d'une espèce de bonnet pointu dont une partie couvre le cou.

Le costume du XIe siècle trahit son origine du Xe. Ce n'est guère que vers cette époque qu'eut lieu un changement notoire dans le costume des hommes. Ce changement paraît avoir été implanté en France par les Normands. Le vêtement inférieur et supérieur s'allongea. La « chemise », vêtement inférieur, prit la forme d'un surplis ecclésiastique; il avait à l'encolure une coulisse pour pouvoir le serrer à volonté (fig. 8. 1). En même temps, le vêtement supérieur (fig. 8. 2), la « blouse » tomba presque jusqu'aux pieds; elle était généralement étroite, et, pour cette raison, fendue devant ou sur les côtés des hanches jusqu'au bas (18. 16 19); pour en rendre la longueur moins gênante, on la retroussait sous la ceinture (18. 21). La ceinture étant souvent supprimée, on attachait alors le vêtement par des agrafes à la partie supérieure (18. 12). Les manches étaient de largeur uniforme ou s'élargissaient vers le poignet; on les fendait quelquefois pour les rabattre, de façon à avoir les mains libres (fig. 8. 2). Mais les manches s'allongeant peu à peu par-dessus les mains, on commença à les rabattre et à les serrer autour du poignet. Les gens qui montaient souvent à cheval adoptèrent le vêtement inférieur,

Fig. 10.



fendu des deux côtés, de sorte qu'ils montraient leurs jambes couvertes de la large culotte. On garnissait encore ces longs vêtements, sur tous leurs bords, de bordures étincelantes ou de fourrures. L'usage du manteau carré finit par se perdre; on ne portait presque plus que le manteau rond ou demi-circulaire (fig. 8. 7. 9), qui était souvent agrafé sur l'épaule gauche et non plus sur l'épaule droite; il en résulta que, la partie arrondie couvrant le bras droit, celui-ci n'avait plus les mouvements libres, inconvénient grave à une époque où l'on se battait sans cesse. Le manteau de coupe rectangulaire se mettait toujours d'après la manière de l'antique « Pallium » (18. 19). Vers 1060, on se servit, pour fermer le manteau, d'un ruban garni de glands fixé à l'un des bords et rattaché à l'autre par une boucle; ce ruban remplaçait le bouton ou l'agrafe. Les basses classes, et même les seigneurs qui respectaient les anciennes coutumes, maintenaient leur costume original, car l'Église combattait les innovations comme les marques de la corruption des mœurs. Les ouvriers portaient l'habit court (18. 18) qu'ils retenaient dans le pantalon (18. 11) ou retroussaient sous la ceinture. Dans toutes les régions habitées par les Normands, la culotte courte resta en usage (18. 14); mais, dans le centre de la France et surtout, paraît-il, dans les environs de Bourges, le pantalon long fut adopté. Sur le portail de l'église de Saint-Tersin, à Bourges, on trouve les mois représentés par des travailleurs; les figures des mois de mai et d'août montrent un moissonneur et un batteur de blé vêtus d'habits courts et de longs pantalons tombant jusqu'aux chevilles (fig. 8. 13). Ce sont là encore les anciens pantalons gaulois qui ne disparurent qu'au commencement du XIIe siècle. Déjà, à la fin du XIe siècle, le pantalon fut remplacé en partie par de longs bas collants, qui s'attachaient à la ceinture par des courroies (18. 14). Il est rare que, dans les représentations coloriées de cette époque, les hommes se montrent les jambes complètement nues; on les voit presque toujours coloriées en blanc, en vert, en jaune, en rouge ou en bleu; seuls, les pauvres gens des contrées reculées n'avaient point de pantalons (18. 13. 20); les hommes qui traînaient les bateaux pataugeaient dans l'eau, les jambes complètement nues, comme on le voit sur la tapisserie de Bayeux (fig. 8. 14). Les pauvres gens portaient des sandales (18. 20) ou des souliers bas qu'ils laçaient, ou des souliers fermés avec contreforts élevés qui facilitaient la mise. Quelques habitants des campagnes adoptèrent une sorte de

bas sans pied qui s'attachaient aux souliers par un bouton ou une boucle. Les classes élevées se servaient de souliers de toute espèce de formes. A côté des souliers à contreforts élevés, se répandirent les souliers anciens à longues courroies entourant le bas de la jambe; les courroies étaient tressées de cordons précieux; l'usage n'en cessa définitivement qu'au XIIIe siècle. Il y avait encore des souliers découverts sur le cou-de-pied, pointus et relevés par devant. C'est vers 1089 qu'apparut la fameuse mode des souliers à becs, inventée, dit-on, par un comte d'Angers nommé Fulko. Suivant la tradition, ce seigneur ayant au doigt du pied une excroissance de chair, avait, pour cacher ce défaut, imaginé une chaussure pointue d'une longueur extraordinaire. Cette mode fut vite adoptée; en peu de temps, en France et partout, l'on porta ces étranges chaussures à becs ou « Pigaches » comme on les appelait. « Ces souliers, dit un moraliste de cette époque, se redressent comme des queues de serpent ou de scorpion et se recourbent comme des cornes de bélier. Les vêtements des hommes traînent par terre aujourd'hui; les manches en sont si longues et si amples qu'elles recouvrent les mains, de sorte qu'une personne ainsi surchargée ne peut ni marcher vite ni travailler. Ces fats ont la tête rasée par devant; par derrière, ils laissent pousser leurs cheveux comme des filles de joie et les frisent avec des fers; on voit clairement qu'ils se plaisent dans l'ordure comme des boucs puants. »

Ces extravagances de la mode, qui courroucaient les prêtres, n'étaient au fond qu'une réaction contre la sévérité claustrale dans laquelle on s'était renfermé aux époques précédentes. Même le costume des ouvriers suivait le courant de la mode et se montrait souvent parsemé d'ouvertures en forme d'étoiles laissant transparaître la couleur des vêtements inférieurs.

Le costume des hommes du XIe siècle ressemblait tellement à celui des femmes, qu'on avait de la peine à le distinguer. Il y avait même une conformité dans les chaussures; on ne pouvait guère reconnaître une femme qu'au « Guimpel » dont elle s'enveloppait la tête; par-dessus elle mettait un capuchon à col fermé (Comp. **19.** 5) ou un manteau ouvert (**19.** 12). Les deux sexes continuaient à se servir d'étoffes rayées; mais les rayures étaient maintenant en large et ressemblaient à des rubans composés de plusieurs couleurs (**19.** 17); ces rubans ne se répétaient sur les beaux vêtements qu'à grande distance, de sorte que l'un se trouvait au milieu et l'autre à la partie inférieure du vêtement. En signe de joie, et peut-être simplement par luxe, on portait des manches de couleurs différentes, surtout vertes et rouges, dont on munissait des tuniques d'étoffe blanche.

Fig. 11

Cependant le costume des deux sexes fit de notables progrès au XIIe siècle. Cette transformation se fit sous Louis VII (1137 à 1180), roi austère qui s'opposait aux extravagances de la mode. Le costume perdit sa lourdeur et devint plus collant, sans cependant gêner les mouvements du corps. C'est à cette époque que parut en France le premier costume national, la première mode vraiment française.

Les pièces principales du costume des hommes du XIIe siècle restaient comme auparavant la chemise, le pantalon, la blouse, le manteau et la chaussure. La chemise se portait à même le corps. Le pantalon et les bas longs montaient jusqu'aux hanches et s'attachaient latéralement à une espèce de caleçon appelé « Bruche » (broche), ils entouraient quelquefois aussi le bas ventre comme nos pantalons d'aujourd'hui (**18.** 16); ils couvraient aussi les pieds ou ne laissaient que les doigts à découvert. Ces espèces de tricots complets de laine ou de soie, et généralement couverts de dessins, étaient principalement portés par les gens des classes élevées, tandis que les gens du peuple portaient les bas longs avec « Bruches ».

Au commencement du XIIe siècle, le vêtement inférieur et le vêtement supérieur, tombaient jusqu'aux pieds (**18.** 23). Le premier avait de longues manches, (**18.** 22. 24); le second était souvent plus long par derrière que par devant (Fig **8.** 2). Les manches étaient plus longues que le bras (**18.** 15); elles étaient amples et tombaient souvent jusqu'aux genoux. Plus tard on se contenta d'une manche longue (**18.** 15), qui servait de manchon; c'était généralement la manche gauche. On avait l'habitude de retrousser la « blouse » sur une des hanches (**18.** 21. 23. 25). Peu à peu on commença à raccourcir le vêtement inférieur et le vêtement supérieur; celui-là descendait encore jusque vers les genoux; celui-ci se portait encore moins long et avait des manches courtes jusqu'aux coudes d'une ampleur modérée (**23.** 5). Lorsque le vêtement supérieur était aussi long que l'inférieur, le premier était fendu des deux côtés des hanches jusqu'en bas.

Les deux vêtements étaient bordés au bout des manches ainsi qu'à l'encolure de broderies; quelquefois le bord inférieur était dentelé.

Vers la fin du siècle, les manches furent complètement enlevées au vêtement supérieur (Fig **8.** 3); le vêtement fut fait d'une seule pièce sans couture, avec un trou pour la tête. De tels vêtements sans manches portaient différents noms, tels que : « Ganache, Schiot » etc; quelquefois on les mettait par-dessus la cuirasse (cotte de chevalier); les courroies des glaives passaient alors à travers une des fentes latérales au ceinturon, qui se trouvait sur la cuirasse. Au siècle suivant ces cottes se garnissaient et se doublaient; on les ornait sur la poitrine d'armoiries et d'emblèmes brodés.

Le manteau était, ou demi-circulaire ou rond (Fig. **8.** 7. 9). Le manteau rectangulaire était devenu rare. Vers le milieu du siècle, le manteau s'attachait encore sur l'épaule droite (**18.** 21. 23) mais, plus tard, on le rejetait de derrière sur les deux épaules (**18.** 25. 26). La manière de le fixer subit un changement plus notable; on le fermait en haut sur la poitrine par un cordon d'or ou un ruban (**18.** 26), on faisait passer un des côtés sur l'épaule gauche et dans la ceinture (**18.** 25). Il y avait aussi un manteau muni sur les deux bords droits, de plaques de métal trouées (Fig **8.** 15), qui étaient traversées par une cordelière dont les bouts munis de glands pouvaient se tirer à volonté; un autre manteau portait sur le bord droit du côté droit un anneau de métal (Fig. **8.** 16), à travers lequel on passait une partie du bord opposé qu'on

nouait ensuite; cette manière de fixer le manteau n'était évidemment possible que pour les manteaux d'étoffe; on nouait même quelquefois les deux bords ensemble (Fig. **8.** 17), si le manteau était de coupe rectangulaire et d'étoffe mince. Lorsque la bordure du manteau était raide, celui-ci ne pouvait se fixer que par des agrafes (Fig. **8.** 18). Quant à la chaussure, la mode des souliers à longs becs resta prédominante pendant une quarantaine d'années. Au XIIe siècle s'accomplit la séparation de la société en classes différentes : la classe élevée, de culture supérieure, de goûts raffinés « les nobles » et la classe ouvrière les « vilains ». On distinguait les castes d'après la longueur du bec des souliers; les bourgeois portaient un bec de six pouces, les chevaliers et les barons un bec d'un pied, les princes de deux pieds. C'est de cette époque que date le dicton. « Vivre sur un grand pied. » Sous Louis VII on reprit les souliers arrondis ou du moins modérément pointus, sans cependant bannir complètement les « Pigaches », au siècle suivant, la mode des souliers à becs revint, on les appela alors « Poulaines »; cette mode se maintint jusqu'à la fin du XVe siècle. Au XIIe siècle, lorsque le bec disparut le contrefort grandit et atteignit une hauteur qui lui permettait de retomber sur le talon en dents et en lanières comme un panache (**21.** 94); ce soulier était collant et se fermait sur le cou-de-pied par une boucle, les souliers de gens de qualité étaient doublés et garnis en dehors de tresse d'or ou de galons de cuir multicolore et même de fourrure. A l'intérieur, on se servait « d'Escarpins, » c'étaient de simples souliers avec contrefort bas et une boucle pour les fermer (**21.** 96). Il y avait des couvre-chefs de différentes espèces; on portait des bonnets ressemblant au bonnet phrygien (**18.** 17); ces bonnets avaient généralement des oreillettes et des bavolets, ils étaient en drap ou en velours et se portaient de préférence en hiver. Une autre casquette nommée « Coiffe » était en toile et paraît avoir été une espèce de turban. On voyait en outre, dans les dernières années du règne de Louis VII, des chapeaux en poils de chameau ou feutre, appelés « Mortiers » parce qu'ils en avaient la forme. Mais le couvre-chef le plus populaire pour les deux sexes était le chaperon. Dans sa forme la plus usitée, ce chaperon ressemblait, comme nous l'avons dit, à un entonnoir renversé; il avait une fente pour la figure et un col tombant jusqu'aux coudes (Fig. **8.** 12. Comp. **19.** 13). Le chaperon protégeait fort bien contre la pluie, la neige et le givre (**18.** 18); par le beau temps, on l'enlevait de dessus la tête et on le laissait retomber sur le cou ou sur une épaule. Pour se protéger la tête contre le soleil, sans se couvrir le cou et les épaules, on enfilait le chaperon sur le crâne par la fente, on rabattait la pointe sur la figure et on nouait la partie inférieure autour de la tête (Fig. **8,** 10. 11). Cette façon de mettre le chaperon est probablement aussi ancienne que le chaperon lui-même. Les premières représentations plastiques, qui nous en montrent, ne datent que du XIIIe siècle. Tout le monde, laïque, prêtre ou moine, portait ce chaperon ; cet usage général du chaperon restreignait celui du manteau. Il y avait pour chaque classe des capuchons de coupes différentes; les uns étaient ouverts par devant dans toute leur longueur (**18.** 13. **19.** 12) et leur col ressemblait à un manteau qui était fréquemment muni de trous pour laisser passer les bras; d'autres capuchons tombaient jusqu'à la rotule, étaient complètement fermés et munis de fentes pour les bras (**18.** 22) ou de longues manches amples qui étaient également fendues pour laisser passer les bras (**18.** 24); des capuchons de cette dernière espèce, avaient quelquefois un col (**18.** 17) ressemblant au « Bardocuculus. » Les gens exposés à tous les temps mettaient encore leur bonnet par-dessus le capuchon (**18.** 18). Les prêtres condamnèrent la mode de porter les cheveux et la barbe, comme ils avaient condamné l'usage des souliers à becs. Les nobles seigneurs avaient coutume de séparer leur barbe en une quantité de petites mèches et d'entourer chaque mèche de fil d'or; cela leur faisait des barbes d'or appelées « tresses galonnées ».

Vers la fin du siècle, revint la mode de raser la barbe. La chevelure se portait longue, tombant sur la nuque et sur les oreilles; mais, par devant, on la peignait sur le front et on la coupait en ligne droite d'une tempe à l'autre; on retenait les cheveux par un cercle d'or ou un simple ruban. Tout le monde portait ainsi le capuchon et la chevelure, de sorte que tout le monde se ressemblait. Cette particularité irritait tellement les prêtres, qu'ils refusaient la communion à ceux qui ne voulaient pas raccourcir leur longue chevelure; pendant le service, ils portaient même des ciseaux sur eux pour enlever aux communiants leur parure bouclée. Mais cette sévérité n'eut d'autre résultat que de faire condamner les forçats à être rasés et tondus.

Le costume des femmes, au XIIe siècle, prit un caractère bien plus coquet par une légère modification dans la coupe; on adopta ce qui s'était fait de plus beau jusqu'alors en fait de mode. Le changement le plus apparent consistait à ne plus laisser le vêtement de dessus s'élargir à partir des épaules jusqu'en bas, mais à le serrer sous la poitrine, de façon à coller au haut du corps et à ne le laisser s'élargir qu'à partir de là. Pour arriver à ce résultat, on coupait des pinces de la poitrine jusqu'aux hanches (Comp. Fig. **3.** 6). Le vêtement tombait en légers plis jusqu'aux pieds (**19.** 19 à 21); il était muni d'une traîne. Les manches aussi subirent un changement notable. Il y avait des manches de trois coupes différentes; ou elles étaient, dans le haut, beaucoup plus larges qu'auparavant (Fig. **8.** 6), tandis qu'on les laissait étroites sur l'avant-bras et on les boutonnait au poignet; ou bien, elles étaient collantes du haut jusqu'au milieu de l'avant-bras et s'élargissaient à partir de là, de façon à toucher presque le sol.

Voulait-on que les manches s'ouvrissent d'un seul coup? on rajoutait la partie inférieure à la vraie manche (Fig. **8.** 8). Pour empêcher que les manches ne traînassent, on nouait la partie inférieure (**19.** 24), ou l'on passait les manches à travers un cordon qui se trouvait sur les épaules et on les retenait ainsi sous les aisselles (**19.** 23). La lourdeur de ces amples manches était compensée par la grâce du buste. D'après les statues de Notre-Dame de Corbeil qui, seules, nous montrent ce costume, on ne peut pas s'expliquer si un corsage spécial se mettait par-dessus ou si l'on donnait à la partie supérieure de la robe l'aspect d'un corsage par des piqûres. La robe enfermait le corps jusqu'au-dessous de la taille comme une cuirasse, car ces piqûres présentaient souvent des écailles de cuirasses (**19.** 20. 23); les formes du buste ressortaient pleines et entières, le vêtement collait au corps sans le gêner; sa mise était facilitée par une fente sur le côté ou dans le dos, munie de lacets pour la fermer (**19.** 21). Sur la poitrine, le vêtement était souvent un peu ouvert (**19.** 19), de façon à montrer la garniture de l'encolure du vêtement inférieur. Une longue ceinture, brochée d'or, entourait la taille; elle était croisée par derrière et ramenée devant, un peu plus bas, sans être serrée; là, elle était nouée et ses deux bouts tombaient (**19.** 20. 24. 25. 27). On portait cependant aussi le vêtement supérieur sans corsage brodé et sans ceinture, mais retroussé sur les deux hanches (**19.** 22). Il y avait encore des vêtements supérieurs, fendus par devant dans toute leur longueur et boutonnés sur la poitrine (**19.** 26). Le manteau des femmes était de coupe demi-circulaire et s'attachait de différentes manières. Souvent les deux bords droits étaient munis de plaques de métal rectangulaires, percées chacune de cinq trous (Fig. **8.** 19); un double cordon traversait ces trous et se nouait dans le dos; mais les cordons étaient déjà suffisamment fixés en passant à travers ces trous pour retenir le manteau. On disait à cette époque : « Corder son manteau. »

Par le mauvais temps, le manteau était remplacé par le chaperon. Quelquefois, les femmes se couvraient encore la tête de l'antique « Guimpel » ou bien aussi d'un petit voile de tissu très fin (**19.** 22). A en juger par les représentations plastiques, il y avait déjà, à cette époque, de véritables bonnets. Les cheveux étaient partagés au milieu de la tête et chaque partie nattée en une tresse simple ou double entrelacée d'un ruban bigarré (**19.** 20. 24. 25); les nattes se passaient par devant, d'où elles tombaient le long des bras (**19.** 20); ou bien encore, on passait une natte par devant et l'autre en arrière (**19.** 24 25). On avait coutume d'entourer la chevelure d'un cercle d'or ou d'un simple ruban. Comme chaussure, on se servait de souliers bas, modérément pointus.

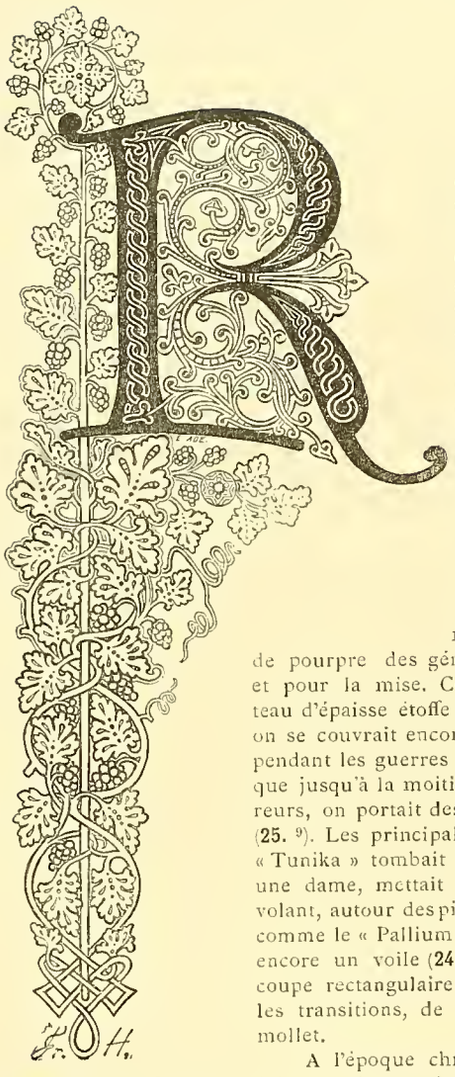
Le costume guerrier des Français subit en général le même développement que le costume guerrier de l'Europe occidentale. Pour cette raison nous n'aurions qu'à prier le lecteur de se reporter aux descriptions données plus haut. Nous nous bornerons à quelques remarques sur l'armure française. Au xe siècle, lorsqu'il n'y avait plus de Gaulois ni de Francs, mais seulement des Français soumis au joug féodal, le propriétaire foncier, le « Seigneur » était le personnage le plus important, le véritable chevalier. Les images du xe siècle nous expliquent le costume guerrier de ces anciens chevaliers et de leurs vassaux; ce costume trahit encore son origine demi-germaine et demi-romaine, car il est absolument conforme au costume carlovingien. Les guerriers ordinaires (Fig. **9.** 1. 2) portent la « Tunika » et le manteau; ils ont la tête nue, mais les jambes bardées de fer ou couvertes des longues courroies des souliers germaniques, le poing dans le bouclier rond et fortement bombé et tenant une lance avec une courte lame de fer. Le corps des seigneurs est entouré d'une cuirasse de mailles (Fig. **9.** 3). Les casques ne paraissent pas encore avoir de forme bien arrêtée. On portait des casques ronds en forme de cloche avec crête de plume (Fig. **9.** 5) et des casques pointus ou coniques avec bavolets (Fig. **9.** 4. 6), qui ressemblaient, d'après une tapisserie de Bayeux, aux casques normands, on voit encore des bonnets de cuir pointus garnis de têtes de clous (Fig. **9.** 8). Le glaive était assez court et large, on portait aussi un poignard attaché à la ceinture. Comme drapeau, on se servait de l'antique dragon germanique attaché à une lance (Fig. **9.** 3), nous le retrouvons même encore sur une tapisserie de Bayeux faite plus tard. Au siècle suivant, la cuirasse consistait en une tunique de cuir ou d'épaisse toile, garnie d'anneaux de fer forgé; les anneaux étaient attachés les uns à côté des autres, ou bord sur bord (**21.** 11. 12). Cette tunique appelée « Haubert » tombait jusqu'à la rotule (**20.** 8). les manches descendaient jusqu'au coude; ce vêtement avait un capuchon couvrant la tête, mais laissant la figure à découvert. Plus tard le haubert se terminait, par le bas, en culotte courte; il avait alors, pour rendre sa mise possible, une ouverture sur la poitrine que l'on pouvait fermer d'un morceau d'étoffe carré (**20.** 12). Il y avait encore des cuirasses de cuir qui n'étaient pas garnies d'anneaux de fer, mais d'un treillis de courroies; dans les carrés non couverts, étaient fixées des têtes de clous (**21.** 10). D'autres étaient renforcées par des écailles de fer (Jazerau **12.** 3.8.) ou des écailles de cuir de différentes couleurs (Corium. Fig. **20.** 13). Un manuscrit français datant de 1125 environ nous représente un guerrier (**20.** 10) dont la tunique d'armes est complètement couverte de têtes de clous et fendue des deux côtés dans sa partie inférieure; le fourreau du glaive est suspendu à la hanche droite et traverse en biais un trou pratiqué dans la tunique d'arme. Une sculpture du même siècle nous transmet l'image d'un guerrier dont la cuirasse est renforcée d'une manière inusitée, puisqu'on n'en voit de trace nulle part ailleurs (**20.** 16). Sur l'habit que nous supposons en cuir ou en toile, repose d'abord un treillis de minces courroies (**21.** 16); au-dessus sont fixées en longueur des espèces de cordages qui, à leur tour, sont couverts de minces courroies. Ce n'est qu'après 1180 que la cotte de mailles de fer entra en usage en France (**21.** 13). Les anneaux de cuirasses que nous possédons encore de ces temps reculés sont épais, lourds et mal faits. Comme bannière on se servait de morceaux d'étoffe multicolore taillés en languettes et cloués ou noués à une hampe de lance (**21.** 61). La principale bannière des Normands, telle qu'elle se trouve représentée sur la tapisserie de Bayeux, avait cinq pointes; au milieu, sur un fond jaunâtre ou d'une autre couleur claire, se détachait la figure bleu foncé d'un oiseau que l'on croit être le corbeau d'Odin. La bataille de Hastings fut la dernière livrée sous cette bannière; la croix chassa le corbeau, et les languettes des anciennes bannières apparaissent encore aujourd'hui dans le drapeau national danois. (Pour le reste, voir plus haut.)

Fig. 12

On reconnaît une conformité flagrante en comparant les restes des objets d'art des Français jusqu'au xiie siècle à ceux qui nous sont restés des peuples de l'Europe occidentale, à l'exception de l'Espagne; cette conformité se remarque surtout entre les ustensiles ecclésiastiques car, toujours et partout, l'Église étendit ses influences sur tous les peuples de l'ancien Empire de Charlemagne. Ce que nous avons dit au sujet de l'art allemand (voir précédemment) s'applique également à l'art français; un renvoi à la description donnée plus haut doit donc suffire ici. Donnons seulement en plus la représentation de quelques objets remarquables et caractéristiques pour les différentes périodes du développement artistique dans l'Europe occidentale jusqu'au xiie siècle. Ces objets sont : Une petite boîte de l'époque mérovingienne (Fig. **10**), une cloche romane d'un travail à jour (Fig. **11**) et un calice exposé à l'église de Saint-Rémy de Reims appartenant au xiie siècle (Fig. **12**). Voir les détails (**22.** 15).

II

Les Italiens



ome et le caractère romain exerçaient en Italie une influence retrospective plus forte que dans aucune autre partie de l'Occident.

Le pouvoir des conquérants étrangers (les Germains, les Arabes et les Normands) fut dompté par les traditions classiques du monde gréco-romain. Les costumes des habitants de l'Italie étaient aussi variés et aussi nombreux que les maîtres qui régnaient sur le pays. Il serait difficile d'expliquer les changements apportés dans le costume, si nous ne revenions pas à l'ancien costume romain. La « Toge » (**24.** 2). Un morceau d'étoffe ovale mesurant trois fois la taille d'un homme en longueur et trois fois en largeur, se pliait en deux dans la longueur, se passait sous l'aisselle droite et dessus l'épaule gauche en avant; la partie de devant se rejetait en arrière et formait avec le bout tombant par devant une espèce de poche sur la poitrine. Le « Pallium » servait de manteau plus léger, il se mettait de la même manière et il n'était jamais plié en deux (**24.** 3. 10); le vêtement de dessous était la « tunika » (**24.** 1), une sorte de chemise avec manches longues ou courtes, etroites ou larges (**24.** 5. 12). Comme parure de distinction on se servait de bandes de pourpre. Comme par-dessus plus léger, on se servait de la « Chlamys ». La « Trabea, », le court manteau des cavaliers, le « Paludamentum » (**25.** 15), le long manteau de pourpre des généraux et le « sagum », (**24**, 11, **25**, 8, 10, 16), étaient similaires pour la coupe et pour la mise. Comme vêtement de voyage, on se servait de la « Pœnula » (**24.** 4), manteau d'épaisse étoffe de laine en forme de cloche, fermé de tous côtés, muni d'un capuchon; on se couvrait encore la tête d'un chapeau pointu « Pileus »; le pantalon n'entra en usage que pendant les guerres avec les Gaulois et les Parthes. Le pantalon était étroit et ne descendait que jusqu'à la moitié du mollet (**25.** 1 à 8, 10, 15, 17) et ouvert dans le bas. A l'époque des empereurs, on portait des pantalons larges tombant jusqu'aux chevilles, ou bien on les attachait (**25.** 9). Les principales pièces du costume des femmes étaient la « Tunika » et le manteau; la « Tunika » tombait jusqu'aux pieds (**24.** 6, 12, 14). Une Romaine, qui voulait s'habiller comme une dame, mettait sur la tunika inférieure la « Stola » qui avait une large bordure, genre volant, autour des pieds et une plus étroite au cou (**24.** 7. 8). Le manteau, la « Palla » se mettait comme le « Pallium » des hommes et pouvait au besoin couvrir la tête (**24.** 6 à 9); ajoutez encore un voile (**24.** 12. 13), comme par-dessus la « pœnula » (**24.** 14) ou un autre manteau de coupe rectangulaire (**24.** 9). Comme chaussure pour les deux sexes, on passait par toutes les transitions, de la simple sandale jusqu'à la botte lacée montant jusqu'au milieu du mollet.

A l'époque chrétienne et surtout sous l'influence byzantine, le caractère du costume antique se modifia. D'abord les garnitures plus riches en couleurs, avec les deux bandes parallèles s'étendant sur la tunique, au lieu d'être réservées aux chevaliers seuls, se vulgarisèrent jusque dans les classes les plus basses et devinrent même de mode parmi les femmes (**24.** 12, 13); à ces bandes s'ajoutèrent des ornements ronds ou carrés d'étoffes multicolores (**24.** 15. 16). Toutes les bordures étaient garnies en couleur; c'est ainsi que la « Tunika » était portée par le paysan et le prêtre qui mettaient encore une pèlerine fermée avec une bordure en couleur (**24.** 13). La garniture bigarrée et variant de nombreuses manières dura jusque vers le XIIe siècle. Le manteau le « Pallium » (comp. **24.** 10) resta en usage aussi longtemps; les longs pantalons devinrent de mode (**24.** 11. 21); on les remplaça aussi par des guêtres et de longs bas (**24.** 15. 16); la « Pœnula » resta en usage; les gens qui travaillaient fendaient la « Pœnula » des deux côtés pour avoir les bras libres; cette pœnula ouverte s'appelait « Birre ». Les femmes avaient l'habitude de mettre une ceinture à la « Palla » (**24.** 20); elles se servaient encore d'une « Palla » d'une coupe particulière qui se terminait en une bande étroite; cette bande, elles la relevaient et la passaient à travers la boutonnière de la « Stolla », de sorte qu'elle reparaissait au bord inférieur de la « Stolla » (**24.** 19); le reste de la palla était passé, comme d'habitude, autour du corps. Un manteau plus ample, de mode byzantine, couvrait les épaules (**26.** 9) et se croisait sur la poitrine, les deux bouts rejetés en arrière par-dessus les aisselles et la partie postérieure passée par-dessus la tête. La « Toge n'était plus en usage.

Nous possédons des représentations plastiques de dignitaires de la cour du temps de Constantin-le-Grand; ils sont vêtus d'un habit court dont le bord supérieur passe comme un anneau sous l'aisselle droite et sur l'épaule gauche (**25.** 17. 19. 21). Comme les vêtements ne se transforment que graduellement, nous pouvons peut-être considérer cet habit de cour byzantin comme la dernière espèce de la « Toge »; et l'anneau en question comme un reste de l'ancienne bordure de pourpre. Dans les ouvrages d'ivoire, nous voyons souvent un manteau byzantin avec riches broderies qui tombe par devant en étroit ruban (**25.** 18). D'ailleurs le « Sagum » de coupe demi-circulaire était le véritable manteau de cour; on le jetait, par le milieu de sa longueur, sur l'épaule gauche et on l'agrafait sur l'épaule droite (**25.** 20). Sur le devant et le dos du manteau, à la hauteur de la poitrine, se trouvait une pièce d'étoffe carrée, le « Clavus » dont la couleur et la bordure changeaient selon le rang du porteur. Ce manteau était porté aussi par l'empereur (**26.** 3) et même par l'impératrice; mais le manteau de l'impératrice n'avait point de « Clavus ». Des figures du XIIe siècle nous montrent des impératrices avec un manteau (**26.** 7), un collier étincelant de pierreries et une large écharpe d'étoffe brodée d'or qui entoure les épaules. On voit aussi les empereurs représentés avec de pareilles écharpes dans des mises variées (**26.** 6). Les souliers de l'empereur étaient toujours de pourpre. Le costume d'apparat des empereurs byzantins, à l'exception de la couronne, fut adopté par les doges de Venise. Des figures de doges que l'on voit dans l'église de Saint-Marc montrent la « Tunika » impériale avec l'ornement en forme de clef placé au bord inférieur (**26.** 15. 18); cet ornement existe déjà sur la « Tunika » de Justinien (**26.** 3). Nous remarquons encore dans ces figures le bonnet que les empereurs portaient sous leur couronne; mais, au lieu de la couronne, les anciens doges portaient le « Pileus » pointu avec diadème. La calotte était aussi de couleur pourpre. Dans les plus anciennes figures de doges, le manteau paraît être mis comme le « Sagum » et être agrafé sur l'épaule droite; mais, plus tard, on le voit passant par-dessus les deux épaules et muni d'un col d'hermine.

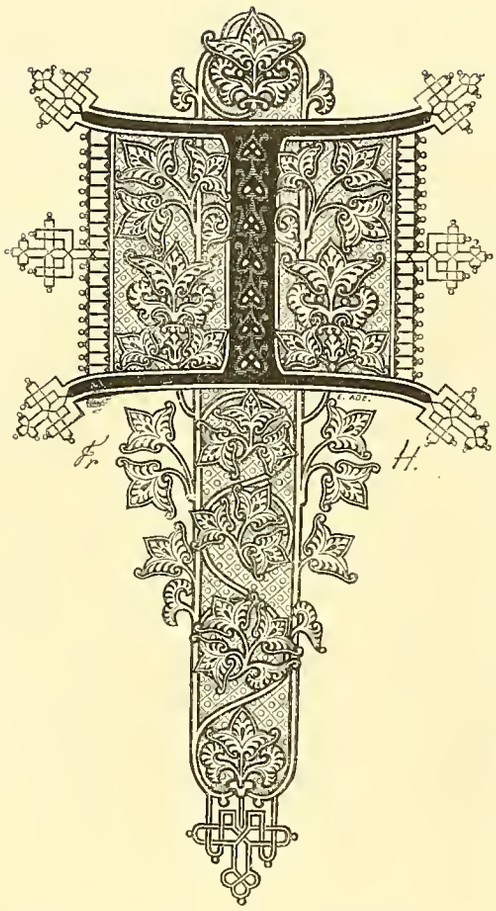
Le costume italien des deux sexes correspondait, jusqu'au XIIIe siècle, au costume romain transformé d'après la manière byzantine (**26.** 15 à 23). Dans la basse Italie, le costume normand de France entra en usage à côté du costume byzantin; en Sicile domina le costume arabe, à Rome et dans la haute Italie, le costume allemand qui resta en usage, surtout dans la haute Italie; mais, à Rome, il forma un mélange pittoresque avec le costume normand.

Dans l'ancienne armée romaine, on portait le costume bourgeois renforcé par des armes défensives, le casque, la cuirasse, les cuissards et le bouclier. Le casque ordinaire (**25.** 6. 8) avait une gourmette et un bavolet, mais sans ornements; quelquefois il était garni d'une peau de loup (**25.** 4); le casque des hastariens était orné d'un panache rouge et noir (**25.** 2. 5. 9). La poitrine était couverte d'une plaque (**25.** 7); il y avait aussi des cuirasses en deux parties pour la poitrine et le dos qu'on joignait par des petites plaques de fer blanc (**25.** 5) mises sur les deux épaules et autour de la taille. Sous la cuirasse on voyait, couvrant le feutre et les cuisses, la « Tunica » fendue en lanières (**25.** 2. 3. 5. 7. 10); elle servait de doublure à la cuirasse. A l'époque des empereurs, on portait des cuirasses de cuir ou de toiles garnies d'écailles de métal, ou bien des cuirasses de chaînes de métal, sorte de cotte de mailles (**25.** 8). Le bouclier était en bois, en peau de bête et en fer convexe, rond, carré ou sexagone, et muni d'emblèmes de métal selon le genre de troupe (**25.** 2 3. 6 à 8). Les armes offensives consistaient en un court glaive (gladius, **25.** 3. 5 et suivants), qui se portait à la hanche droite, plus tard, en un long glaive « Spatha » qui se portait sur le côté gauche et en deux javelots dont l'un, le célèbre « Pilum » (**25.** 1. 7), était muni d'un fer long et mince et d'une pointe barbelée. Il y avait encore des frondes. Peu à peu l'armure byzantine fut adoptée par les Romains; elle était plus pittoresque, mais inférieure à celle des Romains (**26.** 12 à 14). Le développement des armes italiennes se fit en conformité avec l'armure de l'Europe occidentale; elle a été décrite plus haut (voir **28** à **31.** **27.** 1 à 5. 6. 11. 14,. char, porte-drapeau milanais **27.** 6).

Jusqu'au XIIe siècle les ustensiles italiens tiennent, dans les parties essentielles, le milieu entre le genre romain et le genre byzantin. Les meubles des églises surtout, les sièges épiscopaux (**27.** 17. 19) en bois ou en marbre portent le caractère romain; les trônes séculiers sont de style byzantin. Le célèbre trésor de la cathédrale de Mouza porte aussi un cachet byzantin. Dans ce trésor se trouve le peigne de la reine Théolinde (**27.** 20), un bénitier (**27.** 21) et ce qu'on appelle « la couronne de fer » (cette couronne est un cercle de plaques d'or, **27.** 22 deux plaques étendues); ces bijoux sont couverts de pierres précieuses et d'émaux; ces émaux forment un feuillage qui remplit les coins entre les rosaces d'or repoussé

III

Les Espagnols



Il semble, d'après la tradition, qu'une race foncée habitait le pays ibérien au moment où les Phéniciens s'y établirent; cette race se vêtissait de peaux de bêtes à l'époque romaine, les habitants des Baléares portaient, en hiver, des peaux de brebis; en été, ils allaient presque complètement nus. L'arme principale des Ibériens était la fronde; chacun portait sur lui trois frondes; la première autour de la tête, la deuxième autour du corps, la troisième dans la main. Les Phéniciens qui chassèrent les habitants primitifs vers le nord importèrent l'art de tisser et de teindre; on commença à porter des vêtements de laine filée et de toile; on apprit la fabrication de la pourpre de toutes les couleurs et on en ornait ses vêtements. Le vêtement phénicien entra en usage; on superposait des tabliers de couleurs criardes qu'on attachait aux hanches, et on jetait un col rond sur le haut du corps (vol. I. 9. 17). Plus tard, les races celtiques inondèrent le pays et se mêlèrent à ses habitants; cette race mixte était généralement appelée Celtibères. Seuls, les habitants des îles et ceux des Pyrénées conservèrent leur origine primitive. Le principal vêtement des Celtibères était un manteau noir de laine floconneuse avec bordure de pourpre pour les chefs; on s'entourait les jambes de bandes poilues, on portait aussi le pantalon. Le costume des femmes était en étoffe multicolore comme celui des femmes britanniques et gauloises; ce costume était composé, comme celui des Gauloises, d'une longue « tunika » à ceinture, munie de manches ou seulement de fentes pour passer les bras, et d'un manteau. Les hommes et les femmes laissaient tomber la chevelure intacte sur les épaules; dans d'autres contrées, les femmes fixaient une petite baguette perpendiculairement sur la tête, l'entouraient d'une partie de leur chevelure et laissaient tomber, de la pointe de cette petite baguette, un voile noir; ailleurs, les femmes mettaient un collier de fer d'où partaient, de la nuque par-dessus la tête, deux cornes se recourbant sur le front; sur ces cornes, elles posaient le voile; quelques-unes portaient un bonnet qui entourait le derrière de la tête et s'élargissait vers le haut, comme un tambourin. Pour couvre-chef, les Celtibères se servaient à la guerre de leur longue chevelure qu'ils nouaient sur le haut du crâne; au-dessus ils mettaient une calotte tressée de tendons d'animaux; les chefs portaient un casque d'airain avec des panaches rouges, ils avaient aussi une cuirasse et des cuissards. Le bouclier était rond ou carré et de grandeur variée; celui des Lusitaniens était rond, tressé de tendons d'animaux, creux à l'intérieur et muni d'une longue courroie. Les Celtibères savaient se servir de la fronde avec une redoutable assurance. Après les Tyriens, les Carthaginois firent invasion dans le pays. Au sujet de leur costume, on n'a pas de renseignements.

Quand l'Espagne devint une province romaine, les Espagnols devinrent aussi romains de mœurs et de costume. Les Romains furent suivis par des races germaniques, les Vandales et les Goths, qui adoptèrent le costume romain. Les Goths furent vaincus par les Arabes, ou plutôt les Maures, comme on appelle d'habitude les Arabes espagnols. Sous leur domination, les sciences, les arts, le commerce et l'industrie étaient florissants. Cependant les figures plastiques qui nous renseignent sur le costume des Maures datent du xve siècle, époque à laquelle le pouvoir arabe avait déjà succombé sous les armes chrétiennes (vol. I. **81.** 7 à 11). Les principales parties du costume mauresque étaient un long et vaste vêtement, avec une écharpe bigarrée comme ceinture; de longs et larges pantalons, attachés aux chevilles; de hauts souliers et un turban; un fichu d'étoffe fine entourant la tête et le cou de façon à laisser tomber les deux bouts sur les deux épaules; et par le mauvais temps, un capuchon; le capuchon se mettait par-dessus, le turban et le fichu dessous. Les hommes de qualité se servaient d'un vaste vêtement supérieur avec des manches larges et avec deux bavettes à la fente de la poitrine, et d'un vêtement ressemblant à la pœnula romaine. Les femmes mettaient deux robes à la fois; celle du

dessous descendait à la moitié des mollets; l'autre était un peu plus courte et ouverte par devant; elles portaient de longs et amples pantalons, attachés aux chevilles, des souliers et un turban bas ; puis un grand châle, genre manteau, dont elles s'enveloppaient presque entièrement en sortant.

Fig. 13

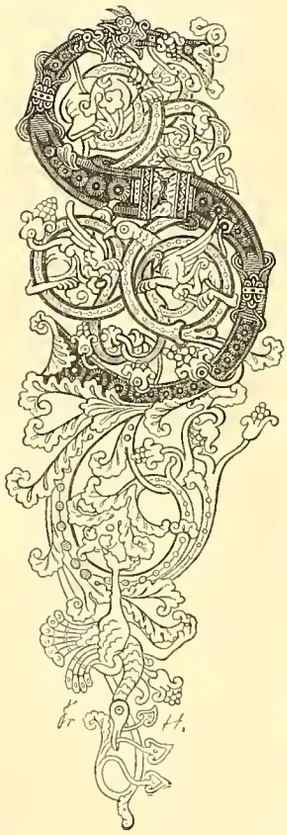
Avec les sciences arabes, une partie du costume arabe se propagea dans l'Europe occidentale et, même en Italie. Les figures plastiques datant des IXe, Xe et XIe siècles, (Fig. 13) laissent présumer que la différence entre ce costume de l'Europe occidentale et le costume romain a été opérée précisément par le costume arabe. Les femmes avaient le turban et les vêtements supérieurs traînants avec manches en entonnoirs ; les hommes avaient de longs vêtements à amples manches, les culottes courtes ou les longs pantalons avec les courroies artistement entre lacées, le manteau à capuchon avec manches pendantes : Tous ces objets de costume ont évidemment un caractère asiatique. Quant au costume guerrier des Européens occidentaux, on est certain qu'il a été emprunté en partie aux Sarrazins; nous en avons la preuve dans les ornements mêlés d'inscriptions cufiques que l'on trouve sur les vêtements encore existants de gentilshommes allemands et français des Xe et XIe siècles. Les figures plastiques de guerriers espagnols que l'on voit dans un manuscrit espagnol de la fin du XIe siècle (**27.** 25. à 27), ainsi qu'un cachet espagnol du commencement du XIIe (**27.** 24) confirment la ressemblance du costume guerrier des Normands avec celui des Espagnols représentés sur la tapisserie de Bayeux. Au sujet des boucliers normands qui ressemblaient à nos cerfs volants, nous apprenons qu'ils avaient été imités des boucliers des Sarrazins originaires de la Sicile.

PEUPLES GERMAINS

(De 1200 jusqu'à la fin du moyen âge)

I

Les Scandinaves



Sous la domination des chrétiens en Scandinavie, les Germains parvinrent à y fonder des villes de commerce et à y introduire avec leurs marchandises leurs mœurs et leurs costumes. Au commencement du XIIe siècle, les mœurs allemandes se répandirent sur le Danemark, et, à la fin du même siècle, elles avaient pris racine sur tout le sol scandinave. Seuls, les habitants des forêts et des montagnes difficilement accessibles et ceux de l'Islande conservèrent leurs habitudes primitives. A côté des Germains, la Russie entretenait, depuis l'époque ou elle était tombée sous la domination des Varègues, un grand commerce avec le nord de la Scandinavie. La parure des femmes suédoises qui nous semble si originale, montre une ressemblance si frappante avec celle des Slaves orientaux que nous sommes obligés de considérer son origine comme absolument étrangère. Nous manquons de documents jusqu'au XVIe siècle. Les seuls que nous possédions attestent une complète conformité du costume scandinave avec le costume germain. Nulle part il n'y a de traces de costumes nationaux. Le costume scandinave résulte d'emprunts faits aux costumes étrangers.

C'est, avant tout, le costume des habitants de la basse Allemagne, qui entra en vogue chez les peuples scandinaves, car il convenait mieux à leur principale occupation de navigateurs que le costume des habitants de la haute Allemagne; ce dernier servait de costume de luxe. — On peut affirmer que le costume allemand s'est montré plus tôt que les Allemands eux-mêmes. — Déjà, au XIe siècle, surtout sous le règne d'Olaf le Calme, les modes nouvelles s'étaient développées avec le luxe. Les costumes étaient ou importés tout faits, ou bien confectionnés dans le pays d'après des modèles étrangers. Les éléments scandinaves que nous remarquons dans les représentations plastiques des costumes de ce pays, ne sont que des modifications exigées par le climat septentrional. Tout considéré, on ne peut accepter comme originaux que les costumes des Lapons et des Finlandais; ces peuples n'ont été guidés, dans le choix de leurs costumes, que par les exigences du climat, jamais par les modes étrangères.

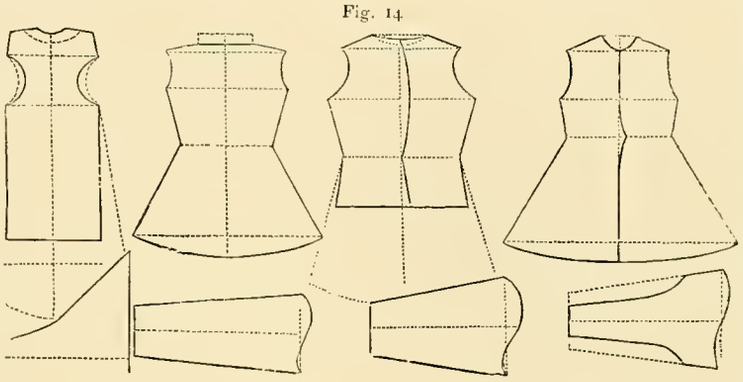
On doit présumer que les gens du peuple, surtout les colons des lointaines vallées, ne s'occupaient guère de la mode. En effet ceux-ci portaient encore au XIIIe siècle l'ancien pantalon de toile entouré de courroies tout autour des jambes, ou bien le pantalon court avec des bas, ainsi que l'habit qui servait en même temps de chemise (**28.** 1); ils ajoutaient, lorsque c'était nécessaire, soit une couverture de peau, le Feldr, jetée sur les épaules *ad libitum* (**28.** 5), soit un deuxième habit avec capuchon fixé ou séparé, et de longues manches ou seulement des fentes pour passer les bras (**28.** 2), des souliers à lacets et un chapeau à bords tombants.

Le vêtement de dessus avec capuchon a subi dans toutes les classes les mêmes changements que chez les peuples voisins du sud-ouest (comp. **6**, 23. 25. **18.** 22. 24. **33.** 8. **34.** 7). D'après les rares représentations plastiques de cette époque, les hommes des classes élevées portaient (**28.** 6. 8.) de longs bas collants, sans souliers, mais probablement munis de semelles de cuir, un habit tombant jusqu'aux genoux ou jusqu'aux chevilles et un manteau de coupe rectangulaire. Les Juifs portaient en outre le chapeau pointu (**28.** 7. 8). Les Scandinaves libres laissaient tomber leur chevelure jusque sur les épaules, tandis que les autres étaient forcés de couper leurs cheveux courts (**28.** 1). Le costume féminin était alors à peu près le même. Les femmes portaient, comme les Allemandes, une robe qui leur servait de chemise et de robe de chambre et qui traînait par terre (Fig. **14.** 2). Celle-ci avait de longues manches étroites avec une large fente s'ouvrant presque sur la poitrine; la fente était cachée par un fichu. Par-dessus cette espèce de robe de chambre, les femmes portaient, quand c'était nécessaire, une deuxième robe généralement un peu plus courte (**28** 3. 4. comp. **11.** 2. 21), collante

à peu près jusqu'aux hanches (Fig. 14. 1), avec de courtes manches (28. 3.) ou de longues manches s'élargissant considérablement vers le bas (28. 4 Fig. 14. 3 comp. 8. 11. 11. 20. 19. 12. 18). La robe de chambre des femmes de qualité était garnie au bord des manches, de tresses d'or, sur la poitrine et la gorge, d'une grande agrafe (28. 11. 19. comp. 33. 13. 14); pour faire adhérer la partie supérieure de la robe, on la laçait sous les bras (comp. 11. 20). Elles avaient leur longue chevelure relevée et la tête et le cou enveloppés d'un fin fichu (28. 3 comp. 4. 18 22) tourné en forme de turban, d'après l'ancienne mode germanique qui régnait déjà parmi les femmes anglo-saxonnes; elles mettaient quelquefois aussi un fichu plus petit. Les jeunes filles laissaient tomber leurs cheveux librement (28. 4) ou les couvraient d'un chapeau. Ce costume répond exactement à celui d'une princesse décrit dans le « Rigsmaal » : « Sur la tête le bonnet, au cou une parure et un fichu, des lacets sous le bras; » et, à un autre endroit : « Elle était assise voilée, une parure sur la poitrine, avec une longue traîne à sa robe bleue. » Comme vêtement protecteur, les femmes portaient l'ancien manteau fermé tout autour en haut, fendu latéralement dans la moitié inférieure (28. 3. comp. 4. 18. 19. 3); mais, dans les occasions solennelles, elles portaient un autre manteau (28. 11. souvent doublé de fourrure et de coupe demi-circulaire; il était jeté sur les épaules et fixé sur le haut de la poitrine par un ruban ou une cordelière double. On avait l'habitude de passer la main droite dans la cordelière pour la tendre et pour maintenir le manteau à sa place (comp. 33. 14). Il est probable que les femmes d'alors, d'après l'ancienne coutume, portaient un pantalon court sous la chemise, ce pantalon n'avait pas de fond et était fendu ; les femmes de basse qualité n'avaient pas de traîne à leur robe de chambre, mais des jupes qui tombaient seulement aux chevilles. Dans les saisons rigoureuses les femmes comme les hommes, se servaient de toute espèce de manteaux.

Jusqu'au milieu du XIVe siècle, le même costume fut maintenu avec de rares variations. Les représentations plastiques de la seconde moitié de ce siècle, montrent clairement la transition de costume de la basse Allemagne au costume scandinave. La plupart de ces figures sont l'image du costume en vogue dans la première moitié du XIVe siècle; quelques-unes seulement témoignent de la transformation qui s'est opérée dans le costume scandinave vers la fin de ce siècle. A ce moment, le costume masculin se composait, outre la chemise, d'abord de pantalons étroits et longs qui s'attachaient en haut autour du corps, par une corde. Il était d'usage de faire chaque jambe de couleur différente. A ces pantalons s'ajoutait un habit descendant jusqu'aux genoux ou au dessous (28. 43. 45. 29. 1. 21. et suivants) cet habit était assez collant en haut, et se retroussait en petit plis au moyen d'une ceinture (Fig. 14. 4); les manches de l'habit étaient longues et étroites (Fig. 14. 5) ou assez amples (29. 21). L'ancien capuchon restait en vogue, surtout parmi les ouvriers et les marins. Ce capuchon était cousu à l'habit, mais souvent il formait un habillement à part avec un col à la partie supérieure pour couvrir les épaules (29. 1. 36. 38). Le vêtement de dessus que les gens de qualité mettaient par-dessus l'habit, descendait souvent jusqu'aux pieds et s'élargissait vers le bas ; on le laissait ou tout à fait sans manches (28. 48), ou avec de larges manches (28. 50); peu à peu on exagéra la largeur de ces manches au point de les faire toucher terre. Ce vêtement de dessus était fendu du cou à la poitrine (28. 16), ou jusqu'à la ceinture et garni d'agrafes ou de boutons; les gens de qualité le garnissaient de fourrure (28. 16. 48). La ceinture était toujours, d'après l'ancienne coutume, en métal et se composait de nombreux petits chaînons, mais elle ne se portait plus exclusivement à la taille (28. 43. 45) mais quelquefois comme ornement autour des hanches (29. 21). Le manteau était toujours celui décrit plus haut, venant de derrière par-dessus les épaules et fermé sur la poitrine; il gardait aussi sa coupe demi-circulaire (29. 10), mais il fut raccourci plus tard (28. 41. 42. 29. 43). Comme vêtement protecteur on se servait d'un manteau de coupe similaire fermé sur l'épaule droite ou muni de boutons (comp. 36. 14); ce manteau avait généralement un capuchon et différait peu de l'ancien manteau à capuchon. Dans les représentations plastiques on ne trouve, outre les pantalons se terminant en bas, aucune espèce de chaussures; cependant on doit supposer, du moins pour les gens du peuple, l'usage de la chaussure ancienne. Les pantalons se terminaient par un pied pointu du bout; ce bout était rembourré, il y avait une semelle de cuir. Comme couvre-chef on avait, avec le capuchon, des casquettes de formes différentes. Des bonnets pointus à bords relevés et à fentes latérales (28. 41. 42. 29. 12. 13), des bonnets en forme de sac avec bords raides (28. 43. 45. 50. 29. 21. 26. 34); et encore, mais plus rarement le bonnet collant en usage au XIIIe siècle dans les pays voisins; ce bonnet s'attachait sous le menton (29. 15). La chevelure longue ne restait plus que comme ornement distinctif des rois (28. 48).

Fig. 14.



Les vêtements énumérés ci-dessus sont restés sans modification jusqu'à peu près dans le milieu du siècle ; mais ensuite on en vint à les rétrécir et à les raccourcir considérablement. L'habit (Fig. 14. 6) devint si court qu'il couvrait à peine les hanches (29. 26. 40. 47. 48) et si étroit qu'il fallait par devant, le fendre du cou jusque sur le corps, à cette fente on mettait des boutons et des agrafes; de même les manches (Fig. 14. 8) se fendaient par derrière, du poignet au coude (comp. 36. 9. 13. 14. 18). L'habit s'était transformé en dolman. Les chevaliers raccourcissaient les manches du dolman ou les mettaient tout à fait et jetaient le dolman par-dessus l'armure (comp. 37. 16. 21). La ceinture était ou supprimée, ou portée sous les hanches comme ornement; elle était maintenue par des crochets couverts. La classe ouvrière cependant mettait toujours sa ceinture d'étoffe ou de cuir autour de la taille (28 42. 29. 18. 19.) On se mit alors à porter une sacoche de cuir suspendue sur le devant de la ceinture ainsi qu'un poignard que l'on enfonçait dans les anneaux de la sacoche (comp. 36. 7. 9). Le dolman qui convenait peu au climat septentrional, rendait nécessaire un vêtement de dessus plus long; mais ce dernier aussi se rétrécissait selon la mode, surtout sur le haut du corps (comp. 36. 9). En bas, ce vêtement restait assez ample (Fig. 14. 7), il avait encore des manches plus amples que le dolman, la mode suivait ses caprices, on les

laissait tomber jusque vers le coude par devant, mais par derrière, elles dépassaient le coude de beaucoup. A cette époque on commença à denteler les bords des vêtements (29. 53 comp. 36. 7). A côté de ce vêtement de dessus, d'autres encore étaient en usage, plus amples et plus longs, tels que la houppelande et la housse. La houppelande était un ample pardessus ouvert par devant avec de longues manches; elle s'attachait à la taille par une ceinture ou une cordelière (30. 22); les femmes la portaient aussi (30. 11). La housse, un nom nouveau pour un vêtement ancien, ressemblait à ce mantelet sans manches fermé tout autour par en haut, fendu plus ou moins des deux côtés (29. 11) et muni souvent d'un capuchon. Le capuchon passait toujours pour le vêtement protecteur le plus en vogue; il avait pris de nombreuses formes et variait aussi en grandeur. Tantôt il collait à la tête, tantôt il était ample et muni d'une pointe qui, peu à peu s'allongeait et formait une queue tombant jusqu'aux mollets (comp. 36. 8). Il couvrait le corps par devant jusqu'aux genoux, et derrière il tombait jusqu'au milieu du dos (29. 27). Au XIVe siècle, on confectionnait tous les vêtements en étoffes multicolores. Indépendamment des dentelures qui bordaient les vêtements, on se servait de petits grelots (29. 50. 30. 34,). Cet ornement vint directement de l'Allemagne. Une chronique suédoise de l'an 1360 dit, en parlant de l'entrée solennelle du duc de Meklembourg Albrecht comme roi de Suède, « quelque pauvre que soit un homme venant d'Allemagne, il a toujours un glaive en main, et lorsqu'il danse, ses grelots dorés l'accompagnent de leur tintement. » On portait ces grelots à la ceinture ou pendus aux épaules après des cordelières et des courroies. Au milieu du siècle, le luxe prit des proportions considérables. On chercha alors à l'arrêter. Une ordonnance édictée vers 1350 établit que toute personne possédant 80 marks avait le droit de porter une tunique de bon drap; celle qui possédait le double pouvait y ajouter un habit; si l'on justifiait d'une fortune de 320 marks, on avait le droit de porter en outre un manteau, mais il ne devait pas être doublé de fourrure. Les savants et les prêtres pouvaient s'habiller à leur guise.

Le costume féminin subit la même transformation que le costume masculin. D'abord on chercha à mieux faire coller le corsage et les manches (29. 8 comp. 36. 2. 5). Or comme la partie inférieure de la robe était taillée dans la même pièce que le vêtement entier, il fallut rétrécir l'ampleur du corsage au moyen de nombreux plis. On laissa au vêtement de dessous sa longueur traînante, lorsqu'on voulait s'en servir de robe de maison (29. 37); on la laça ou la boutonna derrière ou sous les bras; on fit de même pour les manches de la main au coude (comp 36. 3. 17. 20) : Le vêtement de dessus avait toujours une traîne, les manches étaient longues ou courtes; les manches courtes descendaient aux coudes, par derrière elles se continuaient en une bande de largeur différente dans toute la longeur du bras (comp. 36. 2. 5); plus tard cette bande tombait jusqu'aux jarrets et jusqu'à terre. La ceinture était devenue inutile avec ce vêtement; mais, lorsqu'il y en avait une, elle entourait les hanches sans les serrer (comp. 36. 20). Un autre vêtement de dessus, en vogue parmi la noblesse et la riche bourgeoisie, ressemblait à la houppelande des hommes (28. 46 à 49); il collait en haut s'élargissant par le bas, était fendu au cou jusque sur la poitrine, ou complètement. Ce vêtement était garni de fourrure; on y joignait quelquefois une ceinture. Le manteau ne servait que dans les occasions solennelles; on le fixait au milieu de la poitrine par une grande agrafe, et non plus, comme anciennement par une double cordelière sur le haut de la poitrine. Les fillettes portaient la chevelure libre (28. 16. 17); les femmes mariées avaient des boucles ou des nattes roulées autour des tempes (comp. 36. 5). Les femmes des basses classes portaient avec l'ancien costume national le chapeau masculin ou un simple fichu de tête.

Dans la deuxième moitié du XIVe siècle on confectionna la robe de dessous, la vraie robe de maison avec un corsage séparé (29. 24. 25), les manches restèrent étroites ou formèrent l'entonnoir vers le poignet. La jupe, qui s'adaptait au corsage, collait jusqu'à la moitié des cuisses (29. 24), sa traîne resta à la longueur accoutumée. Jusqu'à la fin du siècle, la robe de dessus ne subit dans sa forme que de légers changements. Ce n'est que pour les servantes des gens de qualité qu'on trouve un vêtement ressemblant à la « souquenille », qui se portait déjà au XIIIe siècle en Allemagne; cette robe se composait d'un large lé de devant et de derrière qui était assemblé par des coutures sur les épaules (29. 22. comp. 33. 16).

Au XVIe siècle, ce vêtement formait encore une partie du costume national féminin en Gothelande et en Laalande. (31. 14. 17). Pendant que les hommes raccourcissaient leur manteau, les femmes de qualité donnaient au leur une telle longueur qu'elles étaient obligées d'en jeter la traîne sur les bras pour avoir les mouvements des jambes libres; des femmes du peuple portaient une petite pèlerine; les femmes de la bourgeoisie se servaient, au lieu de manteau, d'une houppelande fermée ou ouverte par devant (28. 51. comp. 40. 17). C'est à cette époque que l'on trouve les premiers tabliers dans les représentations plastiques (29. 25). Le chapeau masculin restait en usage comme couvre-chef (29. 8.), ainsi que le fichu de tête qu'on laissait tomber en plis (29. 23. 24. 35. 37) ou que l'on nouait plissé sous le manteau (29. 25). On portait encore des bonnets simples collants (29. 3) ou des bonnets en forme de chapeau dont la calotte se terminait par une longue pointe, tandis que le bord, très raide, formait visière avançant en forme de toit par-dessus le front; par derrière le bord tombait sur la nuque et formait bavolet (29. 22). Il existait des couvre-chefs pointus (29. 2), qui enfermaient la figure et tombaient jusqu'aux épaules; ces derniers n'étaient portés que par les femmes mariées. La chevelure tombait librement; quelquefois on en formait des nattes dont on entourait la tête; la chevelure était ainsi cachée par le couvre-chef. La chaussure ne changea point; les femmes ne paraissent pas avoir fait un usage aussi exagéré des ornements dentelés et des grelots que les femmes allemandes; du moins les figures ne le montrent pas.

Au XVe siècle, la mode des vêtements collants fut poussée jusqu'à l'indécence. Les représentations plastiques de cette époque, peu nombreuses, suffisent pour démontrer les rapports existant entre le costume scandinave et celui des pays voisins du sud-ouest. Le costume masculin de la première moitié du siècle montre, tout en conservant les longs et amples vêtements de dessous, la tendance effrénée qu'on avait de sangler le corps. Il y avait des pantalons d'étoffes solides et élastiques qui collaient naturellement, ils étaient munis par devant d'une espèce de capsule dont l'usage est indiqué par la gravure (32. 17. comp. 41. 2. 13).

La » Schecke » ou le « Lender », comme le nommaient les chevaliers, restait d'abord presque sans changements; seules ses manches subirent des modifications dans la forme. On les faisait plus ou moins amples (comp. 37. 7), quelquefois elles avaient la forme de vrais sacs fermés en bas, avec des fentes pour passer les bras (comp. 40. 3); cet arrangement exigeait une seconde paire de manches, fixées en dessous à l'habit même ou faisait partie d'une veste de dessous. La mode bourguignonne de rembourrer les épaules avec du coton et de les surélever ne trouva pas plus accès en Scandi-

navie qu'en Allemagne. Les basses classes gardaient la ceinture et l'habit ancien descendant jusqu'aux genoux et ouvert sur la poitrine (30. 1). Le vêtement de dessus le plus en usage parmi les deux sexes de toutes les classes était la houppelande, habit ouvert dans toute la longueur sur le devant et muni d'une ceinture ou d'une cordelière (30. 11. 22). Le pardessus fermé et muni d'une ouverture triangulaire pour passer la tête (30. 2. 4. 5) et de manches moyennes ou de fentes pour les bras (30. 10) restait en usage et se portait quelquefois avec ceinture (comp. 28. 48. 40. 12). Du pardessus fermé sans manches se formait ce qu'on appela le « Tappert » (comp. 40. 14). On coupait le « tappert » à partir des épaules (comp. 40. 13) de sorte qu'il restait ouvert des deux côtés. Sous cette forme, le tappert resta fort longtemps le costume de cérémonie des princes (43. 7); ceux-ci le garnissaient d'une pèlerine d'hermine fermée (comp. 37. 3. 4. 43. 21) ou ouverte sur la poitrine (32. 31) et ils attachaient le tappert sous les aisselles par une agrafe (30. 13). Les tapperts se trouvaient de toutes les longueurs, il y en avait avec un col droit (30. 13) ou avec capuchon (comp. 40. 15. 43. 21); toutes les formes de tappert restèrent en usage jusque dans le siècle suivant. Les marins se servaient du col tombant pour se protéger, ils en mettaient souvent deux (32. 26), parmi les couvre-chefs le chapeau était en faveur, il était de formes différentes, plus ou moins pointu, à bords écartés (30. 1. comp. 48 .5), on se servait également d'une calotte conique ou pointue, à bords relevés et recourbés en dehors, ou fendus (30. 4. 7. 22. 29), quelquefois encore c'était une calotte en forme de sac avec bords raides (30. 30); enfin il y avait le chaperon muni d'un gros bourrelet; bourrelet entouré d'un bandeau de soie qui passait autour du menton (32. 8 comp. 40. 21) et maintenant ainsi le chapeau sur la tête, quelquefois le bandeau pendait par un bout sur le côté; enfin le chaperon présentait de nombreuses formes (comp. 40. 1. 3. 9. 14. 41. 18).Dans le peuple, l'antique capuchon se maintenait toujours, seul ou surmonté d'une calotte (30. 10. 32 1. 6. 7). Les chaussures étaient alors pointues et tellement échancrées sous les chevilles, que l'empeigne et le contrefort n'étaient rattachés ensemble que par la semelle (30. 16 & 21); il y avait des bottes assez hautes, à revers (32. 2. 7. 10) ; elles étaient souvent lacées par devant ou par derrière (32. 10), car, lorsqu'elles n'étaient point lacées, elles pendaient d'une façon gênante autour des jambes (32. 7.)

Dans la deuxième moitié du xve siècle le costume montrait encore une bien plus grande variété; il devint si étroit qu'il dût forcément prendre une autre forme. On inventa alors un costume tout à fait différent, ce costume fendu du xvie siècle. Le dolman, quoique exagérément étroit et court, fut encore rembourré (32. 17). La respiration devenant difficile dans ces camisoles de force, on les munit sur la poitrine d'une grande ouverture (32. 17) que remplissait la chemise. En même temps on commençait à allonger un peu cet habit (30. 12. fig. 14. 9. 10); le pan ne se coupait plus dans la même pièce, on le fixait séparément; en outre on fendait les manches par de petites entailles transversales ou dans toute leur longueur. Le tappert perdit ses manches en forme de sac (comp. 40. 8) qui furent remplacées par des manches ouvertes d'une ampleur moyenne; on continua alors la fente sur la poitrine, on la munit de boutons, autour du cou on ajouta une large pèlerine. (30. 6), généralement en fourrure; enfin on fendit le tappert dans toute sa longueur; on l'arrangea de façon à pouvoir le boutonner; on lui donna une pèlerine carrée (comp. 41. 11) ou un col qui tombait des deux côtés de la fente en se rétrécissant (30. 8 comp. 41. 20). Cette espèce de tappert fendu par devant apparut vers la fin du xvie siècle. Les autres espèces de tappert avec fentes pour les bras et ouverts sur les côtés restèrent en usage (comp. 41. 8. 16). Les couvre-chefs furent maintenus; les princes entouraient leur chapeau d'une couronne (30. 12). Par dessus les souliers pointus on mettait de petits sabots avec becs (30. 12) pour maintenir les longs becs des souliers en position pendant la marche.

Le costume féminin du xve siècle avait un caractère sévère; les artistes de cette époque en revêtent leurs madones et leurs saintes (30. 32). La robe de dessous, aussi bien que celle de dessus, collait sur les bras et le haut du corps (comp. 40. 19. 20); le vêtement de dessus était lacé dans le dos. Les deux vêtements montaient jusqu'au cou ou avaient un corsage décolleté découvrant fortement le cou et la poitrine, voire même les épaules. Lorsque l'ouverture se terminait par une pointe vers la ceinture, on couvrait le corsage d'une pèlerine plus large par derrière que par devant. La ceinture était immédiatement sous la poitrine. Souvent on ne mettait qu'un manteau sur le vêtement de dessus. Les femmes honnêtes cachaient l'ouverture du corsage par la chemise qui montait jusqu'au cou; souvent elles mettaient un plastron dans la partie inférieure (30. 32). Le manteau avait quelquefois un col comme le vêtement de dessus (comp. 40. 20). Les femmes se servaient du tappert dans toutes ses formes en guise de manteau (comp. 40. 23). Le vêtement de dessus reçut plus tard, au lieu de ses manches étroites, de très longues manches pendantes (comp. 40. 16. 18. 22. 23), qui étaient quelquefois dentelées. A côté des ornements de tête déjà en usage, les femmes mariées adoptèrent encore des bonnets qui encadraient la figure d'un bourrelet épais de petits plis (comp. 36. 17. 19. 21. 40. 17. 19); sur la partie postérieure de ce bonnet, les femmes mettaient une « gugel » blanche, qui avait à son bord inférieur un bourrelet ruché (comp. 36. 21). Le « Henin » était aussi en vogue; c'était un cône pointu ou aplati surmonté d'un voile étendu et arrangé sur des montures spéciales en fil de fer (comp. 40. 20). Les changements que subit le costume féminin dans la deuxième moitié du xve siècle furent plus notables. Le vêtement de dessous ne changea que peu, mais les transformations de celui de dessus furent fort nombreuses. La coutume de couper le corsage et la jupe séparément devint de plus en plus générale; on faisait le corsage court et l'on fixait la jupe par une ceinture; lorsque le corsage était plus long, la robe n'avait point de ceinture. L'ouverture du corsage ne descendait plus seulement sur la poitrine, mais encore dans le dos jusqu'à la taille, (32. 27. comp. 42. 3) en montrant ainsi la nuque et la poitrine; quelquefois ces ouvertures étaient cachées par la chemise et par un fichu chez les servantes (comp. 42. 7). Des robes fermées jusqu'au cou restaient aussi en usage (comp. 42. 1. 2). On peut supposer que la mode allemande du xvie siècle, d'après laquelle on formait des vêtements d'une seule pièce munis d'une bande de couleur différente du bas de la poitrine jusqu'au bord inférieur était en vogue aussi en Scandinavie (comp. 42. 4). Vers la fin du siècle, on imagina des robes plus amples et fréquemment plissées sur la poitrine; on les relevait et on les fixait au bas du cou par une agrafe (comp. 42. 6). Les modèles des manches étaient nombreux. Les manches étroites étaient plus fréquentes que les amples; les manches amples tombaient jusqu'au sol; elles étaient garnies de fourrure ou découpées en lanières (comp. 42. 2. 4). Les manches étroites ne tombaient que jusqu'à la moitié de l'avant-bras (comp. 42. 11. 13), elles étaient fendues en différents endroits, surtout au coude, et les fentes étaient remplies par des bouffants d'étoffe blanche, rarement d'étoffe de couleur (comp. 42. 8. 9). On se servait encore de manches en forme de sac (comp. 42. 1). Quelquefois on supprimait les manches au vêtement de dessus, d'après les modes françaises et anglaises; mais on laissait sortir des amples trous pour les bras des manches de dessous tout spécialement adaptées; ces manches étaient également munies de fentes et de bouffants (30. 31). Les femmes des classes les plus élevées adoptaient d'après la mode bourguignonne, un petit corsage particulier sans manches, très échancré et garni sur toutes les coutures

de fourrure ou de larges bordures perlées (**32.** 27). Quant aux couvre-chefs, les figures plastiques ne nous en disent presque rien; il paraît que les nombreux modèles de parure de tête en vogue en Allemagne ne trouvèrent que peu d'accès en Scandinavie. Le fichu de tête était souvent employé seul, en double et en triple, entourant le manteau et couvrant les épaules. On avait coutume de raidir ce fichu par une doublure de forte étoffe et de l'arranger en forme de toit au-dessus du front. On se servait fréquemment d'une parure de tête en forme de turban; c'était un large bourrelet entouré d'un bandeau passant sous le menton (comp. **42.** 23). Les servantes portaient une espèce de bonnet en forme de cône aplati et par-dessus un fichu transparent qui descendait sur le front et tombait dans le dos (comp. **42.** 7). Des représentations plastiques de la Scandinavie nous montrent encore d'autres couvre-chefs : une petite calotte ronde, collante, de laquelle sortent les longues nattes par-dessus les tempes (**30.** 31) et un bonnet pointu en forme de diadème garni aux tempes de deux plaques en repoussé et de pendeloques; la chevelure entoure l'occiput en nattes (**32.** 27). C'est à cette époque que prirent naissance les longs voiles flottants de tissu transparent; ceux-ci se fixaient à l'occiput.

Les Lapons (**31.** 1. 2), une petite race aux yeux fendus à la chinoise, à la peau jaunâtre et à la chevelure noire et raide, se vêtissaient, comme aujourd'hui, d'habits fermés, de pantalons, de calottes et de capuchons en peau de bête; pour l'été on se servait de drap. Quoique, pendant neuf mois de l'année, le sol de leur patrie soit couvert de neige, il règne au cœur de l'été une telle chaleur que les Lapons peuvent se passer de chaussures (**31.** 1). En hiver, ils portaient, à cette époque, des souliers plats, pointus et recourbés comme une corne; ces chaussures leur rendaient plus facile la marche sur la neige et la glace. Leurs armes de chasse de prédilection étaient l'arc et les flèches; les pointes des flèches étaient en pierre. Il y a un demi-siècle, on rencontrait encore des armes et des outils en pierre. Les femmes allaient vêtues comme des hommes. Au jour de leur mariage, les femmes mettaient plusieurs habits (**31.** 2) d'hermine ou de bandes de drap multicolores; l'habit de dessus était court avec d'amples manches et dentelé par le bas. Elles portaient une ceinture, autour du cou une parure de plaques de métal ciselées à jour et des perles que l'on trouve dans les fleuves de leur patrie; un chapeau dont le bord était couvert de queues de bêtes ou de pièces de fourrure en forme de feuille.

Les Finlandais ont des cheveux blonds, rougeâtres ou rouges, ils se vêtissent de préférence de peaux de bêtes. A cette époque ils portaient des bas de fourrure au lieu de pantalons (**31.** 3). Ces bas, ainsi que les manches, étaient entourés de courroies, la tête était couverte d'un bonnet de fourrure. Leurs chaussures pour la neige ressemblaient à celles des Lapons, leurs armes de chasse étaient un arc et une forte lance. Dans ces contrées polaires, où le jour et la nuit durent six mois, végètent encore les Biarmes qui se nourrissent du produit de leur chasse et de leur pêche (**31.** 4. 5). Leur costume ressemble à peu près au costume finlandais; leur bonnet ou capuchon était souvent fixé à l'habit qui était plus long chez les hommes que chez les femmes. Sur cet habit ils mettaient une peau qui avait encore la tête de la bête. Les hommes entouraient leurs couvre-chefs d'une pièce d'étoffe (**31.** 5) qui tombait sur les oreilles; les femmes (**31.** 4) portaient un chapeau cylindrique en peau, de hauteur moyenne, sur le devant duquel étaient fixées deux cornes. Les deux sexes se servaient de l'arc comme de l'arbalète qui était alors très répandue parmi les habitants du nord. Les races germaines vivant dans ces contrées hivernales se voyaient forcées d'adopter un costume de fourrure. Leur costume se rapprochait du costume paysan du XIIIe siècle. Les habitants du nord (**31.** 6) portaient de courts pantalons collants, en peaux de bêtes ou en cuir, joints au bas; un habit descendant aux genoux, fermé tout autour et garni de fourrure en haut et en bas, ils y joignaient une ceinture et portaient sur la tête une calotte ronde, basse, garnie de fourrure qui avançait en forme de visière. Leurs souliers étaient fendus sur le cou-de-pied et fermés en haut de la fente par une courroie.

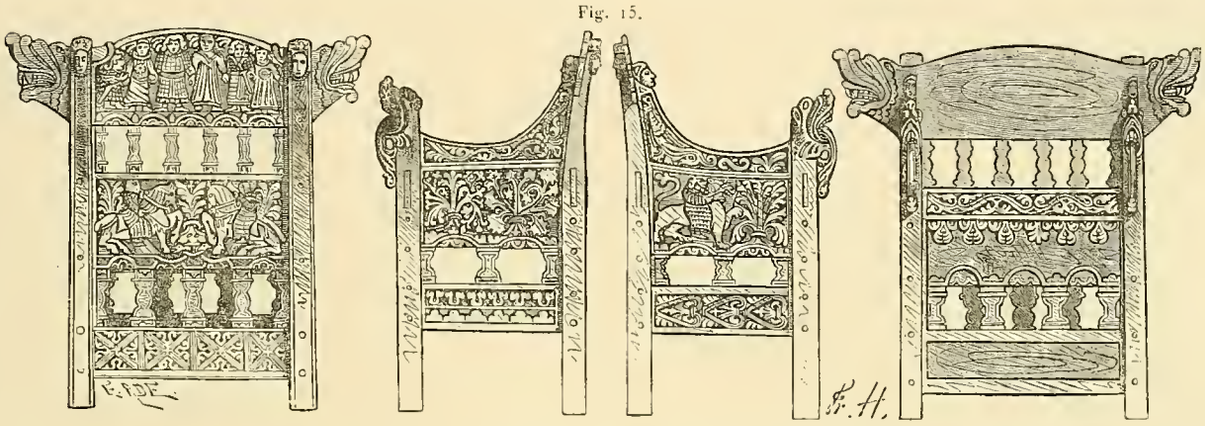
Les Norvégiens étaient à peu près vêtus de même (**31.** 7); leurs pantalons de cuir étaient longs et collants; leur habit à ceinture avait une fente sur la poitrine qui se boutonnait, et était fendu en longues lanières au bord inférieur. Les armes de chasse de prédilection des habitants du nord étaient la hache et l'arbalète; à côté des flèches pointues, ils se servaient encore de flèches à large lame, moins pour tuer que pour étourdir le gibier. Pour éclairer les routes pendant les six mois de nuit, ils avaient l'habitude de planter de distance en distance, dans le sol, des morceaux de bois de chêne pourri qui reluit dans l'ombre. Le costume national féminin de la Norvège centrale montrait, d'après la mode née au XVe siècle, le corsage séparé de la jupe (**31.** 10). Le corsage était sans manches avec une large ouverture sur la poitrine qui était remplie par la chemise; les manches étaient amples et rétrécies vers le poignet.

Devant la robe se mettait un tablier, à la ceinture pendait une petite sacoche avec ustensiles pour la couture, la tête était couverte d'une petite calotte ronde. En se promenant, les femmes du nord mettaient une petite touffe de chanvre à la petite calotte. Pendant la longue époque d'obscurité, les femmes s'éclairaient pour travailler avec des petites baguettes de bois allumées qu'elles tenaient dans la bouche; elles en portaient une petite provision sur elles.

Plus on descendait vers le sud, plus les modes prévalaient (**32.** 28 à 30. 45. 46). Au sujet du costume en général nous pouvons adresser le lecteur aux renseignements suivants sur le costume allemand, car il était le même. Sur les particularités du costume national masculin, il ne paraît point y avoir de représentations plastiques; quant au costume national féminin, les renseignements sont plus précis. La robe de fiançailles des jeunes filles de qualité, de la Norvège méridionale (**31.** 8. 9) ressemblait encore dans la dernière moitié du XVIe siècle au costume féminin en vogue en Allemagne dans le premier tiers de ce siècle. De nombreuses représentations plastiques montrent que les modes qui avaient déjà vécu en Allemagne, se maintenaient en Suède et en Norvège pendant une cinquantaine d'années encore. Des costumes appartenant au XVe siècle se trouvent encore sans modifications dans des œuvres plastiques de Scandinavie datant du XVIe siècle (**32.** 1 à 26). Pour revenir à ce costume de fiançailles, ajoutons que l'ornement de tête était une guirlande de fleurs et de feuilles analogues aux couronnes de mariées en usage aujourd'hui; les demoiselles d'honneur portaient la même parure. Les jeunes filles et les femmes de la Laalande et de la Gothlande (**31.** 11 à 14), portaient des robes plus courtes tombant à peu près jusqu'au milieu du mollet avec la taille immédiatement sous la poitrine. Le corsage et la jupe étaient d'un seul morceau, les manches courtes ou longues, ou tout à fait absentes; on aimait à orner le bord inférieur de petites pièces de velours de couleurs différentes. Les femmes des classes moyennes mettaient pour sortir, une pièce d'étoffe en forme de casaque autour des hanches (**31.** 11); sur les épaules un court manteau avec col et capuchon; sur la chevelure courte et non nattée elles plaçaient une calotte ronde à bords relevés, cette calotte était faite de petites pièces d'étoffes bigarrées. Les bas étaient de cuir, les souliers bas. Les jours de fête et les dimanches, les jeunes filles de la Laalande (**31.** 13) portaient une robe à manches courtes, ornée par le bas, d'une large garniture de bandes multicolores en velours; sur le haut de la poitrine elles mettaient un col d'or et d'argent qui se fermait au cou par un bouton, ou

encore des parures en disques de métal (**2.** 83. 84. **28.** 17.). Cette espèce de parure est encore aujourd'hui de mode, elle consiste en un disque de cuivre repoussé ou d'argent doré fixé sur une pièce d'étoffe de laine rouge qui est plissée en rayons. La parure des jours de fête comprenait encore une pièce d'étoffe ornementée, qui se fixait sous la ceinture; à la ceinture étaient suspendus une petite sacoche et un couteau. Les manches de chemises étaient attachées à la main et plissées; sur la tête un petit bonnet plat à plumes, évasé un peu par le haut. Les principales pièces du costume de fiançailles en Laalande (**31.** 14) consistaient en une couronne et en un manteau de soie ou de toile fine. Le manteau était encore une réminiscence de l'antique tappert, il se composait de deux pièces carrées tombant par devant et par derrière et boutonné sur les épaules. La couronne de fiançailles était en cuivre mince, repoussé et doré. Ces couronnes souvent de hauteur considérable sont encore aujourd'hui, en usage en Suède, mais l'or n'est souvent représenté que par des feuilles de dorure, l'argent n'est que de l'étain, les perles sont du verre mat et les diamants des cristaux; ce qui paraît être du travail repoussé n'est que simplement estampé. Il y a cependant aussi des couronnes de valeur; en Laponie on trouve, outre les cristaux et les perles, les améthystes qui sont sans couleur et comme brouillées par de petits nuages, des topazes blanches et d'autres pierres très dures. Les fiancées de haute naissance en Laalande, en Gothlande et en Œlande (**31.** 12) se mettaient complètement d'après la mode allemande. Les robes de dessus se portaient ouvertes par devant, fermées seulement tout en haut; elles n'avaient pas de manches du tout ou de courtes manches, rarement des manches pendantes. Par-dessus on mettait un court manteau qui avait des fentes pour les bras. Pour la saison froide, ce manteau était pourvu d'un col haut, raide et complètement doublé de fourrure. La couronne de fiançailles était haute et divisée en deux coupoles superposées, dont la supérieure portait une petite couronne. Il y avait une espèce de manteau qui était surtout en vogue parmi les matrones suédoises (**31.** 16); ce manteau tombait jusqu'au sol et était muni de fentes pour les bras, ou de demi-manches qui se continuaient dans le dos en longues manches ouvertes en forme d'ailes. La ruche de cou était connue déjà. Comme couvre-chef les matrones se servaient d'un chapeau de hauteur

Fig. 15.



moyenne, d'étoffes multicolores. Des manteaux, ressemblant à ceux du costume de fiançailles laalandais (**31.** 14), étaient encore en usage parmi les femmes des provinces méridionales et servaient d'habit de fête (**31.** 17). Les femmes des basses classes se servaient d'un manteau doublé de fourrure et du chapeau masculin (**31.** 15). Voici quel était ce costume que portaient les servantes en Danemark, en Poméranie et à Dantzik (**31.** 20) : la jupe et le corsage étaient séparés; la jupe descendait jusqu'aux chevilles et était de drap gris ou d'autres couleurs sombres. Par-dessus, venait un tablier de drap grossier orné de bandes. Le haut du corps était entouré d'un col court, fermé et entouré d'une petite ruche; la chevelure visible sur le front et aux tempes, était ramassée sur l'occiput dans une petite calotte, mentionnons encore ici le costume féminin en vogue à cette époque dans les pays voisins de l'Est, en Lithuanie et en Lieflande (**31.** 18. 19. 21). Ici aussi nous voyons la jupe et le corsage séparés. Le corsage des Lieflandaises (**31.** 19.) était ouvert jusqu'à la ceinture, la partie inférieure était lacée par-dessus la chemise; le manteau tombait jusqu'à terre, avait un col haut et droit et était toujours de drap rouge garni de cordelières vertes; la calotte ressemblait à une tiare basse. Les Lieflandaises de qualité, s'habillaient à la mode allemande; elles portaient la longue robe ouverte par devant (**31.** 18) et le court manteau rouge. Leur couvre-chef était un petit chapeau pointu, jauni au bord inférieur avec un morceau de fourrure entourant la tête et le cou. Le costume des femmes de qualité de Lithuanie (**31.** 21) comprenait une robe, tombant jusqu'aux chevilles et ornée de bandes multicolores, un corsage ouvert en triangle muni de demi-manches pourvues de fentes transversales; un morceau de drap servait de tablier et un chapeau conique entouré d'étoffe comme un turban complétait le costume.

La formation du costume guerrier dans les pays scandinaves progressait presque de la même façon qu'en Allemagne, en Angleterre et en France. Les modifications n'étaient pas assez fortes pour donner au costume un cachet scandinave; il suffit donc de renvoyer le lecteur au chapitre suivant.

Des ustensiles scandinaves du moyen âge, il ne nous reste que des ustensiles d'Église d'un caractère romain et gothique. Mais les styles étrangers ne purent chasser complètement le style national; le style des pays du Nord se manifeste jusqu'à nos jours sur les ustensiles ecclésiastiques et domestiques par les figures d'animaux fantastiques et par les étranges arabesques. Le même ustensile montrait souvent à la fois des ornements étrangers et nationaux (comp. **2.** 82). Quelques sièges seigneuriaux en bois, appartenant à l'époque intermédiaire du XIIe au XIIIe siècle (**3.** 21. Fig. 15) nous montrent des ornements originaux des pays du Nord dans toute leur pureté; nous voyons encore ces ornements d'un style pur sur une grande chaise en forme de bahut d'origine islandaise et appartenant au XVe siècle (**3.** 22) ainsi que sur quelques meubles et boîtes de bois ou d'ivoire.

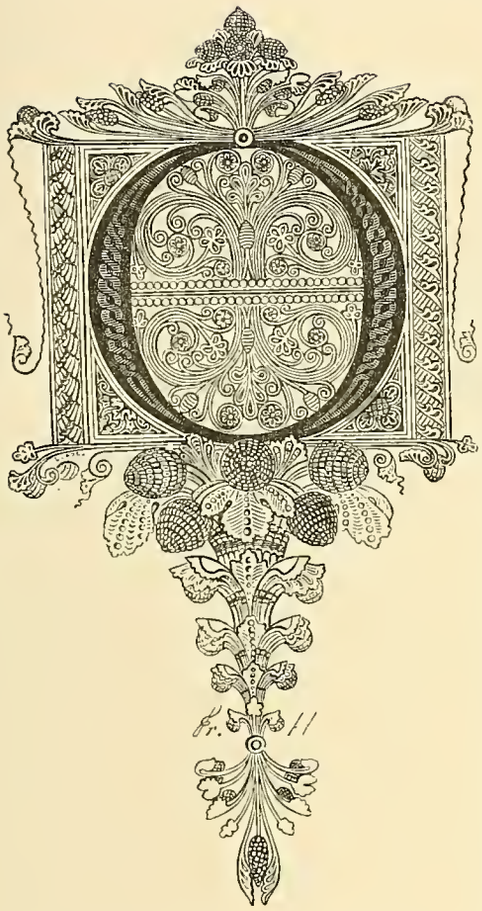
Jetons un regard dans l'intérieur d'une antique habitation des pays du Nord! Toute l'étendue de la maison était occupée par une seule pièce avec antichambre servant d'entrée et de poulailler en même temps. La pièce n'avait pour

plafond que le toit nu, montrant ses poutres; il n'y avait point de fenêtres. La pièce était éclairée par une ouverture pratiquée dans le toit; cette ouverture pouvait se fermer par un couvercle qui consistait en un cadre carré sur lequel était tendue une peau transparente; on fermait et ouvrait ce couvercle au moyen d'une perche qui pendait dans la pièce. Le sol était de la terre tassée; les jours de fête, on y jetait de l'herbe fraîche et des fleurs, en hiver une couche de foin. La nuit on chauffait et éclairait cette pièce par un feu allumé au foyer ou par plusieurs bûches de bois, entassées au milieu sur une pierre *ad hoc*. Dans cette espace conique les jeunes gens et les vieux s'entassaient pendant l'hiver, les poules se tenaient sur les poutres transversales du toit. Les sièges étaient disposés le long du mur, ils étaient ou fixes, ou mobiles; sous chaque siège il y avait généralement une boîte qui pouvait se fermer. Le siège élevé, celui du maître de la maison, était considéré comme le siège d'honneur. A côté de ces sièges en forme de bancs, il y avait encore des tabourets à trois pieds. La table se composait d'un dessus rectangulaire reposant sur quatre pieds fixés dans le sol. Le dessus de la table était souvent aussi long que la pièce était large; dans ce cas elle pouvait se démonter de façon à pouvoir la ranger chaque fois qu'on s'en était servi. Les gens riches mettaient un tapis sur la table et possédaient encore des tables particulières pour les ustensiles à boire. Les sièges placés le long des murs servaient aussi de lits; le maître de la maison et sa femme couchaient sur le siège d'honneur, les enfants et les domestiques sur les autres bancs ou se servaient de paille ou de sacs de cuir rembourrés de foin ou d'herbe; quelques peaux de bêtes servaient de couverture. Lorsque des étrangers voulaient passer la nuit dans la maison, et cela arrivait assez souvent en hiver lorsque la neige couvrait les chemins, on les faisait coucher sur le sol nu, ou bien on leur arrangeait un lit sur la table. Dans les maisons des gens aisés il y avait quelques chambres à coucher séparées de la pièce d'habitation; dans ces chambres se trouvaient alors des lits bien organisés; quelquefois le lit se trouvait le meuble le plus important de la pièce d'habitation. Le lit de famille était comme une pièce dans une autre, un coin domestique à part; la tête et un des côtés longeaient le mur, le bois de lit reposait sur de longs pieds devant lesquels on mettait un tabouret pour monter. Dans le bois du lit se trouvait d'abord une couche de paille, puis une couverture de drap ou de toile; sur cette couverture un matelas et par-dessus le matelas une couverture de laine ou une peau d'ours. Le lit complet était séparé du reste de la pièce par un rideau ou par des panneaux de chêne, dans lesquels se trouvait une porte; le tout était surplombé d'un ciel de lit. Outre les parents, un certain nombre d'enfants couchaient dans ce lit. Quelquefois il y avait même de la place pour un autre préféré. Les petits enfants couchaient dans des berceaux de bois. La pièce d'habitation avec le lit de famille servait en même temps de salle à manger et de salle d'apparât. Les murs étaient couverts de tapis. Le reste du mobilier se composait de plusieurs caisses et armoires, des récipients placés sous le siège d'honneur (comp. **3.** 22) et des bancs ainsi que d'un coffre avec anses qui servait pour les voyages. Il y avait encore une petite place réservée dans la pièce pour les cruches de fêtes, les tirelires, les boîtes à onguents et à bijoux. Les boîtes à bijoux ont donné naissance à un proverbe : « Etre dans la boîte à bijoux de quelqu'un » c'est-à-dire jouir des faveurs de quelqu'un. Au commencement, on se servait, comme nous l'avons dit, de petits bouts de bois pour éclairer; plus tard on inventa des lampes à huile ainsi que des chandeliers avec cierges et des torches ou lanternes.

La principale pièce des ustensiles de ménage était un métier à tisser; (**28.** 32) le liseron du métier tournait sur deux poteaux, la chaîne y était immédiatement attachée, elle était tendue au milieu par une perche transversale et était tendue par des poids. Une grande baleine servait à lancer la trame qui était peignée par un os dentelé. A côté de ce métier, on trouvait, dans tous les ménages bien ordonnés, des fuseaux, des quenouilles, des bancs à carder la laine, des devidoirs à fil, des métiers à broder, des aiguilles à tricoter et des crochets; il y avait aussi une harpe. Quelque sombre que fût l'aspect de ces habitations, les dieux du Nord y trouvaient néanmoins leurs cultes: c'est le Nord qui est la patrie de la poésie et de la légende et souvent une joie exagérée retentissait sous ces toits. Sur la forme originale de la harpe nous ne trouvons aucun renseignement. A partir du XIIe siècle, les musiciens allemands importèrent aussi les instruments de musique en vogue en Allemagne. Les jeux favoris étaient les dés et les échecs; les figures du jeu d'échecs représentaient des rois et des prêtres ainsi que des guerriers et des dames à cheval, elles étaient grossièrement taillées en ébène ou en ivoire. On jouait aussi à la balle et aux quilles; mais les jeux de prédilection étaient les tournois d'armes et tous les exercices aptes à développer le corps. Les armes de chasse les plus usitées étaient un arc d'ébène ou une arbalète avec flèche à lames pointues ou larges (comp. **31.** 7) ainsi que des lances. Les lances passaient pour l'arme principale de la haute vénerie; les plus fortes servaient à la chasse à l'ours. On chassait encore avec des trappes et des filets. La chasse aux oiseaux et au petit gibier se faisait avec des faucons et des vautours apprivoisés. Les ustensiles de pêche se composaient de différentes lignes, hameçons, couteaux, harpons ainsi que de nombreux filets qui, dans la première époque du moyen âge étaient formés de courroies; on mettait la prise dans des boîtes en bois spécial. L'agriculture n'était que peu répandue et les ustensiles étaient fort simples; on connaissait la charrue, le râteau et la faux; le court fer de la charrue s'est conservé jusqu'à nos jours (**1.** 11). Les moyens de transport se bornaient à des voitures et à des traîneaux. Les voitures se composaient d'une boîte carrée avec deux ou quatre roues. La boîte était recouverte d'une couverture tendue. Les traîneaux se composaient de deux patins simples sur lesquels on fixait la boîte de la voiture; cette boîte avait quelquefois aussi la forme d'un plateau avec poupe et proue élevées. Les appareils funéraires étaient fort simples. Au commencement lorsqu'on brûlait encore les morts, ils se composaient d'un bûcher, quelquefois couvert de tapis et d'une urne ou d'une petite boîte de fer pour les cendres. Jusque dans l'ère chrétienne on avait l'habitude d'exposer sur la mer dans des bateaux enflammés les cadavres des héros avec leurs armes et leurs ornements, ainsi qu'avec leurs chevaux favoris tués sous eux. Lorsqu'on enterra les cadavres, intacts, on se servit comme bière, de troncs de chêne fendus et creusés. Finalement on construisit des bières en forme de boîtes de planches.

II

Les Allemands



On voit dans les poésies chevaleresques des XIIe et XIIIe siècles apparaître un culte exagéré pour la femme; pourtant le rang qu'elles lui assignent n'était qu'illusoire. Ce sont les lois plutôt que les poésies qui sont la vraie expression d'une époque, et les lois de ce temps étaient, sans exception, plus dures pour les femmes que pour les hommes. Le culte rendu à la femme était purement sensuel et s'adressait surtout aux femmes mariées. Les femmes des esclaves et des Juifs étaient à peine considérées comme des êtres humains. Au XIIIe siècle, le costume des chevaliers et des gens de qualité prit un caractère éminemment féminin : on se rasait et on portait les cheveux bouclés et de longs habits tombant jusqu'aux pieds; le costume de la grande masse du peuple maintenait son ancienne coupe. Les hommes de la classe ouvrière se servaient encore des habits demi-longs tombant aux genoux **33.** 1. 2. 9); cet habit était fermé par une ceinture. Les gens très pauvres allaient les jambes nues (**33.** 1); ceux de la classe moyenne portaient encore les amples pantalons de toile déjà en vogue parmi les anciens Germains de l'Est et les Souaves (**10.** 3. 4 6 **11.** 19); en Frise on retrouve même les courroies entourant le bas des jambes (**34.** 21); cependant on se servait aussi de bas longs et de pantalons couvrant, en même temps, le pied et fixés à la ceinture par des cordons; on portait encore des souliers fermés ou demi-bottes (**34.** 6). Les couvre-chefs étaient rares, ils consistaient souvent en un bonnet collant, attaché sous le menton (Fig. **16.** 7. 8). Les Saxons et les Frises portaient un chapeau de paille (**34.** 23). Les gens mortaillables portaient la chevelure courte; les paysans libres lui laissaient une longueur moyenne. Le costume des chevaliers et des gens de qualité se composait d'une chemise, d'un pantalon avec souliers, d'un habit, d'un manteau et d'un couvre-chef. La chemise était au moyen âge une pièce de vêtement au même rang que l'habit et le manteau; à la maison elle remplaçait l'habit et on l'ôtait la nuit. La chemise de toile d'aujourd'hui est moins un vêtement qu'un dessous de vêtement. Comme telle on ne la trouvait que rarement à cette époque, et elle resta longtemps un article de luxe, même dans les maisons princières. La reine Elisabeth d'Angleterre ne possédait que six chemises, et même Louis XIV manquait de linge de corps. La chemise ne se vulgarisa qu'au XVIIIe siècle. Au moyen âge la chemise servait de vêtement de maison. La chemise, autant que cela était possible, s'enfonçait dans le pantalon (**11.** 14). L'antique pantalon de toile n'était plus en usage dans les classes élevées. L'habit se passait par-dessus la tête comme la chemise; l'habit collait presque sans plis sur le haut du corps; lorsqu'il était plus ample, il y avait à l'encolure une coulisse qui était cachée par une bordure et qui plissait l'habit. (**33.** 3. 11). L'habit s'élargissait peu à peu à partir des hanches; il tombait jusqu'aux pieds sans les cacher (**33.** 8. 11. 19). Les manches étaient assez étroites dans leur partie inférieure, dans le haut elles étaient beaucoup plus amples; on les fixait dans les coutures latérales de l'habit; à en juger d'après les figures plastiques, il y avait déjà, à cette époque, des ouvertures triangulaires pour les bras, ce qui faisait paraître l'habit très ample sous les aisselles. L'habit avait de courtes manches qui laissaient paraître les manches du vêtement de maison ou de la chemise (**33.** 5); il y avait une ceinture; à la chasse ou dans les jeux chevaleresques, on retroussait l'habit sous la ceinture (fig. **16.** 1). L'habit du pauvre comme du riche était fendu par le bas et séparé aux pans; l'habit de l'homme mortaillable n'avait point de pans. L'habit du riche était séparé en quatre pans, celui du pauvre en deux seulement; ainsi le voulait la loi. Les pans jouaient à cette époque un rôle important; ils étaient devenus, en quelque sorte, un symbole. Déposer ses pans signifiait renoncer à un bien. Si l'on voulait saisir quelqu'un légalement, il fallait toucher avec deux doigts le haut ou le pan de son habit. C'est aussi par le pan droit que le condamné était remis entre les mains de l'exécuteur. Comme les vêtements étaient en étoffe solide comme le cuir, ils se transmettaient par héritage de génération en génération; un tel objet héréditaire était tenu en grand honneur dans les familles, si bien qu'on le gardait même lorsqu'il était usé. On voit souvent dans les testaments du moyen âge : « Je lègue mon meilleur habit, le noir, le bleu, le rouge, à l'église de N..., on en fera une couverture d'autel

ou un habit de prêtre pour le salut de mon âme. » La grande solidité de l'étoffe donna naissance aussi à un impôt sur les vêtements.

Déjà vers la fin du XIIe siècle se montrèrent différents genres d'habits, par exemple des pardessus dont on se servait au lieu de manteaux. Il y avait aussi un habit ample et sans manches comme une robe de dessus de femme (**33.** 6. 25). On mettait celui-ci, comme habit d'arme par-dessus l'armure (**33.** 18) pour empêcher les yeux d'être éblouis par l'éclat du métal; cet habit d'arme tombait jusqu'à mi-mollet et avait une ceinture. Vers la fin du XIIIe siècle, on le munissait quelquefois d'amples manches tombant à peu près jusqu'au coude; on le fendait quelquefois aussi devant, d'abord jusqu'au milieu des cuisses (**33.** 18), plus tard, jusqu'au bas du corps (**33.** 21). Les garnitures, rares à cette époque, étaient souvent recouvertes d'armoiries. Une autre espèce du long habit était munie d'un capuchon et d'amples manches plus ou moins longues, dans la couture desquelles on trouvait assez souvent une fente pour passer les bras (**33.** 8. **34.** 5. comp. **6.** 23); cet habit s'appelait la cape. Le capuchon était taillé dans le même morceau que l'habit, les coutures se trouvaient des deux côtés; dans la partie de devant se trouvait une fente transversale pour la figure; lorsqu'on rejetait le capuchon en arrière, la tête passait à travers cette fente. C'est dans cette forme que nous devons nous imaginer la cape enchantée dont parle la légende des *Niebelungen;* un tel habit enveloppait l'homme tout entier et le rendait invisible. Quant à la garniture des vêtements, on omettait déjà à la fin du siècle précédent les garnitures des bords en usage jusqu'alors; par contre, l'usage de se servir d'une étoffe de couleur différente pour chaque côté de l'habit et du pantalon devenait de plus en plus fréquent. Peu à peu, on finissait par se servir d'étoffes rayées. D'abord ces couleurs ne furent en vogue que parmi les hommes d'armes comme couleur de ralliement, mais plus tard elles se répandirent dans toutes les classes de la société, même parmi les paysans et les gens mortaillables. Les habitants des campagnes étaient jusqu'à la fin de l'époque des Staufes fort à leur aise; beaucoup de fils de paysans surpassaient alors en luxe extérieur les pauvres chevaliers servants; ils portaient des habits à amples manches (**34.** 6) doublés et garnis de fourrure, munis de cols à boutons, des chapeaux, des gants, voire même des épées et des éperons. Mais lorsqu'après l'interrègne, la petite noblesse se releva, elle défendit surtout aux paysans des contrées autrichiennes, de porter les vêtements de cour et même les couleurs vives comme le rouge, le bleu et le vert. Or, comme le blanc était la couleur du deuil et le jaune la couleur des Juifs, il ne restait aux paysans que le choix entre le noir, le gris et le brun, ou des couleurs mélangées et incertaines. En général on ne doit pas se figurer le costume de cette époque si bigarré; seuls, l'acteur, le paillasse (**34.** 7) et, dans l'époque avancée du moyen âge, le voyageur et le guerrier, laissèrent libre carrière à leurs caprices dans la composition des couleurs.

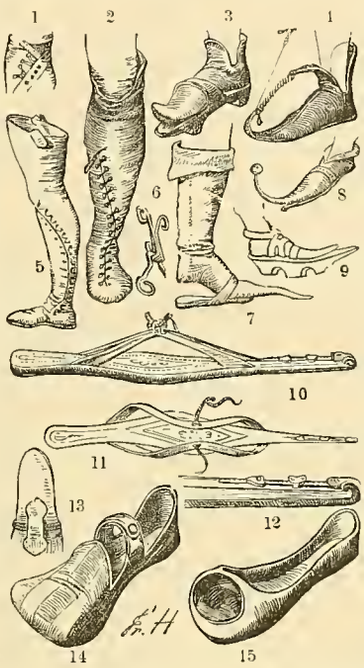
Fig. 16

Le manteau était généralement en usage dans le nord de l'Allemagne, même parmi les paysans (**34.** 10. 13 et suiv.). Le climat l'exigeait. Dans le reste de l'Allemagne il n'était guère porté que par les gentilshommes. A côté du modèle rectangulaire, la forme demi-circulaire se répandit de plus en plus; on cessait aussi d'attacher le manteau sur l'épaule droite, on le jetait de derrière sur les deux épaules (**33.** 4. 5) et on le fermait au cou par une agrafe : plus fréquemment on l'attachait avec une cordelière simple ou double qui traversait le haut de la poitrine (**33.** 11. 19. 21. 25). Le manteau avait une signification légale; celui qui voulait adopter ou légitimer un enfant le prenait sous son manteau. Cet usage se retrouve dans tous les pays qui ont des populations germaines; seul, le code scandinave faisait une exception à cette coutume ; en Suède et en Norvège on prenait l'enfant sur ses genoux. Comme chaussure on portait des souliers montants fermés et des demi-bottes, mais ces dernières par exception seulement, car elles passaient pour rustiques. La coutume de se couvrir la tête, se répandit de plus en plus parmi les gens des classes supérieures. Déjà, à la fin du XIIe siècle on avait ajouté un bord au chapeau conique, ce bord était relevé par derrière et avançait droit par devant (**11.** 17. **33.** 7). Ce chapeau était garni de fourrure ou complètement couvert de plumes de paon (fig. **16.** 11), d'où vient le nom de « chapeau de paon ». Les ducs garnissaient le chapeau d'un cercle en forme de couronne. Une casquette à calotte ronde et à bords larges relevés tout autour (**34.** 2) était encore en vogue, ainsi qu'une autre qui avait, au lieu de la calotte ronde, une espèce de sac qui tombait sur l'épaule (**34.** 4). Il arrivait aussi que l'on attachait à cette casquette un court foulard qui couvrait la nuque et les épaules comme un voile (fig. **16.** 9. 10). C'est probablement, grâce à l'influence féminine que la barbe, assez rare au XIe siècle, disparut presque complètement pendant les XIIe et XIIIe siècles et que la chevelure, courte depuis l'époque des Carlovingiens, se porta plus longue. On faisait une raie au-dessus du front (**33.** 11) ou bien l'on se coupait les cheveux droit sur le front (**33** 4. à 6 et suiv.). Les onguents et les fers à friser étaient d'un usage fréquent, et pour fixer la chevelure, on employait les rubans, les anneaux et les diadèmes (**33** 13. 16. 17. 19). Les chevaliers se coupaient quelquefois les cheveux d'après la manière des gens mortaillables, pour indiquer qu'ils étaient des esclaves au service de leur dame; des gants et une sacoche complétaient le costume d'un homme de qualité; les gants à manchettes (**33.** 3. 7. **34.** 5) se portaient en voyage et à la chasse. La sacoche, de solide étoffe ou de cuir, était attachée immédiatement à la ceinture ou par d'assez longues cordes (**33.** . **34.** 35).

A l'instar du costume masculin, celui des femmes subit au XIIIe siècle une transformation considérable. Un costume de dame complet se composait de la chemise, ou robe de chambre, avec chemise de dessous plus courte, de la robe de dessus, du manteau, du couvre-chef et de chaussures. La chemise qui servait en même temps de robe de chambre, était

très longue et collante jusqu'aux hanches gagnant en largeur vers le bas; elle avait de longues manches étroites; les femmes riches la portaient en toile fine ou en soie blanche et de couleur, tantôt d'une seule couleur, tantôt rayée, souvent aussi garnie autour du cou et au bas des manches de bordures bigarrées ou d'or; elles la mettaient avec ou sans ceinture, assez souvent sans robe de dessus plus ample; elles mettaient alors le manteau immediatement par-dessus (**33.** 13 à 15). Quelquefois elles se servaient d'une chemise de dessous plus courte ou mettaient deux longues chemises de coupe pareille, celle de dessus avait seulement les manches un peu plus amples (**33.** 12). A la ceinture étaient suspendues les clefs, symbole du droit domestique de la femme. Une vraie ménagère ne quittait jamais ses clefs: morte, on l'enterrait avec ses clefs. Seules les femmes divorcées devaient restituer les clefs au mari. La robe de dessus subit une transformation complète : à l'instar de l'habit de dessus de l'homme, elle perdit ses manches; comme les manches de chemise étaient exposées à se salir facilement, on les arrangeait de façon à pouvoir les ôter sans changer de chemise. La robe de dessus qui, depuis le XIe siècle, était devenue de plus en plus collante, se transforma, après la perte de ses manches, en plusieurs vêtements de coupes différentes qui cependant portaient tous le nom de « souquenille », mot dont l'origine est inconnue. Il y avait deux modèles principaux de la souquenille qui restèrent assez longtemps en usage; tantôt la souquenille était une longue robe fermée tout autour avec fentes pour les bras collant au buste (**11.** 28) et ne s'élargissant qu'à partir des hanches, tantôt elle gagnait uniformément en ampleur à partir de l'encolure (fig. **16.** 5). Dans le deuxième modèle, le vêtement de dessus était très large d'épaule (**33.** 16) de façon à couvrir la moitié de l'avant-bras; mais, à partir de là, il se rétrécissait au point de tomber par devant et par derrière comme un double tablier; il restait ouvert sur les côtés. Vers la fin du siècle naquit encore un modèle mélangé qui resta en usage, surtout parmi les jeunes filles, jusque dans le XIVe siècle; on fendait le devant et le derrière des aisselles jusque sur les hanches en arcs évasés (**36.** 12): la robe restait ouverte, tandis qu'elle était fermée dans le bas. Il y avait encore quelques vêtements de femme dont les noms ne nous sont pas parvenus; c'étaient, à ce qu'il semble, des vêtements ressemblant à la souquenille; l'un s'appelait le « Petit Bolt ». C'était probablement une courte pèlerine, déjà de mode pendant le siècle écoulé; l'autre porta le nom de « Sürcot » et doit probablement être considéré comme une souquenille ouverte des deux côtés; enfin une robe de dessus, avec traîne (comp. **11.** 28). Aucun modèle de souquenille n'avait de ceinture.

Fig. 17.



Le manteau gardait sa forme demi-circulaire et son antique façon de le mettre (comp. **36.** 17); quelquefois il était retenu par une cordelière simple ou double traversant le haut de la poitrine (**33.** 13 à 15); les dames avaient coutume de mettre deux doigts de la main droite dans cette cordelière pour la tendre et pour maintenir le manteau dans la position, tandis qu'avec l'autre bras elles relevaient une autre partie du manteau. Une femme qui renonçait à l'héritage de son mari, jetait, aussitôt après l'enterrement, son manteau, sa ceinture sur la tombe du défunt. Les femmes portaient les cheveux, d'après l'antique mode germanique, tombant librement (**11.** 28. **33.** 15. **35.** 1 à 5); souvent elles les nattaient et entouraient chaque natte de rubans de couleur ou d'or dans toute la longueur de la natte (**11.** 23), ou bien elles les ramassaient sur l'occiput dans un bonnet ou un filet (**33.** 15) La coutume carlovingienne de jeter un fichu sur la tête comme un voile (**33.** 12. 15), persistait également. Pour retenir les cheveux, les femmes de toutes les classes, surtout les jeunes filles, se servaient d'un simple ruban ou d'un anneau d'étoffe ou de métal; souvent ce n'était qu'une simple couronne de fleurs fraîches, qui se mettait par-dessus les cheveux (**11.** 28. **33.** 13. 15. 16. **34.** 1). L'anneau de métal était de formes différentes, ressemblant tantôt à une couronne (**33.** 4. **34.** 3), tantôt à un diadème ou à une couronne de fleurs (**11.** 28). Les femmes mariées se couvraient d'une espèce de béret garni de fourrure au bord supérieur (**35.** 2. 4. 6). La chaussure, peu visible sous la longue chemise, paraît avoir consisté, comme chez les hommes, en simples souliers montants.

Le costume des dignitaires de l'État ne semble point avoir été fixé à cette époque quant à sa forme; même les empereurs et les rois sont vus dans les figures plastiques avec les vêtements en usage alors (**34.** 35): le long vêtement de dessous, l'habit de dessus sans manches avec saccoche à la ceinture et le manteau doublé d'hermine. Sur un bas-relief en marbre de l'Italie datant du XIIIe siècle (**34.** 37 à 46), qui représente le couronnement d'un empereur d'Allemagne, l'empereur porte par-dessus le manteau un col fermé. L'étole, long ruban croisé sur la poitrine (**14.** 10), ne se voit nulle part au XIIIe siècle. Ce bas-relief nous donne en même temps des renseignements sur le costume des princes électoraux de cette époque; il nous montre les princes électoraux de l'Eglise vêtus d'habits longs et les princes temporels vêtus d'habits courts; tous portent le même col que l'empereur ; par-dessus tient le capuchon du vêtement de dessous, les seigneurs de l'Eglise sont coiffés d'une petite calotte ronde, les seigneurs temporels, du capuchon de dessous ou bien d'une casquette ordinaire. Les manuscrits indiquent que presque tous les manteaux sont de couleur rouge. La calotte, en usage alors, avec bords larges relevés tout autour et garnis de fourrure (**34.** 2), devint plus tard, exclusivement, le béret des princes électoraux. Le signe distinctif des courtisans inférieurs consistait en vêtements portant les couleurs du maître ; le bouffon, qui faisait partie aussi de la cour, est représenté dans un poème du temps avec un coucou à la pointe de son capuchon et avec un pantalon en peau de veau ayant encore les poils. Les fonctionnaires civils doivent avoir porté les couleurs de leur ville.

Le costume des chevaliers n'éprouva, au XIIIe siècle, que peu de modifications. La cuirasse de mailles resta toujours prédominante. Les mailles étaient fixées en rangs verticaux ou horizontaux sur du cuir ou de la toile de façon à se couvrir les unes les autres par la moitié et alternativement sur un rang à droite et sur l'autre à gauche; l'habit, le pantalon, le capuchon étaient couverts de cette même façon, le capuchon ne laissait la figure découverte que des yeux jusque sous la bouche, les manches étaient ajustées avec des gants, ou plutôt des mitaines sans mailles dans la paume et munies d'une fente pour les entrer et les ôter (**33.** 18). Vers la fin du XIIe siècle, on commença à garnir les cuirasses de mailles

de bandes de cuir alternant avec les rangs de mailles (**8.** 20. 23). La doublure des cuirasses de mailles était une tunique rembourrée (Gambeson); les genoux et les tibias étaient protégés contre la pression des mailles par d'épais bourrelets de cuir rembourrés. Une armure de cette espèce était tellement lourde qu'elle tuait presque autant d'hommes que l'ennemi. C'est pour cela que peu à peu on s'en passa : déjà, dans la première moitié du XIIIe siècle, presque tous les chevaliers riches portaient des cottes de mailles et des pantalons qui se composaient exclusivement de petits anneaux entrelacés. (**33.** 18. 20 à 24). L'habit avait également un capuchon (**33.** 21. 24). Au bas des manches se trouvaient des mitaines quelquefois avec les pouces séparés. Si nous comprenons bien les figures plastiques, il y avait des gants avec doigts séparés (fig. **16.** 6). Sous le haubert on portait à la poitrine une grande plaque de fer. Vers la fin du siècle, la cotte de mailles fut raccourcie et renforcée par des plaques de cuir pressé ou de fer (**33.** 20. 22). C'était le commencement d'une transformation complète qui se manifesta dans le courant du XIVe et du XVe siècle par le remplacement de la cuirasse de mailles par la cuirasse de plaques de fer. Pour empêcher que la cuirasse de mailles ne s'échappât et n'éblouît les yeux, on la couvrait d'un habit sans manches (**33.** 18. 23. 24), fendu par devant et par derrière au bord inférieur, quelquefois même ouvert dans les côtés. On donnait à cet habit la même couleur qu'aux armoiries et on le couvrait lui-même d'armoiries vers la fin du siècle. A côté de la cuirasse de mailles on se servait d'une veste couverte d'écailles courbées vers le corps et disposées en tuiles. L'ornement de tête était avant tout le capuchon de la cotte de mailles; en dessous se trouvait une calotte rembourrée de coton, attachée sous le menton, ou bien une plaque de fer ayant la forme du crâne. Pendant la bataille, ou dans les tournois, les chevaliers mettaient sur le capuchon de mailles et, à la place du casque conique anciennement en usage, un casque de forme cylindrique aplati, ou arrondi dans le haut (**6.** 22. 20. 22); ce casque descendait jusque sous le menton et avait des trous pour les yeux. Des casques de cette espèce étaient déjà connus à la fin du XIIe siècle; au XIIIe siècle, ils devinrent plus grands, furent complètement fermés, munis de visières entourant la tête entière et serrant le cou, et s'attachèrent sous le menton par une bande de fer. Vers la fin de cette période, ce casque cylindrique était d'une largeur uniforme, dans le bas, pointu dans le haut (**28.** 25. 26), et couvert d'un drap pour l'empêcher de se rouiller ou de s'échauffer au soleil. Des cornes, des ailes, des bois de cerfs, des animaux, des mains, des pieds et même des moulins à vent et d'autres objets encore, souvent de formes très fantastiques, recouvraient ce casque comme ornements distinctifs. Vers la fin du siècle, les guerriers ne se couvraient plus la tête avec le capuchon de la cotte de mailles, mais avec une calotte pointue (**33.** 20), le « Bassinet », qui laissait la figure à découvert et était fixé au dos de la cuirasse. Les souliers adaptés aux pantalons de mailles étaient, d'après la mode de l'époque, fréquemment munis de becs d'une longueur d'un à deux pieds. On couvrait aussi le cou-de-pied de plaques de fer battu posées en travers et fixées sur un morceau de cuir formant ainsi un soulier sans semelle (**35.** 22).

Le long bouclier du XIIe siècle, qui se portait par une courroie autour du cou, était d'un maniement difficile, surtout à cheval ; aussi fut-il remplacé par un bouclier plus petit en forme de triangle équilatéral (**33.** 20. 24. 25) appelé « écu ». Ce bouclier était généralement plat, quelquefois d'une courbe demi-cylindrique, et se portait au bras. L'épée était pointue, à deux tranchants ; vers la fin du siècle, cette épée se développa en une arme formidable tombant des hanches jusqu'au sol. La garde, autrefois complètement droite, fut alors légèrement courbée vers la lame; cette forme est caractéristique pour les épées du XIIIe siècle (**28.** 22 à 24). La garde du poignard reçut la même courbe. On commença alors à attacher les épées et les poignards par des boucles. La lance maintint encore son antique forme; la hampe était d'une longueur d'à peu près douze pieds, lisse et ronde. Puis vint la lance de tournois qui fut bientôt employée dans les batailles: celle-ci avait une poignée de fer en forme de disque, l'endroit où se trouvait le disque était le plus épais de la hampe. On commença à remplacer l'aiguillon de l'éperon par une petite roue dentelée; mais l'éperon à roue était déjà connu au IXe siècle, d'après une trouvaille faite dans la tombe de l'infortuné Bernhard, l'oncle de Louis le Pieux. La selle était très haute devant et derrière, de sorte que l'abdomen et les reins du cavalier étaient protégés; il y avait même de chaque côté des bourrelets de cuir couvrant les cuisses et les hanches (**35.** 8. 9. 19). Les étriers maintenaient leur ancienne forme triangulaire. Le harnachement se composait de courroies pour le front et le poitrail, de gourmettes, de rênes et de mors droits. Les courroies du poitrail et les couvertures étaient richement décorées, couvertes de velours et garnies de franges, de grelots, etc... Le reste du harnachement était toujours le même (voir plus haut). Sur la couverture à mailles on mettait une grande couverture fendue comme la première, en étoffe précieuse, brodée, garnie d'un grillage de bordure et ornée de rosettes de métal aux croisements des bordures. Il y avait aussi des cuirasses de cheval composées complètement de cottes de mailles. Le costume du XIVe siècle, contrairement à la mode du XIIIe siècle, se rétrécissait de plus en plus. Jusqu'au commencement du XIIIe siècle, les classes élevées des deux sexes gardèrent leurs longs vêtements à gros plis qui rappelaient le costume romain. La classe bourgeoise changea le long vêtement de dessus en le fendant par devant jusqu'au bas du corps (**36.** 1), souvent aussi dans toute la longueur et sur les côtés dans le bas ; la fente de devant était munie de boutons ou d'agrafes.

Le vêtement fendu par-devant dans toute sa longueur est le point de démarcation qui sépare le costume moderne du costume antique; cette coupe fait de la tunique, qui se mettait par-dessus les autres vêtements, un habit de dessous. Vers l'an 1330 ou 1340, la mode française des vêtements collants se répandit en Allemagne. On commença à faire les costumes plus étroits et plus courts, à les fendre, à les garnir de boutons et à les découper aux bords en petites lanières (**36.** 7. 14.). Les jeunes gens riches surtout adoptèrent peu à peu un habit si étroit qu'il collait sans le moindre pli aux bras, à la poitrine et aux hanches et si court qu'il n'atteignait même plus la rotule (**36.** 10. 18 **55** 14. 16. fig. **20.** 1. à 3). Cet habit était fendu par devant jusqu'au creux de l'estomac ou jusqu'à l'abdomen; assez souvent aussi il l'était dans toute sa longueur ainsi que des deux côtés dans le bas; il avait des manches dont la partie de derrière était fendue du poignet jusqu'au coude. L'habit se trouvait entièrement garni de petits boutons, surtout par-devant et sur les bras; ces boutons servaient à fermer les tentes. Souvent la manche tombait en forme de manchette par-dessus le poignet (**36.** 8. 10. 18) et était ornée aux epaules de lanières ou de longues cordelières à glands qui tombaient en arriere des épaules jusqu'à terre (**36.** 18). Cet habit était si étroit qu'il empêchait de faire aucun mouvement, de courir, de sauter et de se servir des bras pour lancer des projectiles; les jeunes chevaliers paraissaient raides comme des piquets. Le nom de cette camisole de force était « Schecke », provenant probablement du mot allemand « Jacke » prononcé à l'anglaise. L'habit bourgeois (**36.** 1) était plus long et portait le nom de « Wams », qui désignait la doublure des cuirasses des chevaliers. Les chevaliers mettaient la « Schecke » par-dessus la cuirasse. Dans la deuxième moitié du XIVe siècle, la « Schecke » des chevaliers ou des gens

de qualité se composait de deux vêtements superposés; celui de dessous avait de longues manches et un capuchon ou calotte, celui de dessus des manches plus courtes qui, au début, ne dépassaient pas le coude (**36.** 18), mais qui, plus tard, tombaient par devant jusqu'à la saignée et par derrière plus bas que le coude, si bien que, quelquefois, elles touchaient terre. Les élégants portaient ces manches doublées de soie ou de fourrure ainsi que découpées en lanières sur le bord (**36.** 8 11). Les boutons devinrent à la mode; maint jeune fat en portait de 300 à 350. La ceinture, bien que l'étroitesse de l'habit la rendît inutile, fut maintenue comme simple ornement; elle se composait généralement de plaques de métal, mais ne se mettait plus à la taille, mais bien au-dessous des hanches; elle y était retenue par des crochets cachés (**36.** 8. 10. 11. 18). La ceinture acquit même une telle importance, qu'elle servit à désigner les rangs des chevaliers. A la ceinture se trouvaient généralement attachés une sacoche et un poignard (**36.** 7. 9. 14 **52.** 19. 20).

La classe ouvrière ne pouvait naturellement faire usage de la « Schecke » étroite, elle maintenait donc son antique habit commode et ample. Aussi l'habit long qui, au XIIIe siècle, était le privilège des seigneurs, désignait-il maintenant l'homme de la basse classe. Par un caprice de la mode, le capuchon, porté jusqu'alors par le bas peuple, les moines, les seigneurs et les dames à la chasse et en voyage, fut adopté par les classes élevées en toutes occasions. Au début, le capuchon faisait généralement partie de l'habit, c'est-à-dire qu'il était taillé d'un seul morceau avec l'habit; (fig. **19.** 1); il était cousu des deux côtés et muni d'une fente horizontale pour la figure. Sous cette forme, le capuchon devint peu à peu un vêtement séparé (fig. **19.** 2. à 4); on le fendait quelquefois du haut jusqu'au bord inférieur, il était boutonné (**36.** 10), parfois même sur la figure, si bien que, pour parler ou pour manger, on était obligé de le déboutonner. Pour paraître plus grand, on exagérait la pointe du capuchon, au point de la faire tomber dans le dos comme une longue queue (**36.** 8. 10); le bord inférieur du capuchon était généralement découpé en lanières (**36.** 11); quelquefois aussi ce bord entourait la figure. Vers la fin du XIVe siècle, le capuchon était en usage dans toutes les classes, même parmi les musiciens et comédiens ambulants, qui étaient considérés comme des déclassés; cette catégorie de gens est celle qui a le plus longtemps conservé l'usage du capuchon; c'est avec ce vêtement qu'on trouve toujours représentés les bouffons et les jongleurs. Les habits qui se mettaient par-dessus d'autres, tels qu'on les voit apparaître vers le milieu du siècle écoulé, ne changèrent guère de coupe que vers l'an 1345, mais alors ils se soumirent également à la mode et se rétrécirent sur le haut du corps (**36.** 9); ce n'est que vers le bas qu'ils s'élargissaient et gardaient leur ampleur primitive; on les boutonnait sur la poitrine, en bas ils restaient fermés; dans la première moitié du XIVe siècle comme auparavant, les pantalons formaient de longs bas ou jambes séparées de cuir ou de laine élastique. En quelques endroits, l'antique pantalon de toile, tel que nous le rencontrons dans les représentations plastiques du XIIe siècle, paraît être maintenu en usage (**11.** 19). Ce pantalon ressemblait à deux sacs, qui, rassemblés à leurs bords supérieurs, couvraient suffisamment l'abdomen.

Les mœurs commencèrent vers le XIVe siècle à devenir très brutales; seuls, les gens des classes aisées tenaient compte de la bienséance pour rassembler et joindre convenablement par le haut les jambes de leurs pantalons. On lit dans la chronique de Limbourg : « Alors débutèrent les longs « Ledersen » étroits et se laçant par derrière jusque dans le dos. » Sous ce nom on doit certainement comprendre une corruption du mot allemand « Lederhasen » ou pantalons de cuir longs et lacés par derrière; il faut supposer que les gens de bonnes mœurs rassemblaient les deux jambes à partir des cuisses. Citons toujours la chronique de Limbourg : « Par contre, le « Ledersen » court et ample tomba en désuétude. » Sous la désignation de « courts Ledersen », la chronique paraît comprendre des espèces de bottes, qui avaient en haut une garniture ou un bord de cuir fin percé en différents dessins avec l'emporte-pièce et quelquefois même doublé en cuir d'une autre couleur. De nombreuses représentations plastiques de cette époque prouvent que ces gens, passant la plus grande partie de leur existence en plein air, cherchaient à se protéger les jambes par des bas superposés de longueurs différentes. Surtout pour la chasse on se servait des bas de cuir, qui montaient jusqu'au-dessus du genou et avaient un bord retombant; ces bas s'attachaient en haut par des boutons et se fermaient au côté extérieur à partir de la rotule jusqu'à la cheville, soit par des boucles, soit par des lacets; sur le pied et le genou, ils étaient toujours fermés. Une autre espèce de « Ledersen » (fig. **17.** 5) montait jusqu'au milieu de la cuisse, n'avait pas de bord, mais s'agrafait également du genou jusqu'à la cheville. — Chaque agrafe se composait de deux pièces (fig. **7.** 1 à 6.); l'une d'elles, à laquelle se trouvait l'agrafe même, était cousue au bord intérieur de la fente, l'autre pièce avec la porte était fixée extérieurement au bord opposé. Les valets de chiens et les chasseurs à pied portaient des culottes de peau qui laissaient le genou à découvert et s'agrafaient sur le tibia; le « Ledersen » court se maintint jusqu'au siècle suivant, le « Ledersen » long pendant un siècle de plus (**48.** 5 **60.** 15). Une chaussure particulière était moins en usage qu'au temps passé; surtout pendant la deuxième moitié du XIVe siècle, on se contentait souvent de semelles de cuir attachées aux jambes du pantalon. Les souliers enfermaient le pied entier jusqu'à la cheville ou se portaient très découverts et munis de courroies des deux côtés ; ces courroies se fermaient sur le cou-de-pied. Comme on tenait à faire paraître son corps aussi long et aussi élancé que possible, on laissa dégénérer les pointes des souliers en becs de plus en plus longs; c'est ainsi qu'à la fin du siècle on voit le costume masculin muni de queues aux pieds, à la tête et aux manches. Souvent l'habillement entier, de la pointe du capuchon jusqu'à la pointe des pieds, était d'une même couleur; souvent aussi les couleurs les plus criardes se disposaient sur tout le corps, de façon que les couleurs du côté supérieur correspondaient avec l'autre côté inférieur. On faisait encore chaque jambe du pantalon d'une étoffe de couleur différente; l'étoffe la plus en vogue était d'une fine laine rouge et brune, et parfois verte, bleue, blanche et noire.

Le manteau tomba de plus en plus en désuétude; on lui laissa son antique forme demi-circulaire et on le fermait sur l'épaule droite par une agrafe ou bien, selon la dernière mode, par plusieurs boutons (**36.** 4. 14). On se servait aussi de rotondes qui avaient au milieu un trou pour la tête (**41.** 6) ou qui étaient complètement ouvertes par-devant; ces dernières pouvaient se boutonner. La rotonde devint plus tard un pardessus; on la fendait alors des deux côtés pour laisser passer les bras (**33.** 6. **52.** 4. **55.** 5. 24); quelquefois aussi on la fendait complètement (**37.** 2 à 4. **40.** 15 **41.** 8). Ce pardessus reçut au XIVe siècle le nom de « Tappert » et subit de nombreux changements dans sa coupe. On donna au « Tappert » des manches de toute dimension et de toute largeur (**40.** 8). Le « Tappert » descendait généralement jusqu'aux pieds (**37.** 6) et était souvent pendu de la ceinture jusqu'en bas (**37.** 6). La jeunesse affectionnait un « Tappert » court qui descendait aux genoux.

A côté du capuchon, la fin du siècle vit apparaître encore d'autres couvre-chefs dont la forme et la façon seront décrites plus bas.

La manière de porter la chevelure et la barbe devint plus naturelle. Depuis l'époque des Carlovingiens, la barbe était peu en vogue ; un moment elle fut même considérée comme un stigmate de honte, si bien que l'on défendit aux malfaiteurs de se la raser et que ceux qui se croyaient déshonorés la laissaient intacte jusqu'à ce que leur honneur fût vengé. L'empereur Louis le Bavarois (**38.** 16. 18) était encore imberbe, mais ses successeurs portaient la barbe. La longue chevelure fut raccourcie, mais on se mit à la soigner et à lui faire des raies et des boucles ; seuls les élégants portaient la longue chevelure féminine. Vers la fin du XIVe siècle, les deux sexes adoptèrent la mode bizarre des clochettes. Au siècle précédent, ces clochettes étaient déjà connues des jeunes chevaliers, qui s'en servaient comme ornements. Dans le poème épique de *Parceval*, le jeune chevalier Segramors apparait couvert de clochettes, et Ulrich de Lichtenstein raconte d'un seigneur Islung qu'il portait sur lui environ 500 clochettes. Cependant cet ornement n'était porté pendant longtemps que par le sexe fort. « Où sont les seigneurs, là sonnent les clochettes, » disait un proverbe. Vers la fin du XIVe siècle, les clochettes devinrent d'un usage répandu ; on les portait habituellement à la ceinture, on se servait aussi d'espèces d'épaulettes pour y attacher les clochettes (**37.** 6. 7). Même les bords des vêtements, les épaules, les pointes des capuchons et les souliers à becs se trouvaient garnis de clochettes. Quoiqu'elles passassent pour distinguées, on ne se faisait point illusion sur cette mode. « Plus l'homme est imbécile, plus la clochette est grande, » disait un autre proverbe.

A l'instar du costume masculin, le costume féminin maintenait jusque vers le milieu du XIVe siècle les formes du siècle précédent, qui se signalaient par une longueur et une ampleur commodes (**36.** 3. 16) ; jusqu'au XVe siècle, ces formes se trouvaient maintenues encore par les femmes qui tenaient à une mise décente ; les innovations se bornèrent surtout à la parure de tête (**40.** 19. 20). La foule suivait depuis le milieu du siècle la mode française des vêtements collant sur le haut du corps jusque par-dessus les hanches ; on commençait alors à mettre son orgueil à avoir des tailles fines. Le vêtement de dessous et celui de dessus furent étriqués ; les corsages décolletés firent alors leur apparition. Le vêtement de dessous était décolleté très bas (fig. **20.** 7. 9. 10), si bas que les autorités se virent obligées de reglementer le décolletage à un centimètre près. Le vêtement collait sur le corps jusqu'au bassin et se laçait par-devant ou sur les côtes, quelquefois aussi dans le dos. Vers le bas la robe s'élargissait par des pointes et ne permettait de voir que le bout du pied. Les manches collaient fortement jusqu'aux poignets (**36.** 5. 12. 20) et se continuaient souvent par-dessus le poignet en forme de manchette. Tout le vêtement se composait d'un devant et d'un dos, cousus sur les côtés ; les manches étaient faites d'un morceau en droit fil ; la couture se trouvait du côté du coude et ne le dépassait pas ; à partir de là, la fente se boutonnait (**36.** 20). Le vêtement de dessus était presque de la même coupe, seulement il était plus long et avait d'autres manches. Ces manches descendaient par-devant jusqu'à la saignée, et par derrière elles se continuaient en une espèce de bandelette dépassant le coude (**36.** 2. 5. fig. **20.** 4). La longueur du vêtement de dessus était telle qu'il fallait le relever pour marcher (**52.** 29). Vers la fin du siècle, la traîne s'était rallongée de 3 à 4 mètres, de sorte qu'il fallait se la faire porter.

Fig. 18.

Un vêtement de dessus ressemblant fortement à l'antique souquenille et qui était appelé le « Sürkot » devint alors très en vogue ; il n'avait point de manches (**36.** 12. **52.** 22). Sur le haut du corps, ce vêtement était collant et s'élargissait vers le bas. Pendant un certain temps on le fendait aussi à droite et à gauche. En été, le « Sürkot » était doublé de soie, en hiver de fourrure multicolore. La mode de faire ce « Sürkot » entièrement de fourrure, comme cela se faisait en France, ne paraît point avoir trouvé faveur en Allemagne. La ceinture aussi se portait moins en Allemagne qu'en France ; lorsqu'on la portait, on la mettait, comme les hommes, autour des hanches (**36.** 20). Le manteau, au contraire, était porté plus souvent par les femmes des meilleures classes que par les hommes. Le manteau des femmes avait la forme d'un secteur dont la pointe était suffisamment découpée en rond pour permettre de jeter le manteau sur les épaules et de le fermer sous le menton (**36.** 20). Quelquefois on le garnissait d'un petit col très bas (**36.** 19) ; à la place du manteau, les femmes mettaient encore le « Tappert » sous toutes ses formes, tel qu'il était d'usage parmi le sexe masculin. Le couvre-chef des femmes le plus en faveur était la « Gugel » (capuchon) (**36.** 15. **52.** 31). A côté de ce capuchon, les femmes mariées de la deuxième moitié du XIVe siècle portaient une sorte de couvre-chef qui se composait des pièces déjà décrites, mais qui dans l'ensemble de sa forme était une innovation ; ce couvre-chef s'appelait « Kruseler », du nom allemand « Krause » (ruche), ainsi appelé à cause de la ruche qui le garnissait ; c'était un bonnet de toile blanche ou de soie collant autant que possible sur la tête et possédant une garniture ruchée autour de la figure. Ces ruches fournissaient l'occasion de deployer un grand luxe : on en multipliait le nombre au point d'en former un épais bourrelet que l'on laissait tomber sur les épaules (**36.** 17). Avec ce « Kruseler » ; les femmes mettaient une espèce de fichu plus ample, le « Gimpf » (guimpe), dont elles enveloppaient le menton et le cou (fig. **18.** 1. à 7) ; le « Gimpf » était assez souvent garni d'un bourrelet de ruches à son bord inférieur (**36.** 21. **37.** 1) ; quand le « Gimpf » avait cette garniture, on le mettait par-dessus le manteau, sans cette garniture, il se mettait dessous. Le « Gimpf » semble depuis la fin du XIIIe siècle être devenu un vêtement exclusivement réservé aux veuves ; plus tard cependant il se mettait en de nombreuses occasions, et nous le voyons, dans les représentations plastiques, porté par des femmes du vivant de leur mari. Un autre couvre-chef ressemblait à un court voile qui se mettait sur la tête comme un bonnet ; on laissait tomber ce voile sur le front jusqu'aux sourcils et des deux côtés sur le « Gimpf » (fig. **18.** 1. 2). Dans le dernier tiers du XIVe siècle, les femmes rapprochaient ce voile au menton (fig. **18.** 3. à 5) et l'attachaient au « Gimpf » avec des épingles ; ce voile était circulaire, mais coupé droit

sur le front (fig, **18.** 8); cette partie droite était souvent plissée légèrement. Un autre fichu de tête que les femmes de la fin du XIVe siècle mettaient par-dessus le « Kruseler » était de coupe rectangulaire; il se mettait en double et se roulait légèrement à l'endroit plié et formait comme un toit sur le haut de la tête (**37.** 1). Nous rencontrons souvent dans les représentations plastiques une espèce de mentonnière (fig. **18.** 3. 4. 5. 7) qui paraît avoir été l'emblème du deuil. Les jeunes filles ne se servaient d'aucun des couvre-chefs décrits ci-dessus, si ce n'est du « Gugel »; elles maintenaient longtemps l'ornement des différentes espèces de couronnes et de cercles en usage au siècle precédent; elles laissaient tomber la chevelure en liberté, une mode qui avait été dans le temps commune à toutes les femmes. Vers la fin du XIVe siècle, les jeunes filles, comme les femmes mariées, se mirent à natter leurs cheveux et à les laisser tomber librement ou à s'en entourer les oreilles (**36.** 5. 15) ou la tête. Les femmes qui avaient à prêter serment devant le tribunal juraient sur leurs nattes. Avant la prestation du serment, les nattes étaient examinées pour voir si elles n'étaient pas fausses, car les femmes de cette époque aimaient autant que de nos jours les fausses nattes. En prêtant serment, la femme était obligée d'enrouler les nattes autour de la main gauche et de poser cette main sur la poitrine; la main droite devait reposer sur la baguette du juge qui faisait prêter serment. Les femmes souabes n'enroulaient qu'une seule natte autour de la main, probablement parce que la mode générale était chez elles de ne porter qu'une natte. La chaussure des femmes ressemblait à celle des hommes; elle était à becs.

Le XIVe siècle montre dans le costume peu de signes particuliers par lesquels on puisse distinguer les différentes classes de la société. Les juifs étaient obligés, comme toujours, de se distinguer du reste de la société par leur costume, conformément aux lois religieuses.

Ils devaient porter des vêtements longs avec une garniture jaune ou rougeâtre en forme de cône ou de carré sur la poitrine (**29.** 15) ou sur une épaule du manteau, ainsi qu'un chapeau conique ou en forme de corne de la même couleur (comp. **11.** 22); mais ces signes distinctifs changeaient selon les pays (comp. **11.** 24. 27). Le costume des ouvriers était approprié à chaque métier; à cette époque déjà, le tablier devint l'emblème de l'ouvrier (**55.** 23). Les savants restèrent, malgré les rapides changements de la mode, fidèles au sévère costume du XIIIe siècle. Ils portaient presque tous un vêtement d'ampleur modérée descendant jusqu'aux pieds, généralement fermé tout autour, pourvu seulement d'une fente sur la poitrine et de longues manches assez amples; avec ce vêtement se portaient une ceinture et le capuchon. Quand ils suivaient la mode, ils le faisaient avec réflexion et modération (comp. **36.** 9). A cette époque déjà, les différentes castes des savants se distinguaient les unes des autres par la couleur des vêtements. Le costume officiel des édiles était toujours tel qu'il avait toujours été porté partout; cependant, vers le milieu du siècle, des exceptions se firent remarquer dans les grandes villes. A Augsbourg, les conseillers portaient d'amples robes noires garnies de fourrures sombres, des calottes noires ou des chapeaux plats et des chaussures ne formant qu'un avec les bras. Les fonctionnaires subalternes, tels que les messagers, les huissiers et les prévôts, portaient le costume ordinaire aux couleurs de la ville ou avec les armes de la ville brodées dessus.

Fig. 19.

Le costume d'apparat des princes n'avait toujours pas de forme établie au XIVe siècle, quoiqu'il montrât de nombreuses particularités qui le distinguaient du costume ordinaire; mais ces particularités existaient déjà à la fin du XIIIe siècle (comp. **34.** 40 à 45).

Le costume des princes électeurs pendant la première moitié du XIVe siècle est reproduit dans un manuscrit illustré de petites peintures, que l'archevêque de Trèves, Balduin de Lutzelburg, avait fait faire en souvenir de son frère l'empereur Henri VII (**38.** 1. 3. 4). Dans ces peintures, les princes électeurs (**37.** 3. 4. **38.** 3. 4) se montraient en costumes uniformes se composant d'un long et ample vêtement de dessous avec capuchon, d'un vêtement de dessus un peu plus court, le « Tappert », fendu sur les côtés de façon à montrer la doublure de la fourrure; le capuchon était doublé de fourrure, et la tête couverte d'une simple petite calotte ronde d'étoffe rouge ou jaune. Leur parure distinctive est une large pèlerine de fourrure, sur laquelle est posé le capuchon.

Une sculpture de pierre qui se trouve dans la cathédrale de Mayence et qui date du commencement du XIVe siècle (**38.** 5 à 7), nous montre le costume d'apparat royal en pleine conformité avec celui de l'époque écoulée (**38.** 7. comp. **34.** 35). Cette même cathédrale possède encore une autre représentation du costume d'apparat royal : sur le tombeau de l'archevêque Pierre d'Aspelt, appartenant environ à l'an 1320, on voit les statues des rois Henri VII, Louis le Bavarois et Jean de Bohême, tous les trois couronnés par l'archevêque Pierre d'Aspelt. Ici aussi le costume est conforme dans ses grandes lignes à la mode qui régnait dans la haute société : des souliers et des bas (**37.** 3 à 5), un vêtement de dessous tombant jusqu'à mi-mollets, d'ampleur modérée avec longues manches étroites, un capuchon et un vaste manteau demi-circulaire ouvert du côte droit et fermé sur les epaules. Une parure particulière consistait en une large pèlerine de laquelle émergeait le capuchon. Cette pèlerine était ornée d'un écusson.

Il faut encore ajouter la couronne, le sceptre et le globe.

Les rois que l'on vient de citer sont imberbes et portent une chevelure demi-longue et ondulée.

Une représentation importante du costume d'apparat de Louis le Bavarois nous est offerte dans un ouvrage de l'an 1337 (**38.** 16. 17) et sur un cachet d'or (**38.** 18). C'est dans ces représentations que nous voyons pour la première fois un empereur allemand avec l'étole, cette longue bande qui n'était généralement portée que par les dignitaires ecclésiastiques.

Le numéro 16 nous montre l'empereur portant l'étole sur l'avant-bras droit, tandis que le cachet d'or numéro 18 nous montre l'étole croisée sur l'estomac; elle paraît passer aussi sous le ceinturon de l'épée (38. 19. 50. 19). Probablement l'étole se portait dans le dos de la même façon qu'elle se trouve arrangée sur la poitrine, sur un cachet de Charles IV (38. 19).

Les signes distinctifs des maisons princières de cette époque paraissent se borner au couvre-chef, comme cela avait déjà lieu au XIIIe siècle : un duc portait un chapeau à bords de forme conique avec calotte penchant en arrière; ce chapeau était entouré en bas d'une couronne dentelée (comp. fig. 16. 11); les comtes et les margraves portaient une calotte ronde et plate (comp. 37. 6) garnie de fourrure dans le bas et entourée d'une bordure d'or en haut. D'ailleurs, la noblesse se faisait reconnaître par les armes et les blasons qui se trouvaient sur les vêtements. Les couleurs et les blasons étaient portés aussi par les dames et par les serviteurs de la noblesse.

Dans le XIVe siècle, l'armure des chevaliers subit une complète transformation. Déjà on avait essayé de renforcer la cotte de mailles par des pièces de cuir durci et des plaques de fer. C'est ainsi que se développa l'armure en plaques de fer, l'armure à éclisses, à laquelle la cotte de mailles ne servait que de doublure. Dans la première moitié de cette époque, la cotte de mailles resta en usage prédominant, parce qu'on pouvait s'en procurer à bien meilleur marché qu'auparavant, un citoyen de Nuremberg du nom de Rudolf ayant inventé l'art de faire du fil de fer de différentes grosseurs. La cotte de mailles descendait presque sur la rotule, et avait des manches étroites ou amples et un col haut qui protégeait le menton et la nuque.

On se servait en outre d'une cotte de mailles particulière, fixée par derrière et sur les deux côtés au bord inférieur du bassinet et complètement détachée de la cotte de mailles ordinaire. Les mailles couvraient le cou, la nuque et les épaules comme un col, mais laissaient la figure à découvert (37. 8. 10 et suiv.). Cette cotte se continuait souvent en une pointe qui pouvait se relever sur la figure et s'attacher au casque (37. 11). Mais on trouvait aussi à cette époque des cottes de mailles avec capuchon complet en mailles et sans casque (37. 9), suivant l'usage déjà en vigueur au XIIIe siècle.

Les jambes étaient protégées par des culottes de mailles avec des pieds pointus. On commençait à garantir les parties où les blessures étaient le plus douloureuses, c'est-à-dire les épaules, les coudes, les genoux et les tibias, de bandes de cuir rembourrées et garnies de boutons et de plaques de fer (37. 16. 21). Des petits disques étaient placés sur les épaules (61. 10) et des plaques assez longues sur le dos du bras.

Entre le XIIIe et le XIVe siècle, on protégeait les épaules par de petits boucliers rectangulaires fixés sur l'arrière-bras de façon à dépasser les épaules; ces petits boucliers étaient quelquefois de forme ovale (37. 9).

Le gant, qui jusqu'alors n'était guère qu'une continuation en forme de sac de la manche de mailles, ou tout au plus une mitaine avec pouce séparé, bien rarement un gant à doigts, le gant, disons-nous, devint un objet d'armure séparé.

Le gant était de cuir ou de feutre, il avait une manchette garnie de fer-blanc; l'extérieur du doigt était muni de plaques superposées comme des tuiles; ces petites plaques prenaient sur les jointures des doigts la forme de petits carreaux. A mesure qu'on connut l'art de mieux repousser le fer on adopta ces petites plaques. La plaque qui protégeait le tibia fut allongée de plusieurs petites plaques mobiles par-dessus le cou-de-pied et forma ainsi un soulier à éclisse qui, avec le temps, devint un soulier à longue pointe; mais, comme cette pointe était gênante pour les combats à pied, il arrivait, comme par exemple à Sempach (1386), que les chevaliers, après être descendus de leurs chevaux, enlevaient les pointes de leurs souliers de fer à coups d'épée. A la place des souliers à bec, on se servait encore d'autres souliers de fer plus courts avec des pointes en forme de lancettes (38. 36).

La tunique d'arme sans manches qui se mettait par-dessus la cuirasse et qui, jusqu'alors, avait été longue et ample suivit la mode bourgeoise et devint peu à peu plus étroite et plus courte; primitivement elle tombait généralement jusqu'aux genoux et était fendue des hanches jusqu'en bas, par devant et quelquefois aussi sur les côtés. On faisait cette tunique en drap, souvent aussi en velours ou en soie; les riches la doublaient de fourrure et brodaient leur écusson. Dans la deuxième moitié du siècle, on faisait cette tunique encore plus étroite et plus courte, de sorte qu'elle finissait par coller au corps et à couvrir à peine l'abdomen; dans cette forme on l'appelait « Leudner ». On ne la faisait plus de drap, mais de cuir épais et mou, soit sans manches, soit avec des manches courtes, et on la laçait ou la boutonnait soit par devant, soit sur le côté, soit par derrière. On aimait à orner le « Leudner » aussi brillamment que possible, à le teindre de la couleur de l'écusson ou à le couvrir de velours de couleur sur lequel était brodé le blason. Lorsque le « Leudner » ne servait que pour garantir le corps, on le laissait sans ornement et on le renforçait de cuir épais garni d'éclisses de fer ou de petits disques en fer-blanc. La ceinture des chevaliers était un ornement très caractérisque du XIVe siècle; sur les monuments funéraires de cette époque, la ceinture se montre toujours comme un bijou ouvragé, quelque simples que soient les autres objets d'habillement. La ceinture des chevaliers se portait, comme celle des bourgeois, assez bas sur les hanches. A l'époque où la ceinture n'avait pas encore perdu sa souplesse par des garnitures de metal, on la fermait par une boucle et avec le bout on formait des nœuds. Plus tard on élargit la ceinture jusqu'à l'exagération et on la couvrit complètement de plaques de métal; on la fermait alors moyennant une grande agrafe.

Le casque du XIVe siècle présente de nombreuses formes : on trouve le petit bassinet, le grand bassinet ou bassinet à visière, le casque en forme de pot et le chapeau de fer. Le bassinet était au début coupé droit au bord inférieur (37. 8. 11); mais, dans la deuxième moitié du siècle, il descendait par-dessus les joues et la nuque (37. 15 à 19. 21). Ce casque avait souvent une visière en saillie pointue que l'on pouvait rabattre sur la figure et relever vers la pointe du casque (37. 18); quelquefois aussi cette visière s'ouvrait du côté gauche et tournait sur une charnière (38. 23) : telle était la forme particulière du casque de combat dans la deuxième moitié du XIVe siècle (38. 9.) bataille de Sempach). Avant cette époque, il était d'usage comme il a été dit plus haut, de mettre le casque en forme de pot sur le simple bassinet (38. 2. bataille de Ampfing). Au début, ce casque en forme de pot ne descendait même pas jusqu'aux épaules; mais, plus tard, il fut rallongé au point de reposer sur les épaules et de pouvoir s'attacher sur le dos et la poitrine (43. 16. 17); il avait souvent une fente bordée de cuivre jaune pour les yeux et sur les côtés de petits trous, souvent aussi une entaille en forme de croix pour laisser passer l'air. La calotte du casque était plate au début, mais elle prit plus tard une forme conique; sur la calotte se fixait l'emblème du chevalier (37. 20) qui, avec le temps, s'agrandissait et était dentelée au bord (38. 10. 12). Le casque en forme de pot était le casque particulier des tournois du moyen âge. Les pierres tumulaires le représentent posé

sur le bras du chevalier (37. 18) ou sur le bouclier. Le chapeau de fer était un petit bassinet à bord saillant; il s'est porté depuis la fin du XIIe siècle (20. 18) jusqu'au XVIIe siècle.

Le bouclier ressemblait au petit « écu » ou bouclier triangulaire du XIIIe siècle; il était plat (37. 10 à 12), celui des fantassins était bombé. L'écu était suivi, vers la deuxième moitié du XIVe siècle, d'un bouclier petit mais carré, avec coins arrondis, pourvu, au bord droit, d'une entaille pour y poser la lance (37. 19). Le glaive montrait encore l'ancienne forme à pommeau rond et à garde inclinée vers le bas ou droite; il était cependant plus long que le glaive des époques précédentes. Au pommeau était souvent attachée une longue chaîne mince avec laquelle on attachait le glaive à la plaque de fer sur la poitrine sous la tunique d'arme. Le poignard suspendu au côté droit s'attachait de la même façon (37. 19. 21). Les fourreaux de ces armes étaient suspendus à la ceinture ou à des ceinturons particuliers qui se mettaient en même temps que la ceinture. Le poignard était devenu une arme terrible; la lame était à trois tranchants, mince et tellement effilée qu'elle pouvait facilement pénétrer dans l'armure et donner le coup de grâce à l'adversaire (38. 30). La lance ne changea presque pas de forme. A côté de celle-ci, la hache de cavalier (38. 34) entra en usage; c'était une arme que le chevalier suspendait à sa selle comme la massue. La lame de cette hache était à deux tranchants, dont un en forme de bec (comp. 43. 20). Le fléau de guerre avait une boule à ardillons, attachée par une chaîne à une longue hampe. Les éperons (38. 31 à 33) rallongèrent leurs pointes et varièrent les formes de leurs roues en huit différents modèles; sa branche, autrefois demi-circulaire, prit la forme d'un angle et couvrit le talon et la cheville. Plus tard, lorsque les éclisses firent place aux bottes, revint la branche demi-circulaire de l'éperon. La selle reçut sur la partie du devant une pointe qui descendait très bas, cette pièce était recourbée comme un bouclier pour protéger les tibias et les cuisses du cavalier (38. 10 à 12). Le harnachement des chevaux était presque le même qu'aux époques précédentes; les couvertures seulement étaient devenues plus longues, et le fer couvrant le front, qui autrefois se trouvait sous la couverture, fut mis dessus; ce fer fut souvent alors employé comme ornement; on alla jusqu'à le garnir de pierres précieuses. C'est à cette époque que se généralisa le mors simple, léger et brisé au milieu, qui n'avait été que peu en usage.

Le XVe siècle n'inventa point de nouvelles coupes; mais il développa le costume de l'époque précédente et fit naître une foule de formes variées, desquelles naquit dans la suite un costume complètement nouveau, mais ce costume n'appartient qu'au XVIe siècle.

Les changements dans le costume masculin pendant la première moitié du XVe siècle s'étendirent aussi au pantalon. Ce dernier consistait encore en deux longs bras de laine élastiques ou de cuir ou de drap. Les jambes élastiques étaient généralement rassemblées en haut, celles en étoffe dure étaient mises séparément. On n'avait plus l'habitude d'attacher le pantalon par une ceinture; on le fixait par des boutons à la chemise ou à l'habit, par-devant seulement, sans quoi on n'aurait pas pu se baisser, étant donnée l'étroitesse de ce vêtement indispensable; mais cette façon de le fixer n'empêchait malheureusement pas le pantalon de glisser par derrière. Comme l'habit devenait de plus en plus court, on se voyait obligé d'adopter une coupe nouvelle, du moins pour le pantalon en étoffe non élastique, et on cherchait à couvrir le bas du corps par-devant et par derrière en élargissant les jambes du pantalon par le haut; mais cette amélioration se trouva insuffisante et c'est pour cela que vers le milieu du XVe siècle on adopta la coupe du pantalon des Français et des Anglais; on joignait les deux jambes par derrière moyennant un coin intercalé et par-devant on attachait un petit sac dont l'utilité se devine (fig. 20. 19); ce sac était cousu au pantalon par le bas et se fermait des deux côtés par des boutons cousus sur les jambes du pantalon. La coutume de choisir une couleur différente pour chaque jambe de pantalon resta prédominante; on commença aussi à se servir d'étoffes à rayures.

La tunique (Wams) et la « Schecke » subirent également des transformations.

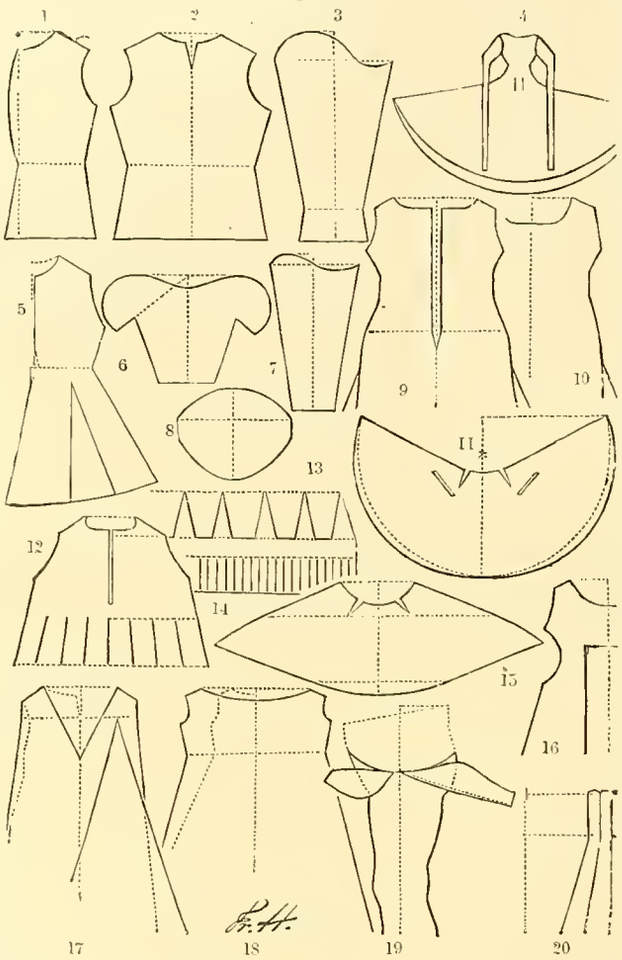
Le « Wams », qui avait généralement une ampleur commode et qui, pour cette raison, était le vêtement de prédilection des ouvriers, reçut alors des manches beaucoup plus amples (40. 1), qui se fermaient comme nos manches de chemise au poignet ou qui étaient attachées par un ruban de façon à former un plissé au poignet (40. 2.). C'est à cette époque aussi que les manches en forme de sac devinrent de mode; on coupait ces manches comme de véritables sacs, complètement fermés par le bas (40. 3.), ou du moins serrés en fronces (40. 4); ils étaient munis de fentes pour passer les bras. Cette manche en forme de sac se composait de deux pièces de coupe presque égale, cousues par-devant et par derrière; les coutures étaient souvent cachées par une bande dentelée (40. 3); à la fente pour le bras, la partie extérieure de la manche se trouvait arrondie. Les manches en forme de sac serrées en fronces par le bas (40. 4) étaient taillées d'un seul morceau en droit fil, de sorte qu'il n'y avait qu'une couture soit par-devant soit par derrière. Pour que les bras fussent complètement couverts il fallait une deuxième paire de manches que l'on attachait dans les sacs mêmes; ces manches aussi étaient assez amples et coulissées à un poignet comme les chemises de nos jours. La ceinture vint à se placer au bord inférieur de la « Schecke ». Le « Wams », à moins d'être employé comme habit d'ouvrier, suivit la mode du jour et devint tellement étroit qu'il ne différait plus en rien de la « Scheke » et qu'on lui donna le même nom. Il se forma alors un vêtement dont le dos était coupé comme celui de l'antique « Wams », mais qui formait deux ou plusieurs plis en longueur sur les reins (40. 11). Ces habits avaient d'étroites manches, mais de très grandes emmanchures, de sorte qu'en les coupant on était obligé d'aller très en biais pour arriver à obtenir une ampleur correspondant à l'emmanchure (fig. 20. 6); les manches étaient cousues au bord intérieur de la fente de la manche en forme de sac. Il y avait encore une autre forme d'habit dont le pan avait une coupe toute particulière et était plissé par-devant et par derrière et fendu sur le côté (40. 10). Il était généralement ouvert du cou à la ceinture et légèrement lacé de façon à montrer la chemise. On voit fréquemment aussi à cette époque des habits de toute espèce avec de petits cols droits (40. 2. 3. 8. 10).

Le long vêtement de dessus, « Tappert », qui devint de mode à la fin du XVIe siècle, s'était développé, comme nous l'avons déjà dit, d'un manteau fermé qu'on avait fendu des deux côtés ou auquel on avait simplement fait des fentes pour les bras (40. 14. 16); ces fentes, ainsi que le bord inférieur du « Tappert », étaient garnies de fourrure; et le « Tappert » avait quelquefois un capuchon (40. 15); dans cette forme et doublé de fourrure, on s'en servait contre l'inclémence de la température. Sa longueur était arbitraire, il y en avait qui tombaient jusqu'aux genoux. Le « Tappert » complètement fendu devint l'habit de cérémonie du XVe et même encore du XVIe siècle; la partie de devant touchait les pieds et celle de derrière s'allongeait en traîne. Le « Tappert » fermé de tous les côtés fut muni de manches de toutes les coupes connues alors, en droit fil (40. 12) en forme de sac (40. 8); à la partie supérieure se trouvait une fente sur la poitrine qui suffisait pour passer le « Tappert » par-dessus la tête, l'encolure avait un petit col droit (40. 8), quelquefois aussi il y avait une enco-

lure triangulaire dont la pointe passait sur la poitrine et dont le bord était garni de fourrure, ainsi que le bord des manches et celui du vêtement (**40.** 12). Le « Tappert » court se portait généralement sans ceinture, le « Tappert » long avec ceinture, mais pas toujours ; la ceinture se mettait assez bas sous la taille, on y suspendait généralement une sacoche en cuir et un poignard, ainsi que les clochettes, tant en faveur à cette époque.

Comme chaussure on se contentait d'une simple semelle en cuir que l'on attachait sous les pieds des maillots, mais on portait aussi des souliers bas qui avaient souvent des revers de cuir d'une couleur différente, le plus souvent de cuir blanc (**40.** 7). Les souliers montaient généralement jusqu'aux chevilles, mais il y en avait aussi de tellement échancrés aux chevilles que les morceaux qui couvraient le talon et le cou-de-pied se tenaient droits ; à l'extérieur du contrefort se trouvait une bande de cuir verticale attachée des deux bouts (fig. **17.** 13) ; sous cette bande de cuir passait un cordon que l'on nouait sur le cou-de-pied. Outre ces chaussures, on se servait de demi-bottes, le plus souvent de cuir souple, lacées sur le côté. Le longs « Landersen » restèrent toujours en usage (fig. **17.** 5). Toutes les chaussures se terminaient par-devant et par derrière en becs que l'on rembourrait et que l'on rallongeait au point de les rendre incommodes. Comme ces becs ballottaient en marchant, on se servait pour les fixer de semelles en cuir également pointues (fig. **17.** 3. 7 à 12) ; ces semelles de cuir avaient souvent sous le talon et sous le milieu du pied des espèces de petits talons d'un pouce de haut. Les bords étaient garnis de fer ou de cuivre jaune et attachés avec des courroies.

Fig. 20.



Les couvre-chefs étaient très variés, quoiqu'on puisse les ramener tous à la calotte ronde, au capuchon et au chapeau. Le capuchon surtout subit de nombreuses variations, surtout dans l'Allemagne du Sud et de l'Ouest, où la mode française ou bourguignonne dominait alors. La grande masse du peuple se servait du capuchon simple ; quelquefois on mettait un chapeau par-dessus (**40.** 1. fig. **19.** 7). Les gens de meilleure condition adoptèrent la mode française de porter le capuchon comme un turban (fig. **19.** 5. 8). On entourait la tête même plusieurs fois (fig. **19.** 6) de façon à former comme une crête de coq avec le bord dentelé du col du capuchon (**40.** 4). Le capuchon ordinaire s'enfilait par-dessus la tête à travers la fente pour la figure (fig. **19.** 9), on laissait tomber le col sur le côté gauche de la tête, si bien que la pointe du capuchon disparaissait. Une troisième manière de mettre le capuchon était de le nouer avec la pointe autour de la tête (fig. **19.** 10), de telle sorte que le col dentelé formait un panache sur le haut de la tête. Toutes ces manières de mettre le capuchon étaient déjà connues vers la fin du XIVe siècle. A partir de l'an 1400 jusque vers l'an 1430, la coutume vint de laisser tomber une grande partie de la pointe du capuchon sur le côté de la tête par-dessus le bourrelet ; l'ouverture pour la figure était pratiquée alors plus près du bord inférieur du col, et la pointe tombait en longue bande ou en tuyau ouvert sur les talons. Lorsque l'on mettait ce capuchon à longue queue en guise de calotte en passant l'ouverture de la figure sur le crâne, on pouvait le faire de trois manières différentes : on érigeait le col en forme de crête de coq et l'on jetait la longue queue sur le bras ou bien on la tenait à la main pour ne pas la laisser traîner en marchant (fig. **19.** 12) ; on en entourait le cou (fig. **19.** 14) en laissant toucher un bout par-dessus l'autre épaule ; enfin on enroulait la queue autour de la tête et on laissait tomber un bout de l'autre côté du col qui pendait sur l'oreille (**40.** 14 fig. **19.** 11). Vers l'an 40, cet objet d'habillement reçut une forme fixe, de sorte qu'on pouvait mettre le capuchon comme toutes les calottes et les chapeaux. Le bord de l'ouverture pour la figure fut cousu à l'intérieur d'un épais bourrelet sans plis (fig. **19.** 13), de sorte que toute la masse de l'étoffe surmontait la tête et que la queue tombait de côté. C'était la fin de l'existence du capuchon en tant qu'objet de luxe ; on continuait cependant encore à s'en servir dans sa forme simple et primitive à la chasse et contre l'inclémence de la température. Bientôt après l'adoption du bourrelet, on se mit à remplacer la longue pointe du capuchon en forme de tuyau par un ruban de soie. Ce ruban était de longueur arbitraire, à peu près de 20 centimètres ; on le coupait en lanières, d'abord au bord inférieur, ensuite dans toute sa longueur ; on en entourait le bourrelet et on laissait tomber le bout d'un côté ; c'est ainsi que ce ruban se portait encore à la fin du siècle. Ce ruban se portait aussi autour du bord inférieur de la calotte ronde ou du casque à mèche sans visières et laissait tomber le bout dentelé sur une épaule ou dans la nuque (**40.** 1. 9.). Au lieu de l'espèce de crête de coq, on fixait une calotte dans l'épais bourrelet, qui tombait d'un côté comme un sac vide (**40.** 8), ou bien une calotte molle sans fond fendue en lanières au bord inférieur (**40.** 3). La commodité du simple chapeau en faisait le couvre-chef de prédilection ; il était en feutre noir ou de couleur vive, pas trop hant de calotte avec un bord assez large avec une fente latérale, de sorte que l'on pouvait en relever une partie et baisser l'autre (**40.** 4). Les négociants prirent l'habitude de porter le bord du chapeau très large et de le rouler en un immense bourrelet, qui faisait presque disparaître la calotte du chapeau

(**40** 15). Les ouvriers se servaient de simples casquettes rondes sans visière (**40.** 2.). Les jeunes gens portaient le cercle de tête moins comme couvre-chef que comme ornement (**40** 10); ce cercle était entouré de rubans multicolores et orné au front d'une agrafe et de quelques plumes en panache. La chevelure était portée modérément longue; les gens de qualité la laissaient tomber sur les épaules (**40.** 2. 10 à 12) avec une raie sur le front, les jeunes gens s'en faisaient aussi de petites boucles. Il y avait toujours un certain préjugé contre la barbe; les empereurs la portaient cependant. La barbe se taillait en pointe (**40.**12) ou se séparait au milieu du menton de façon à former deux pointes (**40.** 9).

Le costume masculin, dans la deuxième moitié du xve siècle, se composait d'une quantité de formes et de couleurs, de sorte que l'on pouvait croire que chacun s'habillait selon son bon plaisir. Le pantalon est le vêtement qui subit le moins ces caprices; il garda encore sa coupe décrite plus haut (fig. **20.** 19). C'est à cette époque que l'on commençait à se servir aussi d'une espèce de culotte courte, ressemblant à nos caleçons de bain, que l'on mettait par-dessus les pantalons longs (**41.** 5. 6); de cette façon les cuisses se trouvaient couvertes décemment. La mode des couleurs différentes et des étoffes rayées resta toujours en vogue; on cherchait à rendre les étoffes multicolores en y cousant des pièces carrées d'autres couleurs (**41.** 9). La coupe des habits était soumise au traitement le plus arbitraire; on les portait tantôt très étroits et très courts, tantôt très longs et très amples. La « Schecke », ce vêtement collant, fut extrêmement raccourcie, de sorte qu'elle descendait à peine jusqu'à la taille (**41.** 2. 3), on l'échancrait beaucoup aussi, de façon à laisser à découvert le cou, la nuque et les épaules, même chez les hommes; les manches furent raccourcies et ne descendaient plus que jusqu'au coude. Pour bien ajuster le vêtement, on taillait le devant et le dos séparément, le dos en deux parties avec couture au milieu; il était de mode aussi de rembourrer la poitrine de la « Schecke ». Pour rendre la respiration possible dans une telle camisole de force, on se voyait obligé de fendre la « Schecke » sur la poitrine et aux manches ou bien de la décolleter jusqu'à la ceinture. Ces ouvertures étaient comblées par la chemise, souvent aussi par un plastron bordé qui couvrait la chemise d'étoffe fine par devant et dans le dos (**41.** 2). Les fentes aux manches étaient disposées d'une façon fort arbitraire et toutes les ouvertures, celles des manches aussi bien que celles du corps du vêtement, étaient munies de pattes tranversales (**41.** 1.19. à 21). Le corps du vêtement formait donc une espèce de corset très échancré qui était porté non seulement par la jeunesse, mais aussi par les vieillards. L'empereur Max lui-même, le dernier chevalier, s'habillait ainsi. C'est ce costume qui arracha au moraliste Sébastien Brant le cri de: « Fi! honte sur la nation allemande! » Les gens qui faisaient cas de la bienséance couvraient d'ailleurs pour sortir, leur nudité d'amples pardessus.

Fig. 21.

1 2 3 4 5 6 7 8

Comme les classes élevées cherchaient à étriquer la « Schecke », les ouvriers la rendaient plus large et plus commode. Les grandes emmanchures qui étaient devenues de mode vers le milieu du siècle (**40.** 11 fig. **20.** 6), étaient employées plus souvent, mais avec des manches droites aussi larges en haut qu'en bas et ouvertes au poignet (**43.** 2 3.); la « Schecke » était décolletée, et l'ouverture remplie par la chemise; elle n'avait pas de pans (**43.** 2); quelquefois on y ajoutait un pan séparé. L'usage de plisser un peu la « Schecke » sur les reins continua jusqu'au siècle suivant (**48.** 1). A côté de la « Schecke », le commode « Wams » fendu sur la poitrine se maintenait parmi les hommes d'un certain âge et les gens de la basse classe (**43** 5); il se portait avec une ceinture et avait de très larges manches dentelées soit d'un seul côté, soit de tous les deux. La jeunesse des classes élevées portait le « Wams » très ajusté et rembourré sur le haut du corps, s'élargissant beaucoup et plissé à partir de la taille (fig. **20.** 5). Les manches étaient étroites et avaient une épaulette dentelée. (**41.** 15) Le pan avait des pointes pour l'élargir (fig. **20.** 5. 8). Sur la poitrine ce vêtement avait une ouverture fermée par des rubans. Lorsqu'il servait de tunique d'arme, le « Wams » avait un pan séparé (**43.** 6). Le pan était un seul morceau d'étoffe coupé en rotonde plissé finement et attaché à la tunique soit en dehors, soit en dedans. Les manches de la tunique d'arme furent découpées aussi, suivant la mode, en longues bandes dentelées (**43.** 18). Les manches du « Wams » étaient souvent longues au point de dépasser de beaucoup la main (**41.** 8); elles avaient des fentes pour passer les mains, ou bien la partie gênante était repliée par-dessus.

Ces deux tendances de la mode d'étriquer ou d'élargir d'une façon exagérée se manifestaient aussi dans les vêtements de dessus. Le « Tappert » dans la forme d'un pardessus de longueur modérée, fermé et muni de manches, fut en vogue surtout parmi les basses classes des citoyens et des ouvriers (**41.** 7. 11); il en était de même du « Tappert » plus court que ce dernier, complètement fendu sur les côtés (**41.** 8), ou descendant jusque vers la cheville, muni de fentes pour les bras (**41.** 16) et quelquefois fendu dans sa partie inférieure latérale. Le « Tappert » de toutes les formes se portait avec ou sans ceinture (comp. **37.** 2). A côté des manches en forme de sac du « Tappert » fermé (comp. **40.** 8), cette même époque vit apparaitre de larges manches ouvertes à leur bout ou des manches en forme de sac (**41.** 7). Avec ce « Tappert », comme avec la « Schecke » et le pantalon, les deux côtés de couleurs différentes furent de mode (**41.** 18); en outre, on garnissait le « Tappert » de riches bandelettes dentelées, ou bien on découpait ses bords. La mode des bandelettes fut à son comble à cette époque; on n'en garnissait pas seulement les « Schecke » et les « Tappert » (**41.** 17 18), mais encore les manteaux fermés. On disposait ces bandelettes en rangs, on les superposait, enfin on en couvrait complètement les vêtements, de sorte que ceux-ci paraissaient être découpés en nombreuses petites langues (**56.** 32).

Le « Tappert » se forma, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, du manteau fermé; on le munissait de fentes pour les bras ou de manches, mais on le laissait fermé par-devant, sauf une petite fente pour la poitrine; le « Tappert » devint « Schaube », lorsqu'on l'ouvrit complètement par-devant (**41.** 11). Le « Tappert » était une tunique qui servait de pardessus;

la « Schaube » était un vêtement de dessous. A l'instar du « Tappert », la « Schaube » n'avait que des fentes pour les bras, quelquefois pourtant aussi des manches (**41.** 20. à 23 **47.** 1. 2. 4. 8. 10. 12); la « Schaube » sans manches (**41.** 21 **47.** 1) ressemblait à une espèce de manteau (fig. **20.** 11). Lorsque les manches de la « Schaube » étaient longues et larges, elles avaient dans leur partie supérieure une fente pour les bras, de sorte qu'on pouvait les enfiler ou les laisser tomber (**41.** 23. (**47.** 2. 4. **59.** 1). Il y avait aussi des manches avec une ou plusieurs fentes superposées (**47.** 12 **50.** 3), ainsi que des manches bouffantes fendues en croix (**47.** 10), ou encore des manches fendues de toutes les façons; les fentes étaient alors lacées ou boutonnées. Les manches pendantes en forme de sac commençaient à disparaître lorsque la « Schaube » débuta. Au commencement on boutonnait la « Schaube » par-devant (**41.** 11), mais plus tard on supprima les boutons; on formait un revers avec un bord (**41.** 22.); ce revers se transforma bientôt en un col (**41.** 20. 23). La « Schaube » était habituellement bordée ou doublée de fourrure, ainsi que le revers et le col (**47.** 8). Les riches bourgeois portaient leur « Schaube » tombant aux genoux, tout au plus jusqu'à mi-mollets; les gens de la haute aristocratie seuls la portaient tombant jusqu'aux pieds; la « Schaube » était rouge ou noire, celle des personnages princiers était quelquefois violette; la ceinture était rare, ainsi que les deux côtés en différentes couleurs (**56.** 17); l'ornement des bandelettes était supprimé, il était remplacé par des bordures de couleurs différentes de l'étoffe (**47.** 1. 2. 4). La « Schaube » se faisait en drap ou en velours; chez les personnages de qualité, en soie bordée de damas.

Il est impossible d'entrer ici dans tous les détails concernant les nombreuses formes des vêtements de dessus qui se portaient à cette époque; nous ne nous occuperons que d'une seule forme à cause de son originalité. Ce vêtement était une espèce de tunique à pan dont le pan formait des plis en forme de tuyaux d'orgue. (**41.** 9. 10 fig. **20.** 12. 14). Le pan était rajouté, et le vêtement était fendu verticalement à son bord inférieur (fig. **20.** 12.), ensuite on taillait le morceau d'étoffe qui devait former le pan en pointes (fig. **20.** 13) que l'on insérait dans les fentes verticales, de sorte qu'à cet endroit l'habit gagnait rapidement en largeur. On faisait alors un nombre de tuyaux en parchemin ou en cuir, un peu plus longs qu'un doigt et deux fois plus gros, on fendait ces tuyaux en deux dans leur longueur et l'on cousait ces moitiés dans le bord inférieur du pan bien près les unes des autres (fig. **20.** 14). Pour fixer l'étoffe dans les interstices des tuyaux on attachait les plis à l'intérieur du pan sur une forte bande de toile. Ce vêtement ne collait pas sur le corps; il avait, soit de larges emmanchures sans manches (**41.** 9), soit de longues et larges manches (**41.** 10) d'étoffe de deux couleurs avec un ornement dentelé au milieu du bras. L'encolure était assez large; l'ouverture de devant descendait jusqu'au ventre et se boutonnait; la couture, qui rattachait le pan au haut de l'habit, était cachée par une ceinture. La « Schaube » fut remplacée par un manteau si court qu'il garantissait peu le corps. Ce vêtement aussi se faisait sous bien des formes. Dans sa coupe la plus fréquente et la plus simple, ce mantelet ressemblait beaucoup à l'antique grand manteau demi-circulaire; il se tenait sur l'épaule gauche et était retenu sur l'épaule droite par de jolies cordelières (**41.** 1. **47.** 16); ce mantelet se portait vers l'an 1520, c'est ainsi que le portait encore le jeune Durer. Un autre manteau qui couvrait en même temps le dos (**41** 2. 3. 13), avait la forme d'un secteur de cercle auquel on aurait enlevé la pointe en faisant à cet endroit une coupe ronde en rapport avec le bord extérieur du secteur. Une troisième espèce de manteau, qui permettait d'envelopper complètement le corps (**41.** 5. 19 **47.** 3) avait la forme d'une grande pèlerine (fig. **20.** 15) et était beaucoup plus courte du dos que du devant; il se jetait simplement sur les épaules et s'y maintenait par son propre poids; on le fermait par devant *ad libitum;* on se servait aussi de la cloche. (**41.** 6.)

Le couvre-chef était toujours le capuchon, soit dans sa forme simple (**41.** 7. 22), soit passé sur la tête, par la fente pour la figure et tortillé en nœud (**41.** 21); le chapeau se portait également encore dans toutes ses anciennes formes et couleurs, ainsi qu'en étoffes les plus variées, et même en fourrure. La casquette et, parmi la jeunesse joyeuse le cercle de tête avec sa garniture bigarrée et son panache restèrent en usage (**41.** 5.).

Un long ruban dentelé se mettait alors autour de la calotte du chapeau, on en mettait jusqu'à douze (**41.** 18.); cet usage dura jusque dans le siècle suivant. Le chapeau difforme à épais bourrelet en guise de bord et le capuchon pour calotte disparurent par contre. — La mode efféminée de se décolleter ramena celle de porter la chevelure longue; on la bouclait et on la laissait tomber par dessus les épaules; c'est ainsi que Durer se coiffait et on trouve même les vieillards de cette époque portant cette coiffure. Quand on avait perdu ses cheveux, on mettait des perruques. On recommença aussi à se raser la barbe.

L'empereur Max était imberbe, ainsi que son père Frédéric III; dans sa jeunesse, ce dernier considérait la barbe comme une parure. La chaussure ne se transforma que vers la fin du siècle; les souliers pointus étaient d'un usage général, ils avaient des revers à l'ouverture recouverts de l'étoffe de la doublure qui était toujours d'une couleur différente de celle du soulier; on portait aussi ces souliers échancrés aux chevilles (**43.** 4) et des « Ledersen » courts et longs (**43.** 2. **48.** 5). La mode des souliers à longs becs se maintint en toute vigueur jusque vers l'an 1480; mais elle se manifestait encore çà et là même au commencement du siècle suivant; on les faisait en étoffe de couleur et quelquefois la paire en deux couleurs différentes comme les pantalons, ces souliers étaient de cuir fin, de velours, de soie ou de brocart, brodés et garnis de perles; à l'extrême pointe ils portaient même une clochette (fig. **17.** 8). Au besoin, on attachait la longue pointe à la partie qui se trouvait sur le cou-de-pied, ou plus haut encore, à la jarretière (fig. **17.** 4). Lorsque les becs disparurent avec les souliers de dessous, la forme de la chaussure prit une tendance toute contraire; on l'arrondissait aux doigts de pied et, à partir de 1492, cette partie devenait de plus en plus large (**47.** 1 à 20 fig. **17.** 14. 15). Ensuite on se mit à porter des talons. Les gants qui, autrefois, ne se portaient qu'à la chasse, à la guerre ou dans les grandes cérémonies, se vulgarisèrent de plus en plus dans les classes élevées. Les ceintures avec sacoches et poignards furent maintenues.

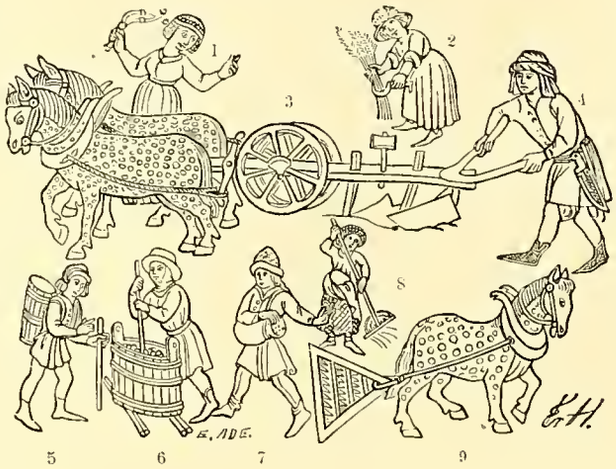
Le costume féminin de la première moitié du xve siècle subit les mêmes transformations que le costume masculin. Tandis que les femmes de la bourgeoisie se soumettaient plus ou moins aux caprices de la mode, les femmes des classes élevées affectaient une grande simplicité dans leur costume précisément pour se distinguer des bourgeoises. Les nobles dames dans leur digne accoutrement rappelaient beaucoup les femmes du xiiie siècle, de sorte que les artistes de cette époque aimaient les prendre comme modèles pour peindre des madones et des saintes (**40.** 19. 20); mais, vers la fin de cette époque, la mode nouvelle se généralisa. La robe de dessous fut peu touchée par la mode; elle garda sa forme étroite et collante, à partir de la taille elle était plus ample; cette ampleur était obtenue par des pointes, inserées sur les côtés; elle descendait généralement jusqu'aux pieds dont elle ne laissait voir que les pointes; elle était très décolletée

40. 16); on la laçait par-devant (36. 21); les manches collantes et longues (40. 19) dépassaient souvent le poignet en forme de manchettes; souvent aussi elles boutonnaient le long de l'avant-bras : à côté de celles-ci, on se servait de larges manches terminant en un poignet comme nos manches de chemises (40. 16 18. 22); lorsque le vêtement de dessous avait de longues manches étroites, celles du vêtement de dessus étaient courtes, le vêtement de dessous se portait souvent dans les sorties, sans autre vêtement de dessus, avec un manteau simplement (40. 19). Le vêtement de dessus avait à peu près la même coupe, mais était beaucoup plus long, de façon à traîner par terre ; il se laçait sur les reins. L'encolure était de formes différentes; les femmes respectables portaient la robe montante ou très légèrement ouverte en pointe à la naissance du cou, l'ouverture était entourée d'un petit col rabattu blanc (40. 20). Les femmes qui suivaient la mode se décolletaient au point d'avoir les épaules complètement découvertes (40. 16). La robe de dessus ne collait pas toujours comme le vêtement de dessous sur le haut du corps jusqu'aux hanches, mais s'élargissait souvent à partir des seins (40. 18); lorsqu'il y avait une ceinture, elle se plaçait juste au-dessous des seins (40. 20). Les manches de la robe de dessus avaient de nombreuse formes ; il y en avait d'étroites qui descendaient jusqu'au poignet et même plus bas, de façon qu'il fallait les relever en revers (40. 20 57. 18. 20). On formait tantôt de très longues manches pendantes, tantôt des manches en forme de sac (40. 16. 23), tantôt des manches en forme d'ailes dont les bords étaient dentelés (40. 18. 22). On insérait souvent une bande dentelée dans la couture de la manche en forme de sac (40. 23). Le manteau n'était presque plus porté que par les femmes des hautes classes; il conservait toujours sa coupe demi-circulaire avec sa longue traîne (40. 19); il se fermait sous la naissance du cou par une agrafe. Le manteau se portait aussi avec un petit col rabattu (40. 20); il était retenu sur les épaules par un ruban qui traversait la poitrine. Lorsqu'il servait d'habit de cérémonie, le manteau avait la forme d'un secteur de cercle. Les femmes se servaient aussi du « Tappert », surtout du « Tappert » court ouvert aux côtés (40. 23); elles le munissaient d'un large col droit ou d'un capuchon. On se servait encore d'un long manteau d'une coupe circulaire et coulissé au cou de façon à former de nombreux plis (40. 17); surtout les femmes mariées avaient adopté ce manteau pour se protéger contre l'inclémence du temps. Les femmes s'abstenaient presque entièrement des vêtements dont les deux côtés étaient de couleurs différentes, les femmes nobles se contentaient de porter les couleurs de leur blason ; les clochettes étaient également peu usitées chez le beau sexe ; elles les portaient à la ceinture ou au cou (42. 4. 14. 15). Les fillettes et les femmes se tressaient les cheveux et s'en couvraient les tempes, les oreilles et le cou (42. 27. à 29), ou bien elles laissaient la chevelure sans être nattée avec une raie au milieu; elles en formaient deux bandeaux qu'elles entouraient de rubans et de cordelières le tout encadrant la figure (42. 33); elles couvraient aussi quelquefois les bandeaux d'un filet de fils d'or ou d'un sac qu'elles garnissaient de pendeloques (42. 8). Un bourrelet orné de perles et de pierres était très en vogue ; ce dernier se plaçait sur les nattes, de sorte que les deux bouts relevés se réunissaient sur le front (40. 22. 42. 27 à 29); il était entouré d'un fichu qui passait autour du menton et dont les deux bouts tombaient en arrière. C'est de cette façon qu'était retenu un chapeau dont le bord était un bourrelet de bandes roulées (40. 21); de semblables chapeaux d'une forme plus simple étaient plus répandus (40. 18); à côté de tous ces couvre-chefs le bonnet à épaisses ruches était toujours en honneur (40. 17. 19), ainsi que le fichu rectangulaire plié en deux (37. 1). Dans le Bas-Rhin, où l'influence française se faisait sentir, le bonnet bourguignon fut adopté ; c'était un haut bonnet conique dont la pointe était quelquefois obtuse, et qui se plaçait sur un couvre-chef de plusieurs fichus superposés et qui avait un voile tombant dans le dos (40. 20). La jeunesse ornait sa chevelure, comme elle l'avait toujours fait, de cercles d'or ou de couronnes artistiques, ainsi que de bourrelets de bandes tressées qui sur le front portaient une aigrette en plumes retenue par une broche (42. 4). La chaussure consistait, comme celle des hommes, en souliers plus ou moins découverts et à becs avec des galoches de bois.

Le costume féminin de la deuxième moitié du xve siècle traversa une foule de transformations de coupe, sans cependant changer sa forme fondamentale et sans cesser de coller sur le haut du corps de s'élargir et de s'allonger démesurément vers le bas. La robe de dessous conserva sa coupe ancienne; cependant elle se décolleta de plus en plus et sa traîne devint plus variée aussi; elles étaient tantôt amples, tantôt étroites, parfois si longues qu'elles dépassaient les mains (42. 2), ou si courtes qu'elles descendaient à peine à la moitié de l'avant-bras; elles étaient souvent à plusieurs bouffants avec crevés aux coudes (42. 11. 12.); elles n'avaient cette forme que portées seules sans être couvertes par les manches du vêtement de dessus; dans le cas contraire, on les faisait très courtes, elles ne descendaient alors que jusqu'à la moitié de l'avant-bras. Les amples manches à poignets ressemblant à nos manches de chemises (40. 16.18.22.) n'étaient presque plus en usage. Le vêtement de dessus collait soit jusqu'aux hanches, soit jusqu'au-dessous de la poitrine (42. 4. 10.), il était rarement montant (42. 1. 2.), la mode voulait que le bord supérieur fût baissé de plus en plus; on échancrait la robe très en rond de façon à laisser les épaules plus ou moins découvertes (42. 4. 9.); il y avait encore des décolletages où les épaules restaient couvertes, mais qui laissaient le dos et la poitrine nus (42. 8); on alla même plus loin, on ouvrait la robe par-devant jusque bien au-dessous de la taille et on laçait la fente (42. 5); par derrière on se décolletait jusqu'à la ceinture (42. 3). Dans le Bas-Rhin, on suivait la mode française qui voulait que les épaules fussent couvertes (42. 13); il y avait bien une ouverture sur la poitrine jusqu'à la ceinture, mais cette ouverture était cachée par un col rabattu qui était plus haut derrière et finissait en pointe à la ceinture. Pour faire un contraste avec la mode du décolletage exagéré, les femmes moins coquettes portaient des robes montantes qu'elles garnissaient d'un col rabattu ou droit (42. 15). Les robes de dessus se laçaient généralement dans le dos. Il y avait une mode générale qui consistait à remplir la grande ouverture jusqu'au-dessus de la poitrine, soit par la chemise, soit par un fichu plissé, soit par un plastron brodé (42. 5. 7. à 9). Un chroniqueur nous rapporte : « L'homme et la femme portaient de précieux fichus avec de larges bords brodés de soie ou de perles, et leurs chemises avaient des sacs dans lesquels elles mettaient leurs seins. » A en juger d'après cet écrit, la chemise de femme paraît avoir été d'une coupe semblable à celle de certaines robes de femme au xiie siècle (fig. 3. 1). Vers le bas, la robe de dessus s'élargissait à partir des hanches et s'allongeait à tel point qu'il fallait la relever ou se la faire porter pour pouvoir marcher; on la relevait généralement du côté gauche. La loi permettait des traînes de deux aunes, mais cette mesure était souvent dépassée jusqu'à quatre aunes et plus. Nous voyons souvent dans les représentations plastiques les robes plissées par-devant, soit à partir du haut (42. 6. 9), ou à partir du creux de l'estomac (42. 4). Dans le premier cas, il fallait que la robe fût assez décolletée sur les épaules (42. 6. 9); dans l'autre cas (42. 4), le plissé était souvent rajouté (fig. 20. 16.). La robe était quelquefois aussi complètement ouverte par-devant ; elle se fermait naturellement du haut en bas. Vers la fin du siècle on commençait à séparer la jupe du corsage, à tailler chaque partie séparément et à les joindre par une couture (42. 15.) ; on se passait alors quelquefois de ceinture; lorsqu'il

y en avait une, on la mettait juste au-dessous de la poitrine; pour se retrousser, on se servait d'une ceinture qui se mettait autour des hanches (**42.** 9); quelquefois la ceinture remontait la robe jusque sous les seins et retombait alors sur le vêtement qui se trouvait ainsi caché entièrement. Les formes des manches étaient très variées. Si la robe de dessus avait de larges manches, celle de dessus n'en avait souvent pas du tout; elle n'avait alors qu'une épaulette. Les emmanchures étaient presque toujours petites et ovales; les manches étaient en droit fil et n'avaient généralement qu'une seule couture, les très amples manches en avaient deux, les manches pendantes en forme de sac étaient rares (**42.** 1), ainsi que celles à fentes pour les mains (**40.** 23). Les manches ouvertes en formes d'ailes étaient très à la mode (**40.** 18. 22), elles étaient tellement longues, qu'elles traînaient à terre; on les dentelait au bord, on les découpait complètement en bandes à leur partie inférieure (**42.** 2); les dames des hautes classes aimaient à garnir ces manches de fourrure et à les doubler d'étoffe d'une couleur différente de celle de dessus (**42.** 4). A l'époque où l'on séparait le corsage de la jupe, des manches en forme d'entonnoir devinrent de mode (**42.** 6. 10. 14. 15); elles étaient si longues qu'elles tombaient par-dessus les mains et quelquefois d'une ampleur égale à leur longueur. Les étroites manches à crevés se répandirent de plus en plus (**42.** 8. 9. 11;) on finit par fendre les manches complètement et à séparer des bouffants par des cordelières (**42.** 12). Dans le Bas-Rhin on affectionnait de courtes manches étroites qui laissaient la moitié de l'avant-bras à découvert (**43.** 13.) ; les ouvrières portaient des manches modérément étroites et les protégeaient souvent par des manches plus amples (**42.** 7). Au point de vue de la couleur, les femmes montraient plus de goût que les hommes; elles ne portaient point de robes de deux ou plusieurs couleurs; elles étaient sobres aussi dans l'ornement des clochettes; lorsqu'elles en avaient elles les portaient à la ceinture (**42.** 14. 15) ou bien sur les épaules (**42.** 4). Les vêtements protecteurs contre l'inclémence de la température étaient le « Tappert » et la « Schaube ». Le manteau rotonde à fines fronces (**40.** 17) portait alors un col rabattu de la même coupe ou bien un col droit et de riches garnitures de fourrures (**50.** 10. 13). Le Tappert » se maintint à peu près jusque vers l'an 1480; il se portait généralement avec un capuchon et était complètement ouvert sur les côtés. « Le Tappert » se remplaçait par la « Schaube » à manches, à col rabattu et complètement ouvert pardevant (**57.** 14).

Fig. 22.



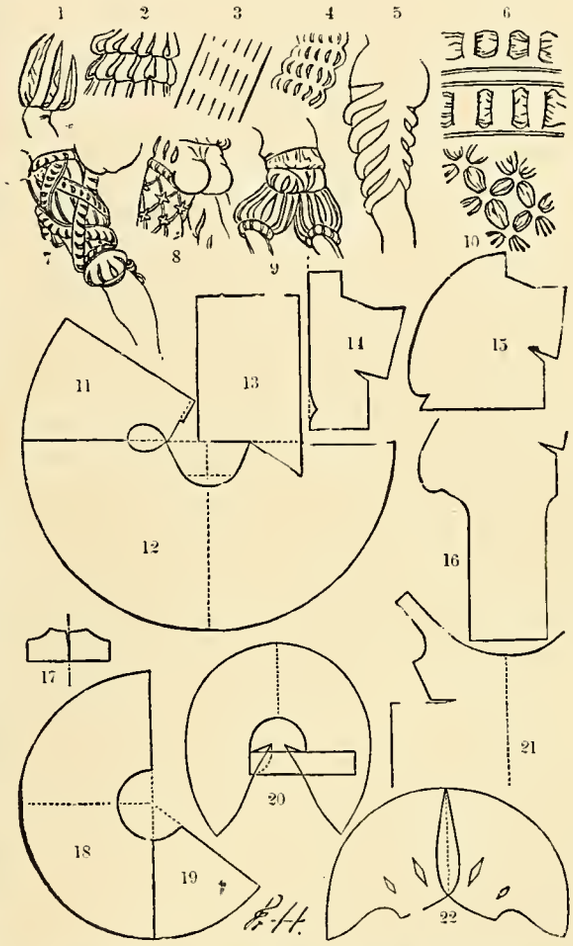
Les cheveux se tressaient encore en longues nattes qu'on tournait autour de la tête (**42.** 18. 26) ou qu'on laissait tomber en liberté; on les disposait sur les tempes de façon à couvrir aussi les joues et le cou (**42.** 27 à 29), et à en entourer les oreilles. Dans le Bas-Rhin, les femmes couvraient ces nattes d'étuis ornés (comp. **32.** 27) ou de filets. La chevelure non nattée aussi était mise dans des filets de façon à former deux grands sacs pendant de chaque côté de la figure. Il était encore de mode de former avec ses cheveux une espèce de cône sur la tête et de l'entourer d'une large bande blanche, richement brodée et garnie de pierres, ainsi que de longues cordelières à glands d'or (**42.** 11). La chevelure d'ailleurs était couverte en grande partie par les différentes parures de tête. A aucune époque il n'y eut autant de coiffures différentes. Mais le fichu mentonnière se maintint et subsista jusqu'au siècle suivant (**48.** 9). Il y avait une foule de coiffures qui n'ont qu'une importance locale; toutes les formes se rapprochent du capuchon, du cercle, du bourrelet, du bonnet, de la calotte et du chapeau; il y faut encore ajouter les différentes espèces de fichus et de voiles. Il est impossible de décrire tout ce chaos; les gravures doivent remplacer en partie la description.

Les femmes passaient également le capuchon sur la tête par la fente primitivement destinée à laisser la figure à découvert (**42.** 36), ou formaient une espèce de crête de coq avec le col dentelé et passant la longue bande autour des épaules ou autour du cou (**42.** 15), si elles ne la laissaient pas tomber librement. Nous avons décrit plus haut les cercles de bandes tordues (**42.** 4) ainsi que le « Hennin » conique, le bonnet bourguignon (**40.** 20). Le bourrelet était épais, rembourré (**42.** 23) et entouré d'une bande qui servait en même temps de mentonnière; c'était encore un bonnet plat en forme de potiron (**42.** 6. 30), uni ou à petits plis, couvert d'un fichu sur les côtés, par derrière. Il y avait aussi des turbans en forme de potiron d'une hauteur exagérée (**42.** 9), généralement blancs et entourés d'un filet doré, ou en velours de couleur; de semblables bonnets se trouvent encore dans les représentations plastiques du siècle suivant (**48.** 5. 21). Ces coiffures étaient quelquefois renfoncées sur le milieu de façon à former deux pointes (**42.** 21). Sur d'autres enfin, le bord était rabattu tout autour de la figure et dentelé (**42.** 2). Vers la fin du siècle, on créa un bonnet qui, par derrière, avait la forme d'un peigne à chignon (**48.** 17); ce bonnet était généralement en soie, avec des carcasses de fils de fer, plus ou moins hémisphériques (**40.** 13) ou s'élargissait en forme de potiron (**48.** 10); ces bonnets étaient ouatés ou non (**42.** 3). Les fichus se mettaient d'une façon fort simple (**42.** 22. 25. 32), quelquefois on en faisait des bonnets (**48.** 9) en les empesant ou en les posant sur les carcasses de fils de fer. Ces bonnets se mettaient avec la mentonnière. La place nous manque pour entrer dans tous les détails concernant les coiffures en forme de chapeaux et de calottes; mentionnons donc simplement un haut chapeau sans bords s'élargissant vers le haut et très aimé par les dames de qualité (**42.** 13); ce chapeau était entièrement garni soit de plumes blanches ou de fourrure claire, soit de dents, dans sa partie supérieure. Le voile était employé et mis de différentes façons. La chaussure ressemblait à celle des hommes. Lorsque les longs becs tombèrent en désuétude, les femmes restèrent fidèles aux souliers modérément pointus. Les gants de cuir ou de soie brodés ou garnis de fourrure étaient une partie du costume indispensable chez les gens riches, de même que les ceintures avec de jolis petits sacs qui y pendaient avec un trousseau de clefs, une trousse à coudre et un rosaire par une courroie garnie d'argent ou par une petite chaîne. Au xve siècle, les signes distinctifs du costume des différentes classes avaient été soumis à un certain règlement qui s'appliquait plus aux accessoires qu'à la forme générale du costume.

Les juifs continuaient à être obligés de porter des chapeaux jaunes; ils avaient bien le droit de se servir, comme les chrétiens, du manteau, des souliers à becs et des bandes de capuchons, mais non pas des ornements dentelés ni des clochettes (**40.** 5 à 7). Chez les ouvriers, le tablier était en quelque sorte leur uniforme; l'étoffe et la coupe désignaient le métier de chacun (**51.** 21).

Les paysans suivaient la mode, mais, étant donné leur esprit conservateur, ils n'en suivirent pas les rapides transformations; ils se servaient du pantalon étroit (fig. **21.** 2. 4. 6. 7), du « Wams » avec manches à larges emmanchures (fig. **21.** 4), ou de la « Schecke » avec de nombreux crevés selon la mode (fig. **21.** 2. 6). En travaillant, ils portaient soit le « Wams » (fig. **22.** 4. 5. 7), soit une blouse (fig. **22.** 6), tous deux garnis d'une ceinture; ils y joignaient le capuchon (fig. **22.** 6) ou un chapeau à bords ou encore le chapeau en forme de turban (fig. **22.** 4) entouré de bandes dont les bouts tombaient dans la nuque; ils cherchaient à se couvrir la nuque le plus possible afin d'éviter les coups de soleil. Le jours de fêtes et les dimanches, ils mettaient un petit manteau (fig. **21.** 2. 6). Les femmes des paysans s'habillaient selon la mode; mais, pour travailler, elles portaient des robes plus courtes que les femmes de la ville (fig. **22.** 1. 2). Les campagnards des deux sexes cherchaient à se parer comme les habitants de la ville; il fallut qu'un décret de la diète, à la fin du xve siècle, leur défendît de porter de l'or, des perles, du velours et de la soie, ainsi que des vêtements de différentes couleurs; le drap dont étaient faits leurs vêtements ne devait pas coûter plus d'un demi-florin l'aune. Le costume des femmes de mauvaise vie était également soumis à différents règlements selon l'endroit et le temps; d'après une ordonnance de Berlin de l'an 1486, elles devaient jeter leurs manteaux sur la tête ou ne se servir que de mantelets. Les bourreaux et les huissiers (**43.** 5.) étaient vêtus de rouge, le bourreau avait un haut chapeau blanc avec une plume de coq rouge ou une bandelette rouge dont les bouts tombaient librement; au lieu du chapeau, le bourreau portait quelquefois un bonnet blanc et un capuchon rouge dont la pointe se terminait par une corde munie d'un gland.

Fig. 23.



Les bouffons de la cour étaient vêtus d'un costume aussi bigarré que possible avec de larges manches pendantes, en forme de sac (**54.** 18); souvent il n'y avait qu'une manche ornée, dans le bas, de clochettes ou de glands; ils portaient une calotte à clochettes avec crête de coq et oreilles d'âne; l'arme des bouffons était une massue (**53.** 14). Les conseillers des grandes villes se formèrent peu à peu un costume officiel particulier; les édiles de Cologne se montraient depuis le milieu du xve siècle en habits rouges et noirs. En général, les conseillers se vêtaient de couleurs sombres et plus souvent de noir; leurs habits étaient d' une coupe simple. Il en était de même des savants; leur principal vêtement était un « Tappert » long, d'ampleur modérée, fermé tout autour avec des manches longues et assez larges (**54.** 7); ce « Tappert » avait une courte fente sur la poitrine, souvent aussi un petit col droit; les manches étaient garnies de fourrure; cet habit se portait avec ou sans ceinture. Vers la fin du siècle, on fendait ce « Tappert » par devant, de sorte qu'il se trouvait ainsi transformé en « Schaube » (**41.** 11), qui était également bordée de fourrure et avait une grande pèlerine de fourrure; la « Schaube » se portait aussi avec ou sans ceinture, le couvre-chef était une espèce de fez demi-haut (**54.** 7. **60** 2.) Les juges et les médecins étaient vêtus de rouge, les avocats de violet, les autres savants de noir. Parmi les dignitaires d'Etat, un costume d'apparat particulier se forma dans le courant de cette époque. Les princes électeurs se servaient d'un « Tappert » rouge ouvert des deux côtés, avec ou sans capuchon (**43.** 7. 21) et dont la partie postérieure s'allongeait en traîne; ce vêtement était bordé et doublé d'hermine; le couvre-chef était une calotte également rouge, ronde, de hauteur moyenne garnie d'hermine au bord inférieur et un peu plus haute par-devant; l'ornement distinctif d'apparat était une large pèlerine d'hermine. A la fin du siècle, le « Tappert » des princes électoraux était pourvu seulement de fente pour les bras (**50.** 12); la calotte était un peu plus haute et ornée d'une large bordure d'hermine. Les signes distinctifs des hauts fonctionnaires, le maréchal ou sénéchal, le chambellan, l'échanson etc., n'étaient pas encore fixés et paraissent consister, d'une part, en emblèmes de leurs fonctions, un plat, une coupe, etc., d'autre part, en chaînes de cou, étoiles et croix. Ces fonctions exigeaient encore un long vêtement de dessus à nombreux plis descendant jusqu'aux pieds (comp. **40.** 12 **50.** 12), d'abord complètement fermé, plus tard ouvert par-devant, avec de longues et amples manches; on y joignait l'antique manteau de coupe demi-circulaire. Le costume d'apparat du souverain a déjà été mentionné; ces différentes parties formèrent probablement, depuis la mort de Sigismond, le costume officiel des empereurs allemands (**14.** 1 à 11 **50.** 19). Les successeurs luxembourgeois de Louis le Bavarois, Charles IV (**38.** 19), Wenzel Sigismond, sont représentés sur les cachets et dans les illustrations des livres avec des couronnes dont la calotte est en forme de boule ou pointue et surplombée de deux cercles de métal qui se croisent avec une croix au point de l'entrecroisement.

Pour la haute noblesse, les ducs, les margraves et les comtes, il ne paraît pas y avoir eu d'insignes fixes ; seul le chapeau avec la couronne à chevron (comp. **30.** 12 et fig. **16.** 11). doit être considéré comme l'insigne ducal, et la calotte ronde bordée d'or (comp. **37.** 6) comme celui des comtes et des margraves ; ces couvre chefs disparurent vers la fin du xve siècle. Il n'était pas permis aux comtes, ni aux barons, ni à leurs femmes, ni à leurs filles, de porter des vêtements de brocart et de pourpre, ni l'hermine ni la fourrure noire.

L'armure guerrière subit des changements essentiels pendant le xve siècle. Les essais de renforcer l'armure de mailles par des plaques de cuir ou de fer à certains endroits avaient donné à la chevalerie du xive et de la première moitié du xve siècle un aspect très varié; ce n'est que dans la deuxième moitié du xve siècle que les armures à plaques devinrent générales. L'habitude de couvrir les membres de plaques de fer était la conséquence de l'invention de la poudre à canon; on joignit les plaques de fer si près les unes des autres qu'elles enfermaient l'homme de pied en cap comme un étui; on cherchait à se garantir contre cette nouvelle force, la poudre. Le casque changea de forme à côté du bassinet (**43.** 12. 14) sans visière ou avec visière mobile (**38.** 23). On adopta un casque hémisphérique, ce casque (**43.** 20. 22. 23); formait par derrière un bavolet qui peu à peu se prolongea en pointe; par-devant il avait une fente pour les yeux, plus tard une visière mobile. Dans le combat, il s'enfonçait jusque sur l'extrémité du nez, en d'autres temps on le relevait pour laisser les yeux à découvert. La partie inférieure de la figure et le cou étaient protégés par la Barthaube (Schembart), qui était vissée sur la plaque de fer de la poitrine ou fixée par des ressorts. Le casque et la « Barthaube » n'offraient pas une sécurité absolue aux chevaliers, car entre l'un et l'autre la lance trouvait toujours un endroit pour pénétrer. Dans la deuxième moitié du siècle, les chevaliers ne s'en servaient guère que pour les tournois, ils les abandonnaient aux fantassins, qui en étaient mieux protégés, parce que les coups des cavaliers viennent d'en haut. Le chevalier se servait du bassinet à visière mobile avec la « Barthaube » de sorte que le cou et la tête étaient également couverts; c'est de cette combinaison que naquit le casque le plus parfait du moyen âge, le casque à visière. La partie supérieure était voûtée, la visière était mobile; le casque permettait de tourner la tête, chose qui était impossible avec le bassinet à visière. Ce lourd casque n'était plus en usage que dans les tournois; dans ces occasions, il était plus que jamais nécessaire pour protéger la tête contre les terribles coups de la lance qui avait les dimensions d'un tronc d'arbre; on lui donna une forme plus souple en la rétrécissant sous la tête de façon à faire mieux prendre le cou (**43.** 16. 17); on l'attachait à la cuirasse par des vis et des chaînes, comme le bassinet à visière. Les larges fentes pour les yeux étaient fermées par des barres et des grillages. Ce casque était paré de bijoux et d'étoffes précieuses, souvent fendues et dentelées. On avait cherché à renforcer le « Lendher » par une plaque sur la poitrine, dès lors on protégeait la poitrine et le dos par deux plaques de métal bombées d'après la forme du corps que l'on joignait aux côtés par des courroies. Pour rendre ces plaques plus souples, on les faisait souvent de trois ou quatre parties, qui pouvaient se replier les unes sur les autres. A ces plaques s'attachaient des éclisses mobiles qui servaient à protéger le bas-ventre et les cuisses. Les brassards ne couvraient souvent que l'extérieur du bras, mais il y en avait aussi qui l'entouraient complètement; le coude du brassard était une pièce bombée qui se terminait souvent en pointe. La saignée ainsi que l'aisselle étaient fréquemment protégées par des disques ou des rosaces de métal (comp. **49.** 19). La culotte de mailles se renforçait de la même façon, à peu près, que les manches de la cotte de mailles; les revers de cuir avec garnitures de bronze furent remplacés par des éclisses de fer; les cuisses n'étaient généralement cuirassées que par-devant, mais le bas de la jambe était complètement entouré d'éclisses qui étaient jointes sur les côtés. Le genou portait un carreau de fer repoussé comme le coude. Avec le temps, on parvint à joindre de mieux en mieux les différentes parties de l'armure. On agrandit les carreaux par des fers repoussés entourant la saignée et le jarret, on allongea les brassards par plusieurs éclisses que l'on rattachait par des charnières ou par de petites courroies; la cuirasse aussi fut munie d'éclisses spéciales pour le cou et les épaules. Comme les différentes parties se pliaient mieux, cette nouvelle armure laissait les mouvements plus libres. Le pied qui, autrefois, n'avait que de petites plaques par derrière, fut maintenant chaussé complètement de souliers particuliers de la forme des souliers à bec (**43.** 16. 22); la pointe était formée d'une pièce qui se mettait séparément lorsque le chevalier était déjà monté à cheval. Vers la fin du siècle, les becs furent raccourcis et les souliers arrondis par-devant; ils devinrent bientôt aussi larges que jadis ils étaient pointus.

Dans les tournois, les chevaliers avaient coutume de protéger une des deux jambes par un bouclier particulier contre les collisions (**43.** 16). Quand cela se pouvait, la cuirasse se mettait avec un costume a la mode; les ornements dentelés sortaient alors par toutes les ouvertures de l'armure; la ceinture était aussi garnie de clochettes. L'armure de la deuxième moitié du xve siècle est la plus belle de toutes les armures; les ornements gothiques y trouvèrent, comme sur tous les objets de cette époque, une large part, et quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre. Les formes pointues et allongées prirent le dessus (**43.** 20); les principales pièces étaient souvent légèrement cannelées ou côtelées (**43** 18. 22. 23) et entourées d'ouvrages à jour, à l'instar des fenêtres ogivales des églises; ces bordures étaient alors garnies de cuivre jaune. Les armures étaient toutes en acier brillant, mais souvent tellement minces que l'armure entière ne pesait pas plus de 40 livres. Les armures légères étaient destinées aux combats; celles qui servaient aux tournois étaient souvent lourdes au point que le chevalier le plus robuste ne pouvait les porter plus d'une heure de suite. Disons en passant que, malgré la croyance des temps modernes, les anciens chevaliers n'étaient pas aussi forts, en moyenne, que la race de nos jours.

Cette armure à plaques rendait le bouclier presque superflu; aussi n'y avait-il plus que le petit bouclier rond, qui se portait beaucoup plus pour la forme que pour l'utilité. Dans les sièges on se servait de grands boucliers de 5 pieds qui étaient ou carrés, ou pointus et munis d'ardillons pour pouvoir les fixer dans la terre; ils étaient en bois et couverts de peau de vache à l'intérieur et de toile à l'exterieur, ils étaient couverts aussi de peintures. Les glaives s'allongèrent à la poignée de façon à s'adapter mieux au gantelet de fer; ces poignées étaient souvent entourées de fil de fer pour mieux tenir dans la main gantée de fer. Les éperons étaient très longs et avaient de grandes roues. Les lances atteignirent la longueur de 4 mètres. Comme il eût été impossible de tenir une hampe de cette longueur en équilibre sous le bras, ne fût ce qu'une minute, on fixait au côté droit de la cuirasse un crochet, sur lequel on posait la lance. Les mercenaires portaient fréquemment encore la cuirasse de mailles et des casques ouverts avec bords relevés (comp. **37.** 14).

Passons maintenant au costume du xvie siècle. La Réformation, qui changea les mœurs des gens, transforma aussi leur

costume ; elle balaya comme un ouragan les modes du moyen âge et apporta de l'uniformité et de la décence dans cette incohérence de formes et de couleurs. Bientôt il n'y eut plus qu'une seule coupe d'habit, une seule forme pour les couvre-chefs et les chaussures. Les couleurs bigarrées firent place aux couleurs unies et les hommes recommencèrent à porter leur plus bel ornement, la barbe; cependant la vanité n'était pas éteinte ; elle apparut de nouveau dans la mode des nombreux crevés et bouffants dans les costumes des deux sexes. Les manches et les hauts-de-chausses subirent surtout ces caprices ; on les faisait plus longs que les membres qu'ils recouvraient; on les fendait dans toute leur longueur et on laissait passer la doublure, qui était toujours d'une étoffe de couleur différente de celle du vêtement ; en coulissant le vêtement dans sa longueur, on forçait la fente à s'ouvrir (fig. **23.** 1). Les manches étaient crevées au haut du bras et au coude; quelquefois la manche entière et le pantalon se trouvaient fendus du haut en bas en bandes égales; de ces bandes on formait alors des crevés en les entourant, à distances égales, de cordelières (fig. **23.** 2. 9. **47.** 4. 10); les crevés ainsi formés se portaient aussi étagés les uns sur les autres. Les bouffants crevés des pantalons étaient soutenus par la doublure (fig. **23.** 9). Les bouffants se produisaient d'une autre manière encore : on donnait une longueur exagérée aux pantalons et aux manches qui étaient alors coupés, comme plus haut, en bandes égales, de façon à former des crevés qui, étant donné la longueur de la manche ou de la jambe, formaient des bouffants fort gros, dans les crevés desquels on fixait des espèces de bourrelets de couleurs différentes (fig. **23.** 3); ainsi produits, les crevés se pratiquaient fréquemment en travers (fig. **23.** 4). La doublure de l'étoffe collait alors au corps et les bouffants à crevés y étaient fixés. Quelquefois le vêtement entier était couvert de ces crevés. On portait souvent aussi deux vêtements à la fois, celui de dessus était alors muni de fentes de toute espèce, de façon à laisser passer celui de dessous en bouffants; les deux vêtements étaient alors de couleur différentes. Ces grands crevés se trouvaient quelquefois séparés par de plus petits (**49.** 8. 9). Souvent ces petits crevés étaient d'étoffes d'autres couleurs que les grands crevés longitudinaux (**49.** 11). La mode voulait encore que l'on pratiquât des ouvertures de toute espèce et de formes différentes dans les vêtements et qu'on les munît de transparents de couleur plats ou plissés (**47.** 9). Le pantalon surtout avait un genre de bouffant tout particulier (fig. **23.** 5); on le coupait en plusieurs bandes longitudinales, de la largeur d'une main, à peu près, chacune, on rentrait les bords de chaque bande et en formait des espèces de petits bourrelets que l'on fixait à la doublure (fig. **23.** 7). Un autre genre de bouffants était une espèce de damier produit par des bandes d'étoffe qui se traversaient les unes les autres en passant tantôt par-dessus, tantôt par-dessous (fig. **23.** 6. **24.** 3). Sur les grandes surfaces des vêtements on pratiquait des entailles de différents dessins, les bandes transversales formaient alors des filets, des étoiles, etc. (fig.**23.** 10); les bandes étaient de plusieurs couleurs ; quelquefois les bandes plissées étaient fixées sur l'étoffe par des bordures ou des boutons (**69.** 21); alors l'étoffe n'était pas fendue. Le grand luxe était de munir le même vêtement de plusieurs espèces de crevés et de bouffants (fig. **23.** 8).

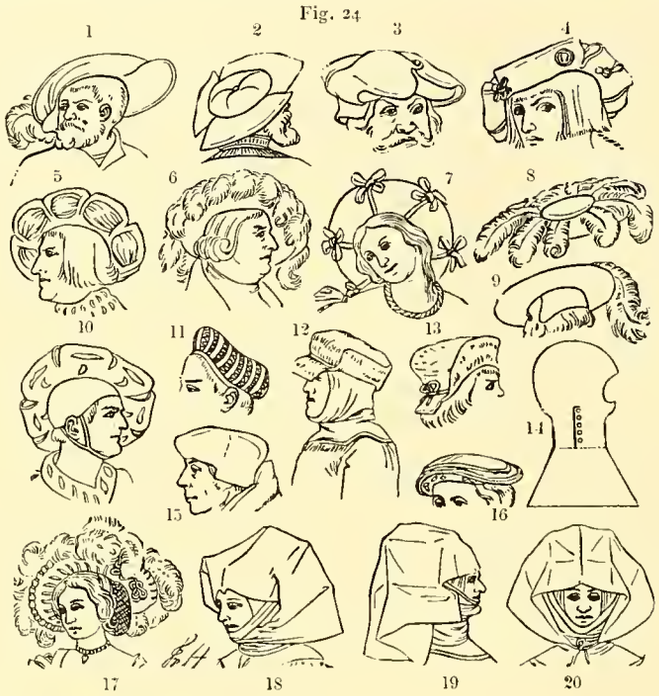
Le costume masculin, pendant la première moitié du XVIe siècle, resta presque le même que dans le XVe siècle (fig. **20.** 19); le pantalon couvrait en même temps les pieds; le pantalon collant sans crevés était propre aux classes élevées; les paysans s'en servaient (**48.** 1. 3. **49.** 1. 6), à l'époque où la grande masse des bourgeois et des soldats avait adopté le pantalon à crevés. C'est aux genoux que le pantalon collant commença à s'élargir; on l'y fendait ou bien même on enlevait l'étoffe de façon à laisser les genoux à découvert; les lansquenets adoptèrent cette mode pour un genou seulement (**47.** 20). Ensuite on se mit à fendre le pantalon sur les hanches et le long des cuisses (**47.** 13. 17); les fentes étaient, par décence, fermées par une doublure; seuls les lansquenets laissaient souvent la fente ouverte et laissaient voir leur corps nu. La culotte courte et étroite se fermait de la même façon que le pantalon (**47.** 14. 19). Vers la vingtième année du siècle, la culotte de dessus descendait jusqu'aux genoux; elle était munie en long et en travers de nombreux crevés, si bien qu'elle ne paraissait se composer que de bandes et de rubans, les crevés étaient garnis de bouffants de soie légère multicolore (**54.** 4); la culotte était attachée aux genoux par un ruban qui formait de jolis nœuds sur les côtés. C'est à cette époque aussi que naquit la mode des culottes courtes sans pantalons de dessous; ce dernier était alors remplacé par des bas; aux genoux la culotte et les bas se trouvaient attachés ensemble par un ruban. Les lansquenets portaient des espèces de bas de cuir ou guêtres que l'on doit regarder comme un dernier reste des anciens pantalons de cuir. C'est par les lansquenets que les bas furent répandus dans le peuple (**47.** 13. 15. 17). La partie supérieure était souvent fendue verticalement (**47.** 14. 18), rabattue en dehors et attachée sous les genoux, si bien qu'à cet endroit la jambe paraissait entourée d'une couronne de nœuds (**47.** 9. 10. 19. **49.** 8. 10. **50.** 2). Le pantalon long n'était cependant pas tombé en désuétude; on le confectionnait collant au bas de la jambe comme un bas, mais en s'élargissant considérablement à partir du genou vers le haut, on lui donnait aussi une longueur exagérée pour pouvoir produire les crevés à bouffants décrits plus haut (**49.** 11. 13). La braguette conservait son étrange forme de petit sac; vers l'an 1520, on se mit à doubler cette braguette de ouate; cette mode fut surtout exagérée d'une façon indécente par les lansquenets (**54.** 2).

La tunique conservait sa coupe collante au commencement du XVIe siècle. Elle se composait d'un devant et d'un dos, qui se rattachait sur les côtés. Pour ne point gêner la respiration, on enlevait, sur le devant comme dans le dos, un grand morceau d'étoffe (**47.** 16) ; puis on en enleva tant, qu'il ne restait que juste de quoi fixer les manches. La tunique couvrait le corps jusqu'aux hanches et se joignait au pantalon. Les ouvertures dont nous venons de parler, et qui étaient pointues vers le bas, devinrent carrées dans les dix premières années du XVIe siècle (**47.** 1. 3). Le bord de l'ouverture traversait les épaules et tendait à s'approcher du cou (**47.** 4. 10. 17. à 19). L'ouverture était remplie par un gilet, un foulard ou simplement par la chemise; le costume entier se faisait en étoffe fine, il était coquettement bordé en haut, brodé, froncé ou plissé; ces fronces ou ces plissés étaient serrés autour du cou (**47.** 2. 10. 13. 15. 18. 19. **50.** 3. 4. 17). Vers 1530, les hommes ne laissèrent plus leur cou à découvert. A mesure que l'encolure devenait plus étroite, la coupe de la tunique subissait des transformations ; le devant, comme le dos, se faisait en deux morceaux avec une couture au milieu pour le dos, tandis que le devant se composait de deux parties inégales dont une couvrait entièrement la poitrine; l'autre était très étroite et ne servait qu'à boutonner le devant au dos (**47.** 17). Quelquefois, les deux morceaux du devant étaient égaux, la fermeture se pratiquait alors sur la poitrine (**50.** 3). Les manches étaient très amples et ne collaient qu'aux poignets; elles étaient coupées en coins et plissées aux poignets. On commençait d'abord à ne pas fendre la tunique ou tout au moins à ne la fendre que légèrement aux hanches et aux coudes (**47.** 16); mais, à mesure que les manches gagnaient en ampleur, on y taillait des crevés à volonté et en tous sens (**47.** 4. 9. 14. 19); on produisait des crevés par des bandes d'une seule ou de plusieurs couleurs (**47.** 4.) et on exagérait les bouffants d'une façon ridicule.

Les lansquenets, qui se trouvaient gênés dans leurs mouvements par les grands vêtements de dessus et par les manteaux, doublaient leurs tuniques pour se garantir du froid et de l'humidité; quelquefois ils portaient une deuxième tunique par-dessus l'autre qui était de cuir ou de feutre, mais qui n'avait point de manches (**47.** 19. **49.** 11. 13. **50.** 2. 6.). Cette tunique de dessus avait un dos d'un seul ou de deux morceaux (fig. **23.** 14); mais le devant était toujours en deux parties qui se fermaient par devant, plus rarement sur le côté. Si les deux pièces du devant étaient d'égale largeur, on taillait le bord du milieu en biais (fig. **23.** 15), si bien que les deux côtés tombaient l'un sur l'autre à partir du creux de l'estomac; cette tunique n'était fermée que par le ceinturon de l'épée. Les bourgeois aussi portaient la tunique sans manches, mais ils fermaient généralement par des agrafes sur la poitrine et garnissaient l'encolure d'un capuchon (**47.** 11). Souvent on allongeait les deux biais devant jusqu'aux genoux (fig. **23.** 16), de sorte que, la tunique étant fermée, le pan droit couvrait la cuisse gauche et *vice versa*. (**47.** 9).

En donnant des pans à la tunique, on était arrivé à en faire une redingote. Les pans étaient très amples; ils descendaient d'abord jusque sous les genoux (**50.** 6) et étaient fermés; dès l'an 1520, les pans commencèrent à se raccourcir (**47.** 13); vers 1540, ils n'allaient plus que jusqu'à mi-cuisses et étaient ouverts à partir de la taille (**50.** 11). Les pans étaient de coupe circulaire, l'ampleur était en rapport avec la largeur, ils étaient plissés en longueur en plis égaux et cousus à la tunique soit en dehors, soit en dedans. Les tuniques à pans des janissaires impériaux (**50.** 7) avaient de courtes manches de la même coupe que les pans et fixés comme eux.

Fig. 24



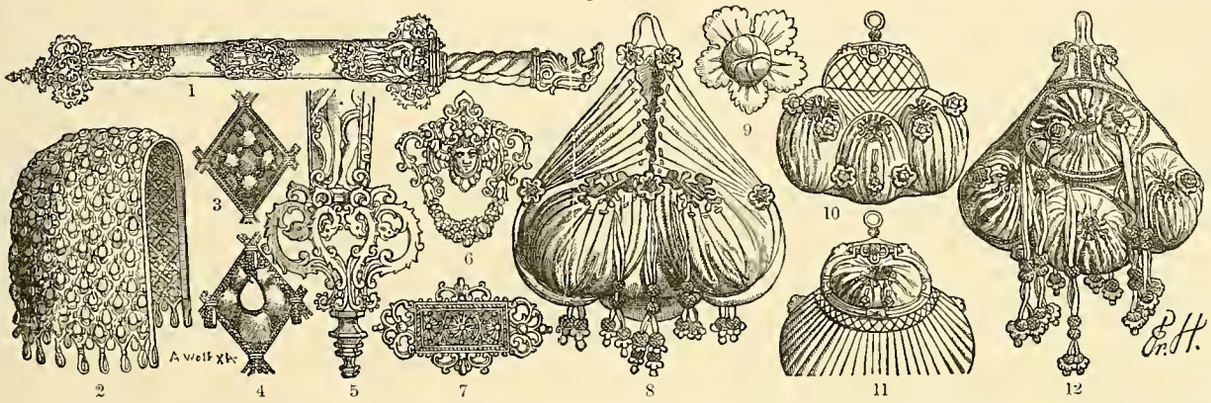
Les tuniques des ouvriers différaient, quant à la coupe, de celles des gens de qualité par la sobriété dans les plis, les crevés et les bouffants. La tunique avait des pans très courts (**48.** 1.) et formait quelques plis dans le dos. La tunique était munie d'un capuchon (**48.** 1) et se fermait sur la poitrine ou sur le côté (**48.** 2). Les emmanchures étaient larges et les manches aisées. Les paysans portaient la redingote longue avec des pans plissés fin et des manches amples à bouffants sur le haut du bras; cette redingote se fermait sur le côté du cou (**50.** 9), ou comme la tunique des lansquenets, par une ceinture passée autour des hanches (**50.** 8); quelquefois les paysans laissaient ces redingotes complètement ouvertes par-devant (**50.** 22. **60.** 9). Parmi les bourgeois et les paysans, la blouse était en usage en même temps que la tunique à pans; cette blouse était un vêtement coupé d'un seul morceau avec les pans (**47.** 5 à 7). La blouse s'élargissait à partir des épaules et descendait, ou jusqu'aux genoux ou au-dessous; elle était fermée tout autour et n'avait qu'une fente sur la poitrine ou une ouverture pour la tête qui était plus échancrée par-devant; le devant et le dos étaient de coupe égale; les emmanchures étaient pratiquées dans les coutures latérales. A l'instar de la tunique paysanne (**48.** 2), la blouse avait des plis dans le dos. Les paysans riches s'offraient des bordures de fourrures (**47.** 7). La blouse se portait avec une ceinture.

Le vêtement le plus porté par les bourgeois et les princes, y compris l'empereur, était le cafetan. Le dos du cafetan était formé par la moitié du cercle (fig. **23.** 12), et chaque moitié du devant était forcément un peu moins que le quart du cercle (fig. **23.** 11). La grandeur du cercle dépendait donc de la longueur du cafetan. A la fin du xve siècle et au commencement du xvie, le cafetan était long comme une robe de chambre; il descendait jusqu'aux chevilles (**47.** 2. 8); mais, après cette époque, il devint plus court et, vers l'an 1520, il ne descendait plus que jusqu'à la rotule (**50.** 4); à mesure que le cafetan se raccourcissait, il devenait plus ample. Au début, l'ampleur des manches était modérée; elles avaient une fente dans la partie supérieure pour y passer le bras; elles étaient ouvertes en bas (**47.** 2), ou fermées (**49.** 7), et avaient la même longueur que le cafetan; quelquefois elles étaient même plus longues. A mesure qu'il se raccourcissait, le cafetan et les manches devenaient beaucoup plus amples; certaines coutures étaient garnies d'une étroite bordure de fourrure (**49.** 4). Ces manches avaient des emmanchures triangulaires par derrière et arrondies par-devant (fig. **23.** 13) ou des emmanchures complètement rondes (**49.** 3). Les manches étaient devenues amples au point de gêner les mouvements; souvent il manquait la fente dans la partie supérieure pour passer le bras (**49.** 4. 5); souvent le cafetan avait plusieurs manches superposées (**47.** 4. 12); on les fendait alors dans toute leur longueur (**50.** 4), ou bien la partie inférieure de la manche se trouvait séparée de la partie supérieure et tombait librement (**50.** 3); souvent aussi on fendait les manches en croix, on rattachait les quatre coins et on les faisait bouffer par une doublure raide (**47.** 10). Mais toutes ces espèces de manches n'étaient portées que par les gens de qualité; le bourgeois se contentait d'un court cafetan (**47.** 1. 3. fig. **20.** 11). Les cafetans à manches avaient un revers dans toute la longueur, et ce revers se transformait en col vers le haut, ce col tombait sur les deux épaules (**47.** 2. 4. 8. 10. 13. **49.** 1. 4. **50.** 3. 4); le col s'agrandissait ainsi que les manches à mesure que le cafetan devenait plus ample. Généralement le cafetan était doublé de la même fourrure dont étaient garnis les revers. Le cafetan d'été était de soie noire ou d'autre couleur; dans ce cas, le col était assez souvent fendu (**49.** 3); il y avait encore les cafetans à manches sans col (**49.** 7). La garniture du cafetan était devenue, avec le temps, un signe distinctif des différentes castes; les cafetans princiers étaient en velours, ou en satin rouge, ou violet, ou encore en brocart d'argent ou d'or avec doublure et col d'hermine, de zibeline ou de martre. Les chevaliers affectionnaient le cafetan rouge, le bourgeois de qualité, le

noir ou le brun avec fourrure sombre. Le cafetan était garni, plus ou moins richement, de passementeries et de broderies d'argent et d'or. Au commencement du XVIe siècle, on préférait le cafetan d'étoffe claire rayé et même de deux couleurs **49.** 7); plus tard, on adopta le cafetan de couleur sombre; les juges, les savants et les prêtres portaient le cafetan noir: ce dernier est resté le costume officiel des conseillers jusqu'au XIXe siècle. Le cafetan se portait complètement ouvert; seuls les gens appartenant à la profession des armes le fermaient par le ceinturon de l'épée (**49.** 6). Le cafetan des savants, tel qu'il était porté par les réformateurs, différait quelque peu, quant à la coupe, du cafetan ordinaire. Sa forme générale resta toujours la même, c'est-à-dire celle des trois quarts d'un cercle (fig. **23.** 18 dos; 19 devant); mais l'encolure fut munie du collier (fig. **23.** 20). Le collier collait aux épaules, sur la poitrine et sur le dos (**49.** 2. 5); le dos et le devant étaient attachés au collier en formant de petits plis ou fronces. Les manches étaient de coupe rectangulaire et aussi longues que le vêtement; d'abord elles étaient cousues à plat au collier (**49.** 2); mais, plus tard, quand elles devenaient plus amples, on les fronçait pour les fixer au collier (**49.** 5). A part quelques légers changements, ce cafetan est encore aujourd'hui le costume officiel du clergé protestant, et celui des professeurs de France et d'Angleterre.

Les hommes d'un âge mûr seuls se servaient du cafetan; les jeunes gens portaient un léger manteau court, qui, s'il servait simplement d'ornement, n'était guère plus long que la tunique : on le jetait sur l'épaule gauche, et il se trouvait retenu sur l'épaule droite par une cordelière (**47.** 16). Lorsqu'on s'en servait pour se garantir de la rigueur de la température, on le portait un peu plus long et plus ample; sa coupe ressemblait alors à celle du cafetan sans manches; il se jetait sur les deux épaules, de façon à couvrir complètement le cafetan et les bras (**47.** 3). Le manteau court était en vogue aussi parmi les lansquenets; il était alors en cuir ou en feutre (**50.** 1). Les élèves des couvents mettaient également un petit manteau de coupe rectangulaire; mais la forme apparente était circulaire, parce que la pièce d'étoffe rectangulaire était froncée et attachée à un col droit (comp. **50.** 10. 13). Le peuple se servait, en outre, de l'ancien « Tappert » sans man-

Fig. 25.



ches, ouvert aux côtés (comp. **41.** 8. **50.** 16). Des nombreuses variétés de couvre-chefs portés au XVe siècle, le chapeau seul se maintenait au siècle suivant; il continuait à être porté dans les basses classes; les autres couvre-chefs furent remplacés par la barrette. Vers l'an 1520, la barrette était d'un usage général, même chez les femmes; seuls les paysans ne s'en servaient pas. Mentionnons deux formes principales de barrette : la barrette de savant et la barrette de lansquenet. La calotte de la barrette du clergé et des savants était haute de douze centimètres et de forme circulaire; dans son modèle le plus simple, cette barrette avait un court bavolet, qui était d'une seule pièce avec la calotte (fig. **24.** 15). Quand la barrette avait des bords, ils étaient d'une coupe presque droite et se composaient de plusieurs morceaux que l'on laissait pendre ou que l'on relevait. Souvent le bord de devant seul était rajouté et formait ainsi une espèce de visière. Les princes se servaient de cette barrette à bavolet avec d'immenses oreillettes rajoutées qui pouvaient se relever et se boutonner sur le haut de la calotte (fig. **24.** 3). Le bourgeois portait la barrette de feutre ou de fourrure à poil ras, l'homme riche la barrette d'épais drap brun ou noir, ornée de cordelières de couleur; l'ecclésiastique et le savant portaient une barrette de drap ou de velours noir sans ornements, le gentilhomme de velours rouge souvent garnie de fourrure. Dans le peuple, cette barrette prit la forme d'une casquette (fig. **24.** 12). Les bords subirent des transformations innombrables, ils étaient généralement d'étoffe double ou munis d'une épaisse et raide doublure, la largeur variait; souvent ils étaient en deux parties (fig. **24.** 1), ou même en plusieurs (fig. **24.** 2) et souvent disposés de façon à tomber les unes sur les autres (**49.** 8 à 10); quelquefois les bords étaient relevés en rond et cousus à la partie inférieure de la calotte de façon à entourer celle-ci d'une espèce de couronne (**47.** 18. 19. **49.** 6. 15. **50** 6. 15). La barrette du héraut impérial avait des bords comme ceux que nous venons de décrire (**50.** 16), seulement plus étroits et munis tout autour de crevés serrés, la calotte était plate comme une assiette. Les bords relevés étaient ornés de crevés (**48.** 18. fig. **24.** 10. 17) qui laissaient paraître la doublure de couleur. Souvent on enlevait des petits coins des bords et on redressait les pointes droites en l'air (**47.** 1. **48,** 14); ou bien on les nouait ensemble par d'étroits rubans (**49.** 4) et on les ornait de jolis nœuds (**49.** 16. fig. **24.** 4). Quand les bords étaient divisés en parties plus larges, on les relevait, on pratiquait, dans chaque partie, deux incisions, à travers lesquelles on passait des bandes de couleur formant des bouffants (fig. **24.** 5); on ornait aussi ces bords avec des bandes transversales de différentes largeurs (**47.** 17. fig. **24.** 7). Cette barrette, presque toujours surmontée d'un panache flottant de plumes d'autruche, se plantait sur l'oreille (fig. **24.** 10) et se fixait sur la tête au moyen de cordelières doubles qui traversaient les bords et se nouaient sur le haut de la calotte. L'empereur Charles V, sa famille, ainsi que les princes contemporains, portaient des barrettes complètement plates avec des bords étroits, non fendus et relevés en bourrelets (**50.** 3. 4. fig. **24.** 16). La barrette des chevaliers avait des bords larges, raides, non fendus et non relevés. Elle se composait de deux disques de feutres cousus à leurs bords, sur un cercle élastique qui se trouvait à l'intérieur de ces deux disques réunis. Dans le disque inférieur était pratiquée l'ouverture pour la tête, et sur le disque supérieur et à l'endroit correspondant à cette

ouverture se trouvait une calotte basse et plate (fig. 24. 8). Cette barrette était généralement recouverte de velours ou de soie sombre et même plus souvent noire; au bord inférieur de la calotte étaient plantées des plumes d'autruche qui flottaient tout autour par-dessus les bords (fig. 24. 9). L'ornement de la barrette princière consistait en plumes, chaînes et breloques, en portraits, miniatures, pierres précieuses et broderies. Quelquefois aussi les bords étaient extérieurement garnis d'un léger duvet. La calotte ne se répandit pas autant que la barrette; elle n'était portée que par les bourgeois riches avec ou sans barrettes (47. 2. 4. 8); elle servait à la maison (49. 1). La calotte d'utilité, celle qui servait à fixer la barrette plate, était étroite et collante en drap ou en cuir, unie ou à crevés de couleur; la calotte de luxe était en filet ou en soie brodée d'or; parmi les nobles elle était en brocart d'or ou d'argent (47. 2. fig. 24. 11). La calotte disparut vers l'an 1540, les barrettes devenaient plus petites et on commençait à se servir davantage du vrai chapeau.

Les ouvriers, les paysans, se couvraient la tête du chapeau ou de la casquette de feutre, de fourrure à poil ras ou encore de paille. Il y avait des chapeaux de formes cylindriques ou coniques, les derniers obtus; les deux espèces de chapeaux n'avaient pas de bords rajoutés, on relevait la partie inférieure de la calotte par-devant ou par derrière (48. 5). On faisait de même de la casquette un peu moins profonde (fig. 24. 12. 13); celle-ci était fendue à droite ou à gauche. Il y avait cependant aussi des chapeaux cylindriques ou coniques à bords rajoutés, soit horizontaux (47. 6. 7), soit légèrement relevés (50. 21), ou formant un assez grand revers (50. 8). Le capuchon (48. 5) était répandu parmi les paysans et les chasseurs, cependant les gens de qualité ne le dédaignaient pas en voyage. Ce capuchon était de drap fort ou de cuir mou d'une coupe ronde (fig. 24. 14) et se composait de deux côtés égaux qui se terminaient en col; on les fermait sur le côté. Quelquefois le capuchon n'avait pas de col; on le fixait alors à même la tunique (48. 1).

La chaussure subit de notables changements; la mode des bouts pointus, qui avait régné à la fin du xve siècle, fut remplacée par celle des bouts en becs de canards qui, peu à peu, devenaient plus larges; il y en avait de plus larges que la main : on les appelait patte d'ours, gueule de bœuf. Les souliers à bouts larges étaient très bas; l'empeigne ne couvrait que les doigts et le contrefort; au milieu, le soulier avait souvent une courroie ou deux qui se boutonnaient ou se nouaient sur le cou-de-pied (fig. 17. 14. 15). Les souliers des gens de qualité étaient en velours ou en soie de couleurs vives, rouges, jaunes ou bleues, d'un seul ton ou de deux moitiés de différentes couleurs; l'empeigne était ornée de crevés de couleur. La chaussure des paysans couvrait entièrement le pied (50. 22); les gens riches cependant affectionnaient aussi un soulier montant à revers (50. 14). Une autre coutume voulait que l'on munît de semelles les pieds des pantalons et qu'on les garnît de façon à figurer un soulier (49. 10). Pour le travail des champs, à la chasse et en voyage, on se servait de bottes; les tiges montaient jusqu'à mi-cuisse et s'agrafaient du côté extérieur de la cheville jusqu'au-dessus du mollet (fig. 17. 5).

Les gants étaient d'espèces nombreuses; le paysan en portait en cuir ou en drap épais, l'hiver en fourrure. Les gants de luxe, en peau fine, dépassaient un peu le poignet; ils étaient brodés et munis de crevés multicolores sur le dos de la main. Les gants qui servaient pour monter à cheval montaient jusqu'au milieu de l'avant-bras.

Les cheveux et la barbe subirent les caprices de la mode. A la fin du xve siècle et tout au commencement du xvie, on portait les cheveux bouclés tombant jusqu'aux épaules. Mais, vers 1520, la chevelure formait des angles droits aux tempes et sous les oreilles (fig. 24. 1). Après l'an 1520, les lansquenets coupèrent leurs cheveux aussi ras que possible (50. 2); plus tard ils furent imités par les bourgeois. A mesure que la chevelure se raccourcissait, la mode de la barbe se répandait. C'est vers 1520 qu'il s'établit une coupe uniforme en parfaite harmonie avec la coupe de cheveux rectangulaire. On coupait les poils de la barbe en ligne droite sous le menton, la noblesse les arrondissait légèrement (50. 4. 12). Les chefs des lansquenets laissaient pousser leur barbe (50. 11).

Le costume féminin devint moins gênant, plus naturel et plus uniforme. A la fin du xve et au commencement du xvie siècle, la robe des femmes collait sur le haut du corps, elle était décolletée jusqu'à la taille et avait dans le bas une ampleur et une longueur exagérées. La mode nouvelle, que l'étranger appelait alors la mode allemande, enleva déjà, vers 1500, sa longueur gênante à la robe de dessus; la traîne n'était portée que dans les grandes occasions. La robe d'une seule pièce était ouverte par-devant ou fermée; dans la première coupe, elle ressemblait à un cafetan à taille (48. 15) avec de longues manches étroites qui s'élargissaient vers le poignet et tombaient jusqu'à la moitié de la main; sur la poitrine elle était décolletée. La robe fermée par-devant avait deux coupes : la première consistait en un devant et un dos de forme égale (48. 21), les manches étaient longues et étroites et de couleurs différentes. La deuxième (48. 22) différait en ce que le devant du corsage et de la jupe était d'un seul morceau, tandis que dans le dos le corsage était séparé de la jupe. Comme on faisait dépasser le plissé à droite et à gauche par-dessus le devant, on coupait la jupe beaucoup plus large que le corsage (fig. 23. 21). La taille qui, dans le siècle écoulé, se portait très haute et souvent juste au-dessous de la poitrine, reprit sa place naturelle. Le dos du corsage avait une couture au milieu, le devant se joignait au dos par des coutures sur les épaules et sur les côtés. Les manches du corsage étaient d'abord étroites, longues, à deux coutures et tombaient, en s'élargissant, sur la moitié de la main (48. 13). Les manches étroites devenaient avec le temps plus commodes, parce qu'on les séparait à la saignée, et on remplissait la fente d'un bouffant d'étoffe blanche (48. 12. 14); ces manches ainsi crevées étaient de coupe droite sans coude et avaient une seule couture. Peu à peu on agrandissait ces crevés à bouffants (48. 16. 18. 20) et on les garnissait de cordelières bigarrées qui servaient à rattacher ensemble les deux moitiés séparées de la manche. Malgré l'agglomération des bouffants et des crevés, les manches gardaient leur coupe simple et droite; seules la longueur et la largeur variaient, le devant et le dos du corsage étaient garnis de crevés et de bouffants. On continuait à décolleter le corsage par-devant comme par derrière; on le faisait ouvert jusque sous la poitrine et même jusqu'à la ceinture; le décolleté était ou carré ou rond; on laissait même le corsage ouvert sur la poitrine et on l'agrafait; la chair nue était recouverte d'une guimpe ou d'un plastron remplissant l'ouverture. Ce plastron ne garantissait ni les épaules ni la nuque; il fallait pour les protéger contre le froid et le soleil autre chose : on se servait pour cela du collier, sorte de grand col genre pèlerine muni à l'encolure d'un autre petit col droit (48. 20. 54. 9). La coupe du collier était demi-circulaire; le petit col droit pouvait se couper d'un seul morceau avec la pèlerine ou se rajouter. Dans le premier cas (48. 20. fig. 23. 22), on faisait tenir le petit col droit par des morceaux d'étoffe que l'on y ajoutait. Dans le second (54. 9. fig. 23. 20), la pèlerine était presque ronde, le petit col était de coupe rectangulaire et disposé de façon à s'adapter à l'encolure de la pèlerine. Quelquefois aussi le collier se portait sans col droit (48. 8. 10). Lorsqu'on se servait du collier pour se garantir des intempéries du climat, on le portait assez

long pour couvrir la poitrine et on l'agrafait au cou (48. 6). Après l'an 1530, on commença à moins décolleter le corsage; la guimpe tomba alors en désuétude; la petite ouverture qui subsistait encore était remplie par la chemise, finement plissée, brodée d'or dans le haut et coquillée. A mesure que le corsage était moins décolleté, la chemise montait aussi, si bien que, vers l'an 1540, elle était devenue montante; elle enserrait le cou d'une bordure brodée, qui à son tour, était surmontée d'une étroite fraise qui touchait les oreilles et le menton, ou un simple ruban, légèrement noué autour des hanches avec nœud sur le côté ou derrière (48. 17), ou bien une bande de cuir ou de velours garnie de métal. Les gens de qualité portaient des chaînes dont ils laissaient tomber les bouts jusqu'aux genoux. A la ceinture on attachait une sacoche avec un trousseau de clefs et un nécessaire (fig. 25. 1 à 9).

Les paysannes séparaient la jupe du corsage; leurs jupes ne descendaient que jusqu'aux chevilles ou même jusqu'à mi-mollet et étaient d'une ampleur commode (48. 4. 6 à 8); le corsage était lacé par-devant et avait de longues manches; il n'était pas décolleté; comme la paysanne ne se servait jamais du « collier » que comme vêtement protecteur, elle le portait sans col ou avec un col droit très bas.

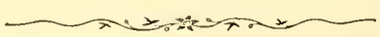
Le manteau de la riche bourgeoise était demi-circulaire et plissé en longueur; l'encolure était très grande et prenait bien le cou (48. 9). Pour l'hiver, on doublait le manteau de fourrure que l'on laissait dépasser au-dessus de l'encolure et retomber comme une pèlerine (50. 10. 13). On le garnissait en dehors autour des épaules, et cette garniture formait une pèlerine (50. 13). Il y avait des tabliers simples et doubles. Les tabliers simples étaient unis ou plissés en longueur, à l'instar de la jupe (48. 6. 7. 13). Le tablier double (48. 4. 8. 10) ressemblait à une jupe sans corsage montant jusqu'aux aisselles; il était fendu des deux côtés jusqu'aux dessous des hanches et plissé devant et dans le dos jusqu'aux hanches. En haut des plissés (48. 4) se trouvaient des rubans ou des bandes d'étoffe formant bretelles et retenant le tablier sur les épaules; on laissait retomber ce tablier tout droit et quelquefois on le fixait à la taille par une ceinture à laquelle, d'après la coutume, on suspendait une sacoche et un couteau.

Les couvre-chefs subirent des changements. La calotte en forme de potiron (48. 10. 13. 21) se rapetissait et, vers 1520, elle disparut. Le bonnet d'étoffe raide, tendue sur des formes en laiton (48. 9. fig. 24. 18 à 20), se maintenait plus longtemps; dans beaucoup de villes, la mode voulait que les fillettes seules montrassent leurs chevelures, tandis que les femmes s'enveloppaient la tête et s'entouraient le menton et la bouche d'une bande d'étoffe (48. 11). Vers 1560, un plus petit bonnet entra en usage, il avait la forme d'un fer à cheval par derrière, et était doublé de ouate et piqué de façon à former des bourrelets (48. 7. 17). Vers 1510, la barrette commença à remplacer les anciens couvre-chefs, et, dès 1520, la barrette fut portée par les femmes de toutes les classes. La barrette des femmes était identique à celle des hommes et se mettait de la même façon. La calotte (fig. 25. 10) ressemblait dans sa forme à un bonnet collant; elle se composait d'un filet de cordelière de soie, d'or ou d'argent; les interstices en étaient remplis de petits bouffants de soie de couleur ou de fil métallique (fig. 25. 11. 12 intérieur et extérieur). On ornait l'extérieur de paillettes d'or, de perles ou de pierres fines fixées sur les entre-croisements des fils du filet. Le bord du petit bonnet avait une coulisse qui permettait de lui donner la forme d'un hémisphère (48. 19). Les grandes calottes qui couvraient toute la chevelure jusqu'au front avaient des coulisses (48. 20). Le voile se portait plus petit seulement les jours de fêtes. Les femmes d'Augsbourg s'en enveloppaient toute la figure, quand elles se rendaient à l'église. La chaussure féminine ressemblait à celle des hommes, sauf que les femmes considéraient comme impudique la mode de montrer leurs pieds. Les gants étaient munis de crevés de couleur et n'étaient portés que par les dames des plus hautes classes; celles-ci les fermaient par des boutons ou des lacets.

Avec les couvre-chefs, la coiffure se transformait aussi. Dans le xve siècle, les femmes avaient caché leur chevelure sous leur grand bonnet; mais, vers 1500, elles lui rendaient la liberté et la laissaient tomber dans le dos (48. 13. 19) ou en deux nattes (48. 14). Vingt ans après, pour obéir aux prescriptions des réformateurs, les femmes se remirent à cacher leur chevelure sous la calotte. Elles ne montraient que les cheveux de devant, que l'on frisait autour du front et des joues; quelquefois, elles entouraient chaque oreille d'une natte (48. 20). Les femmes de la campagne continuaient à porter les deux nattes tombantes. Les cheveux en liberté restèrent l'emblème de la virginité, et cette coiffure était celle des fiancées.

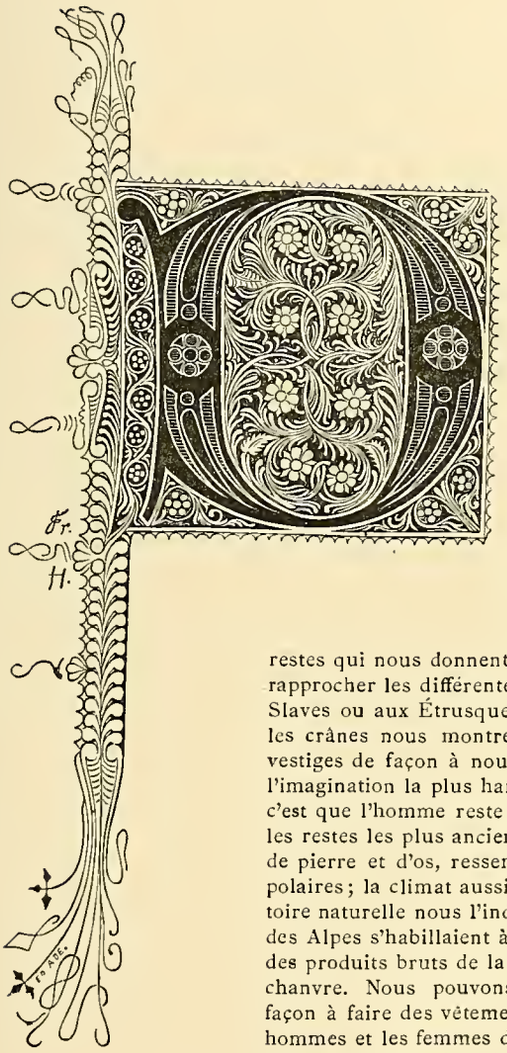
Le costume de deuil était noir et sans ornements. Les hommes portaient un capuchon avec longue pointe, les femmes s'enveloppaient la tête d'un fichu de toile blanche dont elles s'entouraient en même temps le front et les joues, tandis qu'elles se couvraient la partie inférieure du visage d'un large bandeau. Les hommes comme les femmes portaient un long et ample manteau noir qui couvrait toute la personne, sauf la tête. Le manteau de deuil masculin était de coupe circulaire et avait un col droit; le manteau féminin était de coupe ou circulaire ou rectangulaire et finement plissé tout autour du corps (comp. 53. 25). Les paysans n'avaient pas le droit de porter de chemises avec cols brodés ni de guimpes, ni de barrettes, ni de plumes de paon. On leur accordait des vêtements de drap du pays qui ne devaient pas descendre plus loin qu'à demi-mollet ni avoir plus de six plis. On leur permettait aussi une tunique de futaine à manches étroites; tous leurs vêtements devaient être dépourvus de crevés et de bouffants; leur couvre-chef était le chapeau, la casquette, le capuchon et le seul ornement de ceux-ci était les plumes de coq. Il était défendu à leurs femmes et à leurs filles de porter des corsages décolletés, des voiles, des broderies et des fourrures fines; elles pouvaient se couvrir de peaux de chèvres et d'agneaux. Les juifs étaient obligés de se faire reconnaître par un cercle jaune sur leurs vêtements ou sur leurs capuchons, et le bourreau (50. 5) ainsi que ses aides portaient également un costume spécial. Les filles publiques n'avaient pas le droit de porter de parure ni de garniture de fourrure. Le costume officiel fut fixé de la façon suivante: les fonctionnaires subalternes, les messagers et les valets municipaux, portaient un costume qui ne se distinguait que par la couleur; leur costume avait les deux côtés de couleurs différentes et devait toujours représenter les couleurs de leur ville (54. 14); sur la poitrine ils portaient un petit écusson avec les armes de la ville (54. 3). Le costume des fonctionnaires municipaux supérieurs était le cafetan de couleurs différentes selon le rang. Le prince électeur (50. 12) portait encore le long vêtement de velours rouge avec fente pour les bras, le col d'hermine et la calotte cylindrique de velours rouge avec large bordure d'hermine. Ce n'est que dans la deuxième moitié du xvie siècle que l'on commença à écraser le chapeau de cour vers le haut. Le costume impérial se trouvait établi d'une façon stable (50. 19). Le costume des hérauts (50. 16) consistait en un riche vêtement assujetti à la mode et en un court manteau qui ressemblait à l'ancien « tappert »; il était ouvert des deux côtés et descendait jusqu'à la rotule; il se composait de deux pièces d'étoffe rectangulaires qui allaient en s'élargissant vers le bas. Le devant était orné des armes du seigneur. Le héraut impérial portait le double aigle.

La mode se fit même sentir dans l'armure; elle fut transformée d'après le goût de l'époque; les étendues planes se remplirent de cannelure (**49.** 15. 20); les cuissards fixés à la cuirasse se transformèrent en éclisses mobiles descendant jusqu'aux rotules (**50.** 11); les pieds, autrefois pointus, devinrent obtus et larges (**49.** 15. 17 à 20. 22); ce large soulier de fer appelé « sabot » ou « patte d'ours » se maintint en usage jusqu'en 1560. Les formes des différentes armures s'arrondirent peu à peu; la cuirasse était fortement bouchée (**49.** 10. 16 à 19), les hanches étaient saillantes; les bords de toutes les parties de l'armure étaient roulés de façon à paraître ornes d'une cordelière. Les chevaliers ne portaient généralement que la petite ou « demi-armure »; celle-ci se composait d'objets variés; généralement elle n'avait ni éclisses pour les jambes ni souliers de fer (**49.** 10. 16 à 18). L'armure devint grotesque en suivant la mode; il y en avait avec des manches en acier avec bouffants, les éclisses pour les bras et pour les jambes avaient souvent des bourrelets, enfin toute l'armure était couverte de bouffants et de crevés (**49.** 22. **51.** 17. **68.** 19). La braguette était imitée en fer et la cuirasse avait un pan de fer qui était plissé en longueur à l'instar du pan de la tunique d'arme (**49.** 22); pour permettre aux chevaliers de se servir d'une telle cuirasse à cheval, on pratiquait deux entailles demi-circulaires, une par-devant et une par derrière, qui s'adaptaient au dos du cheval; les morceaux de fer qu'on enlevait pour faire ces entailles pouvaient se raccrocher pour aller à pied. La visière du casque imitait des figures humaines ou animales. Ce casque en deux parties fut remplacé par le casque bourguignon et casque-visière. Le casque bourguignon avait la forme d'une cloche avec une crête au milieu qui allait du front à la nuque, et il avait une visière pour les yeux seuls, des oreillettes et un bavolet. La visière, qui pouvait se relever sur la calotte, avait des fentes pour les yeux ou même une petite fenêtre avec des barreaux verticaux, ou horizontaux. Comme des casques de cette espèce offraient une protection insuffisante dans les tournois, on se servait d'un casque avec des fentes pour les yeux; on le mettait par-dessus le bassinet pointu (**37.** 19. 20), on le vissait ou on le bouclait sur le dos ou sur la poitrine (**51.** 5). Il était généralement orné de joyaux; les autres casques etaient surmontés d'un panache de plumes de paon. Le bouclier n'était plus qu'une affaire de mode (**69.** 9); sa forme était la forme circulaire; il y en avait aussi en forme de cœur. Tant que le casque en deux parties (**43.** 20. 22. 23) était en vogue, les chevaliers se protégeaient la figure ainsi que le haut du corps dans les tournois par une espèce de bouclier de bois qui se vissait sur l'armure (**51.** 7. 8); le côté droit était protégé par la garde de la lance que l'on exagérait presque à la grandeur d'un bouclier (**51.** 7); les cuisses se trouvaient à l'abri derrière de grandes plaques de fer attachées à la selle. Dans la bataille on se servait du bouclier fixé dans le sol (**51.** 18). Les épées reçurent des gardes plus compliquées et la barre de la garde cessa de former une simple croix avec la poignée. L'épée de bataille (**49.** 11. 13) ne pouvait se manier que des deux mains, étant plus haute qu'un homme; elle n'avait pas de gaîne et se portait sur l'épaule comme une lance ou comme le fusil (**68.** 19). Les chevaux portaient une armure (**51.** 6. 11) semblable à celles des époques précédentes, sauf qu'elle se composait de petites éclisses d'acier brillant au lieu de plaques. L'arme à feu la plus ancienne est le mortier avec un petit trou à la culasse. Déjà, au XIVe siècle, on faisait le mortier de barres de fer forgé que l'on joignait par des cercles comme les douves d'un tonneau (**38.** 26). Le premier canon, à proprement parler, était ouvert des deux bouts, la charge s'entrait par la culasse, qui se fermait ensuite. Les projectiles étaient d'abord des pierres, puis des boulets de plomb. On mettait le feu à la poudre avec un charbon ardent ou avec un fer rougi. Le canon était fixé immobile sur des poutres ou dans une caisse (**38.** 21. 25. **44.** 15); ce n'est que vers la fin du XVe siècle qu'on adopta l'affût mobile, qui permettait de diriger et de pointer la pièce (**44.** 16. 17. 26). La pièce était surplombée d'un toit de bois que l'on abaissait quand on voulait charger le canon de façon à mettre les artilleurs à l'abri (**38.** 2, **44.** 21). « La Pièce Orgue », ainsi appelée parce qu'elle avait plusieurs tubes disposés comme des tuyaux d'orgue, fut adoptée dans le XVe siècle; les tubes de cette pièce étaient fixés dans un tronc d'arbre ou dans un dessous en charpente. (**44.** 27), ils étaient chargés par l'embouchure ou par la culasse et on pouvait les faire partir ensemble ou séparément. Vers le milieu du XIVe siècle, il y avait des canons à main portatifs qui étaient fixés sur un morceau de bois brut et que l'on faisait partir par une mèche. Les cavaliers aussi se servaient d'un petit canon à main qu'ils appuyaient contre l'armure pour le faire partir. C'est de ce canon à main que se forma le fusil, qui était bien plus commode pour viser. Vers 1424, on inventa le canon à main avec chien (**40.** 30); la mèche se fixait au chien. Au commencement du XVIe siècle, le chien fut remplacé par la platine; le fusil partait au moyen du soufre qui, écrasé par le rouet de la platine, s'enflammait.



III

Les Suisses et les Néerlandais



Du mélange de trois différents peuples qui dans l'antiquité se partageaient le sol de la Suisse est sortie la nation helvétique. Il y a six cents ans, le nord de la Suisse appartenait à l'empire Allemand, l'ouest à la Bourgogne française, le sud à l'Italie.

Au moyen âge, il n'y avait point de Suisses, c'est-à-dire qu'il n'existait pas de peuple helvétique, ni d'Helvétie à proprement parler. Si nous remontons dans l'histoire et que nous examinions le territoire des Alpes, nous constatons que de l'entrée en scène des Romains, des Romanes, des Goths, des Longobards et des Alamans date la formation des peuples qui habitent aujourd'hui les vallées des Alpes. C'est la première période historique des Alpes. Quelques tombeaux renferment encore les armes et les ustensiles qui ont appartenu aux habitants de cette époque. Nous trouvons aussi dans les cavernes des montagnes et dans les profondeurs des lacs d'autres restes qui nous donnent des indices d'une habitation bien plus ancienne. Quand on essaye de rapprocher les différentes trouvailles, on constate que ces objets ont appartenu aux Ibères, aux Slaves ou aux Étrusques, même à une époque plus reculée encore, aux races sans nom, dont les crânes nous montrent plus ou moins le type mongol. Il est impossible de réunir ces vestiges de façon à nous représenter le costume de ces peuplades alpestres préhistoriques; l'imagination la plus hardie ne peut suppléer aux lacunes des temps. Mais ce que nous savons, c'est que l'homme reste l'homme et les mêmes causes ont les mêmes effets. Nous voyons que les restes les plus anciens que nous ayons retirés des cavernes et des lacs des Alpes, les outils de pierre et d'os, ressemblent aux ustensiles employés encore aujourd'hui par les nomades polaires; la climat aussi doit avoir été le même; des traces appartenant au domaine de l'histoire naturelle nous l'indiquent. Nous pouvons donc supposer que les habitants préhistoriques des Alpes s'habillaient à peu près de la même façon que les polaires de nos jours, c'est-à-dire des produits bruts de la nature, tels que de peaux de bêtes, peut-être aussi de feuilles et de chanvre. Nous pouvons supposer aussi qu'ils savaient tailler ces peaux et les coudre de façon à faire des vêtements. Les mauvais outils rendent les mains adroites (fig. **26.** 1. 2). Les hommes et les femmes de ces tribus septentrionales se vêtaient de courtes jupes, de pantalons, de bottes, de mitaines et de calottes qui ne montraient que la figure. Ces habitants étaient des sauvages qui ne connaissaient point l'agriculture et n'avaient point d'animaux domestiques, ce signe si infaillible de la civilisation; ils se peignaient et se tatouaient.

Plus la culture intellectuelle et morale est primitive, plus elle a de peine à progresser. On peut supposer que pendant longtemps ces peuplades se vêtaient de peaux d'animaux. Le sol, le climat, le monde animal et l'homme lui-même se transformèrent. Les outils devinrent meilleurs, l'habitant des Alpes quitta ses cavernes et se construisit des huttes de troncs d'arbres à pilotis sur la surface des lacs; presque tous les lacs étaient couverts de ces constructions sur pilotis. Déjà à cette époque où les outils étaient encore primitifs, en pierre, en corne ou en bois, les habitants des Alpes remplacèrent leurs vêtements de peaux de bêtes par d'autres d'étoffes tissées (fig. **26.** 3. 4); on en a la preuve par des lambeaux de chanvre, des fils et des cordes que l'on a trouvés.

Le costume couvrait complètement le corps. Le capuchon pointu, qui permettait à la neige et à la pluie de couler librement, paraît avoir rempli le même but que les toits inclinés des anciennes habitations. Les constructions sur pilotis se retrouvent dans toutes les périodes des âges de pierre, de bronze et même dans l'âge de fer; mais elles disparurent lors de l'invasion romaine. C'est à cette époque qu'il faut placer aussi la période de Hallstatt, qui tire son nom du village de ce nom situé en Autriche et où l'on a trouvé une grande quantité d'armes et d'ustensiles de pierre, de bronze et de fer appartenant à ce siècle. On présume que toutes ces trouvailles avaient appartenu aux Étrusques. Ceux-ci, d'après d'anciennes traditions, venus des plaines du Pô dans les Alpes, s'étaient répandus dans les montagnes situées sur le cours supérieur de l'Adige jusque vers Innsbruck. Les Étrusques d'Italie, en relation avec les Grecs, se soumirent à leurs mœurs, tandis que les Étrusques des Alpes maintinrent leurs propres coutumes. Le costume des Étrusques du

Fig. 26.

cours du Pô était d'abord asiatique, plus tard hellénique. Sur leurs frères montagnards les renseignements nous manquent : le travail grossier des figures pédestres et équestres que l'on trouve sur les bronzes repoussés, ne permet de reconnaître aucun costume, mais les autres représentations ont toutes un cachet asiatique. Les Asiates portaient des pantalons et des habits. Le pantalon se montre encore dans la période celtique et parmi les peuples de la Perse et de l'Asie Mineure (fig. **27.** 1. 2) ainsi qu'à travers tout le Caucase, sur la côte nord de la mer Noire, tout le long du cours du Danube (fig. **27.** 3. 4), jusque dans la Gaule (fig. **27.** 5). Il est encore à remarquer qu'on n'a pas trouvé d'agrafes datant de l'antique période de Hallstatt et ayant servi à fixer les manteaux, ce qui nous permet de conclure que le manteau n'était pas en vogue dans le peuple perse; on portait un pardessus qui souvent se jetait simplement sur les épaules (fig. **27.** 2). Un costume semblable à celui des régions boisées de la mer Noire devenait un besoin aussi dans les Alpes européennes. Les Étrusques alpestres aimaient la parure autant que les habitants de l'Asie Mineure et les tribus italiennes; les métaux étaient portés par les hommes, aussi bien que par les femmes, en forme de colliers, de bagues, d'agrafes et de brassarts, de bracelets, de pendants d'oreilles et de boucles de ceintures (fig. **26.** 5. 6). Sur ces dernières, on suppose qu'il y avait inscrits les noms de ceux qui les possédaient, usage qui daterait des époques les plus reculées. Les casques que l'on a

déterrés à Hallstatt, sont absolument semblables aux plus antiques casques des Étrusques du Sud à calottes rondes et à doubles crêtes. Les glaives ont une lame à deux tranchants avec une forte côte au milieu; auprès de ce modèle on en a trouvé d'autres tels que nous les avons décrits plus haut (fig. **26.** 6). On remarque aussi des traces celtiques parmi les trouvailles de Hallstatt, par exemple la framée, ce fer de lance sans pointe.

L'invasion celtique a bouleversé le centre de l'Europe avant la migration des peuples. Les Celtes se sont répandus le long des côtes de l'Europe septentrionale et vers l'Ouest jusqu'aux Pyrénées, ensuite ils ont fait un mouvement de recul par-dessus les Alpes dans l'Italie du Nord, et plus à l'Est encore, le long du Danube à travers l'Illyrie jusque dans l'Asie Mineure. Cette période s'étend à peu près de l'an 600 avant J.-C. jusqu'à l'époque des empereurs romains; on l'appelle communément la période de La Tène, d'après les trouvailles celtiques de La-Tène. Une nouvelle série de modèles et de formes se manifeste surtout dans les agrafes, les bracelets, les bagues, les chaînettes et les boucles qui se trouvent entassés dans les musées et qui datent de l'époque celtique la plus reculée; il est à regretter que d'autres objets appartenant au costume nous manquent, de sorte que nous sommes assez mal renseignés sur ces hordes tatouées et peintes. Ce n'est que depuis l'époque de César que les Romains nous fournissent sur le costume celtique quelques renseignements écrits, complétés par des restes de sculptures. Les Celtes portaient de longs pantalons fixés aux chevilles par des coulisses (fig. **27.** 5), des habits demi-longs à manches longues ou courtes ou sans manches, de courts manteaux agrafés sur l'épaule droite et des souliers ou des bottines. A cette époque, les Celtes ne se tatouaient plus, mais se servaient d'étoffes bigarrées, rayées ou quadrillées. Les différentes tribus se distinguaient par le costume et la coiffure : les unes ramassaient la chevelure en panache sur le crâne, se rasaient le menton et ne portaient qu'une énorme moustache; d'autres se nattaient les cheveux; les Celtes du Danube portaient toute leur barbe et se coiffaient d'une espèce de fez (fig. **27.** 3. 4), les Gaulois portaient une calotte ressemblant au bonnet phrygien ou le capuchon romain (fig. **26.** 9). A en juger d'après les trouvailles et les représentations plastiques, les chefs gaulois portaient une cuirasse de deux coquilles (fig. **26.** 10 à 12), un casque conique ou pointu avec panaches, cornes ou ailes, deux épaulettes, une ceinture ornée de boucles et de chaînettes, un long bouclier quadrangulaire plus large au milieu qu'aux deux bouts, en bronze ou en osier couvert de peau, un long glaive suspendu à une chaîne de fer, un poignard, un javelot et un arc.

Fig. 27.

A peu près à l'époque de la guerre d'Annibal, le versant sud-ouest des Alpes vers la plaine du Pô était habité par des Gaulois; les environs du lac de Garda ou de Garde et la région nord-est de ce dernier par des Étrusques; plus à l'Est, la Carinthie jusqu'à la Drave, donnait asile aux Vénètes; le Valais, le Tessin et le pays des Grisons hébergeaient des tribus rhétiques de la race gauloise : les Salasses, les Lépontiens, etc.; la région entre le Rhône et l'Aar était occupée par les Rauraciens; les Liguriens demeuraient entre le lac de Constance et le lac de Zurich, et, entre ces deux derniers peuples, se placent les Ambrones : toutes ces tribus étaient appelées Helvétiens par les Romains. Les Gaulois proprement dits se romanisèrent en peu de temps; les habitants des Alpes, par contre, s'opposaient à toute influence étrangère. D'ailleurs le costume romain, à l'exception de la pænula et du capuchon, n'était pas fait pour les montagnards des Alpes. Nous pouvons donc conclure que là où se montrent la toge, la tunique et le pallium, de grandes routes passaient, tracées par les Romains à travers la montagne inhospitalière pour joindre l'Italie à la Germanie romaine.

Sur un relief triomphal romain nous voyons un Germain à longs cheveux (fig. **26.** 8.) qui n'a rien sur le corps que deux longues fourrures cousues ou agrafées sur les épaules. Ces fourrures sont froncées, assez serrées pour leur supposer une ampleur suffisante pour couvrir les bras en cas de besoin. Quelquefois ces fourrures étaient retenues sur les hanches par une ceinture et fermées des côtés de façon à en faire un habit sans manches. Les Germains portaient en outre des manteaux et des chaussures; les souliers, cela est prouvé par les trouvailles faites dans les tombeaux, étaient fendus en lanières sur les côtés ou munis de trous par lesquels passaient des courroies que l'on nouait sur le cou-de-pied. Le pantalon ne fut adopté par les Allemands qu'en conséquence de leurs rapports avec les Gaulois. La mode de réunir les cheveux en un nœud sur le crâne était également gauloise. Ainsi vêtus d'un manteau, de pantalons, de souliers et coiffés à la gauloise, les Allemands se montrent encore lors de leur invasion en Helvétie (fig. **26.** 7. 13). Dans le cabinet d'antiquités de Zurich se trouve un morceau d'une cuirasse de fer (fig. **28.** 1), qui date probablement des Allemannes, il se compose de barres jointes entre elles. Le costume des Bourguignons, du moins celui des classes riches, devait ressembler à celui des Écossais d'aujourd'hui; il se composait d'un habit collant à courtes manches, à rayures bigarrées, d'une tunique de fourrure, d'un manteau à bordure de couleur et de souliers montants en fourrure; les jambes étaient nues à partir des genoux. Les guerriers portaient des boucliers blancs, des hallebardes et des haches de combat. A Tiefenau on a trouvé des glaives à deux tranchants et à côtes (fig. **28.** 2) et, près du village de Onswala, une hache et une lame de lance en fer (fig. **28.** 3. 4); ces armes, qui ne paraissent ni être d'un modèle gaulois ni d'une forme franque, doivent avoir appartenu aux Bourguignons. Hormis quelques rares notices écrites, les reliefs de la colonne de Théodose à Constantinople seuls nous donnent des renseignements sur le costume des Goths. Il se composait de longs pantalons dentelés au bord inférieur, rattachés aux genoux et aux chevilles; d'un habit à courtes manches tombant à mi-cuisse, fermé tout autour ou bien ouvert par-devant dans toute sa longueur et muni de boutons ou de rubans de l'encolure à la ceinture pour le fermer; on y joignait un manteau agrafé sur la poitrine ou sur une épaule, des souliers montants de peau de cheval, attachés par des courroies qui montaient le long de la jambe en l'entourant; et enfin, un

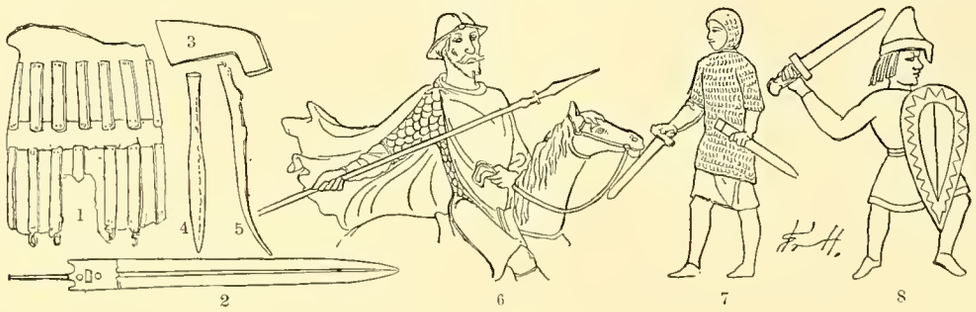
chapeau qui n'était porté que par les nobles. Les Longobards étaient vêtus d'habits sans manches en peau de bêtes ou en laine grossière, descendant jusqu'aux genoux et ressemblant au tablier trouvé dans un cercueil creusé dans un tronc d'arbre qu'on a déterré dans le Schleswig (fig. **29.** 3); ils portaient encore des bas blancs et des souliers ouverts presque jusqu'à l'orteil et lacés par des courroies; les genoux restaient à découvert. Les Romains transmirent aux Longobards une autre manière de se couvrir les jambes : le pantalon et les guêtres. Ces guêtres sont encore en vogue aujourd'hui parmi les habitants des Alpes, le pantalon long a été remplacé par la culotte. Depuis le VIIe siècle, la Suisse formait une partie du royaume franc. D'après une description de Sidonius, au Ve siècle, les Francs portaient des culottes courtes laissant le genou à découvert.

Agathias, dans une notice datant du VIe siècle, mentionne des pantalons longs en toile ou en cuir avec des souliers dont les longues courroies entouraient les jambes (fig. **26.** 14), et un manteau quadrangulaire en laine, agrafé sur l'épaule, pour la saison froide une tunique de fourrure et un court manteau demi-circulaire en fourrure ou en feutre (fig. **29.** 1). Les costumes des tribus germaniques subissaient, dans les régions montagneuses, des variations selon les besoins, cependant les renseignements précis à ce sujet nous manquent. Rien ne nous autorise à nous représenter les anciens Suisses couverts de peaux d'ours; nous devons présumer qu'ils portaient des pantalons, des habits de cuir ou de laine, ainsi que des capuchons ou des chapeaux et de fortes chaussures.

Ce n'est guère qu'à partir de la fin du XIIIe siècle que les sources de l'histoire du costume suisse commencent à avoir une certaine valeur.

Le « Codex aureus » de Saint-Gall, qui appartient au VIIIe ou IXe siècle, contient plusieurs miniatures qui nous montrent combien le costume romain avait réussi, malgré le caractère exclusif des habitants des Alpes, à remplacer le costume germanique. La tunique, le manteau, les pantalons collants, les souliers ou bottines : tout cela est romain. Nous y rencontrons aussi un guerrier couvert d'une cotte de mailles à courtes manches (fig. **28.** 6) et portant un casque. Un bas-relief du IXe siècle qui se trouve sur un reliquaire dans le trésor de Saint-Maurice, représente un guerrier en cotte

Fig. 28.



de mailles avec capuchon rond et manches demi-longues (fig. **28.** 7). Sur la basilique de Zurich se trouve un bas-relief de la fin du XIe siècle représentant le duc Burkhard de Souabe (fig. **28.** 8), revêtu de la tunique et du pantalon collant; son casque conique à protège-nez et le bouclier en forme de cœur allongé ressemblent absolument aux armes normandes dessinées sur les tapisseries de Bayeux. Ce n'est qu'entre le XIIIe et le XIVe siècle qu'on a des renseignements historiques sur le costume, grâce aux vitraux du cloître de Kœnigsfelden et aux illustrations des chants de Manesse. C'est absolument le costume germanique qui se manifeste ici; nous y voyons le long habit tombant jusqu'aux pieds, le pardessus sans manches et à capuchon, le manteau couvrant les deux épaules; la figure imberbe et les longues boucles de cheveux des classes aisées (fig. **52.** 4 à 7); nous y voyons aussi la longue robe à plis des femmes nobles (fig. **52.** 11), la robe de dessus fendue et échancrée des deux côtés de la taille et appelée souquenille (**52.** 22), ainsi que le manteau, le voile et l'anneau de tête. Les gens des classes pauvres ont des habits plus courts, descendant à peine sous les genoux, rayés et munis d'un capuchon (fig. **52.** 8 à 10). Les chevaliers se montrent à nous littéralement couverts de pied en cap de cottes de mailles sur lesquelles se mettait la tunique sans manches (fig. **52.** 1 à 3).

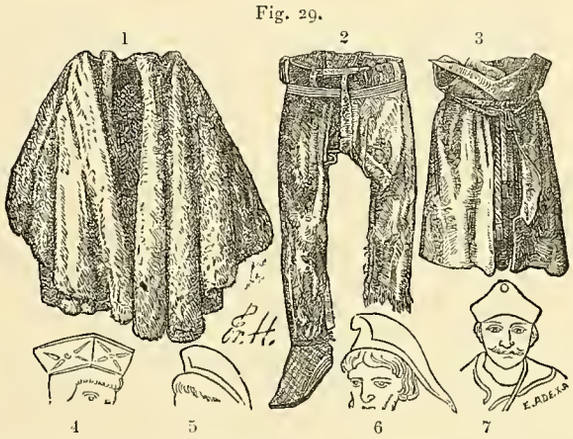
Les représentations plastiques du XIVe siècle (fig. **52.** 14 à 34) permettent de reconnaître que, dans les cantons suisses aussi, la mode parvint à vaincre la raison. Le costume ornementé de garnitures dentelées et le bonnet pointu se montrent, pour la première fois, en 1375, lorsqu'une horde d'aventuriers passa le Jura pour chercher du butin. Quoique tout le monde méprisât leur triste métier, on apprécia beaucoup leur costume pittoresque. L'opulente cité de Zurich adopta surtout la nouvelle mode. Le conseil municipal promulgua une loi par laquelle il était expressément défendu de lacer ou de boutonner les habits, de porter des couleurs variées, des souliers à longues pointes et des banderoles exagérées aux bonnets. Il était également interdit aux femmes de se décolleter et de porter de la soie, des perles, des pierres précieuses et des ornements de métal. Mais cette défense servait à peu de chose; on préférait se soumettre à la mode qu'à la loi et payer des amendes.

Pour le XVe siècle les cortèges et danses funèbres, sculptés dans les boiseries ou peints sur les murs des cloîtres, nous fournissent des renseignements exacts sur les costumes de toutes les classes de cette époque. Nous voyons ici le costume dans toute son extravagance, tantôt démesurément ample, tantôt excessivement étroit; tantôt très long, tantôt très court, (fig. **52.** 35 à 63 **53.** 1 à 26). Les hommes sont décolletés avec les cheveux frisés tombant sur les épaules en longues boucles, sanglés dans leurs habits et leurs pantalons à crevés de couleurs variées, portant des souliers à longs becs. Les femmes portent de hautes coiffures et d'énormes bonnets, des fichus blancs autour du menton, de façon à ne laisser à l'air que les yeux et le nez; la poitrine et la nuque restent nues. Les robes étaient de soie, de velours et de fourrure, de couleurs bigarrées et garnies de broderies et de pierreries; les deux sexes se couvraient de bagues, de bracelets et de colliers avec médaillons. Le butin rapporté des guerres bourguignonnes avait répandu l'opulence parmi les citadins; la solde de guerre avait enrichi les paysans.

La mode suisse suivit la mode allemande au XVIe siècle, mais le costume de citadins suisses se distinguait, malgré sa richesse, du costume allemand, par une plus grande simplicité; il y avait moins de crevés. Les femmes plissaient souvent la robe de dessus et remplaçaient les bouffants par des ruches, le bord inférieur de la manche était toujours garni d'une manchette ruchée. La deuxième moitié du XVIe siècle montre de nouvelles aberrations partielles dans la simplicité du costume. C'est à cette époque que la mode des culottes bouffantes (fig. **5.** 4). se fit jour. Cette mode devint tellement en vogue qu'elle fut maintenue dans le costume d'apparat. La culotte devint aussi d'usage chez les guerriers mercenaires et s'est maintenue jusqu'au XIXe siècle; aujourd'hui encore on l'appelle la culotte suisse. Les femmes renoncèrent aux ruches sur les manches, mais sur les épaules elles en mettaient davantage; elles les doublaient souvent de ouate, quelquefois même les manches étaient complètement supprimées de sorte que le bras ne se trouvait couvert que par les longues manches de chemise. Vers la fin du siècle, les costumes allemands et suisses subirent l'influence espagnole; mais, comme les Suisses maintenaient certaines parties de leur costume original, il naquit un costume populaire qui se distingua de celui des peuples voisins; dans un pays où l'égalité des citoyens est une loi fondamentale, il ne pouvait exister de costume d'apparat et de cérémonie, voire même de costume officiel; seuls les bedeaux, les garçons de bureaux des cours de justice et d'autres fonctionnaires subalternes portaient les couleurs de leur ville, et, sur la poitrine, un petit écusson avec les armoiries de la cité (**54.** 3. 14. 18). Les pasteurs réformés n'avaient point de costume officiel; ils allaient à la guerre comme tous les citoyens suisses, et même en chaire, ils portaient l'épée au côté.

A l'époque romaine, les îles situées entre les bras du fleuve étaient habitées par les Bataves, au sud demeuraient les Belges, au nord vers la Weser, les Frises. Toute la côte était couverte d'épaisses forêts et de vastes marais; cependant à cette époque déjà, les habitants n'étaient plus nomades; leur principale richesse consistait en bétail et en produits de chasse et de pêche. Leur armure, très défectueuse, ne se composait souvent que d'une lance dont la pointe avait été durcie dans le feu, d'une double hache de pierre tranchante et d'un long bouclier étroit en bois recouvert d'osier, renforcé d'une boucle de fer et généralement peint en noir, et chez les Frises, en brun ou en rouge. Il y avait peu d'armes de fer; parmi celles-ci, un poignard, le sax et un javelot, la framée, mais pas de cuirasse; on se servait de la peau de la tête d'un cerf, d'un sanglier ou d'un ours en guise de casque. Sur ce costume journalier de ces tribus, les Romains ne nous ont laissé que peu de renseignements, tandis que ceux qui résultent des trouvailles faites dans le marais et les cercueils creusés dans les troncs d'arbres, sont plus explicites, parce qu'elles appartiennent à une époque plus avancée. Les Romains nous parlent des manteaux à rayures bigarrées des Bataves; ces manteaux étaient en vogue aussi parmi les Gaulois et les Romains. A l'époque de Charlemagne, les courts manteaux de laine devinrent en faveur sous le nom de manteaux frises; mais ils n'étaient pas alors exclusivement bigarrés, il y en avait aussi d'une seule couleur, bleue, grise et vert de mer. Sur un monument funèbre du Schlesswig on voit (fig. **29.** 1) un manteau long d'une aune, d'une ampleur triple de sa longueur, d'une coupe demi-circulaire, et légèrement échancré au cou; il est en laine plucheuse. On a trouvé aussi des pantalons dans les marais de la Frise orientale et du Schlesswig (fig. **29.** 2); ceux-ci sont également en laine, avec des chaussons y attenant. Le sol de la Jutelande nous a fourni un tablier de laine grossière (fig. **29.** 3) qui allait de la moitié de la poitrine jusqu'aux genoux et était retenu autour des hanches du cadavre par des courroies. D'autres trouvailles se composaient de culottes en laine grossière en forme de fez très chaud et de souliers d'un seul morceau avec des courroies au bord supérieur ou avec des trous pour y passer des lacets; ensuite de bandeaux de laine qui devaient avoir servi à entourer les jambes. On a trouvé le corps d'une femme recouvert d'une robe plissée (**1.** 1) entourée d'une longue écharpe d'étoffe. Au lieu de laine on se servait encore de cuir des brebis et des bœufs; on en faisait surtout des manteaux, ceux-ci étaient munis de fentes pour les bras. Toutes ces trouvailles appartiennent à peu près à l'époque du IIIe au IXe siècle; à en juger d'après l'étoffe et la coupe, nous devons les considérer comme des produits indigènes; les ornements métalliques qui accompagnent souvent ces vêtements, paraissent être venus dans le pays comme butin étranger. Après les Romains, les Francs se rendirent maîtres de la plaine germanique occidentale. Les trouvailles faites dans les tombeaux et le marais complètent en même temps les renseignements les plus anciens sur le costume des tribus franques. Dans les plus anciennes traditions nous rencontrons le Franc vêtu d'un habit collant à courtes manches et à large ceinture avec les genoux à découvert; les renseignements plus récents nous le montrent couvert d'un long et ample pantalon de toile ou de cuir avec le haut du corps découvert; ce costume mesquin doit avoir servi aux Francs dans les batailles; dans les temps froids ils se couvraient mieux; ils mettaient alors, par-dessus l'habit à longues manches, une tunique de fourrure, un manteau plus ou moins court en fourrure ou en laine et, enfin, des souliers, dont les longues courroies entouraient les jambes. La calotte que porte Charlemagne sur les mosaïques de Latran (fig. **29.** 7) s'explique peut-être par une autre calotte représentée dans les fresques de l'abbaye de Saint-Savin dans le Poitou, datant du XIe siècle et qui tient le milieu entre le bonnet phrygien et le bonnet écossais (fig. **29.** 5. 6); un autre bonnet sur la même mosaïque est carré (fig. **29.** 4). Le costume romain ne trouva nullement chez les Germains restés sur le sol natal la même vogue que parmi les tribus émigrées qui s'étaient établies dans les provinces romaines. Mais, comme après le démembrement de l'empire de Charlemagne, ni la France ni l'Allemagne n'étaient à même de produire un grand changement dans le costume existant, ce fut le costume romain qui se répandit peu à peu et fit disparaître les restes de l'ancien costume germanique sur le sol germain même. Nous ne pouvons plus prouver maintenant jusqu'à quel point et combien de temps le costume original s'est maintenu parmi les habitants des plaines rhénanes; les restes de représentations plastiques que

Fig. 29.



l'on a trouvés jusqu'à la fin du XIIIe siècle nous montrent le costume néerlandais en conformité absolue avec celui qui s'était développé dans les pays voisins du costume romain. La France, à cette époque, avait gagné sur l'Allemagne de l'avance dans la politique aussi bien que dans les modes; ses nombreuses relations avec l'Angleterre et les Pays-Bas avaient produit dans ces deux pays une influence décisive qui s'étendait sur toute la côte nord-ouest jusqu'en Jutelande et en Suède; l'Allemagne subit aussi cette influence. Les étoffes genre cuir et peluche dont, à l'époque romaine déjà, étaient confectionnés les manteaux frisés restèrent un produit des Pays-Bas; c'est ce pays qui donna l'impulsion à la manufacture des draps et à la teinturerie, qui, vers le milieu du XIIe siècle, se répandirent sur toute l'Europe occidentale. Dans le XIVe siècle, lorsque la France et l'Angleterre s'épuisaient par d'incessantes guerres, les Néerlandais amenaient leurs industries de laine, de toiles de damas, de soie et de coton à un état de plus en plus florissant.

De même qu'aux XIIIe et XIVe siècles, le costume allemand régnait aux sources du Rhin, de même le costume français

Fig. 30.

était en vogue à ses embouchures. Au XIIIe siècle le court habit franc s'était rallongé et amplifié comme une robe féminine et tombait jusqu'aux pieds (fig. **72.** 3. 5. 14); seuls, les ouvriers avaient maintenu l'ancien costume. Entre le XIIIe et le XIVe siècle, ce long habit fut raccourci jusqu'à mi-mollet (fig. **55.** 1 à 6); il fut également étriqué sur le haut du corps ou serré fortement autour de la taille par une ceinture. Sous l'habit, mais tombant par-dessus le pantalon, les gens des classes plus pauvres portaient une chemise (fig. **72.** 4. 5. 7). Pour sortir, toutes les classes se servaient d'un pardessus sans manches (fig. **55.** 5. **72.** 3); parmi les classes élevées le manteau était encore en vogue, il se mettait de différentes manières (fig. **72.** 2. 18); le peuple se servait de la « Pœnula » fermée de tous côtés et du capuchon (fig. **72.** 3. 6. 7); un bonnet collant était encore en usage (**55.** 6), de même qu'un chapeau rond en forme de cloche à melon (fig. **72.** 4) ou un chapeau de paille à larges bords (fig. **72.** 17). Le pantalon se composait de deux jambes étroites avec des chaussons; les souliers étaient bas. Le costume féminin du XIIIe siècle était long, ample et commode. Les robes étaient à peine fixées par la ceinture (fig. **72.** 10. 15); une longue robe de dessus sans manches était aussi très en vogue (fig. **72.** 9 à 11); le vêtement du dehors était la « Pœnula » avec capuchon (fig. **72.** 16), plus rarement le manteau légèrement posé sur les deux épaules et retenu sur la poitrine par des cordelières (fig. **72.** 15); le couvre-chef était un fichu fixé sur la tête de manières très variées ou le capuchon (fig. **72.** 9. 10). Dans le XIVe siècle, le penchant d'étriquer et de raccourcir

les vêtements se répandit chez les deux sexes. Vers le milieu du siècle, l'habit masculin de la jeunesse était devenu tellement court qu'il n'atteignait plus la rotule et tellement étroit qu'il gênait les mouvements du corps à l'instar de la camisole de force; il collait de partout autour des bras, de la poitrine et des hanches (fig. **55.** 14. 16. 23). Cette mode nous étonne moins chez les femmes; on s'explique que celles-ci cherchent à faire ressortir les formes. On étriquait tellement les vêtements qu'il fallait y pratiquer des fentes pour s'y trouver à l'aise. On les fendit d'abord sur la poitrine, mais plus tard dans toute la longueur de l'habit et derrière l'avant-bras, alors on les boutonnait. Ces vêtements de dessous étaient insuffisants et exigeaient des vêtements de dessus commodes; c'est pourquoi de nouveaux vêtements furent inventés tels que : la housse, la houppelande et la simarre.

La housse était une espèce de manteau fendu des deux côtés, qui répondait absolument au « Toppert » allemand dans sa forme la plus ancienne(fig. **55.** 24); on pouvait la fermer à volonté à partir des aisselles. La houppelande ressemblait à la robe de chambre de nos jours, tantôt traînante, tantôt plus courte; elle était complètement ouverte par devant et fixée autour des hanches par une cordelière ou une ceinture (fig. **57.** 8. **74.** 16. **77.** 12). La simarre ressemblait à une espèce de houppelande, mais elle ne descendait que jusqu'aux chevilles, elle n'était fendue qu'à partir de la ceinture et se portait généralement avec un capuchon à pèlerine (fig. **74.** 10). Les manches des houppelandes et les simarres étaient très amples, souvent traînantes et dentelées aux bords inférieurs. Depuis que l'on commençait à fendre les manches étroites, on leur donnait plus d'ampleur, de façon à les laisser pendre des épaules ou des coudes, souvent jusqu'à terre; on les garnissait alors de fourrure ou de passementerie. Le capuchon ou le chaperon qui autrefois n'avait servi qu'aux paysans et aux ouvriers comme vêtement protecteur, était porté maintenant par toutes les classes; les élégants et plus tard les gens des hautes classes exagéraient la pointe du chaperon en une queue longue de plusieurs mètres et la pointe de leurs souliers en un bec démesuré; ces souliers à becs avaient déjà été de mode en France pendant le XIIe siècle. Le costume féminin subissait le même changement; on lui laissait la longueur traînante, mais on raccourcissait le corsage auquel on joignait une étroite veste. Vers le milieu du XIVe siècle, la mode était d'échancrer la robe de dessus, sans manches, davantage sur les côtés de façon à laisser voir le vêtement de dessous collant et sa ceinture (fig. **73.** 24); c'est ainsi que se formait une espèce de manteau d'une très jolie forme qui se maintint jusqu'à la fin du siècle suivant (fig. **77.** 22). Vers la fin du XIVe siècle, on commença à décolleter la robe jusqu'à la ceinture et à remplir la robe avec un plastron, mais de façon à laisser à découvert la partie supérieure des seins (fig. **75.** 4). On se faisait une raie au milieu de la tête et des nattes que l'on laissait tomber dans le dos ou dont on s'entourait la tête de façon à ce que le couvre-chef les cachât complètement. Pendant quelque temps, les femmes portaient aussi la « Gugel » (fig. **55.** 27), elles y renonçaient bientôt en faveur d'un bonnet qui ressemblait à la « gugel »; ce bonnet était souvent bordé de plusieurs petites ruches superposées qui encadraient la figure et tombaient sur les épaules. Les femmes se servaient encore d'un fichu blanc « gorgerette » (fig. **75.** 1) dont elles se couvraient la figure et le cou jusqu'au menton et qui remplissait l'ouverture de la robe sur la poitrine (fig. **73.** 19); c'était un costume fort honnête dont ne se servaient généralement que les femmes âgées. Vers l'an 1380, le bourrelet devint en vogue parmi les dames de qualité; c'était un haut bonnet cylindrique avec un épais bourrelet (fig. **73.** 22), en forme de fer à cheval. Le bonnet et le bourrelet étaient richement brodés et munis par derrière d'un voile (fig. dans le texte **30.** 7). Les femmes de la noblesse se couvraient les cheveux d'un filet de soie avec des ornements de métal, y fixaient un diadème et couvraient les nattes sur les oreilles d'un fourreau de façon à ce que le filet restât visible (fig. **55.** 12. 13). Les classes inférieures ne suivaient cette mode qu'autant que leur profession le leur permettait. Le costume des paysans était le pantalon long, des souliers ou des bottines, des habits commodes d'une ampleur égale, et ceints aux hanches, quelquefois dentelés au bord inférieur, munis de longues manches et la « gugel » ou une calotte ronde (fi. **55.** 20. 23); celui des paysannes était la robe à manches touchant presque le sol, des souliers avec des bas, un fichu de tête tombant en même temps sur la poitrine (fig. **55.** 18. 28). Le tablier était en vogue parmi les classes ouvrières et sa coupe était le signe distinctif des métiers (fig. **55.** 29); pour sortir les deux sexes se servaient d'un court mantelet fermé tout autour ou de la housse (fig. **55.** 24. 39).

Fig. 31.

Les changements que subit le costume néerlandais dans le courant du XVe siècle sont remarquables; le pantalon se composait de deux longs bas collants fixés à la taille par devant et était muni d'un sac pour les parties sexuelles qu'on boutonnait ou agrafait en haut. Le pourpoint, avec le col droit et bas, se faisait encore plus étroit et plus court, si bien qu'il descendait à peine jusqu'aux hanches et se fermait par devant au moyen de boutons ou d'agrafes (fig. **75.** 30) : quelquefois il était doublé de ouate sur la poitrine et les épaules et fortement serré aux hanches pour faire amincir la taille et élargir les épaules. Le corsage était fortement ouvert sur la poitrine et dans le dos; ces ouvertures étaient remplies par des plastrons que traversaient des cordelières (fig. **57.** 19. 21). Souvent le corsage s'allongeait jusqu'aux genoux et était dentelé à tous les bords (fig. **56.** 35). Au lieu du corsage ou pardessus on portait la jaquette qui avait l'ancienne coupe uniformément ample de la tunique des paysans (fig. **55.** 26. 35); elle était généralement très courte et

descendait à peine (fig. **55.** 33. 34. 38. 41. fig. dans le texte **30.** 6), elle avait des manches démesurément longues et amples et souvent dentelées au bord inférieur (fig. **57.** 5), ou bien des manches en forme de sac avec des ouvertures pour les bras au milieu (fig. **57.** 3); souvent les manches étaient complètement absentes, il n'y avait alors que des fentes pour les bras (fig. **55.** 33); souvent les manches étaient fendues par derrière et garnies de bordures ou de fourrures (fig. **55.** 45. 49). La jaquette se portait avec ou sans ceinture (fig. **55.** 38), souvent l'étofle était plissée à la taille (fig. **30.** 6); on remplaçait quelquefois ce vêtement par un mantelet aussi court (fig. **55.** 58) ou une housse également raccourcie (fig. **55.** 42). C'était l'époque de l'arbitraire et des contrastes : les vêtements de dessous étaient aussi étriqués que ceux de dessus étaient amples; l'homme disparaissait presque dans les plis de sa houppelande (fig. **77.** 10. 12), qu'il traînait par terre et dont les longues manches couvraient les mains (fig. **57.** 8 **77.** 12). Souvent les manches touchaient à terre à cause de leur ampleur et étaient dentelées, quelquefois elles avaient une grande fente par devant pour y passer le bras (fig. **58.** 17); il y avait aussi des manches doubles, dont une s'enfilait, tandis que l'autre tombait à vide en arrière. Vers la fin du siècle, on commençait à raccourcir la houppelande jusqu'aux chevilles ou jusqu'au dessous du genou ; dans cette forme, elle ressemblait à la « schaube » allemande (fig. **56.** 17. **58.** 13. 16. fig dans le texte **30.** 10). Comme vêtement de dessus on se servait, au lieu de la houppelande, d'une robe fermée complètement ou seulement sur la poitrine, la « simarre » (fig. **76.** 14. **77.** 18. **30.** 12), qui, à l'instar de la jaquette, était rembourrée aux épaules; ensuite de la housse qui était garnie de dents aux ouvertures ainsi qu'au bord inférieur (fig. **56.** 34). Pour sortir par le mauvais temps on se servait d'un manteau (fig. **56.** 29) tellement couvert de dentelures de toutes espèces qu'il offrait l'aspect d'une cotte de mailles, (fig. **56.** 32). Les couvre-chefs étaient très variés. Le capuchon se mettait sur la tête de façon à former une espèce de crête de coq (fig. **57.** 5) et se trouvait souvent entouré d'un épais bourrelet (fig. **57.** 8). Il y avait encore de hautes calottes en forme de mortier avec et sans bords (fig. **55.** 34. **76.** 17. 19) et des chapeaux en cônes aplatis hauts ou bas de forme dont

Fig. 32.

les bords étaient relevés par derrière et ramenaient un peu la pointe en avant (fig. **55.** 38. 39. 41. 58); les princes les portaient avec la couronne (fig. **55.** 62). On aimait encore de petits chapeaux cylindriques à bords droits ou relevés ; on s'en fera une idée en les comparant aux sacs bleus dans lesquels les chapeliers de nos jours enveloppent les chapeaux à haute forme (fig. **56.** 35); il y avait des chapeaux minuscules qui couvraient à peine le crâne et étaient ornés de plumes (fig. **57.** 21). On fixait aux chapeaux et aux calottes un bandeau de soie légère dont on entourait le chapeau de façon à en former un turban ou qu'on laissait tomber sur l'épaule et le bras. Les gens de qualité portaient le chapeau et la calotte en même temps, la calotte sur la tête, le chapeau à la main (fig. **76.** 17) ou tombant dans le dos suspendu par le bandeau que nous venons de mentionner (fig. **76.** 19). Les figures étaient imberbes, la chevelure d'une longueur modérée. Les souliers se terminaient en longs becs et étaient munis de semelles de bois coupées en forme de soulier; ces semelles avaient des petits bouts de bois de deux centimètres et demi de hauteur sous le talon et sous le milieu.

Parmi les pièces principales du costume féminin de l'époque bourguignonne se trouvait une robe de dessous, la cotte, et une robe de dessus, la robe. La cotte était traînante quand elle était portée seule, autrement elle était plus courte et avait des demi-manches (fig. **57.** 20. **76.** 3); elle était fendue par devant jusque sur l'abdomen et munie de cordelières. La robe était toujours traînante et collante sur le haut du corps, souvent elle était munie d'une ceinture placée immédiatement sous la poitrine (fig. **55.** 44. 48 et suivants); elle avait de longues manches et une ouverture triangulaire, soit par devant et par derrière, soit par devant seulement ; la pointe de cette ouverture touchait la ceinture; l'ouverture avait un revers (fig. **55.** 56); qui allait en se rétrécissant vers la ceinture. L'ouverture de devant était remplie par un plastron qui montait jusqu'à la moitié de la poitrine (fig. **57.** 18), et par derrière il n'y avait rien (fig. **76.** 23), ou seulement la chemise (fig. **59.** 13). A côté de cela on portait encore la robe d'après l'ancienne mode, fermée jusqu'au cou, elle avait alors souvent un col montant ou rabattu (fig. **57.** 2. 4. 6. 13). Les formes des manches étaient nombreuses ; outre les manches simples (fig. **57.** 12) il y avait des manches en forme de sac dans les coutures desquelles on insérait des dents (fig. **56.** 36), et d'amples manches ouvertes dont le bord paraissait complètement dentelé (fig. **56.** 33); il y avait encore des manches pour y passer les bras (fig. **56.** 31). Outre la robe longue, on se servit plus tard d'une robe plus courte agrafée au milieu du haut du corps ou sur un côté (fig. **30.** 8. 11). C'est à cette époque que l'on commençait à diviser la robe en jupe et en corsage; le corsage était collant et la jupe froncée (fig. **56.** 33). Le vêtement d'apparat était le manteau et le « surkot » échancré des deux côtés avec le haut en hermine (fig. **76.** 1). Les couvre-chefs des femmes étaient innombrables, ils peuvent cependant tous se ramener à trois formes principales : la première, le haut bonnet à bourrelets dont nous avons déjà parlé (fig. **73.** 22. 24. **76.** 23); la deuxième, le « hennin », un cône en forme de pain de sucre, qui était trois ou quatre fois plus haut que la tête et qui se portait un peu en arrière et était surmonté d'un

voile qui, souvent tombait jusqu'à terre (fig. **55.** 47. 48. 56. **57.** 18. 20); la troisième forme est le résultat de la combinaison du « hennin » avec un énorme échafaudage de fichus blancs ou d'étoffes brochées d'or qui étaient maintenues, suspendues sur le « hennin » moyennant un appareil en fil de fer (fig. **76.** 18). On arrangeait encore ces voiles et ces fichus sur des appareils moins hauts (fig. **55.** 43. 50. **57.** 12) ou bien on les plaçait sur deux petits « hennins « qui ornaient les deux côtés de la tête comme des cornes (fig. **57.** 6). On se servait encore du chaperon de la manière décrite plus haut (fig. **57.** 4. 22), que les femmes aussi bien que les hommes portaient garni d'un épais bourrelet et qu'on retenait sous le menton par une bande en travers (fig. **57.** 2. 13). Des cheveux on ne pouvait guère voir que les bouts de nattes qui passaient devant les oreilles. Les souliers étaient à longues pointes comme ceux des hommes (fig. **57.** 16).

Après la destruction du royaume de Bourgogne, les modes italiennes prirent une certaine influence sur le costume néerlandais. Ces modes étaient venues en France, grâce à la campagne du roi Charles VIII contre l'Italie, et de la France elles étaient passées dans les Pays-Bas; elles enlevèrent au costume néerlandais ses caprices et lui donnèrent une dignité et en même temps un poids qui convenait au climat rigoureux. Le costume masculin n'était plus si étriqué ni rembourré. Le pourpoint et la jaquette acquéraient une longueur et une ampleur commodes; ils étaient fendus par devant, serrés par une ceinture (fig. **59.** 4. 9. 10.). Les bouffants au haut des manches étaient encore maintenus, mais on ne les rembourrait plus ou du moins très peu (fig. **59.** 18. 23. 24). Les manches complètement fendues de la « schaube » étaient nouées en trois ou quatre endroits différents par des rubans de couleur (fig. **59.** 2). Les souliers perdaient leurs pointes, ils étaient larges aux doigts de pieds (fig. **59.** 3. 4. 9). Les variations dans les couvre-chefs devenaient moins nombreuses; on portait une calotte collante et, par-dessus cette dernière, un petit chapeau rond incliné avec des bords relevés qui étaient ornés de manières variées (fig. **59.** 3. 4. 6. 10); de la calotte ou du chapeau descendaient des rubans que l'on nouait en un léger nœud sur la poitrine (fig. **59.** 21). La robe qui balayait le sol par devant et par derrière (fig. **59.** 5. **60.** 5.), ne commençait à se raccourcir que vers l'an 1480; les femmes la relevaient avec la main ou la retroussaient au moyen d'un relève-jupes qui pendait à la ceinture; après l'an 1500, la robe se fendait par devant et ne se relevait plus. L'ouverture sur la poitrine prenait une forme quadrangulaire, on la remplissait jusqu'à l'encolure par la chemise (fig. **59.** 11. 12. **60.** 3. 5). La ceinture se déplaçait de dessous la poitrine aux hanches (fig. **59.** 12. **60.** 5). Une robe plus courte, qui ne tombait que jusqu'au dessous de la rotule, se portait sans ceinture, cette robe avait une ouverture triangulaire sur la poitrine et d'amples manches fendues et pendantes, elle était complètement ouverte des deux côtés à partir des aisselles (fig. **59.** 16); cette robe correspondait à la housse masculine. Les échancrures latérales du « surkot » se faisaient plus petites; ouvert par devant, ce vêtement ressemblait à une « schaube » (fig. **59.** 5). Les gigantesques couvre-chefs tombaient en désuétude; on se servait maintenant de calottes collantes. Il existait un petit bonnet, appelé « coiffe » qui était de de soie, brodé d'or et garni d'une bordure, et encadrait la figure; on portait encore un bonnet plus grand qui laissait voir la raie du milieu, mais qui descendait sur les tempes et les joues jusque sous le menton (fig. **59.** 12. 16); il était généralement noir avec une bordure d'or ou d'argent. Ce bonnet était orné de différentes manières; on y fixait sur l'occiput un bourrelet natté d'étoffes de couleur (fig. **59.** 11); on posait sur le crâne un épais fichu, généralement noir. Ce fichu, appelé chaperon, tombait librement sur la nuque; mais quelquefois on le repliait pour le faire repasser sur le crâne (fig. **59.** 12. 16). On se servait déjà de disques d'or pour couvrir les tempes et les oreilles, de mignons petits boucliers ronds et des diadèmes ou anneaux de tête (fig. **59.** 13) qui, sous différentes formes, sont encore aujourd'hui la parure favorite des femmes hollandaises. Les pieds étaient couverts de pantoufles légères arrondies aux doigts de pied, en velours ou en soie et, par-dessus ces pantoufles, on mettait des souliers de cuir noir. Les gants étaient de rigueur dans la bonne société.

Fig. 33.

La mode, très peu suivie par les paysans, ne se manifestait que dans les habits des fêtes et dimanches. Le paysan (fig. **58.** 6. 7. 10. 11) portait une chemise, des pantalons de cuir ou de drap grossier souvent attachés aux chevilles, un gilet, un habit à longues manches avec une ceinture, un capuchon avec pèlerine, de forts souliers ou des bottines et des guêtres un chapeau ou une calotte ronde avec bords relevés et, par le mauvais temps, une espèce de manteau de laine grossière, qui pouvait se boutonner du côté où il était ouvert et qui avait un col rabattu (fig. **59.** 17), ou plutôt une espèce de pèlerine en guise de col. Le costume de fête, pour la paysanne, répondait plus ou moins au costume bourgeois; les robes collaient sur le haut du corps et à la taille (fig. **58.** 12); les manches en étaient longues et étroites; la robe de dessus sans manches était plus courte que celle de dessous; cette dernière tombait jusqu'aux pieds. Le costume de tous les jours (fig. **56.** 19 à 21. 23. 28) se composait de la chemise, de la robe, du fichu de tête, du tablier, de forts souliers et du chapeau ou du capuchon. Dans les marchés et les auberges, les percepteurs se faisaient reconnaître à leur petite calotte, leur robe violette et leur mantelet blanc (housse) qui ressemblaient à des surplis d'enfants de chœur (fig. **56.** 22. 24. 25).

Le chef de la corporation des brasseurs était reconnaissable à sa longue « schaube » violette et verte (fig. 56. 17).

La mode italienne régnait presque exclusivement dans la Flandre et n'exerçait nullement la même influence que la mode bourguignonne. Dans la première moitié du XVIe siècle, le costume collant se trouve à côté du costume ample, et les crevés bigarrés devenaient plus fréquents. Le costume masculin reprenait la culotte bouffante à crevés de soie. La tunique décolletée en carré était fendue sur la poitrine et dans le dos, soit horizontalement, soit verticalement, pour produire également des crevés; il y avait des crevés aussi sur les épaules et à la saignée et de plus petits au bord supérieur du col et au bord inférieur des manches; le pan arrondi collait sur les hanches et descendait quelquefois jusqu'au genou. Le pardessus genre « schaube » et les souliers carrés restaient presque sans changements. Les cheveux étaient taillés droit sur le front et on les laissait sur l'occiput demi-longs, on les couvrait du béret allemand ou d'une légère calotte. Le costume féminin aussi prenait maintenant des formes germaniques. Le corsage était fendu sur les seins et garni de bouffants et de crevés; au bord de l'ouverture sur la poitrine on fixait un revers garni de dentelle.

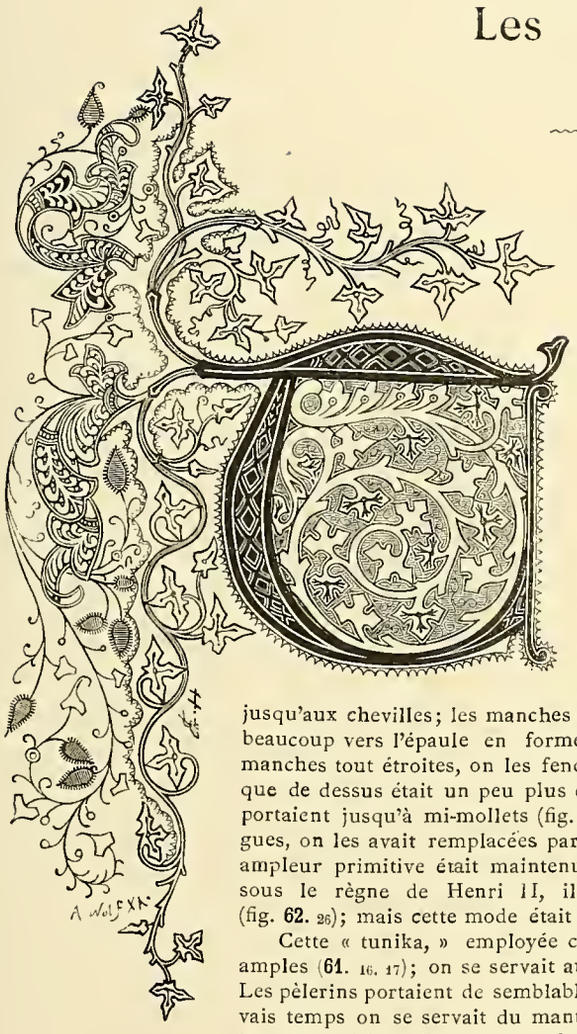
La mode allemande avec ses couleurs vives, ses crevés et ses bouffants se perdit dans la deuxième moitié du XVIe siècle, pour faire place aux modes espagnoles. Les crevés sur la poitrine et dans le dos disparurent et les bouffants aussi. Chez les hommes la tunique montait jusqu'au cou et même plus haut; elle était boutonnée par devant et fortement serrée à la taille par une ceinture (fig. 60. 15). Les guerriers portaient la tunique espagnole sans manche qui formait ainsi une véritable tunique d'armes (fig. 60. 16); ils maintenaient aussi en usage la culotte bouffante, moins ample cependant. Dans les classes bourgeoises cette culotte se portait bien plus courte, elle ne descendait alors que jusqu'à mi-cuisse (fig. 60. 17. fig. dans le texte 31. 7. 10.); elle était appelée « trousse »; les négociants ne portaient presque jamais la « trousse »; ils se servaient de longs bas en étofle forte qui étaient presque aussi longs que les jambes (60. 15), ils portaient la « schaube » raccourcie en jaquette et, au lieu du béret ou du raide chapeau espagnol, une haute calotte avec bord de fourrure; les fraises autour du cou étaient très en vogue. A l'instar du costume masculin, celui des femmes devenait montant aussi et était également garni de fraises. L'ampleur des manches diminuait; on les portait même collantes et on les ornait de raies. La crinoline, telle que la portaient les femmes espagnoles, avait beaucoup de peine à entrer en faveur.

Après une longue et sanglante lutte, les Néerlandais se débarrassèrent de la domination des oppresseurs espagnols. Mais, de même que la guerre, la mode étrangère laissa encore longtemps des traces dans le pays et forma la base des costumes populaires néerlandais. La noblesse et les élégants donnaient maintenant le ton à la mode. C'était l'époque des costumes extravagants qu'avait imaginés la cour de Henri III; c'est de cette époque que date cette espèce de bosse de polichinelle représentée fig. 32. 2. 3. Pour les guerriers cette bosse avait peut-être une raison d'être, car elle formait une espèce de cuirasse. Les manches reprirent leur forme de gigot (fig. 31. 1. 9) avec crevés (fig. 32. 2); on portait des culottes rembourrées sur les hanches et descendant au-dessous du genou ou juste à la rotule (fig. 31. 1. 9). On adoptait aussi une courte tunique ressemblant à la jaquette bourguignonne (fig. 32. 4; comp. 55. 38. 49), boutonnée au cou ou dans toute sa longueur par devant; cette tunique avait des manches ouvertes et pendantes (fig. 82. 21). Le court mantelet espagnol se maintenait avec le col droit ou rabattu (fig. 60. 17) et avec un capuchon (fig. 31. 10); on se servait encore d'un manteau plus long tombant dans le dos (fig. 32. 6), qui était ample et dont un côté se ramenait par devant et se rejetait par-dessus l'épaule opposée (fig. 32. 6); les bourgeois préféraient la longue « schaube » à ce manteau (fig. 32. 3). Le couvre-chef était une calotte basse ressemblant au béret des marins (fig. 31. 6. 10). Les souliers étaient collants et les talons y étaient rares. Dans les cerémonies nuptiales les hommes portaient des vêtements noirs avec un manteau noir.

Les femmes suivaient moins la mode française que les hommes. Dans les points essentiels, elles maintenaient le costume espagnol et dans les garnitures elles suivaient çà et là la mode allemande. Leurs robes laissaient voir les pointes de leurs pieds; elles montaient jusqu'au menton et avaient une ruche autour du cou. La robe de dessous avait un corsage collant avec de longues manches étroites (fig. 33. 6); aux épaules il y avait souvent des bourrelets et des bouffants. Lorsque la robe était décolletée, la poitrine et le cou étaient cachés par une chemise épaisse (fig. 60. 18. 20. 21). La jupe était à part et avait peu ou point de plis (fig. 60. 20. 22). Lorsque les femmes mettaient une robe de dessus, celle-ci n'avait que des épaulettes et point de manches (fig. 60. 18. fig. dans le le texte 33. 8), le corsage en était fendu par devant (60. 22). Les femmes se servaient en outre d'une espèce de petite jaquette sans manches qui ne descendait guère que jusque sous les seins qu'elle maintenait fermement (fig. 60. 12. 13. fig. 33. 6. 8). Mais le vrai vêtement de dessus était une robe unie ouverte par devant comme une robe de chambre (fig. 33. 1); cette robe tantôt n'avait point de manches, ou, si elle en avait, elles étaient très courtes avec une épaulette; tantôt elle était munie de longues manches pendantes. Dans les Pays-Bas, différents vêtements spéciaux furent adoptés; c'étaient des manteaux à amples plis, généralement noirs ou gris foncé qui couvraient la tête en même temps. Dans la Flandre et dans le Brabant (60. 20. 21. texte 33. 7), ce manteau ressemblait à la moitié d'un ovale coupé en travers, le côté droit était à peu près long d'un mètre, le milieu était fixé sur le front, et un cercle de métal souple ou de bois lui faisait faire le rond que nous voyons dans la figure 60. 20; le reste de l'étofle tombait en arrière (fig. 33. 3). La Hollandaise (fig. 60. 11. 12) se servait d'un manteau différent composé de plusieurs morceaux triangulaires se réunissant dans le haut en de nombreux plis; ces plis étaient fixés sur une calotte ronde avec un rebord qui avançait en forme de bec et garantissait la figure, du soleil; la partie supérieure protégeait les oreilles et les tempes. A Bruxelles et à Anvers, les femmes allaient vêtues dans des manteaux semblables, mais qui n'avaient pas cette visière que nous venons de décrire. Les femmes de Bruxelles mettaient sur leur tête et par-dessus le manteau un chapeau de paille noire en forme de bol (fig. 33. 1. 4). Dans le Bas-Rhin on voyait souvent un bonnet de toile blanche descendant comme un bonnet à la Stuart par-dessus le front (fig. 60. 22); les côtés protégeaient les tempes et les oreilles; par derrière, il était rond et rembourré et souvent muni de deux pointes (fig. 60. 13), que l'on ramenait des deux côtés sur la poitrine. Les tabliers étaient en usage général (fig. 60 11 à 13). Des pantalons avec des braguettes et des bouffants sur le haut des cuisses étaient portés par des paysans (fig. 60. 9. 15), qui étaient chaussés de souliers décolletés et vêtus d'un habit ouvert avec ceinture et lacé sur la poitrine; les manches en étaient collantes à l'avant-bras et bouffantes de l'épaule au coude; le paysan se servait encore d'une ample tunique et d'un chapeau rond à bords droits ou relevés sur les tempes et à l'occiput. Les paysannes affectionnaient un corsage d'étoffe criarde (comp. 82. 10) les pêcheurs (fig. 60. 10 fig. 31. 2. 3) portaient de longs pantalons, des souliers ouverts, une tunique avec de longues manches étroites; ils avaient une ceinture avec une sacoche, une haute calotte en forme de fez, de feutre ou de fourrure et un manteau de toile grossière avec capuchon (fig. 31. 2).

IV

Les Anglais



Tout en se distinguant peu du costume des Européens de l'ouest, celui des peuples anglais montre néanmoins quelques différences qui lui donnent un caractère national. Le costume anglais montre déjà, au commencement du moyen âge, un caractère particulier et s'écarte dans beaucoup de détails du costume continental.

L'accoutrement des hommes du XIIIe siècle ne différait guère du costume antique. Le pantalon se composait de deux jambes séparées couvrant en même temps les pieds; les jeunes gens riches les faisaient confectionner d'étoffes bigarrées (fig. **61.** 39); la chemise sortait en bouffants entre les jambes (**61.** 41. comp. **9.** 8). On trouvait encore le court pantalon normand qui se serrait aux genoux par une coulisse (fig. **61.** 27). La tunique montrait toujours son origine romaine; la classe ouvrière la portait jusqu'à la rotule (**61.** 18. 19), les autres classes jusqu'aux chevilles; les manches en étaient longues, collaient aux poignets mais s'élargissaient de beaucoup vers l'épaule en forme de gigot (**61.** 19. 23. 29. 37); vers la fin du siècle on faisait les manches tout étroites, on les fendait par derrière à l'avant-bras où on les boutonnait. La tunique de dessus était un peu plus courte que celle de dessous (fig. **61.** 25), les gens de qualité la portaient jusqu'à mi-mollets (fig. **61.** 2); on y avait supprimé les manches démesurément longues, on les avait remplacées par de plus courtes qui souvent ne venaient qu'aux coudes; leur ampleur primitive était maintenue. Une ceinture se mettait par-dessus les deux tuniques. Déjà sous le règne de Henri II, il était de mode de denteler les vêtements au bord inférieur (fig. **62.** 26); mais cette mode était interdite à de certaines classes.

Cette « tunika, » employée comme vêtement de dessus, avait de longues manches assez amples (**61.** 16. 17); on se servait aussi de l'antique Pœnula (**61.** 15.) et du capuchon à col (**61.** 14). Les pèlerins portaient de semblables cols sans capuchons (**61.** 44). Pour se protéger contre le mauvais temps on se servait du manteau qui n'était de mode que comme vêtement d'apparat parmi les gens riches. Ce manteau était arrondi et attaché sur l'épaule droite (**61.** 4), ou rejeté en arrière et tenu par une cordelière sur le haut de la poitrine (**61.** 2). La tête était généralement nue; il existait cependant des calottes, entre autres le bonnet qui accompagne toujours le costume du XIIIe siècle (**61.** 19); ce couvre-chef était collant et retenu sous le menton par des cordelières et des boutons, ou fermé de côté par une épingle. Il y avait encore une calotte basse un peu pointue, dont le bord inférieur était retourné (**61.** 16. 27. **62.** 17). Les pauvres gens n'allaient que rarement nu-pieds; les souliers étaient fermés ou fendus sur le cou-de-pied, pointus et longs (**61.** 39), noirs ou quadrillés, de différentes couleurs selon le rang de celui qui les portait; on se servait aussi de sandales et de bandelettes entre-croisées sur les jambes (comp. **62.** 25). La noblesse portait les souliers à becs à la française, et des gants en tissu. Pendant la première moitié du siècle, la mode était de porter les cheveux demi-longs, rejetés en arrière, on les frisait alors et on les fixait par de petits anneaux ou des rubans. La barbe se portait de toutes les façons. Plus tard on se rasa presque toujours le menton; les cheveux se portaient en longues boucles flottantes.

Le costume féminin subit au commencement du XIIIe siècle d'importants changements. Le vêtement de dessous se portait toujours tombant jusqu'aux pieds, avec les manches étroites et la ceinture lâche qui ne se mettait que lorsqu'on portait le vêtement de dessous sans celui de dessus (**61.** 1.). Le vêtement de dessus appelé « Cyclas » ou Cyclaton, d'après l'étoffe fabriquée aux Cyclades, ou vulgairement cotte, perdit ses énormes manches ouvertes tombant jusqu'à terre. Les manches plus étroites descendaient à peine aux coudes (**61.** 6. 8. 13). Le vêtement lui-même s'allongea de façon à couvrir le sol tout autour. « Les dames faisaient leurs queues plus longues que celles des paons et des pies », dit une satire de ce temps. Quand le vêtement se portait sans la ceinture, on le relevait avec la main; quand on se servait de la ceinture, on

le passait dedans pour le retrousser. La robe fut d'abord d'une ampleur commode (**61.** 6) mais, vers la fin du siècle, elle subit les exigences de la mode qui voulait qui tout fût rétréci et raccourci; elle collait alors sur la poitrine et à la taille et descendait jusqu'aux pieds (**61.** 6. 13). La ceinture, devenue inutile, fut maintenue comme ornement. Le manteau arrondi se portait rejeté en arrière et fixé par une double cordelière (**61.** 1. 6. 13). Depuis l'époque du roi Jean (1199 à 1216) les femmes se servaient d'un fin fichu blanc (gorget) dont elles s'entouraient le cou deux ou trois fois (**61.** 6. 13), qu'elles relevaient des deux côtés de la figure et qu'elles fixaient avec un grand nombre d'épingles au-dessus des oreilles. Les sculptures de cette époque ne sont pas claires et laissent à supposer que, surtout parmi les ouvrières, ce gorget se mettait d'abord sur la tête, se croisait à la gorge et se rejetait en arrière (**61.** 8). Les femmes de qualité se couvraient la tête d'un voile qui tombait jusqu'aux épaules, et, dans les grandes occasions, d'un autre voile qui tombait jusqu'à terre. Sur le voile elles mettaient un cercle d'or appelé « chappel » ou « capellum », et, avec ce dernier, quelquefois une couronne de fleurs. Les cheveux tombants, ou en nattes, ne se portaient presque plus; on enserrait toute la chevelure dans un filet (**61.** 7). Les femmes de qualité portaient des bas de drap brodés d'or. Les pieds étaient couverts de courtes bottes ou de souliers pointus selon la mode.

Le costume d'apparat royal se composait de deux longs vêtements à ceinture (**61.** 2. 4), la « tunica » et la « dalmatica ». Le vêtement de dessous avait de longues manches étroites; celui de dessus était plus court; le premier ne tombait que jusqu'aux pieds. Ce costume comprenait en outre un manteau, des souliers brodés et les insignes. Une miniature du XIIIe siècle (**61.** 11) nous montre le roi Édouard Ier (1272 à 1307) presque dans le costume que nous venons de décrire; c'est revêtu de ce costume que son corps fut trouvé en 1774 dans l'abbaye de Westminster à Londres. Ce costume se composait d'une « dalmatica » rouge à longues manches blanches, d'une étole blanche byzantine brodée d'or qui croisait sur la poitrine, d'un long manteau rouge écarlate tombant dans le dos, bordé de fourrure, d'une couronne et d'un globe royal. Il n'existait pas encore à cette époque de costume réglementaire pour les fonctionnaires de la Cour et de l'État.

Le XIVe siècle qui comprend le règne d'Édouard Ier jusqu'en 1307, celui d'Édouard II jusqu'en 1327, celui d'Édouard III jusqu'en 1377 et celui de Richard II jusqu'en 1399, prouve que, à l'instar de toute l'Europe occidentale, la mode mit en vigueur les vêtements de dessous étroits et courts, ainsi que les vêtements de dessus amples et d'une longueur exagérée. Sous le règne d'Édouard Ier, l'ancien costume était encore en vogue, mais vers la fin du règne tourmenté d'Édouard II, la folie des costumes bigarrés collants et traînants fit irruption dans le pays et sous le règne d'Édouard III.

Le costume masculin des classes élevées ressemblait complètement, au milieu du XIVe siècle, au costume français. Le pantalon consistait en deux bas longs et collants (**62.** 38. **63.** 12. 13), qui se fixaient à une camisole de dessous et étaient généralement munis de semelles; ces semelles remplaçaient les souliers. L'habit (cotte-hardie) qui dans le peuple était commode et descendait jusqu'aux genoux (**63.** 1) ne tombait chez les gens de qualité que jusqu'à mi-cuisse, collait au corps sans le moindre pli, et les manches se boutonnaient derrière l'avant-bras et s'élargissaient parfois en tombant jusqu'à mi-main (**63.** 13); souvent aussi les manches ne couvraient qu'à moitié ou jusqu'au coude le haut du bras (**63.** 10. 12) et de là elles se continuaient en une bande de drap ou de fourrure tombant le long du corps; le reste du bras se trouvait alors couvert par les manches de la camisole de dessous. L'habit se boutonnait complètement ou en partie sur le devant du corps. Sur l'habit on mettait le manteau (**63.** 13); ce dernier était d'une coupe demi-circulaire, assez long et dentelé aux bords; on le fixait sur l'épaule droite par plusieurs gros boutons, et on le rejetait sur l'épaule gauche. Avec les vêtements collants de dessous on se servait d'amples vêtements de dessus, qui souvent traînaient jusqu'à terre : c'étaient la robe fermée seulement sur la poitrine ou fendue des deux côtés (**63.** 20. 21) et la housse, appelée aussi paletot, qui, à l'instar du froc des moines, était dépourvue de manches et ouverte des deux côtés (comp. **66.** 2). Il y avait des manches de toutes coupes (**63.** 20. 21); des manches fermées (Pokgs) en forme de vessie (**64.** 14. 15), appelées « humeur du peuple » ou « boîte du diable », car on y cachait tout ce qu'on pouvait voler. Surtout sous le règne de Richard II, qui lui-même était le plus grand fat de son époque, on mettait les amples manches aux habits étriqués, les manches étroites et courtes munies de bandelettes aux robes traînantes (**62.** 55. 56); ces robes étaient collantes dans le haut, de sorte que les hommes, vus de derrière, ressemblaient à des femmes. On garnissait encore ces longs vêtements d'un col droit, qui par devant montait jusqu'au menton, par derrière au-dessus de la racine des cheveux.

Les étoffes bigarrées étaient de mode; on se servait d'étoffes de couleurs différentes pour les deux côtés du vêtement, et, comme garniture, on employait des bandelettes et des dents et même des grelots et des paillettes (**63.** 20). Le capuchon était muni d'une longue queue et se portait avec un col qui se boutonnait (**63.** 12), la queue du capuchon s'enlaçait quelquefois de façon à former une espèce de turban (**63.** 20). On portait aussi une haute calotte cylindrique sans bord à la française. Les souliers à longs becs étaient de mode. Les cheveux étaient portés longs et frisés; la barbe était d'une longueur modérée et séparée en deux pointes, la moustache se portait au naturel. Vers la fin du siècle on se rasait le menton et on avait à cœur de l'avoir toujours aussi lisse que celui d'une femme.

Le costume féminin du XIVe siècle ne paraît pas s'être astreint à une imitation aussi servile de la mode française que le costume masculin. La chemise était connue, elle tombait jusqu'aux pieds (**63.** 15). Les dames de l'époque d'Édouard Ier portaient la robe de dessous (**63.** 11) montante, collante sur le haut du corps et tombant jusqu'aux pieds par devant et formant traîne derrière, avec de longues manches étroites; cette robe pouvait quelquefois se boutonner sur la poitrine ou dans toute la longueur par devant (**63.** 5. 15). La « cotte-hardie » collait sur le haut du corps et avait de longues manches étroites qui pouvaient se boutonner sur le derrière de l'avant-bras; elle avait souvent de courtes manches jusqu'à mi-coude et était garnie d'une longue banderole d'étoffe tombant le long du corps (**63.** 5). Quand cette robe n'avait pas de manches, on y fixait des espèces de longues manches pendantes en fourrure (**63.** 17). La cotte permettait de voir la pointe des pieds, et les femmes de qualité seules la portaient avec traînes. Une chose particulière dans cette cotte était deux morceaux d'étoffe rapportés à peu près à mi-cuisse et qui ressemblaient à des poches et qui étaient de la même couleur que les bandelettes des manches (**63.** 5); le nom populaire de ces pièces était « fenêtres de l'enfer ». La ceinture était maintenue comme ornement autour de la cotte et servait à retrousser la jupe; elle se portait lâche autour des hanches, et une aumônière y était suspendue. La cotte était souvent remplacée par la souquenille; c'était certes le plus joli costume des femmes de cette époque. La souquenille n'avait pas de manches, elle était des deux côtés fortement échancrée (**63.** 14. 16). La souquenille ne descendait que jusqu'aux pieds, pouvait se retrousser, et, quand elle avait une traîne celle-ci se jetait sur le bras. La partie supérieure était complètement en fourrure **63.** 14) ou

bien munie seulement d'une bordure de couleur ; dans ce cas, elle était fendue par le bas des deux côtés et garnie d'une large bordure de fourrure (63. 16). Les dames de la noblesse ornaient cette robe de leurs armoiries. Le manteau qui ne servait plus que de vêtement d'apparat était de coupe arrondie, se jetait sur les épaules et était retenu par une cordelière (63. 6. 7). Il y avait encore des manteaux avec des fentes pour passer les bras et un manteau muni d'un capuchon (63. 8). Le tablier « Barné » devint de mode (63. 11). Les fichus et les serre-tête n'étaient plus en vogue (63. 8. 11). Les cheveux se nattaient et encadraient la figure, ou se portaient dans un filet ou tombaient librement. On les couvrait d'un voile court qui se fixait par un cercle en orfèvrerie ou bien par une petite couronne, selon le rang. Quelquefois on cachait la chevelure sous une espèce de turban (63. 13). Les femmes mariées portaient un bonnet genre capuchon qui, relevé par devant, encadrait le front en carré et qui descendait le long des tempes jusqu'aux épaules (63. 15). C'est vers la fin de cette époque que nous trouvons la calotte haute et carrée (63. 17), qui devint à la mode dans le siècle suivant. Les souliers étaient à becs, mais d'une longueur modérée.

La révolution dans le costume bourgeois était marquante. Quant au costume d'apparat royal, dont une statue d'Édouard III a montré un spécimen, il n'a subi que de faibles transformations. Le grand monarque y est revêtu d'un costume d'une noble simplicité (62. 53. 63. 9).

C'est à cette époque que l'on distingua les rangs des personnes par la coupe et la couleur du costume. Le négociant portait des vêtements de couleurs mélangées ou bien en deux parties de couleurs différentes ; un chapeau de feutre à la mode de Flandre, des bottines lacées et toute la barbe. Le meunier avait un habit blanc avec un capuchon bleu, les jours de fête, des bas en drap rouge, et la tête était entourée de la longue pointe du capuchon. Le forgeron mettait un tablier de cuir brun à bavette carrée. Le paysan avait la « housse » fendue des deux côtés et sans manches, et munie d'un capuchon (comp. 63. 31), un chapeau, une sacoche et un bâton. Le propriétaire foncier portait la tunique et le capuchon de couleur verte, le cor de chasse suspendu à une bandoulière verte, sur la poitrine l'image de Saint-Christophe en argent, un chapeau à frange noire, un carquois rempli de flèches munies de plumes de paon, dans la ceinture un glaive et un bouclier du côté gauche, un poignard du côté droit et à la main un grand arc. Le bailli était vêtu d'une « housse » gris bleu ou bigarrée, le glaive au côté, le menton rasé, les cheveux arrondis aux tempes et le crâne tonsuré comme un prêtre. Le marin portait une blouse tombant jusqu'aux genoux en étoffe de laine grossière et un poignard suspendu sur l'épaule par une cordelière (comp. 62. 18). Le médecin se revêtait de pourpre ou d'étoffe bleu clair avec garniture de fourrure. L'homme de loi portait l'habit bigarré avec ceinture en soie ; cette dernière était ornée de petites raies transversales de couleurs différentes, un capuchon doublé de peau d'agneau, une pèlerine bordée de fourrure et munie de deux petites plaques, et une petite calotte en soie blanche bordée de fourrure. Les membres du « banc du roi » portaient de longues robes vertes et bordées d'hermine, pouvant se boutonner sur la poitrine, fendues dans leur partie inférieure et munies d'un col droit, haut et étroit, ainsi que d'assez amples manches pendantes ; ajoutez une ceinture et une calotte ronde et plate.

L'institution des ordres de chevalerie fit naître des insignes spéciaux. Ainsi les membres de l'ordre de la Jarretière, fondé par Édouard III en 1350, portaient une chaîne ornée de l'image de Saint-Georges (fig. 34). La « tunica », le capuchon et le manteau étaient en étoffe de laine bleue, ainsi qu'une espèce de broche représentant une jarretière en or émaillé de bleu avec la devise : « Honni soit qui mal y pense » ; cet ordre se portait bouclé sous le genou gauche. Les bas ne devinrent de mode en Angleterre que vers le milieu du xve siècle. Tous les vêtements de l'ordre étaient brodés de jarretières en or et en bleu (66. 34). Dans la trente-quatrième année de son règne, Édouard III, après la peste, fit décréter que la tunique serait portée en noir, plus tard en rouge sang.

Au xve siècle (Henri IV jusqu'en 1411, Henri V jusqu'en 1422, Henri VI jusqu'en 1461, Édouard IV jusqu'en 1483, Édouard V et Richard III jusqu'en 1485 et Henri VII), le luxe dans le costume devint si grand que l'on pouvait à peine distinguer le pauvre du riche, le personnage haut placé du manant et même l'ecclésiastique du laïque. Le costume des hommes ne différait en aucun point essentiel de celui de la période précédente. Les maillots et les habits collants, ainsi que les longs vêtements à amples manches et à hauts cols droits, formaient le costume en usage dans toutes les classes. Les gens sérieux portaient la robe longue jusqu'aux chevilles, fendue sur la poitrine, quelquefois même dans toute la longueur ; elle pouvait se boutonner et se porter avec ou sans ceinture, avec des manches d'une ampleur modérée ; on y joignait quelquefois un capuchon (64. 2. 17). Le peuple affectionnait surtout le court vêtement de dessus « jacket » ; ce dernier n'était pas d'une coupe aussi collante que celui qui se portait en France, il était d'une ampleur commode et se boutonnait sur la poitrine (64. 4). Les nobles portaient le « jacket » collant et aux couleurs de leurs armoiries (64. 6). Le « jacket » qui se portait avec une ceinture avait un col droit ; ses manches étaient ouvertes ou en forme de sac et très amples. « Les garçons d'écurie, dit un contemporain, n'ont plus besoin de balais, puisque leurs manches balaient les ordures. » Le trou pour passer le bras par les manches en forme de sac était pratiqué soit au fond du sac (64. 2. 14), soit en haut dans la couture de devant ; à la couture de derrière se trouvait une garniture dentelée (64. 15). Il y avait de longues manches moins amples, complètement fendues sur le devant (comp. 65. 12). Vers le milieu du xve siècle, nous trouvons la longue robe bourguignonne fermée tout autour avec les épaules rembourrées (64. 1). Les bottes et les souliers gardaient leurs longs becs ; les gens de qualité mettaient les semelles très allongées qui se fixaient sous les souliers et pouvaient s'enlever à volonté (64. 6). La barbe était rare, elle se portait d'abord longue ; ensuite raccourcie et arrondie (64. 6) ; la moustache n'était plus qu'une exception. Le menton rasé était la marque essentielle de la mode. La chevelure se portait courte ou de longueur modérée. (Au sujet des couvre-chefs voir la page suivante ainsi que la figure 19.)

Voici la description du costume féminin pendant la première moitié du xve siècle : la robe de dessous gardait son ancienne forme ; elle collait au haut du corps jusqu'au dessous des hanches en moulant exactement les formes (64. 8). Les manches étaient étroites et longues ; souvent elles dépassaient le poignet comme à l'époque de Henri Ier (64. 20. 23), souvent elles étaient très amples et couvraient la main (64. 9. 10) ; l'échancrure du cou était en harmonie avec celle du vêtement de dessus ; ce dernier, la « robe », montait jusqu'à la naissance du cou et avait des manches pendantes en forme de sac (64. 9. 20 à 23), comme les habits d'homme. Il y avait des robes qui collaient au haut du corps et se portaient sans ceinture ; d'autres étaient assez amples du haut, on les mettait alors avec une ceinture juste au-dessous de la poitrine. Le devant et le dos étaient d'une même coupe, les emmanchures étaient assez grandes et ovales. Le vêtement de dessous avait un petit col droit dont les pointes étaient tournées en dehors et qui était ouvert par devant de façon à permettre au menton de s'y

emboîter (64. 9. 23). La robe collante perdit sa vogue vers l'an 1420. Elle fut munie d'un col rabattu, assez large (64. 21. 22), généralement blanc, mais toujours d'une autre couleur que la robe. La ceinture se bouclait par derrière. La gracieuse souquenille était encore en usage (64. 11). Le manteau de coupe demi-circulaire disparaissait (64. 11. 16. 22); il n'était plus guère porté que par les femmes âgées quand elles allaient à l'église. Ces dernières se servaient aussi de l'ancien « gorget » qu'elles attachaient en petits plis sous le menton ou sous la bouche de façon à couvrir le haut de la poitrine (64. 16); elles portaient un bonnet simple tombant le long des joues et plissé sur le front. Les couvre-chefs élevés devenaient à la mode, et l'on ne doit pas taxer d'exagération la remarque d'un contemporain disant : « Les femmes portent sur leur tête la potence ou les cornes de certains animaux. » Le simple filet (kapsel) s'agrandissait peu à peu et s'allongeait en corne à droite et à gauche (64. 8); ces cornes se tenaient ou dans une position horizontale ou montaient en pente inclinée et servaient à y étendre un voile rectangulaire (64. 9. 21.). Ces coiffures à cornes devinrent de mode sous Henri VI en même temps que les grands turbans qui, à l'instar de ceux des Turcs, étaient faits des plus riches étoffes; on se servait aussi de bourrelets de moindre grandeur (64. 10) qui se mettaient avec un petit voile sur le filet. On se coiffait en arrière de manière à cacher la chevelure sous le couvre-chef.

Le costume masculin de la deuxième moitié du xve siècle était assujetti à la mode franco-bourguignonne; toute mode, pourvu qu'elle vînt de France, était immédiatement imitée en Angleterre. Sous Édouard VI, on affectionnait les jaquettes et les tuniques collantes jusqu'à l'indécence, c'est alors que l'on y pratiquait des crevés à bouffant aux manches et aux épaules. Tel qui se promenait aujourd'hui dans un costume court traînait le lendemain une longue robe « le tabard », qui était complètement ou en partie ouvert des deux côtés, ou bien la robe fermée et à ceinture (65. 18. 24), ou bien encore la « houppelande » ouverte et à ceinture (65. 13. 23. 25); tous les vêtements avaient des épaules à bouffants. Le manteau ne restait plus guère en usage que comme vêtement de voyage (65. 22). Vers la fin du siècle, on finit par séparer les manches complètement au milieu. Les jaquettes collantes avaient des manches en plusieurs morceaux (65. 1), jointes par des cordelières. On fendait aussi les manches dans leur longueur sur le haut du bras (65. 17); elles étaient alors un peu plus amples dans cette partie, et les fentes étaient remplies par les bouffants des manches de dessous. La jaquette était un peu plus échancrée sur la poitrine et se portait sans pans; les épaules n'étaient point rembourrées, de sorte qu'elle ressemblait tout à fait à un corsage. La partie supérieure des pantalons en forme de bas était munie de crevés et de bouffants, brodée et d'une couleur différente de la partie inférieure. Pour produire cette différence dans les couleurs on mettait souvent des hauts-de-chausses avec rayures bigarrées (65. 19) qui ne descendaient qu'à mi-cuisses, et avec lesquels on portait des bottes à revers (65. 20). Les jeunes fats de cette époque y joignaient la « houppelande » étriquée au point de ressembler plutôt à une jaquette (65. 19. 20); mais cette « houppelande » avait de longues et amples manches pendantes. Avec ce vêtement se portait un chapeau de feutre rond avec un bord large et relevé d'un côté et avec un panache flottant; ce chapeau se portait incliné sur l'oreille, de façon à laisser voir une petite calotte ronde en filet ou en velours brodé; souvent les jeunes élégants laissaient pendre leurs chapeaux dans le dos par une cordelière (65. 19). Le capuchon (65. 10) n'existait plus guère qu'en forme de turban avec un épais bourrelet au fond et une longue bandelette (65. 13. 18). Le couvre-chef le plus répandu était une calotte plate en velours relevé ou un chapeau avec bord dentelé. La chaussure qui, vers le milieu du siècle, avait encore des pointes souvent de deux pieds de long, que l'on relevait par de petites chaînettes fixées au-dessous du genou (65. 17), fut arrondie par devant sous le règne de Henri VII (65. 19. 20. 22. 25). La chevelure qui se portait courte ou d'une longueur modérée, se portait alors très longue, c'était là un retour à la mode de Henri Ier; seuls les soldats et les vieillards portaient la barbe.

A peu près vers l'an 1460, les femmes portaient les deux robes comme auparavant; et on maintenait à la robe de dessus la taille très courte et l'immense traîne; mais les deux robes ne montaient plus jusqu'à la naissance du cou. Le haut de la robe de dessus était ouvert en pointe jusqu'à la ceinture et quelquefois plus loin (66. 9. 10); on le garnissait avec une espèce de col en velours d'une autre couleur ou bien en fourrure; ce col s'élargissait vers le haut. L'ouverture était remplie par une bavette rapportée ou bien par la robe de dessous (66. 9. 10. 13) et pouvait se lacer. A côté des amples manches se portaient encore des manches étroites et collantes d'une coupe droite avec parements, les ceintures devenaient beaucoup plus larges et se boutonnaient par derrière. Les femmes relevaient la robe avec la main, mais quelquefois elles pratiquaient une fente de côté pour la glisser sur l'avant-bras (66. 9. 12). La coupe de la robe de dessus resta, jusqu'à la fin du siècle, soumise à de nombreuses fluctuations. On commençait à raccourcir les immenses traînes, à donner une forme arrondie à l'échancrure du cou et à marquer la taille plus bas (66. 16). Deux sortes de robes devinrent alors de mode, celle qui avait un corsage séparé collant sur le haut du corps et celle qui, tout en suivant les formes du corps, était d'une ampleur plus commode; cette dernière avait une ouverture triangulaire descendant jusqu'à la ceinture (66. 11). Le premier des deux modèles avait la taille un peu en pointe et la robe s'ajoutait au corsage avec ou sans plis. La ceinture se bouclait alors par devant et supportait souvent une longue châtelaine à flacons d'essences. On commençait à plisser le bas des manches (68. 9). A côté de toutes ces transformations, la jolie souquenille restait toujours en vogue, surtout comme robe de jeune fille (66. 28). Le manteau de coupe demi-circulaire, dont on ne se servait plus guère que dans les fêtes officielles et aux funérailles (67. 10. 12), avait un capuchon lorsqu'il s'employait comme vêtement de deuil; le col de ce capuchon descendait jusque vers le coude, et la pointe tombait à terre (68. 8). Le fichu de linge blanc à plis fins qui montait jusque sous la bouche, restait encore de mode.

Le nombre des couvre-chefs était grand et ce n'est pas une tâche facile que d'en donner une description graphique. Vers 1460, le « hennin » fut connu dans le pays; il ressemblait à une corne droite, était haut d'une demi-aune et se portait penché en arrière (66. 9); de la pointe partait un grand voile; le chapeau était couvert de tulle qui tombait quelquefois jusqu'à terre et était relevé sous le bras. Il y avait aussi des « hennins » en forme de cône obtus, en forme de cylindre et en forme de timbale. Le voile était souvent empesé et monté en plusieurs plis raides sur une forme en fil de fer et fixée ainsi sur le « hennin »; dans cette forme on pouvait le comparer à un papillon, car, à l'instar de cet insecte, il avait deux ailes de chaque côté. Sous le couvre-chef à deux cornes (68. 11) les femmes mettaient une espèce de bourrelet en drap qui était pointu des deux côtés de façon à former des oreillettes triangulaires. Un autre couvre-chef consistait en un épais bourrelet fixé sur une calotte plus ou moins haute. Les femmes des classes moyennes portaient sur un bonnet de dessous fort simple des bonnets de drap en forme de capuchon avec bords relevés et souvent munis des deux côtés de petites pointes qui ressemblaient à des oreilles de singes. (65. 9). (De plus amples renseignements sur les couvre-

chefs se trouvent dans la description du costume français.) Vers la fin de cette époque les couvre-chefs tendaient à baisser; il n'y a que fort peu de modèles de ce siècle qui aient passé au siècle suivant.

La « tunica », la « dalmatica », le manteau et la pèlerine fermée, tous les deux en hermine, formaient les parties essentielles du costume royal. Le manteau de Henri VII nous est conservé intact (fig. 35) ; il ressemble dans sa forme demi-circulaire et avec son échancrure de la même forme aux antiques manteaux impériaux byzantins et germains (comp. fig. 6 et 7). Les couleurs des vêtements royaux variaient entre le rouge, le bleu et le pourpre dans toutes leurs nuances. Des miniatures de la deuxième moitié du xve siècle nous montrent le manteau royal bleu (66. 33), le vêtement de dessous rose, le manteau de la reine (66. 35) également rose ; une autre miniature présente la houppelande royale bleue couverte de fleurs de lis et de léopards, munie d'un col d'hermine; la couronne est bordée d'hermine (66. 36). Les vêtements étaient brodés des armoiries du royaume, des trois léopards et, pendant les litiges avec la France, on y brodait aussi le lis de France (64. 6. 66. 36). Les souliers étaient d'un rouge écarlate. Jusqu'à l'époque de Henri VI, la couronne était ouverte dans le haut, elle était munie d'un cercle vertical, auquel se joignait plus tard un deuxième cercle qui croisait le premier en angle droit.

La ligne de démarcation entre les différentes classes de la société était formée par le costume d'une façon bien plus stricte au xve qu'au xive siècle. Les écrits aussi bien que les peintures nous parlent, entre autres signes distinctifs : de longs habits écarlates avec ceinture d'or et manteaux rouges avec doublure d'hermine, portés aussi bien par le « lord Mayor » de Londres que par le juge suprême (67. 17) de la cour royale et par le « lord Chancellor » (66. 23) ; ce dernier portait encore un capuchon et un ample bonnet également rouges. Les avocats (66. 19) portaient de longs habits avec capuchon à col, verts ou bleus avec des raies blanches. Les longues robes à cols droits et bas étaient portées par les huissiers de la cour de justice (66. 22) ainsi que par les greffiers (66. 18) ; les costumes de ces deux fonctionnaires étaient d'une couleur différente de chaque côté : l'huissier avait un côté jaune clair, l'autre bleu avec des rayures blanches ; le greffier avait un côté brun, l'autre côté vert avec des rayures blanches. Les fonctionnaires du trésor (66. 24 à 26) se distinguaient par de longues robes sans ceintures munies de capuchons à cols souvent bordés d'hermine, et par des calottes entourant toute la tête de façon à ne laisser que la figure à découvert : le tout jaune clair. Le porteur de la « nace » (66. 27) avait un habit tombant jusqu'aux genoux de couleur bleue et bordé de fourrure, une ceinture noire et sur les épaules tombant à peu près à la ceinture une écharpe rouge.

Fig. 34.

Dans le xvie siècle, pendant la Réforme, on ne se montrait plus en Angleterre si prompt à imiter les modes françaises, quoiqu'on attachât autant d'importance à la pompe et à l'apparat qu'en France. Le costume masculin de la première moitié du xvie siècle suivait plus longtemps les anciennes traditions. On portait encore à cette époque les tuniques ouvertes en pointe par devant (68. 2) ; cette ouverture était remplie par une veste de dessous ou par une bavette, le pantalon collant, qui laissait déborder la chemise entre le pantalon et la veste. Le pantalon avait des crevés aux genoux et la tunique des crevés et des bouffants aux manches ; on portait la houppelande en forme de « schaube » (68. 1. 3), qui descendait jusqu'aux genoux.

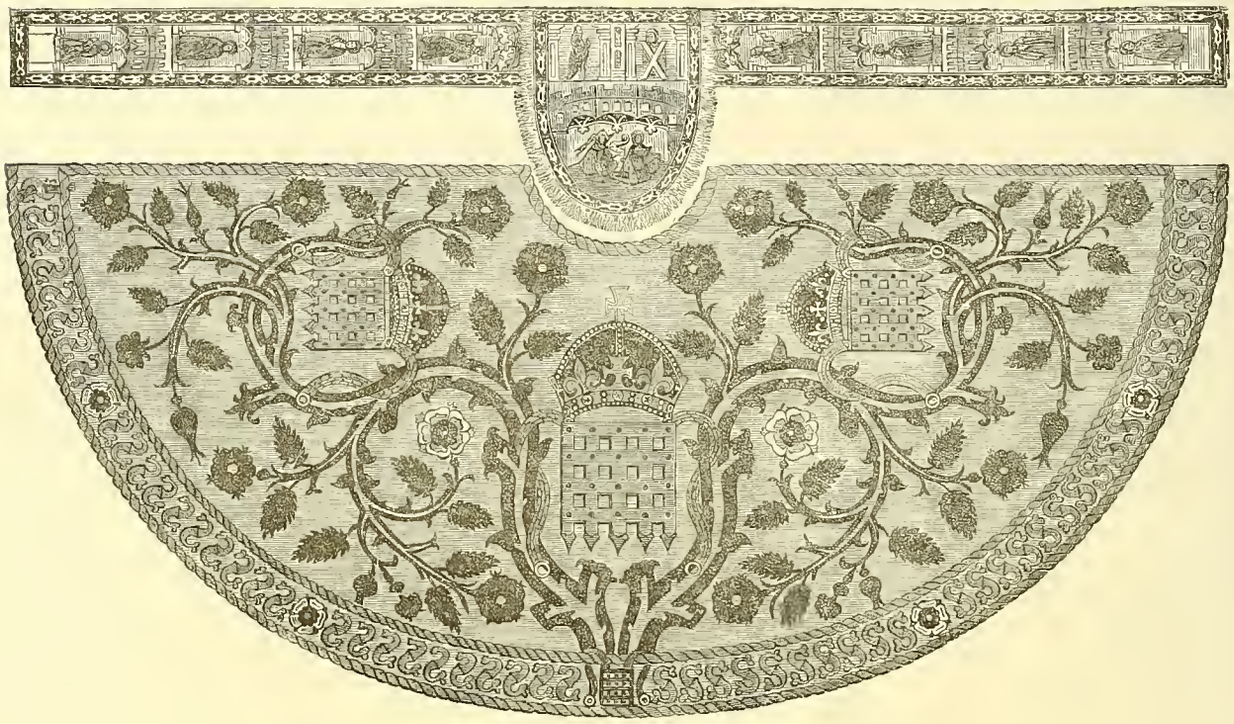
Ce vêtement se portait sans ceinture et avait d'amples manches ou des manches pendantes avec fentes ainsi qu'une bordure de fourrure s'élargissant en col sur les épaules. On portait une plus longue tunique avec pans plissés ou froncés; ces pans étaient arrangés de façon à pouvoir s'enlever (68. 5). Cette tunique à pans était fendue par devant, ouverte en pointe à l'instar des corsages de femmes, mais souvent la poitrine était couverte d'un plastron mobile (68. 13). Cette tunique avait un petit col officier, quand elle était ouverte comme dans la planche 68. 5, le col de la chemise était visible et garni d'une ruche de dentelles en dedans et la chemise était brodée de fil d'or ou de soie noire et blanche jusqu'à la ceinture. Mais le plastron (68. 13) était en drap d'argent avec broderies et ornements; ce plastron était quelquefois remplacé par une veste à manches descendant jusqu'aux poignets; dans ce cas, la tunique à pans n'avait pas de manches.

La mode des crevés avec bouffants multicolores se répandait de plus en plus et sur toutes les parties des vêtements, La tunique longue en cuir avec pans sans plis avec courtes manches et avec crevés sans bouffants était portée par les soldats comme tunique d'arme (68. 18). La « schaube » à revers en fourrure se portait, surtout sous le règne de Henri VIII, ample aux épaules. A côté des hauts-de-chausses courts et étroits il y en avait de plus amples et de plus longs descendant jusqu'au-dessus du genou où ils étaient serrés avec une coulisse de façon à les faire bouffer autour de la cuisse (68. 5). On les portait souvent coupés en bandes dans toute leur longueur et en dessous on mettait des pantalons ouatés d'une autre couleur et on les serrait souvent à plusieurs endroits par une bande d'étoffe autour de la cuisse (68. 6. 7. 18); c'est ainsi que se formèrent les crevés et les bouffants. Ainsi fait le pantalon portait le nom de « truss ». Il nous semble qu'à cette époque on faisait un ornement d'une partie nécessaire du vêtement que nous cherchons maintenant à dissimuler le plus que nous pouvons. Les gravures (68. 5. 18) nous montrent une braguette ouatée et bouffante qui émerge entre les pans de la tunique. Au milieu du siècle on commençait à couper le pantalon étroit sur lequel on portait le haut-de-chausse au-dessus du genou. La partie inférieure s'appelait « strunk » ou « stocks », d'où vient le mot anglais stocking, et c'est ainsi qu'on appelait cette partie du vêtement aussitôt qu'on la portait séparément comme cela se faisait à la fin du siècle précédent. Le bas « stocking » se portait en drap ou en soie, généralement de la couleur des hauts-de-chausses et fixé à ces derniers. Plus tard on les tricotait en laine d'une autre couleur ou en soie. A côté du chapeau de feutre plus ou moins pointu et à bord (68. 18), nous trouvons le béret plat en velours avec ou sans bordure avec des garnitures de toutes espèces, voire même avec des pierres précieuses (68. 1. 5 à 7. 13). Le chapeau, aussi bien que le béret, se portait avec des plumets.

La chaussure en cuir, en velours ou en soie, était d'abord arrondie au bout, mais se portait plus tard avec des bouts carrés d'une largeur exagérée avec des crevés et des bouffants. A côté des souliers et des bottines on portait encore de hautes bottes à l'écuyère, à revers. La chevelure se portait très courte vers la fin du règne de Henri VIII, la barbe et la moustache à volonté.

Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, le costume masculin subit une complète transformation, d'abord avec tendance vers la mode espagnole, ensuite dans le goût hispano-français et même hollandais. Il y eut bientôt autant de modes que de jours dans l'année. Pour bien s'expliquer ces modes étrangères, il faut que le lecteur se reporte aux modes des peuples mentionnés ci-dessus. Nous ne parlerons ici que des changements que les Anglais y ont pratiqués. Vers 1570, les hauts-de-chausses conservaient leur ancienne coupe; à partir de cette époque on les faisait plus longs et beaucoup plus bouffants avec de nombreux crevés (69. 1). La tunique courte, qui se portait fermée, s'était transformée en une espèce de veste sans manches boutonnée sur la poitrine, et n'était portée que par les soldats (69. 1). La longue tunique avait des pans plats (69. 6), un col droit, des manches étroites et garnies à l'emmanchure d'une petite barrette ouatée; elle était également boutonnée sur la poitrine. Les nobles et les négociants avaient un habit long tombant jusqu'aux chevilles, ouvert par devant, garni de fourrure et se fermant par une courroie ou une bande de velours. Cet habit, qui s'était formé de la houppelande, était en velours frappé et avait deux modèles. Le premier était collant au haut du corps comme une tunique (69. 2) et avait des pans mobiles qui allaient en s'élargissant vers le bas; l'autre avait la coupe d'une robe de chambre sans la moindre taille (69. 7), pouvait se croiser par devant et était garni d'un revers de fourrure qui, vers le haut, s'élargissait de façon à former un col. Le premier modèle avait de longues manches pendantes

Fig. 35.



avec deux ou trois fentes bordées de velours, pour passer les bras; le deuxième avait des manches collantes avec épaulettes ouatées. Le couvre-chef était le béret ou le chapeau pointu à bord tombant. Les armateurs portaient les « trusses » sans le moindre crevé et retenus au genou (69. 5); des bas, une courte blouse sans ceinture comme les matelots, un manteau noir tombant jusqu'aux hanches et dont les revers se terminaient par un col droit; le chapeau en cône obtus, une fraise autour du cou et des souliers carrés avec talons. Les matelots portaient de courtes blouses, des pantalons bouffants retenus au-dessous du genou, des bas, la fraise et une haute calotte en fourrure (69. 3). Les fraises et les manchettes tuyautées étaient de mode dans toutes les classes de la société. On portait souvent jusqu'à trois fraises au-dessus l'une de l'autre. La chaussure était toujours plus ou moins large du bout, carrée ou arrondie et munie de talons; on portait aussi des pantoufles. Les bottes à l'écuyère en cuir mou montaient jusqu'aux cuisses et étaient rabattues jusqu'aux genoux. Les gants à crevés multicolores étaient de mode parmi les gens riches; la barbe et la chevelure se portaient courtes, la première arrondie ou pointue, la moustache en pointes relevées.

La coupe, le nombre des modèles et les noms des parties essentielles du costume féminin restaient à peu près les mêmes jusqu'en 1530. Les robes ont toujours, comme à la fin du XVe siècle, leur taille courte (68. 9 à 12), leur décolleté carré et leurs manches amples qui étaient rabattues jusqu'à la moitié du haut du bras; les manches de cette forme étaient généralement appelées à Londres « manches d'évêque ». Il y avait aussi des manches étroites à crevés et bouffants, destinées à la robe de dessous, de façon à se montrer quand l'ample manche de la robe de dessus était relevée (68. 9. 12). C'est à cette époque que commence la mode du « kirtle », une robe de dessous grande ouverte par devant d'après la mode française. Ces robes touchaient terre avec une traîne moins longue qu'autrefois. Le corsage, séparé de la jupe, ressemblait à la veste des hommes, se boutonnait sur la poitrine et se portait avec une ceinture ou une cordelière dont les bouts tombaient jusqu'à terre. Vers cette époque s'introduisit le couvre-chef connu sous le nom de « bonnet à la Stuart » (68. 14). La reine Marie, qui considérait son front élevé comme une laideur, avait inventé ce modèle pour le faire paraître

plus bas, et il faut convenir que ce chapeau pointu est fort seyant. La coiffure en forme de croissant était encore de mode, mais se portait moins élevée que dans le siècle précédent (68. 11). Les bonnets en forme de capuchon (68. 10), en drap vert ou noir, restèrent de mode pendant le siècle entier. Vers le milieu de cette période, grâce à Marie Stuart, se répandit la mode espagnole des manches à bouffants sur le haut des bras (68. 11); mais ce ne fut qu'après l'avènement d'Élisabeth (1558) que cette mode put prendre racine à la cour. Le décolleté devint de plus en plus exagéré, et les collerettes couvrirent l'occiput, de sorte que la femme ainsi parée parut être entourée d'une auréole (69. 20. 21). Bientôt on mit trois ou quatre de ces collerettes superposées et pour les soutenir on se servait d'une carcasse en fil de fer. Le sein restait à découvert, mais le haut du corps était emprisonné dans la baleine jusqu'aux hanches et la jupe formait une espèce de tournure (Vardingale); cette jupe, ainsi soutenue par les bouts des baleines du corset, n'avait plus besoin des antiques coussins (69. 18). (Pour de plus amples renseignements voir le chapitre sur le costume espagnol.) Vers l'an 1590, lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et l'Espagne, le costume espagnol à grandes fraises fut remplacé par le costume français aux hanches arrondies (69. 21). Au lieu des basques (69. 21) on adopta un retroussé (69. 20) appelé depuis « retroussé laveuse »; on portait un corsage à longue pointe (69. 18. 20). (Pour de plus amples renseignements voir le chapitre sur le costume français.) La bourgeoisie resta indifférente à ces transformations; elle adopta, à l'instar des Néerlandais, un costume particulier basé sur la mode espagnole; ce costume était sérieux et gracieux. Les jeunes filles et les matrones (69. 14. 17) portaient une robe peu ou pas plissée, ouverte par devant dans toute sa longueur, avec un corsage décolleté en carré; le corsage était ouaté sur la poitrine. Le décolleté était rempli par la chemise brodée qui montait jusqu'au cou et s'y terminait par une étroite fraise. Pareil à ce dernier costume était celui des femmes de la bourgeoisie (69. 16); mais la jupe était fermée par devant et couverte d'un tablier; le corsage était montant et légèrement échancré en pointe et se terminait par une fraise. Les matrones portaient la robe ouverte doublée de fourrure, le corsage avait également un grand col de fourrure. La chevelure était enserrée dans un filet. Le couvre-chef le plus usité, à part le capuchon, était un chapeau masculin à bord horizontal (69. 14. 16. 17). Les femmes pauvres se contentaient d'un fichu entourant la tête. Quand elles étaient en deuil, elles avaient une longue robe d'étoffe noire sans ceinture, à amples manches; elles s'entouraient le cou d'un fichu blanc et se couvraient la tête d'un capuchon noir à pointe (69. 19). Les dames de qualité mettaient pour voyager une espèce de loup de velours noir; elles employaient aussi de longs voiles de soie blanche dont elles s'entouraient la figure pour se protéger du soleil. Les modèles de souliers de femmes étaient nombreux : il y avait des souliers fermés, des pantoufles « slippers » qui étaient, selon la mode, tantôt ronds, tantôt larges et carrés; ces chaussures étaient munies de semelles de liège et quelquefois elles étaient entièrement en liège.

Après l'apostasie de Henri VIII, le costume clérical prit une forme différente de celui des prêtres catholiques romains. Au prime abord le clergé se revêtait de la longue robe ouverte par devant, à longues et amples manches ou à manches fendues et pendantes, accompagnée de la robe de dessous, bref du costume en usage parmi le clergé, les savants et les juges (69. 8); seul, le haut clergé couvrait ce costume d'une large étole noire descendant jusqu'à la ceinture. Sous le règne de Henri VIII, successeur d'Édouard VI, le costume sacerdotal officiel fut réglé par la loi. Il se composait des objets suivants (69. 4. 10. 12. 13) : une soutane étroite, noire, tombant jusqu'aux pieds et se boutonnant, sans col, et, plus tard, munie d'un petit col rabattu; un surplis blanc plus court que la soutane avec de longues et amples manches, appelé « rochet »; une robe rouge qui se mettait par dessus un surplis sans manches, ouverte par devant et aussi longue que la soutane, « chimère »; l'étole noire et, finalement, une calotte plate, rouge ou noire, qui couvrait les joues et l'occiput et qui encadrait le front en carré. Dans certaines occasions le prêtre ajoutait un manteau à capuchon triangulaire en riche étoffe bigarrée, couvert de broderies, ainsi qu'un chapeau cylindrique ou conique muni d'un bord (69. 12. 13). Comme les docteurs d'Oxford portaient la « chimère » rouge, les évêques et les archevêques en adoptèrent une de couleur noire. La mitre et la houlette épiscopales ne figurèrent plus que dans les armoiries.

En Écosse et surtout dans le nord de ce pays, parmi les Highlanders, le fameux costume populaire aux étoffes à carreaux se maintint pendant tout le moyen âge et existe encore de nos jours. Cependant on n'a trouvé, jusqu'à présent, que peu de traces de représentations plastiques du costume écossais du moyen âge. Les renseignements écrits datent du XVIe siècle; ils disent que dans les Hébrides, avant le milieu du XVe siècle, l'étoffe de laine à carreaux appelée « tartan » était employée avec un mélange de blanc et de noir pour les gens pauvres, et avec un mélange bigarré pour les riches. Les rois ou chefs de « clans » portaient leurs tartans de sept couleurs et les nobles de quatre. Les étoffes vertes et noires avec rayures rouges étaient prédominantes. Le vêtement national le plus caractéristique était le « plaid », un grand morceau d'étoffe qui servait de manteau et protégeait les cuisses (71. 1. 3. 4); dans le dernier cas on le pliait en deux dans toute sa longueur, on en entourait le corps et on en rejetait le bout sur l'épaule gauche (Comp. 71. 20). Le pantalon, qui formait d'abord une partie essentielle du costume gallois, était tombé, avec le temps, en désuétude. Au XVIe siècle on portait des bas à carreaux couvrant le mollet jusqu'au-dessous du genou (71. 3. 4. 13), et des chaussures se laçant soit sur le cou-de-pied, soit sur le bas de la jambe (71. 1. 2. 10. 11). Le bas du corps était protégé encore par une courte jupe (71. 2), qui, de nos jours, encore est portée par les Écossais et se met comme un jupon de femme. On se servait encore d'une tunique (71. 2) avec de longues manches, d'une espèce de veste sans manches avec de petites basques et des épaulettes, et d'un justaucorps (71. 3) boutonné par devant. Nous trouvons aussi la ceinture avec la sacoche à glands suspendue du côté droit. La casquette à pointe (71. 15. 17) ressemble étonnamment à une calotte représentée sur un mur de cloître français du XIe siècle (fig. 29. 5. 6) qui lui-même ressemble vaguement au bonnet phrygien; il est probable que les Normands l'ont importé dans l'île ainsi que le capuchon à col (71. 14. 18); quant à la casquette de drap plate (71. 12), elle semble plus récente. La couleur bleue était la couleur favorite des Calédoniens, la bordure quadrillée n'y a été ajoutée que plus tard. L'ornement de cette calotte, la plume d'aigle, est certainement plus ancien que la calotte elle-même; cette plume d'aigle ainsi qu'une branche de palmier ont été, de temps immémorial, l'insigne des chefs de « clan ». Jusqu'à cette époque on ne trouve pas de trace d'un costume féminin. Les Écossais et Écossaises de distinction suivaient la mode de l'époque (71. 5. 6. 7). En ce qui concerne les vêtements guerriers, on peut prouver que la cotte de mailles et le casque pointu avec protège-nez, tous les deux en usage parmi les Normands, avaient trouvé, dès l'âge le plus reculé, accès dans les montagnes de l'Écosse; il en est de même des gantelets de fer, des cuirasses, des brassards et des cuissards. La cotte de mailles était portée sous la tunique par les soldats de Jacques V (71. 1). L'arc était considéré comme l'arme caractéristique des Highlanders (71. 1); les guerriers se servaient du grand glaive qui se maniait à deux mains (71. 2), à longue

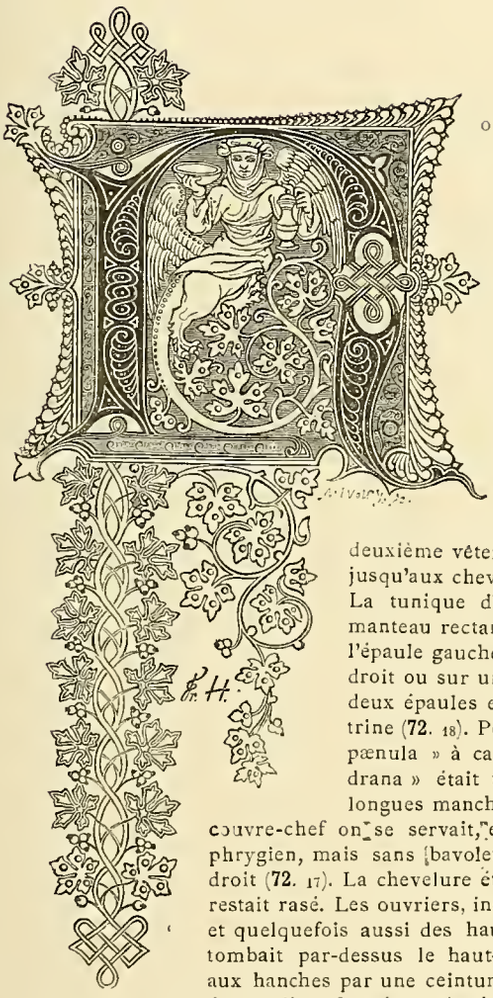
poignée simple et avec une garde courbée vers la pointe; il se portait sur le dos, où il était retenu par une cordelière. Ce glaive était souvent remplacé par la « schiavona » vénitienne, dont la garde enveloppait la main entière comme un filet de fer (**71.** 3. 4). Un petit bouclier rond en bois, couvert de peau et muni de boucles de cuivre ainsi qu'un poignard, une lance et une hache de combat (**71.** 8. 9) complétaient l'armure écossaise.

Nous avons peu de renseignements sur l'ancien costume des Irlandais. De rares miniatures et quelques écrits du XIIe siècle nous apprennent que les Irlandais portaient à cette époque de longs pantalons qu'ils retenaient aux hanches par des coulisses, et qu'ils enfonçaient dans leurs bottines; un habit sans ceinture d'une coupe primitive, de différentes longueurs, en laine noire, et un manteau avec ou sans capuchon couvrant les épaules (**3.** 48. 49. 52 à 51. **4** 5. Au moyen âge le manteau fait de petits morceaux de drap de toutes couleurs, formait le seul vêtement des gens pauvres. Les cheveux et la barbe se portaient hirsutes; la chevelure s'encrassait à ce point que la tête pouvait résister aux plus violents coups de bâton. Cette coiffure était encore en usage au XVIe siècle. Le pantalon était devenu plus rare en Écosse dans le courant du siècle; un rapport du XIVe siècle nous parle de chefs qui portaient des manteaux écarlate, mais point de pantalons. A en juger d'après des monuments funéraires du XVe siècle, le costume des Irlandais de qualité ressemblait fortement à celui qui était de mode en Angleterre. Une représentation plastique de l'époque d'Élisabeth nous montre des chefs irlandais exécutant une danse guerrière (**71.** 20 à 25). Ces figures sont en harmonie avec le paysage irlandais, avec ses champs pierreux et ses misérables huttes. L'habillement se compose d'une chemise plissée à longues manches traînantes, d'un petit veston en cuir frappé multicolore à manches en formes d'ailes ou à manches collantes et très courts de taille, ouvert par devant et rattaché sous la poitrine par une coulisse, cachée sous une bordure frangée; le veston avait des petites basques plissées; à ce vêtement s'ajoute un manteau couleur safran qui couvre les deux épaules (**71.** 22), est plié, couvre les cuisses et dont le bout est jeté sur l'épaule (**71.** 20, comp. **4.** 4). Les jambes sont nues, la chevelure longue, la barbe clair-semée. L'armure de ces chefs consiste en une espèce de casque en fer très haut, en un gant de fer sur la main gauche, un court glaive d'une forme étrange avec fourreau à l'avenant. Le manteau servait de lit aux Irlandais en voyage; lors d'une attaque soudaine, ils s'en entouraient le bras gauche et s'en servaient comme bouclier, à l'instar des Espagnols d'aujourd'hui. La représentation plastique d'un gentilhomme irlandais qui date de la fin de l'époque d'Élisabeth nous montre un costume qui couvre fort peu le corps; une chemise à taille descendant à peine sur les hanches, ouatée, ouverte sur la poitrine et munie d'un col rabattu carré et d'une courte veste ouverte rayée rouge et noir. Par les relations avec l'Espagne et par les efforts des Jésuites qui demeuraient dans le pays, les habitants des villages furent amenés à se servir de vêtements un peu plus confortables. Vers la fin du XVIe siècle, les hommes des classes plus élevées (**71.** 27) portaient de longs pantalons étroits, une tunique tombant jusqu'au haut des cuisses, boutonnée par devant, avec le large col de la chemise rabattu sur la tunique, un long et ample manteau généralement doublé de fourrure, enveloppant le corps de tous côtés et dont le bout était rejeté sur l'épaule gauche, un chapeau haut et pointu avec le bord relevé du côté gauche et par derrière, et des souliers fermés avec une rosette sur le cou-de-pied, le tout conforme à la mode espagnole. Il en était de même des femmes riches; mais elles ajoutaient le manteau national doublé de fourrure (**71.** 29). Nous voyons ainsi la mode espagnole accompagnant la mode indigène pendant toute la première moitié du XVIIe siècle (**71.** 31 à 34). Les femmes pauvres portaient une robe assez courte avec corsage, un fichu sur la poitrine et un autre fichu dont elles s'entouraient la tête comme d'un turban.

LES PEUPLES ROMANS

I

Les Français



Nous ne croyons pas qu'à aucune époque le costume masculin des classes élevées ait été en contradiction plus flagrante avec l'esprit de l'époque que dans le XIIIe siècle. Les habits de ce temps tourmenté par les guerres tombaient jusqu'aux chevilles. Il est probable que les croisades ont implanté ce costume en Europe; il trahissait son origine byzantine dans son étoffe, dans ses ornements et dans la façon de le porter. Ce costume se composait de la chemise, de la tunique de dessous et de celle de dessus, du manteau, du pantalon et d'un couvre-chef. Les jambes du pantalon « braies » étaient de longs bas étroits (chausse), qui étaient attachés par des cordons à une ceinture. La tunique de dessous et celle de dessus avaient presque la même coupe; toutes les deux allaient en s'élargissant vers le bas, celle de dessous avait de longues manches étroites et était un peu plus courte que celle de dessus qui tombait jusqu'aux chevilles (**72.** 14) et avait d'amples manches et souvent un capuchon ; dans sa partie inférieure, cette tunique de dessus était fendue par devant ou sur les deux côtés. La tunique de dessous se portait avec ou sans ceinture, celle de dessus n'en avait jamais. On se servait d'un deuxième vêtement de dessus qui n'avait pas de manches, mais qui tombait également jusqu'aux chevilles ou à mi-mollet (**72.** 3. 20 à 22) et qui se portait avec ou sans ceinture. La tunique d'arme était aux couleurs des armoiries ou était brodée d'écussons. Le manteau rectangulaire ou circulaire n'était porté que par les vieillards; il se jetait sur l'épaule gauche, et les bouts étaient rattachés sur l'épaule droite, tombant de là tout droit ou sur un des bras; quand ce manteau devint un objet de luxe, il se jetait sur les deux épaules et était retenu soit par une agrafe, soit par deux cordelières sur la poitrine (**72.** 18). Pour se protéger contre les intempéries des saisons, on se servait de la pænula » à capuchon ou de la « balandrana » en usage en Angleterre; cette « balandrana » était une longue robe droite (**72.** 17), qui se portait sans ceinture, avait de longues manches avec fentes, était munie d'un capuchon et fendue par devant. Comme couvre-chef on se servait, en dehors du capuchon (**72.** 3. 14), d'une calotte ressemblant au bonnet phrygien, mais sans bavolet ni oreillettes (**72.** 5), ou d'un chapeau à calotte ronde et à large bord droit (**72.** 17). La chevelure était taillée en rond dans le cou ou tombait jusqu'aux épaules, le menton restait rasé. Les ouvriers, indifférents à la mode, portaient des pantalons longs (**72.** 6. 7), peu étroits, et quelquefois aussi des hauts-de-chausses normands (**72.** 1), ainsi qu'une chemise à manches qui tombait par-dessus le haut-de-chausses (**72.** 7). On y ajoutait l'antique tunique demi-longue, retenue aux hanches par une ceinture, la « pænula » (**72.** 6), le capuchon ou un bonnet blanc collant (**72.** 1) et des souliers fermés ou des bottines.

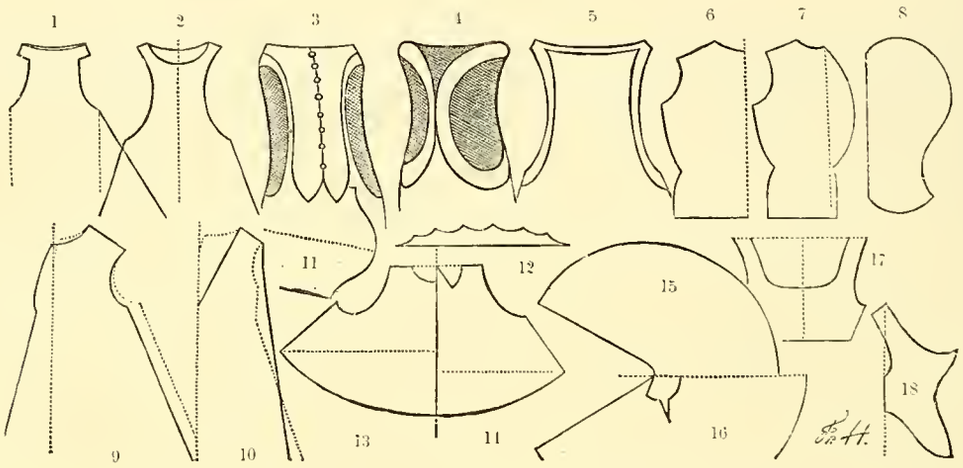
Les parties principales du costume des femmes de distinction du XIIIe siècle étaient : la chemise, la robe de dessus et celle de dessous et le manteau. Dans la première moitié du siècle, les deux vêtements étaient de la même coupe (**72.** 15); celui de dessous s'appelait « jube » ou « bliant » ou « cotte ». Plus tard, on les faisait coller sur la poitrine et on ne leur donnait de l'ampleur qu'à partir des hanches (**72** 11); les manches se portaient longues et étroites surtout au poignet (**72.** 9. 11). La robe ample se portait avec ceinture ; la robe collant sur la poitrine n'en avait pas besoin. Les robes des deux modèles, mais sans manches, ressemblant beaucoup à la tunique d'armes des hommes (**72.** 10. 11. fig. **36.** 1. 2) et appelées « surcot », étaient très répandues et étaient également ornées d'écussons ou de couleurs d'armoiries. Le manteau arrondi se mettait sur les deux épaules et était retenu par deux cordelières (**72.** 15). La « pænula » servait de robe de voyage (**72.** 16). La chevelure se portait avec une raie et tombait en liberté ou nattée; cependant on en formait

quelquefois un chignon, on l'enserrait dans un filet, parfois aussi on la fixait simplement autour du front (**72.** 11). On ornait quelquefois la chevelure d'un cercle en orfèvrerie ou d'une couronne de fleurs. Souvent aussi on couvrait la chevelure d'un linge blanc dont les bouts étaient ramenés sous le menton de façon à former un serre-tête (**72.** 10); par-dessus on posait un cercle plus large couvert d'étoffe blanche ou multicolore, « le chaperon » ; quelquefois ce serre-tête blanc était simplement couvert du capuchon (**72.** 10). Les femmes aimaient aussi un voile arrondi qui tombait jusqu'à la moitié du dos ou même plus bas. Vers la fin du siècle, les femmes se faisaient deux nattes qu'elles croisaient dans la nuque et dont elles ramenaient les pointes sur le front de façon à former une espèce de diadème; cette coiffure cachait les oreilles de façon à n'en laisser voir que les lobes.

Le costume d'apparat royal ressemblait au costume impérial byzantin ; il comprenait : une « tunica » tombant jusqu'aux pieds avec longues manches étroites couleur pourpre avec ornement d'autres couleurs (**72.** 12. 18); une « dalmatica » bleue ou pourpre rayée d'après la mode de l'époque avec amples manches ; un manteau demi-circulaire brodé de fleurs de lis en or, doublé d'hermine, fixé sur l'épaule gauche ou sur la poitrine; enfin un capuchon de la même couleur avec les mêmes ornements et un col rond. Sous le règne de Philippe III le Hardi, le manteau royal prit la forme d'un ovale allongé, muni, au milieu, d'un trou pour passer la tête (**72.** 13) et d'une fente latérale partant de ce trou. Par cette fente passait le bras droit, tandis que du côté gauche le manteau était relevé par le bras. Le sceptre royal était surmonté d'une fleur de lis qui pourrait bien n'être qu'une représentation mal comprise du sceptre de Charlemagne, le fameux « angon », cette lance munie de deux crochets. Les fonctionnaires de la cour et de l'État ne portaient pas encore de costume particulier, ils ne se distinguaient que par des insignes.

Le costume masculin de la première moitié du XIVe siècle commença d'abord par garder la décence du siècle pré-

Fig. 36.

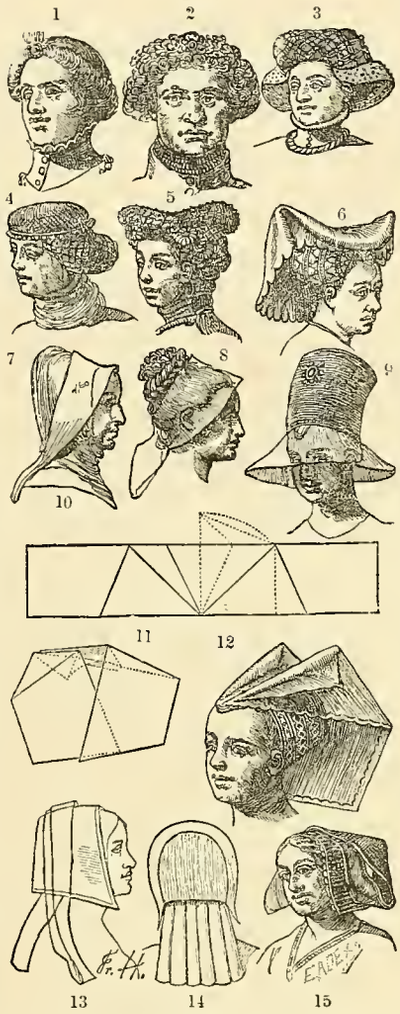


cédent; les habits étaient longs et amples avec ou sans manches, accompagnés de manteaux et de capuchon (**73.** 1. 2. 4. 5). Dans ce costume les fils ressemblaient à leurs pères; mais les petits-fils introduisirent les modes. A l'instar de la robe féminine, le costume masculin qui se portait par-dessus la chemise, devenait collant au haut du corps. D'abord on se contenta de produire des plis au moyen d'une ceinture (**73.** 8. 9); ensuite on raccourcit la tunique et on la rendit tellement étroite qu'elle collait aux cuisses d'une façon indécente; sur la poitrine et dans le dos elle devenait tellement étroite qu'il fallait la fendre; on l'arrangeait alors de façon à pouvoir boutonner les fentes (**73.** 14. 15). La mode s'empara surtout des manches, qui devinrent longues et en forme d'entonnoir et tombèrent jusqu'à la moitié de la main (**73.** 8. 9). Les vêtements de dessus avaient de longues manches plissées ou droites (**73.** 8. 9), ornées de dents ainsi que l'habit; le vêtement avait un col droit. Cet habit s'appelait « pourpoint » et était souvent tellement étroit qu'il ressemblait à une tunique à dents (**73.** 15). Les jambes du pantalon, qui jusqu'alors étaient séparées, furent réunies dans le haut de façon à couvrir l'abdomen, autour duquel il était fixé par une coulisse. Pour diminuer la tension du pantalon on le faisait souvent en étoffe élastique. On aimait à donner une couleur différente à chaque jambe. Les chevaliers ornaient leurs pantalons des couleurs de leurs armoiries. Le vêtement de dessus « robe » était d'une coupe peu variée, modérément collant aux épaules (**73.** 13) et allait en s'élargissant vers le bas, sur la poitrine il était fendu; le bord inférieur et la fente du bas étaient garnis de fourrure ou de dents; il se portait avec une ceinture. Déjà vers la fin du XIIIe siècle l'habit de dessus était une espèce de « balandrun » (**72.** 12) avec des manches qui tombaient sur le haut des bras de façon à former une espèce de col, et avec un capuchon muni de deux petites bavettes; ce vêtement s'appelait « ganache » et paraît avoir été introduit en France par les Maures espagnols. Le manteau gardait sa forme demi-circulaire, mais il se portait plus court, ne descendait que jusqu'au genou et était généralement arrangé de façon à pouvoir se boutonner dans toute sa longeur par devant; souvent il se boutonnait sur l'épaule droite (**73.** 5. **74.** 12). Le manteau qui était fermé de tous côtés avait des fentes latérales pour passer les bras. Le couvre-chef le plus en vogue était le capuchon, soit mobile avec col (**74.** 2), soit fixé à l'habit ainsi qu'au manteau (**73.** 4. 5). Les manteaux à capuchons « chaperons », dont les pointes touchaient terre, étaient en usage dans toutes les classes et chez les deux sexes. On se couvrait aussi la tête d'un chapeau pointu dont le bord était relevé par derrière (**73.** 2. 13) ou d'un chapeau de feutre à large bord droit (**73.** 12), ainsi que d'une calotte ronde entourée d'un bourrelet (**73.** 10). Les souliers et les bottines avaient des becs rembourrés; une semelle fixée aux pieds d'un maillot servait de chaussure (**73.** 8. 15). La barbe se portait peu ou point, les cheveux assez longs sur l'occiput et les oreilles, et étaient coupés droits sur le front; cette coupe s'appelle aujour-

d'hui : « aux enfants d'Edouard ». Plus tard la chevelure se porta courte et les gens de qualité se servirent d'une espèce de diadème pour les retenir, orné sur le front d'une pierre précieuse (fig. **37.** 1).

Les transformations qu'a subies le costume masculin dans la seconde partie du XIVe siècle sont nombreuses. Les pantalons gardaient leur ancienne forme, les pointes des pieds étaient considérablement allongées et rembourrées. La tendance à faire paraître le corps aussi élancé que possible fut cause que le « pourpoint » appelé aussi « jupe » et « jaquette », fut tellement étriqué qu'on était obligé de l'ouvrir par devant (**74.** 4. 8) pour pouvoir le mettre; boutonné ou lacé, il collait au corps sans le moindre pli. L'habit ne dépassait pas les hanches; les manches étaient extrêmement étroites et ne s'élargissaient qu'à partir du poignet de façon à couvrir la main jusqu'aux doigts. Souvent l'habit avait aussi des demi-manches, alors l'avant-bras apparaissait couvert des manches d'une veste de dessous (**74.** 6). Le vêtement de dessus était d'une couleur éclatante et muni d'un capuchon (**74.** 4); la ceinture se mettait au-dessous des hanches et était généralement en orfèvrerie ornée de pierres précieuses (**75.** 5). Le capuchon était assez petit. Les ouvriers continuaient à se servir de l'antique habit confortable (**74.** 1. 3. 5). Les vêtements de dessus tendaient à une ampleur et une longueur exagérées; toutes ces différentes espèces peuvent se ramener à la « robe », à la « houppelande » et à la « housse ». La robe (**74.** 10) a été décrite plus haut. La houppelande (**74.** 16. **77.** 12) était un long et ample habit, ouvert par devant, à longues et larges manches, ressemblant absolument aux robes de chambre de nos jours et se serrant autour de la taille par une ceinture, une écharpe ou une cordelière, de façon à se froncer autour de la taille. La « housse » n'était d'abord qu'un manteau primitif muni d'un trou, fermé tout autour ou seulement fendu par devant dans sa moitié inférieure. Mais bientôt on fendait la « housse » sur un côté (**73.** 5. **74.** 9. 12. 15) puis des deux côtés (**75.** 2). Ensuite on la raccourcissait jusqu'aux genoux, en sorte qu'elle ne formait plus qu'un petit manteau (**73.** 12). Le vêtement qui ressemblait beaucoup à la housse était la soutane (**74.** 11), qui doit s'être développée de la tunique d'arme sans manches (**72.** 2) et qui était considérée comme l'habit de cérémonie de la noblesse jusqu'à ce qu'elle devînt exclusivement, au XVe siècle, le costume du prêtre. La soutane était longue et ample avec des fentes latérales pour passer les bras; sur le côté droit de la poitrine était posé l'écusson du gentilhomme qui la portait. Il existait de nombreuses variétés de soutanes (**74.** 12. 14. **75.** 7), portant des noms différents. La plus remarquable de toutes est une espèce de vêtement de dessus ressemblant à la « robe »; il était d'étoffe solide (**74.** 13), muni d'une longue et large pèlerine et ne servait qu'en voyage. Le couvre-chef le plus en vogue dans toutes les classes de la société était le capuchon à pointe et à dents (**74.** 2. **75.** 6); il se mettait aussi comme un turban, ses bouts dentelés formaient alors une espèce de crête de coq sur la tête (**74.** 14. 16. fig. **19.** 1. à 14). Ainsi porté, le capuchon s'appelait « chaperon » et pouvait se mettre et s'ôter comme un chapeau; on saluait avec ce couvre-chef en le relevant par devant. Vers la fin du siècle, on entourait le bord inférieur du « chaperon » d'un épais bourrelet (**76.** 23). On se servait aussi de calottes rondes avec larges bords relevés tout autour (**74.** 13) et aussi d'une calotte demi-conique à bords relevés tout autour. Les souliers et les bottines se portaient avec pointes appelées « poulaines », dont la longueur était en rapport avec le rang de celui qui les portait; les gens du peuple les avaient d'un demi-pied de long, les gens riches d'un pied, les chevaliers d'un pied et demi, et les barons de deux pieds. Les souliers étaient fendus et lacés sur le cou-de-pied; on portait aussi des souliers très échancrés aux chevilles et on rattachait le contrefort à l'empeigne par une courroie (fig. **17.** 13). La chevelure se portait demi-longue, souvent frisée et avec une raie; la barbe redevint plus à la mode, elle était taillée en pointe ou à l'impériale.

Fig. 37.



Dans la première moitié du XIVe siècle, la robe de dessous des femmes et celle de dessus collaient au haut du corps comme déjà à la fin de l'époque précédente et allaient en s'élargissant à partir des hanches (**73.** 6. 7. 11). Avec le temps on étriquait davantage la robe et on la boutonnait ou on la laçait sur la poitrine (**73.** 21); on la portait alors avec une longue traîne. Le corsage et la jupe étaient d'un seul morceau. Chez les femmes de la bourgeoisie, les manches amples et commodes allaient de l'épaule aux coudes, mais dans l'avant-bras elles étaient collantes et pouvaient se boutonner (**73.** 7). Les manches étaient étroites (**73.** 6. 21). Bientôt on se mit à tailler les manches de façon à ne couvrir que le haut du bras jusqu'à la saignée et à laisser tomber une moitié droit le long de la robe (**73.** 18. 19. 23. 24); peu à peu ces manches pendantes descendirent jusqu'à terre. Le « surcot » sans manches devenait de plus en plus à la mode (**73.** 18. 24), la partie supérieure était plus étriquée, en sorte qu'il n'y avait qu'une bande étroite sur chaque épaule (fig. **36.** 1. 2). Le bord des échancrures latérales entourait les seins (**73.** 18) ou descendait jusqu'au-dessous des hanches de façon à montrer la ceinture de la robe qui se portait sous le « surcot » (**73.** 24. **75.** 3). La partie supérieure était d'hermine et garnie, le long de la poitrine, de boutons ou de bijoux (fig. **36.** 3). Les femmes de la noblesse ornaient la partie inférieure de ce « surcot » des couleurs de leurs armoiries (**73.** 19. 23. 24) comme elles le faisaient de leurs robes Le « surcot » était échancré en rond ou en carré; les femmes sérieuses remplissaient cette échancrure d'une guimpe (**73.** 19. **75.** 1) de fine toile blanche, et les femmes s'en servaient pour faire des serre-tête à l'instar des nonnes. Le tablier était déjà en usage (**73.** 16). Le manteau ne servait plus que dans les fêtes ou

aux veuves; d'une coupe demi-circulaire il couvrait les deux épaules et était retenu sur la poitrine par une agrafe (**73.** 11). Le manteau de deuil avait des fentes et un capuchon doublé de fourrure avec un col à deux pointes tombant sur le ventre (**75.** 1). Les femmes de la bourgeoisie se couvraient la tête d'un petit voile rond qui se mettait par-dessus le serre-tête qui couvrait le front jusqu'aux sourcils et tombait de chaque côté de la tête jusqu'aux épaules (**75.** 1. fig. **18.** 2. 3), et elles s'entouraient aussi la tête de ce voile (**73.** 11. 16); de toutes façons ce voile se plaçait sur le serre-tête. Il n'y avait guère que les jeunes filles qui eussent les cheveux en liberté (**74.** 7); les femmes les portaient en nattes descendant au-dessous des oreilles, elles les croisaient sur la nuque et les ramenaient par devant de façon à en encadrer la figure. Les femmes de la noblesse se servaient d'un bonnet richement brodé qui couvrait les joues et sous lequel se posaient deux bourrelets d'un tissu métallique, imitant des nattes; ils longeaient le bord du bonnet et se rejoignaient sur le front.

Les transformations du costume féminin de la seconde partie du XIVe siècle étaient insignifiantes. La robe de dessous ainsi que celle de dessus devenaient plus collantes et plus longues; la première se laçait sous le bras (**76.** 7), la seconde se boutonnait sur la poitrine (**73.** 21). Les manches restaient étroites et tombaient en forme d'entonnoir sur le poignet. En France comme en Angleterre, on adopta la mode des petites fentes dans les jupes vers le haut des cuisses (comp. **63.** 5) que l'on appelait les « fenêtres d'enfer » parce que, disait-on, le diable de la coquetterie y regardait. Le « surcot » à longues et profondes échancrures latérales gardait son ancienne forme; vers 1370, on le portait avec les devants plus étroits que le dos (fig. **36.** 4. 5). Vers la fin du siècle, d'autres modèles du « surcot » entrèrent en usage; la partie supérieure se transformait en une petite jaquette séparée, bordée de fourrure, et qui se mettait sur la robe de dessous; et en guise de ceinture une broderie qui l'imitait. On ajoutait aussi des manches aux échancrures latérales du « surcot », qui entouraient le haut du bras et tombaient en bandes droites le long de la robe (**73.** 24). La robe de dessus, la « cotte », se transforma complètement vers la fin du siècle; elle s'élargit aux épaules, et se porta très décolletée (**73.** 22. **75.** 4); et le décolleté était bordé de soie blanche ou de fourrure; la garniture formait col. L'ouverture du corsage était remplie, soit par la robe de dessous, soit par un corsage spécial, tandis que le cou et les épaules restaient nus, la ceinture de la robe était placée de façon à produire une taille assez courte. Cette robe de dessus gardait sa grande longueur, mais la robe de dessous ne descendait plus que jusqu'aux pieds. Les femmes aimaient encore la mode monastique de cacher la tête et la poitrine sous la guimpe et le serre-tête (**75.** 1. fig. **18.** 3 à 8). L'ornement des grelots surtout au cou et à la ceinture, ainsi que les garnitures dentelées, devenaient aussi de mode; les femmes, même les jeunes filles, rembourrèrent les vêtements sur toutes les parties saillantes du corps. Le manteau de coupe demi-circulaire n'était plus guère employé que comme vêtement de cérémonie et d'apparat (**75.** 6); mais les femmes de la bourgeoisie adoptaient un manteau de coupe ronde avec un trou pour passer la tête, entourant le corps de ses nombreux plis comme une cloche et qui tombait jusqu'aux genoux (comp. **94.** 14). Les veuves portaient une « housse » qui ressemblait à un froc de moine et était ouverte des deux côtés (comp. **75.** 2); cette « housse » était de drap blanc, et quelquefois des larmes noires y étaient brodées. Les couvre-chefs étaient variés. On élargissait le filet aux tempes et on l'entourait d'un cercle en orfèvrerie, qui était surmonté de deux bourrelets imitant les nattes (**55.** 12. 13). On plaçait aussi par-dessus le filet un coussin plat orné de passementeries (fig. **37.** 3. 5); deux nattes étaient tournées vers le front, et le reste de la chevelure tombait dans le dos en une queue entourée de rubans. Dans la dernière décade, on inventa de hauts couvre-chefs qui cachaient la chevelure. La plupart avaient la forme du croissant ou d'une paire de cornes. Dans la première espèce se comptait un couvre-chef composé de deux plaques en forme de cœur (comp. **67.** 11) entourées aux bords de bourrelets « atours » et couvrant les tempes et les oreilles; le vide entre ces deux plaques était comblé par un morceau de drap qui tombait derrière en sac (**73.** 22). Une deuxième variété de ce couvre-chef se composait d'une calotte ronde (**73.** 24) munie de chaque côté d'un bourrelet en forme de fer à cheval, qui se rejoignait en pointes sur le front et sur l'occiput. La calotte elle-même était couverte d'un voile tombant dans le dos. Au sujet du « hennin » qui, lui aussi, était en vogue, le lecteur consultera la fin du chapitre sur le costume féminin de la première moitié du XVe siècle. La chaussure se portait à becs.

Le costume du XVe siècle continuait à suivre les usages du XIVe siècle, mais la mode du XVe siècle ajouta de si nombreuses et de si contradictoires innovations qu'il est impossible d'en rendre un compte fidèle; plus la mode est exagérée, plus elle est inventive et *vice versa*.

Dans la première moitié du XVe siècle, le pantalon (chausses) était la partie du costume qui subit le moins de changements. Les maillots élastiques étaient collants; mais, quand le pantalon était en drap solide, il était un peu plus ample; aux reins les deux jambes étaient jointes et devant il y avait une braguette en pointe dont le côté supérieur se boutonnait sur les deux jambes du pantalon (**75.** 30). On attachait le pantalon autour des hanches au moyen d'une coulisse; on l'agrafait à la chemise ou à la tunique de dessous. La tunique de dessous, d'un usage fréquent, avait des manches étoites à l'avant-bras, et un petit col droit ouvert par devant. Le pourpoint se faisait encore plus étroit et plus court, et (**75.** 30) descendait juste sous les hanches. Pour mieux marquer la taille, on rembourrait le pourpoint sur la poitrine et sur les hanches; par devant il était lacé. Le devant et le dos du pourpoint étaient d'une coupe semblable à celle du côté (Fig. **36.** 6. 7). Le dos était d'un seul morceau et s'adaptait à la forme du corps; le devant etait en deux morceaux (Fig. **36.** 7). Les manches étaient longues et collantes seulement dans le haut du bras; aux épaules elles étaient très arrondies et rembourrées (Fig. **36.** 8). Ces épaules rembourrées s'appelaient « mahoîtres »; elles formaient, avec la taille très marquée, le signe caractéristique du costume de cette époque. Le pourpoint avait aussi des demi-manches bouffantes serrées autour de l'avant-bras en petits plis (**75.** 30), ainsi que des manches pendantes avec fentes. Un deuxième habit court dont on se servait comme pardessus, la « jaquette » avait la forme d'une « tunica »; elle formait des plis réguliers autour du corps (Fig. **30.** 6); ils étaient fixés à la taille sans ceinture; quelquefois par une coulisse couverte d'une ceinture (**76.** 9. 12. 14. 20. 21) que souvent on préférait ne pas mettre (**75.** 29. **76.** 16). La jaquette descendait au-dessous des hanches et avait un col droit, si la tunique de dessous n'en avait pas. Les manches étaient longues au point de couvrir les mains (**76.** 12); elles étaient très amples à l'emmanchure pour pouvoir se mettre par-dessus les épaules rembourrées du pourpoint. Quelquefois une des deux coutures de la manche était laissée ouverte pour pouvoir y passer le bras (**76.** 14. 21). Mais la jaquette se portait aussi sans manches (**75.** 28); ces fentes pour passer les bras, son échancrure du cou ainsi que son bord inférieur étaient souvent bordés de fourrure. Les longs pardessus qui tous portaient le nom de « robe » restaient ouverts par devant la « houppelande » (**77.** 12. Fig **36.** 9), ou fermés et munis d'une fente sur la poitrine ou dans le bord inférieur à l'instar de l'antique « robe »

(**76.** 15. 17). Les modèles commençaient à se confondre. Parmi les « robes » sorties de cette confusion il faut compter au premier rang la « simarre »; celle-ci était fendue sur la poitrine et pouvait s'y boutonner; la fente était bordée de fourrure (**76.** 22) ou avait un revers de fourrure comme la « houppelande » (**77.** 10) ou bien un col marin carré (**66.** 31 .**77.** 13). La coupe des manches était variée; les manches d'une ampleur modérée et uniforme prédominaient; ensuite nous voyons les longues manches en forme de sac qui avaient une fente pour passer la main ou l'avant-bras, soit en haut, soit au milieu, soit au poignet. On aimait aussi des manches ouvertes ou pendantes et d'autres qui avaient de longues fentes (**77.** 10. 13). Toutes ces manches se portaient aussi, comme celles de la « jaquette », élevées et rembourrées aux épaules, et la « robe » elle-même était fixée aux hanches par une ceinture, une écharpe ou une coulisse. Pour l'usage journalier, les « robes » ne descendaient que jusqu'aux chevilles et parfois même au-dessous du genou; comme costume de fête, elles étaient traînantes et bordées de fourrure (**77.** 10. 12). A côté de tous ces modèles, la « housse » restait encore en usage; ce mantelet sans manches était fendu des deux côtés ou dans toute sa longueur, on n'avait que des fentes pour les bras (**77.** 1); ce vêtement s'appela dès lors « tabard » du « tappert » allemand. Le manteau demi-circulaire agrafé sur l'épaule droite, ou sur la poitrine, n'était en usage que parmi les vieillards ou comme costume d'apparat, les jeunes élégants se servaient de manteaux plus petits. Les modèles de couvre-chefs étaient nombreux. Le vieux capuchon à col n'était plus guère employé que par les gens qui vivaient beaucoup en plein air, tels que les paysans et les bergers (**76.** 9. **77.** 2. 5); les savants en portaient avec leurs longues robes (**77.** 14. 16. 17). Les gens des basses classes se servaient, à part le capuchon, d'un chapeau à calotte arrondie ou pointue et à bord droit (**76.** 9. **77.** 7. 11). Les gens des classes élevées le portaient avec le bord relevé par derrière et formant pointe par devant (**76.** 11. 15); celui des princes était orné d'une couronne ou d'un diadème (Comp. **73.** 13). Les calottes les plus en vogue étaient celles en forme de cône obtus ou de mortier. Les savants et les fonctionnaires portaient cette calotte « mortier » sans bords (**76.** 18. **77.** 14 à 16), souvent d'une forme angulaire et toujours ornée d'un gland ou d'un bouton, avec une plume droite fixée devant ou derrière (**77.** 20). Il y avait aussi des calottes de cette forme avec des bords droits ou relevés (**76.** 12). Le « chaperon », cet épais bourrelet représenté dans (**76.** 23. Comp. Fig. **79.** 11. 13), qui entourait le capuchon en forme de crête de coq, était d'un usage assez fréquent, il se portait avec une longue écharpe qui entourait le bourrelet ou y était fixée pour tomber sur la poitrine ou pour être jetée pittoresquement sur l'épaule opposée au côté d'où elle tombait. On se servait encore du béret plat en forme d'assiette avec un petit bord étroit relevé tout autour (**75** 28. **77.** 13). On portait dessous une petite calotte collante (**77.** 12. 19). La jeunesse de distinction se contentait d'un diadème avec une plume droite. La chaussure avait des becs si longs qu'il fallait les soutenir par une petite chaînette fixée sous la rotule (Fig. **17.** 4). Sous ces longs souliers à becs on mettait des semelles de bois fort pointues, plates ou munies de deux petits blocs de bois d'un pouce de haut (Fig. **17.** 7. 9 à 11). Cette espèce de sandale se fixait par une courroie sur le cou-de-pied de façon à produire un claquement à chaque pas. La chevelure se portait d'abord demi-longue tombant dans la nuque; mais, sous le règne de Charles VII (1422 à 1461), on la portait courte; le menton était rasé et la barbe n'était portée que dans les basses classes.

Le costume masculin ne subissait point de notables changements pendant la seconde moitié du xve siècle; les seules modifications consistaient à étriquer ou à élargir, à raccourcir ou à allonger, et les ornements devenaient presque innombrables. Les manches de la « jaquette » courte aussi bien que de la « robe » longue devenaient encore plus amples et plus élevées aux épaules; on ne les fendait plus maintenant que par derrière (**55.** 45. **76.** 14. 18), la fente se bordait de fourrure ou était munie au bord par des cordelières qui permettaient de la lacer (**77.** 20); la basque de la « jaquette » n'avait plus que la largeur d'une main et se trouvait fendue des côtés. Les deux vêtements étaient d'une coupe plus ample, ce qui permettait de les plisser par devant et par derrière; ces plis étaient alors cousus; au côté les deux vêtements se portaient collants (**75.** 17). D'ailleurs le vêtement long était fixé aux hanches par une ceinture ou une coulisse comme auparavant. Les robes de cour bourguignonnes présentaient une bande d'étoffe tombant droit dans le dos par-dessus la ceinture du cou jusqu'à terre (**77.** 18. 20). La « jaquette » se portait souvent sans manches (**55.** 42. 45. 49).

Comme vêtement d'apparat, la « robe » ouverte ou fermée se portait traînant à terre. Elle était retenue à la ceinture par une cordelière à glands en fils d'or ou par une écharpe de couleur; le manteau de cérémonie des princes était également traînant (**76.** 23), tandis que les jeunes élégants portaient de véritables petits chiffons dans le dos en guise de manteaux; ces chiffons minuscules étaient retenus en place par une cordelière qui traversait la poitrine (**55.** 23). Les couvre-chefs restaient toujours les mêmes; il était de mode, parmi les gens de la cour, de porter deux couvre-chefs ensemble, le premier le « mortier » sans bords sur la tête, le deuxième un haut chapeau à bords dans la main ou pendant dans le dos (**76.** 18. 20). Vers la fin du siècle, nous voyons apparaître le « haut-de-chausses » (fig. **38**) qui donnait plus de décence aux pantalons. On commençait alors à fendre le « pourpoint » en long et en large pour lui donner plus d'aise, on commençait à pratiquer ces fentes aux jointures; mais, plus tard, on en faisait aussi sur la poitrine et sur les épaules; ces crevés étaient remplis alors par du linge fin ou d'autres bouffants de couleur. Peu à peu on augmentait ces crevés et on finissait par enlever le devant du pourpoint jusqu'à la taille et au dos; ce qui restait alors du pourpoint était tenu ensemble par des cordelières (**37.** 19. 21). La chemise était alors plus répandue; elle était de la plus fine toile et brodée, surtout sur la poitrine, de fils d'or et de soie de couleur. On séparait aussi les manches au coude et on rattachait les deux parties par des cordelières qui traversaient les bouffants des manches de la chemise qui passait les interstices des deux morceaux de manche; on fendait et laçait les manches par derrière dans toute leur longueur. Le cou, la nuque et les épaules restaient nus. Les pourpoints et les pantalons étaient tellement collants qu'ils en étaient indécents (**57.** 21). Alors le long pardessus devenait plus que jamais nécessaire et de là viennent les étonnants contrastes qui nous frappent dans les modes de cette époque. La « bouppelande » légèrement raccourcie jusqu'aux genoux (**77.** 19) était en vogue dans la bourgeoisie. Avec les épaules élevées et ouatées, nous voyons disparaître aussi les souliers à becs que l'on remplaçait par de courts souliers à larges bouts obtus, appelés « becs de canards ». La chevelure se portait droite ou ondulée, tombant aux épaules et dans la nuque; sur le front on la coupait en ligne droite (coupe aux enfants d'Édouard); le menton était rasé. Le luxe dans le costume était à son apogée; les étoffes de soie brochées d'or, le velours frappé et les fourrures précieuses étaient portés même par les gens de la bourgeoisie. On aimait aussi les costumes dont les deux moitiés étaient de couleurs différentes; le pantalon avait une jambe d'une couleur et l'autre d'une autre, souvent l'une était d'une seule couleur et l'autre rayée.

Le costume des femmes ne subissait point de notables changements dans la première moitié du xve siècle. La robe

de dessous gardait sa coupe collante dans sa partie supérieure; mais elle subissait certaines modifications selon l'usage qu'en faisait la femme, la coupe de cette robe n'était point tout à fait la même quand elle se portait comme robe de chambre sous la robe de dessus, et quand elle était portée pour sortir. Quand elle était portée seule ou avec le « surcot », (**75.** 32) elle couvrait les pieds (**76.** 4. 8. 10) et était assez décolletée en carré ou en rond; les femmes de qualité laissaient ce décolleté descendre jusqu'à la ceinture (**76.** 24). La ceinture était mise de façon à produire une taille fort courte. Les manches étaient longues et étroites, et il y en avait qui étaient bouffantes sur l'arrière-bras (**75.** 32); souvent elles s'élargissaient au poignet et y tombaient. Lorsque la robe de dessous se portait avec la robe de dessus, elle laissait voir la pointe des pieds (**76.** 2. 3. 5. 6) et avait des demi-manches étroites; si la robe de dessus avait d'amples manches, celle de dessous en avait de longues, très étroites, et se laçait par devant jusqu'au milieu de l'abdomen ou de côté jusqu'au-dessous des manches. La robe de dessus, la « robe » par excellence, ne collait pas trop au haut du corps; il y en avait des décolletées et des montantes; les « robes » montantes avaient un petit col droit (**76.** 13). Le décolleté qui était large au cou allait en pointe jusqu'à la ceinture placée de façon à produire une taille courte (**76.** 19, **79.** 32, fig. **36.** 10). Ce décolleté était muni d'un revers de fourrure ou d'étoffe de couleur différente de celle de la robe, souvent blanche. Le revers était pointu par le bas et allait en s'élargissant vers les épaules, où il formait un col. Un plastron, séparé, ou bien l'étoffe de la robe de dessous, remplissait la partie inférieure de cette ouverture; le haut de la poitrine restait à découvert. La chemise était peu en usage. La reine était probablement la seule femme dans le pays qui possédât deux chemises. La robe se faisait plus large dans le bas et traînait à terre. Les manches étaient longues et étroites. Les manches traînaient jusqu'à terre (**76.** 13). Les garnitures dentelées commençaient à disparaître, l'ornement le plus en vogue était une bordure de fourrure. Le petit « surcot » restait en vogue pendant tout le siècle (**76.** 1); le corsage d'hermine se faisait moins souvent séparé, mais il se coupait d'un morceau avec la robe. Les ouvrières portaient une robe de dessus qui ressemblait au « surcot » mais qui était plus courte et se portait avec une ceinture (**75.** 32). Le manteau, qui ne servait plus que de vêtement de cérémonie (**76.** 1), devenait plus ample et était coupé en cercle. Quand le manteau était porté sur la robe de dessous sans « surcot », il avait souvent un col fermé (**76.** 4). Les souliers étaient toujours à becs, et les femmes y mettaient, comme les hommes, des semelles séparées en bois. Les coiffures restaient les mêmes. Les deux cornes de la coiffure en forme de croissant ne montaient plus aussi verticalement, de sorte que la coiffure était moins haute, mais plus large. Les cornes étaient fixées sur un coussin décrit (fig. **37.** 3. 5); sur les cornes on tendait un court voile (fig. **37.** 6). Le couvre-chef le plus bizarre était le « hennin »; celui-ci se composait d'un cône de carton très haut, pointu ou obtus, ou d'une forme en fil de fer, tous deux recouverts en drap; il se mettait incliné en arrière et était couvert à profusion de tissus transparents ou de fines toiles. Le voile, rond et très ample, se plaçait sur le cône de façon à ce que son bord tombât sur le front et que le reste couvrît les épaules et le dos. Vers 1430, on fixa un deuxième voile plus court au front du « hennin »; ce voile couvrait alors une partie de la figure et la nuque (**76.** 2, fig. **37.** 8). Vers le milieu du siècle, le grand voile se mettait d'une autre façon. Le voile qui était empesé, se fixait en nombreux plis raides sur une forme en fil de fer, et cet échafaudage se plaçait alors sur le « hennin » (**75.** 4. **76.** 19). Le hennin ainsi gréé se mettait de façon à ce que la partie pyramidale se trouvât toujours bien au milieu et que les ailes tombassent symétriquement des deux côtés. Les femmes de la bourgeoisie portaient la guimpe qui couvrait la tête, le cou et le haut de la poitrine (**76.** 6, fig. **37.** 7). Le « hennin » se plaçait par-dessus cette guimpe avec une espèce de voile en mousseline raide qui se fixait sur le devant du hennin; enfin les femmes mettaient encore par-dessus ce voile en mousseline un morceau d'étoffe sombre, généralement noire, qu'elles fixaient avec le « hennin » et le voile de mousseline à la guimpe au moyen d'épingles. La chevelure était complètement cachée sous le couvre-chef.

Après 1460, les robes décolletées en pointe et à tailles courtes (**77.** 23. 26) devenaient plus rares; on aimait des robes dans le genre de celles qui s'étaient portées vers la fin du XIVe siècle. Au commencement du XVe siècle, la « robe » était redevenue plus ample, et la ceinture se plaçait plus sur les hanches de façon à rallonger la taille. L'ouverture sur la poitrine restait encore assez grande, mais elle formait un décolleté carré ou rond qui était bordé; le haut de la poitrine était couvert par un fichu ou par la chemise brodée. A côté des manches étroites, on se servait des manches en forme de sac se terminant en entonnoir aux poignets. La traîne continuait à être portée. La mode de faire deux pièces de la jupe et du corsage devenait générale; la jupe était fortement plissée à la taille (**77.** 27); c'est à cette époque que la ceinture commençait à être supprimée; on commençait aussi à fendre les manches et à y pratiquer des crevés et des bouffants.

Le « surcot » (**77.** 22. 24) restait en usage jusqu'à la mort de Louis XI; après 1483, on ne le trouve plus. Le manteau, dans son ancienne forme demi-circulaire (**77.** 25), ne servait plus que d'habit de cérémonie. Comme tel il traînait à terre et avait la forme d'un triangle isocèle très allongé auquel on aurait enlevé la pointe, dont la base était arrondie et qui avait au milieu un trou pour passer la tête. Les manteaux de ce modèle étaient portés aussi par les femmes de la bourgeoisie pour se protéger contre les intempéries des saisons; ils étaient d'une étoffe solide et épaisse et plissés, les plis étant plus serrés en haut qu'en bas. Les transformations des couvre-chefs étaient essentielles. Le « hennin » pointu et la coiffure en forme de croissant durèrent aussi longtemps que le « surcot » et disparurent avec lui. On aimait aussi un bonnet genre capuchon à pointe avec des oreillettes, appelé « bonnet de singe » (**27.** 23. 26). La garniture ailée du « hennin » se maintenait en usage, moins volumineuse et moins grotesque; le morceau de mousseline raide duquel cette garniture était formée, était rectangulaire et assez long (fig. **37.** 10). Chaque moitié était divisée en deux trapèzes égaux par un pli en biais, de sorte que le côté parallèle le plus long du trapèze extérieur se trouvait en haut et la parallèle correspondante du trapèze intérieur, en bas; le trapèze intérieur était alors plié en deux triangles de sorte que le pli montait de la ligne de séparation du rectangle vers le coin intérieur du trapèze extérieur; on s'arrangeait alors de façon à en former une calotte cylindrique qui entourait l'occiput et venait en pointe sur le front. Cet arrangement protégeait toute la tête et la nuque (fig. **37.** 11. 12). On se servait d'une carcasse en fil de fer sur laquelle on fixait le voile de mousseline. Ce couvre-chef restait en vogue de 1480 à 1485; déjà la calotte cylindrique légèrement inclinée en arrière portait un court voile à son bord inférieur; ce petit voile entourait la tête comme un abat-jour (fig. **37.** 9) et cachait les yeux. Après l'an 1485, on recommençait à montrer un peu plus de chevelure; elle couvrait les tempes et les oreilles en ondes légères, quelquefois en nattes; sur l'occiput on en formait un chignon. La chevelure tombant librement était de mode aussi. La tête était couverte alors d'un bonnet d'étoffe qui se plaçait sur le haut du crâne de façon à cacher la raie en tombant sur la nuque et les joues (fig. **37.** 13); par-dessus ce bonnet se plaçait aussi un fichu de tête étroit et rectangulaire (**77.** 22. 24), qui se

portait à la mode italienne ou avec un pli de forme triangulaire sur le front. Sous le bonnet, se mettait une espèce de sac pour les cheveux, en étoffe riche ou en filet (fig. **37.** 14). Il y avait encore un bonnet-capuchon, avec oreilles, appelé « bonnet de singe ».

Le costume masculin de la première moitié du XVI*e siècle.* — On portait le haut-de-chausse par-dessus le maillot, les deux s'agrafaient au pourpoint; le haut-de-chausse devait couvrir les ouvertures qui laissaient passer la chemise (fig. **38.** 2); mais les gens à la mode laissaient exprès une fente, de sorte que la chemise se voyait quand même (**80** 15. fig. **38.** 1). Sous François I*er*, le haut-de-chausse se faisait plus long et plus ample, et, peu à peu, il s'allongeait jusqu'au genou, au-dessus duquel il était retenu par une coulisse, de façon à laisser la rotule à découvert. Ces espèces de culottes s'appelaient trousses (**80.** 15); les trousses se portaient ornementées de bouffants et de crevés; ces crevés étaient de couleurs variées à partir de l'an 1540. Le pourpoint montrait d'abord une échancrure carrée assez ouverte (**80.** 11), était muni de fentes sur la poitrine et aux manches, qui se portaient aussi avec crevés et bouffants; sous l'échancrure, le corps était nu ou couvert d'un devant de chemise froncé en fine toile. Après l'an 1520, l'échancrure tendait à disparaître (**80.** 10. 14), le tour du cou était alors garni d'une petite fraise.

Le pourpoint, devenu peu à peu une tunique, était fermé sur le côté par des agrafes, et souvent boutonné par devant; en cas de besoin, on mettait dessous une veste, de forme pareille, qui n'avait pas de manches, « le gilet ». On mettait de même une tunique à pans fermés (**80.** 12); l'échancrure tendait aussi à disparaître, le devant et les manches étaient ornés de crevés et de bouffants. Vers le milieu du siècle, on se servait d'une tunique espagnole à pans courts et rembourrés sur la poitrine (**80.** 15), les manches étaient munies d'épaulettes; on portait aussi de longues manches pendantes, de formes variées, et on se sanglait à la taille le plus possible. Comme vêtement de dessus, il y avait la houppelande courte avec ou sans ceinture (**80.** 10 à 12), avec des manches longues ou demi-longues, plates ou fendues et bouffantes. Les gens âgés restaient fidèles à leurs longues robes tombant jusqu'aux chevilles, à manches pendantes munies d'une fente pour passer le bras (**80.** 9). Avec la tunique espagnole, on portait le court manteau en velours ou en soie doublée et bordée de galons (**80.** 14. 15). Le couvre-chef à la mode était le béret plat et large, en forme d'assiette ou à bords arrondis et raides (**80.** 10. 12. 14. 15). Le chapeau avait les bords relevés des deux côtés (**80.** 6). La sacoche à la ceinture, le poignard et les gants complétaient la parure. La chaussure, d'abord à bouts carrés et souvent fendue, bouffante et brodée, devint pointue à la mode espagnole. Jusque l'an 1520, on porta la chevelure assez longue et le menton rasé. Puis on se rasa la tête et on laissa pousser la barbe arrondie ou en pointe. Dans la deuxième moitié du XVI*e* siècle, les Français portaient les maillots avec des hauts-de-chausse amples, bouffants et ouatés (**81.** 13 à 15. 22), la tunique rembourrée avec veste sans manches (**81.** 11), la bosse de polichinelle, le petit manteau raide avec ou sans manches, la grande fraise, la chevelure complètement tondue, la barbe taillée court, la calotte en forme de chapeau ou de béret, les souliers à contreforts bas avec un nœud de ruban sur le cou-de-pied. Le capuchon du manteau entra en usage sous Henri IV; avant cette époque, on portait le manteau sans garniture ou bordé seulement (**80.** 15. **81.** 5. 12. fig. **36.** 15), avec un col droit ou rabattu, se continuant à revers jusqu'en bas du manteau (**81.** 15. 22. fig. **36.** 16). Au bord supérieur, ce col était souvent muni d'un petit bourrelet (**81.** 13). Le manteau avait quelquefois des manches et des épaulettes en bourrelet ou en crête de coq (**81.** 13. fig. **36.** 11 manche, 12 épaulette, 13 dos, 14 devant). Il existait aussi de plus longs manteaux, descendant jusqu'à la rotule (**81.** 3. 4); ils servaient de vêtement de voyage, ils étaient de forme circulaire ou demi-circulaire et se portaient avec ou sans manches; quand ils n'avaient pas de manches, ils se jetaient sur l'épaule gauche et se ramenaient par devant sous l'aisselle droite (**81.** 19); on les posait aussi sur les deux épaules en jetant un des bouts sur l'épaule opposée (**82.** 1). Les mignons d'Henri III avaient le costume suivant (**81.** 12. 16) : La tunique serrait à la taille et formait par devant une bosse de polichinelle; les manches étaient rembourrées; sur les hanches se trouvait un étroit bourrelet, les cuisses étaient couvertes de culottes ouatées, se rétrécissant vers le genou, le bas des jambes était couvert de maillots, les pieds de souliers pointus; ce costume était accompagné d'un mantelet, d'une large fraise très raide, de manchettes de dentelle, d'une coiffure « en bichon », d'une toque avec panache, de pendants d'oreilles et d'une épée. Tout ce costume était de couleur claire, blanc, vert pâle ou rose. Sous Henri IV, les bourrelets disparurent et la culotte eut de légers plis sur les cuisses; puis apparut la culotte à la béarnaise, ample et descendant jusqu'à la moitié du mollet; au bord inférieur, elle était munie d'une coulisse, au moyen de laquelle elle pouvait se rattacher au-dessus du genou, de sorte qu'elle ne couvrait la rotule qu'à moitié (**82.** 7. 21). A la fin du siècle, nous trouvons une culotte plus étroite et sans plis, ressemblant à un caleçon de bain, flottante au genou (**81.** 7); cette culotte rappelle le pantalon normand, auquel les paysans n'ont pas encore renoncé. En voyage, on portait un grand chapeau avec une haute calotte conique, et un bord tellement large qu'il pouvait protéger les épaules contre le soleil et la pluie (**81.** 19); les chaussures de voyage étaient munies de semelles épaisses de trois à quatre pouces.

Dans la première moitié du XVI*e* siècle, le joli costume féminin, ample au corsage très ouvert (**80.** 16. 17), fut remplacé par le costume espagnol, qui couvrait tout le corps jusque sous le menton. La Française n'imitait cependant pas complètement l'Espagnole; elle gardait le corsage décolleté d'épaule à épaule (**80.** 18) ou en carré (**80.** 20 à 22). Ce décolleté se remplissait par une guimpe plissée qui se boutonnait par devant (**80.** 19. 22) et entourait le cou par une petite fraise. Le corsage se portait aussi plus ample, se laçait par derrière (**80.** 18) ou s'agrafait de côté. Les manches étaient collantes, garnies sur l'épaule d'un bourrelet et munies de crevés et de bouffants pratiqués au moyen de boutons, de façon à laisser passer les manches de dessous par les nombreuses fentes (**80.** 18. 19); il y avait encore d'autres manches très amples en fourrure ou en brocart (**80.** 17), qui se rabattaient et dont le bord inférieur se fixait sur le haut de l'arrière-bras (comp. **68.** 9. 16). La jupe se tendait sur une espèce de crinoline, appelée « Vertugadin »; cette jupe avait la forme d'une cloche sans pli; on la fendait dans toute la longueur par devant, de façon à montrer la jupe de dessous par la fente entr'ouverte (**80.** 20. 22). Vers le milieu du siècle, les manches de dessus devenaient rares et on exagérait les épaulettes des autres manches (**80.** 21), on les rembourrait à l'épaule ou on les ornait de bandelettes ou de petits rangs de bourrelets, que l'on attachait par des boutons; à l'avant-bras, les manches étaient collantes et raccourcies de façon à ne couvrir que le haut du bras, le bas était alors couvert d'une manche bouffante d'étoffe fine (comp. **68.** 14). La robe touchait à terre. Une cordelière de soie ou de filigrane entourant la taille servait de ceinture, tombait jusqu'à terre par devant et avait un gland au bout, ou bien une pomme, ou une capsule à essence (**80.** 20. **81.** 9). On se garantissait des intempéries du temps au moyen d'un pardessus (**81.** 2), qui avait fini par s'étriquer, au point de n'être plus qu'une jaquette qui se jetait sur les

épaules (**81.** 18). La chevelure se portait bouclée ou en bandeaux plats et relevée sur le derrière de la tête. Le couvre-chef était surtout le chaperon (comp. **68.** 10), dont le bavolet carré se ramenait au-dessus de la tête, à l'instar du fichu des Italiennes. Vers le milieu du siècle, on voit apparaître la coiffure en « bichon », avec laquelle se portait la petite calotte raide des femmes espagnoles (Voir plus bas). La chaussure avait la même forme que celle des hommes.

Le Costume féminin de la deuxième moitié du XVI*e siècle.* — Le corsage devenait de plus en plus pointu par le bas (fig. **36.** 17 dos. 18 devant); le dos se composait de deux parties avec une couture ou une fente lacée au milieu. Sous le corsage se mettait un corset, formé de petites planchettes minces, aplatissant les formes naturelles et blessant la peau de ses bords tranchants. Le corsage gardait son échancrure (**81.** 9. 10), ou montait jusqu'au cou d'après la mode espagnole; les deux modèles de corsage se portaient avec une fraise. Il y avait encore un modèle intermédiaire : le corsage montait haut dans la nuque et était décolleté en triangle sur la poitrine (**81.** 18); la fraise était attachée à un grand col de guimpe. Les manches étaient portées unies ou bouffantes, entières ou crevées, avec et sans épaulettes; les bourrelets étaient en forme de boules ou de disques. Il y avait aussi d'amples manches fendues avec lesquelles on formait des bouffants en les attachant de distance en distance autour du bras et en passant des fils de fer sous les morceaux d'étoffe. La crinoline tendait à prendre plus de proportions. La jupe restait sans plis, entr'ouverte par devant et touchant terre (**81.** 9.). On commençait à remplacer la crinoline par des jupons empesés; la jupe avait de grands plis et se terminait en traîne (**81.** 10).

Avec ce costume on portait une tournure, mais jamais avec la crinoline. Cette tournure fut l'origine de la mode des paniers (**80.** 17); pour exagérer les formes, on inventa une espèce de bandelette appelée demi-gousset qui servait à relever les seins. La coiffure « en bichon » continuait à être portée, les cheveux étaient relevés sur des crépons tout autour de la tête avec la raie au milieu. A côté du « chaperon » et du petit chapeau espagnol (**81.** 10) les femmes adoptèrent le bonnet à la Marie Stuart, sorte de chapeau de velours noir, blanc ou autre, qui enserrait la tête sur le haut et par derrière et dont les côtés décrivaient le cercle pour s'adapter sur les crépons de la coiffure; le milieu de ce chapeau s'avançait en pointe sur le front (**81.** 9).

Les jupes sans plis en forme de cloche disparurent vers l'an 1535, du moins parmi les femmes de la bourgeoisie; la mode dominante était la robe à plis et à queue, qui se portait sur des jupons empesés, était fermée tout autour et relevée sur le côté, le corsage se terminait en longues pointes (**81.** 17).

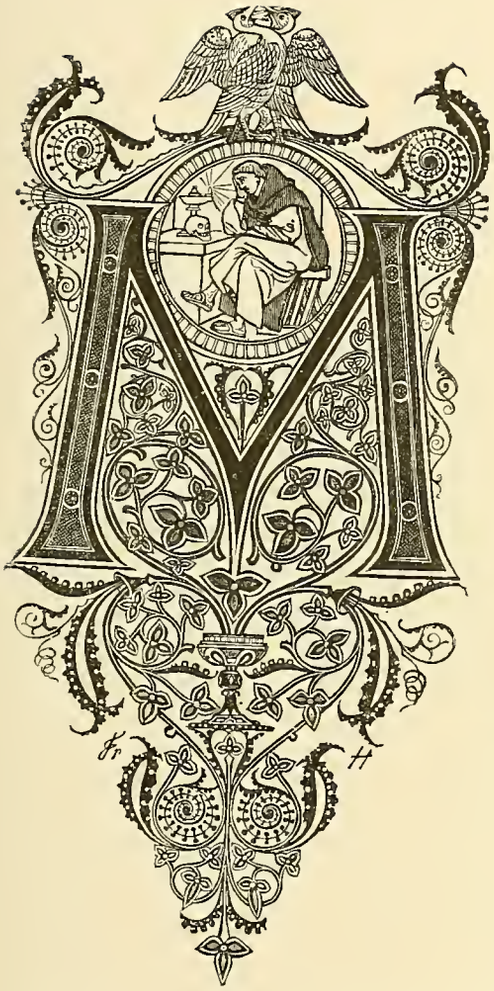
Vers la fin du règne de Henri III (1589), une espèce de crinoline reparut à côté du corsage à taille de guêpe; mais elle était fort courte; elle arrondissait les hanches et tombait droite (**82.** 4); elle était plissée et n'avait pas de queue; quand cette jupe était fendue par devant, cette fente ne restait pas entr'ouverte comme autrefois. Les manches gardaient leurs épaulettes (**81.** 20. **82.** 3), mais elles n'étaient plus aussi bouffantes; dans le haut elles étaient amples et ouatées, mais au poignet elles étaient collantes; ce modèle s'appelait « manches à gigot ». Les bourrelets qui couvraient tout le bras étaient disposés en longueur et serrés de distance en distance autour du bras, de façon à former des bouffants. Les manches pendantes étaient très en vogue, elles étaient ouvertes à partir de l'épaule (**82.** 3), la fente se trouvant fermée par des bandes, des boutons ou des agrafes, de façon à former une manche de dessus laissant voir celle de dessous (**82.** 4). La grande fraise disparut; la petite fraise qui garnissait le bord supérieur de la guimpe ouverte se portait détachée et formait un ornement à part; peu à peu cet ornement couvrit presque tout l'occiput (**82.** 2. 4. 6).

Vers l'an 1590, la pointe du corsage diminua (**82.** 4 à 6); le décolleté devint presque rond; on porta aussi des corsages montants (**82.** 2. 5). Les manches rembourrées se portaient moins amples dans le haut et les bourrelets sur les épaules étaient souvent remplacés par des épaulettes plates (**82.** 4. 5). Les coussins qui rembourraient les hanches devenaient de plus en plus gros, de sorte que la taille paraissait entourée d'une fraise, qui atteignait souvent une circonférence de 12 pieds; elle était d'étoffe pareille à celle de la jupe (**82.** 5. 6).

La chevelure se portait en forme de cône (**82.** 5. 6) et, au besoin, des faux cheveux y étaient ajoutés, soutenus par des formes en fil de fer. Cette coiffure était souvent ornée de cordelières perlées, de petits glands d'or et de bandelettes, comme celles que l'on trouve autour des turbans; sur le côté il y avait un panache; des petites calottes collantes et des petits bonnets plats étaient coquettement fixés avec des épingles sur le côté de cette coiffure et lui servaient également d'ornements. La chaussure était la même que celle des hommes. Les éventails ressemblaient à de petits drapeaux (comp. **89.** 13. 18). Sous Henri IV, le petit miroir à main rond était garni tout autour de plumes d'autruche (comp. **93.** 4); à la même époque nous trouvons les éventails pliants; les mouchoirs de poches se bordaient en dentelles. Les dames de qualité, pour sortir, se couvraient la figure d'un masque (**82.** 4. 6) de velours noir doublé de soie blanche et ressemblant au « loup » dont on se sert aujourd'hui dans les travestissements.

II

Les Italiens



Moins empressés que leurs voisins du nord et de l'ouest à sacrifier aux caprices de la mode, les Italiens ne mettaient pas une opiniâtreté byzantine à conserver le costume de leurs ancêtres. L'ample costume de la décadence romaine resta en vogue pendant tout le XIIIe siècle (**83.** 1 à 3. 8). Les innovations se bornaient à l'adjonction des ornements tels que des bordures et des ceintures. Les couleurs devenaient plus vives ; on aimait les étoffes jaunes, bleues, rouges, violettes et vertes. Vers la fin du XIIIe siècle, on adopta les vêtements de couleurs variées.

Au XIVe siècle, les ouvriers allaient jambes nues ou portaient des bas ou des bandelettes. Les gens d'une classe plus élevée portaient des maillots (**83.** 5. 7. 11) qui se mettaient séparément. Puis on commença à réunir les deux jambes du maillot au moyen d'une braguette en forme de sac. Les habits gardaient encore cette forme de chemise de l'antique tunique; ils étaient d'une ampleur modérée, descendaient jusqu'à la moitié du mollet avec une échancrure étroite pour passer la tête et une fente sur la poitrine. Cette longue tunique, ressemblant à nos chemises de nuit, avait de longues manches étroites et souvent un petit col droit (**83.** 5); l'habit de dessus descendait jusqu'au dessous de la rotule ou touchait à terre; il avait des manches plus amples qui descendaient jusqu'au coude (**83.** 11), et étaient taillées de façon à toucher plus bas par derrière (**83.** 16. 22). Cet habit avait sur la poitrine une fente qui pouvait se boutonner ou se lacer; quelquefois encore il était ouvert par devant dans toute sa longueur. La tunique et l'habit de dessus se portaient avec ou sans ceinture. Dans la deuxième moitié du XIVe siècle, la mode s'empara des manches de l'habit de dessus. Elles devenaient plus longues, on les fendait par devant et on les laissait pendre par derrière (**83.** 18) ; on en portait aussi en forme d'entonnoir (**84.** 22). Les fonctionnaires et les savants aimaient surtout ce genre d'habit, même à l'époque où la jeunesse avait déjà adopté l'habit plus court qui ne descendait que jusqu'à la rotule et même quelquefois jusqu'à mi-cuisse d'après le modèle français. La tunique plus courte collait au haut du corps (**83.** 18) et se boutonnait sur la poitrine (**83.** 11) ou dans toute sa longueur (**84.** 19). Vers la fin du siècle, nous trouvons une tunique plus commode qui allait en s'élargissant à partir des hanches au moyen de pointes rajoutées; l'ensemble formait une petite jupe plissée qui était retenue soit au-dessous des hanches ou autour de la taille par une ceinture (**84.** 13. **85.** 4. 5). Il y avait des modèles de manches de toutes espèces : en forme de sac (**84.** 10), à entonnoir (**84.** 13. 22), pendantes, collantes, s'élargissant au poignet, tombant jusqu'aux doigts, fendues dans le dos (**84.** 11. 19), bouffantes dans le haut (**85.** 4. 5). Le manteau gardait son ancienne forme et se mettait de la même façon quand il était d'une coupe rectangulaire, il se fermait sur l'épaule droite, en coupe ronde ou sur la poitrine (**83.** 9. **84.** 16). Vers 1350, on commença à fermer les manteaux complètement en les cousant ou en les boutonnant; on les munissait de fentes pour passer les bras ou de petites manches formant pèlerine (**84.** 7. 15. 21). Ainsi fermé tout autour ou boutonné par devant et muni d'un capuchon, le manteau se portait absolument comme l'antique « pœnula » romaine (**84.** 5). Le capuchon fut bientôt muni d'un col pèlerine (**83.** 11. 18) qui couvrait à peine les épaules; il y avait aussi des capuchons avec pèlerine tombant jusqu'aux hanches et remplaçant le manteau (**83.** 7). Le col pèlerine était boutonné par devant, et la pointe du capuchon ressemblait à une corde ou un bourrelet (**83.** 7. **84.** 11). Le couvre-chef à la mode était une petite toque ronde (**83.** 5), sur laquelle se mettait souvent une calotte basse et empesée, ou un bonnet

capuchon avec bords relevés (83. 9). On trouve encore des calottes de feutre assez hautes, pointues ou en forme de cône avec bords relevés soit tout autour, soit devant et derrière (83. 16), soit par derrière et formant visière par devant (84. 7). Les relations avec les nations orientales importèrent dans le pays un couvre-chef en forme de turban se composant d'une haute calotte pointue entourée d'étoffe. Pour chaussure on avait des souliers bas en forme de chausson (84. 19. 20) ou d'épaisses semelles qui s'attachaient au cou-de-pied à l'instar des sandales (84. 14). La chevelure se portait d'une longueur modérée, rarement bouclée, généralement à plat et coupée droit sur le front. Le menton était rasé. Les vieillards et les savants seuls portaient leur barbe.

Le costume féminin de la première moitié du XIVe siècle montre également ces nobles et amples formes classiques (83. 2. 3).

L'Italienne avait conservé les deux longues robes correspondant à la « Tunica » et à la « Stola » ; ces deux robes collaient autour de la poitrine et tombaient en amples plis, sans ceinture (83. 6. 8). La robe de dessous était plus courte que celle de dessus et avait de longues manches collantes. La robe de dessus ne laissait voir que la pointe des pieds et avait des demi-manches d'une ampleur modérée, ou en forme d'entonnoir (83. 6). Les ouvrières retroussaient leur longue jupe (83. 14. 15). Il devint de mode de raccourcir la robe de dessus (83. 12), de façon à ce qu'elle ne tombât que jusqu'à mi-mollet. Dans la deuxième moitié du XIVe siècle, à l'époque de la première Renaissance, nous trouvons quelques changements de mode, surtout dans la robe de dessus qui s'appelait alors « Simarre ». Cette robe, collant à la poitrine, avait d'amples plis dans la jupe qui était à queue (83. 20. 84. 4).

Le décolleté du corsage, ovale ou carré, laissait presque à découvert les épaules. Cette « Simarre » se portait aussi entr'ouverte dans toute sa longueur par devant et était fermée par une patte dans le haut (83. 10); quelquefois aussi elle était fermée par de petits boutons du haut en bas. A côté des longues manches collantes, il en existait d'autres plus amples qui tombaient jusqu'aux doigts, ou qui dépassaient de beaucoup les mains et qui finissaient en une pointe tombant jusqu'à terre (83. 20) ; ces dernières étaient dentelées. On voyait encore des doubles manches dont la supérieure était complètement fendue et pendante jusqu'à terre (84. 4). La ceinture n'était pas d'un usage général, elle servait d'ornement et entourait les hanches sans serrer le vêtement. Dans la haute Italie, surtout à Florence, les femmes portaient, outre une « Simarre » de brocart, un vêtement d'étoffe rouge ou violette qui se fermait par de nombreux petits boutons des deux côtés des aisselles jusqu'au bord inférieur (84. 12). Cette robe était retenue par une ceinture sous la poitrine, mais souvent cette ceinture ne retenait que le devant de la robe, tandis que le derrière tombait tout droit.

Les jeunes femmes de Sienne portaient une simarre demi-longue (84. 8), collante à la poitrine et munie à son bord inférieur d'une large garniture en filet multicolore, avec une ceinture et un retroussis formant un bouffant sous la taille. A la fin de ce siècle, les Italiennes adoptèrent une robe de dessus traînante dont le modèle était français. Cette robe, appelée « Cypriane », se portait avec une haute ceinture; elle avait sur la poitrine une ouverture basse et triangulaire. La poitrine était couverte d'une guimpe et le cou entouré d'une fine fraise; on pratiquait de nombreuses fentes dans le dos des manches et on les boutonnait. Souvent les manches étaient plus longues que le bras, de façon à pouvoir pratiquer des bouffants dans le haut (84. 12). Le manteau rectangulaire ou demi-circulaire jeté sur les épaules tombait dans le dos et se fermait sur la poitrine; souvent on le laissait complètement ouvert; mais, vers la fin du siècle, des boutons le fermaient du haut en bas. Les matrones aimaient la robe de dessus sans manches (84. 3), ou le manteau touchant terre, rouge ou bleu; les veuves le portaient noir avec un capuchon également noir ou un voile blanc. Les jeunes filles portaient les cheveux flottants et ornés d'un cercle ou d'une couronne de fleurs (84. 12). Mais la mode des nattes devenait générale (83. 12); les nattes étaient entrelacées de cordelières ou de rubans en soie de couleur ou ornées de cordelières perlées ou de paillettes d'or ou d'argent. Les femmes adoptaient une coiffure où les nattes en spirales couvraient les oreilles. Les filets, les bonnets et les voiles étaient d'un usage général. A ces différentes coiffures s'ajouta un bourrelet couvert d'étoffe bigarrée qui ressemblait au bourrelet des petits enfants; il se portait avec les cheveux ramassés dans un filet (84. 4). La planche (85. 8) nous représente un autre couvre-chef où le bourrelet se trouve fixé en fer à cheval sur les deux côtés d'une haute calotte arrondie par le haut. Les souliers étaient modérément pointus et souvent en cuir de couleur.

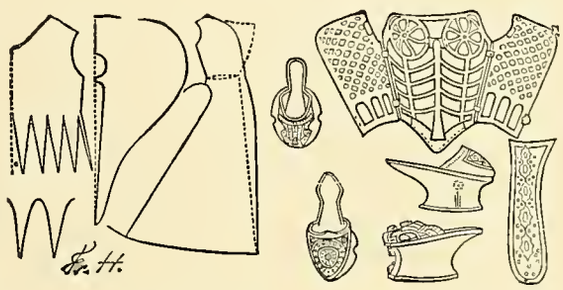
Le XVe siècle bannit du costume italien presque toutes les traces de son origine classique. Le costume masculin subit plus de changements que le costume féminin. Le maillot collant resta le même; on le faisait en étoffes élastiques, on cousait les deux jambes ensemble dans le haut et on les fixait par une coulisse autour des hanches; on les attachait à une tunique de dessous au moyen d'agrafes. La jeunesse vénitienne couvrait les fentes par les pans de leurs chemises (87. 6). Les jambes de pantalon, faites en étoffes moins élastiques que les maillots, étaient munies par derrière d'une pièce d'étoffe, et par devant d'une braguette en forme de sac. On aimait aussi à faire les deux jambes du pantalon ou en couleurs différentes, ou l'une rayée, l'autre unie; quelquefois une seule jambe était de couleurs différentes. Dans la deuxième moitié du siècle, les pantalons (86. 24. 25) étaient munis de crevés d'une espèce particulière. L'étoffe en était fendue en longueur et en arabesques, et les vides remplis de fines étoffes claires. A cette époque les hauts-de-chausse devinrent de mode; mais on les portait plus longs que dans les pays voisins et retenus au-dessous des genoux par des rubans de couleur. Les longs habits de dessous et de dessus restaient en vogue; ils étaient collants sur la poitrine; celui de dessous descendait jusqu'aux chevilles, était muni d'une fente sur la poitrine et avait des manches collantes. L'habit de dessus était un peu plus long et plus ample, souvent entr'ouvert dans toute sa longueur par devant; il avait un petit col droit ou un capuchon; il n'avait pas de manches (86. 2). Cet habit se portait surtout avec des manches en forme de sac et avec des manches pendantes (86. 12). Les deux habits étaient si amples que leurs ceintures leur faisaient faire de nombreux plis autour des hanches. On se servait aussi dans le dernier tiers du siècle, d'un vêtement imité de la houppelande française (85. 10); il était collant jusqu'aux hanches et avait de longues manches collantes; il se portait avec une ceinture de cuir garnie de plaques de métal, ou avec une écharpe ou même avec une coulisse.

Les transformations dans la coupe de la tunique courte étaient nombreuses. L'ampleur surtout en variait beaucoup, diminuant le nombre des plis du pan (85. 3 à 5. 86. 6) qui finirent par disparaître, si bien que cette tunique collait partout (86. 8); on l'arrangeait de façon à pouvoir la boutonner sur la poitrine et on lui donnait des manches collantes. Dans la première moitié de ce siècle, la mode était de porter un habit qui allait en s'élargissant à partir des épaules et qui se trouvait ramassé en nombreux plis autour de la taille ou au-dessous des hanches par une ceinture (85. 4. 5); souvent

ces plis étaient arrangés d'avance et fixés par le tailleur. L'échancrure du cou était toujours commode; les manches étaient longues ou demi-longues et d'une ampleur modérée, souvent collantes à l'avant-bras et amples et bouffantes dans le haut. Quand ce vêtement n'avait pas de manches, il s'appelait « Tabarot ». — Ce tabarot était fendu sur les côtés ou muni de fentes pour passer les bras; ces fentes descendaient alors si bas que l'on pouvait mettre la ceinture de façon à la faire passer par-dessus le devant et par-dessous le dos de l'habit, même lorsque cette ceinture se portait au-dessous des hanches (**85.** 17. 21. **86.** 7). Quelquefois on attachait à un corsage collant un pan plissé; la couture autour de la taille était cachée par la ceinture. Un bizarre caprice de la mode voulut que l'on portât un habit qui collait jusqu'au-dessous des hanches (**86.** 19); le bord inférieur était dentelé (fig. **39.** 1. 2). Les habits de ce genre avaient une échancrure au cou et de longues et amples manches, bouffantes aux épaules et munies dans leur milieu de trous pour passer les bras. La mode inventa encore une espèce de tunique courte pour les cavaliers. C'était une espèce de petit manteau en forme de cloche (**87.** 5) dont les manches, de même forme, étaient munies d'une fente pour laisser passer le bras. Le col, les manches et le bord inférieur étaient garnis de petites lanières dentelées. Les modèles en étaient innombrables et indescriptibles (**86.** 17. **87.** 3. 4). Les gens de guerre étriquaient cet habit au point d'en faire une tunique d'armes tellement collante qu'avec le maillot, auquel elle était étroitement jointe, elle formait pour ainsi dire une seconde peau (**86.** 21) et laissait distinctement voir le jeu de tous les muscles. Cette tunique, se boutonnant par devant, était ornée de crevés et de bouffants aux épaules et aux manches. Les jeunes gens portaient une veste collant au haut du corps et munie d'un court pan plissé et de manches bouffantes dans le haut et collantes à l'avant-bras (**86.** 15); quelquefois les manches en étaient fendues dans toute la longueur. Cette veste avait une grande échancrure de cou triangulaire et descendant jusqu'à la ceinture; cette ouverture était remplie d'une guimpe coquettement plissée (**86.** 16); le pan ressemblait à celui des vestes des postillons qui ne couvrait que fort peu la chute des reins (**86.** 15. 22. 24); plus tard ce petit pan fut remplacé par une garniture en filet.

Les manteaux demi-circulaires et rectangulaires continuaient à être en usage, tout en subissant de nombreuses variations. Les fonctionnaires et les savants préféraient une grande robe faite d'un morceau d'étoffe carré et descendant jusqu'au bas des jambes, muni de fentes latérales pour passer les bras de façon à pouvoir se mettre comme un habit ou bien se jeter sur les épaules comme un manteau ou comme une toge (**87.** 8). Les bourgeois de la classe moyenne se servaient d'un morceau d'étoffe plus court et demi-circulaire, muni de fente pour les bras; ils mettaient ce pardessus comme un habit ordinaire et le fermaient par devant; quelquefois ils le laissaient entr'ouvert, les deux bords formant revers; de cette façon ce pardessus ressemblait fortement à une « Schaube » allemande, surtout lorsque ce vêtement était muni d'un assez grand col rabattu (**86.** 8. **87.** 7). Le pardessus fermé se portait avec une pèlerine séparée qui couvrait les épaules et les bras (**86.** 12. fig. **39.** 3). La jeunesse italienne aimait le petit manteau carré qui se fixait sur l'épaule droite par des cordelières, des boutons ou des agrafes, le manteau ouvert des deux côtés (**86.** 4) et le manteau à long capuchon et avec col rabattu en forme variée (**86.** 20).

Fig. 39.



La chaussure était assez pointue; les longs becs n'étaient en vogue que parmi les fats. On munissait les pieds des maillots, de semelles de cuir, ou l'on mettait des souliers bas, avec petits revers d'une autre couleur, le plus souvent blancs (**86.** 12); ou ils étaient encore ouverts sur le cou-de-pied et retenus par une petite barette (**86.** 16); le contrefort dépassait souvent le talon du pied (**86.** 25). Les cavaliers et les voyageurs se servaient de bottes à l'écuyère qui montaient jusque vers la rotule (**85.** 3. 5), souvent plus haut; mais, dans ce cas, on les rabattait de façon à laisser le genou à découvert (**87.** 3). Parmi les couvre-chefs, le capuchon à pèlerine se maintenait toujours (**85.** 22. 23). Les gens posés portaient de simples calottes rondes plissées dans le haut et unies dans le bas (**85.** 4. 5); ces calottes avaient un bord qui pouvait se baisser ou se relever, étant fendues des deux côtés (**85.** 24). Tantôt on les rabattait sur la figure en guise de visière, tantôt on les relevait derrière et on les roulait en dehors, tantôt on relevait le devant et le derrière que l'on courbait en dedans, de sorte que, vu de profil, ce bord avait l'air de deux croissants (**86.** 24). On portait aussi des calottes en forme de mortier avec ou sans bord, relevés ou tombants (**86.** 18); il y avait aussi des calottes avec des bourrelets en guise de bords d'où sortait un morceau d'étoffe plissée tombant en draperie (**85.** 6. 7). La chevelure se portait simplement et d'une longueur modérée, taillée droit sur le front. Mais la jeunesse vaniteuse se frisait au fer et laissait tomber ses ondulations dans la nuque (**86.** 20 à 22); ou elle se faisait des boucles qui entouraient toute la tête et même les joues; souvent ces boucles étaient retenues par un cercle ou une couronne de fleurs. Le menton était rasé; on voyait quelquefois de courts favoris, mais l'impériale était plus rare. Les gants devenaient de plus en plus à la mode.

Le costume féminin gardait en général, jusqu'au milieu du xve siècle, les formes du siècle passé. La robe de dessous (**85.** 10) était en rapport avec celle de dessus qui était collante jusqu'aux hanches (**85.** 12. 19), ou seulement autour de la poitrine; en bas elle devenait plus ample, et sa queue balayait la terre (**85.** 9. 12). Les robes collant au haut du corps étaient décolletées et se portaient sans ceinture; les autres avaient une ceinture immédiatement sous la poitrine et une échancrure autour du cou avec un col rabattu, carré, d'une couleur différente, généralement blanc (**85.** 8. 9). Les manches étaient toujours longues, collantes de partout ou s'ouvrant en entonnoir vers la main; quelquefois ces manches étaient fendues à partir de la saignée et tellement longues qu'elles traînaient à terre (**85.** 12); les bords en étaient souvent garnis de fourrure ou de dents. Vers le milieu du siècle, les manches traînantes furent remplacées par des manches commodes qui tombaient jusqu'aux doigts et qui s'y rabattaient de façon à former revers (**87.** 10). A cette époque nous voyons apparaître les étoffes raides en brocart d'or ou d'argent. Ces brocarts, formant de gros et lourds plis, rendaient nécessaires certaines modifications dans la coupe des habits. La traîne disparut (**87.** 16); le dos avait deux morceaux (fig. **39.** 5. ligne pointillée) et la coupe en était cintrée pour prendre la forme du dos; enfin on se servait de tous les moyens possibles pour donner la forme du corps. Pour atteindre ce but, on ajouta des pointes (fig. **39.** 4) aux côtés à partir des hanches. Le

decolleté était triangulaire. Cette robe était souvent ouverte dans toute sa longueur par devant, de façon à pouvoir se mettre comme un habit d'homme ; elle était lacée sur la poitrine, les manches étaient assez collantes et s'élargissaient un peu au poignet, d'où elles tombaient sur les mains. Il y avait un deuxième modèle de cette robe de brocart (87. 15) ; la jupe s'élargissait uniformément du haut en bas au moyen de pointes inserrées, le devant était joint au dos par une couture sur l'épaule, et la robe restait ouverte des deux côtés; point de manches, ou des manches se mettant à part et se fixant à l'épaule au moyen de boutons, entre lesquels se formaient des bouffants ; la manche elle-même était ainsi fendue, boutonnée et munie de bouffants dans sa longueur. Les jeunes filles portaient une courte robe de dessus, collant au haut du corps et munie de manches pendantes. Les ouvrières suivaient l'ancienne mode et portaient leurs robes collantes en haut et retroussées. Depuis le milieu du siècle, il devenait de mode de séparer le corsage de la jupe (85. 11. 16. 87. 9. 17) et de fixer celle-ci en plis à la taille. Le corsage était baleiné avec du fer-blanc et collait au corps; la longueur en était variée. Le corsage court était ouvert en triangle sur la poitrine; cette ouverture, descendant jusqu'en bas (85. 16. 87. 9. 17. 18), était remplie par une guimpe. Le corsage long descendait plus bas par devant que par derrière (87. 14), il était peu décolleté en pointe.

Les manteaux rectangulaires ou demi-circulaires étaient assez grands pour couvrir tout le corps ; ils se fermaient sur la poitrine, mais, dans la basse Italie, ils se passaient encore sous l'aisselle et se croisaient sur l'épaule opposée et *vice versa* (87. 24. fig. 40. 1), à l'instar de l'antique toge romaine.

Les couvre-chefs du XIVe siècle restaient en usage, mais le nombre s'en trouvait augmenté : il y avait des calottes rondes et basses avec bord relevé par devant et tombant en bavolet par derrière (87. 11) ; de petites calottes couvrant l'occiput, formant diadème sur le haut de la tête et descendant sur les tempes en forme d'S (87. 14) ; des filets ou de longs sacs en treillis d'or et d'argent; des bourrelets en forme de turbans (85. 11) ; des hautes calottes avec bourrelets montant en forme de fer à cheval (85. 8) ; des bonnets blancs avec serre-tête couvrant le haut du front et tombant en ailes sur les tempes (86. 3. 87. 10); des bonnets à oreilles de singe (85. 15) ; des fichus de tête à rayures bigarrées tombant en longues pointes des deux côtés de la tête (85. 13) ou entourant la tête comme un turban et laissant tomber ses deux bouts dans le dos. Les Vénitiennes portaient un fichu de tête blanc à raies noires et jaunes, qu'elles fixaient sous la ceinture et qu'elles faisaient passer par dessus la tête, ce qui leur donnait des airs de nonnes. Le « hénnin » franco-bourguignon, avec ses immenses montures de voiles en forme d'ailes, reparut aussi au milieu du siècle. Mais, vers la fin de cette époque, tous ces couvre-chefs bizarres firent place aux simples bonnets, bérets et voiles. Les jeunes filles portaient la chevelure flottante (85. 19. 87. 22) ou bien en deux nattes à la Marguerite de *Faust* (87. 19) ; assez souvent une natte entourait le reste des cheveux flottants comme une couronne. Les femmes d'un âge mûr se faisaient des nattes qui leur couvraient les oreilles (Comp. 89. 11). Les Napolitaines faisaient passer leurs cheveux frisés sur les tempes et le long du cou ; elles se faisaient une grosse natte qu'elles entouraient de rubans entrecroisés (fig. 40. 1). Les Vénitiennes relevaient leurs cheveux sans les nattes et les nouaient de la même façon que l'on noue aujourd'hui la queue des chevaux ; autour des tempes et le long des joues des petites mèches frisées laissées en liberté. La chaussure se portait un peu plus pointue qu'auparavant. Pour sortir, les Vénitiennes fixaient sous leurs semelles des espèces de patins de bois couverts de velours de couleur (Comp. 89. 16 à 18). Ces patins, appelés aussi « pieds de vache », se trouvent déjà à Venise en 1490. Comme il était difficile de marcher ainsi sur des échasses, chaque dame était accompagnée d'une servante sur laquelle elle pouvait s'appuyer.

Au XVe siècle, comme nous l'avons vu plus haut, le costume français avait subi l'influence espagnole ; il en était de même pour le costume italien du XVIe siècle après la conquête de l'Italie par les Espagnols, en 1526. Le costume masculin ne subit presque aucun changement jusque vers l'an 1430 ; seuls les ornements dentelés disparurent, les crevés et les bouffants furent ramenés à des proportions raisonnables. Le pantalon gardait son ancienne forme ; c'était toujours le maillot à jambes réunies en haut et couvrant le bas-ventre (88. 13. 89. 20), ou bien les bas qui dépassaient le genou et qui étaient complétés en pantalons par des hauts-de-chausse retenus au-dessous du genou par des rubans (89. 9. 12. 90. 14). Le haut-de-chausse était plus étroit vers le genou qu'aux hanches, fréquemment fendu dans sa longueur (88. 11) ou bien muni de nombreux petits crevés plats en rangs transversaux (89. 9) qui laissaient voir une doublure blanche et quelquefois de couleur. Dans la deuxième moitié du siècle, cette culotte se portait aussi un peu rembourrée aux hanches et munie d'un côté de petits boutons vers le genou (89. 9. 12) ; en haut elle était fermée par des boutons. Les négociants portaient le haut-de-chausse beaucoup plus ample et assez long pour pouvoir bouffer par dessus le ruban qui le retenait au-dessous du genou (89. 8). Dans le nord et dans le sud de l'Italie, nous rencontrons la culotte espagnole (90. 9. 18, voir plus bas). La courte tunique à pans avait un pan en forme de jupe avec plis réguliers (88. 11) ; au-dessus de ce pan l'habit collait au corps et était échancré au cou en carré ou était montant ; souvent il était entr'ouvert du cou jusqu'à la taille (88. 13) ; dans ce dernier cas il avait une ceinture. Sous le corsage se mettait une guimpe finement plissée et munie d'une fraise qui entourait le cou. Les manches étaient amples dans le haut et formaient un ou deux bouffants; elles étaient munies aussi de crevés ; à l'avant-bras elles étaient plus étroites et même collantes. Quand cette tunique à pans avait des demi-manches ou seulement des fentes pour les bras et les manches pendantes, les bras se trouvaient couverts par des manches d'une tunique de dessous. Dans la deuxième moitié du siècle, le pan rajouté n'était plus plissé (89. 8. 20. 90. 1), la tunique était ouverte dans toute la longueur ; elle se boutonnait et se portait avec une ceinture de velours ; elle couvrait le cou, de sorte que la fraise se trouvait ainsi remontée sous le menton ; les manches étaient simples, légèrement collantes avec de petites manchettes tuyautées. A Milan, à Venise et à Naples, on trouve aussi la tunique espagnole ouatée (89. 9. 12, 90. 14. voir le chapitre sur le costume espagnol) ; on aimait alors à en mettre deux de couleurs différentes (90. 9) ; celle de dessous était alors plus longue que celle de dessus, qui n'avait pas de manches et était munie de crevés plats sur la poitrine. Vers la fin du siècle, le rembourrage fut exagéré, et nous rencontrons alors cette bosse de polichinelle ; les manches aussi étaient ouatées.

Le long habit qui s'appelait « Simarre » n'était plus guère employé que dans la haute Italie comme vêtement de dessus (88. 8. 89. 7) avec ceinture (89. 19) ou fermé au cou par une agrafe ; il avait un petit col droit. Ce vêtement n'était plus en usage que parmi les juges et les médecins de la Lombardie, ainsi que parmi la noblesse de Venise (89. 1) ; comme insigne de leur rang et de leur état, ils portaient sur une des épaules une longbandeletteue appelée « étole » (88. 8. 16. 17). Comme vêtement de maison, on portait à Venise le long habit fermé avec pèlerine (89. 10), ou un ample habit sans manches avec revers par devant et col rabattu, muni de fentes pour passer les bras.

Le pardessus appelé « Tabarot » tendait à disparaître, mais le simple manteau rotonde restait en usage. Tantôt traînant à terre, tantôt plus court, ce manteau fut muni, vers le milieu du siècle, de revers par devant et d'un col rabattu. Les gentilshommes vénitiens portaient le capuchon très long avec le col fendu en deux pointes munies de glands (86. 20). Il existait encore le manteau demi-long avec fentes pour passer les bras, revers et col; ce manteau fut ensuite muni de longues manches droites. Le manteau qui se portait jeté sur les deux épaules était taillé à Milan et à Naples d'après le modèle espagnol.

Les anciens couvre-chefs disparurent presque tous au commencement du nouveau siècle ; les casquettes seules restèrent en usage, les plates aussi bien que celles en forme de fez; les deux espèces se trouvaient avec ou sans bords ou bavolets. Le gros bourrelet de tête continuait à être employé, mais il fut réduit à des proportions raisonnables (88. 11) ; ce couvre-chef était fait de fer-blanc recouvert d'étoffe de soie bigarrée. Un béret plissé avec un bord tombant très étroit avait suivi la mode espagnole ; il était haut comme un chapeau (89. 12) ou bien plat comme une casquette (89. 3) ; dans ce dernier cas, il n'avait point de bords. Les négociants portaient un béret à bord peu élevé (89. 8), ils l'entouraient d'un voile tordu, les bords étaient légèrement baissés tout autour. La chaussure était large et arrondie par devant, les souliers fermés à contreforts bas (89. 9. 20) restaient en usage. D'après la mode espagnole, les souliers étaient ornés sur le cou-de-pied d'un nœud ou d'une rosette en ruban (89. 8. 90. 7) ; les talons devenaient plus fréquents, ainsi que les fraises et les manchettes tuyautées, mais on n'en exagérait pas la taille. On se servit communément d'un mouchoir de poche.

Pendant la première moitié du XVIe siècle, le costume féminin devint plus simple. La longue queue disparut ainsi que le corsage d'une longueur démesurée. On préférait un petit corsage très court et coupé droit par le bas (88. 9. 10. 12. 18. 21) avec une jupe plissée qui se mettait à part et qui ne touchait que tout juste à terre; cette jupe se fermait devant ou de côté (88. 15) ; le décolleté était d'épaule à épaule soit carré soit rond ; la poitrine restait à découvert ; on se servait cependant de guimpes plissées par le bas et sur les côtés et munies d'une fraise. Les manches descendaient jusqu'aux poignets que l'on couvrait à volonté d'une manchette tuyautée ; les manches étaient collantes ou bouffantes dans le haut et sur l'épaule seulement ; on ouatait les épaulettes des manches, mais il n'y avait pas de plis ; dans le haut de la manche ouatée on pratiquait deux bouffants comme dans l'habit masculin. Souvent la partie bouffante seule de la manche appartenait à l'habit de dessus, tandis que la partie collante faisait partie du vêtement de dessous. A côté des simples manches collantes il y en avait encore de plus longues et de plus amples ; celles-ci étaient coupées dans la longueur en étroites bandelettes, et attachées de distance en distance autour du bras, de façon à former des bouffants et des crevés (88. 18). Les manches amples étaient fendues devant et derrière ; la fente était fermée de distance en distance de façon à montrer une doublure blanche (88. 9) ; souvent on les laissait tomber tout droit. Les anciens pardessus étaient maintenus aussi : le long manteau jeté sur les épaules avec ou sans col ou capuchon, et le pardessus avec fente pour passer les bras. A Milan, à Rome et à Naples, le manteau espagnol était très à la mode (voir plus bas) ; seules les jeunes Vénitiennes avaient adopté une robe de dessus en soie blanche fendue des deux côtés et qui se mettait en guise de tablier (88. 9). De tous les couvre-chefs de la période écoulée ce bourrelet décrit plus haut s'était maintenu en usage à côté des petites calottes et des filets ; les femmes le portèrent (88. 10. 18) à Venise jusqu'à la fin du XVIe siècle, ainsi qu'une calotte en fer-blanc recouverte de soie multicolore qui se portait sur l'occiput et qui, de profil, ressemblait à un croissant (88. 12). Le chapeau de paille devint de mode aussi. Mais aucun ornement de tête ne fut autant en vogue que le voile de crêpe blanc ou noir (88. 15. 19). Les femmes portaient des nattes en nid d'oiseau sur l'occiput ou sur les deux oreilles, ou bien des bandeaux plats ondulés ou crêpés ; elles ornaient leur chevelure de toutes espèces de paillettes, de cordelières perlées, de cercles ou de nœuds de rubans. La chaussure restait modérément pointue.

Le costume féminin de la deuxième moitié du XVIe siècle suivait moins servilement la mode espagnole que le costume masculin ; les femmes évitaient surtout les habits collants. La robe de dessous fut à peine transformée ; elle était fendue à partir de la taille jusqu'en bas et fermée par des boutons ou des rubans; les courtisanes de Venise la portaient aussi de cette façon (89. 17). Le corsage autrefois coupé droit par le bas commença, vers l'an 1570, à s'allonger en rond ou en pointe ; il se fermait par un lacet dans le dos ou devant par des agrafes ou des boutons. A Venise nous rencontrons un corsage décolleté qui se mettait sur un corsage de dessous ou avec une guimpe étroite (fig. 39. 11) ; ce corsage se laçait par devant. Le corsage qui se laçait par derrière se portait par-dessus une espèce de corset en fer-blanc mince (fig. 39. 8) ; le devant de ce corset se composait de petites bandes minces, il était pointu en bas et muni de deux goussets pour les seins ; les deux côtés tournaient sur des charnières et se laçaient dans le dos ; ils étaient perforés de petits trous pour les rendre un peu plus souples. Le lacet de ce bizarre corset se trouvait dans la doublure qui était en velours. Vers la fin du siècle, il devint de mode de rembourrer le devant du corsage ; on arrivait ainsi à la fameuse bosse de Polichinelle. A Naples, à Milan, à Gênes, à Bergame et à Bologne, le corsage se portait montant jusqu'au cou et muni d'une fraise qui montait jusque sous le menton. La jupe était toujours jointe au corsage en nombreux plis ; elle était ouverte ou fermée par devant et touchait à terre tout autour (89. 13) ; souvent elle avait une queue (88. 20). A Bologne et à Brescia, la robe de dessus se portait plus courte que celle de dessous ; à Pise elle touchait à peine jusqu'aux genoux ; à Ravenne et à Padoue (90. 13), elle se portait touchant terre par derrière, tandis que par devant elle ne descendait que jusqu'aux genoux. Les manches étaient assez collantes et munies d'épaulettes en bourrelet ou en fraise (88. 20. 89. 13. 16. 90. 13). Les courtisanes vénitiennes portaient des culottes à haut-de-chausse bouffant comme les hommes sous leurs robes entr'ouvertes par devant (89. 16).

Le pardessus avait deux formes. La première était sans taille, s'élargissant à partir des épaules, avec des revers dans toute sa longueur par devant et avec un col rabattu (89. 17) ; elle avait de longues manches étroites qui se boutonnaient au poignet et qui avaient des épaulettes à crevés, ainsi que de longues manches pendantes. Ce vêtement était retenu à la ceinture par une écharpe de soie ; les revers et le col étaient en fourrure, en soie, ou en autres étoffes précieuses. La deuxième forme était d'une coupe plus courte et à taille. Elle était ouverte dans toute la longueur par devant (90. 3. 5) ; elle avait souvent un corsage à part, qui, d'après la mode, se terminait en une longue pointe par devant (90. 8. à 12). A Florence et à Brescia, elle était munie simplement de deux fentes pour passer les mains ; à Padoue, ces fentes servaient simplement d'ornement, car elles étaient garnies de petits nœuds de ruban (90. 8). Ce dernier modèle n'avait que des manches pendantes de différentes longueurs et de différents modèles (90. 5. 12) ; les épaules étaient ornées d'une fraise ou d'un bourrelet à crevés. La simarre qui n'avait pas un corsage à part, se boutonnait dans toute la lon-

gueur par devant, la simarre munie d'un corsage se boutonnait au corsage. Il y avait encore d'autres modèles qui n'avaient qu'une importance locale. A Naples la simarre sans corsage descendait jusqu'aux genoux (**90.** 15), le dos était rajouté en plis à un empiècement uni; on finit par en faire une courte veste (**90.** 17); les manches prirent une forme particulière de sac, à la coutume espagnole (**90.** 16. 17).

La grande mode était de porter des manteaux circulaires, demi-circulaires ou rectangulaires de toutes espèces d'étoffes noires ou blanches. A Rome et à Ancône, le manteau circulaire était en forme de cloche, couvrant tout le corps, du cou jusqu'aux pieds. A Brescia, à Vérone et à Bergame, les femmes jetaient un petit manteau demi-circulaire sur les deux épaules et l'agrafaient en bas par devant (**90.** 3). A Gênes, il se portait jeté sur l'épaule gauche et agrafé sur l'épaule droite (**90.** 2). Dans la Lombardie, le manteau se portait, comme à Venise, couvrant la tête (**90.** 6). A Sienne et dans toute la Toscane, les femmes mettaient le manteau sur le haut de la tête, le fixaient sur le front, le laissaient tomber jusqu'à terre par devant et en jetaient le bout par dessus un bras; ou elles le fixaient sur les épaules par des épaulettes en bourrelets, de façon à le faire tomber en grandes manches traînantes sur les bras (**90.** 11). Le voile aussi avait des coupes et des tailles très variées. Les manières de le mettre étaient fort nombreuses : tantôt on le jetait par dessus la tête, tantôt on le fixait à l'occiput avec des épingles. Les femmes de la Lombardie, et surtout celles de Gênes, en relevaient les pointes, les ramenaient sur le devant de la robe, et les fixaient à la pointe du corsage (**90.** 8); à Parme, les femmes s'en faisaient un manteau à pèlerine, dont elles joignaient les deux bouts en bas (**90.** 4). La ceinture était un ornement très en vogue, elles enserraient étroitement la taille, et les bouts en tombaient par devant. Il était de mode de fixer à cette ceinture un flacon à essence, un petit nécessaire de toilette et une peau d'écureuil ou de castor pour attraper les puces (**90.** 10). En hiver, elles y fixaient un manchon. Presque dans toute l'Italie, les femmes portaient la chevelure de façon à laisser le front et les tempes libres; quelquefois, elles l'ondulaient et la crêpaient. Les Romaines la ramassaient en un chignon par derrière, qu'elles couvraient d'un petit fichu et auquel elles attachaient le voile; dans la Romagne, les femmes formaient sur l'occiput un cône assez élevé en petites nattes, sur la pointe duquel elles fixaient un filet dont le bout tombait sur la nuque. Dans la haute Italie, les nattes en forme de nids d'oiseaux sur l'occiput étaient la grande mode (**90.** 4. 5. 8. 10. 13). Souvent les deux oreilles étaient couvertes de deux nids de cette espèce; dans ce cas, le reste de la chevelure se relevait sur l'occiput. De Venise partit une coiffure en forme de cornes (**89.** 14. 18); elle se répandit bien vite dans l'Italie entière; les cheveux étaient arrangés sur le devant de la tête, de façon à ce que, vue de face, cette coiffure ressemblait à un croissant de lune. Par derrière, les cheveux formaient souvent un large nœud. A Venise, il y avait sur tous les toits une cabine de bois carrée, où les dames se tenaient pendant la chaleur, revêtues seulement d'une longue chemise. Elles se lavaient les cheveux avec des eaux corrosives au moyen d'une petite éponge fixée à un manche (fig. **40.** 3); ensuite elles laissaient sécher les cheveux et répétaient ces ablutions pendant de longs mois, jusqu'à ce que leurs cheveux eussent pris une teinte dorée.

Fig. 40.

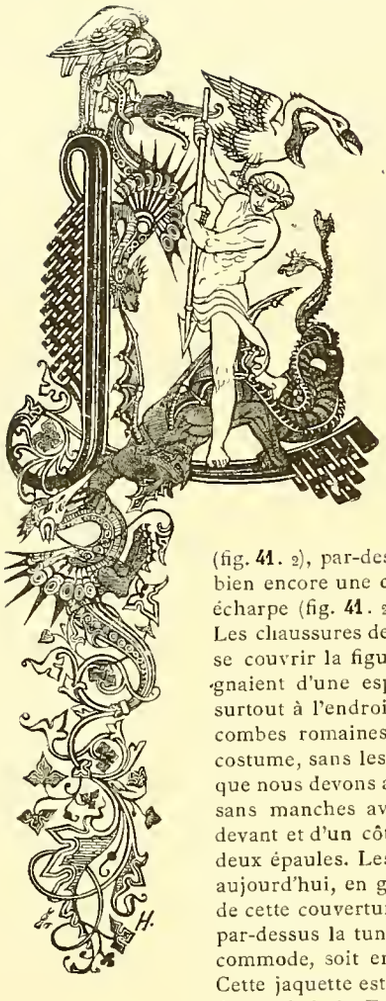
Vers la fin du siècle, il était de mode dans toute l'Italie de porter les cheveux collés sur une forme en fil de fer pour surélever la coiffure le plus possible (**90.** 14). Les couvre-chefs tendaient à devenir moins nombreux; dans l'Italie du sud, ainsi qu'en Sardaigne et surtout à Turin, on se protégeait contre le soleil au moyen de chapeaux de paille à larges bords; à Turin, on se couvrait la figure d'un morceau de crêpe noir, que l'on fixait par-dessus les yeux et le front. A Sienne, les jeunes femmes portaient de petits chapeaux couverts de velours dont les bords étaient légèrement courbés sur les oreilles. Le béret espagnol devenait de mode; c'était une calotte plissée autour de la tête, en étoffe tendue sur une forme en fil de fer. La chaussure se portait arrondie, montant jusqu'au cou-de-pied, ou bien décolletée et offrant la forme d'une pantoufle sans contreforts; les souliers à hauts patins continuaient aussi à être portés (**89.** 16 à 18. **90.** 19. fig. **39.** 5. 7. 9. 10); on se servait encore pour la pluie de sandales à semelles épaisses (**90.** 1. 2). Les bas et les gants devenaient d'un usage plus fréquent. Les femmes se servaient d'éventails en plumes d'autruches (**88.** 18. 20) ou faits d'un morceau de parchemin et fixés à un manche comme un petit drapeau (**89.** 13. 18. **90.** 17). Vers la fin du siècle, on se servit d'éventails pliants (**90.** 15).

Les paysans de la Calabre (**90.** 21) portaient de longs pantalons étroits en étoffe grossière, une tunique noire avec ceinture à manches commodes, un long manteau noir fermé au cou par un seul bouton, des souliers fermés et un bonnet à pointe noire avec un petit bord rouge relevé. Les paysans vénitiens (**89.** 14) portaient des hauts-de-chausse enfermés dans de longues guêtres de cuir, un habit descendant à mi-cuisse, brun ou gris; cet habit se fermait sur le devant par de petits rubans et était retenu aux hanches par une ceinture; cela s'ajoutait à un manteau de la même longueur et de la même couleur que l'habit, avec un petit col droit ou bien avec une pèlerine qui se mettait à part. La tête était couverte d'un chapeau de paille grossier et les pieds de souliers. Les paysannes vénitiennes (**89.** 15) se revêtaient d'une robe de dessous bleu ciel, d'une robe de dessus grossière et d'un corsage à manches garnies de boutons d'argent et lacé par dessus la chemise, de façon à ce que celle-ci restât visible; elles se couvraient la tête d'un fichu blanc qui entourait le cou et était surmonté d'un grand chapeau de paille. Sur la robe, elles mettaient un petit tablier; elles avaient des souliers retenus au cou-de-pied par des courroies. Les femmes de la basse Italie, surtout celles de Gaëte (**90.** 20), avaient déjà un costume qui, dans ses parties essentielles, s'est maintenu jusqu'à nos jours; elles portaient une jupe sans corsage, sur laquelle elles posaient un morceau de drap rouge ou violet, plus long derrière que devant; souvent elles portaient un tablier blanc (**90.** 19). La poitrine était entourée d'une guimpe blanche décolletée et, par-dessus, venait un corsage flottant à basques dentelées et à longues manches, également en étoffe rouge ou violette et entr'ouvert par devant. La tête était couverte d'un fichu plié en carré tombant dans la nuque. Aux îles d'Ischia, de Procida et de Capri, les femmes portaient une robe en forme de chemise, avec un grand trou pour passer la tête, sans aucune fente sur la poitrine (**90.** 19),

à longues et amples manches; par-dessus, elles passaient un morceau d'étoffe de soie de couleur, et par devant elles mettaient un long tablier de toile blanche, qu'elles retroussaient par le haut. A l'instar des Napolitaines, elles se coiffaient d'un morceau de toile blanche plié en carré. Le costume des doges de Venise avait peu changé : il se composait d'une longue robe de dessous en velours cramoisi, à amples manches, qui se fermait par devant dans toute la longueur; d'un manteau traînant de même étoffe ou de brocart d'or; d'une pèlerine d'hermine et d'une calotte pointue et raide qui était également de velours cramoisi ou de brocart d'or; cette calotte était entourée d'un cercle d'or, garni à son bord supérieur de douze perles. Sous ce couvre-chef, les doges portaient une petite calotte blanche et collante à oreillettes et à bavolet. Les deux calottes que nous venons de décrire faisaient partie aussi du costume guerrier des doges (**84.** 17); mais alors elles étaient en métal et formaient un casque; la tunique de ce costume guerrier était ornée dans le dos de l'écusson de l'État de Venise, le lion ailé. Le général en chef mettait par-dessus la longue robe de dessous (**89.** 3) un long et ample manteau en étoffe d'or, boutonné sur l'épaule droite; la tête était couverte d'un béret plat plus large en haut qu'en bas. Les princes italiens se servaient d'un costume d'apparat presque semblable à celui des doges; l'habit et le manteau ne descendaient cependant que jusqu'aux genoux et la calotte pointue était remplacée par une calotte ronde entourée d'un diadème et surmontée de deux arceaux croisés. Les recteurs de l'Université de Padoue portaient un costume cramoisi et brodé d'or; par-dessus, ils mettaient un long manteau de brocart d'or entr'ouvert par devant, avec de longues manches très amples et un capuchon garni de fourrure; la tête était couverte d'une calotte basse, dont les quatre coins se terminaient en corne; ce couvre-chef avait de courtes oreillettes et un petit bavolet (fig. **40.** 2).

III

Les Espagnols et les Portugais



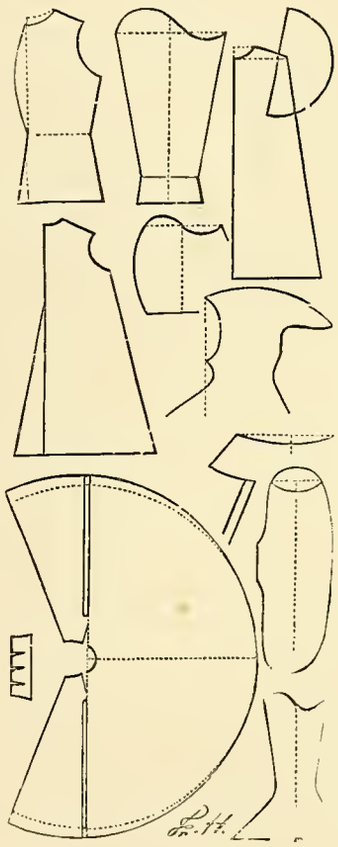
L'ESPRIT mauresque exerça une grande influence sur les populations chrétiennes de l'Espagne méridionale, influence d'ailleurs paisible dans les mœurs et dans le costume. Des représentations plastiques du XVIe siècle nous montrent les restes du costume mauresque tel qu'il se portait lors de la domination des Maures dans la province de Grenade. Sur les frontières du nord, qui n'ont appartenu au Califat que pendant une très courte période, le costume romain était en usage au début du moyen âge, tel qu'il s'était développé sous les Visigoths ; les classes dirigeantes surtout affectionnaient ce genre romain ; d'après les sculptures de cette époque, les hommes du XIe siècle portaient un habit, genre tunique, qui descendait jusqu'à la rotule, qui avait de longues manches étroites et des bordures et qui se mettait avec une ceinture (fig. **41**. 1) ; des pantalons collants, entourés dans le bas de lanières ou de courroies croisées ; un manteau bordé agrafé sur l'épaule droite, et enfin de hauts souliers collants. La chevelure et la barbe étaient taillées court. Ces sculptures nous montrent également dans le costume féminin le caractère romain de la décadence ; les femmes se revêtaient alors d'une longue tunique à manches étroites (fig. **41**. 2), par-dessus laquelle elles mettaient une deuxième tunique avec des manches plus amples ou bien encore une courte veste (comp. **91**. 1. 3), à moins que cet habillement ne représente une large écharpe (fig. **41**. 2). Ce costume était augmenté d'un manteau bordé agrafé à la naissance du cou. Les chaussures des femmes étaient les mêmes que celles des hommes. Les femmes aimaient aussi à se couvrir la figure d'un voile brodé ou plissé et la tête d'un bonnet que les princesses accompagnaient d'une espèce de diadème. Les ornements consistaient en disques collés sur les tuniques, surtout à l'endroit des genoux, tels que nous les rencontrons dans les peintures murales des catacombes romaines (fig. **41**. 1). Des représentations plastiques du XIIe siècle nous montrent le même costume, sans les courroies croisées dans le bas des jambes; elles nous montrent encore d'autres objets que nous devons attribuer aussi au XIe siècle. Les hommes portaient sur l'habit de dessous un long habit sans manches avec une écharpe et une courroie en guise de ceinture ; cet habit était fendu par devant et d'un côté à partir de la ceinture jusqu'en bas (fig. **41**. 6). Le manteau se portait jeté sur les deux épaules. Les paysans de l'Aragon, de la Catalogne, de l'Andalousie et de Valence portent encore aujourd'hui, en guise de manteaux, les couvertures de laine à rayures bigarrées et à franges ; la coupe de cette couverture ressemble à celle du manteau dont nous venons de parler. Les femmes portaient par-dessus la tunique ornée de disques la jaquette citée plus haut (**91**. 1. 3). Elle était d'une ampleur commode, soit en forme de blouse avec ceinture, soit cintrée à la taille sans ceinture (fig. **41**. 4. 7). Cette jaquette est conforme à celle que nous voyons aux statues de femmes dans quelques cathédrales du nord de la France ; elles sont ornées de broderies qui leur donnent l'apparence de cottes de mailles ; mais les représentations plastiques espagnoles n'ont pas cette longue cordelière servant de ceinture et munie de nœuds aux bouts tombants. Il est probable que le court vêtement noir et brodé des Espagnols modernes, appelé « basquine », est né de cette jaquette ; le nom qu'on lui a donné le prouverait : les anciens habitants de l'Espagne s'appelaient Basques. Les cheveux se portaient avec une raie, ou complètement cachés sous le couvre-chef. Le couvre-chef le plus usité était un fichu de tête brodé qui entourait tout le crâne et le front et dont le bout tombait de côté sur une épaule (fig. **41**. 3) ; il y avait encore un bonnet formant mentonnière, par-dessus lequel se mettait une calotte plate inclinée par devant ou de côté, à l'instar des calottes russes (fig. **41**. 4. 5).

Au XIIIe siècle, la domination mauresque succomba sous les armes chrétiennes ; cependant les sculptures du temps nous montrent que les chrétiens, tout en combattant les Arabes et leur religion, ne dédaignaient pas leur costume. Les longs vêtements en vogue à cette époque dans toute l'Europe occidentale, sont venus dans le pays à la suite des relations orientales. Les croisés les avaient rapportés de l'Orient byzantin, les Arabes de l'Occident espagnol. Les hommes portaient généralement deux longs habits l'un par-dessus l'autre. L'habit de dessous était à plat sur le haut du corps

(**91**. 2. 6), allait en s'élargissant à partir de la poitrine et descendait jusqu'à mi-mollet ; les manches étaient longues et étroites ; souvent elles se boutonnaient au poignet ainsi qu'à la petite fente sur la poitrine. Vers le milieu du XIIIe siècle apparaissent les manches pendantes, dont le dos était plus long que le devant ((**91**. 31. 32). Le vêtement de dessus, d'origine byzantine, était de la même longueur que le vêtement de dessous, mais il n'avait pas de manches (**91**. 8) ; l'ornement de prédilection était une bordure de fourrures ou de galons autour des emmanchures, autour du cou et le long de la fente sur la poitrine. Les deux vêtements se portaient avec ou sans ceinture. Il faut ajouter un manteau retenu autour de la poitrine par deux cordelières (**91**. 8). Le vêtement de voyage était long et avait d'amples manches courtes ou des pèlerines (**91**. 28. 30 à 32) ; ces manches, de coupe demi-circulaire, descendaient vers la saignée (fig. **42**. 3) ; le bord droit était cousu à l'emmanchure ; elles laissaient toujours passer les manches pendantes du vêtement de dessous. Le vêtement de dessus était ouvert dans toute sa longueur par devant et se boutonnait jusqu'au genou ; souvent il n'avait qu'une fente sur la poitrine avec boutons ; il était muni d'un capuchon avec un petit col fermant tout autour ou se boutonnant sur la poitrine (fig. **42**. 6). Sous le capuchon se trouvait un col de manteau de coupe circulaire à la mode mauresque ; ce col était assez long pour couvrir les bras, mais il restait ouvert par devant (**91**. 29. 31). Les jambes étaient couvertes du maillot ; les souliers étaient montants, fermés et légèrement pointus. La chevelure se portait demi-longue, rejetée en arrière ; le menton souvent rasé. Le couvre-chef était une casquette cylindrique à calotte plate avec de petites oreillettes et un petit bavolet. Les femmes portaient presque la même tunique à manche et à longue ceinture qu'au XIIe siècle, la jaquette plus ou moins cintrée (**91**. 1. 3) et un manteau retenu par des cordelières sur la poitrine. Entre la tunique et le manteau, elles mettaient un vêtement sans manches et sans ceinture (**91**. 7). Ce vêtement continuait à être porté sans modifications essentielles jusqu'au commencement du XIVe siècle, où il adopta la coupe du surcot français (**91**. 38). Les jeunes filles portaient la chevelure flottante ; les femmes mariées la relevaient sur la nuque. Le couvre-chef ressemblait à celui des grandes dames vénitiennes (**91**. 1. 3, comp. **89**. 6) ; il y en avait aussi à hautes calottes cylindriques un peu plus écrasés en haut qu'en bas, garnis au bord de perles d'or, et couverts de soie blanche à dessins d'or (**91**. 7) ; les deux espèces de chapeaux étaient tenus en place par une jugulaire. Les chevaliers portaient des habits de dessus un peu plus courts, descendant aux genoux avec manches tombant jusqu'aux coudes ; ils les serraient à la taille par une ceinture de cuir (**91**. 12) ou par une large écharpe.

Fig. 41.

Fig. 42.



Au XIVe siècle, la mode française rejeta peu à peu le costume oriental. Les hommes, il est vrai, gardaient l'ancien maillot, mais ils portaient la tunique collant au corps (**91**. 27. 29. fig. **42**. 1. 2) et ne descendant que jusqu'à la rotule avec les manches tombant jusqu'aux coudes ; ces tuniques se boutonnaient dans toute la longueur par devant et les manches dans le dos jusqu'aux coudes. On rencontre aussi des tuniques dont les deux côtés étaient en drap de couleurs différentes, la ceinture, le col du capuchon dentelé et la pointe exagérée au point de ressembler à un bourrelet (**91**. 27). Les manches pendantes continuaient à se porter jusqu'à la fin du siècle. Mais à côté de ce costume étriqué, les longs et amples vêtements restaient en usage sans modification (**91**. 28. 30 à 32), ainsi que le vêtement sans manches qui dura jusqu'au siècle suivant (**92**. 7) et le petit manteau circulaire mauresque ouvert par devant et fermé sur le haut de la poitrine par quelques boutons (**91**. 29). Vers la fin du siècle, on voit d'amples manches en forme de sac (fig. **42**. 10), appartenant à la tunique ajustée ; munie de ces manches, cette tunique servait de tunique d'arme (**91**. 41). Le glaive se portait suspendu à un large baudrier allant de l'épaule droite à la hanche gauche ; c'est ainsi que le glaive se portait au commencement du XVIIe siècle ; les Espagnols se servaient quelquefois du ceinturon, mais bien rarement (**91**. 27. 35). La tunique d'arme des Espagnols se distinguait de celle des autres nations par l'ampleur de ses manches (**91**. 35. fig. **42**. 4. 5). Le costume féminin resta le même jusque vers le milieu du XIVe siècle. Il se composait d'une tunique de dessous à manches étroites, d'une robe de dessus à amples manches, les deux avec ou sans ceinture à amples plis (**91**. 33) ; d'un vêtement de dessus sans manches et d'un petit manteau (**91**. 7). Vers le milieu du siècle, on faisait les robes de dessous et de dessus collantes et sans plis jusqu'aux hanches de façon à pouvoir se passer de ceinture (**91**. 38 à 40), et on leur donnait une échancrure

de cou assez grande et une petite traîne. La robe de dessous se portait complètement fermee ou ouverte par devant, soit à la taille seulement, soit dans toute la longueur (**91.** 39. 40); elle avait des manches étroites qui se boutonnaient dans le dos du coude au poignet ou se laçaient par-dessus une manche blanche qui restait visible. La robe de dessus était d'une coupe semblable, mais elle avait des manches plus amples qui ne descendaient que jusqu'à la saignée, mais qui avaient une courte pointe dépassant le coude (**91.** 38. fig. **42.** 11). Les ouvertures latérales étaient si grandes que le haut du vêtement semblait taillé en pèlerine (**91.** 38. fig. **42.** 9); le dos était plus large que le devant, qui était orné au milieu d'une bordure avec des boutons. Le manteau était d'une coupe demi-circulaire, ou avec traîne, et fermé au milieu de la poitrine (**91.** 40), ou un peu plus court et agrafé sur l'épaule droite (**91.** 39). Vers la fin du XIVe siècle, les robes de dessous et de dessus ne se faisaient collantes que dans le haut du corps; elles allaient en s'élargissant à partir de la taille. La robe de dessus avait de longues manches d'une ampleur uniforme ou s'élargissant en forme d'entonnoir vers le bas, souvent tellement amples qu'elles touchaient à terre; les manches de cette coupe étaient aussi dentelées à leur bord inférieur. Les manches de dessous se portaient un peu plus larges au poignet. La mode de la ceinture reparut alors, et les robes se portaient montantes et munies d'une fente sur la poitrine dont les bords formaient revers; souvent il y avait une légère échancrure sur la poitrine, recouverte d'une fine guimpe. Le long manteau demi-circulaire était du même modèle que celui des hommes; il avait des fentes pour passer les bras et des épaulettes en coupe demi-circulaire, mais ces dernières n'étaient fixées qu'au dos (**91.** 34). Il y avait encore un autre manteau un peu plus court, descendant jusqu'au-dessous du genou et muni d'un haut col droit (**91.** 42. fig. **42.** 7); il se mettait de façon à couvrir les deux épaules et avait des fentes pour passer les bras (**92.** 6. 8. fig. **42.** 8). Les jeunes filles portaient les cheveux flottants retenus par un cercle, un bourrelet bigarré ou par une couronne de fleurs (**91.** 38 à 40). Les femmes mariées enfermaient leurs cheveux dans un grand filet; elles avaient la tête couverte d'un fichu fixé par un anneau. Les concubines des prêtres étaient obligées de porter une raie rouge sur ce bonnet. A cette époque, nous rencontrons cet ornement de tête français en forme de croissant; c'était un cercle avec deux plaques droites, arrondies, bombées et recouvertes de soie brodée (**91.** 34). Le bord de ces plaques était garni de bourrelets, et l'entre-deux rempli d'étoffe (comp. **75.** 6). Les souliers étaient modérément pointus et, selon le rang, ornés de broderies ou d'or.

L'influence française devint si grande au XVe siècle que le costume des Espagnols suivit la mode des Français dans toutes ses transformations. Les tuniques et manteaux nationaux n'étaient plus employés que comme vêtements de cérémonie et d'apparat. Le manteau était de coupe demi-circulaire ou rectangulaire; le manteau rectangulaire, ramassé en plis autour du cou (**92.** 8), avait un col droit, couvrait les deux épaules, et était muni par devant d'une longue cordelière. Pour se protéger contre les intempéries du climat, on avait un manteau se jetant sur les épaules avec un des bouts sur l'épaule opposée (**92.** 9). Dans la deuxième moitié du XVe siècle, les relations politiques de l'Espagne avec Naples furent cause que la mode italienne modifia et bientôt remplaça complètement la mode française. Selon le goût italien, on adopta le maillot avec haut-de-chausse descendant jusqu'à la rotule et muni de nombreux crevés; une tunique collante munie de crevés, ou un habit à boutons et les manteaux avec fentes pour les bras ou avec manches (comp. **86.** 1. 8. 14. 15. **87.** 1. 7. **93.** 1); ces manteaux se portaient dans toute l'Italie en étoffe très bigarrée. Le vêtement en usage général (**92.** 7) était ample à plis et à grandes fentes pour les bras; il était porté aussi par la chevalerie (**92.** 20). Nous rencontrons encore un court manteau d'ampleur variée (comp. **93.** 9. 16) en soie de couleur ou en velours avec col droit ou rabattu et orné de bordure ou de cordelières d'or. Il est probable que cette partie de costume s'est développée du court manteau que nous voyons dans les représentations plastiques du XIVe siècle (**91.** 29. 31). Le bandeau en forme de turban (**92.** 2) doit être considéré aussi comme un couvre-chef national; cependant la calotte genre béret avec un petit bord ou sans bord, ainsi que les hauts chapeaux à bords, étaient également en usage général.

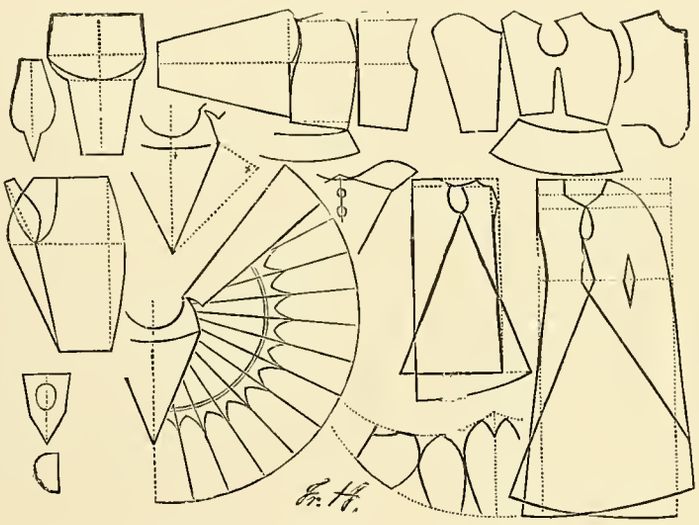
Le costume féminin du XVe siècle sacrifia également à la mode française, mais moins complètement que le costume masculin. Pendant une vingtaine d'années on laissa aux robes leurs formes antiques (**92.** 1. 6. 8); ensuite on ouvrit la robe de dessus dans toute sa longueur devant, et on garnit les bords de fourrure; à la taille cette robe était retenue par une ceinture (**92.** 11. 12). La poitrine et le cou étaient soigneusement cachés par une fine guimpe.

Le grand décolleté triangulaire, l'étroit col rabattu tombant jusqu'à la ceinture et la guimpe pour remplir l'ouverture exagérée du corsage n'étaient point employés aussi fréquemment qu'en France; moins souvent encore le Surcot avec corsage en hermine (voir plus haut). Vers la fin du siècle, la jupe s'ajoutait sans aucune ouverture et avec des plis à un court corsage sans plis (**92.** 13. 14); les manches étaient munies de nombreux crevés et bouffants au moyen de petits boutons d'or; seul le manteau à longues fentes latérales et à haut col droit et raide (**92.** 6. 8) conserva au costume féminin son cachet espagnol; mais il ne resta en usage que jusqu'au milieu du siècle; alors on ferma les fentes latérales, on ne lui laissa que des fentes pour les bras, on enleva aussi le col et on allongea la robe jusqu'en dessous du genou et quelquefois même jusqu'à terre (**92.** 14. 22). De ce manteau s'est développé la « Mantille » qui est encore de nos jours le vêtement de prédilection des Espagnoles. Vers la fin du siècle, les robes raides en brocart de provenance italienne s'introduisirent en Espagne; elles avaient une coupe en forme de cloche sans corsage et sans plis (**93.** 2. comp. **87.** 15); elles étaient fendues sur les côtés ou munies seulement de trous pour passer les bras. Nous rencontrons aussi les longues et amples robes en étoffes fines, minces et souples (**92.** 15. comp. **87.** 16); ces deux robes étaient dépourvues du grand décolleté triangulaire tant en vogue en Italie. La chevelure se portait avec une raie et avec des bandeaux encadrant la figure. Sur l'occiput on la tressait en une grosse natte que l'on recouvrait d'étoffe blanche entourée de rubans multicolores qui s'entrecroisaient (**92.** 18) à la mode des Napolitaines (comp. fig. **40.** 1). Souvent les femmes renfermaient leurs cheveux, nattés ou non, dans un grand sac ou dans un filet à longue pointe qui touchait presque le sol (**92.** 13). Le filet à cheveux en vogue encore aujourd'hui en Catalogne paraît s'être développé du long filet que nous venons de décrire. Les couvre-chefs bizarres des pays voisins ne se répandirent pas en Espagne; on conservait le petit fichu touchant les épaules et pouvant, à l'occasion, cacher le cou (**92.** 11. 12. 15). Pendant longtemps les souliers se portèrent avec longues pointes; plus tard ces pointes diminuèrent de longueur. Les sabots avec patins en bois, d'un pouce de haut, sous le talon et la plante du pied à la mode franco-bourguignonne, furent remplacés par d'épaisses semelles de cuir qui, à la fin du siècle, eurent jusque près de 10 centimètres d'épaisseur (**92.** 11). Le costume royal, sauf la couronne et le sceptre, ne se distinguait que par sa richesse du costume des autres Espagnols de distinction. Une peinture datant du XIIIe siècle nous montre le roi Alphonse XII de Castille et de Léon (**91.** 8. 16) revêtu d'un maillot écarlate, d'une tunique violette fermée et descendant à mi-mollet, et d'un

manteau de pourpre, couvrant les deux épaules. Une sculpture du XIVe siècle nous montre le roi Henri II de Castille (**91.** 37) avec une longue tunique de dessous munie de manches boutonnées dans le dos, avec une tunique de dessus fermée descendant jusqu'aux pieds et avec un long manteau fermé par trois boutons sur l'épaule droite; le roi porte des gants dont le poignet est orné d'un petit gland. D'après un tableau du XVe siècle, le roi Jean II d'Aragon (mort 1479, **92.** 16) portait un long habit de brocart d'or avec d'étroites manches, et un vêtement de dessus en pourpre avec de très amples manches; ce vêtement était ouvert par devant à partir du milieu jusqu'en bas, complètement doublé d'hermine et muni à son bord inférieur d'une large bande de la même fourrure ; il avait aussi une large pèlerine d'hermine. Les mains étaient recouvertes de gants à revers violets. Dans un autre tableau qui représente Ferdinand le Catholique (1490, **92.** 17), le roi porte une longue robe de dessus en brocart d'or, fendue sur les côtés à partir des hanches jusqu'en bas et dont le dessus des amples manches est également fendu. La fente de la robe de brocart est bordée en blanc et laisse apparaître une robe de dessous rouge; sur les épaules est jeté un manteau rouge-violet. La famille royale est habillée d'après la mode de l'époque (**92.** 18. 21). Deux sculptures tumulaires représentent le roi Jean de Castille (mort 1454, **92.** 23) et la reine Isabelle de Portugal (morte 1496); cette dernière porte la mantille nationale (**92.** 22).

Le costume masculin de la première moitié du XVIe siècle ne s'est modifié que légèrement pendant les premières décades du nouveau siècle. On portait le maillot avec les hauts-de-chausse à crevés, une tunique à crevés ou un habit boutonné, des pardessus, des bérets bas ou hauts avec ou sans bords et des souliers bas et collants. Les jambes du pantalon étaient retenues à la taille par une ceinture et les hauts-de-chausse agrafés, soit au haut du maillot, soit à la tunique. Date de cette époque l'usage de fendre les hauts-de-chausse en étroites bandelettes (fig. **43.** 1. 2) avec pointe rajoutée et transversales, de façon à donner de l'ampleur au haut-de-chausse, qui devint excessivement bouffant; on le rembourrait pour empêcher l'étoffe de s'affaisser (**93.** 8. 15). Les variations que subit la tunique ne furent point bien marquantes; on l'aimait collante, sans plis et ouverte par devant; le pan était souvent à part et la taille descendait jusque sur les hanches (fig. **43** 4. 5. 13), elle était montante et le cou était entouré d'un petit col droit (**93.** 1). Les manches (fig. **43.** 3) étaient disposées comme les hauts-de-chausse (**93.** 1). La tunique était boutonnée par devant ou agrafée seulement au cou; autour de la taille, le ceinturon de l'épée cachait la couture par laquelle le pan était rajouté à la taille. La mode des crevés s'étendit sur la tunique, mais ils étaient à plat, petits et nombreux (**93.** 8. 15); les manches étaient ou supprimées ou pendantes. Les emmanchures étaient ornées d'épaulettes en bourrelet et les bras couverts par les manches d'une courte tunique de dessous, elles étaient généralement collantes. Sous Charles V, la tunique et le pantalon étaient blancs ou de couleurs claires; plus tard, on adopta des tons plus sombres; mais on préférait les tons unis à la bigarrure. Les cous étaient entourés de fraises, les poignets de manchettes tuyautées. Le pardessus descendait à la rotule; il avait des revers, un col rabattu et des manches-épaulettes plus ou moins longues (**93.** 1), souvent aussi des fentes pour passer les bras. Les manches-épaulettes étaient très amples et en rapport avec le haut bouffant des manches de dessous. Les grandes manches étaient aussi longues que l'habit et avaient plusieurs fentes par devant pour laisser passer le bras. Le pardessus était en drap sombre, en velours ou en soie; les revers et le col étaient en étoffe d'une autre couleur, généralement en fourrure.

Fig. 43.



Le vêtement véritablement national était le manteau. Plus l'homme était noble, plus court était son manteau. Le manteau des paysans descendait jusqu'aux chevilles; celui des bourgeois jusqu'aux cuisses; celui des gentilshommes et des courtisans jusqu'aux hanches et même moins bas encore. Malgré ces différences de taille, le manteau conservait la même coupe, c'est-à-dire les trois quarts d'un cercle (fig. **43.** 16), et un tour de cou de la même coupe, excepté dans le manteau du paysan. Au début, ce manteau était uni, plus tard on lui donna un col droit ou un col rabattu assez large. Le col se terminait en revers par devant (**93.** 13. fig. **43.** 13). Vers le milieu du siècle, on y ajouta un capuchon assez ample pour pouvoir le passer par dessus la tête. Le capuchon était pointu ou arrondi; il se composait de deux côtés égaux, joints au milieu par une couture. Il existait aussi un capuchon d'un seul morceau, dont le patron est représenté (fig. **43.** 12). Le manteau était en étoffe sombre, en velours, en soie ou en drap et doublé presque toujours d'une étoffe de la même couleur. On le bordait aussi de deux ou trois galons d'étoffe ou d'or ou de broderie; on l'ornait aussi d'étroits galons dans sa longueur; ces galons longitudinaux étaient entrelacés de petits galons en zigzag (fig. **43.** 16). Le capuchon était orné, au milieu du dos, de glands ou de boutons (**93.** 13. fig. **43.** 17). Le manteau se jetait sur les deux épaules et se trouvait retenu en haut de la poitrine par un bouton ou un brandebourg. Les modèles un peu plus grands de ce genre de manteau se mettaient d'une façon pittoresque, les deux bouts jetés sur les épaules (**93.** 11. 16). Le manteau se trouvait

souvent transformé en un pardessus, qui avait alors des fentes pour passer les bras et quelquefois même des manches tellement amples qu'elles pouvaient s'enfiler par-dessus les manches bouffantes de la tunique ; mais au poignet elles étaient collantes (**93.** 15).

Le couvre-chef à la mode au commencement du XVIe siècle était un béret plat ; ce béret devint un chapeau vers l'an 1540. Le béret et le chapeau, quoique bien différents en hauteur, étaient semblables quant à la façon dont ils étaient faits; ils se composaient invariablement d'un morceau d'étoffe rond, plus ou moins grand, arrangé en plis autour de la tête. Si l'on voulait ce bord sans plis, on le rajoutait à part, mais les bords de tous les chapeaux et bérets étaient fort exigus. L'ornement du béret consistait en une cordelière d'or sur le bord, en un bijou sur le côté et une petite plume. Au début le béret était large et plat comme une assiette (**93.** 1); plus tard cette largeur décroissait et la calotte s'élevait sur une forme en fil de fer (**93.** 8. 12 à 16), et le béret finit par devenir chapeau. Le chapeau, en usage général à partir de l'an 1540, avait une calotte ronde (**93.** 11) ou cylindrique (**93.** 9) à fond plat, les bords étaient étroits. Les souliers avaient perdu leurs pointes exagérées, ils étaient arrondis (**93.** 9) et larges, puis redevinrent pointus ; ils étaient collants, avaient un contrefort bas et étaient évasés autour des chevilles avec de petits crevés plats sur le devant (**93.** 10 à 14). Les cheveux se portaient très courts, la barbe courte et en pointe. Les Espagnols de qualité portaient des gants, une épée attachée à un ceinturon, souvent aussi un poignard suspendu par des cordelières bigarrées au côté droit du ceinturon.

Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, les hommes portaient encore le maillot de tricot. Vers 1550, on commença à le séparer en deux aux genoux, de façon à former culotte et bas. Il devint de mode de ne couvrir que le bas des jambes avec des bas et de laisser descendre la doublure du haut-de-chausse rembourré jusqu'aux genoux où on l'attachait aux bas par des rubans (**93.** 8). Les hauts-de-chausse étaient de plus en plus rembourrés (**93.** 8 à 13. 15) ; la doublure était adaptée sans plis au haut-de-chausse. Les gens de qualité portaient des pantalons de ce modèle jusque dans le siècle suivant. Les bourgeois et les soldats avaient un autre genre de pantalon ample en haut, un peu plus étroit dans le bas et descendant jusqu'au-dessous du genou ; ce pantalon s'attachait au-dessus de la rotule autour des bas au moyen d'une coulisse de façon à y former un petit bouffant (**93.** 14) ; cette culotte ressemblait à deux sacs ; lorsque l'étoffe était en grande largeur, on pouvait couper chaque jambe de façon à n'avoir qu'une couture en dehors. On ouatait le pantalon de façon à bien marquer ses proportions croissantes dans le haut ; il se mettait par-dessus un caleçon qui à son bord extérieur ressemblait à l'ample culotte de dessus, mais à son bord intérieur à l'étroite culotte en usage autrefois. La braguette ouatée en forme de coquillage continuait à se porter. On voyait en même temps des guêtres en cuir souple montant jusqu'à mi-mollet et boutonnées de côté au-dessus des chevilles de façon à serrer la jambe (**93.** 9). A partir de l'an 1560, la tunique commençait à être coupée sur un patron différent ; le corsage était beaucoup plus long par-devant que par-derrière, et on le ouatait de façon à produire une bosse de polichinelle (**93.** 12). Vers la fin du siècle, on exagérait le rembourrage à un tel degré que l'on aurait pris sa partie inférieure pour un capuchon pendant sur l'abdomen (comp. fig. **32.** 3. 4). Comme cette tunique était ouverte par-devant, elle se faisait en deux morceaux composés, chacun, de trois parties : une partie formant le haut, la deuxième le bas et la troisième la crête de la bosse; cette crête était marquée par une bordure.

La tunique demi-longue à basques ou pans se portait unie sans bouffants ni crevés (**93.** 9. 11); la poitrine était rembourrée de ouate. La ruche devenait plus haute et plus large, ce qui faisait porter les cols de tuniques de plus en plus courts. Comme le manteau à manches était aussi de mode, les tuniques et les manteaux se ressemblaient beaucoup (**93.** 15). Le manteau sans manches resta sans modification. Le béret se trouvait remplacé par le chapeau à calotte raide et à bord étroit (**93.** 9. 11). Les souliers et les bottes ne subissaient guère de changements. Les immenses ruches ou collerettes forçaient les gens à porter les cheveux courts ainsi que la barbe que l'on taillait en petite pointe. La moustache avait les pointes relevées. Tout Espagnol, même de basse condition, portait au côté sa longue et étroite lame de Tolède, maintenue dans une position presque horizontale par la main appuyée sur la garde.

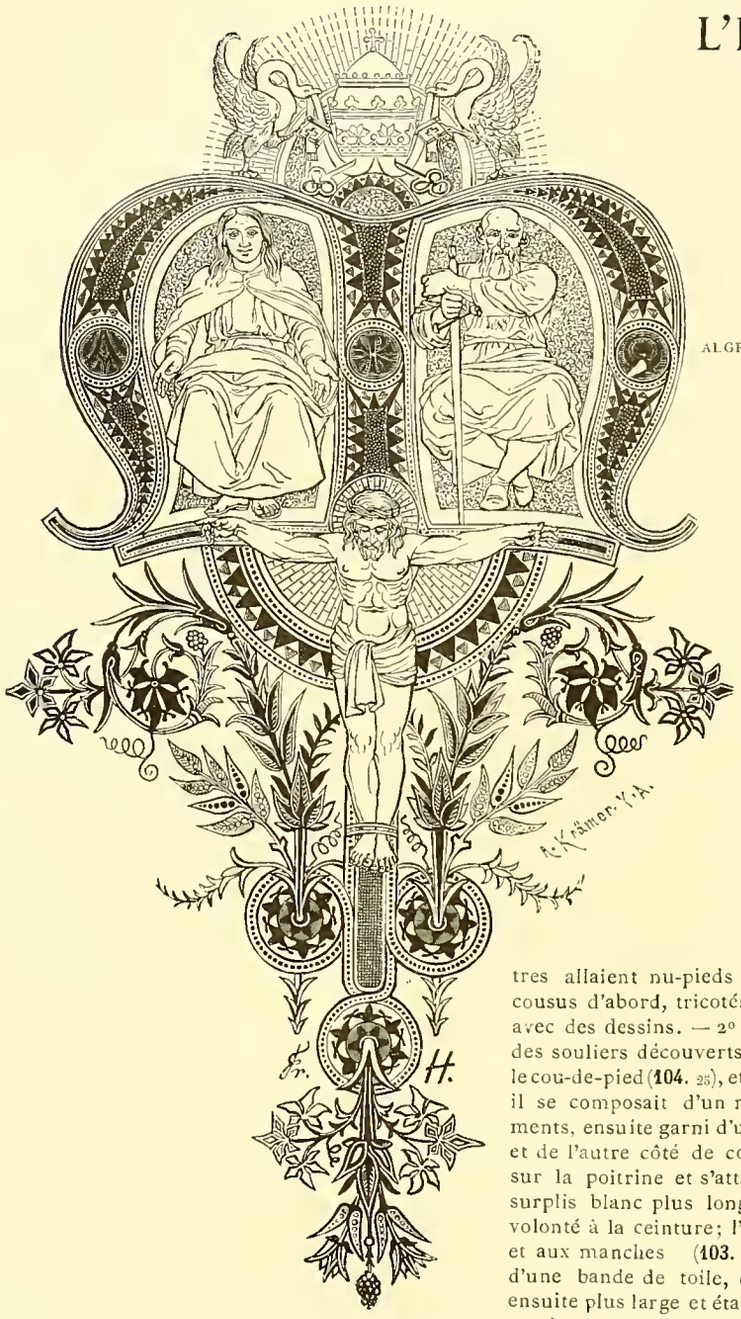
Costume des femmes dans la première moitié du XVIe siècle. — La mode de séparer la jupe du corsage s'affirmait de plus en plus; on faisait cependant les deux parties de la même étoffe; les manches étaient souvent en étoffe différente. D'abord le corsage se portait à taille courte (**93.** 5. 6); il se laçait dans le dos, et le décolleté en était rempli par une guimpe à petits plis qui se terminait autour du cou en une étroite ruche. Ce corsage était ouaté de façon à dissimuler la forme des seins. La jupe était jointe au corsage par de nombreux plis et se portait sur d'épais jupons de dessous. Les manches du vêtement de dessous étaient longues, étroites, garnies par-devant d'une ruche, quelquefois aussi taillées de façon à pouvoir se lacer sur les bouffants d'une ample manche de dessous. Les manches de la robe de dessus étaient amples et se fixaient dans les emmanchures soit tout unies, soit en plis. La taille était entourée d'une ceinture ou d'une écharpe dont un bout tombait presque sur les pieds, tandis que l'autre bout s'agrafait à la taille. Après l'an 1525, on porta les jupes tendues, presque sans aucun pli, sur une sorte de crinoline (**93.** 7. 17 à 20). La robe de dessus était forcément ouverte à partir de la ceinture à cause de cette crinoline (**93.** 17. **94.** 1. 21. Fig. **43.** 18). Le corsage commençait à prendre sa longue pointe, le col devenait haut et droit de façon à remonter la collerette autour du menton. Ce corsage montant s'agrafait de côté. Il y avait encore un autre vêtement de dessus, d'un seul morceau du cou jusqu'aux pieds et fendu dans toute sa longueur par-devant (**93.** 19. 20. comp. **90.** 5. 12). Il était collant dans le haut du corps et pouvait se fermer à volonté ; souvent ce vêtement était sans manches; souvent aussi il avait de longues manches pendantes ou des demi-manches collant sur le haut du bras. Ces manches étaient toujours très larges à la couture de l'épaule et rembourrées (**93.** 19). Elles se coupaient en forme de demi-lune avec des crans aux deux bords (Fig. **43.** 19); les coutures et les ourlets étaient bordés. La ceinture, de plus en plus étroite, devenait une simple cordelière qui parfois était remplacée par une chaîne. Au bout de cette ceinture s'attachait un flacon à essence, un éventail ou un miroir entouré de plumes. Le manteau était rectangulaire ou rond comme celui des hommes, mais plus long de façon à envelopper la figure et le corps entier, en laissant une traîne (**94.** 1. 5. 9. 21). Ce manteau était de couleur sombre, celui des duègnes était blanc. Il y avait un manteau plus court en étoffe plus fine tenant à la fois du manteau et du voile; il se fixait sur la tête ou sur le couvre-chef, de façon à toucher sur le dos et les épaules. Les cheveux qui se portaient autrefois en liberté se nattaient depuis la mode des collerettes et se collaient sur les tempes (**93.** 3), ou se mettaient dans un filet. Ce filet disparaissait bientôt à cause de la fraise. La chevelure se fixait avec de longues épingles sur le haut de la tête ; on l'entourait de diadèmes et de cordelières perlées. Une autre coiffure en vogue consistait à se faire une raie au milieu de la tête et des bandeaux plats sur le haut et bouffants sur les oreilles (**93.** 7). Les bérets et les petits chapeaux ornés de cordelières d'or

et de plumes se fixaient sur les cheveux au moyen d'épingles (93. 18). La chaussure ressemblait à celle des hommes. Pour sortir, on mettait des espèces de galoches à épaisses semelles (94. 1. 7).

Les changements que subissait le costume féminin dans la deuxième moitié du XVIe siècle n'étaient pas essentiels. Le corsage était boutonné par-devant (93. 21), le col droit se portait ouvert devant et évasé du haut. Les épaules étaient rembourrées et l'emmanchure garnie d'une bande d'étoffe dentelée. Les manches pendantes étaient aussi longues que le bras et en forme de petits canots (93. 17. 20); elles se rétrécissaient subitement au poignet; le derrière de la manche avait une seconde couture; souvent il était coupé en bandelettes de façon à fournir un grillage (93. 21). La jupe de dessus, fendue à partir de la taille, était plus courte par-devant que la jupe de dessous, mais se terminait par une traîne (93. 20). L'espèce de crinoline ne se portait plus en forme de cloche, mais plus proéminente derrière que devant. Le deuxième vêtement de dessus, ouvert dans toute sa longueur par-devant, avait un léger revers formé par le rabat de la doublure sur le dessus (93. 20). Dans le devant de cette robe, on pratiquait des pinces à la taille (Fig. 43. 20) de façon à la faire coller au corps. Quand les deux vêtements de dessus se portaient ensemble, celui de dessous n'avait point de manches pendantes; les bras étaient couverts par les étroites manches légèrement ouatées de la robe de dessous (93. 20). Les ruches des collerettes et des manchettes avaient tendance à grandir. La chaussure, la coiffure et les couvre-chefs n'avaient subi presque aucun changement. Le costume national montrait un mélange des modes antiques et modernes et subissait de nombreuses variations. A Grenade l'élément arabe était prédominant. Les jeunes filles (94. 12) y portaient des culottes entourées de bandelettes au bas des jambes. Le haut du corps n'était couvert que d'un petit manteau ouvert avec fentes pour passer les bras; la tête était couverte d'un fichu et d'une calotte ronde entourée d'un bourrelet ou d'un cercle de bois ou de cuivre; c'était le costume d'intérieur. Pour sortir elles mettaient un manteau en forme de cloche fermé tout autour (94. 14). Les pieds étaient couverts de demi-bottes fendues autour des genoux et munies de fortes sandales de bois. A Grenade les femmes de qualité (94. 13) se mettaient à la mode; elles portaient le court manteau plissé et attaché aux épaules et aux bras par deux cordons. Le costume masculin n'avait rien de mauresque; il se composait de pantalons, de sandales, d'une courte tunique à manches, d'un manteau encore plus court, et d'un chapeau à calotte basse, dont le bord était relevé par-derrière et se tenait droit par-devant. Les habitants de la Galicie (94. 17) portaient d'amples pantalons droits, ouverts en bas, des tuniques à manches et de longs manteaux. Les habitants de Navarre (94. 18) s'habillaient de la même manière; mais ils portaient la culotte à la mode, bouffante et descendant jusqu'aux genoux, le bas des jambes étant couvert de bas. Les Biscayennes (94. 6) portaient un fichu de tête en forme de casque à mèche en étoffe légère qui se fixait sur un autre fichu au moyen d'un serre-tête; ce fichu de dessous couvrait le cou et les épaules. Le couvre-chef des femmes de Tolède (94. 2) ressemblait à un turban aplati et était en feutre blanc. Le costume de deuil des femmes se composait d'une robe noire, d'une mantille noire tombant jusqu'aux genoux et d'un voile blanc tombant dans le dos. Le tout était couvert d'un long manteau noir; un grand chapeau noir se fixait au moyen de brides.

Le satrape du roi (93. 16) portait comme vêtement d'apparat une grande robe violette avec amples manches en forme d'ailes, se fermant par-devant au moyen de boutons et tresses, et une pèlerine noire ou brune.

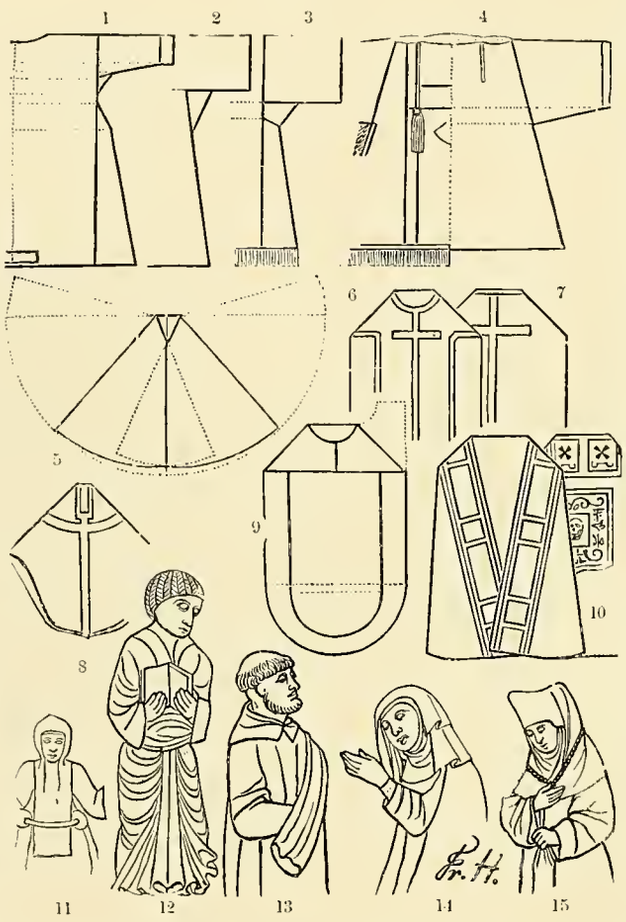
L'Église Catholique Romaine



ALGRÉ l'austérité des mœurs qui se manifesta lors de l'avènement du Christianisme, le costume ne subit pas de notables changements. Les prêtres et les laïques s'habillaient de la même façon, c'est-à-dire à la mode romaine (**102.** 1 à 7). Ce n'est qu'à l'époque où les prêtres commencèrent à se considérer comme des fonctionnaires publics qu'ils adoptèrent certains objets de costume indiquant leurs rangs. Le plus ancien signe distinctif des évêques fut une bande d'étoffe posée en double sur les deux épaules (**102.** 3. **103.** 7). Les consuls du temps de Constantin la portaient déjà (**103.** 1 à 3). Il est difficile d'en retracer l'origine: on doit peut-être la considérer comme la bordure de la toge qui, à cette époque, se jetait sur les épaules à peu près de la même manière (**103.** 4. 5). Tandis que les laïques suivaient les modes naissantes, les prêtres maintenaient l'ancien costume et le garnissaient à volonté. Lors de la séparation de l'Église en Église Orientale et Occidentale pendant le VIIe siècle, nous voyons apparaître aussi un signe distinctif entre les costumes officiels des prêtres. Le costume d'apparat des évêques de l'Église Catholique Romaine de nos jours comprend les vêtements de tous les grades du clergé: — 1° Les bas; jusqu'au Xe siècle, les prêtres allaient nu-pieds dans des sandales; ensuite ils portaient des bas, cousus d'abord, tricotés plus tard; ceux des évêques étaient rouges, souvent avec des dessins. — 2° Des souliers; c'étaient d'abord des sandales, ensuite des souliers découverts qui avaient des pattes découpées se rattachant sur le cou-de-pied (**104.** 25), et enfin des souliers montants.— 3° Un fichu (**105.** 1 à 3); il se composait d'un morceau d'étoffe rectangulaire, d'abord sans ornements, ensuite garni d'une bordure carrée et muni d'un côté de petits anneaux; et de l'autre côté de cordelières; ce fichu se plaçait sur la tête, se croisait sur la poitrine et s'attachait autour du corps. — 4° L'aube (Fig. **44.** 1); un surplis blanc plus long que la personne qui le portait et qui se relevait à volonté à la ceinture; l'aube était souvent ornée d'une bordure dans le bas et aux manches (**103.** 35. 37 à 41). — 5° La ceinture se composait, d'abord d'une bande de toile, ensuite d'une cordelière en filigrane, elle devenait ensuite plus large et était ornée de broderies multicolores et de franges; de nos jours c'est une cordelière nattée avec glands aux bouts. — 6° L'étole et le manipule. L'étole était tout d'abord un vêtement de dessus en forme de chemise avec deux bandes d'étoffe cousues dessus, par-devant et par-derrière, d'après la mode romaine (**102.** 4. 6 à 9); ensuite ces bandes se portaient séparément passées sur les deux épaules, croisées sur la poitrine et passées sous la ceinture (**103.** 37. 38). Le manipule était tout d'abord simplement un mouchoir; il devenait ensuite plus étroit et ne consistait plus qu'en un brassard attaché à l'avant-bras gauche. L'étole et le manipule étaient assortis comme étoffe et comme dessin et avaient tous deux de la frange et de petites clochettes. — 7° La dalmatique et la tunique (Fig. **44.** 2. 3) étaient deux vêtements de dessus en

forme de chemise qui se portaient par-dessus l'aube. La tunique, plus longue et plus étroite que la dalmatique, se mettait sous cette dernière de façon à laisser voir les bouts de l'étole. La tunique était rouge, la dalmatique blanche; elles avaient deux bandes parallèles passant par-dessus les épaules et tombant droites devant et derrière. Au début, ces bandes étaient violettes, plus tard en or. Sur le haut de la poitrine se trouvait une bande transversale qui joignait les deux de devant. La coupe, la couleur et l'ornement de la tunique comme de la dalmatique subissaient de grands changements. Souvent le vêtement plus long seulement gardait les bandes ainsi qu'une bordure rectangulaire au bord inférieur de devant. Quelquefois on pratiquait de chaque côté des fentes plus ou moins arrondies, ornées de franges ou de clochettes. — 8° La chasuble, le vêtement d'officiant pour la messe, s'est développée de la « pœnula » romaine; elle était souvent munie d'un capuchon; comme elle embarrassait souvent les bras, il devint de mode, au xe siècle, de la relever des deux côtés par des coulisses à glands. La coupe de cette chasuble était demi-circulaire (Fig. **44.** 5), les côtés en étaient rabattus. Elle était ornée devant et derrière de larges bordures en forme d'Y, et cette garniture se transformait ensuite en crucifix. Pour donner plus de liberté aux bras, on pratiquait, au xive siècle, des ouvertures (**103.** 36) qui peu à peu s'agrandissaient au point que la chasuble se composait de deux morceaux joints seulement sur les épaules (Fig. **44.** 8). A partir du xvie siècle, le devant de la chasuble était plus petit (**104.** 30. 32. Fig. **44.** 6. 7. 9). La garniture était en forme de T. — 9° Les gants étaient d'abord en étoffe et cousus, plus tard tricotés et toujours à la mode profane. Au début ils étaient pourpres, plus tard assortis à la couleur du reste du costume et enfin blancs, mais jamais noirs. — 10° La mitre, couvre-chef épiscopal, était principalement un fichu serré autour de la tête par une bande ou un cercle (**102.** 10); plus tard ce fichu était remplacé par une calotte de formes variées, mais dans lesquelles se retrouvait toujours l'ancien cercle ou bande du fichu primitif (**102.** 21. 22. **103.** 39). Peu à peu nous voyons apparaître la mitre se composant de deux morceaux pointus joints par une calotte en étoffe et un cercle de tête comme elle se porte encore de nos jours (**103.** 31 à 33). Ce dernier modèle, bas d'abord, acquit, dans le courant du xve siècle, la hauteur qu'elle a de nos jours (**103.** 40). — 11° Le pallium est un ornement que le pape envoie aux évêques comme marque de distinction. A vrai dire, il n'y a que les archevêques qui y aient droit. Les figures **103.** 26. 36 nous représentent des palliums de la première période du moyen âge ornés de croix rouges sombres et de bordures dorées. De nos jours le pallium est tissé de laine blanche et orné de croix noires; il se fixe par trois épingles d'or sur la poitrine, sur le dos et sur l'épaule droite. — 12° Le rational n'est plus en usage maintenant. Il se composait d'un devant et d'un dos avec des épaulettes rondes (**104.** 10) ou bien d'une espèce de bande entourant les épaules avec épaulettes frangées et des bandes en forme de T renversé dans le dos et sur la poitrine (**103.** 25). Un empereur byzantin du ixe siècle (**103.** 12) est représenté portant un ornement du même genre; et un reliquaire du xiiie siècle montre une figure portant un rational déplié sur les disques duquel sont représentés les sept dons du Saint-Esprit (**103.** 26).

Fig. 44.



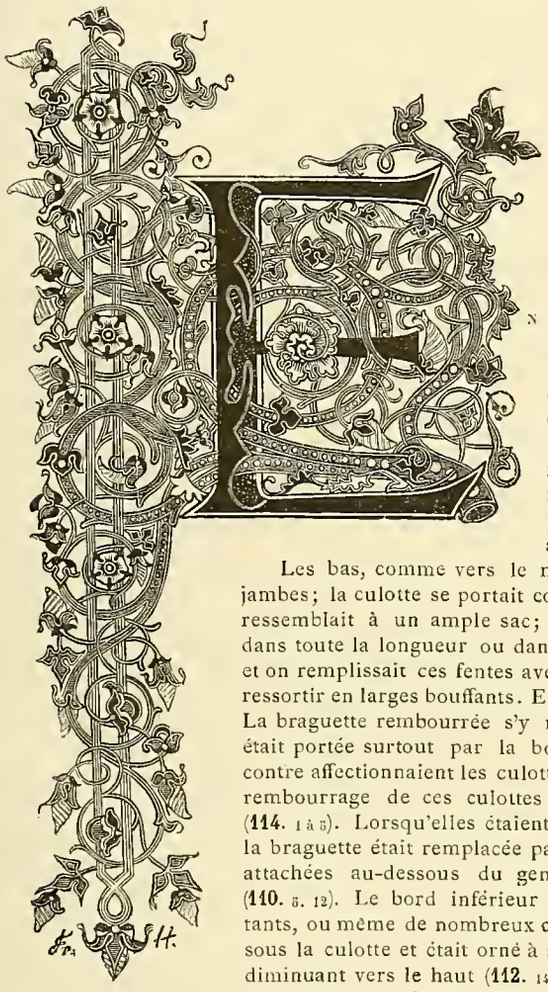
A ces douze parties de costume s'ajoutaient, dès la première époque du moyen âge, la bague (**105.** 6) et la houlette ou crosse et, à partir du xive siècle, une croix se portant sur la poitrine à laquelle le pape seul a droit. La houlette ou crosse était au début un bâton de longueur moyenne avec un bouton rond ou une béquille en forme de T. A partir du xe siècle il devenait plus long et se terminait dans le haut en spirale (**105.** 9. 14). Sous cette spirale s'attachait, au xive siècle, un petit mouchoir qui servait probablement à essuyer la figure. Le pape (**104.** 29) porte le même costume sacerdotal que les évêques; mais au lieu de la crosse, il a une croix à trois traverses et, à la place de la mitre, une haute tiare blanche entourée de trois petites couronnes et surmontée d'une croix d'or. Ce couvre-chef était encore uni et comme tressé en osier aux xiie et xiiie siècles. Le seul ornement qu'il avait consistait en une bordure au front ou au milieu de la calotte (**103.** 17. 20 à 22. **104.** 6. 7). Boniface VIII (1294 à 1303) est le premier pape, dit-on, qui ait transformé la bande autour du front en couronne et qui ait superposé une deuxième couronne. Son successeur Urbain V y a ajouté la troisième couronne (**104.** 8. 9). Aux xiie et xiiie siècles les papes portaient encore sur la poitrine un morceau d'étoffe orné de douze pierres précieuses, semblable à celui que portait le grand rabbin juif, les jours de grandes fêtes (**103.** 21).

Le costume sacerdotal des prêtres officiants comprend : l'aube, la ceinture, l'étole, le manipule et la chasuble (**104.** 1). Le diacre pose l'étole sur l'épaule gauche, la croise et la fixe sur la hanche droite; il place la dalmatique dessus (**104.** 2). A ce costume il faut ajouter la chape (**104.** 3. 17. Fig. **44.** 10), sorte de manteau à capuchon qui, dans son origine, se portait

contre les intempéries du temps. Elle était d'une coupe demi-circulaire et le capuchon était pointu. Plus tard le capuchon était remplacé par un morceau d'étoffe triangulaire muni d'un gland à la pointe. Le costume sacerdotal d'intérieur comprend: 1° une longue soutane de couleur (**104.** 26 à 28, 35 à 37), sur laquelle se mettait une chape blanche qui est portée aussi par les enfants de chœur (**104.** 13 à 15. 19 à 22). Cette chape n'est autre chose qu'une aube écourtée à manches étroites ou amples, quelquefois même avec fentes pour les bras seulement (**104.** 26. 34. 36. 37); 2° un béret, une petite calotte arrondie, qui plus tard devenait triangulaire et, enfin, avait cinq pointes très raides et était évasée dans le haut; 3° une grande pèlerine de fourrure avec capuchon (**104.** 4. 5. 33. 36. 37). Au costume d'intérieur du haut clergé s'ajoutaient encore des robes en forme de manteau et de soutane, rouges, violettes et noires. Le chapeau est le principal signe distinctif du rang sacerdotal. Le clergé portait des chapeaux dès les temps les plus reculés; ils étaient généralement noirs. Innocent IV (**1243** à **1254**) fut le premier pape qui distingua son cardinal-légat par un chapeau rouge à calotte basse et à larges bords fixés à la calotte au moyen de deux cordelières. Vers la fin du xve siècle, s'ajoutaient à ce chapeau rouge trois cordelières (**104.** 31) munies de glands. Le chapeau rouge du cardinal a quinze glands en cinq rangs. Benoît de Nursie établit, vers 1515, dans les couvents de l'Occident, des règles générales dans le genre de celles qu'avait établies Basile de Césarée dans les couvents orientaux environ cinquante ans avant lui. Benoît régla aussi le costume qui jusqu'alors avait été au choix de chacun (**107.** 2). Le costume des moines comprenait: le froc à manches avec cordelière à la ceinture, la chasuble à fentes pour les bras ou ouverte sur les côtés ou rattachée de distance en distance pour former plusieurs fentes pour les bras et ressemblant beaucoup à l'antique « pœnula » (**107.** 3 à 5); un capuchon avec ou sans col qui se portait par-dessus le froc ou la chasuble; au xiie siècle, une large bande d'étoffe ayant au milieu un trou pour passer la tête de façon à ce que le devant et le dos tombaient droits d'égale longueur: c'était le scapulaire (**107.** 41. Fig. **44.** 11). A partir de cette époque disparaissent les fentes latérales rattachées de distance en distance pour laisser passer les bras. Les moines portaient la tonsure ronde sur le haut de l'occiput (fig. **44.** 13). Quelques ordres seulement avaient le droit de porter la barbe. Une corde à nœuds ou une courroie en cuir servait de ceinture à laquelle, dès le xiiie siècle, se suspendait le rosaire. Les sandales étaient en usage en même temps que les souliers; quelques ordres allaient nu-pieds. Les ordres se distinguaient entre eux par la couleur et par les emplois particuliers des différents objets de costume. Les chartreux étaient les seuls qui joignissent le devant et le dos du scapulaire par un large ruban à mi-côté (**107.** 12). Le blanc, le noir, le brun et le gris restaient les couleurs favorites; le bleu et le rouge étaient d'un emploi plus rare. Le costume des jésuites (1534) n'a rien de commun avec le costume général des moines. Cet ordre, avec son caractère demi-mondain et demi-ecclésiastique, s'habillait comme les gens du monde et même du clergé protestant de cette époque (**108.** 21). Le costume clérical des jésuites se composait: 1° d'une longue soutane boutonnée dans toute sa longueur par-devant, elle était portée soit seule, soit accompagnée d'une longue robe de dessus ouverte avec des manches très amples; 2° d'une calotte carrée évasée dans le haut ou d'un chapeau à calotte plate dont les bords étaient légèrement relevés vers la fin du xvie siècle et retenus à la calotte par une cordelière. Tous ces objets de costume étaient noirs. Les nonnes portaient au début le costume habituel des femmes de leur époque; elles posaient seulement sur leurs cheveux un voile (**107.** 6. 9. 11. Fig. **44.** 14. 15), et, lorsqu'elles sortaient, elles s'enveloppaient entièrement d'un long manteau. Lorsque leur costume fut bien établi par des règles, il comprenait un froc avec cordelière ou ceinture de cuir, un scapulaire, une guimpe et un voile. La guimpe laissait d'abord le cou à découvert; ce n'est qu'à partir du xive siècle qu'elle se mettait de façon à encadrer la figure et à cacher le cou. La guimpe était généralement blanche, le voile noir. La couleur des autres vêtements était réglée d'après les différents ordres monastiques. Les supérieures des cloîtres et les abbesses portaient la crosse et la croix sur la poitrine, comme les évêques (**107.** 13. 36. 41). Les supérieures portaient souvent même la mitre.

Après les croisades il se forma des ordres monastiques de la chevalerie dont le signe distinctif était au début une simple croix fixée sur le manteau (**107.** 23). Lorsque ces ordres se multiplièrent, ils se distinguèrent les uns des autres par la forme de la croix, par la couleur et la coupe des habits et par les manteaux (**108.** 26. 28 à 30. 32).

Les Costumes européens depuis la fin du XVIe siècle jusqu'en 1840



En suivant le développement du costume de l'Europe occidentale pendant la première moitié du XVIe siècle, nous remarquons que l'élément germanique y est prédominant, et que la deuxième moitié de ce même siècle est absolument sous l'influence de l'Espagnol. Il est vrai que, pendant un court espace de temps au XVIIe siècle, la mode espagnole cède de nouveau le pas à la mode allemande; mais après la guerre de Trente ans, l'élégante mode française se répandit en Allemagne; depuis ce temps, elle a toujours et partout prévalu. Passons maintenant rapidement en revue les modifications apportées dans la coupe des différents vêtements.

Les bas, comme vers le milieu du XVIe siècle, étaient employés pour couvrir le bas des jambes; la culotte se portait courte et serrée au-dessous du genou au moyen d'une coulisse; elle ressemblait à un ample sac; elle donna, vers 1560, naissance aux trousses. On les fendait dans toute la longueur ou dans le haut des cuisses en quatre à six lanières (**109.** 1 à 4. 6. 7. 9 à 11) et on remplissait ces fentes avec des étoffes minces d'une autre couleur de façon à les faire ressortir en larges bouffants. Ensuite on y ajoutait des bouffants transversaux plus petits (**109.** 9. 11). La braguette rembourrée s'y retrouve aussi. Réduite à des proportions décentes, cette culotte était portée surtout par la bourgeoisie protestante (**109.** 7. 11). Les bourgeois catholiques par contre affectionnaient les culottes rembourrées à la mode espagnole (**109.** 13). Après l'an 1600, le rembourrage de ces culottes se diminuait peu à peu, si bien qu'elles redevenaient à plis (**114.** 1 à 5). Lorsqu'elles étaient plus étroites en bas qu'en haut comme les culottes à la hussarde, la braguette était remplacée par une fente à boutons. Après 1630, les culottes n'étaient plus attachées au-dessous du genou ni munies de boutons; elles restaient ouvertes dans le bas (**110.** 5. 12). Le bord inférieur était orné d'une assez large dentelle ou de nœuds de rubans flottants, ou même de nombreux choux de rubans. Vers 1560, le maillot devint de mode; il se portait sous la culotte et était orné à sa couture extérieure de nœuds de rubans dont le nombre allait en diminuant vers le haut (**112.** 14). Les culottes devenaient bientôt si amples qu'elles ressemblaient à des jupons de femme (**110.** 13). Vers 1670, nous voyons en réalité apparaître une courte jupe qui se portait par-dessus la culotte (**111.** 9. 13. **112.** 15). Cette jupe se fixait aux hanches par une coulisse de sorte qu'entre elle et la tunique apparaissait la chemise. Dans ce cas les culottes étaient attachées au-dessous du genou. Les bas, garnis en haut d'une dentelle blanche de la largeur d'une main, s'évasaient en entonnoir et se rabattaient sous les genoux, laissant voir ainsi le maillot collant. Cette petite jupe disparut bientôt, mais les amples culottes-sacs furent maintenues jusqu'au XVIIIe siècle (**112.** 13. 15. **116.** 2). C'est alors que la culotte collante se portait avec le maillot ou avec des bas collants. Ces culottes étaient boutonnées au genou ou bien agrafées et avaient une large braguette rajoutée au lieu de la simple fente (**112.** 21). Ces culottes furent maintenues jusqu'à la Révolution Française (**118.** 1. 2. 8); à partir de cette époque, elles se trouvaient peu à peu remplacées par les longs pantalons tombant jusqu'aux pieds. Cette mode valut à ceux qui la suivaient le nom de « sans-culottes ». Jusqu'alors on avait rattaché les culottes à la taille par une coulisse; à partir de l'an 1800, on commençait à se servir de bretelles; vers 1818, les pantalons se portaient collants jusqu'aux genoux allant en s'élargissant vers le bas et ne tombant jamais plus bas que les chevilles. Vers 1825, on les portait d'une ampleur égale et avec des sous-pieds. Vers 1830, ils étaient collants dans toute leur longueur. Vers 1835, ils redevenaient un peu plus amples. Vers 1840, ils étaient d'une ampleur commode aux genoux et collants en haut et en bas. La braguette, en usage depuis 1790, se portait très large vers l'an 1830 et dura jusqu'en 1850. Dans toutes ces transformations les sous-pieds restaient en vogue.

Vers le milieu du XVIe siècle, lorsque les amples culottes-sacs devinrent de mode en Allemagne, la tunique allemande adopta une coupe espagnole. Cette transformation est surtout visible dans les manches: les amples manches à fentes nombreuses (**109.** 1. 2) furent remplacées par des manches plus étroites rembourrées qui avaient d'épaisses épaulettes ouatées et se portaient avec manchettes ruchées assorties à la collerette ruchée (**109.** 3. 6. 13). Nous retrouvons même la fameuse bosse de polichinelle avec sa pointe dépassant la ceinture. Vers 1570, se montra en Allemagne la veste à poufs, l'habit fait pour monter à cheval, pouvant se mettre comme une redingote ou se jeter sur les épaules comme un manteau (**109.** 7. 10. 11). La veste à poufs collait sur la poitrine comme la tunique et était munie d'un court pan rajouté (**109.** 7); quelquefois elle était taillée d'un seul morceau, assez ample dans toute sa longueur et descendant jusqu'à mi-cuisses (**109.** 10). Dans ce dernier cas elle était plissée à la taille; ces plis étaient soit fixés, soit produits par la ceinture seulement. Les pans en étaient généralement fendus des deux côtés et arrangés de façon à pouvoir se rabattre; quand on montait à cheval, on joignait les deux pointes rabattues au moyen d'un bouton. Les deux modèles de la veste à poufs étaient munis, soit par-devant, soit de côté, de portes et d'agrafes jusqu'à la ceinture. Les manches étaient étroites ou amples. Peu de temps après l'an 1600, la tunique tendait à se débarrasser du rembourrage et de la bosse de polichinelle. Les baleines entraient alors en usage; elles se mettaient dans le devant de la tunique, à laquelle on donnait une grande pointe par-devant. Cette pointe n'était pas en usage parmi la classe bourgeoise. La tunique s'y portait avec un pan plus long et sans plis et les épaulettes ouatées disparaissaient peu à peu; le seul ornement de l'épaule était une bande d'étoffe dentelée. Bientôt la tunique se transformait en redingote. Pendant la guerre de Trente-Ans, la redingote se portait à la mode suédoise. La taille en était assez courte, les pans demi-longs et séparés par derrière et les manches droites (**110.** 8). Les emmanchures étaient très larges. L'avant-bras de la manche était souvent arrangé de façon à pouvoir se boutonner; quelquefois on la laissait déboutonnée de façon à montrer la manche de la chemise ou bien une manche de dessous. La redingote pouvait se boutonner ou s'agrafer par-devant dans toute sa longueur.

Le « Koller », la tunique de peau de buffle ou d'éléphant ressemblait beaucoup à cette redingote à la Suédoise. Elle se portait ou seule ou par-dessus la redingote. Les pans se composaient de quatre à six lanières qui, s'élargissant vers le bas, couvraient complètement le haut des jambes du cavalier (**110.** 6. **111.** 3). Après l'an 1630, la taille de cette redingote tendait à remonter, et, vers l'an 1640, elle se trouvait sous les bras et le bord inférieur des pans sur les hanches (**110.** 5. **111.** 3). Après l'an 1650, la taille se mit à redescendre sans que le vêtement fût allongé. Les pans étaient rajoutés et ornés de dentelles selon la mode de l'époque. Les manches ressemblaient toujours aux manches suédoises ouvertes à l'avant-bras. Elles avaient deux coutures et point d'épaulettes. A partir de cette époque, nous voyons apparaître l'influence de la mode française dans les transformations de la redingote. Les manches étaient munies de grands revers qui par-derrière laissaient voir la manche de chemise et les manchettes. Les pans se mettaient séparément au moyen d'une coulisse autour des hanches, de façon à laisser voir, à la taille, la chemise finement plissée (**111.** 9). Ce pan rajouté, ou plutôt cette petite jupe était munie de poches latérales, perpendiculaires ou horizontales et était ornée de nœuds de rubans au bord inférieur. Après l'an 1670, cette redingote se faisait à pans amples et fixes, qui descendaient jusqu'aux mollets. Elle avait alors de larges revers aux manches, des poches latérales et était richement ornée de rubans et de bordures. La coupe des manches était très variée. Vers 1690, la manche s'élargissait à partir du coude au point que le revers pouvait se retrousser à volonté (**110.** 16 à 18. **111.** 11. **112.** 20. 21). La redingote n'avait pas de col; ce modèle s'est maintenu jusqu'en 1700. Ensuite on lui donnait d'amples plans raides, avec quelques plis sur les côtés (**116.** 7). Les côtés en étaient quelquefois fendus; les bords inférieurs des fentes étaient alors joints ensemble au moyen d'un point ou d'un bouton (**117.** 8). Le revers de la manche était petit, fermé par-derrière et rajouté. Après l'an 1760, le revers n'était guère plus large que la manche (**117.** 18. 9). Les plis sur les côtés étaient moindres, mais sur le haut du corps, la redingote était plus ample et elle avait un petit col droit. Vers l'an 1790, on commença à pratiquer les poches dans les pans de derrière. Après l'an 1800, nous voyons apparaître la redingote à taille marquée et à pans amples devant et collants derrière, avec un bouton sur la couture à l'endroit des reins. La coupe et la pose du col subissaient de nombreux changements. De 1820 à 1830, le col était très montant par-derrière et se rabattait en tombant par-devant jusqu'à la taille (**119.** 12. 17). C'est cette redingote qui, dans la deuxième moitié de notre siècle, nous a donné le frac appelé aussi habit. Le mot frac venant du verbe latin *frangere fractum* (briser), ce nom indique que ce vêtement ne représente en quelque sorte qu'une partie ou fraction de la redingote. Au début la mode voulait que l'on rabattît les pans de la redingote en dehors et qu'on les boutonnât. C'est en Angleterre et en Amérique que l'on se mit à couper les deux coins des pans ainsi relevés. Cet habit était arrondi par-devant (**117.** 1. 9. 16. 18). L'habit représenté dans la gravure (**118.** 2. 12) appartient à une époque plus récente que le précédent, et la gravure (**119.** 17) nous montre l'habit tel qu'il se portait vers 1837. D'ailleurs le frac subissait le même changement que la redingote.

Le vêtement que nous appelons le gilet ressemblait primitivement à l'habit comme étoffe et comme coupe, il n'était qu'un peu plus étroit et plus court que ce dernier. Vers l'an 1680, le gilet servait communément d'habit d'intérieur et quelquefois même d'habit de ville. Vers l'an 1700, le gilet se portait jusqu'à mi-cuisses; ensuite on se mit à employer les draps et les étoffes de soie à côté du cuir dans la confection des habits; la soie blanche brochée était surtout en vogue et les garnitures en tresses d'or et d'argent. Lorsque le frac fut à la mode, le gilet devint plus court. Vers l'an 1780, nous voyons pour la première fois le gilet sans manches avec le dos en étoffe inférieure. Le gilet ainsi transformé se coupait, à partir de l'an 1793, complètement droit par-devant et était muni de deux rangs de boutons. Vers l'an 1800, le gilet ne descendait que jusqu'au milieu de la poitrine et était muni d'un col droit large d'une main qui pouvait se rabattre dans le haut. Ensuite le gilet se faisait de nouveau plus long, mais le col en était plus étroit et, à partir de l'an 1825, nous rencontrons le gilet à revers. Vers l'an 1818, il était de mode de mettre deux gilets (**119.** 9).

Comme vêtement de dessus la « schaube » était en vogue en Allemagne pendant la seconde moitié du XVIe siècle. La coupe en était très variée et se rapprochait plutôt du manteau espagnol: courte, le haut des manches bouffant, le bas allant en se rétrécissant. Les manches étaient arrangées de façon à pouvoir se porter pendantes. La garniture de fourrure était plus étroite et se terminait par un col droit; sous cette forme la "schaube" pouvait se porter comme manteau (**109.** 6). La « harzkappe » (littéralement: cape à résine) était une autre « schaube » qui ressemblait au manteau espagnol. Ces deux modèles étaient d'égale longueur, ils avaient un col droit et d'amples emmanchures ou des manches fendues et pendantes; souvent aussi de courtes manches bouffantes qui ne descendaient pas jusqu'au coude (**109.** 12).

La « schaube » proprement dite (**109.** 5.) survécut au siècle suivant comme costume des savants et des fonctionnaires (**110.** 7). Elle se portait avec ou sans revers et était munie de boutons dans toute sa longueur par-devant (**110.** 12). Vers l'an 1630, le vêtement de dessus avait d'amples manches droites à larges parements. Vers l'an 1720, nous voyons apparaître le pardessus français, le Roquelaure. Il ressemblait à la redingote en usage à cette époque; mais il était sans taille et dans toute sa longueur d'une assez grande ampleur. Ce n'est qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle que cette ampleur diminua, de sorte que le pardessus appelé capote ressemblait de nouveau à la redingote (**119.** 9). Vers l'an 1830, un autre genre de pardessus devint de mode : c'était une longue et ample redingote, généralement garnie de fourrure et fortement plissée à la taille par derrière. Quelques années plus tard, le vêtement de dessus ressemblait de nouveau à la redingote ordinaire et avait un col et de grands revers en velours ou en peluche d'une couleur différente (**119.** 22). Les poches horizontales ou verticales dans les pans avaient des pattes.

Le manteau se portait à la fin du XVIe siècle dans toute l'Europe occidentale d'après le modèle espagnol, uni, ou avec col et capuchon. Au commencement du XVIIe siècle, le manteau se faisait plus long qu'auparavant, et le col en était plus large. Après l'an 1600, le col tendait à avoir une coupe carrée (**111.** 1. **112.** 11). Après l'an 1650, le col était d'égale largeur et, par conséquent, rond. D'abord employé comme ornement, le manteau se portait maintenant comme vêtement protecteur, et c'est pour cela qu'on employait des étoffes épaisses et de couleurs sombres. La coupe en était circulaire, et il avait des fentes pour passer les bras, il était plus long et plus ample qu'anciennement et pouvait se boutonner par devant. Il avait tantôt un rang, tantôt deux rangs de boutons. Vers l'an 1800, nous trouvons encore, à côté de ces simples manteaux, des manteaux à manches avec deux à quatre pèlerines superposées et chacune plus courte que celle de dessous (**118.** 14) (ce vêtement était le carrick de nos jours). Des manteaux de cette espèce avec cols et manches étaient souvent fermés par-devant au moyen de pattes ou de brandebourgs; quand on les jetait seulement sur les épaules, ils étaient retenus au cou par une agrafe et une chaîne. Vers l'an 1830, le manteau avait une grande pèlerine qui couvrait complètement les bras (**119.** 13) et un petit col droit ou rabattu qui se terminait par-devant en lanières, avec deux pattes qui pouvaient se boutonner. Vers l'an 1840, on faisait ce manteau plus étroit et plus court, on pratiquait à la hauteur du coude de longues fentes pour les bras et on l'attachait au cou par une longue bande ou cordelière que l'on tournait autour d'une grosse olive de bois recouverte de soie (**119.** 21). Le petit col était recouvert de velours ou de fourrure et la cordelière avait des glands.

La chaussure perdit, dans la deuxième moitié du XVIe siècle, sa large empeigne rembourrée et reprit la forme naturelle du pied. Vers l'an 1600, les talons étaient d'un usage général, le soulier était décolleté des deux côtés, quelquefois même jusqu'à la semelle. Le contrefort s'attachait sur le cou-de-pied et était garni d'un nœud ou d'un chou de ruban; les petits crevés disparurent. Les paysans et les soldats continuaient à se servir du soulier montant, du long bas de laine et, par-dessus ce dernier, des bas de cuir plus longs, qui montaient jusqu'au haut des cuisses (**109** 8. **114** 10). Ces bas de cuir furent remplacés au commencement du siècle suivant par des guêtres. La chaussure du XVIIe siècle était solide, lourde et généralement en cuir noir ou naturel. Vers le milieu de ce siècle, on laissait monter l'empeigne par dessus le cou-de-pied et les attaches du contrefort; c'était alors l'empeigne qui avait le nœud ou le chou. Le bord de la semelle et le talon étaient peints en rouge. Vers l'an 1670, on faisait le soulier plus long que le pied d'à peu près deux doigts. Les bouts en étaient droits et carrés, la semelle épaisse, le talon haut, mais le chou de ruban plus petit. Dix ans plus tard on y ajoutait une large pièce de cuir fixée au cou-de-pied par dessus l'empeigne. Ce morceau de cuir était si haut qu'il se rabattait en avant. Après l'an 1700, on portait le soulier pointu, et les attaches du contrefort se bouclaient par-dessus l'empeigne, qui était redevenue plus courte. En 1770, on attachait de nouveau les lanières du contrefort sous l'empeigne, ornée d'une boucle. Le talon était plus bas, la semelle plus mince et ni la semelle ni le talon n'étaient plus teints en rouge. Le soulier devenait plus gracieux. Vers l'an 1800, il avait la forme d'une pantoufle sans talon; la boucle existait toujours (**118.** 20). A partir de cette époque, le soulier fit place à la botte. Vers 1840, apparut la forme intermédiaire entre le soulier et la botte, la bottine, qui ressemblait à peu près au soulier de l'an 1770, mais qui n'avait pas de boucle.

Vers le milieu du XVIe siècle, le bas de cuir se transformait en botte, qui ne se faisait plus en un seul morceau, mais bien la tige, le pied, la semelle et le talon séparément. Le pied de la botte suivait toutes les phases de transformation du soulier. La tige descendait par-derrière jusqu'au talon de façon à ce que le derrière de la tige et le contrefort ne faisait qu'un morceau. Dans le haut, la tige était assez ample pour recevoir la culotte-sac Lorsque ces culottes disparurent, la tige devint plus étroite, souvent le bord du haut de la tige était dentelé et rabattu en dehors. Les Suédois mirent à la mode une immense botte qui s'élargissait en entonnoir vers le haut et montait jusqu'à mi-cuisse. Cette botte se portait, après l'an 1640, collant dans le bas de la jambe et allant en s'évasant à partir du genou (**110.** 8 **114.** 8). Cette partie évasée se rabattait quelquefois sous le genou et se relevait alors de façon à ce que le bord supérieur entourât la jambe au-dessous du genou (**110.** 5. 12); ce genre de botte était porté par les officiers de cavalerie par-dessus leurs longs bas de cuir (**114.** 10). Après l'an 1660, disparut cette mode de rabattre les tiges. Le bas de la tige formait un tuyau de cuir très épais, et l'ancien rabat était un morceau de cuir mou rajouté. La semelle était très épaisse et carrée du bout; le talon était assez haut, presque carré et aussi large du bas que du haut (**114.** 11). La courroie qui retenait les éperons et le bord des semelles se trouve avec ces bottes comme avec les souliers. Dans la première moitié du XVIIIe siècle, la botte du cavalier prit des proportions tellement immenses que son nom de « canon » lui revient de droit. La tige d'une ampleur égale était d'épais cuir dur; la partie supérieure évasée de cette botte était de cuir plus mou. Le morceau de cuir pour retenir la courroie montait jusqu'au milieu du bas de la jambe. A côté de cette botte nous rencontrons encore une guêtre avec une tige plus légère et plus molle qui se laçait ou se boutonnait en dehors (**116.** 3). A partir de l'an 1730, on portait de nouveau une botte plus légère, le cuir de la tige en était moins raide, le cuir pour les éperons plus petit et toute la forme de la botte s'adaptant mieux à celle de la jambe. La partie évasée de la tige, quoique rajoutée à part, devenait plus étroite et échancrée pour donner de l'aisance au jarret. On commençait alors à noircir la botte complètement et à polir la tige avec une dent de loup. A côté des bottes à tige dure on en portait, encore en cuir mou et élastique. Celles-ci étaient retenues au-dessous du genou par une courroie et une boucle. Ces bottes molles pouvaient se rabattre dans le haut de façon à montrer la doublure en étoffe de couleur. Le talon, la semelle et le cuir à éperons se portaient alors moins lourds qu'autrefois. Cette botte fut remplacée par la botte à revers, qui collait presque sans plis à peu près

jusqu'à mi-mollet et qui avait en haut un revers de cuir blanc, jauni ou verni noir (**117.** 15. 18). Le cuir à éperons était devenu une simple courroie. Vers l'an 1800, nous rencontrons, à côté des bottes à courtes tiges (**118.** 1. 8. 12. 13), de plus hautes bottes à tiges raides avec échancrure au jarret et ornées d'une bordure et d'un gland. (**118.** 14. 24).

La ruche, qui d'abord tenait à la chemise à la fin du xve siècle, se transformait ensuite en une ruche ou collerette détachée, relevée autour du menton par le col droit et raide de la chemise. La collerette grandissait au point de ressembler à la fin à une roue (**110.** 7), et, dans cette forme, elle fut généralement adoptée par les hommes pendant les premières décades du xviie siècle. C'est en Espagne que cette mode de la ruche restait en vogue le plus longtemps. Elle fit place à la mode du col. Ce col s'était développé de la prise de la chemise et avait grandi en même temps que la ruche. Le col était ouvert par-devant et raidi au moyen de fils de fer ou de baleines. Ainsi disposé, le col servait de soutien pour la ruche et quelquefois se portait tout seul. Ce col ainsi porté séparément était rabattu et à pointes allongées (**114.** 1 à 4). Avec les Suédois la collerette-ruche cessa de faire partie du costume national; le col la remplaça complètement. Ce dernier était de toile blanche, d'une coupe rectangulaire ou un peu plus étroit sur les épaules. Le tour du cou était lissé et le col rabattu en pente (**110.** 5, 8). Au début, ce col se portait uni, ensuite garni de dentelles, et finalement on le faisait complètement en dentelle. Vers l'an 1650, les pointes du col étaient si longues et si larges qu'elles tombaient l'une sur l'autre. La grande mode était d'attacher le col sous le menton au moyen d'une cordelière à glands. A partir de l'an 1665, nous voyons disparaître la garniture de dentelles. Le col était de nouveau uni et d'une largeur uniforme, ou bien étroit par-derrière et sur les côtés, et très long par-devant. Vers la fin du xviie siècle, le col fut remplacé par la cravate; celle-ci se développa d'un fichu étroit qui, jusqu'alors, avait été employé pour tenir le cou chaud. A partir de l'an 1660, ce fichu était généralement blanc, d'une coupe rectangulaire et se nouait sous le menton; on l'ornait de rubans de couleurs et de glands. Plus tard, cette cravate se portait nouée en deux grandes coques avec bouts tombants et garnis de dentelles. Les gens de qualité se servaient d'un petit fichu de dentelle blanche dont ils s'entouraient légèrement le cou (**111.** 11. 14). Vers l'an 1720, la cravate devenait raide. Elle consistait en un morceau de drap de couleur, ou noir, coupé en carré, qui se pliait en biais et dont les bouts s'attachaient sous la nuque. Par-devant, elle était ornée d'une épingle. Le devant de la chemise, laissé à découvert, était orné d'un jabot brodé. Vers l'an 1790, la cravate se nouait de nouveau en deux grandes coques avec bouts tombants. Ensuite il redevenait à la mode de nouer la cravate dans la nuque. C'est alors que nous voyons apparaître cette énorme cravate rembourrée qui prenait des proportions tellement exagérées que le cou était aussi gros que la tête et que le menton se trouvait enfoncé dans la cravate (**118** 2. 8). Vers 1812, cette cravate fit place à un col droit et triangulaire dont les pointes relevées s'enfonçaient dans les joues. Elle se mettait de nouveau avec un nœud ou des coques par-devant. Nous rencontrons encore vers l'an 1820 un dessous de cravate raidi par des soies de cochon ou par des baleines qui maintenaient la tête droite. Le jabot fut alors remplacé par la chemisette. Vers l'an 1830, les cravates de couleur toutes cousues en nœuds ou en coques devinrent de mode. Elles se fixaient à la nuque au moyen de boucles. Le jabot reparut aussi, il n'était plus tuyauté, mais côtelé.

Au commencement du xviie siècle, lorqu'on porta les cheveux courts, la barbiche et la moustache remplacèrent toute la barbe. Vers 1630, la chevelure se portait longue et ondulée, tombant sur le large col (**110.** 8. 12. **111** 6. **112.** 7. 11. 13. 14); plus la chevelure était longue, plus petites étaient la moustache et la barbiche. Dans la deuxième moitié de ce siècle, la moustache ne ressemblait plus qu'à une petite raie noire sur la lèvre supérieure, et la barbiche n'était pas plus grosse qu'une mouche. Ceux qui n'avaient point assez de cheveux pour pouvoir porter cette chevelure flottante avaient recours aux perruques. Après l'an 1660, la perruque remplaça complètement les vrais cheveux, que l'on coupait absolument ras. Deux boucles de la perruque tombaient sur la poitrine de chaque côté de la tête, les autres se portaient dans le dos (**112.** 30). Au milieu de la perruque se trouvait une raie très marquée et sur les oreilles les cheveux étaient relevés en touffes. Cette perruque s'appelait « Perruque à Marteaux »; elle s'est maintenue en usage pendant quatre-vingts ans et n'a été remplacée que vers l'an 1740 par une perruque ronde qui couvrait à peine le haut des oreilles (**117.** 1). A cette époque les soldats se faisaient une espèce de catogan qu'ils mettaient dans un filet orné d'un chou de ruban noir. Cette coiffure fut adoptée par les classes supérieures au commencement du xviiie siècle (**116.** 7. 10). Les soldats et les bourgeois portaient une natte à l'occiput et l'entouraient d'une bande grise ou noire d'un pouce de large; cette bande se terminait par un nœud à coques en haut et en bas. Les cheveux sur le front étaient brossés en arrière ou relevés en touffes ou toupets. Les cheveux des tempes étaient frisés au fer. L'usage d'une poudre de farine de blé très fine était très en vogue. A partir de 1720, toutes les têtes étaient blanches. Les figures étaient rasées, les soldats seuls portaient la moustache. Les paysans brossaient leurs longs cheveux en arrière et les laissaient tomber en liberté. La Révolution Française nous débarrassa du catogan, de la queue et de la poudre. La façon de porter les cheveux et la barbe était maintenant laissée au gré de chacun. D'abord nous voyons réapparaître les favoris, ensuite la moustache. A partir de 1848, il devint de mode de porter toute la barbe appelée alors la barbe du démocrate.

Dans la dernière moitié du xvie siècle il y avait deux modèles de chapeaux : le haut chapeau espagnol cylindrique à bords étroits (**109.** 13) et un chapeau à calotte pointue ou ronde et avec un bord modéré, l'antique feutre de paysan (**109.** 7. 9. 10). La guerre de Trente-Ans mit en vogue le chapeau de paysan, qui avait dégénéré en un chapeau mou à calotte plus grande et à bords exagérés (**117.** 6. 10). Ce modèle de chapeau était généralement orné de plumes d'autruche tombant par-dessus la nuque. Vers l'an 1650, nous voyons un chapeau dans le genre de l'antique chapeau de paysan avec une calotte haute et pointue et un bord droit de largeur variée (**110.** 12. **111.** 15. 17. à 19. **112.** 14), généralement noir et orné d'une plume rouge, noire ou blanche. Dix ans plus tard, on l'entoura de plumes et on fit le bord très large. Comme ce bord n'était pas commode, vers l'an 1680, on le releva des côtés (**110.** 20) de façon à en former une corne triangulaire d'abord d'un côté (**111.** 11), ensuite de deux côtés (**111.** 13. 14. **114.** 11. 12. 13. 14). Enfin on lui donna trois cornes (**110.** 17. 18) retenues par des cordelières qui passaient par-dessus la calotte. Ce chapeau à trois cornes était en vogue vers l'an 1740. On l'ornait de galon d'or ou d'argent au bord et d'un nœud de ruban et d'une cocarde sur le côté. Vers l'an 1780, le bord devenait ovale et les deux côtés plus étroits étaient relevés. Ce chapeau à deux cornes était celui de la Révolution Française. Plus tard, on relevait aussi les côtés larges du bord. Le chapeau à deux cornes était orné d'un plumet sur le côte. Il s'est maintenu pendant longtemps parmi les diplomates. Les militaires le remplacèrent par le « shako » et la classe bourgeoise par le chapeau rond. Le chapeau rond généralement en feutre grossier avec de la peluche collée dessus, avait une haute calotte qui allait en s'évasant par le haut à l'instar du « Shako » (**119.** 3). Quel-

quefois il allait en se rétrécissant vers le haut et portait un bord étroit légèrement relevé des côtés (**119.** 12. 17). On finit par donner à cette calotte haute de forme une largeur de tuyau uniforme (**119.** 21. 27). C'est ce modèle qui nous a donné le chapeau de soie communément appelé « tuyau de poêle » . On trouve aussi à partir de 1848, un chapeau de feutre bas et mou avec un bord commode, appelé, « Feutre ».

Le béret haut et plissé à bord étroit en usage à la fin du XVIe siècle n'était guère maintenu au XVIIe siècle que parmi les fonctionnaires et les ouvriers. Le clergé portait une calotte carrée d'une hauteur modérée qui allait en s'évasant vers le haut (**114.** 17). Les savants portaient une calotte ressemblant un peu à celle que nous venons de décrire, mais elle était ronde. Les chasseurs portaient une calotte à larges bords relevés par-devant, les ouvriers une petite calotte pointue ou arrondie de hauteurs différentes. Ce n'est que vers 1820 que la calotte redevint en vogue. Elle ressemblait alors à l'antique béret, bas, évasé par le haut; au lieu de bords elle n'avait qu'une visière en cuir; le feutre remplaçait souvent la casquette dont on rapetissa la visière.

Le costume des femmes, comme celui des hommes, se transforma dans la deuxième moitié du XVIe siècle d'après le modèle espagnol. D'abord le corsage prenait une échancrure de cou plus petite, les épaules étaient ornées de bourrelets, la taille était allongée (**109.** 15. 16) et le corsage se terminait en pointe; la jupe se portait jetée sur un cerceau de bois attaché à une ceinture immédiatement sous la taille. Ensuite on tendait la jupe sans le moindre pli sur des crinolines de toute espèce, étroites du haut et d'une ampleur exagérée dans le bas. La taille était comprimée sous de petites planchettes de bois lacées ensemble comme un corset. Le cou était entouré d'une énorme collerette ruchée et les épaules couvertes de grands bouffants, d'où pendaient des morceaux d'étoffe ressemblant à des manches. Au commencement du XVIIe siècle, les crinolines étaient d'une ampleur moins exagérée et uniforme. A la fin on ne gardait que le premier cerceau supérieur de la crinoline. A l'endroit où la robe venait tomber sur ce cerceau, elle était garnie d'une ruche en forme d'assiette (**110.** 1). Quelquefois ce premier cerceau se plaçait plus bas; on posait dessus des bourrelets qui entouraient les hanches et on coulissait la jupe au-dessous du cerceau (**110** 1. 2). Les épaules étaient souvent rembourrées de la hauteur d'une main et les manches qui étaient étroites avaient par-devant un ornement de large dentelle. A partir de 1630, on portait des corsages courts à côté des corsages à pointes; l'échancrure du cou s'agrandissait et était garnie d'un large col de dentelle. Dans l'emmanchure on fixait par-derrière une longue et large bande d'étoffe, on rembourrait les manches encore davantage; les manches qui n'étaient point rembourrées, étaient fendues par-devant et nouées sur une manche de dessous (**110.** 11. **112.** 5. 7. 8 à 10). La jupe était plissée à la ceinture et souvent elle s'y trouvait placée sur un épais bourrelet. Vers 1650, la mode française adopta l'emploi de la baleine tout autour du corsage, que l'on portait très long avec une grande pointe par-devant. Ce corsage se laçait par-derrière et était fortement décolleté. Le décolleté était garni de dentelle qui se joignait au moyen d'un nœud de ruban. Les manches en étaient très amples et relevées jusqu'au-dessus du coude au moyen de petits rubans étroits ou d'une agrafe de façon à former un bouffant (**112.** 12. 16). Les manches de dessous blanches étaient garnies d'une ample manchette de dentelle. La jupe plissée à la ceinture était d'une largeur assez grande, mais uniforme; elle avait une petite traîne que l'on relevait pour marcher. Vers l'an 1680, les manches ainsi que les dessous de manches descendaient à peine au coude (**112.** 17. 18). Le jupon était ouvert par-devant (**112.** 12) et relevé au moyen d'agrafes de façon à laisser voir la somptueuse jupe de dessous (**110.** 19. 20. **112.** 16). Le corsage se laçait de nouveau par-devant. Vers l'an 1700, on ouvrit le corsage en deux lignes droites des épaules jusqu'à la pointe (**112.** 18. **116.** 3. 6) et on ferma l'ouverture par une plaque raide et triangulaire. La jupe était munie de ce fameux retroussé appelé «panier», qui se maintenait au moyen de formes en fil de fer. La queue traînait quelquefois d'un mètre; la jupe et le corsage, de la même étoffe, étaient connus sous le nom de manteau.

A la place du manteau , on portait encore, surtout comme robe d'intérieur, une jupe et le corselet. Ce corselet, sorte de cuirasse en baleines rapprochées, partait de la ceinture en s'évasant comme un éventail. Au milieu se trouvait un busc. Ce corselet était recouvert de soie forte; il avait des bretelles et était fendu en lanières sur les hanches pour leur donner de l'aisance. Par-devant il était orné de boutons, de nœuds de rubans et de dentelle et se laçait dans le dos. Sur les reins il avait des portes pour y agrafer la jupe. Cette jupe tenait aux hanches par une ceinture agrafée et était d'égale ampleur en haut et en bas. Le jupon et le corselet était rarement de la même couleur. De ces deux parties du vêtement se développa, vers l'an 1700, la robe qui, comme le manteau, se relevait de façon à montrer une jupe de dessous d'une autre couleur. La robe avait des manches semblables à celles du manteau. La robe et le manteau servit, pendant tout le XVIIIe siècle, comme vêtement d'apparat. Le costume d'intérieur et de ville de la première moitié de ce siècle était le « surtout ». C'était une robe de dessus droite et sans taille (**116.** 9. 11 à 13), ayant au cou une large échancrure et un pli dans le dos du haut en bas de la robe. Par-devant elle était ouverte soit sur la poitrine seulement, soit dans toute la longueur; cette ouverture pouvait se fermer au moyen de nœuds de rubans. A partir de 1685, la crinoline rentrait en faveur. D'abord elle était en forme d'entonnoir, à partir de 1700, en forme de cloche; cette dernière forme donnait aux hanches et à l'assiette une rondeur uniforme (**116.** 9. 12. 13). Par-dessus la crinoline on portait la robe retroussée ou le surtout lâche. La manche était très courte, collante ou relevée en bouffants. La manche de dessous était du même modèle et munie d'une longue manchette ouverte. La queue du manteau restait traînante, mais se relevait en nombreux plis. La manche se faisait plus longue et sans bouffants et était garnie d'un parement d'une ampleur modérée qui, à partir de 1760, céda la place aux dentelles. Vers cette époque, la crinoline qui, vingt ans plus tôt, tendait à disparaître, rentrait en faveur dépassant toutes ses devancières en ampleur (**116.** 12. **117.** 2); elle prenait des proportions tellement exagérées sur les hanches qu'on pouvait reposer les bras dessus. Elle n'était plus ronde, mais ovale, les deux proéminences se trouvant des deux côtés, de sorte que la femme était obligée de tourner de biais pour passer une porte. Nous trouvons encore un jupon appelé « cul de Paris » qui ne grossissait que l'assiette et relevait les robes par-derrière (**117.** 12). La jupe à coudes était unie, plissée des deux côtés de la taille et fixée à une ceinture (**116.** 12). La jupe qui se mettait par-dessus le « cul de Paris » était plissée par-derrière. La plaque triangulaire du corsage devenait de plus en plus étroite de manière à forcer les bords du corsage à se rapprocher; ils finirent par se joindre (**117.** 10). Le corselet fut remplacé par un corsage assez long et uni. Vers l'an 1770, on commençait à ne plus relever les jupes qui restaient cependant ouvertes et se plaçaient tout unies sur la crinoline « à coude » qu'elles couvraient par-derrière et sur les côtés comme avec des ailes (**116.** 19. **117.** 10). La jupe qui se portait sur le « cul de Paris » avait une traîne. Mais cette mode

ne fut pas de longue durée. On finit par fermer les jupes tout autour et à les relever par ses tirettes (**117.** 11) traversant de petits anneaux à l'intérieur de la jupe. C'est à cette même époque que l'on porta de longues manches étroites. Avec le manteau on portait des vestes de toute espèce de modèles, longues ou courtes, étroites ou à plis. La taille du manteau lui-même se transforma en un petit corsage de dessus appelé « caraco » (**118.** 9. 10). Ce caraco était toujours de la même étoffe que la jupe; il était arrondi par-devant et avait une pointe plissée sur les reins ou bien encore deux rangs de nœuds de ruban superposés, quelquefois même une longue traîne (**117.** 19. 20). Sous le caraco se portait un corsage d'étoffe plus claire qui n'entourait que le bas de la poitrine et se laçait par-derrière (**118**, 4. 10). La taille était entourée d'une étroite bande de couleur.

Une tendance générale se manifestait à se débarrasser de ces mille frivolités résultant des caprices de la mode: on ne voulait plus entendre parler de corselets, de bourrelets sur les hanches, de crinolines, de volants, de dentelles et de falbalas. Cette sobriété du costume venait de l'Angleterre. Les Anglaises n'avaient jamais été bien entichées des manteaux et des crinolines. La veste à basques s'était allongée en une robe qui se boutonnait par-devant au moyen de grands boutons et qui avait de longues manches étroites et des poches latérales. Les robes étaient arrangées de façon à pouvoir se croiser par-devant. La veste se portait avec de courtes basques; elle était légèrement ouatée et avait deux baleines à la couture du dos. Par-devant elle était fortement décolletée et l'ouverture remplie d'un fichu. Il y avait encore un autre fichu en usage, plus grand, qui se croisait sous le sein et se nouait par derrière. Cette mode se répandit aussi en France (**117.** 17. **118.** 3). La robe, généralement blanche, tombait en nombreux plis légers jusque sur les pieds en s'élargissant vers le bas (**118.** 7). La taille était entourée d'une écharpe de couleur. Bientôt on se mit à remonter la taille jusque sous les seins (**118.** 11). La poitrine restait presque complètement découverte; les manches tendaient à devenir plus courtes et bientôt on les munissait de grands bouffants aux épaules. Il y avait encore des robes collant jusqu'aux hanches avec une traîne. La robe, appelée tunique, était généralement blanche avec une bordure de couleur; la coupe, quoique variée, en était simple. Il y avait des tuniques de dessus de la même coupe que les tuniques elles-mêmes, mais plus courtes et ouvertes par-devant. Quelquefois la pointe gauche de devant se mettait dans l'écharpe sur le côté droit (**118.** 15). Souvent encore toute la robe était arrangée de façon à pouvoir se croiser. La taille était marquée sous les seins au moyen d'une ceinture (**118.** 16). Ces robes de dessus avaient tout à fait un genre grec, sans que pour cela la coupe en fût grecque. Cette robe de dessus s'appelait tunique, tandis que le vêtement principal se nommait la robe. La mode de laisser la poitrine à découvert rendait nécessaires d'autres vêtements de dessus. Nous avons d'abord le « Spencer » (**118.** 17), qui était une veste courte faite de plusieurs manières et qui était en soie ou en velours de couleur, garnie à volonté de fourrure ou de cygne avec les manches longues et étroites; ensuite un long vêtement comme une robe de chambre en fourrure avec une longue traîne. La robe proprement dite maintenait sa coupe à peu près jusqu'en 1810, lorsqu'elle commença à perdre sa traîne et son ampleur plissée (**118.** 17); elle se portait alors très étroite et sans plis et laissait les pieds à découvert. A partir de l'an 1812, les corsages se faisaient montant. Les manches restaient bouffantes dans le haut du bras et à l'épaule et étaient généralement courtes; il y en avait cependant de longues, relevées en bouffants ou en bouillons (**118.** 18), ou fendues dans toute leur longueur par-devant et boutonnées de distance en distance sur une doublure en étoffe fine. Les tuniques avaient disparu; en revanche les robes ouvertes par-devant étaient plus nombreuses. A côté du spencer nous trouvons la « douillette », qui ressemblait à la robe en ce qu'elle était sans plis et avait la même longueur et les mêmes manches. La douillette était attachée sous les seins par une cordelière (**118.** 19). Un autre genre de robe ouverte était le pardessus qui était d'une ampleur commode et qui, à partir de l'an 1812, portait un revers de couleur et des manches bouillonnées (**118.** 18).

Cette robe courte, laissant les pieds à découvert et collant étroitement au corps et dont le corsage était montant, se maintint jusqu'en 1820; le corsage était souvent orné de fleurs. Peu à peu la taille s'allongeait, le corsage restait droit en bas et était très décolleté. La jupe allait en s'élargissant vers le bas et se portait sur un jupon empesé qui lui donnait une forme d'entonnoir. Les épaules et le haut des manches étaient rembourrés avec de la plume ou rendus bouffants par des formes à cet effet (**119.** 7. 8. 10. 11). Cette mode tendait à s'exagérer. Vers 1830, les manches ressemblaient à des gigots. Elles étaient très amples dans le haut, mais, à partir du coude, elles allaient en se rétrécissant, si bien qu'elles collaient complètement au poignet **119.** 13). Le corsage s'allongeait toujours et finit par produire une taille de guêpe. La jupe, soutenue par de nombreux jupons, grossissait les hanches et l'assiette et allait en s'évasant vers le bas (**119.** 19. 20). Le décolleté du corsage était muni d'un grand col rabattu sur les épaules. Après l'an 1835, les manches à gigot se portaient renversées, c'est-à-dire étroites du haut, amples en bas et fermées au poignet. Le vêtement perdit sa grande ampleur aux épaules ainsi que son décolleté (**119.** 19). Le corsage se fermait généralement par-derrière et se portait sans ceinture. Vers l'an 1840, les manches collantes redevenaient à la mode (**119.** 18 à 26). Le spencer et le pardessus (**119.** 1 à 3) plus montants, depuis 1830, avaient la taille courte et le col droit. Les basques autrefois unies du spencer avaient quelquefois des plis par-derrière; les manches des deux vêtements étaient d'une ampleur bouffante dans le haut qui allait en diminuant vers le bas. Vers l'an 1800, on commença à porter le pardessus à la place de la robe et à lui donner une coupe semblable, on le boutonnait ou l'agrafait dans toute la longueur par-devant. Le spencer subissait également les caprices de la mode et se fermait tantôt par-devant, tantôt par-derrière comme le corsage.

Le fichu croisé sous les seins et noué dans le dos, qui était venu de l'Angleterre dans le siècle précédent, se maintenait en forme de châle rectangulaire plus ou moins large jusque dans le siècle suivant. A côté du fichu se portait le châle indien d'une forme carrée dont un coin se pliait en triangle laissant la pointe de dessous plus longue. Vers l'an 1835, le châle fut remplacé par la mantille généralement en soie noire, très large au milieu et plus étroite des deux côtés. Plus tard, elle s'allongeaient par-derrière, s'élargissait encore davantage aux épaules et était bordée de ruches; elle était agrafée par-devant et couvrait les épaules et le haut du corps comme une pèlerine; les longs bouts tombaient par-devant.

Le manteau à manche du XVIe siècle disparut au XVIIe. Le manteau-rotonde se maintenait plus longtemps comme vêtement pour aller à l'église. Elle était plissée, serrée à l'encolure quelquefois même dans toute sa longueur. Ce manteau redevint à la mode vers l'an 1750; sa coupe était en forme de roue; il tombait en plis naturels et était muni d'un capuchon; il était généralement en velours clair et doublé de fourrure ou de soie blanche; la doublure du capuchon était en soie d'une couleur différente. Nous rencontrons, à partir de 1780, un manteau plus léger et plus court garni

d'un large volant. Ces deux modèles de manteaux furent remplacés, après l'an 1790, par le pardessus (**119.** 2) et ne rentrèrent en vogue qu'en 1830 comme vêtements d'hiver; ils ressemblaient alors au pardessus, ils étaient très amples, avaient des manches et des pèlerines. Mais, bientôt, les manches disparurent et le manteau reprit son aucienne forme de roue; il avait alors une pèlerine et un col rabattu (**119.** 16).

La chaussure des femmes avait suivi, jusqu'à la fin du moyen âge, la forme de celle des hommes. Quand la longueur des vêtements la laissait à découvert, elle était pointue et à bec, mais plate, large, fendue et toujours sans talon comme celle des hommes. Quand vint la mode des talons, entre le XVIe et le XVIIe siècle, la chaussure des femmes prit une forme particulière. Au début elle ne se distinguait de celle des hommes que par un talon plus haut et par l'étoffe. Les femmes de qualité portaient des souliers en soie claire, celles des classes inférieures en velours. Jusque vers l'an 1650, le talon était assez large du bas, ensuite il devenait plus pointu, plus haut et cintré à la Louis XV (**110.** 21). Ce talon forçait les femmes à marcher presque sur la pointe des pieds; il va sans dire que cela rendait la démarche très difficile; le corps était penché en avant et une canne devenait souvent nécessaire. Le talon et le bord de la semelle étaient rouges; quelquefois le talon était recouvert de cuir blanc et tout le soulier orné de broderie et de garnitures en métal. Dans le XVIIIe siècle, le bout du talon avançait de plus en plus sous le cou-de-pied, mais il se portait plus large et plus bas. La longueur et la largeur de la pointe du soulier variaient beaucoup. Les lanières du contrefort se fermaient sur le cou-de-pied au moyen de nœuds ou de choux de rubans ou bien de boucles. La Révolution fit disparaître les hauts talons qui devenaient alors bas et larges. Le soulier se portait pointu et ouvert; on ne l'attachait pas du tout, ou bien on le nouait au moyen de longs rubans, entourant plus ou moins le bas de la jambe en s'entre-croisant (**118.** 6). Vers l'an 1800, ce soulier décolleté perdait son talon. Les rubans attachés devenaient plus rares. Ce soulier se faisait en étoffe claire, le plus souvent blanche, souvent aussi en serge noire ornée de broderies. Après l'an 1810, on le garnissait d'un petit nœud à coques (**118.** 19). Pour sortir, on se servait d'une espèce de soulier plus haut qui se laçait sur le cou-de-pied et s'appelait « guêtre ». Vers l'an 1820, nous voyons apparaître une « bottine » en serge gris-poussière ou noire, dont le bout était en cuir; cette bottine se laçait sur le côté en dedans. Pour l'hiver il existait une bottine encore plus haute, fendue sur le cou-de-pied et lacée ou boutonnée d'un seul bouton en haut. Les bords de l'ouverture et le haut étaient garnis de fourrure. Un soulier d'été du même genre avait une langue qui se plaçait sur l'ouverture au cou-de-pied et se fixait au moyen de petits boutons d'acier ou de métal doré pour fermer le soulier. Ces espèces de souliers avaient de nouveau des talons qui, au début, étaient très bas.

Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, les femmes allemandes portaient les cheveux brossés en arrière on avec une raie au milieu et avec des boucles ou des ondulations sur les tempes; quelquefois elles les entouraient d'un ruban et les laissaient tomber dans un filet, ou les nattaient et en entouraient l'occiput. Vers l'an 1570, la mode voulait que l'on fît passer les cheveux du front par-dessus une forme ronde en fil de fer; quelquefois cette coiffure prenait la forme de deux croissants s'élevant comme des cornes. La couleur de cheveux à la mode était le rouge, dans le siècle suivant le noir. Vers l'époque de la guerre de Trente-Ans et jusqu'en 1650, on portait la raie et les cheveux crépés ou en spirales à partir des oreilles tout autour de la tête et tombant jusqu'aux épaules (**110.** 14. **112.** 8). Avec cette coiffure on se faisait généralement une petite raie transversale au haut du front que l'on couvrait d'une légère frange bouclée (**112.** 11). La chevelure était ornée de nœuds et de choux de rubans, de voiles ou d'un léger fichu (**112.** 7). Des plumes tombant sur le front et dans la nuque servaient également d'ornement (**112.** 10). Après l'an 1650, lorsque les perruques à marteaux furent de mode, les boucles devenaient plus courtes et s'amassaient au-dessus du front et des oreilles; quelques tire-bouchons seulement tombaient jusqu'aux épaules. Cette coiffure devenait de plus en plus haute à partir de l'an 1670, jusqu'à ce qu'elle atteignît deux fois la hauteur de la tête. L'ornement de cette coiffure consistait, au début, en petits voiles de soie fixés sur l'occiput, entourant légèrement la tête et se nouant en coques sous le manteau (**112.** 19). Cette coiffure s'appelait « Fontange ». Vers l'an 1690, la « Fontange » se séparait sur le front et formait un toupet conique. On couvrait la chevelure d'une mousseline blanche que l'on arrangeait sur une forme en fil de fer de façon à s'élever en terrasses juxtaposées (**110.** 19. **112.** 19). Vers l'an 1704, la « Fontange » diminuait de moitié, elle entourait l'occiput comme d'un bonnet et formait sur le devant une espèce de visière en mousseline plissée (**112.** 18. 19). Vers l'an 1720, ce bonnet disparut.

La chevelure se portait alors courte, basse et serrée autour de la tête avec une ou deux immenses boucles venant de l'occiput et tombant sur la poitrine (**116.** 6. 12. 13. 19). Les boucles et les nattes étaient disposées de façon à laisser la nuque à découvert, les cheveux du front étaient toujours brossés en arrière. Pendant trente ans, la coiffure se maintenait aussi petite que possible, mais ensuite elle grandissait en hauteur et en largeur. Les cheveux étaient brossés en l'air de tous côtés comme les piquants d'un hérisson. C'est pour cette raison que cette coiffure s'appelait à la « hérisson ». Elle remplit le monde d'étonnement. Sur le haut de la tête on plaçait un grand coussin sur lequel on ramassait les cheveux fixés au moyen d'épingles et de glu (**117.** 10 à 13). Les cheveux de la nuque s'arrangeaient en deux ou trois bouffants superposés; quelquefois on les nattait en petites tresses que l'on entrelaçait, ou bien on en formait de petites boucles. Vers l'an 1783, on laissait tomber une boucle le long de chaque tempe par-dessus les lobes des oreilles, tandis que de longues boucles tombaient sur la poitrine (**117.** 16). Au début la coiffure à la hérisson était ornée de dentelle, de rubans, de tremblants et de fleurs; plus tard de plumes d'autruche, de corbeilles entières pleines de fleurs, de fruits ou d'épis de blé, voire même de petites forêts de chênes ou de lauriers, et, *risum teneatis*, de bateaux avec les voiles enflées. Une réaction était inévitable. Vers l'an 1790, les cheveux se portaient encore relevés en toupets, mais sans forme ni coussin. La tête avait des boucles serrées et l'occiput était couvert d'un chignon (**117.** 15. **118.** 3). Puis on porta les cheveux tombant en liberté sur les épaules et le dos et légèrement bouclés ou même ondulés seulement (**117** 17. 19. 20 **118.** 4. 5.). Plus de poudre blanche, mais de la poudre couleur brou de noix. Comme ornement on se servait de fleurs, de plumes d'autruche et de mousseline. Les boucles et les plumes disparurent vers l'an 1800. Enfin apparut cette jolie coiffure à la grecque, où les cheveux sont relevés sur l'occiput en une touffe d'où s'échappe un cercle de frisures (**118.** 15). Cette touffe était souvent entourée d'une torsade ou d'un ruban qui, à leur tour, étaient entourés de petites nattes avec des chaînettes ou des rangs de perles. C'est de cette coiffure qu'en 1810 se développa la coiffure de boucles (**118.** 19). Cette coiffure entourait presque toute la tête de boucles, il n'y avait que les cheveux de la nuque qui étaient relevés au moyen d'un peigne. Vers 1830 les cheveux se portaient unis par-devant avec une raie au milieu et

une boucle derrière chaque oreille. Par derrière, les cheveux étaient nattés en une tresse entourant le haut de la tête. Ce chignon descendait peu à peu par derrière et se fixait au moyen d'un peigne à grandes dents. Sous les bandeaux plats des tempes on formait des boucles latérales qui tombaient à l'instar des saules-pleureurs et s'appelaient très à propos des « repentirs »; on les appelait aussi des « Anglaises ». Vers l'an 1818, nous voyons apparaître la raie de côté. Le peigne et les boucles latérales restaient en usage. La natte unique se séparait en plusieurs tresses minces, qui entouraient l'occiput d'une façon moins serrée. Toutes ces coiffures laissaient la nuque à découvert parce qu'on relevait les cheveux. Vers l'an 1820 on eut recours aux faux cheveux pour pouvoir porter sur les tempes des boucles plus longues et plus nombreuses (**119.** 7); on tortillait la natte de derrière sur une forme en fil de fer placée sur l'occiput. Vers l'an 1830, les cheveux de l'occiput se contournaient autour d'un haut peigne dentelé soit en nattes, soit en torsades; c'était la coiffure d'intérieur. Pour le bal, la chevelure s'élevait sur de hauts bouffants en fil de fer qui se plaçaient sur le haut de la tête au moyen de petits peignes (**119.** 15). A cette coiffure ridicule succéda une coiffure très simple consistant en une raie au milieu et des bandeaux plats sur les oreilles ou bien en tire-bouchons ou « Anglaises » tombant de chaque côté de la figure Les cheveux de derrière étaient alors nattés et entouraient l'occiput en forme de nid ou de colimaçon.

Avec le béret des femmes de la fin du XVIe siècle se portait un bonnet appelé chapeau « Marie Stuart » qui avait une pointe sur le front et dont les côtés descendaient sur les joues. Dans la première moitié du XVIIe siècle, la tête se montrait souvent sans bonnet; dans quelques villes cependant on rencontrait une haute calotte de fourrure. Ensuite reparut la « Fontange » avec laquelle on portait un bonnet couvrant l'occiput et le crâne, dont la pointe avançait sur le front (**112.** 18). De ce bonnet on ne gardait plus tard que la calotte de derrière avec cette même pointe protubérante. A partir de 1750, le bonnet n'était porté que par les femmes mariées; ensuite la calotte du bonnet recommençait à grandir; il était orné d'une garniture de dentelles superposées comme des tuiles et allant d'une oreille à l'autre. Vers 1780, lorsque les hautes coiffures étaient de mode, on donnait au bonnet la forme d'un cône obtus, on le couvrait complètement de dentelles que l'on fixait autour du cône au moyen d'un large ruban, de façon à les faire s'écarter du haut et du bas. Les modèles de bonnets devenaient plus nombreux, plus grands et tombaient des deux côtés par-dessus les joues. Un bonnet gigantesque et bizarre en forme de ballon appelé « Dormeuse » devint à la mode (**118.** 6); il était garni de ruches au bord et orné de rubans et de nœuds à coques. Vers l'an 1799, le fond du bonnet devenait plus petit et couvrait le devant de la tête et les oreilles. Ensuite nous rencontrons deux autres modèles: l'un en forme de bol renversé entourant la tête et garni de dentelle par-devant; l'autre en forme de large béret placé sur le crâne et entouré de dentelles doubles. Ce premier modèle de bonnet s'est maintenu jusqu'en 1820. La calotte en devenait un peu plus plate, la garniture de dentelles plus grande, raidie et attachée au moyen de nœuds de rubans à coques. C'est de ce modèle que se développa, vers 1830, le fameux bonnet à ailes. Vers 1840, le bonnet était plus petit, il ne couvrait plus que l'occiput; à la fin, il ne consistait plus qu'en un morceau de dentelle qui se plaçait sur le crâne et se nouait sous le menton.

Un couvre-chef féminin d'un autre genre était le chapeau, qui n'était porté par les femmes qu'à partir du XVe siècle; il ressemblait au chapeau masculin et avait, comme ce dernier, vers le milieu du XVIe siècle, un bord fendu, une calotte basse et un ornement en plume (**48.** 18). Plus tard, la calotte du chapeau devenait plus étroite et le bord aussi (**111.** 4). L'ornement consistait en une seule plume qui finit par être remplacée par des fleurs et des branches vertes. Ensuite le chapeau tomba complètement en désuétude et ne reparut que vers l'an 1640; il était alors haut de forme, légèrement pointu et avait un bord d'une largeur modérée (**111.** 13. 17. 19). Puis il devenait plus bas, mais plus large de bord. A la fin du XVIIe siècle, il n'y avait plus que les dames de qualité qui se servissent du chapeau à trois cornes avec les galons d'or et des plumes pour monter à cheval. Vers l'an 1780, le chapeau perdait son bord relevé; on le portait de nouveau rond et posé plus ou moins de travers sur le devant de l'immense coiffure (**117.** 12). Avec la coiffure qui devenait moins haute le chapeau retrouva naturellement sa place sur la tête; la calotte en était cylindrique et plus haute et les bords plus larges (**117.** 19); peu à peu ces bords se baissaient, mais étaient relevés au-dessus du front. La calotte devint plus étroite vers l'an 1790 et la visière devint si exiguë qu'elle était presque inutile (**111.** 20), mais le chapeau restait toujours haut de forme. Ensuite nous rencontrons un chapeau à calotte basse et rondé avec un bord de largeur moyenne rabattu par-devant et relevé par-derrière (**118.** 11). Après l'an 1800, le bord se faisait plus large par-devant et plus étroit par derrière, les côtés étaient tombants (**118.** 17). Ce chapeau s'appelait « capote », le premier chapeau avec lequel on porta un voile. Au début le fond en était fait en étoffe et le devant en paille (**118.** 21); plus tard, toute la la capote se faisait en velours, en soie, en peluche ou en soie tramée en blanc ou en couleur. Vers 1810, cette capote avait une espèce de visière en forme de bâche qui allait en s'évasant vers le devant. A partir de 1815 la calotte de la capote se portait plus haute et la visière plus ample et relevée droite (**118.** 18. 19. **119.** 1. 2); pour ornement on se servait de rubans de plumes et de fleurs. Cette visière se faisait de plus en plus ample et finit par prendre des proportions extravagantes (**119.** 3. 8), que l'on ne réduisait que vers l'an 1830 (**119.** 13. 18. 19). Cette visière cabriolet, ainsi diminuée s'attachait, sous le menton au moyen de brides; la calotte était plus basse et inclinée en arrière. Enfin on faisait le haut de cette visière plus basse aussi et on allongeait les côtés en pointes (**119.** 20). C'est ainsi que se développa, vers 1840, le chapeau fermé.

En Russie, en Pologne et en Hongrie, l'antique costume national s'est maintenu pendant le XVIIe siècle et ne subit de changements qu'au XVIIIe, c'est alors qu'il commença à suivre la mode de l'époque; il est vrai que les costumes à la mode n'étaient portés alors que par les femmes de qualité. En Russie on portait, pendant ces deux siècles, de larges et amples culottes (**115.** 3. 4. 7. **120.** 3 à 5), qui se fixaient autour de la taille juste au-dessus des hanches au moyen de coulisses et s'attachaient au-dessous du genou; on se couvrait le bas des jambes de morceaux d'étoffe entourés de courroies entre-croisées (**120,** 3. 4), ce qui faisait paraître les jambes très grosses; on portait des souliers de cuir ou de liber. Les gens des classes plus élevées se chaussaient d'une courte botte pointue et munie de talons bas; plus tard on mettait aussi des bas. Par-dessus la culotte se mettait la chemise (**120.** 3. 5); elle était en laine ou en toile, blanche, bleue ou rouge, ouverte sur la poitrine et sans col; par-dessus la chemise, on portait, vers la fin de cette époque, la veste à basques ou pans à la mode qui pouvait se boutonner par-devant (**120.** 3). La redingote (**120.** 4) se croisait par-devant et se portait avec une ceinture en étoffe qui entourait le corps deux fois: c'était l'habit du paysan. Les gens de qualité portaient des habits à manches pendantes ou bien encore avec des manches complètes qui étaient plus longues que le bras, de sorte qu'il fallait les relever en bouillons; à cet habit ils ajoutaient de longs pardessus ou « kaftans » (**99.** 9. 10. **115.** 1. 5. 6)

qui se fermaient avec des pattes par-devant et avaient également des manches bouillonnées. Souvent les Kaftans avaient un col droit derrière l'encolure; ce col avait été emprunté, dès le commencement du XVIIe siècle, aux habits militaires (**99.** 13. 14). A partir de l'époque de Pierre Ier, les habits se faisaient à taille d'après la mode occidentale. A la ceinture se portait un long couteau ressemblant à un couteau de chasse. Les couvre-chefs étaient des calottes basses et larges ou hautes et pointues, toujours garnies d'une bordure de la largeur d'une main (**99.** 9. 10. 12 à 14). En été on portait aussi des chapeaux à larges bords (**120.** 4). Au XVIIIe siècle, ce furent de hauts chapeaux hollandais avec un petit bord rond et ornés de rubans. Les gens du peuple se garantissaient du froid au moyen de fourrures de moutons, les gens riches portaient naturellement des fourrures plus coûteuses. La barbe se portait entière avec la moustache tombante. Ce n'est que sous le règne de Pierre Ier que les nobles se contentèrent de la moustache seule. Les cheveux se portaient courts. La chevelure longue tombant jusqu'aux épaules était le privilège des prêtres de l'Église catholique grecque appelés « popes »; sur le front elle était alors coupée en ligne droite. — Les femmes portaient l'habit avec des manches (**99.** 8. 11) ou sans manches (**120.** 1. 2), avec une forte échancrure au cou; le haut de la poitrine ainsi que les bras étaient couverts par la chemise. La taille était collante jusqu'aux hanches, la jupe allait en s'élargissant vers le bas mais sans plis; par-devant elle était fendue et boutonnée au moyen de petits boutons; autour des hanches il y avait une espèce d'écharpe. L'ornement de cet habit consistait en dessins de soie brodés ou en fourrure. Les gens du peuple portaient des habits de drap grossier ou de peaux de mouton avec des manches. Au lieu de l'habit long on portait encore une sorte de jaquette (**120.** 7), par-dessus laquelle se mettait un surtout. La chemise était généralement blanche. Dans la Tauride, appelée maintenant la Crimée, elle était de soie de couleur, et avait les manches plus longues que le bras, plissées par-devant, de façon à former une ruche. En hiver on portait un court manteau à la polonaise (**120.** 7) avec doublure et col de fourrure et avec de longues manches pointues qui permettaient au bras de sortir par le milieu. Les femmes portaient le bas des jambes entouré de morceaux d'étoffe, de souliers, des pantoufles pointues et des bas, comme les hommes. Les femmes des villes s'entouraient la tête de fichus de soie comme d'un turban d'où sortaient les cheveux bouclés. Les jeunes filles allaient tête nue, les cheveux tressés en trois nattes pendant dans le dos et ornées de rubans et de coraux. Dans les contrées moscovites, Slaves et dans les environs de Kalouga, ville située sur l'Oka, en rencontrait des bonnets avec une plaque raide richement ornée sur le devant (**120.** 6). Dans les environs de Mourom, ville également située sur l'Oka, le bonnet formait un grand croissant posé sur une calotte ronde, collante et s'attachant au moyen d'une bride de tulle (**120.** 7). Plus tard, la mode occidentale devint prédominante. Les hommes de qualité portaient le frac et le gilet; leur fierté nationale avait fait place à la vanité et au désir de suivre la mode d'aussi près que possible. Les bourgeois, les négociants et les paysans conservaient l'antique costume national.

Fig. 45.

Le costume polonais original, commun à tous les Slaves, s'était presque germanisé au moyen age; toutes les représentations plastiques en témoignent (fig. **45.** **95.** 1 à 7. 16 à 19. **96.** 4. 20 à 22). Dans les contrées de l'ouest de la Pologne, le costume était encore germain au XVIe siècle, lorsque les relations avec les Tartares, les Russes et les Turcs avaient répandu, depuis longtemps déjà, le costume asiatique dans toutes les autres parties. De ces éléments se développa, à la fin du Moyen-Age, le costume national polonais qui comprenait : 1° un « kaftan » long ou descendant jusqu'aux genoux seulement avec de longues manches commodes, ouvert par-devant et se fermant sur la poitrine au moyen de boutons et de pattes; c'était l'habit national par excellence; il n'a subi que peu de changements dans sa coupe, il se portait souvent dans les XVIe et XVIIe siècles avec les pans de devant relevés (**98.** 18. **99.** 2. **115.** 10); 2° une veste à manche d'un modèle semblable; 3° un pardessus à manches qui avait quelquefois des emmanchures ou de longues manches ouvertes et pendantes; 4° un manteau à la hongroise (**98.** 1. 3.) avec ou sans manches, orné de boutons et de pattes ou brandebourgs sur la poitrine; 5° un court pardessus ouvert sans taille marquée avec d'amples demi-manches (**98.** 22); 6° des culottes collantes; 7° des souliers montants ou des bottines de cuir de couleur généralement à talons et pointus; 8° Une calotte plus ou moins haute, à fond plat, avec bordure de fourrure ou avec un bord relevé, ornée au côté d'une aigrette, ou une espèce de chapeau en feutre blanc plus haut que la calotte et en forme de cône obtus (**97.** 13. **99.** 29). Les cheveux se portaient à la tartare, c'est-à-dire la tête rasée de façon à ne laisser qu'une touffe de cheveux sur le haut du crâne. La moustache était aussi forte que possible, le menton rasé ou avec la mouche. Les vêtements de dessus et les manteaux à brandebourgs et à boutons, ainsi que la veste à manches, restaient presque sans changement au XVIIe siècle. Les autres vêtements subissaient dans leur coupe les caprices des modes orientales et occidentales. La culotte, autrefois étroite, devenait de plus en plus ample et s'introduisait dans la tige de la botte. Vers la deuxième moitié du XVIIIe siècle, nous voyons paraître la haute calotte à fond carré (**115.** 12. 13). La touffe de cheveux sur le haut du crâne fut remplacée par une tonsure comme celle des moines (**115.** 12. **120.** 14). — Le costume national n'était alors guère en usage que parmi les paysans. Les gens de qualité se mettaient à la mode française et n'adoptaient le costume national que pour les démonstrations politiques,

Le costume des femmes subissait à peu près les mêmes transformations que celui des hommes. Au Moyen-Age, il se germanisait beaucoup (**95.** 1. 6. 19). Au XVIe siècle il avait un cachet national avec quelques éléments allemands tels que les amples manches fendues en lanières et bouillonnées au moyen de rubans ou de cordons dont elles étaient entourées de distance en distance (**98.** 1), et la collerette-ruche et les manchettes. Aux amples manches bouillonnées succédaient les manches plus étroites. L'habit se séparait en jupe et corsage; ce dernier était collant et décolleté en pointe, avec une ouverture remplie par une guimpe. La jupe était à plis et les manches étaient longues et étroites, quelquefois il n'y en avait pas du tout, et le bras était couvert par les larges manches de la chemise (**98.** 13. 20. 23). Les principales pièces du costume féminin étaient les suivantes : 1° une courte veste ouverte avec demi-manches ou avec manches pendantes (**98.** 17); 2° une courte pélerine (**98.** 15. **115.** 8); 3° un manteau demi-long **98.** 21. 24) ou un pardessus **96.** 19. **98.** 1), avec doublure et col de fourrure; 4° un tablier; 5° une calotte ronde ou en forme de bourrelet placée sur

un bonnet couvrant les joues et la nuque; pour l'hiver une calotte de velours bordée de fourrure et couvrant les oreilles et la nuque, sous laquelle la tête et le menton étaient enveloppés d'un fichu de toile. Ce costume s'est maintenu avec peu de modifications jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, lorsqu'on commença à suivre les modes françaises.

On suppose que la Hongrie du Moyen-Age s'est montrée plus tenace que la Pologne à conserver son costume national. La plus ancienne représentation plastique, qui appartient au XIVe siècle (**99.** 27), nous montre un étudiant de Prague d'origine hongroise portant le costume oriental, une longue robe à manches étroites et à écharpe à la ceinture, avec un col rabattu, une longue redingote à manches fendues à l'avant-bras et ornée de boutons et de brandebourgs; sur la tête une calotte à cône obtus avec un large bord de fourrure et avec une aigrette sur le devant; les jambes sont encaissées dans d'étroits pantalons ou plutôt dans des maillots qui, ainsi que les souliers montants, sont à la mode occidentale. Quelques représentations de costumes du XVe siècle (**99.** 31 à 33) sont complètement germaniques. Les habits et les par-dessus du XVIe siècle présentaient toujours un caractère polonais. Outre les manteaux à manches on employait encore des peaux de loups et d'autres bêtes pour se garantir du froid. La chaussure consistait, à part les bottes et les souliers du modèle occidental, en bottes tartares sans talons (**100.** 4). Les femmes Dalmates de cette époque (**100.** 13 à 15) portent une robe avec ceinture sous les seins, avec ou sans manches, une ample jaquette ouverte avec de larges demi-manches, un tablier, un fichu de tête et des espèces de sandales en cuir; un ample manteau fort simple avec fentes pour les bras. Une de ces femmes (**100.** 14) porte une deuxième ceinture au-dessous des hanches. Au XVIIe siècle, le corsage et le corselet devenaient à la mode, toujours assortis au costume national. Au XVIIIe siècle on commença à suivre la mode française, mais on conserva toujours une prédilection pour le costume national.

Les Bohémiens étaient, depuis le règne de l'empereur Arnoul ou Arnulf, sous la domination de l'empire allemand; (**99.** 20. 21) ils avaient conservé leur langue et leur costume national de caractère slave. Les hommes des basses classes portaient l'habit et le manteau à manches ainsi que la calotte et les bottes slaves, et les femmes le manteau également slave. Les hommes (**100.** 20) étaient vêtus d'un maillot, d'un habit descendant jusqu'aux genoux, ouvert par-devant, doublé de fourrure et entouré à la taille d'un ceinturon ou d'une écharpe; d'un manteau de la même longueur avec courtes manches, doublure et pèlerine en peau de loup ou d'ours. La tête était couverte d'une calotte haute de fourrure à poils hérissés avec un bord relevé par-devant et les pieds de bottes sans talons. Les nobles portaient la « Schaube » allemande, le béret et les souliers décolletés (**100.** 17). Les jeunes filles du monde (**100.** 21) s'habillaient à la mode allemande; elles portaient des jupes sans plis avec le corsage collant et des bouffants en forme de bourrelets à l'endroit des épaules, une pèlerine de velours et une collerette-ruche. Le manteau restait en usage pendant que régnait l'influence de la mode polonaise. La province de Silésie, qui, depuis le XIVe siècle, appartenait au royaume de Pologne, apporta un costume qui devint très en faveur (**98.** 23) : c'était le manteau nuptial, formé de nombreux carrés de peau de hamster alternant avec des carrés de peau de putois ou de martre, et doublé de soie (comp. **98.** 19). Les jeunes filles serraient leurs amples manches au poignet au moyen d'un long ruban de velours, dont les bouts formaient des cordelières, qu'elles nouaient de distance en distance et laissaient tomber librement le long de la jupe (**98.** 20).

Les documents de la fin du XVIe siècle nous montrent les tribus grecques dans de nombreux costumes où l'élément turc est prédominant. Les habits ouverts à manches, boutonnés sur la poitrine et fermés à la taille au moyen d'une écharpe, les manteaux avec d'amples manches longues ou demi-longues étaient turcs, mais les culottes collantes ou maillots, les souliers montants sans pointes et les bérets bas révélaient le caractère du costume de l'Europe occidentale, c'est-à-dire le caractère vénitien; mais les bottes et les hautes calottes étaient tartares. Les paysans de l'île de Crète, aujourd'hui Candie (**101.** 6), portaient une chemise à amples manches, des culottes collantes en cuir noir, par-dessus lesquelles ils laissaient tomber la chemise, et une tunique également en cuir noir dont le devant se coupait séparément du dos et qui s'agrafait sur les épaules et sous les aisselles. Le costume féminin aussi était turc. Les femmes de Crète seules (**101.** 7) et les Grecques sous la domination vénitienne (**101.** 5) portaient un corsage. Les femmes de Péra, un faubourg N.-E de Constantinople (**101.** 1), portaient par-dessus leur robe une sorte de jupe très ouverte par-devant avec un tablier; dans le dos était fixée une étroite écharpe, dont les bouts tombaient par-devant en passant sous les bras; souvent les deux bouts se rejoignaient et étaient ornés de petites boules. Les Grecques de la Syrie (**101.** 13) s'enveloppaient la tête d'un manteau de laine blanche, de façon à ne laisser voir que juste la figure; pour couvre-chef, elles avaient un chapeau de feutre en forme de champignon, composé de pointes de différentes couleurs. A côté de simples fichus de tête nous rencontrons des coiffures en forme de turban, parmi lesquelles certaines ressemblaient aux fameux « atours » du Moyen-Age (**101.** 11) ou à des paniers de papier s'évasant vers le haut (**101.** 8).

Les Écossais ont conservé jusqu'au XVIIIe siècle leur premier costume national en étoffes quadrillées, leurs manteaux, leurs vestes et leurs bas avec les genoux à découvert (**120.** 21). Des relations longues et suivies entre l'Écosse et la France produisirent cependant un changement dans le costume à la cour et dans les villes, où l'on adopta les modes françaises. Le « Kilt » se montre à cette époque séparé en gilet et en jupe. Des jarretières avec nœuds et choux de rubans, la perruque surmontée de la calotte plate, couleur gris-bleu, ornée de genêt, de houx et de plumes d'aigle (**115.** 20. **120.** 19), complétaient ce costume. A la cour on portait la culotte anglaise descendant jusqu'au genou avec des boutons et des boucles. Le costume féminin ressemblait beaucoup à celui des hommes. Le grand manteau, couleur de safran, bouclé sur la poitrine, serré autour de la taille par une ceinture et porté sur la tête par les femmes mariées (**115.** 18. 19, **120.** 22), paraît n'avoir été porté de cette façon que jusqu'en 1740. Les femmes de qualité le portaient en guise de mantille sur leur costume d'ailleurs complètement français (**115.** 22). Les corsages et les vestes courtes et lâches devenaient d'un usage général. Sans être indigent on allait souvent les pieds nus. Les femmes de meilleure condition portaient des culottes d'ampleur variée sous leur robe. Les cheveux se portaient avec une raie et avec des bandeaux plats surmontés d'un simple cercle; on les relevait par-derrière sans les natter, on se faisait à chaque côté de la tête une assez longue boucle que l'on laissait tomber droit et que l'on ornait d'un nœud à coques. Aujourd'hui on ne rencontre presque plus de costume national écossais, pas même dans les Highlands de l'Écosse.

TABLE DES MATIÈRES

Peuples Germains jusqu'en 1200.

I. Scandinaves, Anglos-Saxon, Normands et Anglais.. 1
II. Les Germains 9

Races Latines jusqu'en 1200.

I. Les Français.. 19
II. Les Italiens 28
III. Les Espagnols 30

Peuples Germains de 1200 jusqu'à la fin du Moyen Age.

I. Les Scandinaves 32
II. Les Allemands 39
III. Les Suisses et les Néerlandais 61
IV. Les Anglais 70

Les peuples Romans.

I. Les Français 79
II. Les Italiens 87
III. Les Espagnols et les Portugais 94

L'Église catholique romaine 100

Les Costumes européens depuis la fin du XVIe siècle jusqu'en 1840 103

I. Explication des Planches

(Les chiffres romains entre parenthèses indiquent le siècle)

1. **Scandinaves (jusqu'en 1200).** **1.** 1, Jutlandais (d'après des trouvailles dans des tombes près de Vamdrup); **2.** 1, 5, guerrier et paysan (d'après des trouvailles dans le marais de Thorsberg en Anglie); 3, guerrier avec casque à sanglier (d'après des plaques de ceinture et planche **5.** 11); 4, femme (d'après des trouvailles près de Aarhus); 6, 10, bracelets et cercles de cou; 7, poignée de glaive; 8, glaive (Spatha); 9, travail repoussé, garniture inférieure d'une gaine de glaive; 11, 12, 14, ornements de poitrine; 13, soulier de cuir; 15 à 18, plaques de ceintures en métal fondu; 19, guerrier avec bouclier rond et bombé (sculpture de l'époque romaine); 20 à 22, chevalier, maréchal ferrant et cheval sellé (sculpture sur bois au portail de l'église de Hyllestad en Norwège); 23, casque avec visière trouvé dans le marais de Thorsberg; 24, 43, fragments de casques; 25, couronne (d'un usage incertain, peut-être un ornement pour les cheveux); 26, soldats, femme et enfants (peinture murale dans une église à Linkœping, représentant le massacre des nouveau-nés par Hérode); 27, fragment d'une figurine en métal; 28, figurine ornementale en bois; 29, pièce de monnaie suspendue comme ornement; 30, trompette de guerre; 31, peigne; 32, glaive; 33, chevalier (XI d'un reliquaire à Spanga, Upplande); 34, roi et guerriers (d'une nappe d'autel brodée d'or « Antependium » à Biskopskulla, Upplande); 35, 37, hommes (tableaux d'église à Hjorlund); 36, roi à la chasse au faucon (peinture murale de la fin du XII); 39, chevalier (sculpture de bois sur une porte d'église à Valthiofsstad, Islande); 40, guerrier (peinture murale XII); 41, soldat (peinture murale); 42, bouclier (XII); 44, fer de charrue; 45 à 60, fragments et ustensiles de bateaux des Vikings, parmi lesquels : 48, plaque pour fixer la rame sur son pivot (55); 49, étrave de bateau en forme de tête de dragon; 50, 54, écopes; 53, tôlière; 61, bateau (trouvé dans le marais de Nydam, Schleswig); 62, bateau (trouvé près de Sandefjord, Norwège).

2. **Scandinaves (jusqu'en 1200).** 1, 2, 27, ornements

pour la poitrine; 2, 4 à 11, 13 à 15, 17, 18, 21 à 23, agrafes, boucles et broches; 3, 26, 66, pendants d'oreilles; 12, 16, boucles; 19, 20, 28, 29, 31, 43, 48, 60, 65, 67, bagues (48, en un mélange d'or et d'argent); 24, 25, 30, 45, bracelets et cercles pour les bras et les jambes; 32 à 38, colliers; 39, 40, épingles; 41, 42, 50, cercles de tête; 46, ornement de cheveux; 47, bouton en os; 51 à 56, glaives; 57, 58, garnitures de fourreaux de glaive; 59, lame; 68 à 70, fragments d'une parure de cou en argent; 71, 72, gardes de glaives; 73 à 80, lames de lances; 81, vase de bronze; 82, bassin de fonts baptismaux (dans l'église de Gumlose); 83 à 86, parures de cou et de poitrine (trouvées près de Hiddensoe, ère chrétienne).

3. **Scandinaves, Bretons, Irlandais (jusqu'en 1200).** 1 à 24, *Scandinaves*; 1, 2, boucliers; 3, 4, éperons (4 avec deux vis); 5, urne crématoire avec restes d'un glaive; 6, 7, fers de hache; 8, 18, étriers; 9, 10, pièces de boucliers; 11, 12, 17, vases en terre cuite; 13, bol d'argent; 14, coupe d'argent (dorée à l'interieur); 15, bol pour sacrifice; 16, ustensile de cuisine (à suspendre); 19, mors; 20, fer de lance (ou ciseau); 21, fauteuil (XIII); 22 fauteuil-bahut (XV); 23, pincette; 24, ciseaux; 25 à 54, *Bretons et Irlandais*; 25, bouclier rond; 26, bouclier long (Ysgwyd); 27, casque en bronze (trouvé dans la Tamise); 28 à 30, lames de glaives (Gwaew-fon); 31, boucle irlandaise ou broche; 32, boucle ou broche écossaise; 33, lame de framée; 34, fer de hache (combinaison de hache et de pioche); 35, bague; 36, trompette de guerre (Stuic); 37, lame de lance; 38, faucille druidique (employée pour couper les branches de gui); 39, 43, bâtons d'or (l'usage en est inconnu, probablement pour atteindre les branches de gui); 40, parure à suspendre (en cuivre jaune); 41, ornement pour la poitrine (?); 42, 46, 47, bols en terre cuite; 44, 45, vases en terre cuite (de l'époque romano-britannique; vases castor); 48, 49, 52 à 54, Irlandais (les deux premières figures d'après la carte d'Irlande de Speed; les autres d'après les miniatures du « Giraldua Cambrensis »); 50, 51, druides (d'après un bas-relief trouvé près d'Autun en France et qui paraît appartenir à l'époque romaine).

4. **Ecossais et Anglo-Saxons.** 1 à 7, Écossais; 8 à 23, Anglo-Saxons.

5. **Anglo-Saxons et Anglo-Danois.** 1 à 10, Anglo-Danois; 11, casque à sanglier (trouvé dans le comté de Derbyshire en Angleterre); 12, éperon; 13, forme de casque; 14, 15, 17, boucles de bouclier; 16, 18, 29, 31, gardes de glaive; 19, garniture du haut et 22, garniture du bas d'un fourreau de glaive; 20, 21, 27, lames de lances; 23, vase en terre cuite; 24, lame d'une hache de combat (Hiltbarte); 25, lanterne; 26, amulette (appelée bijou du roi Alfred); 28, lame de poignard (sur la lame est écrit *Edwardus* et *prins agile* X); 30, lame de glaive (X); 32, lame d'une hache de jet (Franziska); 33, bateaux appelés « dragons » ou « serpents »; 34, drapeau; 35, 55, 58, chariots; 36, cavalier; 37, cheval harnaché; 38, femme à cheval; 39 à 43, sceptres ou bâtons de fonctionnaires; 44, 45, banquet; 46, cuisinier; 47, banc des juges; 48, forgeron; 49, lit à ciel; 50, pressoir; 51, semeur; 52, laboureur avec charrue; 53, jardinier; 54, 56, moissonneurs; 57, charrue; 59, voiture suspendue (*Carruca nutans*); 60, bateau-dragon (XI).

6. **Normands et Anglo-Normands (1066 à 1200).** Hommes, femmes, rois, guerriers et moines (11).

7. **Normands et Anglo-Normands.** 1, 2, cavaliers normands (Guillaume Ier et Tonstain); 3, cavalier (en cotte et capuchon de mailles, le cheval couvert d'une armure entière); 4, Normand portant le « Haubert » blanc avec capuchon; 5, haubert grillé; 6, 11, lances à oriflammes (*gonfalons*); 7, fer de lance; 8, bouclier; 9, casque à bavolet et protège-nez; 10, éperon; 12, bride et mors; 13, glaive; 14, bateau sur lequel le duc Guillaume le Conquérant fit la traversée d'Angleterre); 15, bateau éperonné (XIII); 16, 17, armuriers; 18, cuisinier; 19, 20, haches; 21, 22, attaque d'une forteresse en mer; 23, 31, petits bateaux; 24, vaisseau royal (avec Richard Cœur de Lion, à bord); 25, trône (Guillaume de Normandie); 26, cuisiniers; 27, chaise à porteurs (*basterna*); 28, orgue; 29, 30, bataille navale (des pirates envahissent un vaisseau marchand); 32, laboureur avec charrue; 33, roi dormant entouré de gens du peuple (*The vision of the Husbandmen*); 34, cercueil avec le cadavre d'un pape; 35, violoniste; 36, batteur de blé; 37, galérien attaché au carcan; 38, semeur et moissonneur; 39, homme aiguisant sa faux; 40, sceau de Guillaume II, Rufus; 41, sceau de Milo Fitzwalter, constable d'Angleterre sous Henry Ier; 42, sceau de Richard, constable de Chester sous le roi Stephen; 43, sceau de Richard Ier; 44, sceau du roi Jean.

8. **Anglo-Normands et Anglais (jusqu'en 1200).** Hommes, femmes, rois et guerriers.

9. **Anglais (jusqu'en 1200).** 1, ordination de prêtres par un archevêque revêtu de tout son costume d'apparat (d'après une illustration de livre XII); 2, mitre de Thomas Becket; 3, pompe; 4, chariot à panier en osier; 5 à 9, musiciens jouant (5) du psaltérion, (6) de la harpe, (7) du violon, (8) de la viole et (9) de la trompette; 10, 2 à 3, chasuble de Thomas Becket avec détails; 11, 12, 20, 24, vases sacrés (20, anglo-saxon); 13, haut d'un sceptre normand; 14, 19, crosses d'évêques (XI); 15, bâton de chanoine; 16, couteaux à découper; 17, baratte; 18, lanterne; 21, 22, flambeaux; 23, cuiller de sacre, face, dos, profil. 25, vase à huile sacrée ou boîte à chrême (en forme de colombe); 26 à 34, bol, coupe, pot, cruche, tonneau et plat.

10. **Allemands (jusqu'en 1000).** 1, 2, homme et femme de la première période historique; 3, 4, Goths; 5, roi lombard; 6, 7, Francs mérovingiens; 8 à 17, Francs carlovingiens; 16 à 26, gens de la fin du xe siècle.

11. **Allemands (1000 à 1200).** 1 à 9, gens du xie siècle; 10 à 28, gens du xiie siècle (10, 22, 24, 27, juifs).

12. **Allemands (jusqu'en 1200).** 1 à 9, guerriers; 10, Otto II et Theophanu (sculpture d'ivoire X); 11, l'archevêque Egbert de Trèves et deux bénédictins (illustration de livre, paru après 890); Henry II entouré d'archevêques et de guerriers (miniature, XI); 13, Germania et Gallia (miniature XI); 14, Henry le Lion et son épouse Melchtilde (figures de tombeaux dans la cathédrale de Brunswig, commencement du XIII); 15, l'abbé de Canossa, Henry IV et la Markgrave Mathilde (miniature du commencement du XII); 16, 26 à 28, batailles (miniatures, XII); 17, sceau de Henry VI; 18, pièce de monnaie de Frédéric Barberousse (la seule qui représente cet empereur imberbe); 19, sceau d'Otto IV; 20, pièce de monnaie de Philippe de Souabe; 21, pièce de monnaie de Conrad II; 22, pièce de monnaie de Henry III; 23, sceau de Henry V; 24, sceau de Conrad II; 25, Henry II (miniature).

13. **Germains (900 à 1200).** 1, cor en ivoire (employé avant l'introduction des cloches pour annoncer les heures); 2, bénitier en ivoire en forme de seau (l'anse manque; fait à la main par l'évêque Bernward de Hildesheim lui-même pour le fils d'Otto II, X); 2, reliquaire (Aix-la-Chapelle, XII).

14. **Germains (1100 à 1200).** 1, goupillon; 2, couronne impériale (probablement travail sarrasin-sicilien); 3, agrafe (fermant un manteau impérial); 4, soulier (d'un enfant impérial); 5, broche de manteau; 6, glaive de Saint-Maurice; 7, boule impériale; 8, glaive (faussement désigné comme glaive de Charlemagne); 9, l'empereur revêtu de la tunicella; 10, empereur revêtu de l'aube et de l'étole; 11, empereur revêtu de la Dalmatique (travail byzantin).

15. **Germains (jusqu'en 1200).** 1, lustre avec détails (Aix-la-Chapelle, XII); 2, 4, lustres et autels (illustration de livre); lustre en forme de croix (illustration de livre); 5, 7 à 10, flambeaux XII; 8, 11, entre XII et XIII; 6, fragment

d'un lustre (Reims, pour compléter les fragments manquant au lustre 1).

16. **Germains (jusqu'en 1200).** 1, encensoir; 2 à 4, 8, flambeaux (2, XI, les autres entre XII et XIII); 5, calice (fin du XI); 6, 19, fragments de flacons en cristal (fin du X); 7, coffre (X); 9, crosse en forme de béquille (XI); 10 à 12, couteaux: 13, fourchette à servir; 14, crosse (entre XI et XII); 15, clef; 16 à 18, vases, tels que seaux, cuvette et cruche (XII); 20, coupe (roman); 21, 22, tables servies; 23, chaise; 24 à 28, lits (28, XI, les autres XII); 29, prie-Dieu; 30 à 32, sièges; 33, 34, cercueils; 35, 36, flambeaux en bois; 37, chariots; 38, arbalétrier (X); 39, soldats avec engins de siège (X); 40, pupitre; 41, canapé; 42, messager; 43, voleurs de grand chemin; 44, homme revêtu du chaperon (commencement du XIII).

17. **Français (Gaulois et Gallo-Romains).** 1, guerrier; 2, 3, hommes; 3, guerrier avec étendard à sanglier; 5, figurine (représentant peut-être une divinité importée dans le pays par les Phéniciens); 6, homme (revêtu d'une culotte et d'une cuirasse); 7, 8, cavaliers couverts d'armures; 9, meule; 10, 11, outils en corne en forme de scie; 11, pointe de lance en corne; 13, 15, outils de tisserand en corne; 12, 16, Celtes du Danube (de la colonne de Marc-Aurèle, II); 17, 18, poignards; 19, Gaulois et sa femme (Statue de la Villa Ludovici); 20, 21, cuirasses; 22 à 25, casques; 26 à 28, pointes de flèches en pierre à fusil; 29, bouclier en osier couvert de bronze; 30, bouclier en bois couvert de métal; 31 à 33, glaives; 34, étendard à sanglier (Comp. Fig. 3); 35, tête d'épingle; 36, 39, pointes de flèches; 37, 38, lames de javelots (Palstœhe); 40, bracelet; 41, fragment de brassard (Bauge); 42, Gaulois franchissant à cheval le corps d'un Romain tombé; 43, 44, 48, 49, ornements de chevaux; 45, mors; 46, agrafe; 47, fragment d'une ceinture; 50, chaînettes; 51, 52, 57, 59, femmes gallo-romaines; 53, 58, prêtresses; 54, médecin et astronome (Druide); 55, prêtre (Druide).

18. **Français (500 à 1200).** 1 à 5, hommes de l'époque gallo-romaine; 6 à 9, de l'époque franque; 10 à 26, de l'époque féodale (14, normand, 16, juif).

19. **Français (800 à 1200).** 1 à 9, femmes de l'époque carlovingienne; 10 à 18, jusqu'en 1100; 19 à 27, jusqu'en 1200.

20. **Français (700 à 1200).** 1 à 7, Guerriers de l'époque carlovingienne; 8 à 16, de l'époque normande; 17 à 24, de l'époque des croisades.

21. **Français (500 à 1200).** 1, 2, 7 à 9, cavaliers avec toutes espèces d'armures (d'après les figurines d'un jeu d'échec qui est attribué à l'époque de Charlemagne et qui est probablement de travail espagnol du XI ou XII); 3 à 5, cavaliers normands portant le « haubert » grillé (d'après la tapisserie de Bayeux XI); 6, cavalier en cotte de mailles (XII); 10, 11, échantillons de tuniques en cuir recouvertes d'anneaux et de grillages; 12, échantillon de cotte de mailles; 13, échantillon d'une cotte de mailles plus compliquée; 14, 19, casques carlovingiens; 15, 18, casques normands avec bavolet et protège-nez; 16, échantillons de cotte grillée; 17, casque en cuivre avec croix grecque (fin du XI); 20, casque avec protège-nez et oreillettes fixes et avec bavolet mobile (XII); 21 à 23, 25, casques rhénans (XII); 24, casque rond; 26, 27, boucliers francs; 28 à 32, boucliers normands; 33, glaive franc; 34, glaive de Childéric; 457 à 481, avec détails; 35, anneau à fourreau et crochet de ceinture (époque mérovingienne); 36, 37, ceinture et ceinturon (milieu et fin du XII); 38, glaive carlovingien; 39, 40, glaives (XII); 41, fourreau à glaive (XII); 42 à 44, 48, 49, lames de lances franques; 45, boucle de bouclier franc; 46, 47, frondes à main et à manche; 50, archer; 51, lame de lance (XII); 52, massue; 53, double hache franque (probablement un outil de charpentier); 54, hache à jet franque (Franziska); 55 à 58, fers de haches de combat (Hilbarten); 59, bride (IX); 60, cheval sellé (XI); 61, bannière; 62, mors normand; 63, selle; 64, 65, selles de guerre franques; 66, selle (du XII); 67 à 69, couronnes carlovingiennes; 70, 71, couronnes de l'époque féodale; 72, 73, sceptres carlovingiens; 74 à 76, sceptres de l'époque féodale; 77, 78, éperons; 79, étrier (XII); 80 à 83, souliers de l'époque romane; 84, 85, souliers (IX, considérés comme appartenant au XII); 86, soulier (XI); 87, 94, souliers (XII); 88, soulier et guêtre (semelle de cuir genre sandale, IX); 89, soulier de Saint-Germain; 90, 91, bas et soulier (entre XI et XII); 92, soulier (trouvé dans l'église de Chelles près Paris, ressemble à 85); 93, chaussure de feutre avec hautes semelles (XI); 95, sandale (XII); 96, soulier (XII).

22. **Français (1000 à 1200).** 1, 2, diadème et collier en or (XII, portés déjà à l'époque carlovingienne); 3, 5, ornements de ceinture; 4, 6, 13, boucles et agrafes; 7, garniture de couverture de livre; 8, crosse (fin du XII); 9, 10, morceaux de bordures de robes; 11, vase sacré (milieu du XII); 12, reliquaire (XI); 14, 19, 20, encensoirs; 15, détails du calice de saint Remigius (voir Fig. 12, XII); 16, tabernacle suspendu (XII); 17, 18, crosses en or et en ivoire (XII); 21, tabernacle (sculpture XII); 22, lampe (IX ou X); 23, reliquaire (de saint Yvet, fin du XI; 24, boîte en ivoire (X).

23. **Français (500 à 1200).** 1, trône (de Dagobert, roi des Francs, roman, le haut du dossier appartient au XII); 2, 3, fauteuils (francs); 4, fauteuil épiscopal en bronze (XII); 5, trône (XII); 6, trône (XI); 7, siège (XI); 8, prie-Dieu (roman); 9, 10, pupitres (XI), 11, 12, pupitres (X et XI); 13, fauteuil (X ou XI); 14 à 16, tabourets; 17, fauteuil; 18, fauteuil d'église; 19, lit en métal (X); 20, 21, lits à ciels; (14 à 18, 20, d'après les peintures de la Herrade de Landsperg (XII); 22, cave à liqueurs (sculpture); 23, 24, berceaux (le deuxième IX); 25, maçons; 26, métier de tisserand; 27, lyre (forme romane); 28, sonneur de clochettes; 29, 44 à 46, psaltérions; 30, 36, 41, 43, harpes; 31, 33, lyres; 32, chalumeau; 34, 37, 39, 40, violes (chrotta, hrotta); 35, vielle; 38, crouth; 41, violon; 47 à 51, paysans avec bêche, pioche et charrue; 52, ouvrier avec moulin à main.

24. **Italiens (1 à 700).** 1 à 9, personnages de l'époque païenne-romaine; 10 à 16, gens de l'époque des catacombes; 17 à 21, gens de l'époque byzantine.

25. **Italiens (jusqu'à la décadence de l'Empire romain de l'Occident).** 1 à 16, guerriers (11, 13, 14, gladiateurs); 16, Aëtius (d'après un diptychon); 17 à 21, consuls et fonctionnaires de la cour (époque de Constantin).

26. **Italiens (700 à 1200).** 1 à 14, personnages de l'époque byzantine; 15 à 23, des Xe et XIIe siècles (Vénitiens; 15, 18, doges).

27. **Italiens et Espagnols (jusqu'en 1200).** 1, 2, 4, chevalier avec suite (des annales de Gênes, fin du XII); 3, 5, 8, 11, 14 (de la même source); 3, 14, engins de siège; 5, galère; 6, chariot à drapeaux (caroccio, XI); 7, cloche; 8, guerriers (combat dans la rue); 9, 10, trône et canapé (IX); 11, tente et bannière; 12, trône (chaire d'église trouvée dans les catacombes); 13, reliquaire (XII); 15, sarcophage de Henri VI; 16, sarcophage de Frédéric II (milieu du XIII); 17, siège épiscopal (Bari, fin du XI); 18, 19, sculpture et siège épiscopal (Canossa, VIII); 20 (peigne, de la reine Théodolinde, dit-on, entre VI et VII); 21, encensoir (en ivoire, X); 22, fragment de cercle de la « couronne de fer » (époque carlovingienne); 22 à 30, Espagnols; 23, homme jouant de la viole et remuant les pieds munis de souliers claquants (scabilles) (XI ainsi que 25 à 29,); 24, chevalier (d'après un sceau, XIII); 25, bouclier et glaive; 26, 27, guerriers; 28, lance; 29, acteur; 30, croix d'un autel portatif (X).

28. **Scandinaves (XIIIe et XIVe siècles).** (1 à 40 à l'exception de 32, XIII); 1 à 3, 5, gens du peuple; 4, 6, roi et reine; 7, 8, juifs (1 à 8 d'après des peintures murales dans l'église de Bjeresjo, Suède, diocèse de Lund); 9, 10, 12, à 16,

guerriers (d'après différentes peintures murales, 12, d'après une pierre tumulaire); 11, pierre tumulaire de la reine Marguerite de Danemark, 1282; 17, parure de poitrine; 18, 31, agrafes; 19, 21, 29, broches; 20, 35 à 38, bagues; 22, à 24, glaives; 25, 26, casques arrondis; 27, boucle; 28, burette (Aquamanile) en forme de cavalier à cheval; 30, pommeau de glaive en ivoire; 32, métier de tisserand; 33, sceau du roi danois Waldemar II (1241); 34, boîte en ivoire; 39, crosse d'évêque en ivoire; 40, ensensoir; 41 à 51, gens du XIVe siècle (ces figures, ainsi que sur la planche **29**, à l'exception de 49 à 51, d'après des peintures murales des églises à Ameneharrads-Roda, Wermlande, à Risinge, Gotland, à Edshult et Grona, Smaalande).

29. **Scandinaves (XIVe siècle)**. 1 à 48, hommes et femmes (10 à 13, 15, juifs; 32, moine); 49, chevalier avec armure et bannière (de saint Erich); 60, homme en habit à dents et à grelots; 51, 56, broche et boucle de ceinture; 52, chevalier; 53, 54, têtes de massue (Mongensterne); 55, archer à cheval; 57 à 59, 62, 64, boucles et broches avec fragments; 60, bateau danois avec le pavillon amiral anglais de l'époque de l'Union, sceau); 61, vase à hostie (tabernacle); 63, chaise d'église (incomplète, avait d'abord quatre sièges; cathédrale de Lund); 65, arbalète; 66, flèche de la précédente; 67, vaisseau marchand; 68, boîte contenant couronne suédoise en cuir frappé avec garniture de fer.

30. **Scandinaves (XVe siècle)**. 1 à 11, 14 à 30, hommes et femmes (3 à 10, juifs, 14 à 21, guerriers, toutes les figures d'après des peintures murales de l'église à Kumbla, Warmie); 12, roi (de la chapelle à Roskilde, 1446); 13, roi (d'après un tabernacle d'autel à Osteraken, Uppland, peinture de Lubeck); 31, femme de qualité (d'après une peinture d'autel de toute apparence flamande); 32, femme de qualité (madone en pierre); 33, chevalier avec grand casque à visière; 34, écuyer tenant des armes (armures à grelots); 35, harnais; 36, casque à visière; 37, reliquaire avec garniture en fer; 38, archer (illustration de livre); 39, 40, cuillers à servir; 41, manche de couteau; 42, porte-flambeaux pour processions; 43, ostensoir; 44, hache de combat; 45, grand glaive à deux mains; 46, fléau de guerre; 47, arquebuse avec chien en forme de serpent et mèche; 48, ornement (?); 49, embouchure d'une corne à boire; 50, morceau de frise sculptée; 51, lustre; 52, porte-cierges suspendu; 53, banc; 54, bague; 55, calice; 56, manivelle pour bander l'arbalète; 57, siège d'église (à l'église de Vaxalla, Suède); 58, coupe d'argent; 59, siège d'un supérieur (siège d'honneur).

31. **Scandinaves (XVIe siècle, deuxième moitié)**. 1, 2, Lapon (femme avec souliers pour la neige); 3, skrifinen; 4, femme biarmaise; 5, Biarmais; 6, 7, Norvégiens de l'extrême Nord; 8, 9, filles de la Norvège du Sud en costume nuptial; 10, Norvégienne du Nord; 11 à 14, femmes et filles de Laaland, Gotland, et Ocland; 15, 17, femmes du sud de la Suède; 16, femme du sud de la Norvège; 18, 19, Livoniennes; 20, servante danoise; 21, Lithuanienne.

32. **Scandinaves (XVIe siècle)**. 1 à 26, hommes, dont quelques-uns avec armures (4, avec fronde; 5, avec scorpion, 18, bateau avec deux plateformes; toutes ces figures viennent des églises de Tegelsmora et de Polna, Upland, de Torpa et de Floda, Sœdermanland et sont du (XV au XVI); 27, femme de qualité (Marie-Madeleine d'après une peinture d'autel faite en Flandre et venant de Forstuna, Sœdermanland); 28 à 30, 45, 46, hommes, femme et guerriers (d'après des peintures d'église de Roslagen, Suède); 31, 44, roi et bourreau (d'après l'image 27); 32, banquet (après Olans Magnus, voir l'urne 50); 33, canon de vaisseau; 34 à 38, glaives; 39, hallebarde; 40, crosse; 41, agrafe de manteau; 42, 43, cuillers de service; 47, pendants d'oreilles; 48, 49, bijoux; 50, urne (voir 32); 51, bouton d'argent; 52, agrafe de ceinture.

33. **Allemands (XIIIe siècle)**. 1 à 25, hommes et femmes (9, mineur, 21, duc Henry IV de Breslau).

34. **Allemands (XIIIe siècle)**. 1 à 7 hommes et femmes; 8, 9, Saxon avec un prisonnier vénède; 10 à 21, paysans; frises (peinture murale de la cathédrale de Munster); 22 à 25, paysans construisant un village (le seigneur remet au maire (23,) une charte avec un sceau triangulaire); 26, 28, paysans labourant un champ; 27, fourche à foin ou à fumier; 29, aigle impérial allemand dans sa forme la plus primitive (8, 9, 22 à 29, d'après les illustrations du Code saxon de Heidelberg); 30, sceau de Frédéric II; 31, funérailles (femmes de Mayence avec le cercueil de Frauenlob); 32, sceau d'Albrecht d'Autriche; 33, sceau d'Adolphe de Nassau; 34, landgrave Conrad de Thuringe (en costume de l'ordre teutonique, tombe dans l'église de Sainte-Elisabeth à Marbourg); 35, Siegefroid d'Eppstein, archevêque de Mayence avec les rois Henry Raspe et Guillaume de Hollande (Mayence); 36, Rodolphe de Habsbourg (pierre tumulaire dans la cathédrale de Spire, Bavière rhénane); 37 à 46, couronnement et sacre d'un empereur (haut-relief en marbre dans la cathédrale de Monza; 40, 42, 44, électeurs ecclésiastiques (princes de l'Église); 41, 43, 45, princes électeurs (laïques).

35. **Allemands (XIIIe siècle)**. 1 à 5, couvre-chefs; 6, paysan; 7, chevalier hollandais (avec casque à cornes); 8, 9, chevaliers (avec grand casque arrondi et cotte de mailles); 10, combat équestre (sculpture en ivoire); 11, grand casque conique; 12, poignard; 13, faux de combat; 14, coupe-jarrets (employé pour couper les jarrets des chevaux); 15, glaive (trouvé dans une tombe livonienne, appartenant probablement à un chevalier de l'ordre de l'Épée); 17, 19, selles de guerre; 18, glaive; 20, 21, éperons; 22, soulier à bec en fer: 23, chevalier (avec grand casque et des protège-épaules); 24, couronne (la pierre précieuse du milieu est une addition étrangère); 25, burette; 26, calice; 27, coupe; 28, sceptre; 29, flambeau; 30, 33, houlettes ou crosses; 31, 32, garnitures de couvercles; 34, bague, 35, siège épiscopal (Toul, travail italien); 36, encensoir; 37, tasse.

36. **Allemands (XIVe siècle)**. 1 à 21, hommes et femmes de différentes conditions.

37. **Allemands (XIVe siècle)**. 1, 21, femme et hommes, ces derniers en costumes de cérémonie, de guerre et ornés de grelots.

38. **Allemands (XIVe siècle)**. 1, Baudouin de Lutzelbourg, archevêque de Trèves, avec suite de clergé et de chevaliers (illustration de livre); 2, scène de la bataille de Muhldorf (illustration de livre); 3, 4, princes électeurs, ecclésiastique et laïque (illustration de livre); 5, 6, 7, bourgeois, empereur, pape et archevêque (relief de la cathédrale de Mayence, représentant la délivrance de l'excommunication de la bourgeoisie de Mayence; 8, couronnement de Louis de Bavière (relief de marbre de la cathédrale d'Arezzo); 9, bataille (illustration de livre, représentant la bataille de Sempach); 10, 11, 12, chevaliers combattants (illustration de livre); 13, 15, hallebardes; 14, engin de siège (Baliste); 16, 17, l'empereur Louis de Bavière donne la Lithuanie en fief au grand-maître de l'Ordre teutonique (illustration sur parchemin); 18, sceau de Louis de Bavière; 19, sceau de Charles IV (de la « Bulle d'or »); 20, sceau du roi bohémien Jean de Luxembourg; 21, bombarde (mobile); 22, canon à main; 23, grand casque chaudron; 24, bombarde (se chargeant par derrière avec toit protecteur); 25, bombarde; 26, mortiers (en barres de fer forgé); 27, faux de guerre; 28, 30, poignards; 29, glaive; 31 à 33 éperons; 34, hache de combat; 35, 37, selles de tournoi; 36, soulier en fer; 38, à 40, bateaux (d'après des sceaux des villes hanséatiques de Stralsund, d'Elbing et de Dantzick).

39. **Allemands (XIVe siècle)**. 1, 2, burettes; 3, cloches; reliquaire; 5, sceptre; 6, pupitre d'église; 7, 12, encensoirs;

8 à 10, ostensoirs; 11, ornement de porte (marteau); 13, boîte en forme de bahut.

40. **Allemands (1e moitié du XVe siècle).** 1 à 23, hommes et femmes de différentes conditions.

41. **Allemands (2e moitié du XVe siècle).** 1, à 23, hommes de différentes conditions.

42. **Allemands (2me moitié du XVe siècle).** 1 à 15, femmes; 16 à 36, couvre-chefs.

43. **Allemands (XVe siècle).** 1, cuisinier; 2, 3, charpentiers; 4, bourgeois; 5, huissier; 6, chevalier en costume d'intérieur; 7, duc (de Bavière); 8, jeune homme; 9, bourgeoise; 10, paysan; 11 à 23, hommes en armures (21, l'électeur Albrecht III, Achille de Brandebourg).

44. **Allemands (XVme siècle).** 1, messager; 2, 3, femmes à cheval; 4 à 6, arbalétriers (avec arbalètes); 7, chasseur; 8, 9, chasseurs au faucon (homme et femme); 10, pesage (employé du pesage, négociant et valet); 11, piège à double ressort (pour saisir l'adversaire par le cou et l'arracher de son cheval); 12, chevalier; 13, fléau de guerre; 14, duc Louis de Bavière et son maître d'armes; 15, venglaire (canon à culasse mobile); 16, arbalète sur roues (espringale); 17, 23, 25, couleuvrines; 18, camp avec remparts formés de voitures; 19 à 21, guerriers avec arbalètes à manivelles et à poudre; 22, mortier; 24, bombarde (avec toit et sur roues); 26, canon (se chargeant par l'embouchure); 27, mitrailleuse à 5 bouches; 28, 32, engins de siège (balistes); 29, bombarde rectangulaire; 30, chariot de guerre, les roues munies de faux; 31, canon; 33, 34, boîtes en forme de bahut; 35, coupe; 36, poignard de franc-juge (de la Sainte-Vehme, dont la lame se triplait au moyen d'un ressort, 36 1); 37, croix de la Sainte-Vehme (se fichait dans la porte de l'accusé quand il était mandé devant ce tribunal ou bien dans l'arbre au-dessus du supplicié); 38, étrier; 39, encensoir.

45. **Allemands (XVe siècle).** 1, ostensoir; 2, pupitre de messe et détails; 3, siège de supérieur; 4, calice.

46. **Allemands (XVe siècle).** 1, 10, chaires à prêcher; 2, armoire (avec détails); 3, table (avec détails); 4, chaise tournante; 5, fauteuil (demi-circulaire avec dossier élevé); 6, bassin à fonts baptismaux; 7, ornements de porte; 11, chaise d'église.

47. **Allemands (1er tiers du XVIe siècle).** 1 à 20, personnages bourgeois, seigneurs, hommes d'armes.

48. **Allemands (1er tiers du XVIe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes de différentes conditions.

49. **Allemands (1re moitié du XVIe siècle).** 1 à 7, hommes en costumes de savants; 8 à 22, guerriers, quelques-uns complètement en armures.

50. **Allemands (1re moitié du XVIe siècle).** 1, 2, 6, lansquenets; 3, 4, princes; 5, bourreau; 7, garde du corps; 8, 9, mineurs; 10, 13, femmes en costume d'hiver; 11, guerrier avec armure complète; 12, prince électeur; 14, chevalier en demi-armure; 15, chevalier en costume d'intérieur; 16, héraut; 17, chef de musique (maître de chapelle); 18, 21, personnages en costume de voyage; 19, empereur; 20, bourgeois; 22, joueur de cornemuse.

51. **Allemands (1re moitié du XVIe siècle).** 1 à 4, fers de lances de tournoi; 5, tournoi de patriciens; 6, empereur Maximilien I à cheval en armure complète; 7, 8, charge (casque couvert de plumes et armure complète); 9, tentes de guerre; 10, canon à main placé sur un affût; 11, cavalier en armure complète; 12, bombe dans un sac de toile; 13, 19, engins de siège; 14, canon se chargeant par l'embouchure; 15, canon se chargeant par la culasse; 16, canon à deux bouches; 17, armure en acier avec brassards à facettes; 18, boucliers à fixer en terre; 20, tireur avec canon à main; 21, forgeron; 22, traîneau; 23, orgue; 24, chaise à porteur impériale; 25, traîneau impérial; 26, paysan de la ligue du « buntshuh » faisant subir le supplice de la fourche à un chevalier; 27, guillotine (d'après une gravure de Kranach); 28, intérieur de maison.

52. **Suisses (XIIIe au XVe siècle).** 1 à 3, guerriers; 4, 5, homme et femme jouant aux échecs; 6, 7, savants; 8 à 10, musiciens; 11, femme (1 à 11, XIII); 12, 13, 22, 29, 31, femmes et enfants, 14 à 16, 19 à 21, 23, 24, 26, 27, hommes; 17, roi; 18, bourreau; 30, 32 à 34, chevaliers (25, poêle de maison); 12 à 24, (1re moitié du XVIe siècle); 35, 61, comtes; 29, duc; 37, 52, médecins; 38, roi; 39, impératrice; 40, empereur; 41, chevalier; 42, gentilhomme; 43, paysan; 44, 51, 56, mendiants; 45, cuisinier; 46, apothicaire; 47, 54, bourgeoises; 48, négociants; 49, 59, femmes de la noblesse; 50, 60, hommes de loi; 53, jeune homme; 55, bouffon; 57, bourreau; 58, juge; 62, jeune fille; 63, avocat (35 à 63, XV).

53. **Suisses (XVe siècle).** 1, 2, paysans; 3, marchand; 4, ermite; 5, cuisinier; 6, négociant; 7, juge; 8, 9, mendiants; 10, bourreau; 11, médecin; 12, jeune homme; 13, musicien; 14, bouffon; 15, femme de la noblesse; 16, bourgeoise; 17, gentilhomme; 18, agent de change; 19, reine; 20, empereur; 21, 23 à 26, bourgeoises de Constance de l'époque du Concile; 22, page; 27 à 31, Huss marchant au bûcher; 33 à 35, frère Clauss et deux députés de la diète de Stanze; 36, veillée des drapeaux et camp avec tentes; 37 à 47, guerriers; 48, 51, bombardes; 49, 50, baguettes pour charger les canons; 52, 54, 57, canons avec crémaillère; 53, tortue de siège; 58, rempart mobile; 59, toit de siège mobile; 60, engin de siège à lancer des projectiles; 61, glaive avec sabot d'âne, et garde en croix; 62, 63, glaive à deux mains; 64, fer de lance; 65, hallebarde; 66, fléau de guerre; 67, 68, massue (étoile du matin); 69, 78, 79, coupe-jarrets; 70, fer de hallebarde; 71, 72, haches de combat; 73, marteau ou pioche de combat; 74, fusil avec chien en forme de serpent; 75, 76, canon à main et à crosse; 77, faux de guerre.

54. **Suisses (fin du XVe et 1re moitié du XVIe siècle).** 1 à 21, hommes et femmes (3, huissier de Bâle; 5, héraut d'armes; 7, homme de loi; 8, servante; 12, comtesse; 13, courtisane; 15, juif; 18, bouffon; 20, comte).

55. **Néerlandais (Pays-Bas XIIIe, XIVe, XVe siècles).** 1, trompette de signal; 2, 4, bourgeois; 3, 5, 6, chasseurs au faucon; 7, chevalier; 8 à 11, carabiniers; 12, 13, couvre-chefs; 14 à 20, 27, 28, bourgeois; 21, 22, gens de la noblesse; 23, forgeron; 24, 26, jardiniers; 25, paysan; 29, coupe; 30, corne à boire appartenant à une compagnie de bateliers avec détails; 31, 32, bateaux; 33 à 58, hommes et femmes (1 à 11, XIII, 12 à 32, XIV; 33 à 58, XV).

56. **Néerlandais, Pays-Bas, (XVe siècle).** 1, banc et cheminée; 2, chaise; 3, cuvette et pot à eau; 4, 5, 6, sièges; 7, siège à baldaquin et pupître; 8, trône avec pupitre; 9, siège avec bahut et pupitre; 10, 11, tabourets; 12, siège pliant; 13, banc sur coffre; 14, berceau; 15, voiture attelée de bœufs; 16 à 18, maîtres brasseurs, domestiques; 19 à 23, paysans et préposé au marché (22); 24 à 28, aubergiste, valet et rajusteur 24, 25, (16 à 28, d'après des vitraux flamands); 29 à 36, personnages hollandais.

57. **Néerlandais, Pays-Bas (XVe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes (1 à 13, d'après des tableaux de l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam; 14 à 22, d'après une gravure d'Israël de Mecken, représentant « la fête d'Hérode »).

58. **Néerlandais, Pays-Bas (XVe siècle).** 1 à 4, 13 à 16, bourgeois; 5 à 12, paysans; 17 à 19, musiciens (5 à 12, 17 à 19, d'après Israël de Mecken); 20, 21, berceaux; 22, pupitre; 23, suspension; 24, 30, lustres (avec détails); 25, vaisseau (avec plate-forme devant et derrière); 26, charrue; 27, bahut avec détails); 28, flambeau.

59. **Néerlandais (du XVe et XVIe siècle).** 1 à 25, hommes et femmes de différentes conditions.

60. **Néerlandais (1480 à 1580).** 1 à 22, hommes et femmes de différentes conditions.

61. **Anglais (XIIIe siècle).** 1 à 29, hommes et femmes (2, roi Jean; 3, roi Henry III; 11, roi Edouard I); 30 à 37, promotion d'un page au rang de chevalier; 41, joueur de viole; 42, 43, chevaliers (combat corps à corps); 44, pèlerin; 45, engin à lancer des projectiles (Trabuka).

62. **Anglais (XIIIe et XIVe siècles).** 1 à 6, attaque de forteresse assiégée (2, assaut, 6, tortue mobile); 7 à 15, construction d'une eglise; 16, forgeron; 17, 18, personnages faisant de l'escrime; 19, protège-épaule; 20, petit casque à visière et à bavolet; 21, calotte en fer avec visière mobile (précurseur du grand casque forme de pot); 22, 23, cordonnier; 24, homme avec capuchon de mailles et protège-épaules; 25, pèlerin; 26, joueur de violon; 27, chasseur (1 à 27, XIII); 28 à 31, chevaliers (31, Édouard de Galles, le « Prince Noir »); 32, grand casque avec capuchon à mailles; 33, grand casque chaudron; 34, chevaliers (le premier avec petit casque chaudron et protège-épaules; le deuxième avec casque en forme de pot, le troisième avec casque forme de bol); 35, grand casque chaudron avec visière; 36, casque en forme de pot; 37, grand casque chaudron avec visière à charnières; 38, homme mettant des maillots; 39, trône; 40, siège à baldaquin et à pupître; 41 à 45, gantelets en fer (41, avec manchettes en cuir); 44, genouillères; 46, 47, poignards; 48, homme de qualité; 49, homme avec capuchon à pèlerine; 50, 51, ornements de fourreau; 52, roi; 53, duc; 54, huissier à verges; 55 et 56, chevaliers faisant l'escrime (époque de Richard II); 58, chasseur avec lance (se tenant à l'affût devant un sanglier); 59, 60, gens de qualité (sous Richard II; 28 à 60, XIV).

63. **Anglais (XIVe siècle).** 1 à 26, hommes et femmes (9, 13, Édouard III et son fils Guillaume).

64. **Anglais (1re moitié du XVe siècle).** 1 à 23, hommes et femmes (1, Godefroy Chancer; 11, 12, Henry IV et son épouse Jeanne de Navarre).

65. **Anglais (2e moitié du XVe siècle).** 1 à 25, hommes et femmes de différentes conditions.

66. **Anglais (2e moitié du XVe siècle).** 1 à 16, hommes et femmes; 17, lord-mayor (comp 70. 8,) ou juge suprême; 18, clerc de tribunal; 19, avocat; 20, prisonnier; 21, geôlier; 22, huissier; 23, lord-chancellor (chancelier du royaume); 24 à 26, fonctionnaires du trésor; 27, huissier à verges; 28, Marguerite, épouse de Jacques III d'Écosse; 29, 30, Marguerite, épouse de Henry VI, et sa cour; 31, 32, Henry VI et sa cour; 33 à 35, Henry VI, Jean Talbot et la reine Marguerite; 36 à 38, roi Henry VI, Richard, duc de Gloucester (Richard III) et fonctionnaires de la cour.

67. **Anglais (XVe siècle).** 1 à 5, 7, 14, 15, chevalier; 6, roi Richard III; 8, bourgeois (dalle de tombe); 9, 11, 13, couvre-chefs; 10, Anne, épouse de Richard III; 11, Isabelle, épouse de Guillaume de Beauchamp; 16, 23, cavaliers; 17, 29, éperons; 18, guerrier avec javelots; 19, chevaliers faisant l'escrime; 21, 22, protège-coudes; 23, héraut; 24 à 26, gens armés des canons à main; 27, banquette sur bahut; 28, buffet; 29, table, burette et coupe; banc, femme et enfant; 30, gantelet en fer; 31, voiture attelée; 33, 35, arbalétriers avec arbalètes à manivelles; 34, projectiles; 36, archer avec projectile; 37, manivelle d'arbalète; 38, charrette attelée; 39, bateau avec plate-forme à la poupe et à la proue.

68. **Anglais (1re moitié du XVIe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes (4, Henri VIII; 8, femme en deuil; 16, princesse Élisabeth).

69. **Anglais (2e moitié du XVIe siècle).** 1 à 21, hommes et femmes (3, matelot; 4, 10, ecclésiastiques; 8, juge; 12, 13, ecclésiastiques en manteau de cérémonie; 19, femme en deuil).

70. **Anglais (XVIe siècle).** 1 à 3, président, membres de la chambre syndicale des barbiers et chirurgiens; 4, 5, économe de l'hôpital de Saint-Christophe; 6, Édouard VI; 7, ecclésiastique; 8, 9, lord-mayor et alderman de Londres (1 à 9, d'après des tableaux de Holbein); 10, Henry VIII; 11 à 13, huissier à verges et verges; 14 à 16, 19, 20, glaives; 17, 18, poignards; 21, cuirasse avec dos et devant; 22, plaque de poitrine; 23, 40, 41, casques à visière; 24, femme de qualité (figurines de tombe); 25, 26, éperons; 27, 28, haches de combat; 29, 31, 32, hallebardes; 30, 33, 34, coupe-jarrets; 35, gantelet en fer; 36, gantelet à doigts; 37, 38, éclisses de jambes avec pattes d'ours; 39, botte à l'écuyère; 42, 43, cheval bridé tenu par un page; 44, mousquet avec chien; 45, ceinture de chevalier avec aumônière et poignard; 46, piège; 47, lance (korseke); 48, arbalète; 49, tentes royales; 50 à 52, couverts en ivoire; 53, grues; 54, table; 55, vaisseau de guerre à trois mâts (*Great Harry* avec 122 canons).

71. **Écossais et Irlandais (XVIe siècle et commencement du XVIIe).** 1 à 6, hommes et femmes; 7, cavalier (roi Jacques Ier); 8, hache de combat; 9, bouclier; 10, botte d'arme; 11, soulier; 12, 14, 15, 17, coiffures; 13, bas; 16, chevelure; 19, gant; 20 à 23, chefs de clans irlandais; 26, capitaine (*Thomas Lee*); 27, gentilhomme; 28, 33, chefs de clans; 29, femme de la noblesse; 30, 34, hommes du bas peuple; 31, 32, bourgeoises.

72. **Français (XIIIe siècle).** 1 à 2[illegible], hommes et femmes (2, juifs), rois, chevaliers, gens du peuple.

73. **Français (XIVe siècle).** 1 à 24, hommes et femmes de différentes conditions; 8, 9, sergents d'armes.

74. **Français (XIVe siècle).** 2 à 23, hommes et femmes de différentes conditions.

75. **Français (fin du XIVe et commencement du XVe siècle).** 1 à 7, 27 à 33, hommes et femmes (6, Isabelle de Bavière); 8, cavalier en houppelande; 9, 11, 12, chevaliers; 10, arbalétrier (bandant son arbalète); 13, bouclier (pavois); 14, 15, cuirasse (devant et derrière); 16, roi; 17, pupitre; 18, fauteuil; 19, lit; 20 à 22, burettes et calice; 23, fauteuil; 24 à 26, orgues.

76. **Français (1re moitié du XVe siècle).** 1 à 24, hommes et femmes de différentes conditions.

77. **Français (2e moitié du XVe siècle).** 1 à 27, hommes et femmes 1 à 9, gens du peuple; (14 à 17, savants; 18 à 27, bourgeois et bourgeoises).

78. **Français (XVe siècle).** 1 à 15, 17 à 20, guerriers; 16, bouffon; 21, 23, messager et avant-coureur; 22, fauconnier.

79. **Français (XVe siècle).** 1 à 8, couvre-chefs; 10, 11, arbitre de tournoi et page; 12, 13, hérauts de tournoi; 14, arbalétrier; 15, projectile; 16, 17, chevaliers faisant l'escrime; 18, cheval bridé; 19 à 24, invitation au tournoi et distribution des écussons distinctifs; 25 à 31, remise du prix du tournoi; 32, 33, dame et sa suivante portant sa traîne; 34 à 39, paysans travaillant aux champs (avec bêches, tablier de semeur, couteau pour greffer, pioche, charrue et râteau); 40, savant à son pupître; 41, berceau; 42, buffet; 43, coupe avec couvercle et anse; 44, miroir; 45, horloge; 46, vaisseau de guerre; 47, charrue; 48, 49, voitures de voyage; 50, chariot de guerre (comp. pl. 44, 30); 51, 52, petits bateaux.

80. **Français (1re moitié du XVIe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes de différentes conditions (13, François Ier).

81. **Français (2e moitié du XVIe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes de différentes conditions.

82. **Français (2e moitié du XVIe siècle).** 1 à 7, personnages et dames de condition; 8, 9, femmes lorraines; 10, bonne parisienne; dame en deuil; 12, femme de chambre; 13, marchand de cirage; 14, marchand de vin; 15, gentilhomme en demi-armure (François, duc d'Alençon); 16, bonne d'enfants; 17, soldat (porteur de mèche à canon, époque de Henri II); 18, soldat (époque de François Ier); 19, petit garçon; 20, homme dans un cortège de funérailles; 21, courrier; 22, garde du corps.

83. **Italiens (XIIIe siècle et 1re moitié du XIVe).** 1 à 22, hommes et femmes (1 à 3, Vénitiennes; 4, doge; 7, le peintre Cimabüe; 12, *Petracas Laura*).

84. **Italiens (2e moitié du XIVe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes (8, femme de Sienne; 12, femme de Florence; 16, juifs; 17, doge en costume de guerre, 20, sbire).

85. **Italiens (1re moitié du XVe siècle).** 1 à 25, hommes et femmes (1, Florentin; 2, fantassin; 14, Milanaise; 17, homme de Rimini ou de Sienne; 20, Cosme de Médicis).

86. **Italiens (2e moitié du XVe siècle).** 1 à 25, hommes et femmes (1, 13, Milanais; 3, servante; 14, 16, pages; 15, 21, 23, soldats; 20, 22, Vénitiens).

87. **Italiens (2e moitié du XVe siècle).** 1 à 24, hommes et femmes (6, 7, Vénitiens; 10, Florentine; 12, 23, Milanaises; 13, Béatrice d'Este; 18, reine de Chypre).

88. **Italiens (fin du XVe siècle et 1re moitié du XVIe siècle).** 1, 8, 17, Vénitiens de qualité; 2, femme d'Auronzo (dans le district de Naples); 3, soldat; 4, femme de San Giacomo (Calabre); 5, Isabelle d'Este, comtesse de Mantoue; 6, Milanaise; 7, homme de Vérone (soldat); 9, 12, 14, 18, filles vénitiennes; 10, juive; 11, 13, Italiens de qualité; 15, 21, femmes vénitiennes; 16, sénateur vénitien; 18, femme en costume de veuvage; 20, dame de Pise.

89. **Italiens (Vénitiens; 2e moitié du XVIe siècle).** 1, amiral, 2, chef de police; 3, général en chef de l'armée de terre; 4, doge; 5, 11, 13, femmes de qualité; 6, dogaresse; 7, chevalier; 8, 19, négociants; 9, 10, gens de qualité en costume d'intérieur; 12, jeune homme; 14, 15, paysan et paysanne; 16 à 18, courtisanes; 20, écuyer de prince.

90. **Italiens (2e moitié du XVIe siècle).** 1, fille de la campagne de Rome; 2, dame de Gênes; 3, dame de Vérone ou de Brescia; 4, dame de Bergame; 5, 6, dames de la Lombardie; 7, gentilhomme milanais; 8, 10, dames de Padoue; 9, écuyer de prince; 11, dame de Sienne; 12, dame de Florence; 13, dame de Ravenne; 14, soldat; 15 à 17, dames de Naples; 18, gentilhomme napolitain; 19, femme de l'île d'Ischia; 20, femme de Gaëta; 21, Calabrais.

91. **Espagnols (XIIIe et XIVe siècles).** 1 à 3, 10, gens de qualité; 4 à 6, guerriers avec leur chef; 7, 8, gentilshommes; 9, messager; 11, guerrier (en cotte de maille avec gantelets à doigts; 12, guerrier à cheval; 13, fauconnier à cheval; 14, Alphonse X à cheval; 15, évêque; 16, Alphonse X de Castille et de Léon; 17, bourgeois; 18, homme en capuchon à pèlerine; 19, lampe à pied; 20, flambeau; 21, 22, suspensions; 23, 26, aumônières; 24, broc; 25, poignard (1 à 26, XIII); 27 à 42, hommes et femmes (35, 41, chevaliers en tuniques d'armure); 37, Henri II de Castille (27 à 42, XIV).

92. **Espagnols et Portugais (XVe siècle).** 1 à 23, hommes et femmes (3, chevalier de l'ordre de San Jago, 9, Henri IV, de Castille, 14, Éléonore de Portugal, épouse de l'empereur Frédéric III; 16, Jean II d'Aragon, 17, Ferdinand le Catholique; 22, Isabelle de Portugal; 23, Jean de Castille).

93. **Espagnols et Portugais (XVIe siècle).** 1 à 21, hommes et femmes (1, Charles V, 9, 10, Philippe II, 16, statthouder néerlandais).

94. **Espagnols et Portugais (2e moitié du XVIe siècle),** 1, 9, jeunes filles en costume de ville; 2, femme de Tolède; 3, femme de Bilbao; 4, femme de Santander; 5, femme en costume de veuvage; 6, 7, femmes de Biscaye; 8, femme de Burgos; 10, marchande portugaise; 11, femme de Castille; 12 à 14, 15, fille et hommes de Grenade; 16, 17, Galiciens; 18, 19, Navarrais; 20, 21, Portugais.

95. **Polonais (XIIIe et XIVe siècles).** 1, jeune fille de la noblesse; 2, 16, 21, bourgeois; 3 Boleslas V, roi de Pologne; 4, Henri IV (Probus), duc de Silésie; 6, Lescek le Noir, roi de Pologne; 6, Pafia, duchesse de Masovie; 7, Conrad, duc de Masovie (1 à 7, XIII); 8, 9, paysans; 10, Jiemovit, prince de Wisgna; 11, 13, 20, gentilshommes; 12, arbalétrier; 14, bourreau; 15, chevalier; 17, dame de la petite noblesse; 18, Casimir le Grand, roi de Pologne; 19, Hedvige d'Anjou, reine de Pologne; 22, juge.

96. **Polonais (XVe siècle).** 1 à 3, bourgeois; 4, 5, arbaletriers; 6, à 8, 11, rois; 9, Kieystut, prince de Troki; 10, 12, 13, 15, 17, 18, 22, bourgeois et gentilshommes; 14, chevalier; 16, 23, bourgeoises; 19, femme de la noblesse; 20, 21, soldats.

97. **Polonais (entre le XVIe et le XVIIe siècle).** 1, 13, bourgeoises; 2, 3, tailleurs; 4, guide; 5, cocher; 6, corroyeur; 7, tanneur; 8, soldat; 9, jeune noble; 10, cordonnier; 11, bouffon; 12, armurier; 14, archer; 15 à 17, menuisiers; 18, 19, boulangers; 20, bottier; 21 à 24, tonneliers; 25, 26, porte-bannière ou écusson; 27, porte-enseigne des chirurgiens; 28, des gantiers; 29, Casimir Jagiello, roi de Pologne; 30, 31, Élisabeth d'Autriche et Barbara Radziwill, première et deuxième épouses du roi Sigismond-Auguste.

98. **Polonais (XVIe siècle).** 1, Polonaise ou femme de la Prusse ou bien de Moscou; 2, 4 à 6, gentilshommes; 3, 18, bourgeois; 7, 8, paysans de la Lithuanie; 9, Roman Sanguszko, feld-maréchal; 10, juge; 11, négociant de la Prusse; 12, Stephen Bathory, roi de Pologne; 13, fille d'un grand seigneur; 14, Stanislas Zolkiewski, grand hetman; 15, 16, 22; gens de qualité de Varsovie; 19, 20, 23, 24, femmes et enfant de la Silésie; 21, femme de la Posnanie.

99. **Polonais, Lithuaniens, Livoniens et Russes (XVIe siècle); Bohémiens et Hongrois (XIIIe au XVe siècle).** 1, femme de Dantzick; 2, Lithuaniens; 3, 6, Lithuaniennes; 4, roi polonais; 6 à 8, femmes et enfant de la Livonie; 9, Moscovite de qualité; 10, grand-duc moscovite; 11, femme de Moscou; 12, 13, soldats moscovites; 14, Russes; 15, cavalerie moscovite; 16, gourde en cuir; 17, selle civile; 18, selle militaire; 19, botte; 20, cavaliers bohémiens (XIII); 21, roi bohémien (XIII); 22, porte-bannière bohémien (XIV); 23, 24, Charles IV et son fils Wenzel; 25, Huss sur le bûcher; 26 à 30, recteur de l'Université de Prague avec des étudiants allemands, hongrois, bohémiens et polonais (XIV); 31 à 33, Hongrois de qualité (XV).

100. **Hongrois, Croates, Dalmates et Bohémiens (XVIe siècle).** 1 à 3, 5 à 9, Hongrois et Croates de qualité; 4, guerrier hongrois; 10, prince transylvanien; 11, 13, 14, Dalmates; 12, guerrier croate; 15, jeunes filles de Raguse; 16, 18, hongrois de qualité en costume de guerre; 19 à 21, Bohémiens.

101. **Grecs. Religieux grecs et polonais (XVIe siècle).** 1, 3, femmes de Pera; 2, Grec de qualité; 4, négociant; 5, femme grecque; 6, 7, habitants de l'île de Crète (Sphakiotes); 8, 9, Macédoniennes; 10, femme de Mitylène; 11, femme de la Thessalie; 12, courtisane de Rhodes; 13, grecque de la Syrie; 14, moine en froc long ou anglais; 15, évêque polonais du rite grec; 16, moine en costume ordinaire; 17, patriarche de Constantinople; 18, religieuse; 19, chanoine; 20, moine slave.

102. **L'Église catholique romaine (depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'en 1000).** 1 à 7, prêtres de la première époque de l'ère chrétienne; 8, 9, évêque et prêtre (VI); 10, 12, évêques (VII); 11, évêque (fin du VIII); 13 à 15, chanoines (IX); 16, prêtres (IX); 17, évêque (X); 18, 21, 22, évêques (XI); 19, diacre (X).

103. **L'Église catholique romaine (jusqu'en 1500).** 1 à 6, fonctionnaires de la cour et consuls (4, 5, de l'époque de Constantin); 7, patriarche du temps de Justinien); 8 à 10, mosaïque dans la basilique de Saint-Jean de Latran à Rome; saint Pierre remet à Charlemagne l'étendard de Rome et à Léon III l'étole); 11, patriarche (X); 12, empereur byzantin (IX); 13, 16, prêtres (16, avec l'amict sur les épaules XI); 14, 15, prêtres (X); 20, pape (XI); 18, 19, empereur et pape (XII); 21, pape (XII); 22, pape (XIII); 23, prêtre avec l'amict (XII); 24, évêque (XII); 25, évêque avec rational (XII); 26,

figurine de saint avec rational déplié d'un reliquaire XIII) ; 27, 28, Pallia (comp. 4, 5,) ; 29 à 31, évêques (XII) ; 32, 33, évêques (XIII) ; 34, prêtre (XIV) ; 35, 36, évêques (XIV) ; 37 à 39, prêtres (XV) ; 40, évêque (XV) ; 41, diacre (XV).

104. **L'Église catholique romaine (jusqu'en 1600).** 1, prêtre avec l'amict, l'aube, la ceinture-écharpe, l'étole et le manipule (XIV) ; 2, diacre (XIV) ; 3, prêtre avec le manteau d'office (XV) ; 4, 5, ecclésiastiques avec le couvre-chef carré (XIV et XVI) ; couronne papale (tiare XIII) ; 7, pape (Clément IV.-XIII) ; 8, 9, tiares (de Jean XXII et de Clément VII.-XIV) ; 10, rational (XIV) ; 11 à 24, clergé flamand avec enfant de chœur (XV) ; 25, soulier d'évêque (XII) ; 26, 27, chanoines (XVI) ; 28, 30, 34, évêque (XVI) ; 29, pape (XVI) ; 31, cardinal (XVI) ; 32, prêtres (XVI) ; 33, 36, 37, chanoines (XVI) ; 35, évêque en costume d'intérieur (XVI).

105. **L'Église catholique romaine.** 1 à 3, prêtres avec l'amict (XVI) ; 4, 5, 7, gants pontificaux (XIII, XII, XVI) ; 6, anneau épiscopal (XIV) ; 8, croix des processions (XV) ; 9, 14, crosses ou houlettes (XII) ; 10, anneau épiscopal (anglo-saxon) ; 11, boîte à chrême (huile de sacre vénitienne XIV) ; 12, calice (italien XIV) ; 13, encensoir (XIV) ; 15, reliquaire (XIV). 16, calice (sicilien XIII) ; 17, pupitre d'église (italien XV).

106. **L'Église catholique romaine.** 1, crosse ou houlette pastorale (XVI) ; 2, reliquaire (XIV) ; 3, crucifix (XVI).

107. **L'Église catholique romaine (ordres religieux et de chevalerie).** 1, 7, 12, 18 à 21, moines et prêtres (XIII) ; 2, 13, ermites (du commencement de l'ère chrétienne) ; 3, 4, 14, bénédictins (X) ; 5, bénédictins (XI) ; 6, nonne (XII) ; 8, prêtre séculier (XIII) ; 9, nonne (XIII) ; 10, 11, supérieur et abbesse (XIII) ; 15, supérieur (XII) ; 16, moine (XII) ; 17, ermite (XII) ; 22, chevalier de l'ordre teutonique (XVI) ; 23, chevalier de l'ordre teutonique (XIII) ; 24, templier (XIV) ; 25, 26, carmélites ; 27, béguine ; 28, huissier (XI) ; 29, flagellant espagnol ; 30, ermite, 31, basilien ; 32, 33, ambrosiens ; 34, augustinien ; 35, ermite augustinien ; 36, bénédictin (supérieur) ; 37, religieuse ; 38, ermite de Valombroso ; 39, dominicain ; 40, moines du mont Saint-Bernard ; 41, moine de Cîteaux (supérieur) ; 42, chartreux ; 43, chartreux (laïque) ; 44, prémontré ; 45, humilié (25 à 27, 29 à 45, XVI).

108. **L'Église catholique romaine (ordres religieux et de chevalerie, XVIe siècle).** 1, guillaumite ; 2 à 4, franciscains (4, ayant fait vœu de pauvreté, ermite) ; 5, dominicain ; 6, pénitente ; 7, clarisse ; 8, brigitte ; 9, brigitte (8, 9, sur le voile et le scapulaire un cercle blanc avec croix et 5, taches rouges, représentant les blessures de Jésus-Christ) ; 10, 11, jacobin (dominicain) ; 12, carme ; 13, carmélite ; 14, ermite de l'ordre de Saint-Paul ; 15, membre de l'ordre de Saint-Antoine ; 16, portier (Lollard) ; 17, hiéro ymite ; 18, légat apostolique ; 19, 20, chanoine ; 21, chanoinesse ; 22, membre de l'ordre de Saint-Antoine (de l'ordre du Saint-Esprit) ; 23, marchand d'indulgences ; 24, jésuite ; 25, sœur du Saint-Sépulcre ; 26, chevalier du Saint-Sépulcre ; 27, 28, chevalier de l'ordre de Saint-Jean ; 29, chevalier de Rhodes ; 30, chevalier de Malte ; 31, frère hospitalier ; 32, chevalier de Livonie ou de l'ordre des porte-glaives.

109. **Allemands (2e moitié du XVIe siècle).** 1 à 21, hommes et femmes ; 3, 4, lansquenets ; 14, femme du Palatinat ; 17, 19, filles et femmes de Meissen ; 18, servante de Francfort ; 21, femme d'un négociant de Nuremberg.

110. **Allemands (XVIIe siècle).** 1 à 21, hommes et femmes (2, 3, femmes de Francfort ; 4, femme de Cologne ; 5, duc Auguste de Brunswick ; 7, conseiller municipal de Nuremberg ; 8, 10, feld-maréchaux ; 21, femme du Bas-Rhin).

111. **Néerlandais** (1 à 15,) **et Anglais (XVIIe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes (9, prince Maurice de Nassau-Orange ; 19 à 21, puritains).

112. **Français (XVIIe siècle).** 1 à 21, hommes et femmes de différentes conditions.

113. **Italiens** (1 à 14,) **Espagnols** (15, 18 à 22,) **et Portugais** (16, 17,) **XVIIe siècle).** 1 à 22, hommes et femmes de différentes conditions.

114. **Européens de l'ouest (XVIIe siècle).** 1 à 14, soldats ; 15, prêtre catholique ; 16, évêque espagnole ; 17, chanoine séculier ; 18, humilié ; 19, pénitent ; 20, 21, pasteurs protestants.

115. **Russes** (1 à 7), **Polonais** (8 à 14), **Hongrois** (15 à 17) **et Écossais** (18 à 22) **(XVIIe et XVIIIe siècles).** 1 à 22, hommes et femmes (11, roi ; 12, 13, hommes avec la *konfœderatka* (XVIII) ; 16, soldat ; 17, magnat (XVIII) ; à l'exception de 12, 13, 17, XVII).

116. **Européens de l'ouest (1700 à 1760).** 1 à 20, hommes et femmes de différentes conditions (14 à 17, soldats français).

117. **Européens de l'ouest (1760 à 1790).** 1 à 20, hommes et femmes de différentes conditions.

118. **Européens de l'ouest (1790 à 1815).** 1 à 24, hommes et femmes de différentes conditions.

119. **Européens de l'ouest (1815 à 1840).** 1 à 22, hommes, femmes et enfants de différentes conditions.

120. **Russes** (1 à 7) ; **Polonais** (8 à 15) ; **Hongrois** (16 à 18) ; **et Écossais** (19 à 22) **(XVIIIe siècle).** 1 à 22, hommes, femmes et enfant (1, 2, femme et jeune fille des monts Valdaï ; 5, négociant de Kaluga ; 6, 7, jeune fille et femme de Kaluga ; 9, avocat ; 10, enfant juif ; 14, chef suprême (hetman).

II. Explication des Illustrations du Texte

(Les chiffres romains entre parenthèses indiquent le siècle)

Fig. 1. *Anglo-Saxons.* 1 à 4, homme et femme assis sur le banc à bahut avec enfants ; 5, 6, trompettes (5, trompette à support) ; 7, 8, 13, 14, lits ; 9, roi jouant de la harpe ; 10 à 12, fauteuils ; 15, table avec vases ; 16, 17, flambeaux à main et à pieds ; 18, corne à boire ; 19, couronne (comp. pl. 21 67) ; 20, 21, roi et porte-parasol ; 21, homme avec guitare (luth) ; 22, plaque ; 23, burette.

Fig. 2. *Normands.* 1, fauteuil ; 2, lit ; 3, Anglo-Normande, 4, trône ; normand avec culotte courte et nuque rasée.

Fig. 3. Patrons anglo-normands pour robes de femmes : 1, devant ; 2 à 5, manches ; 6, devant et dos.

Fig. 4. Robe de femme allemande (XI) ; 1, 2, manches ; 3, devant et dos.

Fig. 5. Habits impériaux (XIII) ; 1, aube ; 2, tunicella.

Fig. 6. Manteau impérial (XII dans la cathédrale de Metz).

Fig. 7. Manteau impérial (XII, sicilien).

Fig. 8. Patrons français ; 1, 2, vêtement de dessous et de dessus pour hommes (XI) ; 3, vêtement de dessus pour hommes (XII) ; 4, culottes normandes (XI) ; 5, manches d'une robe de femme (X) : 6, 8, manches d'une robe de femme (XII) ; 7, 9, manteau d'homme (XI) ; 10 à 12, calotte

(XII); faucheur (XII); 14, remorqueur (XI); 15 à 19, différentes espèces d'agrafes de manteaux.

Fig. 9. Guerriers : 1 à 6, 8 (X); 7 (XI); 8, avec corium (XI); 9, avec haubert grillé (XI).

Fig. 10. Petit coffre (époque mérovingienne).

Fig. 11. Cloche romane (le manche paraît d'une époque ultérieure).

Fig. 12. Calice de saint Remigius (XII).

Fig. 13. Souliers avec torsades (IX ; longobard); deux femmes longobardes, deux serviteurs mauresques ; homme à culotte courte et ample et un autre avec manteau à capuchon (XII mauresque).

Fig. 14. Patrons allemands : 1 à 3, robe de femme; devant et dos avec manche (XIII); 4, 5, habit d'homme avec manche (milieu du XIV); 6 à 8, habit d'homme avec manche (2e moitié du XV).

Fig. 15. Sièges seigneuriaux scandinaves (fauteuils; entre XII et XIII).

Fig. 16. Costumes allemands : 1, fauconnier; 2, savant avec calotte et capuchon ou « gugel »; 3, Faucheuse; 4, 5, gens de qualité (homme et femme); 6, chevalier et femme a cheval; 7 à 10, couvre-chefs de chevalerie; 11, chapeau en plumes de paon; 12, servante avec un soufflet ranimant le feu ; vers 1300.

Fig. 17. 1, 2, 5, 6, bas de cuir (Ledersen) avec lacets (6, XIV); 3, 4, 7 à 12, souliers à becs de différentes formes avec chaussons à l'intérieur (1re moitié du XV); 13, contrefort (1re moitié du XV); 14, 15, souliers (gueules de vaches, entre XV et XVI).

Fig. 18. Couvre-chefs féminins : 1 à 8, voiles et guimpes (XIV).

Fig. 19. La gugel : 1 à 3, patrons; 4 à 11, gugels portées de différentes manières (XIV et XV).

Fig. 20. Patrons allemands; 1 à 3, habit d'homme; devant et dos avec manche (XIV); 4, vêtement de dessus féminin (XIV); 5, 8, habit de dessus masculin avec manche (2e moitié du XV); 6, manche de la « Schecke » (XV) : 7, 9, 10, vêtement de dessous féminin; devant et dos avec manche (XIV); 11, schaube sans manches (XV); 12 à 14, tunique à basques (2e moitié du XV); 16, 20, vêtement de femme (XV); 17, robe, patron français (1re moitié du XV); 18, vêtement de dessus féminin (fin du XV); 19, culotte (XV).

Fig. 21. 1 à 8, paysans allemands (XV).

Fig. 22. 1 à 9, paysans allemands (XV).

Fig. 23. Patrons allemands (XVI) : 1 à 10, crevés et bouffants; 11, 12, schaube avec emmanchure ronde; 13, manche de la schaube avec emmanchure à angles; 14 à 16, tunique en cuir des lansquenets (14, un côté du dos, 15, un côté du devant, 16, pan); 17 à 19, schaube de savant; 20, 22, tunique de femme; 21, vêtement de femme.

Fig. 24. 1, 2, 4 à 10, 17, bérets à la mode des lansquenets, 3, 15, bérets de savants; 11, calotte; 12, 13, bonnets de paysans; 14, capuchon à petite pélerine; 16, béret impérial (espagnol); 18 à 20, fichus de tête féminins en forme de bonnets.

Fig. 25. 1, 2, couteau et ornement portés à la ceinture par les femmes; 3, à 4, boucle et agrafe d'une ceinture de femme; 5 à 9, sacoche et ornements pour dames; 10 à 12, couvre-chefs de femme avec détails.

Fig. 26. Habitants des Alpes : 1, 2, de l'âge de pierre; 3, 4, de l'âge des constructions sur pilotis; 5, 6, Etrusques des Alpes; 7, 13, Allemands; 8, Germain de l'époque de la première rencontre avec les romains; 9 à 12, habitants gaulois des Alpes de l'époque romaine; 14, Franc.

Fig. 27. 1, 2, Perses; 3 à 5, Celtes du Danube.

Fig. 28. 1, fragments d'une cuirasse avec plaques de fer (peut-être allemande); 2, lame de glaive; 3, hache; 4, fer de « framea; » 5, morceau d'un arc de bois (reste de l'époque des pilotis); 6, chevalier avec jazerau (illustration de livre du VIII ou IX); 7, chevalier avec grand haubert à mailles (haut-relief d'un reliquaire, fin du IX); 8, duc Burkhard de Souabe (relief dans la basilique de Zurich fin du XI).

Fig. 29. Manteau frisé (d'après un monument funéraire du Schlesvig); 2, culotte trouvée dans un marais de la Frise orientale; 3, tablier de laine trouvé en Jutland; 4 à 6, calottes (peinture murale de l'abbaye de Saint-Savin en Poitou); 7, calotte (Charlemagne d'après un tableau en mosaïque dans la basilique de Saint-Jean de Latran.)

Fig. 30. Gentilshommes flamands (XV).

Fig. 31. Néerlandais : 1, chefs de bateliers; 2, 3, batelier; 4, paysan flamand; 5, paysan de Clève; 6, 7, 10, bourgeois hollandais; 8, 9, gentilshommes (2e moitié du XVI).

Fig. 32. Néerlandais bourgeois et soldats (XVI, 2e moitié).

Fig. 33. Néerlandais : 1 à 4, femmes d'Anvers; 2, Brabançonnes de la campagne; 3, dame flamande; 5, dame d'Anvers en robe de noce; 7, Brabançonne en deuil; 8, citadine belge (XV, 2e moitié).

Fig. 34. Ordre de la jarretière.

Fig. 35. Manteau de sacre avec capuchon (appartenant à Henry VII d'Angleterre).

Fig. 36. Patrons français : 1, 2, vêtement de dessus féminin (surcot XIII); 3, surcot (1re moitié du XIV); 4, 5, devant et dos du surcot (deuxième moitié du XIV); 6, 8, pourpoint (dos et devant avec manche XIV); 9, habit d'homme (devant et dos 1re moitié du XV); 10, robe de femme (XV); 11 à 14, court manteau d'homme (11, manche, 12, épaule, 13, dos, 14, devant); (XVI, époque de Charles IX); 15, manteau d'homme uni (XVI; époque de François Ier); 16, manteau d'homme (avec col et rabat, XVI, époque de Charles IX); 17, 18, corsage décolleté (17, dos, 18, devant, XVI).

Fig. 37. Coiffures et couvre-chefs français : 1, 2, coiffures d'homme (XIV); 3, 5, coiffures de femme (XIV); 4, coiffure de femme (fin du XIII) : 6, couvre-chef féminin (XV, 1re moitié); 7, 8, couvre-chefs féminins (XV, milieu); 9 à 15, couvre-chefs féminins (XV, 2e moitié).

Fig. 39. Patrons et objets de toilette italiens : 1, 2, habit d'homme (XV); 3, pèlerine d'homme (XV); 4, 5, robe de femme avec pointe (XV); 6, 7, 9, 10, babouches à épaisses semelles en bois (XVI); 8, forme de corselet en fer battu (XVI); busquière (XVI).

Fig. 40. 1, Napolitaine (XV); 2, recteur de l'Université de Padoue (XVI); 3, Vénitienne se teignant les cheveux (XVI).

Fig. 41. Costumes espagnols : 1, 2, homme et femme (XI); 3 à 7, hommes et femmes (XII).

Fig. 42. Patrons espagnols : 1, 2, 10, redingote d'homme et manches (XIV); 3, long vêtement de dessus (Garnacha XIII et XIV); 4, 5, tunique d'arme et manche (XIV); 6, capuchon (XIII et XIV); 7, 8, manteau de femme avec col droit (XIV); vêtement de dessus sans manches (Loba, XIV); 11, manche d'un vêtement de femme (XIV).

Fig; 43. Patrons espagnols (XVI) : 1, 2, culotte de dessus avec pointe; 3 à 5, 13, tunique (3, manche); 4, devant, 5, dos, 13, pan; 6 à 8, tunique à bosse de polichinelle; 10, 11, ample culotte avec braguette; 12, 14 à 17, manteau avec capuchon et revers; 18, robe de femme de dessus ouverte; 19, manche bouffante; 20, surtout de femme.

Fig. 44. Vêtements ecclésiastiques : 1, aube (XIV); 2, 4, dalmatiques (XII et XIV); 3, tunicella (XIV); 6 à 8, vêtements de messe (XIV à XVI); 10, manteau d'office; 11, 13, moines; 12, prêtre revêtu de l'aube; 14, 15, nonnes.

Fig. 45. Costumes de la Silésie (de la légende de Sainte-Hedvige).

III. Sources et Ouvrages consultés

1. **Aarborger** for Nordisk Oldkindighed og Historie udgiven af det Kongelige nordisk Oldskrift-Selskab. Kjöbenhavn.

2. **Ammon, Jost** (Judocus). Cleri totius Romanæ Ecclesiæ subjecti seu Pontificorum ordinum omnium omnino utriusque sexus, habitus certificiosissimus figuris, etc. Francofurti sumptib. Sigismundi Feyerabendij 1585.

3. **Arnold, Wilhelm**. Deutsche Urzeit. Gotha, 1879.

4. **Aus'm Weerth, Ernst**. Kunstdenkmäler des christlichen Mittelalters in den Rheinlanden. Leipzig, 1859-1866.

5. **Becker, C. und Hefner-Alteneck, J. H. von.** Kunstwerke und Geräthschaften des Mittelalters und der Renaissance. Frankfurt a. M. 1857-1863.

6. **Bertuch, J.** Journal für Litteratur, Kunst, Luxus und Mode. Weimar, 1786-1827.

7. **Bock, Dr. Franz**. Geschichte der liturgischen Gewänder des Mittelalters. Bonn 1859. — Die Kleinodien des römischen Reiches deutscher Nation nebst den Kroninsignien Böhmens, Ungarns und der Lombardei. Wien 1864. — Das Heiligtum zu Aachen. Cologne 1867.

8. **Bruyn** (Albert de). Costumes civils et militaires du XVIe siècle. Reproduction fac-similé de l'édition de 1581. Bruxelles, 1872.

9. **Bucher, Bruno**. Die alten Zunft- und Verkehrsordnungen der Stadt Krakau. 27 planches. Vienne, 1889.

10. **Cædmonis** monachi figuræ quædam antiquæ ex paraphraseos in genesin, etc., ad Anglo-Saxonum mores, etc Londini, 1754.

11. **Cahier, Charles et Martin, Arthur**. Mélanges d'archéologie. Paris, 1847-1849. Didot, éditeur.

12. **Carderera, Valentin**. Iconografia espanola ó coleccion de retrates, estatuas, mauseleos y demas monumentos ineditos de Reyes, Reynas, Grandes, Capitanos, Escritores y ostros personajes celebres de la nacion, desde el siglo XI hasta el XVII. Madrid, 1858.

13. **Dändlicker, Dr. Karl**. Geschichte der Schweiz. Zürich, 1886.

14. **Demmin, August**. Die Kriegswaffen in ihrer historischen Entwickelung von der Steinzeit bis zur Erfindung des Zündnadelgewehrs. Leipzig, 1869.

15. **Didron aîné**. Annales archéologiques. Paris.

16. **Duplessis (Georges)**. Costumes historiques des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Paris, 1867.

17. **Egle, J. v., A. Beyer und C. Riess**. Mittelalterliche Baudenkmale aus Schwaben. Der Münster in Ulm. Stuttgart, 1872.

18. **Elgger, Karl v.** Kriegswesen und Kriegskunst der schweizerischen Eidgenossen im 14., 15. und 16. Jahrhundert. Luzern 1873.

19. **Engelhardt, Christian Moritz**. Herrad von Landsperg, Aebtissin zu Hohenburg oder St. Odilien im Elsass im 12. Jahrhundert und ihr Werk: Hortus deliciarum. Stuttgart und Tübingen 1818.

20. **Eye, Dr. A. v. und Jakob Falke**. Kunst und Leben der Vorzeit von Beginn des Mittelalters bis zu Anfang des 19. Jahrhunderts. Nuremberg, 1858 et 1869.

21. **Falke, Jakob v.** Kostümgeschichte der Kulturvölker. Stuttgart.

22. **Fausset, Bryan**. Inventorium sepulcrale, etc., with notes and introduction by Charles Roach Smith. Londres, 1856.

23. **Ferrario, Jules**. Le costume ancien et moderne ou histoire du gouvernement, de la milice, de la religion, etc. Milan, 1827.

24. **Georgi**. Beschreibung aller Nationen des Russischen Reichs. Saint-Pétersbourg, 1776-80.

25. **Germanisches Museum**. Mittelalterliches Hausbuch. Bilderhandschrift des 15. Jahrhunderts. Leipzig, 1866.

26. **Gewerbehalle**. Stuttgart.

27. **Goetz, Dr. Wilhelm**. Altnordisches Kleinleben und die Renaissance. (Aus der Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge von Virchow und Holtzendorff.) Berlin, 1886.

28. **Hagen, Heinrich v. d.** Handschriftengemälde und andere bildliche Denkmäler der deutschen Dichter des 12. bis 14. Jahrhunderts (in den Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin). 1848-1853.

29. **Handelmann, Heinrich und Adolf Pansch**. Moorleichenfunde in Schleswig-Holstein.

30. **Hanwey, Jonas**. Zuverlässige Beschreibung seiner Reisen von London durch Russland und Persien etc. in den Jahren 1741-50. Hambourg et Leipzig, 1754.

31. **Hefner-Alteneck J. H. v.** Trachten des christlichen Mittelalters, nach gleichzeitigen Kunstdenkmalen. Frankfurt a. M. und Darmstadt 1840 bis 1854. — Trachten und Geräthschaften vom frühen Mittelalter bis Ende des 18. Jahrhunderts. Francfort-sur-le-Mein, 1883.

32. **Heideloff, C.** Die Kunst des Mittelalters in Schwaben. Stuttgart, 1855.

33. **Helyot, P. Hippolyt**. Ausführliche Geschichte aller geistlichen und weltlichen Kloster- und Ritterorden für beyderley Geschlecht etc. Aus dem Französischen. Leipzig, 1756.

34. **Heyden, A. v.** Blätter für Kostumkunde. Berlin.

35. **Hiddensoe**. Goldschmuck von H. Photographien. Berlin, 1883.

36. **Hildebrand Bror Emil och Hans**. Teckningar Svenska Statens historiska Museum. Stockholm. — Den kirkliga konsten under Sveriges medeltid. Stockholm 1875.

37. **Hildebrand, Dr. Hans**. Das heidnische Zeitalter in Schweden, übersetzt von Johanna Mestorf. Mit 44 Holzschnitten und einer Karte. Hambourg, 1873.

38. **Hofdijk, W. d.** Ons voorgeslachl in zijn dagebyksch leven geschildert. Leiden, 1873-1875. — Scheets van de geschiedenis der Nederlanden opgehelderd met afbeldingen. Amsterdam, 1857.

39. **Jähns, Max**. Handbuch einer Geschichte des Kriegswesens von der Urzeit bis zur Renaissance. Leipzig, 1880.

40. **Jahreshefte** des Wirtenbergischen Alterthums-Vereins. Stuttgart.

41. **Kellen, Dr. Jr. van der**. Nederlands-Oudheden. Verzameling von Afbeldingen der voor Wetenschap kunst en Nijverheid etc. Amsterdam, 1861.

42. **Knight, Charles**. The popular history of England. Londres, 1856-1862.

43. **Köhler, Karl**. Die Trachten der Völker in Bild und Schnitt. Dresde, 1871.

44. **Kopp, Ulrich Friedrich.** Bilder und Schriften der Vorzeit. 1819-1821.

45. **Labarte, Jules.** Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Paris, 1864. Morel, éditeur.

46. **Lacroix et Ferdinand Seré.** Le Moyen Age et la Renaissance. Paris.

47. **Laib und Schwarz, Dr.** Kirchenschmuck, ein Archiv für weibliche Handarbeit. Stuttgart. 1858.

48. **L'Art pour tous.** Encyclopédie de l'art industriel et décoratif. Paris. Morel, éditeur.

49. **Liebenau, Th. von und Wilhelm Lübke.** Denkmäler des Hauses Habsburg in der Schweiz. Das Kloster Königsfelden. Zürich, 1867.

50. **Lindenschmit, L.** Handbuch der deutschen Alterthumskunde. Brunswich, 1880.

51. **Louandre, Ch.** Les Arts somptuaires. Paris, 1858.

52. **Manadsblad.** Kongl. ritterhelts Historie og Antiquitets akademiens Manadsblad. Stockholm.

53. **Mandelgreen N. M.** Monuments scandinaves du moyen âge, avec les peintures et autres ornements qui les décorent. Paris, 1862.

54. **Massmann, Dr. Prof. H. F.** Die Baseler Todtentänze in getreuen Abbildungen etc. sammt einem Anhange : Todtentanz in Holzschnitten des 15. Jahrhunderts, mit Atlas. Stuttgart, 1847.

55. **Mémoires** de la Société royale des antiquaires du Nord. Copenhague.

56. **Mercuri, Paul.** Costumes historiques des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, tirés des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, etc. Paris, 1861. A. Lévy, éditeur.

57. **Mestorf, J.** Die Vaterländischen Alterthümer Schleswig-Holsteins. Hambourg, 1877.

58. **Mittheilungen** der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich.

59. **Montelius Oscar.** Führer durch das Museum Vaterländischer Alterthümer in Stockholm. Uebersetzt von J. Mestorf. Hambourg, 1877.

60. **Oesterreichisches Museum für Kunst und Industrie.** Die Burgundischen Gewänder. Messornat für den Orden vom goldenen Vliess. 12 Blatt in Photographie Vienne, 1864.

61. **Planché, James Robinson.** British costume. A complete history of the dress of the inhabitants of the British islands. London 1846. — A cyclopaedia of costume or Dictionary of dresses etc. Londres, 1879.

62. **Przezdziecki, Alex und Ed. Rastawiecki.** Monuments du moyen âge et de la Renaissance dans l'ancienne Pologne jusqu'à la fin du XVIIe siècle. A Varsovie et à Paris, 1854-1858.

63 **Quicherat, J.** Histoire du costume en France. Paris, 1877. Hachette, éditeur.

64. **Racinet M. A.** Le Costume historique; Paris, 1888. Firmin-Didot, éditeur.

65. **Rahn, Dr. J. Rudolf.** Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz von den ältesten Zeiten bis zum Schlusse des Mittelalters. Zürich, 1876.

66. **Sacken, Dr. Eduard Freiherr von.** Die k. k. Ambraser Sammlung. Vienne, 1855.

67. **Sacken, Dr. Eduard und And Groll.** Die vorzüglichsten Rüstungen und Waffen der k. k. Ambraser Sammlung. Vienne, 1859.

68. **Shaw, Henry.** The decoration arts ecclesiastical and civil of the middle ages. London 1851. — Dresses and decorations of the middle ages. Londres, 1843.

69. **Schickh, Johann.** Wiener Zeitschrift für Kunst, Litteratur und Mode; seit 1816.

70. **Schiemann, Dr. Ch.** Russland, Polen und Livland bis ins 17. Jahrhundert, mit Illustrationen und Karten. Berlin, 1886.

71. **Scott, William.** Antiquarian gleanings in the North of England. Londres.

72. **Smith, Roach.** Notes on Saxon sepulchral remains found at Fairford, Gloucestershire.

73. **Solnzew und Dreger.** Alterthümer des Russischen Kaiserreiches. Moscou, 1849-1853.

74. **Stacke, L.** Deutsche Geschichte. Bielefeld und Leipzig 1881.

75. **Strutt, Joseph.** Angleterre ancienne, ou tableau des mœurs, usages, armes, habillements, etc., des anciens habitants de l'Angleterre. Paris, 1789.

76. **Vecellio, Cesare.** Habiti antichi e moderni di tutto il mondo. Pariser Ausgabe 1859.

77. **Viollet-le-Duc, M.** Dictionnaire raisonné du mobilier français, de l'époque carlovingienne à la Renaissance. Paris, 1873-1875. Morel, éditeur.

78. **Weinhold, Dr. Karl.** Altnordisches Leben. Berlin, 1856.

79. **Weiss, Hermann.** Kostümkunde. Geschichte der Tracht und des Geräthes etc. Stuttgart 1860 bis 1872.

80. **Westermann.** Monatshefte (Oktober 1882).

81. **Willemin, D. X.** Monuments français inédits, etc., depuis le VIe siècle jusqu'au commencement du XVIIe. Paris, 1825-1839.

82. **Wolfskron, Adolf Ritter von.** Die Bilder der Hedwigslegende. Nach einer Handschrift vom Jahre 1353. Vienne, 1846.

83. **Worsaae, J. J. A.** Die Dänen und Nordmänner in England, Schottland und Irland. Deutsch von Dr. R. N. W. Meissner. Mit 51 Abbildungen und 3 Karten. Leipzig, 1852. — Nordiske Oldsager i det kongelige Museum i Kjöbenhavn. Copenhague, 1859.

84. **Wright, Thomas.** The homes of other days. Londres, 1871.

85. **Wyatt, M. Digby.** Metal-work and its artistic design. Londres 1852.

86. **Gravures et photographies diverses.** Pour les costumes et les ustensiles en général, nous avons employé les sources portant les numéros suivants : 5, 11, 14, 15, 23, 31, 39, 43, 45, 46, 48, 64, 77, 85, 86. — Pour les pays scandinaves : 1, 27, 29, 35, 36, 37, 52, 53, 55, 57, 59, 76, 78, 80, 83. — Pour l'Angleterre : 10, 22, 42, 50, 61, 64, 68, 71, 72, 75, 84. — Pour les Pays-Bas : 8, 38, 41, 46, 51, 76. — Pour la Suisse : 13, 18, 49, 51, 54, 58, 65. — Pour l'Allemagne : 3, 4, 5, 7, 8, 17, 19, 20, 21, 25, 28, 32, 40, 44, 48, 50, 66, 67, 69, 74, 76. — Pour la France : 8, 11, 16, 45, 46, 51, 56, 63, 64, 76, 80. — Pour l'Italie : 16, 23, 51, 56, 64, 76. — Pour l'Espagne : 12, 16, 31, 56, 64, 68, 70. — Pour la Russie : 24, 30, 64, 70, 73, 76. — Pour la Hongrie, la Bohême, la Pologne, la Livonie, la Lithuanie : 9, 31, 34, 46, 62, 64, 66, 67, 70, 76, 81, 82. — Pour la Grèce : 76. — Pour l'Église catholique romaine : 2, 4, 7, 15, 16, 19, 31, 33, 44, 47, 60, 64, 68, 74, 77, 81, 85, 86. — Pour l'Église protestante : 79. — Pour les costumes de l'Europe occidentale, depuis la Révolution française : 6, 21, 64, 69.

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 48115.

Dess et lith par Fr. Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

Dess et lith. par Fr Hottenroth

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess et lith. par Fr. Hottenroth

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur. Paris

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur. Paris

Dess et lith par Fr. Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur Paris.

Dess et lith par Fr. Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

A Guérinet, Editeur Paris.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur. Paris.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

A Guérinet, Editeur Paris.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr. Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris.

Dess et lith. par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris.

Antiquité. Italiens jusqu'à la décadence de l'empire romain de l'Occident.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur. Paris

Dess. et lith. par Fr. Hottenrot. A Guérinet, Editeur Paris

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr. Hottenroth

A Guennet, Editeur Paris.

Dess. et lith par Fr Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris.

Dess et lith par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr Hottenroth

A Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr. Hottenroth. A Guérinet, Editeur Paris

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

A Guérinet, Editeur Paris

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

A. Guérinet, Editeur. Paris.

Dess et lith. par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur. Paris

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

40. Allemands (première moitié du XVème siècle.)

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

41. Allemands (deuxième moitié du XVème siècle.)

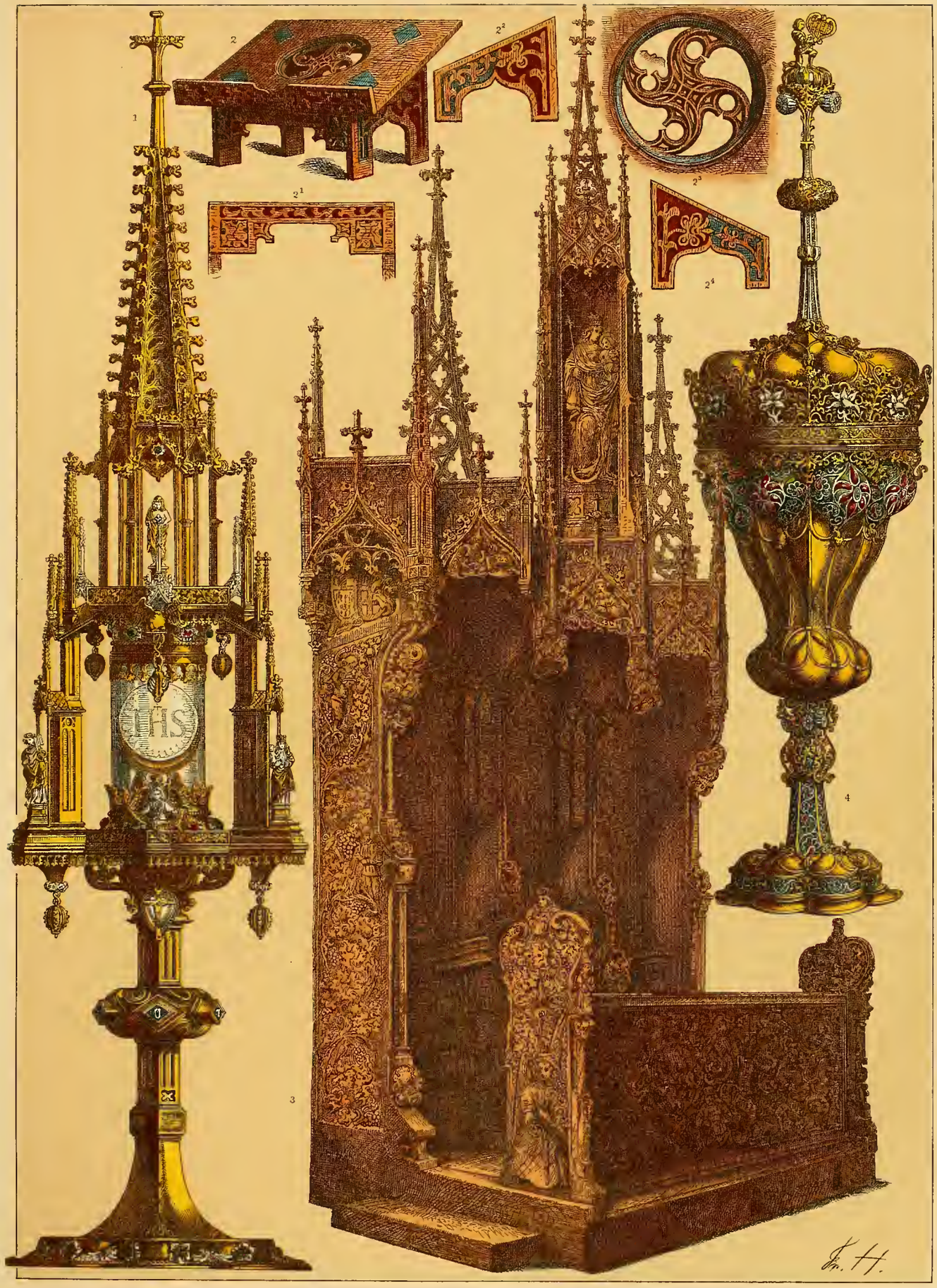
Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

42. Allemands (deuxième moitié du XVème siècle.)

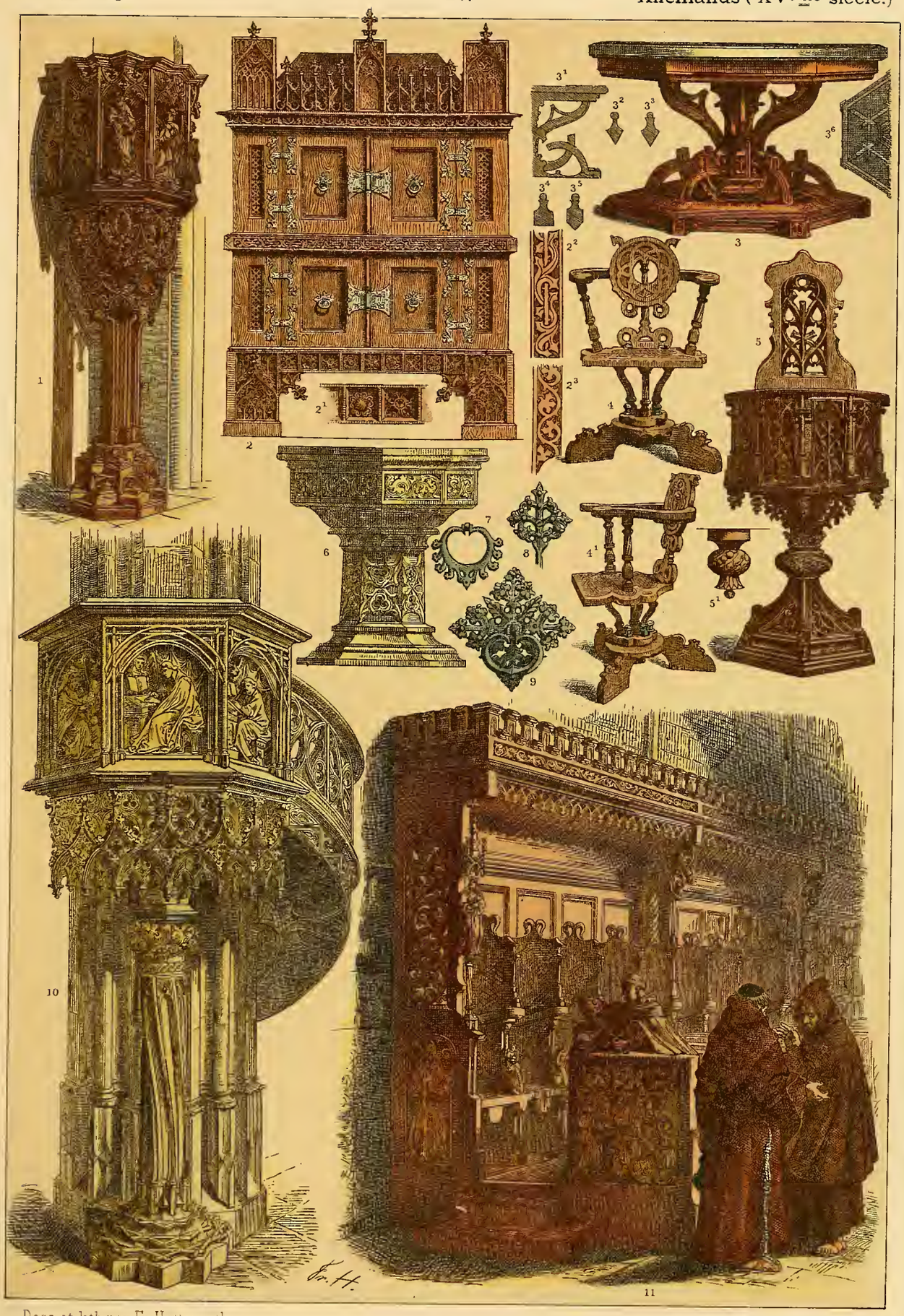
Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith. par Fr. Hottenroth

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.



Dess. et lith par Fr. Hottenroth.



Dess et lith par Fr. Hottenroth.

A Guérinet, Editeur. Paris.

47.

Allemands (premier tiers du XVIème siècle.)

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

A. Guérinet, Editeur Paris

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Allemands (première moitié du XVIème siècle).

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess et lith par Fr. Hottenroth

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Moyen-âge. Pays-Bas. (XIIIème XIVème XVème siècles. 33 à 59 Wallons.)

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Moyen-âge. Pays-Bas. (XVème siècle; 1 à 28 Flamands, 29 à 36 Hollandais.)

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

Dess et lith par Fr. Hottenroth

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith par Fr. Hottenroth

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

64. Anglais (première moitié du XVème siècle.)

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

65. Anglais (deuxième moitie du XVème siècle.)

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

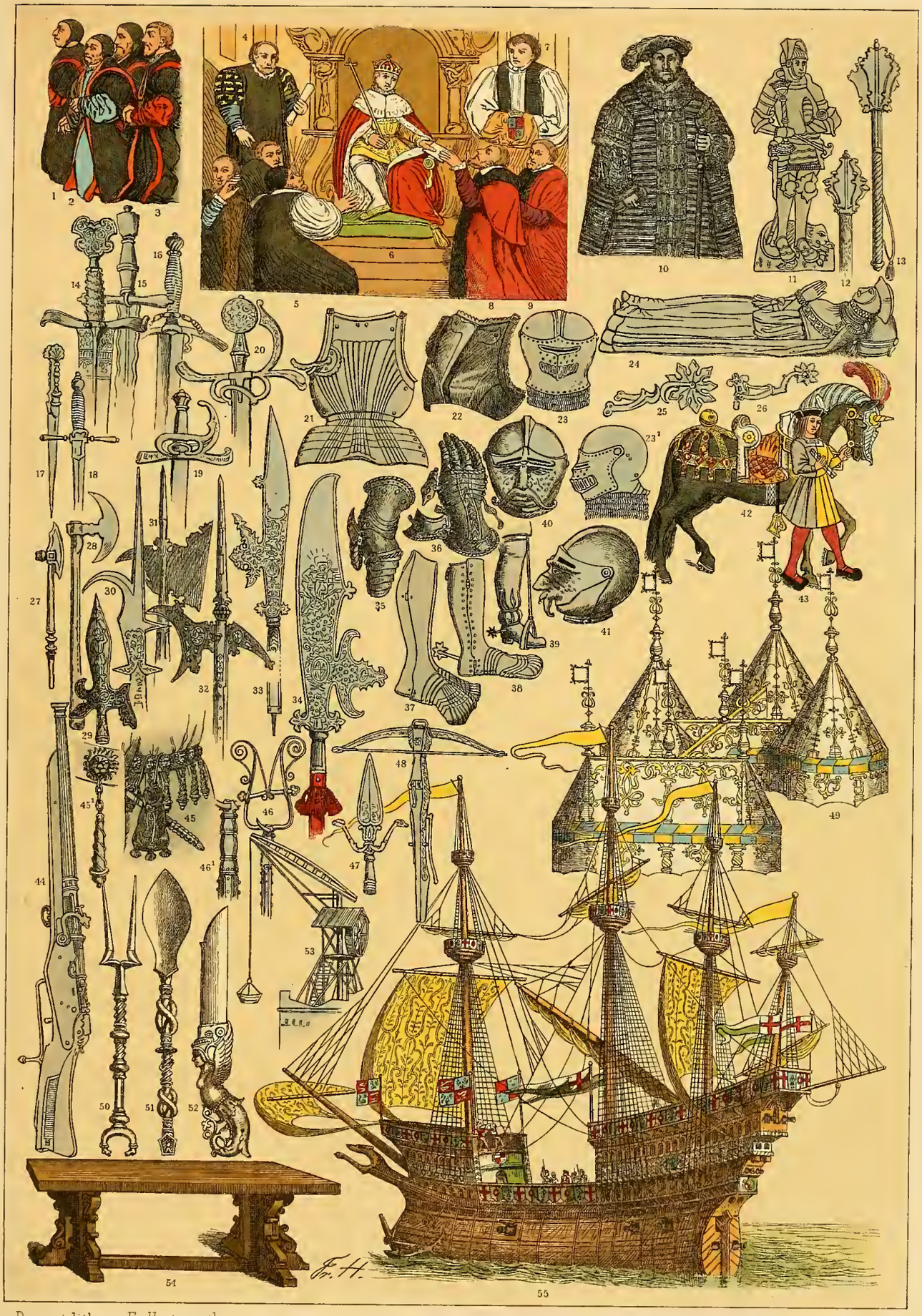
66. Anglais (deuxième moitié du XVème siècle.)

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.



Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Temps modernes. Ecossais et Irlandais (XVIème et commencement du XVIIème siècle.)

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

Moyen-âge. Français. (Fin du XIVème et commencement du XVème siècle.)

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

76. Français (première moitié du XVème siecle.)

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

77. Français (deuxième moitié du XVème siècle.)

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

Français (première moitié du XVIème siècle.)

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Moyen-âge. Italiens (XIIIème siècle et première moitié du XIVème siècle.)

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

84. Italiens (deuxième moitié du XIVème siècle.)

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Temps modernes. Italiens (Vénitiens, deuxième moitié du XVIème siècle).

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth

90. Italiens (deuxième moitié du XVIème siècle.)

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

(Costumes nationaux. — Deuxième moitié du XVIème siècle).

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

99. Polonais, Lithuaniens, Livoniens et Russes (XVIème siècle), Bohémiens et Hongrois (XIIIème au XVème siècle).

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Temps modernes. Hongrois, Croates, Dalmates et Bohémiens (XVIème siècle).

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

102. L'Eglise Catholique-Romaine
(depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'en 1000).

Dess. et lith par Fr Hottenroth

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

107. L'Eglise Catholique-Romaine (Ordres religieux. Ordres de chevalerie).

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

108. L'Eglise Catholique-Romaine (Ordres religieux. Ordres de chevalerie, XVIème siècle).

Dess et lith. par Fr. Hottenroth

Dess. et lith par Fr. Hottenroth.

Dess et lith par Fr. Hottenroth

Dess et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

Dess et lith par Fr. Hottenroth

115. Russes (1—7), Polonais (8—14), Hongrois (15—17) et Ecossais (18—22), (XVII ème siècle).

Dess et lith. par Fr. Hottenroth

Dess. et lith. par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

Dess et lith par Fr. Hottenroth.

Dess. et lith par Fr. Hottenroth

120. Russes (1—7), Polonais (8—15), Hongrois (16—18) et Ecossais (19—22), XVIII ème siècle.

Dess et lith par Fr. Hottenroth

BROOKLYN BOOK BINDING CO. BROOKLYN, N.Y.
591
DeKalb Ave.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00424195 6
chm qGT510.H614 1896Z
v. 2 Le costume, les armes, les bijoux